NORTHWESTERN UNIVERSITY

EVANSON ILLINOIS

Missions DES O.M.I

1906

RATIO 15X

FILMED BY

ONTARIO MARCH OF DIMES

ABILITY CENTRE

80 COLONNADE RD.

NEPEAN, ONT

K2E 7G2

JUNIORAT
Des Pères Oblats
CHAMBLY, P. Q.

976

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 173. — Mars 1906.

VICARIAT D'AUSTRALIE OCCIDENTALE

Rapport présenté au Chapitre Général de 1904.

Il y a longtemps que les *Missions* n'ont rien publié sur l'Australie ; et elles le regrettent. Le nombre restreint des Œuvres d'un Vicariat ne saurait diminuer en rien leur intérêt. D'ailleurs, la Congrégation ne se trouve-t-elle pas partout où se trouve un Oblat ?

Pour suppléer à ce long silence, le R. Père Vicaire a bien voulu adresser aux *Missions* quelques notes qui ont servi à compléter son rapport officiel.

Nos lecteurs lui en sauront gré.

Personnel.

A l'époque du Chapitre de 1898, nos deux Maisons d'Australie faisaient partie de la Province d'Angleterre. Le R. P. Thomas Ryan, Supérieur de Freemantle, avait pour collaborateurs les RR. PP. Hennessy et P. O'Reilly. A Glendalough, la Maison comprenait, en outre du

R. P. D. O'Ryan, Supérieur, les frères convers G. Nolan, M. Boland, D. Howard et M. Lalor.

En 1899, les RR. PP. Flynn et Smith furent envoyés à Freemantle et le Fr. Tuite à Glendalough.

Le 17 février 1900, nos Missions furent érigées en Vicariat sous le nom de Vicariat de l'Australie Occidentale. Conformément à l'ordre de N. T. R. Père Général, j'acceptai la charge de Vicaire. En même temps, j'étais nommé Supérieur de la maison de Freemantle, où j'arrivai le 10 avril 1900.

A la date du 17 mai de la même année, les RR. PP. Hennessy et D. O'Ryan quittaient le Vicariat pour la Province d'Angleterre, tandis que le P. Flynn allait à Glendalough.

Nous avons reçu un précieux renfort par l'arrivée du P. Mac Callion, le 25 novembre 1902 ; mais au commencement de l'année suivante, l'état de santé du R. P. T. Ryan nécessita son retour en Europe. Ses nombreux amis ne le laissèrent pas partir sans lui offrir un témoignage public de leur respect et de leur affection. Dans cette démonstration populaire, divers discours furent prononcés et causèrent un véritable enthousiasme. Le R. P. Ryan prit donc la voile à Freemantle le 20 avril 1903, et le 20 mai de la même année le R. P. Wheeler prenait sa place dans la Communauté.

Par suite de la mort du Fr. Tuite, arrivée en septembre 1901, et du départ du Fr. Nolan en 1903, le personnel du Vicariat se compose actuellement de cinq Pères à Freemantle, et à Glendalough d'un Père et quatre frères convers, puisque nous avons été heureux de recevoir, le 21 novembre 1904, le C. Frère Mc Nulty, qui est une bonne recrue pour cette dernière maison.

Avant de passer au détail de nos œuvres, je dois faire remarquer que le personnel de la maison de Glendalough est inférieur au chiffre stipulé dans nos conventions avec Sa Grandeur Mgr Gibney, et qu'il ne peut suffire pour faire face à tous les travaux.

A plusieurs reprises, nous avons demandé deux autres

frères convers, mais nous n'avons pu jusqu'ici obtenir satisfaction qu'à demi. La responsabilité de leurs charges et leur travail continuel pourraient nuire à la santé de nos Frères si dévoués.

Le petit nombre de notre personnel nous a forcé à rompre les pourparlers engagés avec Mgr l'Evêque, au sujet de la fondation d'une troisième maison.

Maison de Freemantle.

A Freemantle, nos travaux consistent principalement dans le ministère paroissial, semblable à celui qu'exercent nos Pères de Londres et de Liverpool, c'est-à-dire qu'au soin d'un vaste district comprenant une population catholique de 5.000 âmes s'ajoute la direction des œuvres, confréries, écoles du district.

La plupart de nos paroissiens sont Irlandais, si l'on étend cette dénomination non seulement à ceux qui ont vu le jour en Irlande, mais encore à tous ceux qui sont nés en Australie de parents irlandais. Tandis que les premiers conservent pieusement leur nom, les autres — bientôt plus nombreux que les Irlandais de naissance — s'accommodent fort bien du titre d'Australiens.

Nous comptons également des Italiens, des Espagnols et des catholiques d'autres nationalités, mais qui, en règle générale, profitent peu ou point des secours de la religion.

Dans la Province d'Australie Occidentale, et en particulier à Freemantle, sa capitale, la population s'accroît d'année en année. En 1903, elle atteignait les chiffres de 242.420 pour la province, et de 29.350 pour la ville et ses faubourgs.

Le port de Freemantle, qui jusqu'ici s'était constamment développé et qui est pourvu des derniers perfectionnements pour la navigation, vient de subir une diminution considérable dans le nombre des vaisseaux qui fréquentaient ses quais. Il en est résulté une grande perte pour la ville. Un

millier d'ouvriers, il est vrai, ont été occupés d'une manière habituelle au déplacement du chemin de fer, mais ces travaux n'ont fait qu'atténuer la crise, sans la compenser.

De plus, pour le moment, il y a peu de grandes entreprises en cours d'exécution, de sorte que la pénurie des salaires et des ressources se fait durement sentir dans la classe ouvrière. On espère cependant que d'ici deux ou trois ans les affaires reprendront une nouvelle activité.

Si le travail s'est ralenti un peu partout, le nôtre, par contre, loin de diminuer, ne fait que s'accroître. Nous avons à peu près, ai-je dit, 5.000 âmes confiées à nos soins et — abstraction faite d'un petit nombre d'indifférents qui se tiennent loin de la pratique des devoirs religieux — il est consolant de voir l'immense majorité estimer les bienfaits de la religion et en profiter. Bon nombre de nos fidèles en sont à la communion hebdomadaire. C'est dire que tous nos offices sont bien suivis. D'ailleurs, les plus sympatiques rapports existent entre les prêtres et les paroissiens; nos frères séparés eux-mêmes nous montrent le plus grand respect et ne nous refusent pas leurs offrandes pour nos œuvres et nos travaux.

En 1903, une bibliothèque de bons livres a été établie à l'école des filles de Freemantle. Elle a commencé avec 200 volumes. Les enfants et les parents profitent de cette occasion favorable pour introduire dans les familles une saine littérature.

Une œuvre semblable fonctionnait déjà avec succès à Freemantle-Nord.

En outre du service de la paroisse, les Pères ont la charge d'aumôniers des prisons, de l'hospice public, de deux hôpitaux privés, de l'asile des vieillards, de l'asile des aliénés et du lazaret, sans compter la desserte de la prison à Rottnest-Island.

Dans les prisons de la ville, ils récitent les prières chaque jour, célèbrent la sainte messe chaque dimanche, et ont encore le soir un exercice religieux.

Jusqu'en avril 1904, époque à laquelle Monseigneur a confié ce poste à un prêtre séculier, ils disaient la messe tous les dimanches à Cottesloe, et encore maintenant ils desservent le deuxième dimanche de chaque mois Hope-Valley, éloigné de treize milles. A l'occasion de cette visite, ils prêchent, entendent les confessions et font le catéchisme.

Chaque semaine, l'instruction religieuse est donnée aux enfants dans six écoles différentes, et, tous les dimanches, dans l'église Saint-Patrice, à Freemantle.

Indépendamment des instructions données aux enfants, on doit prêcher six fois chaque dimanche. Ce même jour, nous avons sept messes à dire et, deux fois par mois, huit.

Dès que l'école-chapelle de Plympton sera terminée, il devra y avoir chaque dimanche : messe, sermon, etc.

Nos Pères ont encore la direction spirituelle des trois communautés vouées à l'enseignement : Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, Sœurs de Notre-Dame des Missions et Frères des Ecoles chrétiennes.

Si l'on ajoute à tout ce qui précède la direction des Confréries très florissantes du Sacré-Cœur et des Enfants de Marie; du Cercle des Jeunes Gens qui est également prospère, de deux Sociétés charitables « The Hibernian Society » et « The Society of the Irish Foresters » qui font beaucoup de bien, il sera facile de se convaincre que nos Pères de Freemantle sont très occupés.

Des registres de la paroisse, je relève les chiffres suivants, pour les années 1900 à 1904 :

Baptêmes.....	210	216	230	261	245
Mariages.....	47	34	55	37	35
Sépultures.....	73	88	98	95	84

Le sacrement de Confirmation a été administré en 1900 à 166 personnes, et en 1902 à 229.

Depuis mon dernier rapport, nous avons bâti deux écoles-chapelles : l'une à Beaconsfield, dédiée au Sacré-Cœur, l'autre à Freemantle-Est, sous le vocable de l'Immaculée Conception. La messe a été dite pour la première

fois à Beaconsfield le 19 janvier 1903, et l'école qui fut ouverte deux jours après compte maintenant 226 enfants.

La fondation de la seconde s'est faite un peu plus tard. C'est le 4 décembre 1904 qu'on y dit la messe pour la première fois, et l'école ouverte le 24 janvier 1905 est fréquentée actuellement par 136 enfants. Nous espérons en avoir 200 avant la fin de l'année.

Ces deux écoles sont confiées aux Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition.

Pour nous permettre d'élever ces bâtiments et de les meubler, nous avons établi, ces trois dernières années, un bazar de charité. On peut juger de l'empressement de notre population et de la générosité des catholiques et des protestants par les produits nets que nous avons retirés de nos ventes : 470 livres sterling en 1902 ; 420 en 1903 et 530 en 1904, soit respectivement 11.750, 10.500 et 13.250 francs. Avec ces secours, nous avons pu faire face à toutes les dépenses pour le service du culte et l'éducation des enfants dans notre district.

Je suis heureux de rappeler également que, le 2 décembre 1903, à l'hôtel de ville de Freemantle, nos paroissiens présentaient publiquement à Sa Grandeur Mgr Gibney une adresse de félicitations — brillamment enluminée, cela va sans dire. Les orateurs (speakers) surent, dans leurs discours, parler des Oblats en termes élogieux, et Monseigneur lui-même voulut bien nous exprimer sa satisfaction.

Le 3 février 1901, en vertu d'une autorisation épiscopale, les Sœurs de Notre-Dame des Missions ouvraient à Freemantle-Est un collège pour les jeunes filles. Trente-six externes reçoivent là une éducation soignée, mais, jusqu'ici du moins, il n'y a pas de pensionnaires (Day-Collège). Nos Pères sont aumôniers des Sœurs et disent la messe au couvent tous les jours, les dimanches exceptés.

Les lourdes charges qui pèsent sur nous par suite de l'érection de l'église Saint-Patrice nous défendent tous sérieux changements, soit à l'église, soit à notre maison.

J'ai à signaler cependant quelques améliorations faites au sanctuaire, et le don des statues du Sacré-Cœur et de saint Patrice placées maintenant sur de beaux piédestaux. Un grand crucifix, qui nous a été donné également, fait l'ornement de la chaire de vérité.

Notre paroisse a retiré un grand bien de la mission prêchée par les Rév. Pères Rédemptoristes sur la fin de février 1902. Le succès a été complet, et nous espérons que les heureux résultats qui la suivirent se maintiendront longtemps.

Enfin j'ai oublié de mentionner plus haut que, malgré leurs occupations multiples, nos Pères avaient su trouver le temps de prêcher trois retraites dans les couvents de Newcastle, Collie et Albanie.

Il n'y a pas lieu de parler de missions, puisque Monseigneur a confié ce genre de travail dans le diocèse aux Pères Rédemptoristes qui possèdent à North Perth une église et un beau monastère.

Maison de Glendalough.

L'œuvre abritée dans cette maison est le Pénitencier, semblable à ceux que dirigent nos Pères de la Province d'Angleterre à Glencree et à Philipstown.

Les enfants, dont le nombre varie habituellement entre 40 et 50, nous sont confiés par la police des mœurs ou bien par les parents qui n'ont plus sur eux assez d'influence. Nous devons, tout en nous efforçant de les corriger, leur apprendre un métier. Les uns travaillent aux champs, les autres s'occupent de menuiserie, de boulangerie, etc. Comme la plupart d'entre eux sont encore bien jeunes, les progrès sont lents, surtout dans la culture, et ce n'est que peu à peu que nous défrichons le terrain.

L'inspecteur du gouvernement nous a exprimé à maintes reprises sa grande satisfaction. De mon côté, je ne saurais trop louer le dévouement qu'y apportent le P. Flynn et

nos bons Frères. Nous ne pouvons que nous réjouir des consolants résultats qu'elle donne au point de vue religieux. A l'exception de quelques enfants dont la conduite ne répond pas à nos désirs, je dois dire qu'il y a un bon esprit dans l'établissement et que la discipline s'y maintient sans trop de difficultés.

Si nous pouvions en dire autant des résultats financiers, ce serait la perfection. Elle n'est pas de ce monde.

Etat religieux.

Je suis heureux de constater que nos observances religieuses sont pratiquées dans nos deux Maisons, autant que le permettent la diversité et le nombre des travaux.

La charité et une sainte joie règnent dans nos communautés où jusqu'ici la santé est demeurée, en général, assez bonne.

A Freemantle, la conférence théologique a lieu chaque semaine ; les exercices de la coulpe et de la retraite du mois, selon les prescriptions de la Règle.

Malgré la distance qui nous sépare de tous nos Frères, nous ne nous désintéressons pas de leurs travaux dans les autres parties du monde. Nous leur étions unis d'esprit et de cœur dans l'anxiété que leur causait la situation de la Congrégation en France. Nous avons suivi avec chagrin le cours des événements qui l'ont blessée par la fermeture de nos Maisons et l'expulsion de nos Pères.

Quoique nous n'ayons pas, pour le moment, la perspective d'un grand développement de nos œuvres ici, c'est sans envie mais non sans joie que nous apprenons les succès et les heureux progrès de la Congrégation sous d'autres latitudes et en d'autres pays.

Puisse cette prospérité continuer sous les bénédictions de Dieu !

CHARLES COX, *O. M. I.*,
Vicaire des Missions.

MANITOBA

Rapport sur la Mission Sainte-Croix, Cross Lake.

Au Rév. Père Rédacteur des « Missions. »

MON RÉVÉREND PÈRE,

Les occupations multiples du temporel et du spirituel de la Mission ne m'ont pas laissé les loisirs nécessaires pour mon rapport annuel. Je profite du premier moment libre pour le faire. Ne serait-ce pas mon devoir, que ce serait un plaisir et un besoin pour moi de rendre compte à nos Supérieurs, à nos frères et à tous nos amis des progrès de notre sainte foi en ce pays d'hérétiques. Je souhaite que cette simple narration nous obtienne le secours des prières et des aumônes dont nous avons tant besoin pour le triomphe de notre sainte religion.

Mon dernier rapport finissait au mois de juin 1904. Il a paru dans le n° de décembre de nos Annales 1904. La relation présente va vous faire connaître nos luttes, nos succès et nos peines. Vous verrez également combien il est difficile de moraliser les Indiens qui ont eu le malheur d'avoir été méthodistes.

Tout en adorant les desseins de la divine Providence, je constate qu'étant jeune missionnaire, il me fut donné d'évangéliser surtout des païens qui habitaient les plateaux du haut Churchill. Leur conversion du paganisme à la vraie foi chrétienne fut sincère et complète, nos Annales dans le temps en ont relaté des exemples édifiants.

Mgr Grandin, de sainte et douce mémoire, m'écrivait alors : « *Vous êtes l'enfant gâté de la Providence.* » Mgr Pascal a souvent, lui aussi, apprécié l'esprit religieux de ces Cris des rochers.

Sur mes vieux jours, j'ai été amené par les circonstances et sûrement par la volonté de Dieu sur un autre champ de bataille bien différent. Ici, sur une colline des bords du fleuve Nelson, à quatre-vingts milles en aval du lac Winnipeg, à l'entrée du lac Cross, nous avons bâti la mission Sainte-Croix pour une population indienne de Maskégons qui n'étaient pas infidèles, mais hérétiques et de la pire espèce, je veux dire wesleyens.

Les précédents rapports ont dit notre installation ici et les conversions obtenues de la miséricorde divine, grâce aux prières de saintes âmes dévouées à notre belle œuvre.

Après la conversion il faut faire persévérer les convertis et surtout les rendre vertueux. Là est la difficulté, c'est la tâche la plus difficile pour les missionnaires. Nous avons dû suivre à la lettre le précepte de saint Paul : *argue, obsecra, increpa opportune, importune,* et nous trouvons des cœurs rebelles, revêches, obstinés dans leurs habitudes de chrétiens méthodistes. Ils font de longues prières, de longs sermons avec force imprécations et larmes, toujours sous la prétendue inspiration de l'Esprit. Véritables hypocrites qui, repus à la cène, courent aussitôt après à leur vomissement, *sub tegmine fagi.*

En juillet 1904, seul prêtre depuis dix mois j'avais le bonheur de recevoir un compagnon, le R. P. H. Perrault. Homme de science, de règle, de vertu et de dévoûment, nul autre ne pouvait aussi bien aider un pauvre missionnaire invalide. Il se mit aussitôt à l'étude du *cris,* et il sut trouver du temps pour les travaux manuels. Par les soubassements qu'il fit à la cave, nos pommes de terre seront désormais préservées de la gelée. En outre il a crépi notre église et notre presbytère. Ces travaux ne lui faisaient pas oublier le saint ministère; il chantait la messe tous les

dimanches, il voulait bien prêcher chaque fois que je le lui demandais. Malheureusement, sa santé peu robuste ne put supporter les froids de l'hiver, il dut renoncer à tout travail sérieux, et j'ai eu le regret et la douleur de le voir obligé de retourner sous un autre climat. Il a fait du bien à notre mission naissante et utilement servi l'Eglise catholique en ce pays d'hérétiques fanatiques.

Dans le courant de l'automne nous recevions un envoi magnifique que nous devons à la munificence et à la générosité d'un ami de la Mission, grand cœur comme celui de notre vénéré Fondateur, et bienfaiteur des sauvages. Ce soir-là je surabondai de joie en retirant de leur emballage les statues magnifiques du Sacré-Cœur de Jésus, de la sainte Vierge, de saint Joseph, de sainte Anne et de l'Ange gardien.

Notre chapelle avec sa belle voûte peinte, ses arcades, ses piliers, ses grisailles, manquait encore d'ornements. Le lendemain elle était superbement parée et nos néophytes s'extasiaient en voyant pour la première fois de leur vie ces personnages célestes qui leur paraissaient vivants.

Le dimanche suivant, la Renommée aux cent bouches nous amenait toute la population du pays. Je prêchai naturellement sur le culte et l'invocation des Saints. Les blancs eux-mêmes demandèrent à voir nos statues et il n'est pas jusqu'aux ministres anglican et méthodiste qui un soir vinrent à la Mission pour visiter notre chapelle. M. le Ministre méthodiste était même accompagné de sa femme.

Le premier fut correct et ne paraissait pas gêné; il s'inclina même en passant devant l'autel. Le méthodiste semblait offusqué et devait se trouver *saintement* scandalisé *des idoles catholiques.* On s'apercevait aisément que la vue des statues lui faisait mal. Il me dit cependant :

— Vous avez une belle église ; avez-vous vu la nôtre ?

— Non, lui répondis-je.

— C'est une étable, reprit-il.

Ce n'est certainement pas celle de Bethléem.

Plus tard, sur les premières glaces, nous allions avec le P. Perrault rendre la visite du ministre. Il nous montra son « étable », mais nous vîmes les fondements du nouveau temple projeté.

Depuis sa visite, nous avions reçu plusieurs abjurations de ses coreligionnaires, comme je l'indiquerai dans la suite de ce récit. Il en avait eu tant de dépit qu'au cours de la conversation un peu froide il nous ouvrit son pauvre cœur là-dessus. Il se plaignit de mes visites aux malades protestants, il critiqua le renouvellement du baptême, etc... Nous ne pouvions nous taire, et, comme le P. Perrault parle bien l'anglais, je lui laissai le soin de lui répondre sur le baptême, à la nécessité duquel le révérend ministre ne croit pas sans réserve. Bref, on se quitta avec l'assurance et la promesse de se combattre honnêtement.

Nous voici en novembre avec son atmosphère humide et son ciel sombre. Un mois durant, c'est à peine si on voit deux ou trois fois le soleil, les routes sont mauvaises, il y a des malades dans toutes les maisons. Le Révérend Mc Neil, de race blanche, qui est venu de Oxford-House pour remplacer ici le pauvre ministre indien, s'était bien dit que, lui ministre, il n'y aurait plus de conversion au catholicisme. Au commencement de l'automne, pendant que tous les enfants étaient attaqués de diphtérie, un nouveau-né de protestants me fut présenté pour le baptême. J'administrai ce sacrement dans les meilleures conditions puisque, avant que j'aie eu à le leur demander, les parents me promirent que l'enfant serait élevé dans la religion catholique.

Le jour de la Toussaint, la petite Mathilda, âgée de sept ans, née de parents protestants et bien malade, demandait en pleurant à son père d'appeler le prêtre catholique pour la baptiser. Ne voulant pas la contrister, le père me fit appeler et je reçus cette enfant dans l'Eglise catholique.

Le 6 du même mois de novembre, après la grand'messe, une mère de famille m'attendait au presbytère.

— Père, me dit-elle, ma fille Alice, revenue de l'école protestante de Brandon et qui est venue une fois ici à la chapelle, se trouve plus mal depuis trois semaines. Ce matin elle m'a dit : « Va trouver le Père, car je veux être catholique avant de mourir. Je pense à cela depuis que je suis entrée une fois dans son église. Prie-le de venir me voir. »

Après la cérémonie du soir, j'allai en canot chez la malade. La trouvant bien disposée et déjà instruite de notre sainte religion, je la reçus sans tarder dans la véritable Eglise. Elle vécut encore quatre semaines, et reçut les sacrements des mourants. Je la visitais fréquemment, on priait en commun autour de son lit, on chantait des cantiques. Le ministre y fit aussi des visites bien importunes et la maîtresse d'école méthodiste également. La malade en était contrariée. Après une de ces visites, lorsqu'elle me vit arriver, elle leva les yeux et les bras au ciel en disant : « Merci, mon Dieu ! » et pendant que je restais à son chevet elle me tendit la main en me remerciant.

— Prie pour moi, mon Père, me dit-elle.

Quelques jours après, elle mourut pendant que je récitais pour elle la prière des agonisants. Elle avait dit à sa mère :

— Quand j'ai quitté l'école protestante, le ministre me recommanda seulement de ne pas aller à l'église catholique, grand danger de damnation...

Mais Dieu est plus fort, et aussi, malgré le démon et les ministres de l'erreur, elle est venue à la véritable Eglise. Ses vertus de jeune fille ont été récompensées de cette grâce.

Je continue à citer mon journal. A la date du 10 novembre, je relève une autre belle conversion.

Angélique, une enfant de neuf ans, ne laissait plus d'espoir de vivre à ses parents désolés, des protestants.

— Viens voir ma fille, me dit le père, elle parle toujours de toi.

La pauvre enfant, véritable squelette vivant, me sourit. Je croyais qu'on me demanderait de l'admettre au saint baptême et aux autres sacrements. Il n'en fut pas ainsi, et je me bornai à réciter les prières pour la malade comme on me l'avait demandé. Toute l'assistance était protestante. En sortant je dis aux parents un mot affectueux, les priant de m'appeler si le danger devenait pressant, car je veux voir cette enfant à son heure suprême. On me comprit sans doute, car j'étais à peine dans mon esquif lorsque la mère me rappela par ces mots : « Notre père, qu'il vienne encore une minute. » (Remarquez que, quoique protestants, ils appellent le prêtre : *notre père*.)

Je me hâte de gravir la côte, devinant le motif de ce rappel. En rentrant, le père de famille me dit :

— Père, ma petite ne veut pas de notre bible, ni de nos prières, ni de nos cantiques ; elle veut être des vôtres, elle va mourir ; je te la donne, viens prier pour elle et la rebaptiser dimanche prochain.

— C'est bien, lui répondis-je, c'est ce que je souhaitais ardemment pour son plus grand bien et le vôtre.

Au milieu de la semaine le père revint en toute hâte me prier de ne pas attendre au dimanche pour voir son enfant, car il craignait de la voir mourir avant. Je parcourus par un temps effroyable, dans mon canot couvert de glace, les trois milles qui nous séparaient de la petite malade. Là, devant une assistance exclusivement protestante, je donnai tous les sacrements à cette chère enfant. Avant de lui administrer l'extrême-onction j'indiquai aux protestants le texte de saint Jacques sur les onctions, et après la cérémonie on chanta le cantique d'action de grâces en langue crise.

La petite fille entrait en convalescence le soir même et elle est aujourd'hui en bonne santé. A cette occasion ses parents et ses frères et sœurs se sont convertis.

Pendant ce temps, enfants et adultes mouraient dans le village.

Un petit enfant catholique né de parents protestants ayant succombé à la maladie, une semaine après le père et la mère vinrent me prier de les admettre dans notre sainte religion. Leur petit ange a sans doute prié pour eux au ciel.

Le 27 novembre, nouvelle conversion. C'est une jeune fille appartenant à une famille protestante. Depuis trois ans, elle soupirait après le moment où il lui serait donné de devenir catholique. Un jour, elle demanda à son père la permission tant désirée.

— Fais-toi catholique, mon enfant, reprend le père ; je connaissais ton désir, mais j'attendais cette démarche.

Le lendemain, 28 novembre, un enfant de dix ans, de la réserve, en s'en retournant de l'autre côté du fleuve, sur la glace vive, était tombé plusieurs fois. Ces secousses lui furent fatales ; quelques moments après il perdit connaissance, en proie à des convulsions violentes. On me fit appeler et je priai pour cet enfant qui mourut deux heures après sans avoir repris l'usage de ses sens. Etant allé consoler le grand-père, j'eus l'occasion de voir l'oncle du petit défunt. Il est protestant, ainsi que sa femme. M'ayant appelé auprès de lui :

— Père ! me dit-il, mon père est catholique ; ma mère est morte catholique ; je t'ai déjà donné mes enfants ; mon neveu vient de nous laisser pour le ciel : je veux les suivre. Il y a longtemps que je désirais embrasser votre religion ; j'ai eu tort de tant tarder. Je veux maintenant devenir catholique. Viens demain me confesser et me rebaptiser.

Depuis longtemps, la femme n'attendait que cette occasion pour recevoir elle aussi le baptême. La nouvelle s'en répandit dans la réserve, car c'était une des meilleures familles de l'endroit. Quand j'entrai dans la maison, le matin, déjà plusieurs protestants étaient là pour assister à la cérémonie.

Je commencai par une instruction sur la foi et les sacrements. Après l'instruction, le mari et la femme se confes-

sèrent pendant que tous les assistants attendaient la suite de la cérémonie. Le bon Dieu donna la foi à plusieurs d'entre eux.

A la date du 11 décembre, je vois dans mon registre l'acte de la sépulture d'Alice Frog, dont j'ai raconté plus haut la conversion.

Le soir de sa mort, la maîtresse d'école protestante eut l'audace de venir nous demander la permission d'aller chanter des hymnes méthodistes auprès du corps. On lui répondit que ce n'était pas permis, mais que tous pourraient assister le lendemain au service funèbre à la chapelle.

Le 22 janvier, abjuration d'une femme âgée ; ce soir-là, un de ses neveux, catéchiste et prêcheur de l'église méthodiste, vint la trouver, et voici le dialogue qui eut lieu entre eux :

— Ma tante ! est-ce vrai que tu as reçu le baptême du prêtre catholique ?

— Oui, c'est bien vrai.

— Qui est-ce qui t'a dit d'agir ainsi ?

— Personne au monde. J'ai suivi l'idée que j'avais depuis longtemps.

— Quelqu'un de la réserve t'y a poussée ?

— Non, absolument personne.

— Le prêtre t'a demandée ?

— Non ; je suis allée moi-même le trouver.

— Mais à quoi cela te servira-t-il ? Tu ne connais pas une prière.

— Laisse-moi tranquille ! Cela me regarde et ne regarde que moi.

A la fin de janvier, je trouve dans mon registre deux autres abjurations remarquables à cause des circonstances.

Le ministre, qui avait eu vent de la chose, avait fortement engagé le père famille protestant à ne pas laisser ses enfants passer à l'Eglise Romaine ; il avait péroré pendant une bonne heure dans la maison sauvage, parlant contre la confession, etc. Le lendemain, le père de famille assiste

au service méthodiste, tandis que ses enfants s'en vont à l'église catholique.

— Où sont tes enfants ? dit le ministre à l'Indien.

— Ils sont allés se faire rebaptiser à l'église catholique.

— Oh ! malheureux que vous êtes les uns et les autres ! Vous êtes destinés à la damnation éternelle.

En voilà un au moins qui croit à l'éternité des peines.

Le 19 février et les jours suivants, abjuration d'une autre famille. Celle-ci a longtemps hésité. La morale catholique les effrayait, et le mari était toujours arrêté par la défense du chef de la réserve, bien que celui-ci ne dût pas se mêler de religion avec ses subordonnés. Mais ils se décidèrent-à la fin et se montrent depuis lors bons catholiques, zélés pour amener à leur foi nouvelle ceux de leurs parents qui sont encore loin de la vérité.

En mars, des parents protestants nous apportent leurs nouveau-nés pour être baptisés.

En avril, c'est encore une bonne mère de famille qui, lasse d'attendre son mari trop lent à se décider, vient avec sa permission demander à être reçue dans l'Eglise catholique.

A la même époque, c'est un excellent jeune homme, le meilleur, dit-on, de la réserve, qui, avec la permission de son père, protestant, reçut le saint baptême après avoir abjuré l'erreur.

Enfin, une vieille veuve infirme vint me dire :

— Père, un de mes fils est catholique, l'autre protestant. Je voudrais moi-même la religion catholique.

— Y crois-tu ?

— Oui, je crois fermement à la religion catholique.

Je la confessai et la rebaptisai.

Maintenant voici le résumé de mes notes sur les menées du ministre Mc Neil.

Le 2 décembre, à la nouvelle de la conversion de la fille du conseiller de la réserve, le ministre manda celui-ci pour lui faire des reproches. Le père répondit :

— Mon enfant désirait la religion catholique, je n'ai pas voulu lui déplaire ; et puis, malade comme elle l'était, sur le point de mourir, les onctions religieuses que le prêtre lui a faites, comme le dit saint Jacques, l'ont guérie. Toi, tu ne fais pas ces onctions comme l'ordonne le Saint-Esprit dans le Nouveau Testament.

Quelques jours après, quand la fille aînée de ce même conseiller abjura publiquement le méthodisme dans notre chapelle, le ministre accosta violemment le sauvage chez un marchand du village qui servait d'interprète. — Le conseiller reprit :

— Jamais je ne refuserai à mes enfants la permission de se faire catholiques.

Le ministre lui dit alors que c'était honteux pour « lui, un catéchiste et un prêcheur de l'Eglise méthodiste, de laisser passer ses enfants à *l'erreur catholique.* »

— Ce n'est pas une Eglise quelconque qui nous sauve, lui dit-il, mais le Christ.

Un peu plus tard, craignant de voir passer son peu zélé conseiller à la religion catholique, le ministre, qui avait remarqué son absence à la communion générale du temple, alla le trouver à domicile pour lui donner forcément la cène. Félix était dans la forêt où il était allé chercher du bois de chauffage. Les enfants lui annoncèrent la présence du ministre dans la maison. Il ne se pressa pas pour cela de rentrer, mais bûcha tranquillement son bois. Las d'attendre, le révérend sort et vient parler à Félix :

— Je viens, lui dit-il, pour te donner la communion.

— Pourquoi donc? Je ne t'ai pas demandé, et je ne veux pas de ta communion. Tu peux t'en retourner chez toi avec le pain et le vin.

Le ministre se l'est tenu pour dit, et, depuis lors, il ne lui a jamais plus parlé de religion.

Un jour, en allant voir des malades dans une famille catholique, j'appris que le ministre était venu les visiter la veille, leur faisant des reproches pour leur conversion et

leur débitant toute sorte de mensonges contre notre sainte religion. Il aurait voulu les ramener à son bercail, mais tout fut inutile. Le père de famille étant malade ne put lui répondre, mais la mère le fit pour lui.

La semaine suivante, en allant encore visiter ces braves et pauvres gens, j'y trouve le ministre en personne, debout, et pérorant en anglais, interprété par un marchand du village, un impie. Je ne pus m'empêcher de l'apostropher.

— Que venez-vous faire ici? lui dis-je. Voilà la seconde fois que vous venez troubler ces pauvres gens.

— Oh ! dit-il, je voulais savoir s'ils sont satisfaits de leur nouvelle religion.

La grosse bible du ministre était entre les mains de la femme pour y lire malgré elle des textes que lui avait indiqués le ministre contre *l'idolâtrie*. Je répondis à ce ministre et à son interprète de manière à les rendre plus circonspects, les forçant d'avouer en présence des sauvages que de hauts personnages, remarquables par leurs vertus et leur science, avaient passé du protestantisme à la religion catholique.

Le révérend me reprocha alors de troubler par mon ministère la population du pays et de profiter de la maladie pour obliger les parents à me laisser rebaptiser leurs enfants, et aussi pour effrayer les adultes. Le père de famille répartit aussitôt en s'adressant à l'interprète du ministre :

— Dis à Mr Neil que le prêtre n'est jamais venu nous troubler. C'est moi-même, c'est nous tous qui l'avons demandé ici et nous en sommes très heureux. Que ton ministre nous laisse tranquilles. Nous appartenons à l'Eglise et au prêtre jusqu'à la mort.

Au sujet de la fête de Noël, j'ai à noter notre messe de minuit, vraiment splendide. Nos beaux cantiques, avec accompagnement de violon, de cornet et d'autoharpe, ont été chantés sous la direction d'un maître de musique consommé, venu ici pour son commerce. Le ministre, qui

craignait l'influence de nos cérémonies sur ses fidèles, fit courir le bruit que le prêtre ne voulait pas admettre les protestants à la messe de minuit. Le lendemain, d'aucuns vinrent me dire qu'ils étaient partis de chez eux pour venir à nos fêtes, mais qu'ils avaient été arrêtés en chemin par les catéchistes de leur ministre.

Il y eut à l'église méthodiste une fête pour les enfants avec l'arbre de Noël et un repas aux sauvages aux dépens du ministre et d'un marchand. Il y eut aussi meeting chez le ministre pour anathématiser le conseiller qui ne venait plus à leurs assemblées.

Pour ne pas rendre jaloux nos enfants de l'école, on leur fit une fête le premier jour de l'an. Les marchands catholiques et même d'autres nous prêtèrent leur concours.

A propos d'école, les méthodistes ont fait l'impossible pour nous enlever nos écoliers, et quand le froid de la saison retenait chez eux quelques-uns des nôtres, la maîtresse d'école fanatique s'empressait d'aller les inviter, les presser de venir chez elle. On eut la faiblesse de les y laisser aller *un jour*. Je le sus et je m'empressai d'aller les chercher. Ils n'y sont plus retournés. Ceci n'empêche pas les méthodistes de mettre sur leur liste le nom de quelques enfants catholiques, dont trois y ont paru un jour et d'autres qui n'y sont jamais allés.

Ces gens venus d'Ontario, et qui ne parlent pas un mot de langue sauvage, avaient décidé entre eux d'enrayer ce mouvement de conversion au catholicisme. Le ministre a circulé pendant tout l'hiver avec son interprète, allant de maison en maison, même chez les catholiques, et s'imposant pour faire sa prière.

Un jour qu'il apprit la conversion de tous les enfants d'une famille protestante, il y courut pour demander aux parents encore protestants s'ils avaient perdu la tête et il leur fit son boniment contre la confession, disant que personne sur la terre ne peut pardonner les péchés et qu'il ne faut s'adresser qu'à Dieu seul. La mère me conta la

scène le soir même. Ils avaient laissé parler le ministre sans lui répondre un seul mot. La bonne femme, malade depuis plusieurs jours, ne pouvait dormir, malgré la *bible* protestante qu'elle avait eu soin de mettre sous son oreiller.

Le 1er février, je devais aller à une pêcherie d'esturgeons en bas du fleuve, un voyage de trente milles. Le ministre apprend la chose et, pris d'un saint zèle, il part secrètement la nuit pour arriver avant le prêtre et avertir les gens de se méfier de lui. Il agissait à la façon des marchands de fourrures qui se font concurrence. Je ne fis pas le voyage, car l'homme loué ne put venir me chercher.

Le 3 février, le conseiller de la réserve, qui est catéchumène, a reçu deux lettres, une du chef et l'autre du second conseiller, tous deux assistants du ministre méthodiste. Ces messieurs lui reprochent de quitter leur église et l'avertissent qu'il est en danger de damnation avec les enfants qu'il a déjà fait baptiser par le prêtre catholique. Notre catéchumène leur a répondu comme il convenait.

Le 7 février, pendant que l'agent du gouvernement pour les sauvages était en visite ici, notre bon conseiller se leva au meeting du soir et demanda à l'agent si dans une réserve le chef ou les conseillers avaient droit de défendre à leurs subordonnés de se joindre à telle ou telle église. L'agent répondit que chef et conseillers devaient rester neutres.

En mars il y eut une scène un peu comique au temple. C'était un jour de la distribution de la Cène. Une femme adultère, que nous avions renvoyée de notre église pour son *scandale permanent*, était retournée au Méthodisme depuis quelques mois. Or, en ce jour de *Cène*, le ministre, flanqué de ses vénérables assistants, le chef de la réserve et un vieux prêcheur, lui dit :

— Mary, si tu veux recevoir la Cène, tu vas faire une promesse solennelle de ne plus... pécher, fréquenter le concubinaire ? non ; de ne plus retourner à l'église romaine ! Le promets-tu ?

— Oui, répondit-elle.

Et, pour renforcer sa promesse, elle dut toucher la main des deux vénérables assistants. Alors elle reçut un morceau de pain (*buccellam panis*) et but à la coupe. En ce moment solennel, le Révérend ministre, ne se possédant plus d'aise, laisse échapper sa bouteille qui se brise en morceaux sur le parquet et le précieux liquide se répand aux pieds des communiants.

Le temps de Carême 1905 a été pour nous un temps d'épreuves et de peines morales suscitées par l'esprit infernal et ses suppôts. Pour la première fois cependant nous avons eu la cérémonie des Cendres, comprise seulement par quelques-uns des nôtres et tournée en ridicule par quelques fanatiques protestants qui avaient eu la curiosité de venir. La défense de la danse jusqu'après Pâques n'a pas été observée. Les méthodistes et autres protestants qui ne se soucient pas de pénitences faisaient des repas pour y attirer les catholiques et, après les repas, c'était la danse. Quelques-uns de nos jeunes gens qui ne venaient pas à nos offices le dimanche, ni au Chemin de la Croix le vendredi, ne manquaient pas les réunions ; et cependant l'église ne se trouve qu'à huit milles de leur camp, tandis que pour assister aux banquets et à la danse, il y avait vingt ou trente milles à parcourir. Aussi, à Pâques, ont communié seulement ceux qui avaient gardé saintement le Carême. Les autres ont été retardés jusqu'au milieu de l'été.

Il y a eu plus que cela. Trois de nos catholiques ont eu le malheur et la faiblesse d'aller se marier avec des protestants devant le ministre. Même les fervents protestants en ont été surpris et nos meilleurs catholiques en ont été affligés. La réflexion leur a inspiré le regret de leur conduite ; l'un d'eux est venu s'humilier et pleurer et j'ai obtenu la juridiction pour lever les censures.

Autre chose est la profession de foi et autre chose la pratique de la vertu. Nos Maskégons ont été mal christianisés par les ministres méthodistes. Aussi ceux d'entre eux

qui ont ouvert les yeux à la lumière de la vraie foi n'ont pas tous abandonné leurs anciens vices. Je dois dire cependant qu'il y a des exemples frappants de véritable conversion de cœur. Tel et tel qui jadis scandalisaient leurs compatriotes par leur mauvaise conduite sont maintenant irréprochables depuis qu'ils sont catholiques. Mais, hélas ! nous avons quelques bien pauvres chrétiens ; j'espère qu'avec le temps ils s'amenderont. Il nous faut de la patience, de l'instruction, des bons exemples ; il nous faut des bonnes Sœurs pour bien élever les enfants, les surveiller à l'église, dehors et partout. Si nous avons l'école que nous désirons avec ces « admirables femmes de la prière », comme les appellent nos sauvages, la jeune génération prendra de bonnes habitudes chrétiennes et le pays changera. Pour cela, il nous faudrait du personnel et les moyens de payer les dépenses nécessaires. Nous vivons au jour le jour avec un petit régime suffisant à peine pour soutenir notre santé. Il nous faudrait une école plus grande, un bon cimetière.

Les agents du gouvernement, quoique protestants, jugent bien nos œuvres, dans leur impartialité ; ils s'aperçoivent que, depuis notre séjour ici, les Indiens se corrigent un peu.

En résumé, depuis mon dernier rapport annuel, nous avons enregistré : 28 baptêmes dont 18 d'adultes, c'est-à-dire 18 abjurations ; 10 sépultures ; 2 mariages. Nous avons plusieurs catéchumènes qui seront admis au baptême prochainement.

J'allais oublier de dire que nous nous occupons en ce moment d'implanter notre sainte religion au chef-lieu du district. Plusieurs familles de cet endroit et d'autres des centres voisins m'ont fait dire qu'ils désirent embrasser la religion catholique.

Les ministres anglicans ou méthodistes qui me savent en possession des lettres des Indiens m'ont écrit une lettre d'insultes et de menaces pour me dire que je les trouverais

sur mon chemin si j'avais l'audace d'aller tenter la conversion des sauvages protestants de Norway-House. Le meilleur de ces Maskégons, dont la moitié de la parenté est catholique, est venu l'autre jour pour régler avec moi cette entreprise qui va être l'occasion de salut pour un grand nombre de ses compatriotes. Je vais partir, la semaine prochaine, pour ce pays. J'y vais sans savoir tout ce que nos ennemis vont faire contre nous, mais je m'estime très heureux de pouvoir, avant de mourir, jeter la semence de la vraie foi dans ce pays où l'on compte plus de mille sauvages. Nous travaillons pour la gloire de Dieu, sa divine Providence veillera sur nous.

Saintes âmes, généreux amis de nos œuvres, à notre secours ! Que de bien l'on peut faire sur ce versant de la Baie d'Hudson ! Aidez-nous de vos prières et de vos aumônes et nous aurons la joie de contribuer à la conversion de tout un peuple.

Une large part de cette population se trouvait au landing du nord du lac Winnipeg au mois de juin dernier quand nous passions là avec le R. P. Perrault en route pour Winnipeg. Le ministre méthodiste de Norway-House y était venu passer le dimanche. Nous le rencontrâmes chez l'agent en chef d'une Compagnie. L'agent me fit une question dont la réponse amena une discussion vive entre nous et le révérend ministre. Le pauvre homme dut demander grâce, car le P. Perrault parle l'anglais aussi bien que lui. Il s'agissait du repos dominical et de l'interprétation privée des saintes Ecritures. On sut bientôt que le prêtre catholique avait fermé la bouche au ministre, et comme celui-ci n'est pas aimé de ses coreligionnaires, tous en furent contents. Ils nous le prouvaient par leurs sourires et leurs bonnes manières à notre égard.

Je dois dire que Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface, si bon pour tous ses diocésains, a été magnifique pour ses pauvres enfants des marais, les Maskégons, en me fournissant en argent les précieux secours qui nous donnent

les moyens de soutenir et de faire progresser notre mission Sainte-Croix. Mais Sa Grandeur a tant de bonnes œuvres à soutenir dans son immense diocèse que je crains de l'importuner par mes incessantes demandes.

Veuillez bien croire, etc.

ETIENNE BONALD, *O. M. I.*

CEYLAN. — VICARIAT DE JAFFNA

Rapport sur la maison et le district de Jaffna.

MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Mon premier rapport embrassait une période de deux ans, se terminant au mois d'août 1903. Je viens maintenant vous offrir une petite revue des deux années qui ont suivi.

I. — Départs et arrivées.

La bonne Providence nous a été indulgente depuis mon dernier rapport. Tandis qu'autrefois il ne se passait pour ainsi dire pas d'année sans un décès parmi les Pères de Jaffna, nous n'avons pas eu à déplorer une seule perte depuis 1901, et les derniers qui moururent nous quittèrent à l'âge respectable de soixante-treize et soixante-quatorze ans. Ceci dénote, il me semble, une sérieuse amélioration dans la santé de nos missionnaires, et je crois que ce progrès peut être attribué en grande partie à l'aménagement plus hygiénique des résidences que nous habitons.

Toutefois, si le bon Dieu n'a rappelé à lui aucun de nous en ces dernières années, il y a eu cependant quelques départs.

Le P. Dunne (Patrick) a été rappelé dans la Province Britannique, où sa bonne santé et ses grands talents lui permettront, je n'en doute pas, de faire beaucoup de bien pendant de longues années.

Le P. Maingot a échangé la mission de Jaffna contre celle de Natal où son zèle entreprenant contribuera dans une large mesure à la diffusion du bien. Les populations indiennes émigrées en Afrique profiteront de son talent à manier la langue tamoule.

Pour combler ces vides et faire face au travail toujours croissant nous avons eu la joie de recevoir quatre Pères, un frère scolastique et un frère convers.

Ce fut d'abord le 2 octobre 1903 que nous arrivèrent les Pères Deslandes et Matthews, et le Fr. Prigent. Le premier, d'abord placé comme professeur au Séminaire, est maintenant dans le district de Mannar où, en s'exerçant avec beaucoup d'ardeur et de succès au ministère, il acquiert et la connaissance des langues et l'expérience toujours si nécessaire, quelle que soit l'œuvre dont on puisse être chargé.

Le second venu pour le Collège y est depuis son arrivée et tout en s'y donnant de tout cœur espère bien un jour pouvoir goûter aux joies de la vie de mission.

Le Fr. Prigent, après quelque temps passé à l'imprimerie, est maintenant attaché au Collège en qualité d'assistant-économe, et les services qu'il y rend sont simplement indispensables.

Le P. Bizien arrivait à Jaffna le 6 décembre 1904 en compagnie du Père Supérieur revenant du Chapitre. Il est depuis lors professeur de philosophie au Séminaire, mais il espère bien prendre prochainement la place du P. Deslandes, et à son tour faire connaissance de près avec les âmes dans le ministère.

Le Fr. Favril, scolastique arrivé le 4 février 1905, continue ses études dans la mission de Sillâlei.

Enfin, le 11 octobre 1905, c'est le P. Neville originaire de la verte Irlande qui nous arrivait du scolasticat de Liège pour renforcer le corps professoral du collège Saint-Patrick.

II. — Maison Saint-Charles.

La communauté se compose actuellement de Monseigneur le Vicaire des Missions, du Père Supérieur, du P. Vorländer (2e Consulteur ordinaire), et jusqu'ici Procureur, mais qui maintenant maladif laisse cette charge en faveur du P. Poulain; du P. Batayron, notre doyen qui porte allègrement ses soixante-huit ans, ne manque jamais un exercice, et, dans les intervalles, est toujours au milieu des livres de sa bibliothèque ou des papiers des archives où il maintient l'ordre d'une manière bien méritoire. En outre presque tous les dimanches il va dire la messe et prêcher au village de Navanturei, à quatre kilomètres d'ici; — du P. Poulain, jusqu'ici curé de la cathédrale et « *manager* » des écoles, qui maintenant, devenu Procureur, va laisser la cure aux mains du P. Baron; — du P. Blachot qui, toujours invalide, ne cesse pas de diriger avec grand fruit la belle congrégation de Saint-Louis de Gonzague; — du P. Norbert Perera, vicaire de la cathédrale; du frère scolastique Stanislas, assistant-économe, et des frères convers Groussault, directeur de l'imprimerie, et Manuel son assistant.

Outre le personnel résidant habituellement à Saint-Charles, cette maison a l'avantage d'être le centre où tous les autres Pères de la Mission viennent plus ou moins fréquemment, soit pour les retraites, soit pour leurs affaires, soit pour se reposer ou se faire soigner. Presque chaque mois plus de vingt Pères s'y réunissent pour la retraite et la conférence théologique; et la retraite annuelle, au mois de février, y en rassemble plus de trente.

La retraite annuelle de cette année-ci a été l'occasion d'événements remarquables. Mgr le Vicaire des Missions, revenant du Chapitre général, s'était arrêté à Colombo pour les fêtes grandioses du jubilé épiscopal du si bon et toujours cher Mgr Mélizan. Le P. Tarmenude, du diocèse de Colombo, lui fut prêté pour prêcher notre retraite. Le P. Vincent Mélizan, venu à Ceylan comme représentant, aux noces d'argent de son auguste frère, du T. R. Père Général, voulut bien aussi visiter ses frères de Jaffna. Mgr Joulain se mit donc en route avec ces deux RR. Pères et le cher Fr. Favril qui l'avait accompagné d'Europe en Asie. Nos voyageurs arrivèrent à Jaffna le 4 février dans un wagon spécial prêté par le gouvernement bien que la voie ferrée ne fût pas encore livrée au public. La fanfare du Collège, une foule nombreuse et tous les Pères avec des voitures prêtées par les chrétiens, dont une attelée de deux chevaux blancs, attendaient à la gare. On se rendit à la cathédrale où Monseigneur fut reçu avec toutes les solennités liturgiques. Sa Grandeur adressa la parole à son troupeau et, après le *Te Deum* et la bénédiction du Saint Sacrement, gagna l'Evêché illuminé avec des lanternes vénitiennes.

Le 10 février la retraite commençait. Je cite le *Codex historicus :* « Le Père Prédicateur nous donne des sermons solides, forts, pénétrants. C'est un grand avantage d'avoir un prédicateur qui n'est pas gêné par une connaissance trop intime de ceux qui l'écoutent. En outre c'est avant tout un Oblat qui parle à des Oblats, et sait leur faire aimer leur mère la Congrégation. » Malheureusement, le P. Tarmenude, venu déjà fatigué de sa grande paroisse de Chélaw, fut pris de la fièvre l'avant-dernier jour de la retraite, et ne put nous donner ses trois derniers sermons.

Le soir du dernier jour de la retraite, quatre postulants scolastiques étaient admis au noviciat. Le surlendemain de la clôture, Mgr Joulain ordonnait prêtre le Fr. Ligori Rodrigo.

Le R. P. Mélizan nous quitta dès le jour de la clôture après nous avoir aimablement exprimé le plaisir, et même l'édification qu'il disait avoir éprouvés au milieu des missionnaires de Jaffna. Il s'embarqua sur un petit bateau à voiles pour la pêche aux perles d'où il devait se rendre à Sainte-Anne et à Colombo.

La maison Saint-Charles s'est, dans ces deux dernières années, enrichie de plusieurs nouvelles bâtisses : un nouveau, grand et relativement beau réfectoire, un parloir, deux nouvelles chambres et des dépendances. Un réfectoire provisoire avait été construit en 1879 à l'occasion de la visite du R. P. Soullier. C'était une toiture de feuilles de cocotier posée sur des colonnes de bois, et entourée d'un grillage de lattes. On y souffrait de la chaleur parce que l'ancien évêché, habité par Mgr Séméria, interceptait la brise de mer. Cet ancien évêché, qui avait été la maison d'un officier hollandais, n'ayant plus la force de soutenir sa toiture de tuiles, on l'en avait dépouillé il y a quelques années, et on y avait substitué une couverture de feuilles. Ce fut cette couverture et l'occasion de l'élection de notre Saint Père le Pape Pie X qui nous valurent indirectement le nouveau réfectoire. Voici comment :

Le 24 juillet 1903 la nouvelle officielle de la mort du glorieux Léon XIII était arrivée à Jaffna. Le 28, la cathédrale était tendue de noir et un service solennel était célébré pour l'âme du défunt pontife.

Le 8 août, un télégramme de Mgr Mélizan nous annonçait l'élection du successeur de Léon XIII sous l'heureux nom de Pie X. La neuvaine préparatoire à la fête de l'Assomption se célébrait alors à la cathédrale. C'était le jour des « *vellalers* » ; il y avait vêpres solennelles ; on annonce au peuple réuni la joyeuse nouvelle ; les cloches sonnent à toute volée. Après la bénédiction du Saint Sacrement, les neuvainiers font partir un feu d'artifice, manifestation indispensable de leur joie dans ces pays de lumière. Une fusée tombe sur la toiture de feuilles de

l'ancien palais épiscopal. Quelques centaines d'hommes accourent, montent sur la toiture en face et avec un courage admirable s'efforcent de combattre la flamme, mais avec peu de succès. La toiture s'effondre peu à peu. Heureusement on a pu sauver la plupart des meubles et les bâtiments avoisinants. Et c'est ainsi que l'ancien palais épiscopal de Mgr Séméria a fait place maintenant à notre notre nouveau réfectoire parfaitement aéré et assez vaste pour que quarante Pères et davantage puissent s'y mettre à table sans la moindre gêne.

Comme autres événements intéressants dans notre vie de communauté, qu'il me suffise de mentionner :

1° Les vœux de cinq ans prononcés par le Fr. Prigent, entre les mains de Mgr Joulain, le 11 décembre 1903. Tous les Pères et les Frères étaient présents, ainsi que les Sœurs de la Sainte-Famille ;

2° La visite du R. P. Lemaître, *S. J.*, du diocèse de Trincomalie, qui est venu chercher les saintes huiles pour sa mission. Ce R. Père est resté parmi nous du 26 avril au 1er mai 1905. Il a visité les œuvres et plusieurs des missions et a paru très satisfait.

III. — Œuvres générales.

1. — Le Séminaire Saint-Martin.

Cette œuvre réunit en un seul local petit et grand séminaire, noviciat et scolasticat. Le noviciat n'est pas toujours en activité. On attend pour admettre au noviciat que plusieurs postulants soient réunis. C'est ce qui a eu lieu cette année, et nous avons quatre novices. Par contre, quoiqu'il y ait quatre scolastiques, aucun d'eux ne se trouve au séminaire cette année-ci. Le Fr. Favril, comme je l'ai dit plus haut, poursuit ses études théologiques sous la direction du P. Guitot, dans la mission de Sillalei. Sa

santé s'en trouve très bien, et il a l'avantage d'apprendre la langue et de faire connaissance avec les gens et les usages du pays, avant même son ordination. Les trois autres Frères scolastiques sont employés temporairement dans l'enseignement ou autres œuvres. C'est une chose que je crois fort avantageuse de sortir ces bons petits Frères pendant quelque temps de leurs études et de la vie si réglée du séminaire. Cela les mûrit et leur donne occasion de développer leurs facultés, surtout celle de la volonté. J'espère que nous pourrons continuer à suivre ce système qui, à mon avis, a déjà donné de bons résultats et est nécessaire dans ce pays où nos jeunes gens restent jusqu'à quinze années renfermés entre quatre murs pour ainsi dire sans en sortir.

Il n'y a en ce moment que quinze petits séminaristes que l'on pourrait bien à juste titre appeler junioristes ; ils suivent avec beaucoup de succès les cours du collège Saint-Patrick ; et quatre grands séminaristes qui, sous la vigoureuse direction du P. Bizien, s'efforcent de pénétrer les mystères de la philosophie, en attendant le jour où ils seront admis au noviciat.

Le personnel dirigeant se compose des PP. Boury, supérieur, et Bizien, qui se partagent amicalement toutes les charges. Je l'ai dit : le P. Bizien espère aller prochainement goûter aux mâles consolations de la vie de mission ; et je l'espère aussi, car je ne crois pas qu'il soit bon pour un jeune prêtre, au sortir du scolasticat, d'être employé uniquement à l'enseignement. Il lui manquerait toute sa vie quelque chose. Il faut qu'il voie les âmes de près, qu'il acquière enfin par l'expérience ce que les livres seuls ne sauraient donner.

2. — Collège Saint-Patrick.

Dieu merci ! cette œuvre si importante est en excellente voie de progrès. Le personnel enseignant se compose

actuellement de quatre Pères Oblats, d'un prêtre séculier, un frère scolastique, et trois maîtres laïcs. Les élèves sont plus de 400 et leur nombre augmente chaque jour. Les païens de haute caste et des meilleures familles apprécient surtout l'excellente éducation donnée à Saint-Patrick. Ils supplient qu'on reçoive leurs enfants comme pensionnaires. La chose est impossible actuellement, tant par manque de place que parce que, selon les instructions du Saint-Siège, nous ne voulons pas mélanger des pensionnaires païens ou hérétiques avec nos pensionnaires catholiques. Mais il se peut que bientôt Monseigneur soit à même d'établir un pensionnat à part pour les païens de haute caste. Les Pères du Collège attendent de cela un bien très considérable. Ces enfants de bonne famille sont généralement bien élevés, respectueux, obéissants, et se montrent très reconnaissants des peines que leurs professeurs prennent pour eux. Nos Pères croient que ce pensionnat amènerait bien des conversions dans la partie la plus influente de la population. Déjà, parmi les quarante externes païens du Collège, deux des plus grands ont demandé à être instruits pour recevoir le baptême.

Aux derniers examens de l'université de Cambridge, le Collège avait présenté treize candidats : onze ont été reçus.

Mais, comme je l'ai dit, la place manque. Il n'y a que trente-cinq pensionnaires, et ils sont entassés dans un dortoir où il n'y a de place que pour vingt-quatre. Le réfectoire n'est qu'un hangar de feuilles. Heureusement, Monseigneur a pu cette année commencer de nouvelles bâtisses. Les murs de six nouvelles salles de classes sont à peu près terminés, et j'espère que l'on pourra s'en servir au mois de janvier prochain. Monseigneur fait aussi espérer pour l'année prochaine le nouveau dortoir et le nouveau réfectoire qui sont si nécessaires.

Les trois congrégations du Sacré-Cœur, de l'Enfant Jésus et de Saint-Louis de Gonzague vont toujours progressant et entretiennent la piété parmi les élèves. La plupart de

ceux-ci qui sont en âge de communier s'approchent de la Sainte Table tous les mois; quelques-uns, pas assez nombreux à mon gré, toutes les semaines.

L'arrivée, il y a deux ans, du P. Matthews, si joyeusement généreux, a été un véritable bienfait pour le Collège. Outre ses classes il a pris les charges de préfet de discipline, de directeur du pensionnat et de préfet des jeux. C'est un énorme soulagement pour le P. Beaud, le principal, qui ployait littéralement sous le fardeau. L'arrivée, ces jours derniers, du P. Neville met le comble à nos désirs et à ceux de la population. Lui aussi, je n'en doute pas, se dévouera de tout cœur à cette œuvre de l'éducation pour la gloire de notre mère la Congrégation et le salut de beaucoup d'âmes. Il s'est déjà mis au travail et ses commencements promettent de beaux succès pour l'avenir. Le P. Francis est en même temps professeur et économe. Heureusement, le bon Fr. Prigent lui a été donné comme aide dans cette dernière charge, qui, dans un si grand établissement, est loin d'être une sinécure. Ce bon frère, tout fait de dévouement, se donne à sa tâche avec courage, et l'on peut comprendre ce que j'ai dit plus haut : que ses services au Collège sont vraiment indispensables.

3. — Imprimerie.

Tout le monde sait l'importance des œuvres de presse à notre époque. Ici, nous avons à combattre les presses hérétique, païenne et infidèle. C'est notre bon petit Fr. Groussaut qui est à la tête de notre presse catholique, et qui, avec la grâce de Dieu, malgré tout ce qui lui manque, fait face aux attaques ennemies. Il a pour l'aider le frère convers indigène Manuel, deux rédacteurs, un anglais, l'autre tamoul, et trente et un employés. Nos trois petits journaux continuent leur œuvre de défense et d'instruction religieuse. Le nombre des abonnés augmente peu à peu, surtout pour le tamoul.

Depuis mon dernier rapport, on a imprimé 76.680 exemplaires de livres de classe, et 48.200 exemplaires de livres de controverse, de prières ou d'histoires religieuses, outre plusieurs milliers de tracts et autres brochures.

La plupart des livres ci-dessus mentionnés étaient des réimpressions. Nous avons cependant à enregistrer quelques nouveaux ouvrages, dont les principaux sont : 1° *Banquet divin,* livre tamoul de 308 pages, sur la sainte Eucharistie, par le P. Gnànapragàsam, ouvrage qui a valu à l'auteur les félicitations de plusieurs de Nosseigneurs les évêques de Ceylan et de l'Inde ; 2° *La voie du Ciel,* livre de prières et d'instructions religieuses de 800 pages, en tamoul, par le même auteur ; 3° Un *cours complet d'instruction chrétienne,* toujours en tamoul, dû à la plume du P. Hippolyte. La partie dogmatique seule a été publiée, la partie morale ne tardera pas à voir le jour. Cette petite théologie en langue vulgaire fixe désormais d'une manière définitive les expressions tamoules religieuses, et ne sera pas moins utile aux prêtres qui exercent le ministère en cette langue, qu'aux catéchistes et aux simples fidèles.

Les lecteurs des *Missions* connaissent déjà le patronage ou association de Saint-Joseph pour les petits cigariers et autres jeunes gens pauvres de la ville. Cette œuvre, dirigée par nos bons Frères de l'imprimerie, continue à faire beaucoup de bien. Le nombre des membres reste cependant à peu près stationnaire, environ 150. Le Fr. Groussaut regrette de ne pouvoir consacrer plus de temps à cette œuvre dans laquelle il a mis tout son cœur, et dont les résultats lui procurent de si douces consolations. Ces jeunes gens communient pour la plupart tous les mois et un certain nombre toutes les semaines. Les plus anciens ont formé une petite conférence de Saint-Vincent de Paul ; et, malgré leur pauvreté, ils trouvent moyen d'aider ceux qui sont encore plus pauvres qu'eux-mêmes. Il y a quelque temps, l'un d'eux apportait au Frère ses épargnes du mois. « Voici, dit-il, 25 centimes à mettre pour moi à la caisse

d'épargne, et une roupie (2 francs) pour la conférence de Saint-Vincent de Paul. » — « Tu te trompes, lui dit le Frère ; c'est sans doute la roupie pour la caisse d'épargne, et les 25 centimes pour la conférence. » — « Pas du tout, répliqua-t-il ; les pauvres sont la meilleure caisse d'épargne, et c'est bien là que je veux mettre la plus grosse somme. »

Le 8 décembre 1904 fut un jour de grande joie pour le patronage : une magnifique statue en terre cuite de Notre-Dame du Sacré-Cœur, don du vénérable P. Rey, était installée solennellement au pied d'un superbe tamarin doù elle sourit aux jeux de la jeunesse. Monseigneur a accordé 50 jours d'indulgence à tous ceux qui récitent un *Ave Maria* aux pieds de la Bonne Mère, et les jeunes gens ne manquent pas de faire leur salutation à Marie en arrivant au patronage et en en sortant.

Qu'il me soit permis maintenant d'exprimer un vif désir. C'est que quelque bon Frère bien dévoué, enflammé de zèle pour le salut des âmes et habile dans l'imprimerie, la reliure et le maniement des machines, vienne aider notre excellent Fr. Groussaut dans la tâche sous le poids de laquelle il succombe.

4. — *Colombogam.*

Le P. Gautier dirige toujours avec une prudence consommée les œuvres réunies en cet endroit sous le vocable de Saint-Joseph, c'est-à-dire la maison-mère des Frères indigènes de Saint-Joseph, l'école normale et l'orphelinat de la Sainte-Enfance. D'après les notes du Père Directeur, le principal défaut des Frères est de n'être pas assez nombreux. Ils ne sont que vingt et un ; il en faudrait cinquante, dit le P. Gautier, pour satisfaire aux demandes qui en sont faites pour les écoles en diverses missions.

Il y a 95 orphelins dans l'orphelinat ; 15 ne sont pas encore baptisés ; 15 ont reçu le baptême, et 18 ont fait leur première communion dans le cours de l'année. Deux con-

fréries, une du Sacré-Cœur pour les grands, l'autre de l'Enfant Jésus pour les petits, contribuent beaucoup à entretenir la piété. Les enfants célèbrent le mois de Marie avec beaucoup de ferveur et une pieuse émulation. Ils se divisent entre eux tous les jours du mois et rivalisent de zèle et d'habileté à décorer l'autel de la Très Sainte Vierge.

Le Père Directeur attribue surtout à la réception fréquente des Sacrements le bon esprit qui règne parmi ces enfants nés dans le paganisme. Le petit indien est plus doux, moins espiègle que son frère d'Europe ; cependant l'énergie ne lui fait pas toujours défaut. Le P. Gautier donne deux exemples à l'appui de cette proposition :

1° Un enfant païen de quatorze à quinze ans étudiait à l'école des Frères à Kayts. Chaque matin il venait en classe, le front barbouillé des cendres de bouse de vache chères à Siva. Un Frère lui dit tout doucement un jour de laisser cela de côté. « Je croirais mal faire, répondit-il ; ma religion me le commande. » Le Frère n'insista pas. Ayant remarqué que pendant la prière des enfants catholiques ce jeune garçon se tenait dans un coin, dans une attitude très respectueuse, il lui donna une médaille de saint Benoît et lui recommanda de dire matin et soir : *Mon Dieu, faites que je vous connaisse.* Bientôt la cendre disparut de son front ; et, après deux ou trois mois, cet enfant demandait à entrer à l'orphelinat. A force d'instances, il obtint d'y être admis. Son père, furieux, le ramena de force à la maison ; il s'échappa et retourna à Colombogam (distance de quatorze milles). Son père revint à plusieurs reprises et s'efforça de le remmener, mais ne put y réussir. Enfin, après plusieurs semaines de tentatives infructueuses, de larmes, de caresses, de menaces, de violences, le père se soumit, de guerre lasse, à ce qu'il appelait l'inévitable destin.

Le 8 septembre 1904, cet enfant reçut le saint baptême avec les meilleures dispositions. Son grand désir fut alors de recevoir la sainte Communion. Il y fut admis au jour

de la Pentecôte. Dix jours après, il demandait la faveur de communier de nouveau. Le Père Directeur lui dit d'attendre à la fête du Sacré-Cœur. « Mais, répliqua-t-il, c'est toujours fête lorsque l'on communie. » — Ce jeune homme est aussi studieux qu'il est pieux, et le P. Gautier a appris avec joie qu'il aspire au bonheur d'entrer dans la Congrégation des Frères de Saint-Joseph.

2° Un autre enfant du même âge était à l'orphelinat depuis deux ans, lorsque son père vint le chercher sous prétexte de voir sa sœur malade. A la maison, lorsqu'on le croyait endormi, il entendit son père dire de préparer une charrette pour l'emmener le matin à une école protestante, où son oncle était instituteur. Il s'évada à la faveur de la nuit, et tous les efforts de son père ne purent réussir à le faire retourner chez lui. Il a depuis reçu le baptême.

IV. — Missions.

1. — Cathédrale.

C'est une assez grosse paroisse qui compte actuellement 4.914 catholiques sans compter la nombreuse population flottante et les païens et hérétiques, plus nombreux encore. Le P. Poulain, curé jusqu'à ce jour et en même temps chargé de la direction des 114 écoles du diocèse, avec sa faible santé, a vu non sans peine pendant ces deux années ses vicaires changés plusieurs fois selon la nécessité des circonstances. Suit le nombre des sacrements administrés pendant les douze derniers mois :

Baptêmes : enfants de chrétiens, 175 ; enfants de païens, 2 ; adultes hérétiques, 3 ; adultes païens, 20. — Mariages, 59. — Communions, 23.784 (1) ; communions pascales, environ 2.150. — Viatiques, 77. — Extrêmes-Onctions, 84.

(1) Ce chiffre comprend les communions du Collège, du Séminaire, du Couvent, et de notre chapelle de communauté.

Le P. Gnànapragàsam, qui était vicaire il y a deux ans, a été remplacé par le P. Rodrigo, qui lui-même a cédé la place au P. Perera.

En fait d'événements intéressants pendant ces deux années, notons :

1° La bénédiction d'une magnifique cloche fondue par MM. Paccard. Mgr Joulain a baptisé la cloche *Christofoar* en souvenir de son illustre prédécesseur Mgr Christophe Bonjean. Au moment où j'écris, trois nouvelles cloches de la même célèbre fonderie et formant avec *Christofora* un accord parfait, viennent d'arriver à Colombo pour la cathédrale de Jaffna. Elles sont toutes le don de Mgr Joulain et porteront les noms de *Stefana, Andrea* et *Henrica,* en souvenir de NN. SS. Séméria, Mélizan et Joulain.

2° La fête de l'Immaculée Conception se célèbre chaque année à la cathédrale avec grande pompe et dévotion. C'est le jour choisi par Monseigneur l'Evêque pour l'adoration du Saint Sacrement en union avec Montmartre dans toutes les églises du diocèse. Le 8 décembre 1904 devait voir de plus belles solennités que jamais, à cause du jubilé de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception qui se célébrait par tout l'univers. Par une heureuse coïncidence, le hasard ou plutôt une faveur spéciale de notre Bonne Mère nous fit découvrir que la cathédrale que nous croyions dédiée à l'Assomption de la Très Sainte Vierge avait véritablement été dédiée à son Immaculée Conception par les prêtres portugais ou goanais, il y a plus d'un siècle. De là le nom de *Concensu Mâthâ* que ni les chrétiens ni nous ne comprenions, mais qui est la corruption du mot portugais *Cocençaõ*. Notre attente ne fut pas frustrée, ou plutôt la ferveur de nos chrétiens et la beauté des fêtes dépassèrent tout ce que nous aurions pu espérer. Une description due à la plume agile d'un de nos jeunes Pères ayant paru dans les *Annales,* je n'entreprends pas de la refaire après lui.

3° Le mois de Marie mérite bien aussi une mention spéciale. Il se célèbre depuis quelques années avec une

ferveur très consolante. La belle statue de la Sainte Vierge, placée sur un trône élégant au-dessus du maître-autel, est brillamment illuminée ; la bénédiction du Saint Sacrement donnée tous les soirs et les chants des jeunes filles attirent une affluence considérable, et l'église se remplit chaque jour. A noter ici que le chant des cantiques populaires en tamoul, enlevé avec entrain par des centaines de jeunes voix, fait depuis la mission de 1901 le plus bel ornement des nombreuses fêtes de la cathédrale.

4° Monseigneur l'Evêque a donné 417 confirmations à la cathédrale dans le cours de ces deux années.

5° Trois confréries sont attachées à la paroisse : celle du Sacré-Cœur affiliée à Montmartre avec 243 membres des deux sexes fidèles à leur heure d'adoration mensuelle ; une pour les femmes et une pour les jeunes filles, toutes deux sous le vocable de la Sainte Vierge et comptant chacune une bonne centaine de membres.

2. — Mission de Saint-Jacques.

C'est encore le P. John Aloysius qui est chargé de cette grosse paroisse avec trois églises et 3.048 catholiques, sans compter la population flottante, les hérétiques et les païens. Mais ce pauvre Père est maintenant bien malade, et incapable de travail. L'année dernière, à plusieurs reprises, il fut pris de vomissements de sang abondants. On lui a alors donné un aide dans la personne du P. Joseph Alphonse qui n'est pas si malade que lui, bien que lui-même soit sujet aux crachements de sang.

Dans ces deux dernières années, l'église de Saint-Jacques, la plus belle du diocèse, a vu sa façade terminée et s'est dotée d'une belle cloche de la fonderie Pacard.

L'administration des sacrements pendant les douze derniers mois accuse les chiffres suivants :

Baptêmes : enfants de chrétiens, 125 ; adultes païens, 5. — Mariages, 37. — Communions, 5.060 ; communions pascales, 1.205. — Viatiques, 46. — Extrêmes-Onctions, 57.

3. — *Mission de Nallûr.*

C'est une mission tout nouvellement érigée. Elle se compose de quatre petites églises, avec 406 âmes, la plupart néophytes. Ces nouvelles chrétientés confiées tantôt à l'un tantôt à l'autre, suivant la nécessité des circonstances, et éloignées de l'influence du prêtre, ne pouvaient faire de rapides progrès. Monseigneur s'est décidé à détacher le P. Gnànapragàsam de la cathédrale où il était vicaire, et de le consacrer entièrement à cette œuvre d'évangélisation. La plus ancienne de ces quatre chrétientés date de 1877; mais, faute d'un prêtre spécialement chargé de cette église, la plupart des personnes baptisées alors, dispersées au milieu des païens, avaient cessé de vivre en chrétiens. Une partie du travail du P. Gnànapragàsam consiste donc à rechercher ces brebis égarées et à les ramener au bercail. Les trois autres chrétientés de cette mission ne comptent pas plus de quatre ans d'existence. La plus éloignée est celle de Notre-Dame de Nirvéli, connue des lecteurs des *Missions*.

Dans mon rapport de 1903 j'ai raconté comment les païens de haute caste avaient détruit cette église et comment plus de vingt d'entre eux avaient été condamnés pour cela à deux ans de travaux forcés. Au mois de décembre de la même année, les parents des prisonniers vinrent supplier Sa Grandeur d'obtenir leur délivrance. Monseigneur les reçut avec bonté et promit de faire son possible. Il écrivit au Gouverneur et, en sa qualité d'évêque, représentant de Celui qui est venu apporter la paix sur la terre, au nom du Divin Enfant dont on allait célébrer la Nativité, il demanda la grâce des coupables. Le 23 décembre un télégramme apporta la grâce demandée, et, quelques jours après, les prisonniers venaient remercier leur libérateur. Cette grâce, obtenue par l'évêque catholique en faveur de ceux qui lui avaient fait tort, a fait une impression

profonde dans toute l'île et surtout parmi les païens de Jaffna.

Le 23 janvier 1904, Mgr Joulain se rendait à Nirvéli pour y bénir solennellement la première pierre d'une nouvelle église. Outre les pauvres chrétiens du village et quelques catholiques influents de la ville, un certain nombre de païens assistèrent avec autant de respect que d'étonnement à la cérémonie; l'un des prisonniers relâchés offrit la première pierre qu'il avait taillée lui-même.

Les fondations de la nouvelle église ont été posées, mais, hélas! les murs ne s'élèvent pas, faute de ressources. Un petit appentis de feuilles tient lieu d'église; un autre abrite le missionnaire, et un troisième sert d'école.

Des écoles, il en faut partout à notre époque. S'il n'y en a pas une à côté de l'église, les enfants fréquenteront les écoles protestantes, païennes ou athées, et l'église sera bientôt vide.

Il y en a quatre dans cette mission, et leur entretien demande des ressources. Mais, outre les écoles, il faut aussi des catéchistes. Le P. Gnànapragàsam nous dit que même un prêtre indigène ne peut pas faire beaucoup pour la conversion des païens sans un bon catéchiste. « Nous pouvons, dit-il, prêcher aux païens qui sont attirés par l'éclat de nos fêtes, mais nous ne pouvons pénétrer chez eux. Il faut d'abord qu'un catéchiste intelligent nous prépare les voies. C'est surtout grâce au zèle et au savoir-faire de Raphaël que j'ai pu retrouver un bon nombre des personnes baptisées en 1877 et attirer de nouveaux catéchumènes. Grâce à lui aussi je puis commencer un nouveau centre auprès du marché de Caïcolà; et, si Monseigneur veut bien me donner un peu d'aide matérielle, j'espère avoir là bientôt une nouvelle petite chrétienté. »

Quelques améliorations ont été faites cette année à l'église Saint-Benoît. On y a mis des fenêtres, on a cimenté le sol, et on l'a meublé d'un tabernacle et d'un chemin de croix.

L'administration des sacrements depuis douze mois compte :

Baptêmes : enfants de chrétiens, 14 ; enfants de païens, 26 ; adultes, 36. — Mariages, 11. — Communions 290 ; communions pascales, 167. — Viatiques, 2. — Extrêmes-Onctions, 3.

4. — *Mission de Navanturei.*

Le R. P. Ienn, chargé de cette mission, m'écrit : « D'après un rapport publié dans le n° de décembre 1904 de nos *Missions*, on a pu voir que cette mission, de fondation assez récente, continue à se développer d'une façon consolante. Le nombre des chrétiens dépasse 2.000 et s'accroît sensiblement. L'an dernier, pourtant, il y a eu excès de décès sur les baptêmes, par suite d'une épidémie de fièvre qui a fait beaucoup de victimes. Dans la plupart des églises libérées de leurs dettes, les travaux de construction ou d'achèvement ont pu être repris. A Navanturei, le sol du presbytère a été cimenté ; et la façade de l'église, réparée. A Aneicottei, le plâtrage de l'intérieur a été commencé. A Navâôli, les murs du sanctuaire qui menaçaient ruine ont été abattus, et une nouvelle fondation vient d'être posée sur un plan plus artistique et plus solide. Enfin à Eulalei, grâce à quelques secours venus d'Allemagne, le missionnaire a fait brûler de la chaux et place en ce moment la fondation d'une jolie petite église en forme de croix.

Aide-toi, le ciel t'aidera, dit une sage maxime. Le missionnaire se l'est appropriée et, s'adressant tout d'abord à ses propres ouailles, a fait ce qu'on appelle ici un « *pana sadangu* » (noces financières). Voici comment les choses se passent. Quelqu'un a-t-il besoin d'une somme d'argent pour payer une dette, bâtir une maison, creuser un puits, marier sa fille, etc... il fait savoir à ses proches et amis que tel jour il y aura chez lui *pana sadangu*. Il

décore sa maison ou érige devant sa hutte un *pandel*, espèce de tente ornementée, comme salle de réception. Au milieu se trouve une table avec un plateau pour recevoir les dons. A l'heure annoncée, la musique se fait entendre et les invités arrivent peu à peu. Chacun dépose sa contribution et reçoit la traditionnelle feuille de bétel agrémentée de noix d'arec qu'il mâche et déguste avec délices. Entre les gens, la contribution donnée par chacun n'est pas une simple donation, mais un *do ut des*. Le voisin ou l'ami fera à son tour un *pana sadangu* et tous ceux à qui lui-même aura donné auparavant devront lui rendre en y ajoutant quelque peu. C'est un point d'honneur.

Tel est le moyen que prit le missionnaire de Navantura pour recueillir des dons afin de bâtir une nouvelle église à Saint-Isidore dans la jeune chrétienté d'Eulalei. Il fit jouer de la musique, distribua du bétel et ainsi recueillit une somme de près de 500 roupies, don des chrétientés voisines.

Le fait le plus saillant de cette année fut la visite pastorale de Monseigneur au village d'Aneicottei où il donna 80 confirmations.

Résumé de l'administration des sacrements pour l'année :

Baptêmes : enfants de chrétiens, 70 ; enfants de païens, 8 ; adultes, 8. — Mariages, 25. — Communions, 3.172 ; communions pascales, 910. — Viatiques, 21. — Extrêmes-Onctions, 30.

5. — *Mission de Passéiûr.*

Cette mission ne compte que deux églises, et 1.063 fidèles. Le P. Hippolyte, qui en est chargé, n'est pas bien vigoureux ; cependant, aux travaux du ministère de sa paroisse il a à son actif des prédications de retraites et la composition de livres fort utiles à la religion.

Les gens de Passéiûr sont pêcheurs de leur état, et, comme tous les pêcheurs catholiques de Ceylan, donnent à

leur église au moins le dixième du produit de leur pêche. Se voyant donc à la tête de beaux revenus, ils ont voulu se bâtir une église proportionnée à leur richesse. Ils ont abattu les murs de l'ancienne église de Saint-Antoine, et commencé une nouvelle construction plus grande et plus solide. Un hangar en feuilles de cocotier sert d'église en attendant.

Statistique des sacrements pour l'année passée :

Baptêmes : enfants de chrétiens, 40 ; adultes païens, 3. — Mariages, 20. — Communions, 850 ; communions pascales, 500. — Viatiques, 10. — Extrêmes-Onctions, 11.

6. — Mission d'Illavâlei.

Cette mission, qui compte huit églises et 2.538 catholiques, a l'avantage d'être administrée par deux Pères, les PP. Delpech et Jourd'heuil, à cause de la maison-mère des Sœurs indigènes de Saint-Pierre qui est située à Illavâlei. Les Pères chargés de cette mission remarquent que l'assistance à la messe et à la bénédiction du Saint Sacrement, les dimanches et jours de fête, va s'améliorant. L'église se remplit à chaque messe quand il y en a deux. Chaque premier vendredi du mois il y a 200 communions. Ce renouveau de piété est dû surtout aux heureux développements de la confrérie de l'Immaculée Conception pour les femmes. Elle compte 320 membres qui se réunissent chaque jour à l'église de leur village pour réciter en commun le chapelet et les 6 *Pater, Ave* et *Gloria* pour la conversion des pécheurs. Elles se lèvent de grand matin afin d'avoir fini leurs prières au jour, et de se rendre au travail. La plupart communient chaque mois. Tout cela paraît bien beau, dit le P. Jourd'heuil, mais il est à souhaiter que cela continue, et ce n'est pas chose facile ; car il faut combattre la paresse et l'indifférence qui sont si naturelles à la nature humaine, il faut se lever de bon matin pour que la prière ne nuise pas aux travaux domestiques et aux

moyens de subsistance. Que le bon Dieu veuille donc bénir et fortifier ces bons commencements.

Une confrérie du Sacré-Cœur pour les hommes a été commencée. Ils ne sont encore que 33 qui se réunissent le soir vers sept heures pour réciter le chapelet et les litanies du Sacré-Cœur de Jésus.

Statistique des sacrements :

Baptêmes : enfants de chrétiens, 102 ; adultes païens, 12. — Mariages, 34. — Communions, 11.859 ; communions pascales, 1.815. — Viatiques, 18. — Extrêmes-Onctions, 26.

7. — Mission de Sillâlei.

Le P. Guitot, qui en est chargé, est apparemment du nombre de ceux qui sont d'avis qu'il vaut mieux faire l'histoire que l'écrire. Je n'ai de lui que ces chiffres :

Baptêmes : enfants de chrétiens, 81 ; enfants de païens, 4 ; adultes païens, 2. — Mariages, 12. — Communions, 7.611 ; communions pascales, 923. — Viatiques, 17. — Extrêmes-Onctions, 22. — Nombre des chrétiens, 2.618.

8. — Mission de Tolegati.

Le P. Baron a été trop occupé, je suppose, à bâtir des maisons et des églises pour pouvoir donner un rapport. Voici ses statistiques :

Baptêmes : enfants de chrétiens, 81 ; enfants de païens, 5 ; adultes païens, 8. — Mariages, 32. — Communions, 3.058 ; communions pascales, 930. — Viatiques, 13. — Extrêmes-Onctions, 19. — Nombre des chrétiens, 2.204.

9. — Mission de Cayts.

Même remarque que pour les deux précédentes. Le R. P. Daurat, directeur de résidence, a eu comme aides, pendant ces deux dernières années, le P. Perrussel et un

prêtre séculier. Cette magnifique mission compte au moins 5.000 catholiques.

Baptêmes : enfants de chrétiens, 195; adultes païens, 4. — Mariages, 56. — Communions, 9.014; communions pascales, 3.026. — Viatiques, 60. — Extrêmes-Onctions, 77.

10. — Mission de Delft.

Le P. Sandrasagra, chargé de cette mission, est bien isolé dans son île avec laquelle les communications sont souvent presque impossibles. Il a pris à tâche de préparer les voies pour ses successeurs en bâtissant des résidences convenables et préparant quelques ressources.

Baptêmes : enfants de chrétiens, 66; adultes païens, 2. — Mariages, 19. — Communions, 1.059; communions pascales, 717. — Viatiques, 6. — Extrêmes-Onctions, 9. — Nombre des chrétiens, 1.908.

11. — Mission de Point-Pedro.

Cette mission, très étendue, comptait pendant ces deux dernières années 3.000 chrétiens avec seize églises éloignées de plusieurs milles les unes des autres. Le P. Owen, qui en est chargé, avait comme aide le P. Norbert Perera. L'ouverture du chemin de fer ayant changé les conditions, Monseigneur vient de détacher de Point-Pedro le district de Pattilapoli et de le rattacher à Mirusuvil. L'éloignement des églises les unes des autres influe malheureusement sur l'assistance à la messe du dimanche, dit le P. Owen. De là beaucoup d'ignorance religieuse. Cet éloignement prend aussi beaucoup de temps et occasionne de grandes fatigues au missionnaire qui est quelquefois obligé de passer des jours et des nuits à voyager pour visiter les malades.

Les confréries du Saint Rosaire et du Mont Carmel sont assez prospères, et leurs fêtes patronales se célèbrent avec pompe. La dévotion du premier vendredi en l'honneur du

Sacré-Cœur est pratiquée par quelques-uns des fidèles; mais l'éloignement du missionnaire, obligé de visiter chaque église à son tour, est cause que beaucoup y renoncent.

Au village de Caravetty, le sanctuaire de l'église a été rebâti. Le reste attend que les fonds arrivent. — Les chrétiens de l'église de Saint-Thomas, de Point-Pedro, ont acheté une magnifique cloche de Paccard en souvenir du jubilé de l'Immaculée Conception et en mémoire du R. P. Léon Pélissier, *O. M. I.*, qui a bâti leur église, et pour lequel chaque année ils font dire une messe.

Le village de Valvetteturei, grand centre de paganisme, ne compte que trente familles catholiques. Il est d'usage chaque année, quand le missionnaire va faire la visite, de le conduire avec pompe au son des tambours. Les païens, cette année, voulaient empêcher les chrétiens de battre les tambours sur la route en passant devant leur temple. Ils étaient venus en grand nombre, armés de couteaux et de bâtons. Le calme et l'obéissance des chrétiens leur valut une victoire. Les chefs furent obligés d'admettre qu'ils étaient dans leur droit, et ils purent passer en triomphe avec leur missionnaire, au bruit assourdissant des tambours et des pétards.

Baptêmes : enfants de chrétiens, 93; enfants de païens (deux années), 166. — Mariages, 29. — Communions, 3.040; communions pascales, 856. — Viatiques, 29. — Extrêmes-Onctions, 38. — Nombre des chrétiens à la fin de l'année, 3.024.

12. — Mission de Mirusuvil.

Cette mission, avant l'annexion de Patsilapali, s'étendait sur une longueur de dix-neuf milles, avec une population d'environ 8.000 âmes, dont moins de 2.000 sont catholiques. Il y a onze églises, dont la plupart ne sont que des huttes. Trois seulement sont en état assez convenable pour y garder le Saint Sacrement.

Il y a deux confréries, du Sacré-Cœur et du Mont Carmel. Un bon nombre reçoivent la sainte communion le premier vendredi et font le chemin de la Croix. C'est le P. Joseph qui est chargé de cette mission.

Baptêmes : enfants de chrétiens, 57 ; enfants de païens, 5 ; adultes, 4. — Mariages, 22. — Communions, 1.029 ; communions pascales, 365. — Viatiques, 9. — Extrêmes-Onctions, 15.

Le district de Patsilapali, qui vient d'être réuni à la mission de Mirusuvil, possède six églises avec 659 chrétiens. Le jeune P. Ligori Rodrigo a été donné comme aide au P. Joseph.

13. — Mission de Valimissam.

Cette mission, qui s'étend sur la longueur d'environ trente milles le long de la côte Ouest de Ceylan, depuis Jaffna jusqu'à Mantotte dans le district de Mannar, est, à bien des points de vue, la plus misérable du diocèse. La terre y est pauvre ; la population, clairsemée et très peu favorisée des dons de la fortune. Le nombre des chrétiens est de 927, répartis dans neuf villages ayant chacun leur église, à l'exception de Calmunei, le plus rapproché de Jaffna, qui ne compte que 9 chrétiens. Il n'y a qu'une école dans toute la mission. Le P. Larnaudie, chargé de cette mission pénible, me fournit les notes suivantes :

« A côté de la population catholique il y a une population païenne considérable, surtout au village de Punéria. Là les protestants ont une école, quoiqu'il n'y ait pas un seul protestant dans ce village. Cette école se soutient péniblement ; les païens paraissent encore plus antipathiques aux protestants qu'aux catholiques. Ils verraient avec plaisir, dit-on, que nous établissions une école, et y enverraient leurs enfants. La population catholique de Punéria est de 72.

« Bien qu'il n'y ait pas d'église à Calmunei, j'en fais la

visite tous les ans. Le bungalow (hangar) où les orphelins de Colombogam vont prendre leurs vacances tient lieu d'église et de presbytère. A ma dernière visite à Calmunei, je comptais baptiser un jeune homme de dix-huit ans, afin de le marier à une fille païenne de l'endroit qui elle-même désire ardemment devenir chrétienne. Mais ce jeune homme est occupé la nuit à prendre du poisson, et le jour à le porter au marché. Son père ne veut pas lui laisser une minute de liberté. Je ne pus donc le voir qu'au moment où je devais partir, et je n'eus pas le temps de le préparer. Ce jeune homme n'ayant jamais fréquenté d'école, je m'attendais à trouver un vrai petit sauvage. Quelle ne fut ma surprise de le trouver poli, affable, ouvert, désirant vivement le baptême, et même déjà la sainte Eucharistie qu'il avait vu le converti Arumugam recevoir à l'heure de la mort ! Quoiqu'il n'ait eu personne pour l'instruire, il sait quelques prières, et, ce qui est mieux, comprend les vérités de la Religion. Quand je me mettais à les lui expliquer, il disait : « Oui, je sais cela. — Qui te l'a enseigné ? lui demandais-« je. — Personne, répondait-il ; c'est en réfléchissant que je « l'ai compris. » Il ne se doutait pas qu'il avait en lui-même un Maître invisible qui se fait mieux entendre que les maîtres visibles. Je ne puis m'empêcher de croire que le Saint-Esprit agit sensiblement sur cette âme simple, naïve et de bonne volonté, comme sur celle des pêcheurs de Galilée.

« La mort édifiante du converti Arumugam a fait impression sur les païens qui en ont été témoins, et sur notre jeune homme en particulier. Il désire mourir comme lui. Tous reconnaissent que la religion catholique est au moins la meilleure pour le moment de la mort.

« Cavadarimunei n'a que 24 chrétiens. Grâce à la générosité de Monseigneur, à une somme de 24 roupies que j'ai reçue d'Europe, et à une souscription que j'ai faite à Jaffna, l'église a pu être réparée ; elle est maintenant très propre et très convenable. C'est dans ce village que se trouve la

seule école de ma mission ; elle fera du bien non seulement aux chrétiens, mais aux païens eux-mêmes qui paraissent bien simples.

« Dans toute cette mission de Valimissam il y a très peu de désordres. Les gens sont tranquilles et dociles. On peut dire que tout le monde se confesse. On vient régulièrement à l'église, du moins durant la visite du missionnaire. Les gens montrent un certain désir de s'instruire, mais l'instruction leur manque et leur foi n'est ni vive ni éclairée. Je ne vois pas d'autre moyen que l'instruction pour remédier au mal. Malheureusement les écoles font défaut. Celle même de Cavadarimunei, au moment où elle commençait à bien marcher, a été désorganisée par la maladie du maître, que nous avons été dans l'impossibilité de remplacer pendant toute une année. Enfin nous avons trouvé un nouveau maître et l'école reprend sa marche régulière.

« A Manitalé, 66 chrétiens. Monseigneur, accompagné des PP. Deslandes et Matthews, en fit la visite le 6 février 1904 et donna 39 confirmations.

« A Cumulamuna il y a 108 chrétiens. A noter le miracle commencé de la conversion d'un mahométan. J'ignore si elle aboutira, mais sa résolution a été provoquée par les instances et insistances de la femme catholique qu'il a prise pour compagne, et qui, ainsi que sa mère, ne cessent de se lamenter auprès de lui de se voir privées des sacrements.

« La principale chrétienté de Valimissam se compose de paréiars au nombre d'environ 650. Pendant l'hiver ils habitent Iranativa (île double), à quatre milles de la côte. Là, le missionnaire reste avec eux pendant environ deux mois. Les hommes sont occupés à la pêche toute la semaine ; on ne peut les avoir que le dimanche ; mais les femmes et les enfants sont à la disposition du missionnaire qui a toute facilité pour les instruire. Pendant l'été, cette chrétienté a l'avantage d'une autre visite au village de

Natsicudà, sur la côte de Ceylan ; mais alors ils sont fort occupés de la cueillette des fruits du *pâlei* et il est plus difficile de les avoir au catéchisme. Un danger pour cette intéressante chrétienté est la présence d'Arabes mahométans qui se multiplient sensiblement et envahissent peu à peu le terrain occupé de temps immémorial par les seuls paréiars. Je n'ai pas constaté jusqu'ici qu'il y ait eu aucun désordre, mais il n'est pas douteux que ce voisinage ne soit un danger considérable. »

Ici finissent les notes du P. Larnaudie. J'ajouterai que, outre le travail de sa mission, il est allé vers Pâques à l'île de Delft aider le P. Sandrasagra à entendre les confessions. En outre, nous le gardons souvent à Jaffna pour aider au ministère de la cathédrale.

Baptêmes : enfants de chrétiens, 45. — Mariages, 10. — Communions, 1.007 ; communions pascales, 495. — Viatique, 1. — Extrême-Onction, 1.

Le Père se lamente de n'être pas dans sa mission quand les gens y meurent. Il y a eu 22 décès d'adultes, et 25 d'enfants : total 47, deux de plus que le nombre des baptêmes.

14. — Mission de Mullativu.

Le nombre des chrétiens est de 1.180. — Baptêmes : enfants de chrétiens, 33 ; enfants de païens, 3 ; adultes, 1. — Mariages, 9. — Communions, 1.327 ; communions pascales, 363. — Viatiques, 5. — Extrêmes-Onctions, 8.

Dans cette mission se trouve l'orphelinat de Saint-Isidore, dirigé par trois Frères de Saint-Joseph. Le missionnaire y va habituellement dire la messe une fois par semaine.

15. — Mission de Vavunia.

Cette mission possède dix-huit églises, disséminées dans les jungles sur une longueur de quarante milles anglais du Nord au Sud, et une largeur de cinquante milles de

l'Est à l'Ouest. La population catholique est de 615. La résidence principale est à Vavunia, station importante du chemin de fer depuis quelques mois. Seule l'église de Vavunia est digne de ce nom parmi toutes celles de la mission. Les murs n'en sont pas encore crépis, et l'autel se compose de quelques planches; mais elle vient d'être couverte de tuiles sur une bonne charpente; de sorte qu'on peut y célébrer la sainte Messe sans crainte de la pluie : je ne dirai pas sans crainte du soleil qui entre indiscrètement par des ouvertures destinées à des fenêtres. Cette église est due à Monseigneur; les gens y ont contribué quelque peu, mais bien peu, à cause de leur pauvreté. Mgr Joulain a aussi doté Vavunia d'une bonne maison où le missionnaire est à l'abri des intempéries.

Les autres églises de cette mission sont de misérables huttes couvertes de chaume. Espérons que cet état de choses changera petit à petit. Déjà, dans plusieurs chrétientés, on parle de bâtir des églises en briques et en terre. Quelques-unes de ces chrétientés ne se composent que d'une ou deux familles. Chaque chrétienté est visitée deux fois par an. Hélas! ces visites, écrit le P. Olive, sont encore trop rares, ou plutôt ne durent pas assez de temps. Les circonstances sont telles qu'elles ne peuvent guère se prolonger au delà de quelques jours. Il n'y a nulle part de maison pour le missionnaire. Dans un ou deux endroits seulement une misérable hutte qui ne garantit ni du soleil ni de la pluie. Le Père doit loger dans sa charrette qui lui sert tour à tour de chambre à coucher, de salle à manger, de salle de réception, etc.

Le prêtre est toujours le bienvenu dans ces pauvres villages. Tout le monde vient à la messe qui est suivie d'un catéchisme aussi simple que possible. L'ignorance est le grand mal de ces populations.

La gloire de la mission de Vavunia, c'est le pèlerinage de Madu. Il est assez connu pour n'en pas parler ici. Les communions distribuées à Madu se chiffrent par milliers.

Le P. Margerit est assistant du P. Olive pour cette mission de Vavunia.

Baptêmes : enfants de chrétiens, 36; adultes, 6. — Mariages, 5. — Communions, 308; communions pascales, 253. — Viatiques, 14. — Extrêmes-Onctions, 17.

16. — Mission d'Anuradjapura.

Cette mission compte environ 320 chrétiens venus un peu de tous les côtés de l'île, dont les neuf dixièmes résident à Anuradjapura même, et le reste est dispersé le long des routes qui traversent la forêt. Le missionnaire n'a pas à compter sur quelque support matériel de la part de cette population plus ou moins flottante. Le ministère aussi au milieu d'elle est difficile. Le pasteur peut à peine connaître son troupeau, et il n'y a guère de possibilité d'établir quelque chose de permanent.

Il y a deux Pères à Anuradjapura : le P. Schlosser qui est chargé de la mission, et le P. Roux, toujours jeune, joyeux et épanoui sous son auréole de martyre, qui est le chapelain du couvent.

Nous n'avons, dit le P. Schlosser, qu'une seule confrérie, celle du Sacré-Cœur; pourtant je puis dire avec consolation que les sacrements, vu le lieu et les circonstances, sont bien fréquentés. La communion du premier vendredi du mois est reçue par un grand nombre de catholiques. La mission pourvoit à l'éducation de la jeunesse de la ville par trois bonnes écoles, deux anglaises et une indigène. L'école des garçons est dirigée par deux de nos Frères Oblats et un maître laïc, tandis que l'école anglaise des filles et l'école tamoule et cingalaise pour les deux sexes, sont tenues par les Sœurs de la Sainte-Famille et les Sœurs de Saint-Pierre.

Des difficultés nous ont obligés à fermer plusieurs écoles que nous avions hors de la ville au milieu des bouddhistes. Dans tout ce vaste district, la mission ne possède que

cinq églises, dont trois ne sont que de pauvres huttes en paille.

A Mihintalé le missionnaire a bâti une petite chapelle dédiée à saint Antoine, dont la fête célébrée avec solennité a, j'espère, produit un bon effet sur les païens qui étaient accourus en grand nombre.

Aux dernières limites du diocèse, sur les rives pittoresques de la rivière Kala-Oga, dans la grande solitude de la forêt, la petite église de Notre-Dame de Lourdes a reçu son achèvement dans une jolie façade, et une nouvelle toiture. C'est un pèlerinage dans le vrai sens du mot. Il n'y a pas là de population résidente, mais chaque catholique qui passe sur la route s'arrête pour offrir ses hommages à Notre-Dame de Lourdes. Cette dévotion devient familière à nos chrétiens; et le nombre des pèlerins s'accroît chaque année. La fête se célèbre au mois d'août, et cette année-ci nous comptions près de 1.000 pèlerins.

Depuis que notre mission d'Anuradjapura fut presque détruite par l'émeute bouddhiste il y a trois ans, le principal travail du missionnaire a été de bâtir et de réparer les dégâts. L'église, la maison et l'école sont aujourd'hui en bon état.

Quant à l'œuvre des conversions, je dois dire qu'elle devient de plus en plus difficile, surtout à cause de l'influence exercée par les chefs bouddhistes sur le peuple.

Un fait assez curieux au sujet d'Anuradjapura, c'est la visite à Jaffna d'un prince siamois autrefois attaché à l'ambassade de Siam au Quirinal, et maintenant bonze à Colombo. Ce petit homme cuivré, aux yeux félins, venait avec une lettre d'introduction du Gouverneur de Ceylan pour Mgr Joulain, auquel il était chargé d'offrir de la part des bouddhistes de Colombo une somme de 1.000 roupies comme témoignage de réconciliation. Ce don des bouddhistes n'était sans doute pas très désintéressé : mais le précédent Gouverneur ayant déclaré que les bouddhistes ne recevraient aucune faveur à Anuradjapura, tant qu'ils

n'auraient pas donné compensation pour les dommages causés à la mission catholique, ces messieurs tâchèrent de s'en tirer au meilleur marché possible, et offrirent un dixième de la valeur des dégâts. Monseigneur accepta, tant pour faire plaisir au Gouverneur actuel, que pour montrer qu'il ne garde pas rancune; et enfin parce qu'un *tiens* vaut mieux que deux *tu l'auras*. Ces 1.000 roupies ont bien servi au P. Schlosser pour mettre la maison en état.

Statistique des sacrements de l'année :

Baptêmes : enfants de chrétiens, 12; enfants de païens, 3; adulte païen, 1. — Mariages, 2. — Communions, 3.491; communions pascales, 243. — Viatiques, 19. — Extrêmes-Onctions, 24.

Conclusion.

Nous avons donc, dans le district de Jaffna :

34 Pères Oblats et 2 prêtres séculiers = 36 prêtres. 12 de ces 36 prêtres sont employés dans l'enseignement, l'administration, ou autres œuvres. Il en reste donc 24 pour le ministère. Ces 24 prêtres ont donné, dans le courant de l'année : 1.447 baptêmes d'enfants, et 116 baptêmes d'adultes, soit : 1.563 baptêmes. Ils ont célébré 382 mariages, distribué plus de 80.000 communions, dont 18.323 communions pascales; donné 348 viatiques et 442 extrêmes-onctions.

Ces chiffres sont éloquents. Que nous disent-ils? Ils nous disent que la moisson est abondante, mais que les ouvriers ne suffisent pas. Plusieurs de ces Pères, marqués ici comme employés dans le ministère, sont épuisés. En tout cas, le temps des missionnaires est absorbé par le soin des chrétiens et un ministère purement paroissial. Il leur est impossible d'aller à la recherche des brebis perdues, surtout de ces pauvres païens qui se comptent par centaines de mille, et au milieu desquels nous vivons. Ce n'est que cette année-ci que Monseigneur a pu détacher un

Père du ministère de la cathédrale et créer une petite mission spéciale en faveur des païens. Encore faut-il remarquer que ce Père a déjà un petit troupeau de plus de 400 chrétiens. En outre, il a à s'occuper de publications telles que notre petit messager mensuel, des livres de religion, des tracts, etc.

On ne peut espérer avoir un grand nombre de conversions si l'on n'a pas d'autres apôtres qui fassent entendre aux païens la parole de Dieu. *Quomodo credent si non audierint!* Bien plus, les néophytes ont besoin de soins spéciaux; il faut les voir de temps en temps, continuer leur instruction, les préparer à la réception des sacrements, les défendre contre les dangers très grands qui les entourent. Si on les laisse à eux-mêmes, il est impossible qu'un nombre relativement considérable ne retombe peu à peu dans ce paganisme qui l'entoure et le presse de tous côtés. C'est ce qui est arrivé pour plusieurs centaines après les nombreuses conversions opérées pendant la famine, en 1876 et 1877. Mais comment serait-il possible à un missionnaire chargé de plus de 2.000 chrétiens, d'églises à bâtir, d'écoles à entretenir, etc., etc., de donner à ces néophytes les soins qui leur sont nécessaires?

Il nous faut donc des missionnaires de plus si l'on veut convertir les païens. Il en faut pour remplacer les missionnaires épuisés; il en faudrait un pour s'occuper des œuvres de presse et tirer de cette arme puissante les résultats qu'elle devrait donner. Il en faut aussi pour prêcher des retraites et des missions. La mission donnée en 1901 a eu des résultats inespérés; elle a prouvé ce que pourrait et devrait faire ici cette œuvre, qui doit être la principale de notre Congrégation. Il y a bien des villages et des petites villes dans ce diocèse qui ont un besoin extrême d'avoir leur foi ravivée par une mission; mais, hélas! il nous a été impossible d'en donner une seconde depuis, et rien ne fait prévoir quand la chose sera possible : les ouvriers manquent. *Mitte operarios.*

Hors-d'œuvre.

Sous ce titre je mentionnerai premièrement l'ouverture si impatiemment attendue de la grande ligne de chemin de fer qui rejoint Jaffna à Colombo. Elle eut lieu le 1er août de cette année. Le Gouvernement avait accordé à la fin de juin quelques trains spéciaux entre Jaffna et Vavonia pour desservir le pèlerinage de Madu. Plusieurs milliers de pèlerins en avaient profité.

Deuxièmement, le 19 août, Son Exc. Sir Henry Blake, gouverneur de Ceylan, vint faire sa première visite à Jaffna. Il rendit visite à Monseigneur, au Collège et au Couvent, et se montra fort aimable.

Troisièmement, le 30 septembre, c'était Son Exc. Mgr Zaleski, Délégué Apostolique dans les Indes, qui venait à Jaffna pour la première fois. Les chrétiens auraient voulu lui faire une réception grandiose; mais Son Excellence défendit absolument toute manifestation dans les rues de la ville. Ce ne fut donc que le lendemain de son arrivée qu'eut lieu la réception solennelle à la cathédrale. Le Délégué Apostolique resta huit jours entiers au milieu de nous, et visita toutes les œuvres de la ville, et quelques-unes des missions avoisinantes. Les fidèles ont été fort bien impressionnés par son extrême affabilité.

Ce compte rendu est déjà bien long, et pourtant il est bien sommaire; j'ai omis beaucoup de choses; je n'ai pas parlé des Sœurs de la Sainte-Famille ni de nos nombreuses écoles; le prochain rapport comblera ces lacunes.

Veuillez, je vous prie, Très Révérend et bien-aimé Père, accepter ce petit témoignage de ma bonne volonté, et bénir votre enfant en N.-S. et M. I.

J. Collin, *O. M. I.*

BASUTOLAND

Lettre-rapport du R. P. Perriennic au Très Révérend Père Général sur la Mission de Saint-Gabriel, Quthing.

Mon Très Révérend Père,

C'est pour la première fois sans doute que la plupart des Pères de la Congrégation entendent parler de la mission de Saint-Gabriel en Basutoland, car elle ne figure pas encore dans le Personnel, et pour cause. Cette mission n'existait pas encore, si ce n'est que comme station, au moment où fut publié le dernier Personnel. Connaissant combien vous vous intéressez aux travaux de vos missionnaires dans les pays étrangers, je crois de mon devoir de vous entretenir un instant de notre nouvelle fondation. — Toute fondation nouvelle apporte une joie au cœur du Père de famille. Puisse celle-ci être en outre une consolation à vos peines !

Au mois d'avril dernier, je reçus de mon Supérieur, le R. P. Cénez, l'ordre d'aller m'établir dans ce pays de Quthing. « Après Pâques, me dit-il, vous irez, selon votre « habitude, visiter les chrétiens de Quthing et leur faire « faire les Pâques. Mais cette fois-ci vous y resterez. « Comme cette station est très éloignée de toutes les autres « et comme ce serait trop pénible de vivre seul dans cette « partie reculée de la Préfecture, je vous donne un compa- « gnon, le R. P. Guilcher. »

J'acceptais ma nouvelle obédience avec plus de résignation que d'enthousiasme, sachant les difficultés que je devais rencontrer et qui sont inhérentes à toute fondation, mais cependant avec beaucoup de courage, ayant confiance dans Celui qui fortifiait saint Paul et qui n'a cessé de fortifier les faibles instruments dont il se sert souvent pour accomplir ses plus grandes entreprises.

Nous partîmes donc de Roma au mois de mai dernier, le R. P. Guilcher et moi, pour nous rendre dans notre nouveau champ d'apostolat. Il nous fallut trois grandes journées à cheval pour nous y rendre. Nous visitâmes sur notre chemin les missions fondées par nos Pères dans la partie sud du Basutoland : la belle mission de Saint-Joseph de Korokoro et celle de Massabiella où nous reçûmes la plus aimable hospitalité de la part du R. P. Biard et de son compagnon le R. P. Bernard Paul. Enfin, le deuxième jour nous reçûmes l'hospitalité du R. P. Lebihan. Nous eûmes la joie d'assister aux magnifiques cérémonies d'un Baptême solennel le saint jour de la Pentecôte. Soixante-dix adultes, hommes ou femmes, eurent le bonheur d'être régénérés par l'eau sainte du baptême en ce beau jour. A la fin de la cérémonie en plein air, en présence d'une foule de spectateurs, catholiques, païens ou protestants, je félicitai le R. P. Lebihan et je lui dis : « Mon Père, vous êtes un artiste ; dites-moi comment vous faites pour faire de si bons coups de filet. » — « C'est qu'il y a longtemps, me répondit-il, que je fais le métier ; mais j'ai commencé par pêcher à la ligne, ensuite j'ai jeté le filet, et le bon Dieu a béni mon travail. C'est ce qu'il faudra faire là-bas où vous allez ; n'allez pas trop vite d'abord, soyez prudent. » Je le remerciai de ses bons conseils et, le lendemain, nous le quittâmes pour reprendre notre voyage.

Après une grande journée de douze heures à cheval, nous arrivâmes, sur le bord de l'Orange, chez un brave homme qui nous offre la plus gracieuse hospitalité toutes les fois que nous faisons ce voyage. C'est un chef mosuto du nom de Halalela, baptisé protestant dans sa jeunesse, mais qui,

depuis qu'il a connu la religion catholique, a le plus grand désir d'être instruit et baptisé. Il a été reçu catéchumène par le R. P. Lebihan, il y a quelque temps, et depuis, il devient de plus en plus zélé pour la religion catholique. Tous les jours, soir et matin, il réunit une vingtaine de personnes de son village et leur fait faire la prière et chanter nos cantiques. Le dimanche, l'assemblée devient plus nombreuse, et alors le chef leur lit le catéchisme et leur prêche à sa manière. Ce n'est pas un spectacle commun de voir un certain nombre de païens et de protestants récitant admirablement bien les prières des catholiques ; aussi est-ce avec une grande joie que je préside à leurs prières et que je les exhorte à persévérer dans leurs bonnes pratiques. Désormais, d'ailleurs, nous pourrons les visiter plus régulièrement, et, si le bon Dieu daigne bénir nos travaux, nous espérons fonder une station dans cet endroit où Halalela nous offre un bel emplacement.

Mais, en attendant, il faut nous rendre à notre résidence de Saint-Gabriel où nous envoie l'obéissance. C'est ce que nous fîmes le lendemain matin. Après avoir traversé le fleuve Orange et gravi quelques montagnes escarpées, nous avions la satisfaction d'arriver le soir à notre nouveau poste.

Le lendemain, après avoir célébré la sainte messe, notre premier soin fut de nous installer tant bien que mal. Pour toute habitation nous possédons une chapelle de quarante pieds de long sur vingt de large et une petite maison attenante à la chapelle. Cette petite maison a dix pieds carrés environ ; elle sert de chambre à coucher à l'un de nous, et à tous les deux elle sert de cuisine, de réfectoire, de salle d'étude et de salle de réception, etc. Quant à votre serviteur, il loge dans la chapelle même. L'autel étant bâti à une certaine distance du mur, mon lit est dissimulé derrière l'autel même, et des deux côtés de l'autel un rideau le dérobe aux regards des fidèles et des infidèles.

C'est là que s'écoulent nos jours depuis trois mois déjà.

Il va sans dire que notre situation n'est que provisoire, et, sitôt que nous pourrons bâtir une maison, nous débarrasserons la chapelle pour faire place à l'Hôte divin de nos tabernacles que nous n'avons pas encore le bonheur de posséder, du moins en permanence. Mais en ce moment nous ne pouvons rien bâtir, n'ayant pas de ressources et surtout manquant d'eau pour faire des briques et du mortier. Force nous est d'attendre l'arrivée de notre Père Préfet et la saison des pluies. Nous avons tenté vainement de détourner un ruisseau pour amener l'eau à la mission ; notre travail fini, et quand nous allions pour ainsi dire jouir du fruit de ce travail, le ruisseau s'est trouvé à sec. C'est qu'il n'a pas plu depuis Pâques et nous sommes au mois d'août.

Je vous ai parlé, mon Très Rév. Père, de notre voyage et de notre installation à Saint-Gabriel, et je ne vous ai encore rien dit de la situation géographique de cette mission, ni des difficultés qui en ont entravé l'établissement.

Le district que nous sommes venus évangéliser s'appelle Quthing ou Puthing, du nom de ses premiers habitants les Baputhi, tribu cafre qui est maintenant dispersée comme beaucoup d'autres. C'est la partie extrême sud du Basutoland, située sur la rive gauche de l'Orange, partie la plus montagneuse et la plus pittoresque du pays ; en sorte que, si le Basutoland est souvent appelé la Suisse de l'Afrique du Sud, Quthing peut être appelé à bon droit la Suisse du Basutoland.

Il y a seulement quelque vingt ans, ce pays, à peu près désert, était considéré comme un terrain de pâturages où les chefs basutos envoyaient paître leurs troupeaux sous la garde des bergers, comme autrefois les enfants de Jacob dans la vallée de Membré. A cette époque, c'est-à-dire vers 1882, le R. P. Lebihan fut envoyé par Mgr Jolivet fonder une mission dans le Sud du Basutoland. Ce Père explora tout ce pays, traversant les montagnes, longeant

les rivières, surtout le fleuve Orange et ses tributaires. Dans ses excursions il découvrit la belle cascade qui porte son nom, *Lebihan-fall*, belle chute d'eau de 600 pieds de hauteur. Il aurait voulu établir sa mission sur le bord du fleuve Orange, dans un site délicieux et le point le plus central de toute cette contrée. Il demanda l'autorisation au gouvernement et obtint l'emplacement convoité. Malheureusement, le pays étant alors presque inhabité, il renonça à son premier projet. Il se replia donc du côté du Nord et choisit un nouvel emplacement non loin du camp de Mafeteng, et situé seulement à une journée de cheval de Roma. C'est là qu'il a bâti sa belle mission de Montolivet qui, grâce à son zèle apostolique, est une des plus belles Missions du Basutoland.

Pendant ce temps, le pays de Quthing se peuplait et le terrain se défrichait. La population augmentant toujours en Basutoland, force fut aux Basutos de chercher dans les montagnes des champs à cultiver et des pâturages pour leurs bestiaux. C'est alors que plusieurs caravanes prirent la direction du Sud et s'établirent à Quthing. Parmi eux se trouvaient un certain nombre de catholiques qui s'éloignaient ainsi de leurs prêtres et de leurs pratiques religieuses. Beaucoup d'entre eux, pour ne pas dire tous, redevinrent païens et ne se soucièrent guère de voir le prêtre. Nos Cafres sont ainsi faits. Quand le pasteur est près, ils sont assez fidèles ; mais, sitôt qu'il est loin, ils oublient vite ses enseignements. Ils ne sont pas de ceux qu'il suffit de visiter une ou deux fois par an, il faut l'action suivie et permanente du pasteur pour les tenir dans le bercail.

Pendant plusieurs années, nos quelques chrétiens mêlés aux païens vécurent donc ainsi loin de tout secours religieux. Nos Pères étaient si peu nombreux jusqu'à ces derniers temps et si accablés de travail dans les autres parties du Basutoland qu'ils n'avaient guère le temps de visiter cette partie éloignée de la Préfecture. Le R. P. Monginoux, étant devenu Préfet apostolique, fut le premier à visiter ces parages après le P. Lebihan. Il fut étonné de trouver un pays si bien peuplé et un assez grand nombre de catholiques venus de Roma ou d'ailleurs. Il les réunit et tâcha de les ramener peu à peu aux pratiques de la religion. Durant tout le temps qu'il a été Préfet apostolique, il les a visités plusieurs fois, mais ce n'étaient que des visites passagères. Enfin, témoin de la bonne volonté de nos chrétiens et de leur désir de voir un prêtre venir s'établir parmi eux et nourrissant aussi l'espoir de voir un grand nombre de païens se convertir, il se décida à établir là une mission. Il demanda à cet effet au chef de la contrée un emplacement, précisément celui-là convoité et obtenu autrefois par le P. Lebihan. Mais le temps avait changé bien des choses : le pays était plus peuplé et par conséquent tout cultivé. Le Rév. Père se heurta à un refus de la part du chef. Celui-ci, toutefois, désireux de voir les catholiques se fixer dans son district, lui permit d'établir une station dans un endroit assez rapproché de l'autre, mais beaucoup moins favorable à cause de la difficulté des communications. En effet, aucune voiture ni charrette n'est jamais parvenue et ne parviendra jamais peut-être à l'endroit où est bâtie la mission actuelle de Saint-Gabriel. Le R. P. Monginoux y bâtit une modeste chapelle avec une petite maison attenante à la chapelle. C'est notre habitation. Le Rév. Père avait sans doute l'intention de pousser les travaux et de fonder une mission en règle, mais il n'eut pas le temps, car peu après il quittait le Basutoland. Il n'est pas moins vrai que son nom est resté en bénédiction parmi les catholiques de Quthing ; tous se souviennent avec reconnaissance de ce qu'il a fait pour eux et bénissent sa mémoire.

Son successeur, le R. P. Baudry, voulut aussi s'occuper de la mission de Saint-Gabriel. A cet effet, il choisit parmi ses missionnaires un homme très devoué et très apte à asseoir la mission sur des bases solides : je veux dire

l'esprit de foi, qu'il est surtout nécessaire d'inculquer aux premiers fidèles d'une mission. Le R. P. Baudry choisit donc le R. P. Rolland et l'envoya à Saint-Gabriel. Son choix n'aurait pu être plus heureux, car le R. P. Rolland avait déjà fait ses preuves à la mission de Gethsémani, qu'il a fondée pour ainsi dire, et à laquelle il a su donner une vigoureuse impulsion. On trouve en effet dans cette mission des chrétiens qui ne feraient pas mauvaire figure dans la paroisse la plus catholique de la Bretagne où ce cher Père a fait ses premières armes comme vicaire pendant sept ans.

Dire tout ce que ce Révérend Père a fait dans cette mission de Saint-Gabriel, dire surtout ce qu'il a souffert pendant la seule année qu'il y a passée, serait chose difficile. Du moins son humilité ne saurait me défendre de signaler la solitude comme ayant été sa plus grande privation. Il est pénible pour un missionnaire de vivre loin de ses frères en religion; il est pénible surtout pour un prêtre d'être obligé de faire deux journées à cheval pour aller se confesser et autant pour revenir à sa mission. C'est ce qu'a été obligé de faire le R. P. Rolland durant tout son séjour ici.

Enfin cette vie ne pouvait durer; ce n'est certes pas le courage qui manqua au P. Rolland, mais les ressources. Le missionnaire, quel que soit son zèle, son abnégation, doit soutenir ses forces et manger le pain de la pauvreté. Quand Notre-Seigneur Jésus-Christ envoya ses Apôtres prêcher l'Evangile, il les envoya sans rien, mais il ne leur défendit pas de recevoir ce qu'on voudrait bien leur donner. Le R. P. Rolland était venu à Saint-Gabriel à peu près dans le dénuement des Apôtres; on ne lui défendit sans doute pas de recevoir ce que les chrétiens pourraient lui donner; mais, hélas! ils n'étaient pas nombreux, et leurs moyens ne leur permettaient même pas de subvenir au modeste entretien de leur missionnaire. La Préfecture, étant alors dans de grandes difficultés financières, ne put pas

l'aider non plus. Force fut donc de rappeler le missionnaire et de le renvoyer dans son ancienne mission de Gethsemani, où il n'a cessé depuis de se dépenser pour le salut des âmes. Qu'il permette à son successeur de le remercier, au nom de tout le pays de Quthing, pour tout le bien qu'il y a fait. Il y a semé dans les larmes, d'autres récolteront dans la joie.

Depuis le départ du P. Rolland jusqu'à notre arrivée, la mission de Saint-Gabriel a été visitée régulièrement par quelqu'un de nos Pères. Tantôt c'était le R. P. Hugonenc, tantôt c'était le R. P. Gérard ou votre serviteur. Le Révérend Père Préfet lui-même y a fait plusieurs visites.

Je vous ai dit plus haut que l'emplacement actuel de la mission de Saint-Gabriel est peu propice pour une mission, n'étant accessible à aucune espèce de véhicule, d'où la difficulté de se procurer des matériaux pour bâtir, qu'il faudrait transporter à dos d'hommes, de très loin. C'est pourquoi notre Révérend Père Préfet a tenté un effort auprès d'un autre chef pour obtenir un autre emplacement plus convenable. Ce chef a très bien accueilli sa demande et lui a accordé une belle place sur la rive droite de l'Orange, à deux heures et demie de cheval de la station Saint-Gabriel. De la sorte, nous aurons une station sur chaque rive de ce grand fleuve, ce qui est très avantageux surtout au moment de la crue des eaux. C'est donc vers ce nouvel emplacement, qui n'a pas encore de nom, que vont se concentrer tous nos efforts, laissant de côté pour le moment Saint-Gabriel qui est destiné à demeurer station. Daigne la bonne Providence venir à notre secours et nous fournir les moyens de pousser activement les travaux.

Puis-je terminer ce rapport déjà trop long sans vous dire un mot de la situation spirituelle de la mission? Les chrétiens baptisés, en comptant les enfants, sont au nombre de 150 environ. Il y a en ce moment 50 catéchumènes dont 20 seront baptisés vers la fête de Noël. C'est peu, vu le nombre des habitants de ce pays, mais c'est beaucoup

si on considère le grand abandon dans lequel a été plongée la mission pendant si longtemps. Daignez, je vous prie, mon très Révérend Père, bénir vos enfants de Quthing.

EMILE DERRIENNIC, *O. M. I.*
Saint-Gabriel, Mission Quthing, Basutoland.

VARIÉTÉS

SASKATCHEWAN

La retraite annuelle au Vicariat de la Saskatchewan et les fêtes jubilaires des Pères Gasté et Moulin.

Ce n'est pas une « Dernière nouvelle » que nous offrons à nos lecteurs : retraite et jubilés remontent à juillet dernier ! Toutefois, ce récit a l'avantage de nous faire mieux connaître les travaux et les vertus de nos chers Vétérans de l'extrême Nord de l'Amérique (1).

La Charité ! la Charité ! Ces paroles, testament de notre vénéré Père mourant, ont trouvé à Prince-Albert une magnifique réalisation et retentissent encore à nos oreilles

(1) Les *Missions* ont déjà publié plusieurs récits de Noces d'or. ce qui prouve que, grâce à Dieu, le bonheur du Jubilé est accordé à bon nombre des nôtres. Cependant, que nos correspondants ne se croient pas tous obligés de nous adresser des récits également détaillés. Ces fêtes se ressemblent plus ou moins, et bien des cérémonies leur sont communes à toutes. Afin d'éviter des redites forcément monotones, il serait bon de passer très rapidement sur ce qui est d'usage en pareil cas, et de ne mettre en relief que ce qui est particulier et vraiment spécial à chacune d'elles.

charmées d'un écho puissant et doux. Ç'a été le fruit de la retraite dignement clôturée par les fêtes jubilaires des RR. PP. Gasté et Moulin. Prêtres, religieux, missionnaires, apôtres, ils ont tous ces titres glorieux, et leur vie pourrait se résumer ainsi : ils n'ont trouvé que des païens sauvages, ils n'ont laissé après eux que des fidèles simples et craignant Dieu.

La Retraite.

Dès le 10 juillet, de tous les points de cet immense Vicariat de la Saskatchewan, chacun s'empresse. Bientôt nous comptons cinquante-cinq Oblats et huit prêtres séculiers. Tous les cœurs, on le sent, s'unissent, se confondent dans une même pensée de vénération et d'amour pour les deux jubilaires ; mais tout don vient de Dieu : pour goûter une joie plus pure, un bonheur plus doux, il nous faut remonter jusqu'à Lui, auteur et source de tout bien. Le 19, au soir, tous implorent ensemble l'Esprit-Saint, et voilà commencée la retraite annuelle. Dieu soit loué qui nous a ménagé une si grande faveur. Merci à l'envoyé de Dieu, au R. P. Lacoste, vice-recteur de l'Université d'Ottawa. Sa grande expérience des âmes, sa science éminente, son zèle apostolique lui assuraient l'estime de tous. A ces brillantes qualités, le Rév. Père a su merveilleusement en allier deux autres non moins importantes peut-être : la discrétion et la prudence qui ont vraiment fait de lui l'homme de la circonstance.

Il a su gagner tous les cœurs ; qu'il nous suffise de dire, pour juger des résultats de cette retraite, qu'elle a grandi, fortifié et cimenté à jamais la charité, l'union entre tous les membres du clergé de ce Vicariat du Nord-Ouest. Le bonheur de la vie commune s'accentuait, s'appréciait chaque jour davantage. Entendez-vous, pendant les heures de loisir, ces exilés des missions lointaines, les yeux mouillés de larmes ? Ils comptent les nombreuses années

qui les ont séparés de leurs frères. Dix, quinze, vingt ans qu'ils n'avaient plus revu leurs anciens compagnons d'armes, tant de recrues, jeunes et anciennes, qu'ils ne connaissaient point encore ; et chacun s'émeut à la pensée d'une si cruelle séparation. Cependant, en ces jours de bonheur, ils oublient leurs privations, leurs misères ; assez généreux pour s'en imposer de nouvelles, ils projettent de nouvelles réunions générales de temps en temps, selon les désirs de leurs supérieurs.

Oh ! heureuses les âmes où la charité et l'union ont tant d'empire ! Belle et bonne retraite qui a produit de si beaux fruits ! Où règne la charité, la grâce abonde et Dieu est là.

Le Jubilé.

Une aussi sainte préparation était d'un heureux augure. — Le jour solennel est arrivé. Le 25 juillet au soir, Mgr Pascal, notre vénéré Vicaire apostolique, réunit sa nombreuse communauté. Avec une délicatesse exquise de sentiment, en quelques mots affectueux dont il a le secret, Sa Grandeur a bien vite réuni tous les cœurs qu'il offre aux jubilaires comme un magnifique bouquet de fête.

Par une délicate attention, Monseigneur offre au R. P. Gasté les souhaits d'une sœur et d'une nièce vénérées qui, par une lettre admirable de délicatesse et de noblesse de sentiments, expriment au vénérable jubilaire l'estime qu'elles ont pour lui.

Dès le matin du 26, le modeste évêché de Prince-Albert a changé d'aspect, des drapeaux multicolores se balancent au gré des vents, apparaissent même quelques tentures légères ; au réfectoire, la devise des Oblats de Marie Immaculée, *Evangelizare pauperibus misit me*, se détache agréablement sur la verdure du sapin. Point de luxe : tout est simple, plutôt que pauvre, dans cet évêché trop étroit.

Voyez plutôt : à l'extérieur, deux modestes tentes abritent

les missionnaires du Nord, qui laissent joyeusement les chambres aux plus âgés et autres moins habitués à ce genre de vie. La cathédrale seule a revêtu ses plus beaux atours, et encore les décorateurs ont-ils dû y mettre tout leur cœur et leur goût artistique pour tirer si bon parti des modiques ressources dont ils pouvaient disposer.

Dès six heures du matin, les cloches annoncent à la cité nouvelle les grandes solennités. C'est la messe de clôture de la retraite avec rénovation des vœux religieux et promesses cléricales du clergé séculier. Le R. P. Cochin est à l'orgue. L'artiste sait faire passer dans une douce mélodie les sentiments qui se pressent dans tous les cœurs. Une chorale improvisée sous la direction du R. P. Turquetil rend, avec ensemble et harmonie, le cantique d'oblation toujours si beau : *Sacrifice d'amour, holocauste sublime !...* Voici les Oblats prosternés tous devant la blanche hostie exposée aux regards de tous les assistants, devant leur évêque et vénéré pasteur. Ecoutez ces voix mâles, résolues : « *Jurejurando voveo...* Je jure et je fais vœu... » Il était beau surtout de voir nos deux vénérables jubilaires prononcer de leurs lèvres tremblantes cette formule qui les fit un jour Oblats pour la vie. Soudain éclate le *Te Deum*, chant solennel de la reconnaissance. Gloire à Dieu, les fêtes ont commencé saintement ; elles se continueront dans la plus grande union de charité et la joie la plus pure. La cérémonie terminée, tous, Monseigneur, Oblats et prêtres séculiers se confondent dans un élan de charité par l'accolade fraternelle. Oh ! alors avec le roi-prophète nous pouvions chanter : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !...* et du haut du Ciel Mgr de Mazenod pouvait contempler ce spectacle, gage du testament qu'il a légué à ses fils. La charité ! la charité !

A dix heures, les cloches s'ébranlent ; tout est prêt. Monseigneur, revêtu de sa *cappa magna*, s'avance dans le sanctuaire, précédé par nos deux vénérables jubilaires, tandis que quelques voix font résonner les voûtes de

l'humble cathédrale par le ravissant cantique : *Le Ciel a visité la terre*. Oh ! oui, le Ciel avait jeté un rayon de joie en ce jour béni où il nous était donné de fêter de tels missionnaires, de tels apôtres. La grand'messe est chantée par le R. P. Ancel, qui n'a pas craint les fatigues et les dangers d'un long voyage, pour venir, du fond du lac Caribou, présenter ses souhaits à nos deux héros. Les fidèles se sont fait un devoir de venir aussi nombreux que possible pour unir leurs prières aux nôtres et exprimer ainsi la reconnaissance qu'ils doivent à nos deux vaillants apôtres.

Le R. P. Lacoste, dans un éloquent langage, a su, en quelques mots, montrer à tous ses auditeurs combien dignes d'estime étaient ces deux missionnaires, apôtres et religieux parfaits.

Midi a sonné ; tous, Oblats et prêtres réguliers, se réunissent dans le modeste réfectoire de l'Evêché. Là, comme ailleurs, tout revêt son cachet de fête, et nous n'avons qu'à louer le Rév. Père Econome et les bonnes Sœurs cuisinières d'avoir su si bien s'acquitter de leur devoir, et fêter si bien à leur manière les noces d'or de nos deux héros.

On a porté des toasts pleins d'esprit et de cœur à la louange des faits et gestes de nos deux vénérables jubilaires.

D'abord Monseigneur, en quelques mots bien sentis, propose quelques votes de remerciement, se plaisant à énumérer tous ceux qui avaient contribué à la fête, et honoré de leur présence ces agapes de famille ; merci surtout à nos deux jubilaires de nous avoir procuré une telle joie... *Ad multos annos !*

Et, se tournant vers tous les convives : « A vous maintenant de verser le trop plein de vos cœurs. »

Le R. P. Lacoste prend ensuite la parole, et en quelques mots laisse entrevoir à tous la joie de son cœur d'Oblat.

« Au commencement de la retraite, dit-il, je me comparais à Joseph envoyé vers ses frères pour demander de leurs nouvelles ; il me semble que la comparaison est fausse, si

je considère la manière dont j'ai été traité : loin de vouloir me mettre à mort, on m'accable de compliments...

« J'ai été heureux de trouver des frères unis, beau souvenir de fraternité que je serai heureux d'emporter avec moi... »

Puis, faisant allusion à un toast qu'un cardinal romain aimait à prononcer : *Redeat quotannis ista mensa nobis*, il ajoute ces paroles : « Je les fais miennes. »

Les RR. PP. Ancel et Gabillon, tous deux d'une manière éloquente et délicate à la fois, ont esquissé quelques traits de la vie de nos deux héros.

Toast du R. P. Ancel au R. P. Gasté.

Mon Révérend Père,

Permettez à votre ancien compagnon de vous adresser quelques mots. N'est-il pas juste qu'en ce beau jour de vos noces sacerdotales on vous ramène un peu chez vous, à cette chère mission Saint-Pierre du lac Caribou, là où vous avez passé les trois quarts de cette cinquantaine ? Vous souvenez-vous qu'un jour (il y a bien longtemps de cela), c'était, je crois, sur les bords du lac Shaïttare, étant à table, votre hôtesse, la bonne vieille Banlayslini, vous offrait tout ce qu'elle avait de meilleur : un bon plat de viande cuite sans la moindre notion de l'art culinaire ? « Viens, mon petit garçon, mange », vous dit-elle. Mais vous de répondre aussitôt : « Je ne puis pas manger aujourd'hui, ma grand'mère, je suis malade. — Ah ! tu es malade ; attends, je vais te donner une bonne médecine. » Et, prenant un caribou qu'on venait de tuer, elle vous en offre la moelle encore toute fumante : « Voilà qui va te guérir, mon petit-fils ! — Oh ! ma grand'mère, je ne peux pas manger, cela me soulève le cœur. — Mange ça toute de suite, je le veux. — Eh bien, pour te faire plaisir, j'en prendrai deux petits morceaux. » Le lendemain matin : « Eh bien, dit la vieille, es-tu toujours malade ? — Oh ! ma bonne grand'mère, ça va bien mieux. — Ah ! ah ! tu me croiras une autre fois quand je te dirai quelque chose. »

C'est dans cette même expédition apostolique, si je ne me trompe, que vous êtes devenu grand maître sorcier.

Arrivé au milieu d'un camp esquimau, après en avoir salué tous les habitants et essayé de les apprivoiser, vous vous disposiez à prendre un repos bien mérité sous votre tente quand le plus célèbre jongleur de cette tribu de jongleurs vous demande à passer la nuit avec vous. A vrai dire, je crois que vous avez été un peu embarrassé de cette offre inattendue ; mais enfin, vous rappelant bien vite que, même dans les situations les plus impossibles, nous sommes toujours entre les mains de Dieu, vous acceptiez bravement la proposition, et vous voilà, prêtre de Dieu, côte à côte avec le représentant officiel, ou tout au moins officieux du diable. Ce serait à vous de nous dire quelle sorte de rêves vous avez faits en telle compagnie. Mais qu'importe ! votre compagnon, dès son réveil, proclamait, devant tous ses compatriotes, que vous étiez le premier sorcier du monde ; que lui-même, en fait de sorcellerie, ne vous allait pas au ceinturon, et par conséquent votre religion était bonne.

Cette conclusion était de bon augure pour l'évangélisation de ces pauvres gens. Cependant, hélas ! nombreux sont ceux qui sont encore assis à l'ombre de la mort. Quand seront-ils de vrais priants ? C'est le secret de Dieu et peut-être un peu aussi celui de Monseigneur. Quand le missionnaire sera à même de rester chaque année quelques mois au milieu de ces pauvres enfants des bois, leur conversion, qui vous est à cœur depuis longtemps déjà, sera proche, j'en ai l'intime persuasion.

On raconte de saint Grégoire le Thaumaturge, qu'étant sur son lit de mort, il demanda combien il y avait encore d'infidèles dans sa ville épiscopale. « Dix-huit », lui fut-il répondu. « Dieu soit loué, s'écria-t-il ; c'était le nombre des chrétiens lorsque je commençais mon épiscopat. » Mon Révérend Père, lorsque vous êtes arrivé pour la première fois au milieu des mangeurs de caribou, il y avait un certain nombre d'enfants baptisés, il est vrai, mais de chrétiens adultes il n'y en avait pas, ni dix-sept, ni même dix ; et, lorsque l'obéissance vous a rappelé, vous n'aviez pas besoin de vos dix doigts pour compter ceux qui restaient encore dans l'infidélité.

En route pour votre mission, vous rencontriez, un jour, le ministre protestant de la Rivière aux Anglais, et comme il vous demandait combien de temps vous comptiez rester chez les Indiens du lac Caribou : « Jusqu'à ma mort, si Dieu et mes supérieurs le veulent. » Telle fut votre réponse, sublime à nos yeux, et décourageante pour votre

interlocuteur, lui qui avait l'intention de retourner en Angleterre pour vivre de ses rentes !

Vous vous êtes donné ainsi tout entier, sans réserve ; voilà pourquoi le bon Dieu vous a donné en retour les âmes pour lesquelles vous vous êtes sacrifié si généreusement ! En retour, nous souhaitons que Dieu vous conserve longtemps encore au milieu de nous, pour être notre modèle vivant des vertus religieuses et sacerdotales, et tous nous vous redisons du fond du cœur :

Ad multos annos !

Toast du R. P. Gabillon au R. P. Moulin.

RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Cette affluence considérable de prêtres et de religieux oblats, accourus jusque des points les plus reculés de ce vaste Vicariat, pour répondre aux désirs si légitimes de Sa Grandeur Mgr Notre Evêque bien-aimé, atteste assurément en notre faveur sur deux points : l'accomplissement du devoir important de la retraite, et le besoin d'épancher notre cœur en cette double fête jubilaire.

Ici donc, comme à Béthanie, après avoir savouré à loisir la parole divine s'échappant à flots limpides et pressés des lèvres modestes de notre docte frère en religion, il nous est on ne peut plus doux de venir offrir nos sincères hommages d'amitié fraternelle à nos deux vénérables aînés, fêtés en ce jour.

Et d'abord, mon Révérend et bien cher Père, puisque c'est demain même le soixante-quinzième anniversaire du jour heureux qui vous vit naître à Gouesnière, je profite de cette coïncidence pour vous dire, dès maintenant, au nom de tous mes frères et confrères présents ou absents :

Ad multos annos ! Vivat ! Vivat !!

Mais poursuivons. Vingt-cinq ans plus tard, c'était en 1855, nous vous trouvons à Notre-Dame de l'Osier, lieu béni, plein de doux souvenirs. Là, dans toute la vigueur de votre florissante jeunesse, vous fîtes généreusement au Seigneur votre oblation perpétuelle, et, aujourd'hui, à un demi-siècle d'intervalle, en célébrant ce joyeux cinquantenaire de vie religieuse, combien il nous est doux de constater que, malgré tant de travaux et de fatigues dans votre carrière apostolique, votre santé à toute épreuve

ignora toujours la maladie et les infirmités, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à cette tendance de mouvement perpétuel des nerfs qui dénote plutôt, chez vous, une exubérance de vie ! D'ailleurs, s'il s'agit d'entreprendre une longue marche à pied, n'est-il pas étonnant de voir que, malgré votre âge et vos cheveux blancs, vous êtes en état de défier toute compétition ? Aussi, nous espérons bien que Dieu exaucera nos vœux en vous conservant dans cette verte vieillesse.

Mais esquissons quelques traits de cette vie religieuse. Plus favorisé que bien d'autres, mon Révérend et bien cher Père, votre âme bretonne fut trempée de la main aussi ferme que douce de notre vénéré Fondateur, qui vous conféra lui-même tous les saints Ordres. Aussi, après cela, comme ils sont beaux vos pieds de missionnaire ! comme ils sont agiles ! L'élan qui fut alors comprimé, vous fit franchir les espaces sur les ailes de l'obéissance religieuse, et pénétrer bientôt jusqu'aux confins du monde.

Citons plutôt la liste des étapes parcourues.

Après un court séjour en Irlande, à Inchicore et à Dublin, nous vous trouvons à la Rivière Rouge, dès 1858. L'année suivante, vous faites partie de la caravane qui se dirige vers le Nord-Ouest. Chemin faisant, elle est assaillie par une peuplade ennemie et barbare, les Sioux des Prairies, et vous n'échappez vous-même à la mort que grâce à votre prudente tactique, restant étendu sans mouvement pour dissimuler et détourner le coup fatal. En dépit de tous les obstacles, vous arrivez au but : en 1859, missionnaire à l'Ile à la Crosse, mission célèbre entre toutes, vous rejoignez, en 1865, au Lac Caribou, le R. P. Gasté, votre vaillant compagnon d'armes. Rappelé une deuxième fois à l'Ile à la Crosse par la sainte obéissance, vous revenez plus tard, en 1871, au Lac Caribou, pour aider encore ce bon et vénéré Père à récolter la moisson d'âmes qui devient de plus en plus abondante.

Mais voici qu'il s'agit d'accompagner les chasseurs de buffalo qui sillonnent en tous sens les vastes prairies du Nord-Ouest. Monté sur votre léger coursier, vous chevauchez bravement avec la caravane pour exercer un ministère consolant. L'épidémie sévit en 1870 dans tout l'Ouest, la population est décimée, mais le Missionnaire redouble de zèle auprès des moribonds et peuple le Ciel d'élus.

Cependant, de nouveaux centres se forment. Au Lac Vert, mon Révérend Père, vous fondez, en 1879, la mission

de Saint-Julien, en l'honneur de votre saint Patron ; trois ans plus tard, en 1878, c'est celle du Lac Maskeg, que vous placez sous le vocable de Notre-Dame de Pontmain. Enfin, en 1882, vous venez vous fixer au poste que vous occupez actuellement, c'est-à-dire depuis vingt-trois ans, et vous placez sous le patronage de saint Antoine de Padoue cette nouvelle mission de Batoche dont le nom, devenu historique par les événements de 1885, passera désormais avec le vôtre à la postérité.

Que dire de votre conduite, de votre attitude, à cette époque critique, sinon qu'elle fut à la hauteur de la situation ! Oui, elle est noble et digne d'un ministre de Dieu, cette réponse que vous fîtes aux insurgés, osant vous sommer de mettre votre église à leur disposition pour un usage profane. Non moins noble et digne d'un confesseur de la foi, ce refus d'admettre comme parrain l'orgueilleux chef de l'insurrection, alors à l'apogée de sa puissance néfaste. Bref, au plus fort de la tempête, au milieu des horreurs de la guerre, vous avez fait vos preuves de bravoure chrétienne et apostolique.

Honneur donc à notre vénérable jubilaire ! honneur à notre héros Missionnaire décoré d'une glorieuse cicatrice !

Enfin, au-dessus de tout cela, mon Révérend et bien cher Père, laissez-moi mentionner ici une précieuse vertu qui est l'âme de toute votre vie religieuse et qui résume tout : l'obéissance, la ponctualité, la régularité exemplaire que vous personnifiez en quelque sorte. C'est au point qu'en prenant l'heure précise de votre chronomètre si perfectionné, nous pouvons à une minute près vous suivre dans les différents exercices et occupations de la journée.

Euge, serve bone et fidelis. Courage donc, bon et fidèle serviteur du bon Dieu, la couronne est au bout !

Vivez, vivez longtemps pour notre édification.

***

M. Sinnett, curé de la cathédrale, avec sa bonhomie que tous connaissent, nous donne, un quart d'heure durant, dans un français, selon son expression, pas trop moderne, une série de traits pleins d'à-propos.

Le bon frère Guillet, doyen des Frères convers, compagnon du R. P. Gasté pendant de longues années, se fait un devoir, au nom de tous ses frères, de présenter à nos

deux jubilaires ses vœux et souhaits de fête. Remarquant, en terminant, qu'on a toujours loué le parfait religieux, il s'efforce, d'une manière simple et originale, de montrer le revers de la médaille. Le frère reproche au R. P. Gasté sa sévérité pour lui-même ; il lui reproche aussi son manque de prudence : plusieurs fois il l'a vu gelé des pieds à la tête ; « mais il faut l'avouer, dit-il, c'est ce qui a converti les sauvages. »

Le R. P. Turquetil, vaillant missionnaire de l'extrême Nord, vient clore la série. Avec une ironie pleine d'esprit et de bon goût, il nous montre le R. P. Gasté comme modèle des Supérieurs, ayant le secret d'enseigner aux autres tout ce qu'il savait faire.

Le P. Gasté était grand voyageur, il a su faire du frère Guillet un homme infatigable. Le P. Gasté était habile à la pêche, le frère est maintenant la terreur des poissons.

En résumé le R. P. Gasté est le modèle des Supérieurs puisque d'un frère inexpérimenté qui ne savait manier que l'aiguille, il a su faire, en plus d'un excellent religieux, un précieux collaborateur en tous genres.

***

Nos deux vénérés jubilaires étaient impuissants à faire face à tous ces compliments, et quelques larmes furtives ont trahi plus éloquemment que des paroles les sentiments de leurs bons cœurs.

Le dîner terminé, chacun se range autour de nos deux jubilaires. Le R. P. Turquetil s'avance, portant une belle corbeille. Elle n'était pas remplie de fleurs, mais de belles fourrures du Nord, fleurs et dons de reconnaissance des Montagnais. C'est ensuite le présent de deux beaux ciboires et deux fauteuils modèles du genre, dons de tout le Vicariat et des prêtres séculiers. Tous avaient trouvé le moyen, malgré leur pauvreté, de donner une petite obole en signe de reconnaissance, d'union et de charité. Le R. P. Turquetil, au milieu de deux Montagnais et d'un Esquimau,

s'avance et lit d'une voix émue une adresse composée par les sauvages eux-mêmes. C'est un modèle du genre. Nous en donnons ci-dessous la traduction française.

Une adresse composée par les sauvages.

Nous Montagnais, Mangeurs de Caribous, à notre Père vénérable, le R. P. Gasté.

Ceci est notre parole, ce que nous pensons de tout notre cœur et que nous t'aurions dit en te touchant la main si nous avions été là.

NOTRE PÈRE VÉNÉRABLE,

Lorsque tu arrivas la première fois au lac Caribou, il y a de cela longtemps, nos parents étaient bien mauvais, personne ne connaissait la parole du bon Dieu. Nous qui sommes des hommes aujourd'hui, tout petits enfants alors, nous ne comprenions pas pourquoi tu venais. Plusieurs sourirent de tes projets naïfs. Puis on se dispersa de tous côtés, et tu restas seul. Mais toi, sans perdre courage tu te mis à notre poursuite, tu commenças alors tes pénibles voyages, et c'est ce qui nous toucha.

Nous nous le rappelons très bien encore aujourd'hui, nous t'avons vu, la figure et les mains gelées, nous t'avons vu malade, incapable de manger autre chose que quelques méchantes graines d'atocas, par suite des premières misères du voyage. Malgré tout, tu avais le cœur fort, tu nous suivis bien loin, jusqu'au grand lac Rond, au pays des Esquimaux.

Tu te ménageais trop peu, et tes jambes devinrent comme mortes ; il fallut, au retour, te soigner comme un enfant, à la mousse. (Ici quelques détails d'un genre intime qui se disent probablement mieux en montagnais qu'en français.)

Nous pensions, pour la plupart, que cette fois tu en aurais assez, et pendant qu'on parlait, qu'on riait aussi, de l'inutilité de ton voyage, de ton prochain départ pour la France, toi tu répondis alors : « Si mon Supérieur le veut ainsi, je mourrai ici et je ne déserterai point. »

Eh bien, Père vénérable, c'est ce qui nous a le plus frappé de toute ta vie ; car il fallait que tu aies au cœur

un grand désir de nous convertir, il fallait que tu fusses vraiment sûr que ta religion est la seule bonne, pour t'engager ainsi pour toute ta vie, toi qui venais du pays des Blancs.

Dès lors, on te considéra comme le premier des Montagnais, le seul vieillard de la Nation, celui qui avait le plus de volonté. Tu devins Montagnais, et nous, nous devînmes priants.

Depuis, tu fus pour nous un vrai Père. Envoyé par Jésus, comme Lui tu as travaillé, tu as souffert pour nos âmes, et tu aurais voulu mourir, toi aussi, pour elles ; tu l'as dit souvent. Aussi, auras-tu au Ciel une place bien proche après la sainte Vierge.

Tu nous aimais tous, même ceux qui étaient méchants à ton endroit. Tu pleurais avec nous quand nous pleurions ; pour mieux les consoler, tu embrassais les malheureux. Au confessionnal, que de fois tu as changé nos cœurs alors ! Aussi, jamais personne au lac Caribou n'a osé t'appeler méchant, et voilà pourquoi on t'aime encore et on t'aimera même après ta mort.

On t'aimera au lac Caribou même après notre mort à nous-mêmes, car nos enfants te connaissent, ils entendent parler de toi, et aujourd'hui nous te demandons en t'offrant ces fourrures un grand souvenir de ta fête, un grand Christ qui nous rappelle ton souvenir aussitôt en entrant à l'église. Nous dirons à nos enfants : « Ceci est le souvenir du Père Gasté qui nous a enseigné la prière. Ecoutez les Pères qui enseignent encore la même parole. » Par là, eux aussi apprendront à la connaître et à t'aimer ; c'est dans ce but que nous le voulons. — Fais cela pour nous, Père vénérable, et écris-nous aussi ; nous aurons plus de force à écouter ceux qui te remplacent.

Ah ! si nous t'avions tous écouté dans le début, si nous avions pris la prière aussi fortement que tu le désirais, il y a longtemps que nous serions un autre peuple et de vrais priants ; mais c'était notre faute et non la tienne. Tu n'as pas trouvé des priants à ton arrivée, et aujourd'hui tous ont pris la prière et la plupart sont communiants, et tu vis encore ; tu ne fus donc pas longtemps à faire ton œuvre.

Prie pour nous le jour de ta fête, et nous ferons de ce jour un grand dimanche, si nous connaissons l'époque à temps. Alors il faudra que l'on sente un changement parmi nous. Alors nous vivrons comme tu voulais que

nous vivions ; ce sera pour te faire plaisir, et aussi pour le bien de nos âmes dans l'autre vie.

Tes enfants qui te doivent la vie du corps et de l'âme.

Ont composé cette adresse (noms traduits du montagnais) : L'oiseau plumé, — Le pied d'aigle, — La grosse mâchoire, — L'orphelin, — Le ressuscité, — La tête poilue (et autres noms de ce genre).

***

Pendant cette lecture, Mgr Pascal, le R. P. Gasté, qui plus que tous connaissent le cœur de ces bons enfants des bois, ne pouvaient retenir leurs larmes.

Nous ne voulons pas aussi passer sous silence les nombreuses marques d'estime et de reconnaissance de la part des étrangers et autres ; on sait qu'une quête fructueuse a été faite dans la nouvelle cité pour nos deux vaillants missionnaires du Nord ; on sait aussi que de nombreuses visites ont été faites aux deux jubilaires, accompagnées souvent d'adresses pleines de sentiments : c'est ce que firent en particulier l'Orphelinat et le Pensionnat des Sœurs de Sion, œuvres déjà bien florissantes et bien chères à Monseigneur et au R. P. Gasté.

Le soir, salut solennel d'actions de grâces : toutes les voix chantent à l'unisson les louanges de Dieu, et de nombreuses prières montent comme un pur encens vers Celui qui nous avait gratifiés d'un si beau jour.

Les fêtes étaient-elles terminées ? Mais non, il en coûtait trop de se séparer, de ne plus parler aux jubilaires ; voilà pourquoi, spontanément, une séance récréative est organisée. Chacun à qui mieux mieux essaie d'intéresser l'assistance par quelque vieille chanson, débits, etc.

Les RR. PP. Gasté et Moulin ne restèrent pas insensibles à toutes ces marques d'affection, et, à tour de rôle, nos deux jubilaires se sentirent le besoin de nous dévoiler tous les sentiments qui se pressaient dans leur cœur.

La séance allait se terminer lorsque le R. P. Charlebois, principal de l'Ecole Indienne du Lac des Canards, propose aux deux jubilaires de ne pas laisser cette si belle fête sans lendemain. Le vote est accepté, et au revoir au Lac des Canards.

A sept heures du matin, le train est prêt à partir; chacun se range autour des RR. PP. Gasté et Moulin, et la vapeur emporte une douzaine de missionnaires vers l'Ecole Indienne. A notre arrivée les petits sauvages viennent en nombre pressé à la rencontre des deux jubilaires; cette fête était bien apte à édifier nos jeunes Indiens, et à leur procurer une belle occasion de témoigner leur reconnaissance à ceux qui ont tant fait pour convertir leurs ancêtres. Leur vive gratitude ils sauront la témoigner, grâce au zèle infatigable des Sœurs de la Présentation.

Le R. P. Gasté, malgré son âge, n'a pas craint d'entreprendre son voyage à jeun, désirant chanter la grand' messe au milieu de ces chers Indiens. Dix heures ont sonné et toute cette florissante jeunesse de sauvages remplit la belle chapelle de l'Ecole. Le R. P. Gasté, accompagné des deux missionnaires du Lac Caribou, s'avance vers l'autel. Oui, mon Révérend Père, vous pouviez gravir joyeux les degrés du sanctuaire, car une centaine de jeunes âmes, et tous ceux qui sont les heureux témoins de votre bonheur, vont prier pour vous, afin que Dieu vous accorde encore de longs jours.

La messe royale est exécutée avec beaucoup d'entrain par les enfants de l'Ecole. A l'Evangile, M. Caron, prêtre séculier, se fait l'interprète en anglais auprès de cette belle jeunesse : il montre, en peu de mots, les deux jubilaires, comme apôtres, et quels apôtres! A leur arrivée dans le Nord-Ouest tout était païen; si donc ils savent prier, s'ils sont aujourd'hui si heureux, c'est grâce au zèle de ces deux missionnaires aux cheveux blancs; ce sont eux qui ont converti leurs pères et en ont fait des chrétiens. L'orateur se plaît ensuite à tirer une conclusion pratique;

c'est d'abord, la reconnaissance que tous doivent avoir pour nos deux missionnaires; c'est de garder fidèlement les exemples qu'on s'efforce de leur donner chaque jour, et enfin c'est l'apostolat qu'ils doivent remplir autour d'eux, et dans leur famille...

La messe se termine par un cantique de circonstance.

A dîner, les bonnes Sœurs veulent fêter aussi à leur manière nos deux héros. Le réfectoire est orné de guirlandes, et sur les fenêtres et les murs on distingue en lettres d'or ce nombre 50...50, et ainsi nous pouvions dire : 50 ans de prêtrise, 50 ans de vie religieuse, voilà le plus beau bouquet de fête pour un si beau jour.

A six heures, l'orchestre des Indiens, sous la haute direction du R. P. Demers, charmait nos oreilles d'une douce harmonie; la séance est commencée. Les chants, les débits, les décors et costumes, la tenue digne et aisée tout à la fois des acteurs, montrent qu'avec peu de temps pour se préparer, il fallait un grand talent des maîtresses, et une bonne volonté du côté des enfants pour si bien réussir. Plusieurs des assistants étaient émus, et le R. P. Gasté, au moment de répondre, a dû s'interrompre, ses yeux étaient mouillés de larmes. Maîtrisant cependant les sentiments de son cœur, notre jubilaire a remercié en quelques mots bien sentis, Dieu d'abord, le Pape, le R. P. Charlebois, les Sœurs toujours si dévouées pour une œuvre si importante, et enfin tous ceux qui ont participé à un si beau lendemain.

Avant de nous séparer, comme bouquet de fête, on a proposé une adresse à Sa Sainteté Pie X. Cette adresse a été adoptée avec applaudissement.

Merci au R. P. Charlebois qui, malgré ses préoccupations, s'est montré si empressé et paraissait si heureux de fêter nos jubilaires. Il a eu raison de penser que la vue de ces deux vénérables jubilaires ferait du bien aux petits Indiens. Qu'il en soit ainsi pour sa récompense et son plus grand bonheur.

Merci aux vénérés Pères Gasté et Moulin qui nous ont valu des joies si pures. Puissions-nous les voir un jour fêter leurs noces de diamant.

Ad multos et felicissimos annos!

NATAL

Excursions à travers le Zoulouland.

Depuis longtemps je désirais faire quelques excursions dans l'intérieur du Zoulouland. Je ne dis pas des excursions de touristes, ou promenades de plaisir. Des motifs sérieux m'engageaient à entreprendre ces voyages fatigants :

1° Visiter quelques catholiques et des païens bien disposés.

2° Constater *de visu* l'état d'un certain nombre de missions protestantes. Il est rare qu'on ne s'instruise pas un peu, s'il est donné de pénétrer dans le camp ennemi.

3° Faire la connaissance personnelle de certains chefs Zoulous, qui, disait-on, désiraient nous voir fonder des missions chez eux. Je tenais à m'assurer des dispositions de ces chefs.

4° Profiter de ces excursions pour faire plus ample connaissance avec le pays, les mœurs, coutumes, etc., des habitants.

5° Enfin, chercher à découvrir des endroits où, les circonstances le permettant, de nouvelles missions pourraient être fondées à l'avenir.

Telles sont les principales raisons qui me déterminèrent à entreprendre ces voyages.

Je me hâte de dire que je ne regrette pas d'avoir fait ces courses apostoliques. J'ai depuis longtemps oublié la

pluie, la chaleur, la soif, les écorchures aux pieds, etc., dont j'eus à souffrir. Je songe surtout aux heureuses conséquences qui résulteront tôt ou tard, je l'espère, de ces longs voyages.

Premier voyage. — Chez le catholique Paul Shezi et le chef Mfungelwa.

Le départ fut fixé au 18 juillet.

— Nous partirons de bonne heure, dis-je à mes compagnons de voyage, car la matinée peut être fraîche, mais le soleil de midi, brûlant. Et puis, la promenade sera longue : au moins trente milles.

Les préparatifs furent bientôt faits. Il s'agissait de prendre juste l'indispensable. Me voilà, muni de mon bréviaire, d'un mackintosh et d'un bâton. Mes deux compagnons, le bon frère indigène Paul Lutuli, et un jeune homme qui doit servir de guide, ont chacun une couverture roulée et un petit sac contenant des provisions de bouche pour deux jours environ. Durant le reste du voyage nous comptons sur l'hospitalité du prochain. La rosée est abondante. Nous allons pieds nus jusqu'à ce que le soleil ait desséché de ses ardents rayons l'herbe trop humide.

En route! Nous marchons intrépidement jusqu'à Eshowe où nous arrivons vers midi. Eshowe est un petit bourg autrefois chef-lieu du gouvernement anglais pour le Zoulouland. Ce dernier a été depuis annexé à Natal. Une halte est devenue nécessaire. Je me rends chez un pharmacien dont la femme est catholique. Lui-même n'est pas *grand'chose*, déiste tout au plus. Néanmoins, je suis toujours reçu là en ami. Logement et nourriture gratis.

Deux heures sonnant : il est temps de repartir. Nous avons parcouru dix-huit milles; il en reste encore douze, car nous avons résolu d'aller demander l'hospitalité pour la nuit à un bon ministre luthérien, très charitable, bien que, je le sais déjà, ennemi déclaré des Romains. Ce révé-

rend est chargé de la mission d'Entumeni, la plus ancienne fondée en Zoulouland. Elle fut établie en 1852. Certes le ministre protestant qui choisit l'endroit, choisit bien. Cette mission est située sur un grand plateau où l'eau abonde et le terrain y est excellent.

Je ne dois pas omettre de mentionner que ce révérend ministre, malgré sa haine de l'Eglise catholique, nous reçut très bien, mes compagnons et moi. Bon souper, conversation amicale, lecture de la Bible (en norvégien; c'est moi qui en comprenais lourd!); enfin, pour clôturer, le chant d'un cantique en langue norvégienne. Le chœur se composait du Révérend (la Révérende était absente), d'une de ses filles et de deux instituteurs blancs. Pas de discussions sur la Religion, cette fois, du moins. Je dis cette fois, car un peu plus tard j'eus l'occasion de repasser à la même mission et d'y loger; et j'eus alors à soutenir de la part d'un jeune blanc-bec, aide-instituteur à la mission, un assaut de plus de trois heures sur à peu près toutes les questions religieuses controversées. J'y reviendrai en temps et lieu.

Le lendemain, mardi, à cinq heures, nous étions prêts à reprendre notre voyage. Remerciements, adieux, ou plutôt, au revoir, et nous voilà en route.

Ce jour-là, nous devons aller coucher chez un jeune homme catholique, Paul Shezi, dont les membres de la famille, quoique païens, montrent des dispositions favorables à l'égard de notre sainte Religion.

De fait, malgré la distance, plus de cinquante milles, six sœurs de ce jeune homme, et deux jeunes filles de leurs voisines, se trouvent à notre mission d'Emoyeni, se préparant au baptême. Elles sont venues avec le consentement de leurs parents.

Depuis notre départ d'Emoyeni, rien d'important n'a attiré notre attention en route. Une seule chose qui nous a frappés, ce sont partout les terribles effets d'une longue sécheresse. Cours d'eau desséchés, herbe jaunie, rôtie en

quelque sorte. Nous avons quelquefois bien de la peine à trouver un peu d'eau pour étancher notre soif.

Enfin, nous approchons de la hutte de notre jeune homme catholique. Le soleil commence à baisser à l'horizon lorsque nous arrivons un peu fatigués, mais contents.

La joie est grande parmi ces pauvres gens. Il est visible que nous sommes les bienvenus. Ce sont d'abord des *sani bona* à n'en pas finir (forme de salutation signifiant : *nous vous avons vus;* le singulier serait : *Saku bona, nous t'avons vu*). Il faut aussi donner des poignées de main à tout le monde; et il y en a des hommes, des femmes et des enfants! J'ai vu même couler des larmes de joie. C'est une vraie jubilation.

Nous étions arrivés depuis un quart d'heure à peine, lorsqu'on amène devant moi un joli chevreau.

— *Mfundisi* (celui qui enseigne), permets-tu qu'on l'immole? Vois-tu, nous n'avons pas grand'chose à t'offrir. La famine se fait sentir, car, tu le sais, la sécheresse règne depuis longtemps.

Il aurait été mal de refuser.

Bref, ces pauvres gens nous reçurent aussi bien que leurs moyens le leur permettaient. Le soir, au moins cinquante membres de cette famille multiple : oncles, tantes, frères, sœurs, cousins, etc., etc., se réunirent dans la grande hutte mise à notre disposition, et cela afin de pouvoir mieux voir l'*Umfundisi* et converser avec lui. Je leur donnai une petite conférence religieuse. Tous n'ont qu'un désir : nous voir établir près d'eux; fonder une mission dans le voisinage.

L'heure est venue d'aller prendre un peu de repos. Mais, qu'est-ce? Une agréable et bien touchante surprise. Le jeune Paul Shezi entonne un cantique, et au moins vingt voix se joignent à la sienne. Un deuxième cantique suit, puis un troisième. Je croyais rêver. Je me croyais transporté au milieu de mes néophytes et catéchumènes de la mission d'Emoyeni. C'était vraiment édifiant de voir ces

pauvres païens menant déjà, en partie, une vie chrétienne. Ils ne cessaient de répéter : « Viens, viens chez nous. D'autres aussi parmi nos voisins et amis se feront chrétiens. » Je les quittai le lendemain, leur promettant de faire mon possible pour établir une mission dans leurs parages aussitôt que les circonstances le permettraient.

Le pourrons-nous ? De généreux bienfaiteurs nous aideront, je l'espère, par leurs aumônes, à faire face aux dépenses nécessitées par de telles fondations.

D'abord, une démarche indispensable consiste à obtenir le consentement du chef. De ce pas, nous allons chez lui. Nous arrivons enfin après trois heures de marche.

Ce chef est le petit-fils de Mnyamana-induna, chef ou général des armées du fameux roi zoulou Cetywayo. Il s'appelle Umfungelwa, jeune encore, ayant succédé récemment à son père mort à la force de l'âge.

Après avoir fait connaître le but de notre visite, nous causons. On pourparle longtemps. Il est clair que le chef personnellement ne tient pas beaucoup à voir ses gens devenir chrétiens. En lui-même il doit se dire naturellement que son autorité, un peu autocratique, en souffrirait. Toutefois, il n'ose pas encore se prononcer. Soudain un de ses conseillers prend la parole :

— Nkosi (seigneur, maître), voici ce que j'ai à dire. Cet umfundisi est un umfundisi romain. Les Romains ne sont pas comme les autres. Ils ne cherchent pas leurs propres intérêts et ils aiment vraiment les *abantus* (les gens, signifiant les noirs). Je les connais. J'en ai vu à Natal dans plusieurs endroits. J'ai vu comment partout ils traitent bien les abantus, et soignent les malades. Tu ferais bien d'accorder ce que demande cet umfundisi romain.

Le chef avait écouté attentivement. Il était visible qu'un changement favorable s'opérait en lui.

— C'est bien, dit-il enfin, je parlerai de cette affaire à mes *amadodas* (hommes, surtout les principaux chefs de famille). Je te donnerai une réponse plus tard.

Cette réponse a été favorable. Nous pouvons choisir un endroit pour y fonder une mission.

Le chef nous traita bien. Il nous offrit à manger du chevreau, regrettant de n'avoir pas de bière pour compléter le festin. Nous décidâmes, mes compagnons et moi, de faire le lendemain une marche forcée. Partis de bonne heure nous parcourions à pied environ quarante milles. A neuf heures du soir nous arrivions à Emoyeni fatigués, je l'avoue, mais heureux d'être chez nous, *at home*.

Deuxième voyage. — Chez un catholique, Auguste Butelezi, et le chef Dumezweni.

Vers le Nord-Est, par rapport à notre mission d'Emoyeni, se trouve le district d'un chef assez influent. Dumezweni est son nom. C'est à une distance d'environ quatre-vingts milles.

Depuis longtemps, j'avais entendu dire que ce chef désirait avoir des missionnaires romains. Je résolus de faire sa connaissance.

Je partis le 28 août avec mes deux compagnons du premier voyage. La fatigue, cette fois, devait être plus considérable que dans la première excursion. Cela tenait surtout à deux causes : la nature du pays que nous devions traverser, pays très accidenté, et aussi la sécheresse qui durait depuis très longtemps. Monter, descendre, escalader des collines abruptes, traverser des cours d'eau, etc., et cela sous un ciel de feu ! Parcourir aussi des plaines considérables, et cela sans trouver une goutte d'eau pendant des heures entières ! J'ai eu rarement à souffrir de la soif comme durant ce voyage. Pour comble de malheur, nous perdîmes notre route. Sur un parcours considérable, nous ne rencontrâmes pas une seule habitation, ne vîmes pas un seul être humain. Exténué, la langue desséchée, je dus un moment m'arrêter : je me laissai

plutôt tomber : je n'en pouvais plus. Enfin, après quelques instants de repos, nous reprenions notre marche.

Courage ! Nous voici près de la hutte d'un de nos chrétiens, Auguste Butelezi. Nous arrivons au soleil couchant. On ne nous attendait pas. N'importe, nous sommes les bienvenus. Auguste est absent, mais sa famille, quoique entièrement païenne, nous reçoit de son mieux.

Après un souper frugal, nous étendons sur le sol de la hutte une natte qu'on nous prête, et, nous enveloppant dans une couverture, après avoir fait une courte prière, nous prenons sans tarder un repos réparateur.

Le matin, de bonne heure, guidés par un frère d'Auguste, nous nous engageons dans le sentier qui doit nous conduire chez le chef. C'est encore loin. Bien que marchant d'un pas rapide, nous n'arrivons que vers midi.

Le chef est là. C'est un jeune homme d'environ trente ans, trapu, de taille moyenne, mais gros et gras. Il a l'air intelligent et paraît doué d'une activité rare. Nous le surprenons occupé à bâtir de ses propres mains une grande et belle hutte. Il nous reçoit très aimablement, nous prie de nous reposer, et bientôt nous fait apporter de quoi rassasier notre faim et étancher notre soif ardente. Une fois restaurés, nous demandons et obtenons aussitôt une audience.

— Tu désires fonder une mission chez moi ? Oh ! que n'es-tu venu plus tôt ! Il y a des années que nous voulions vous avoir, vous, Romains. C'est regrettable que vous n'ayez pas pu répondre alors à mon désir. Depuis ce temps, d'autres *abafundisis* sont venus me demander de s'établir chez moi. J'en ai accepté deux. Avant d'en admettre d'autres, je tiens à voir comment ceux-ci se comporteront. Pour plusieurs raisons, je ne puis pas te permettre de venir maintenant. Ce sera pour un plus tard, je l'espère.

Nous venions donc trop tard ! Les protestants nous avaient devancés. Mais l'espoir reste, et je crois pouvoir

dire que tôt ou tard nous pourrons nous établir chez Dumezweni. J'ai, d'ailleurs, beaucoup aimé ses manières.

Nous revenons le même jour un peu déçus et tristes, et allons demander une seconde fois l'hospitalité aux parents d'Auguste. Nous causons longtemps avec eux. Là aussi, les gens sont bien disposés. Si nous pouvions nous établir au milieu d'eux, nous aurions bientôt un beau noyau de chrétiens.

Le frère aîné d'Auguste nous intéresse beaucoup en nous racontant avec verve le résultat de la visite d'un ministre protestant. Il n'y a que quelques mois, un Révérend luthérien se présente un jour chez eux, cherchant à gagner des prosélytes et ne se faisant pas scrupule de déclamer contre les Romains. Il le faisait à dessein, sachant qu'Auguste était catholique. Ce dernier, excellent chrétien, n'hésite pas à tenir tête et il le fait, paraît-il, un peu chaudement. On discute avec ardeur.

— Vous adorez Marie, une simple femme.

— Nous n'adorons pas la Vierge Marie, riposte notre jeune homme, nous l'honorons plus que les autres saints, parce qu'elle est la Mère de notre Sauveur qui est Dieu. Donc, elle est Mère de Dieu, mais nous ne lui rendons pas les mêmes hommages qu'à Dieu. Est-ce que les femmes sont égales ? Est-ce que les mères de nos Rois Zoulous n'étaient pas honorées comme des reines, ou du moins comme des femmes supérieures aux autres ? Est-ce que tout récemment les Anglais n'avaient pas une femme pour Reine ? etc., etc.

Des voisins s'étaient rassemblés. On riait, on passait des remarques peu flatteuses à l'adresse du Révérend passablement embarrassé. Des huées succédèrent aux rires. Il fut bientôt prié de déguerpir. Le narrateur ajoutait :

— Nos enfants, quand ce ministre parut, pleuraient, étaient effrayés et prenaient la fuite dès qu'il faisait mine de vouloir s'approcher d'eux. Ce n'est pas ainsi avec toi. Vois-tu comme ils sont familiers et semblent t'aimer !

De fait, j'étais agréablement surpris de voir autour de moi toute une troupe de jeunes enfants. Ils ne se lassaient pas de me voir dire mon bréviaire. Parler à un livre, objet inconnu pour eux, les intriguait au dernier point !

Le lendemain, nous nous séparions, laissant, je crois, un bon souvenir, et nous-mêmes ayant le cœur rempli de bonnes impressions.

Comme nous nous étions égarés en allant, un frère d'Auguste consentit volontiers à nous accompagner sur un parcours considérable. Il nous guida pendant deux heures à travers un pays à nous inconnu et sillonné par des sentiers multiples. Nous avions à traverser la forêt d'Ongoye. Mais, avant d'y arriver, nous dûmes escalader une pente si rapide qu'à certains endroits nous étions obligés de nous aider des mains, afin de ne pas glisser. Cette pénible ascension dura une heure, et cela sous les rayons d'un soleil de feu. Nous passâmes également une heure à traverser la forêt dans le sens de sa largeur.

Enfin, à huit heures du soir, nous étions chez nous sains et saufs.

Troisième voyage. — Chez le catholique Frantz Zulu et son père, Umtonga, chef.

Nos catholiques indigènes, qui vivent loin de la Mission, sont fidèles à venir de temps en temps, au moins aux principales fêtes, afin de s'approcher des sacrements. L'un d'eux, Frantz Zulu, arrive un jour à Emoyeni, accompagné de deux de ses sœurs également catholiques. Tous les trois, après avoir accompli leurs devoirs religieux, m'invitent à aller chez eux. Ils désirent tant que je fasse connaissance avec leurs parents et surtout avec leur père, Umtonga, fils du célèbre roi zoulou Umpande, et actuellement chef d'un district !

— Ce dernier, me disent-ils, serait bien content de te voir. Il voudrait avoir des missionnaires romains chez lui.

Vaincu par leurs instances, je me décide enfin à les accompagner. Nous voilà en route. Vers le milieu du second jour, nous arrivons enfin par une pluie battante. Heureusement que Frantz a une jolie petite hutte carrée dans laquelle il m'installe et dont il me laisse l'usage exclusif.

Un bon feu a bientôt séché mes habits mouillés. Une tasse de thé bien chaud me réconforte un peu, en attendant qu'un poulet dodu me redonne les forces dépensées dans une longue et pénible marche. J'étais presque comme chez moi. Nous nous connaissions depuis si longtemps, avec ce bon Frantz ! Il avait été autrefois mon serviteur à Newcastle.

Le chef ne se trouvait pas à cette kraal, où je passai la première nuit. Il habitait en ce moment un autre de ses villages. Toutefois, la mère de Frantz était présente. Comme elle paraissait heureuse, cette pauvre femme ! Quoique païenne, elle est habillée à l'européenne. Son fils a soin de lui fournir les vêtements nécessaires. D'autres femmes, de nombreux enfants, tout le monde est dans la jubilation.

— Eh bien, leur dit Frantz, vous voyez enfin un umfundisi, un vrai. C'est un *umpristi* (prêtre).

On cause amicalement. C'est toujours le même refrain :

— Viens donc établir une mission ici ! Nous avons des protestants tout près, mais notre désir est d'être chrétiens romains. Plusieurs enfants des environs vont à l'école et à l'église protestantes. Si tu bâtis une église ici, presque tous viendront à ton église.

Je passe la nuit dans ce petit village, et le lendemain, guidé par Frantz, je me dirige vers le village où se trouve le chef. Nous y voici après une bonne heure de marche.

Umtonga (le chef) est là, assis sur une chaise, à l'ombre d'un arbre, tout près de sa hutte, occupé à administrer la justice. Il se lève à notre approche, me salue et nous nous donnons une cordiale poignée de mains. Il est habillé à

l'européenne, d'une manière simple et bien convenable. On m'apporte bientôt une bonne tasse de café. Après avoir causé un instant avec lui et avoir entendu de sa bouche son désir de nous voir établir une mission chez lui, je prends congé de lui, et, toujours accompagné de Frantz, me mets en quête d'un endroit convenable pour la fondation de la mission projetée.

Nous allons d'ici, de là, à travers collines et vallées. Les beaux sites ne manquent pas. Il sera facile, dès que les circonstances le permettront, de trouver un endroit favorable réunissant les conditions voulues pour l'établissement d'une belle œuvre dans ces parages. Combien de temps devrons-nous encore attendre ? Et si nous tardons trop, des mercenaires ne s'offriront-ils pas pour diriger ce bercail qui demande cependant un berger, un vrai pasteur, un envoyé de la véritable Eglise ? Les épis jaunissent, la moisson paraît devoir être abondante. Les moissonneurs feraient-ils donc défaut ?

Sur le point de faire mes adieux à tous ces braves gens, je leur exprime la joie que me causent leurs bonnes dispositions. En même temps je leur promets de ne rien négliger en vue de réaliser nos espérances communes. Mon désir est le leur : voir bientôt s'élever une église dans leur district.

Je commençais à faire mes adieux, lorsque Frantz me demande de les bénir tous. « A genoux, commande-t-il, notre prêtre va nous bénir au nom de Dieu. » Et tous, tombant à deux genoux, se prosternent pour recevoir ma bénédiction. J'étais vraiment touché de ce spectacle.

Le lendemain, j'étais heureux de me retrouver au milieu de mes chers chrétiens d'Emoyeni. Cependant, j'ai pensé bien souvent depuis à ces chères âmes qui soupirent après la vérité et le salut. Espérons que le bon Dieu aplanira toutes les difficultés à l'heure marquée par Lui.

Quatrième voyage. — Discussion théologique avec un aide-instituteur luthérien à Entumeni. — Chez un ministre anglican à Etalaleni. — A la mission d'Ebuhleni, chez une jeune fille moribonde.

Un jour un de nos chrétiens vient me trouver :

— Père, tu connais la jeune fille Salomé, instruite et baptisée à la mission d'Ebuhleni, il y a environ trois ans ?

— Oui.

— Elle se meurt. Elle n'a pas vu de prêtre depuis plus de deux ans, ses parents l'ayant ramenée par force, chez eux, peu après son baptême. Elle désire beaucoup te voir.

— Tu connais le chemin ?

— Oui.

— C'est bien, nous partirons demain.

Il s'agissait de parcourir une distance d'au moins cent dix milles anglais. Ce dernier voyage fut de beaucoup le plus long et aussi le plus pénible ; mais je ne pouvais hésiter à l'entreprendre.

Me voilà en route avec mon guide, un jeune homme catholique. C'est le 2 novembre. Vers midi nous arrivons à Eshowe. Nous n'y faisons qu'une courte halte, car le ciel est menaçant. Un orage se forme, et cependant nous avons résolu d'aller passer la nuit sous le toit hospitalier du révérend ministre d'Entumeni. Bientôt le tonnerre gronde : de grosses gouttes ne tardent pas à tomber et nous sommes encore loin de la Mission. C'est maintenant une pluie torrentielle qui a bientôt trempé nos habits. L'orage retarde notre marche et la rend plus pénible. En avant quand même ! Heureusement que l'averse ne dure pas longtemps. Avant d'arriver à Entumeni, nos vêtements avaient été presque séchés par le vent et quelques rayons de soleil.

Il fait déjà noir lorsque nous frappons à la porte du ministre. Je suis d'abord reçu par un jeune homme blanc,

aide-instituteur. Après quelques instants de conversation avec lui, je prévois qu'il y aura des discussions sur la Religion. Ce jeune blanc-bec ne donne pas précisément des preuves de courtoisie et de bon goût. C'est, chez lui, ce sans-gêne qu'on remarque assez fréquemment chez les coloniaux, surtout chez ceux qui sont nés dans le pays.

Eh bien, je me propose déjà de traiter mon homme en conséquence, sans toutefois dépasser les limites des convenances. Je ne saurais oublier que je ne suis pas chez moi.

Il m'est facile de voir que ce jeune imberbe, de dix-huit ou vingt ans à peine, a une forte démangeaison à satisfaire. Semblable à un réservoir trop plein, il faut qu'il se déverse. Quel réservoir ! et quel robinet !

C'était peut-être la première fois qu'il avait l'occasion de pouvoir lancer à la face d'un Romain les mille et une objections qu'il avait recueillies dans les livres ou de la bouche de ses coreligionnaires, les bons luthériens.

— *Good evening ! Where do you come from ? Are you a minister ?* etc., etc. Bonsoir ! D'où venez-vous ? Etes-vous ministre ? etc., etc. Quelle dénomination ?

— Catholique.

— Oh ! Catholique romain ?

— Catholique *romain*, si vous le voulez. D'ailleurs, pour nous, sinon pour vous, c'est la même chose.

— Etes-vous confesseur ?

— Vous voulez dire *prêtre*, ayant le pouvoir d'entendre les confessions ?

— Oui.

— Oui, je le suis.

— Avant d'être prêtres, vous êtes diacres ?

— Oui.

— Et avant, sous-diacres ?

— Parfaitement.

— N'y a-t-il pas encore autre chose ?

— Oui, les ordres mineurs, etc.

— Tous les prêtres sont-ils confesseurs ?

— Tous reçoivent ce pouvoir à l'ordination, et la faculté d'exercer ce pouvoir leur est octroyée par l'Evêque.

— Un Evêque peut-il être consacré sans être prêtre ?

— Non.

— Pourtant, saint Ambroise ?

— On l'ordonna d'abord.

Je vois que mon citoyen doit posséder au moins quelques bribes de l'histoire ecclésiastique. Soyons sur nos gardes.

Les questions se succèdent rapidement. A peine si j'ai le temps de répondre par quelques mots.

— Avez-vous un Cardinal au Sud de l'Afrique ?

— Non, cela peut venir avec le temps.

— Des Evêques ?

— Je crois bien, et un bon nombre s'il vous plaît.

— Pourquoi faites-vous payer pour accorder le pardon des péchés ?

A cette question, je ne pus m'empêcher de sourire.

— Où avez-vous lu ou entendu enseigner de pareilles sottises ? Voilà plus de quinze ans que j'entends des confessions et je n'ai pas encore demandé un *farthing*.

La question des Indulgences vient à son tour, le Pape, quoi encore ? Toute la *kyrielle* des objections courantes qu'on trouve dans les livres ou sur les lèvres de nos adversaires. Ce n'est pas la seule fois, depuis que je suis au Sud de l'Afrique, que j'ai dû répondre à cette *terrible* objection du pardon des péchés moyennant finance. Bref, voyant que cet imberbe, philosophe et théologien très superficiel d'ailleurs (je l'ai constaté dans le courant de notre très longue discussion), était si désireux de se décharger, je le laissai faire. Quand il a paru avoir épuisé ses provisions, je lui ai dit tranquillement :

— Eh bien, je vois que vous en aviez ramassé des objections contre notre Eglise, et qu'il vous tardait de les lancer à la face d'un catholique *romain*. Je ne vous demande pas quelle est la source à laquelle vous les avez

puisées. Vous avez entendu une seule cloche et, par suite, un seul son. J'ai déjà répondu à plusieurs de vos questions, quelques-unes absurdes, passez-moi l'expression ; et j'y ai répondu d'une manière qui m'a paru vous satisfaire. Du moins, vous n'avez su que répondre vous-même. Ainsi que je vous l'ai déjà dit, plusieurs de vos objections font sourire de pitié et ne méritent qu'une dénégation formelle. L'ignorance et la mauvaise foi en sont les auteurs. Un certain nombre de vos objections exigent quelques explications et une réponse plus formelle. Mais, vous serez sans doute de mon avis, que lorsqu'on veut discuter sérieusement il ne faut pas tout mélanger. On doit prendre une question après l'autre et traiter chacune uniquement et directement. Prenons, par exemple, l'autorité du Pape, question sur laquelle vous avez glissé. Vous savez qui a été le premier Pape ?

— Saint Pierre.

— C'est bien. Vous avez sans doute lu dans la Bible les paroles de Jésus-Christ donnant à Pierre une autorité suprême ? (J'en cite plusieurs.) Comment expliquez-vous ces paroles ?

— Mais ce n'est pas tout à fait ainsi dans ma Bible (*sic*).

— Comment ! vous auriez retranché ou changé ?

— Je verrai demain (*sic*). Mais, d'ailleurs, chacun a sa raison dont il peut et doit user ?

— Oui, mais pas en abuser, et en user selon certaines règles. Etes-vous libre, dans toutes les questions, surtout celles ayant trait à la foi, de vous en rapporter uniquement à votre raison ? Ce serait admettre un principe d'où doivent découler les hérésies, dissensions, divisions. D'ailleurs les faits prouvent la vérité de cette assertion. Il y a des autorités en certaines matières, autorités établies régulièrement, qu'on est obligé d'écouter, surtout dans les questions difficiles et si importantes qui concernent la foi. Pour être dans le vrai il faut que la raison embrasse l'objet, la question dont il s'agit, telle qu'elle est.

— Mais il y a eu des Papes mauvais ; comment pouvait-on leur obéir ?

— Ne confondez pas l'infaillibilité avec l'impeccabilité. Vous, sujet anglais, oseriez-vous contredire aux ordres formels du roi Edouard, même dans le cas où vous ne comprendriez pas la raison d'être de telle ou telle ordonnance émanant de lui ?

— Votre Eglise serait donc la seule vraie, et toutes les autres seraient fausses ! Ce n'est pas possible.

— C'est ce que nous croyons et enseignons. Mais nous avons la charité et la justice de croire et d'enseigner que ceux de nos frères séparés qui, étant dans la bonne foi, sont baptisés et mènent une vie bonne, peuvent trouver miséricorde auprès de Dieu.

Il a fallu traiter la question des ordres anglicans ; parler de Barlow, Parker, etc., etc., etc. J'avais déjà remarqué qu'il paraissait en avoir assez et que ses arguments étaient lents à venir. Aussi n'ai-je pas été surpris quand il m'a dit :

— J'ai un affreux mal de tête. Je sens le besoin de me reposer.

— Allright ! bonne nuit !

Et nous nous quittons bons amis quand même.

A l'aube nous partons d'Entumeni et nous nous engageons dans un sentier qui doit nous conduire plus directement au but de notre voyage. Mais, quel chemin ! Après vingt minutes de marche nous arrivons sur le bord de vrais précipices. Le sentier descend *zigzaguant* sur des penchants de collines abruptes, pierreuses. C'est un vrai pays de chèvre ! Nous descendons prudemment ces pentes à pic, sauf à remonter du côté opposé, pour redescendre encore et ainsi de suite pendant plusieurs heures. Pauvres chaussures ! pauvres jarrets !

Vers midi nous approchons d'un magasin — *Esibudenistore* — tenu par un blanc. Ce magasin est situé au pied d'une haute colline au terrain rouge, d'où son nom : *isibuda*, terre rouge. Cette colline, ou mieux ce pic, a la

forme d'un gigantesque pain de sucre ou d'un énorme couvre-chef chinois.

Nous allons arriver au susdit magasin, lorsque la pluie commence à tomber, fine d'abord et bientôt torrentielle. Quelle chance d'être à l'abri ! La pluie continuant, nous décidons de passer la nuit à cet endroit. Si nous avancions, nous serions en danger de coucher dans une forêt voisine que nous devons traverser.

Le lendemain matin, la pluie a cessé, mais un brouillard très dense ne nous permet pas de voir à dix pas devant nous. Au bout d'une demi-heure nous arrivons à la forêt de Nkandhla. Nous remarquons, en passant, des arbres séculaires, des lianes s'enlaçant capricieusement dans les branches et les broussailles, des fougères aux nombreuses variétés, etc. De temps à autre un buck, dérangé par notre présence inattendue, s'élance dans les fourrés. Plusieurs traversent d'un bond le sentier que nous suivons. Enfin, après plus d'une heure de marche nous sortons de cette belle forêt, et, le brouillard s'étant dissipé, nous découvrons au loin les collines d'Empandhleni. Là se trouve un tout petit village dont les principaux habitants sont : le magistrat, son clerc, quelques *policemen*, un hôtelier qui tient aussi un magasin, etc., etc. La pluie recommence à tomber avant que nous n'arrivions à Empandhleni.

D'Esibudeni à Empandhleni il y a au moins dix-huit milles ; huit nous séparent encore de la mission anglicane d'Etalaneni où nous comptons passer la nuit. Le soleil a reparu pendant quelque temps ; mais bientôt nous apercevons devant nous un orage qui ne promet rien de bon. Arriverons-nous à temps ? Nous voyons déjà la mission qui paraît ne pas être à plus d'un mille. Mais soudain de grosses gouttes tombent, rares d'abord et puis... un vrai déluge ! Partout se sont formés, en quelques instants, de petits ruisseaux. Nous pataugeons dans l'eau, dans la boue. La pluie nous aveugle. Enfin, enfin, nous arrivons, mais dans quel état !

Je frappe à la porte du *presbytère*. Un Révérend paraît sur le seuil. Il s'empresse de me faire entrer. Nous faisons connaissance et, sans tarder, je me mets en demeure de changer de vêtements. Le ministre, petit de taille, me passe des habits, les siens. Des culottes grises, qu'il me prête, me descendent jusqu'aux genoux et les manches de son paletot n'arrivent guère au-dessous du coude. N'importe, me voilà ministre protestant pendant deux heures, juste le temps de faire sécher mes habits devant un bon feu.

L'heure du souper arrive. C'est un vendredi. La table est bien servie : viande, poisson de conserve, légumes, etc.

— Prendrez-vous de la viande ?

— Non, merci. Vous savez, nous catholiques, nous sommes un peu originaux ; nous ne mangeons pas de la viande le vendredi.

— Oh ! je sais, je sais, mais je pensais qu'en voyage...

— Bien ; si vous n'aviez pas autre chose à m'offrir, j'accepterais ; mais je vois qu'outre la viande, il y a sur votre table de quoi nous soutenir.

— Nous aussi, ajoute-t-il dévotement, nous observons cette loi de l'abstinence autant que faire se peut (?) ; mais comme dans ce pays il n'est pas possible de se procurer de la viande régulièrement, s'il arrive que nous puissions en avoir le vendredi, nous en mangeons quand même. Mais notre évêque n'en mange jamais le vendredi.

Je dois dire que ces braves gens appartiennent à la *haute Eglise*. Ils ont aussi des jeûnes et la confession, mais tout cela conseillé et non prescrit.

Nous causons ensuite sur différents sujets, mais sans discuter religion. Cet anglican se montre très convenable.

Vers la fin, le Révérend exprime le regret que leur Eglise et la nôtre ne soient pas unies.

— Comme nous serions puissants dans le monde ! dit-il.

Je l'avoue.

— Mais, ajoute-t-il, tandis que nous consentons à avancer

vers vous, vous autres vous refusez de faire un seul pas vers nous.

En quelques mots je lui donne la raison de notre attitude. Lui, il n'en peut assez dire contre les Wesleyens et une secte américaine, laquelle se répand beaucoup dans le Sud de l'Afrique, et qui, dit-il, gâtent les indigènes (et c'est vrai) par une fausse éducation et un christianisme doublé de politique.

Bref, nous nous quittons bons amis. On me prépare quelques sandwiches pour mon déjeuner du lendemain, et de bonne heure, le samedi, nous continuons notre marche en avant. Ce jour-là nous devons arriver au but de notre voyage.

Tout près de la mission d'Etalaneni, et sur notre chemin, se trouve la fameuse colline, ou mieux, grand plateau d'Etalaneni où fut livré un combat durant la dernière guerre entre les Boers et les Anglais. C'est là que vingt-cinq soldats du roi Edouard furent tués et un bon nombre faits prisonniers. Nous nous arrêtons quelques instants au pied du monument élevé en mémoire de ces soldats défunts. On voit encore partout dans le gazon des cartouches vides. Nous avançons à travers ce vaste plateau : il nous faut plus d'une heure pour le parcourir.

Enfin, nous apercevons dans le lointain, à plusieurs milles encore, l'endroit où se trouve la malade pour laquelle nous avons entrepris ce voyage. Bientôt mon guide découvre la kraal même où elle reste. Comme il me tarde d'arriver ! La trouverai-je en vie ? Il fait une chaleur terrible. N'importe, nous avançons rapidement. La vue du terme de notre voyage ranime nos forces.

Vers deux heures, nous arrivons. Voici la malade qui peut encore se traîner péniblement. Il est aisé de voir qu'elle a peu de temps à vivre (1).

(1) J'ai appris, depuis mon retour, que cette bonne jeune fille mourut quelques semaines après ma visite. Je suis moralement sûr qu'elle fit une sainte mort.

En me voyant arriver, elle éprouve un tel bonheur, qu'elle se met à pleurer à chaudes larmes.

— Ah ! comme je désirais te voir ! me dit-elle ; je te remercie de tout mon cœur.

Les païens, témoins de cette entrevue, paraissent émus. Je m'entretiens longtemps avec cette pauvre moribonde. Elle m'exprime bientôt le désir de se préparer pour sa confession, qu'elle fait avec des sentiments admirables. Quand j'ai fini de remplir mon ministère auprès d'elle, je me décide à aller passer la nuit chez une famille (protestante) de blancs qui tiennent un magasin à un mille environ de là. Ce magasin se trouve cependant hors du Zoulouland, dans cette partie du territoire boer récemment annexée à Natal depuis la dernière guerre. C'est à cent mètres environ de la limite.

Quoique leur étant complètement inconnu, je suis très bien reçu. Je soupe avec eux. On me prépare ensuite une chambre. Le lendemain, après un déjeuner matinal, je dois encore accepter quelques sandwiches que la dame de céans me remet.

Lorsque je demande combien je dois, on me dit aimablement :

— Nous ne réclamons jamais rien des ministres de la Religion.

N'est-ce pas beau de voir des protestants traiter ainsi un prêtre catholique ?

Je reviens chez ma malade.

J'avais omis de mentionner un incident qui m'a touché profondément. On a dit que les indigènes du Sud de l'Afrique n'ont pas le sentiment de la reconnaissance. J'avoue que, généralement parlant, ce sentiment n'est pas très développé chez eux. D'autre part, bien souvent ces pauvres sauvages, tout en éprouvant de la reconnaissance pour un bienfait reçu, ne le manifestent pas autant que nous. Parfois aussi on se méprend sur leurs sentiments à cause des manières de les manifester, différentes des nôtres.

Quoi qu'il en soit, je pourrais citer de nombreux cas prouvant que ces sauvages ont de la gratitude.

Au moment où je prenais congé de cette malade pour aller au magasin ci-dessus mentionné, je vois cette fille se diriger, aussi vite que le lui permettaient ses forces, vers la hutte où elle loge, et en revenir bientôt. Elle m'appelle, car j'avais commencé à m'éloigner, et me présente quelques schillings.

— Tiens, Père, prends cela pour t'aider à subvenir aux dépenses nécessitées par ce voyage entrepris à cause de moi.

J'ai senti une larme me monter du cœur.

— Je te remercie, mais je n'accepte pas. Tu es malade, achète quelque chose pour toi-même.

Nous voilà maintenant reprenant le chemin de la maison. En songeant à la distance qu'il nous reste à parcourir, je me sens un instant presque effrayé. Mais non, ce qu'on a fait une fois, on peut généralement le faire une seconde fois. Le soir même nous demandons encore l'hospitalité au ministre d'Etalaneni où nous sommes l'objet du même bon accueil que précédemment.

— Mais enfin, me disait le ministre, vous êtes cependant des créatures humaines ! Comment avez-vous pu parcourir une telle distance, à pied, pour une seule malade cafre ?

— Certainement, n'importe quel prêtre catholique aurait fait de même. Nous avons des prêtres au Nord de l'Amérique qui franchissent constamment des distances plus considérables, et dans des conditions beaucoup plus défavorables. Ils ne sont pas brûlés par les ardeurs du soleil, mais ils sont gelés par les frimas, couchent quelquefois sur la neige, à la belle étoile, etc., etc.

Je puis bien avouer que j'ai pensé maintes fois à ces voyages héroïques de nos Oblats de l'extrême Nord. Leur exemple m'encourageait. Bien plus, je sentais bien que je n'étais qu'un pygmée à côté de ces géants.

Le lundi, de très bonne heure, nous reprenons notre marche. Quelle journée ! La chaleur fut accablante. En

traversant la forêt de Nkandhla, nous étouffions. En effet, suivant un large chemin de wagon, le soleil dardait ses rayons sur notre tête, tandis qu'un calme plat régnait partout. Nous pouvions à peine respirer.

Néanmoins, nous pûmes arriver, à la tombée de la nuit, à un magasin où nous décidâmes de passer la nuit. Heureusement, je connaissais le blanc qui tient ce magasin. Nous fûmes logés et nourris sans frais. Le lendemain, nous obliquâmes considérablement à droite, au lieu de continuer notre marche en avant, et cela afin de visiter un catholique et de voir un chef dont je désirais faire la connaissance. Tout se passa bien, et le soir nous avions la bonne chance de pouvoir loger chez un blanc où nous fûmes traités comme de vieilles connaissances. Là encore on ne voulut pas entendre parler de payement. C'est un avantage qu'un pauvre missionnaire apprécie beaucoup. D'autre part, l'on peut voir comment beaucoup de nos *frères séparés* traitent les ministres d'une religion qui n'est pas la leur. Quel contraste avec la conduite de tant de fidèles, même dans les pays exclusivement catholiques, qui n'ont pour le prêtre que du mépris et de la haine !

Enfin, voici luire le jour qui doit voir la fin de ce voyage. Mes pieds commencent à éprouver le besoin de se reposer. Nous décidons quand même de faire une marche forcée, quarante milles au moins, afin d'aller nous reposer *at home*. De fait, le soir nous étions à Emoyeni, fatigués, exténués, mais contents et heureux.

Depuis ce jour, je n'ai pas entrepris d'autres voyages importants. J'en projette un, cependant, chez Dinizulu, l'ex-roi zoulou, autrefois exilé à Sainte-Hélène. Il est maintenant simple chef, bien que la majorité des Zoulous le considèrent encore comme leur roi. Je le connais déjà, l'ayant visité peu après son retour de l'exil. Il avait alors quelque velléité de nous voir fonder une mission chez lui. Quels sont ses sentiments à présent ? Je l'ignore. C'est pourquoi je tiens à faire plus ample connaissance avec lui.

La conclusion que je tire de tout ce qui précède est celle-ci :

Nous pourrions, nous devrions fonder d'autres missions en Zoulouland. Beaucoup de Zoulous nous désirent de préférence aux protestants. Cependant, ces derniers se répandent partout, et nous, hélas ! nous restons presque stationnaires. Pourquoi ? Parce que les missionnaires font défaut et les moyens pécuniaires aussi. De nouveaux ouvriers nous viendront bientôt, je l'espère, et j'espère également que de bonnes et généreuses âmes nous aideront à faire face aux dépenses matérielles.

Oh ! oui, chers amis de n'importe quelle nationalité, mais vous surtout, chers compatriotes, rappelez-vous que des milliers et des milliers d'âmes croupissent dans l'ignorance de la voie du salut. Elles ont été pourtant, comme vous et moi, rachetées par le sang d'un Dieu. Aidez-nous à les éclairer, à les sanctifier, à leur ouvrir les portes du Ciel où vous les retrouverez un jour, vous remerciant et jouissant avec vous. Leur salut sera peut-être la cause du vôtre ; il vous procurera au moins une plus grande gloire.

Il y a dans le monde des milliers de Tertiaires de Saint-François. Ceux qui liront ces lignes refuseront-ils de concourir à la conversion des Zoulous, surtout si je leur promets de choisir saint François comme patron et titulaire de la prochaine mission qui sera fondée en Zoulouland ? Comme elles seront heureuses de ce choix, j'en suis convaincu, bien que je ne leur aie pas communiqué mon projet, les dévouées Religieuses qui me secondent dans mes labeurs ! Ce sont des Franciscaines Missionnaires de Marie. Elles aussi brûlent du désir de voir les missions se multiplier dans cette intéressante contrée, parmi la belle race des Zoulous.

Saint François, aidez-moi à réaliser mon cher projet !

Chers amis, venez à notre secours !

A. Rousset, *O. M. I.*

Emoyeni, P. O. Gingindhlovu, Zululand.

NOUVELLES DIVERSES

JERSEY

1. — Consécration de l'île de Jersey au Sacré-Cœur de Jésus.

L'Echo de Saint-Hélier, dans son numéro du 26 novembre dernier, nous apporte une bien consolante nouvelle.

Pour clôturer dignement les fêtes du vingt-cinquième anniversaire de l'arrivée des Oblats de Marie Immaculée dans l'île de Jersey, une belle cérémonie a eu lieu, le 12 novembre dernier, dans l'église Saint-Thomas à Saint-Hélier. Elle était présidée par le R. P. Lemius, Provincial, et avait pour but la consécration de l'île entière au Sacré-Cœur de Jésus.

Près de trois cents hommes remplissaient la grande nef, le matin, et, le soir, ils étaient plus de cent cinquante groupés dans le transept, pour faire une escorte d'honneur au Très Saint Sacrement.

Quand la procession se mit en marche, on vit — pour la première fois, à Saint-Thomas, — ces hommes s'avancer le cierge en main, précédant l'Hostie sainte et chantant de tout cœur des cantiques populaires.

L'Apôtre du Sacré-Cœur avait passé par là. Après avoir entraîné toute l'assemblée par sa parole ardente et convaincue, il réclame, au nom du divin Cœur, un hommage plus solennel de la part des hommes. A cet appel, plus de cent cinquante répondirent en affirmant leur foi catholique, en protestant hautement de leur amour au Sacré-Cœur et en lui jurant fidélité jusqu'à la mort.

Non content de cette victoire remportée sur le respect humain, le R. P. Lemius leur fit promettre de se grouper autour de l'Etendard du Sacré-Cœur. Et ainsi, une asso-

ciation va se former. En même temps qu'elle maintiendra le règne du Sacré-Cœur à Jersey, elle y attirera sur les familles, sur les paroisses les bénédictions qu'a promises ce Cœur, riche en miséricordes pour tous ceux qui l'invoquent.

2. — Vente de Charité. (*Echo* du 3 décembre 1905.)

La vaillante petite feuille de Jersey ne se lasse pas de combattre les bons combats. Il faudrait la voir toujours prête à poursuivre les abus, ou bien au fort de la mêlée, n'épargnant ni ses peines ni ses coups. Son dernier exploit qui remonte au 23 novembre, pour être plus pacifique n'en est pas moins réussi.

Trouver — le mot est adouci — dans un bazar de Charité, en deux jours de vente, à Jersey, un bénéfice net de 216 livres (5.400 francs), c'est un joli succès. On s'y abonnerait pour toute l'année, à ce compte, même dans d'opulentes cités.

Combien d'avis, d'appels, de démarches, de soucis, de travail a-t-il fallu pour en arriver là ? L'*Echo* ne s'en souvient même plus, car il est modeste. Mais aussi, qu'il est tenace ! Il ne voulait plus rien savoir, hormis que la *Caisse de secours* était vide et qu'il fallait la remplir pour soulager les pauvres, les vieillards, les infirmes.

Donc, en faveur de ces infortunés, l'*Echo* prêta sa voix, le P. Legrand y mit son cœur et les braves Jersiais leurs généreuses offrandes. Vous connaissez le résultat.

La dévotion au Sacré-Cœur qui vient de s'implanter à Jersey y avait imprimé comme un nouvel essor au culte divin et à l'amour de Dieu, il était juste qu'un nouveau progrès se manifestât dans les œuvres de miséricorde par un surcroît d'aumônes et d'amour donnés aux malheureux.

C'est ainsi qu'on l'a compris à Jersey, et l'on a eu raison, puisque ces deux amours, de Dieu et du prochain, n'ont qu'un nom : la Charité.

DEUXIÈME PROVINCE D'AMÉRIQUE

1. Texas. — Nouvelle église à Dallas.

D'un extrait du journal *The Southern Messenger* (12 décembre 1905), nous apprenons l'ouverture d'une nouvelle église à Dallas pour les catholiques de langue allemande.

Elle a été solennellement consacrée le dimanche 17 décembre par Mgr Dunne et dédiée à saint Joseph.

Il n'y a pas six mois que Monseigneur l'Evêque invitait les Pères Oblats de la Province à entreprendre l'organisation de la colonie allemande de Dallas. Le R. P. Constantineau, Provincial, s'y dévoua tout entier, et aujourd'hui une paroisse est formée, l'église bâtie, les écoles construites.

Après avoir félicité à bon droit les catholiques allemands de leur succès aussi rapide que complet, le journal fait le plus bel éloge de nos Pères dont le zèle a grandement contribué à la réussite de cette œuvre importante. Ils ont trouvé une aide précieuse dans le dévouement des Sœurs de la Divine Providence qui ont fait bâtir les écoles.

Le R. P. Ch. Haas, *O. M. I.*, est chargé de la desserte de la nouvelle paroisse.

2. — Texas. — Pour nos morts.

Une pieuse et touchante cérémonie avait lieu le 9 novembre dernier, dans l'église de l'Immaculée Conception, à Brownsville (Texas).

Les restes mortels de huit membres de la Congrégation — six Pères et deux Frères — avaient été exhumés du cimetière pour être déposés dans un caveau de famille.

Toutefois, avant de rendre à leurs chers défunts ce dernier devoir, les Pères Oblats de la Province voulurent célébrer un service solennel. La date en avait été fixée de

manière à coïncider avec la visite du R. P. Constantineau, Provincial, et des membres de son Conseil. Tous les Oblats de Brownsville et des environs, de nombreux prêtres de Mexico avaient tenu à y assister, ainsi qu'une foule très compacte de fidèles.

Les huit cercueils renfermant les restes des défunts, et munis d'une plaque portant leurs noms, furent placés en face de l'autel, sous un catafalque richement orné.

Le R. Père Provincial chanta la Messe de *Requiem* ; le R. P. Bretault, de Brownsville, faisait l'office de diacre, et le R. P. Antoine, Supérieur du Scolasticat de San Antonio, l'office de sous-diacre.

Dans son sermon le R. P. Constantineau redit les noms des Oblats, retraça leur vie héroïque toute de sacrifices, d'abnégation et de pénibles labeurs au milieu des pauvres Missions disséminées au loin sur le Rio Grande. Il montra surtout que les résultats de leurs travaux et de leur mort glorieuse justifiaient d'une manière éclatante cette maxime : « Le sang des Martyrs est une semence de Chrétiens : *Sanguis Martyrum, semen Christianorum.* »

C'est en 1855 qu'arriva le premier décès, celui du R. P. Duperray. Viennent ensuite le R. P. de Lustrac et le Frère Garcio, morts en 1858 ; les RR. PP. Sivy, Schumacher et le Frère Coopland, morts en 1862 ; le R. P. Vandenberghe, mort en 1882, et le R. P. Gaudet en 1895. Sauf le premier et le dernier de cette liste nécrologique (PP. Duperray et Gaudet), tous sont morts de la fièvre jaune en administrant ou en soignant les malades pendant les ravages de l'épidémie.

Tous ces noms figurent sur un côté du caveau qui recouvre leurs restes. De l'autre côté, une inscription rappelle les noms vénérés des Oblats qui ont passé leur vie au service des Missions du Texas, mais dont les cendres reposent ailleurs. Citons parmi ceux-ci les PP. Parisot, Dessaules, Olivier, Michel, Verdet, Morel, Vignolles, etc. Ils appartiennent à l'histoire des temps héroïques du Texas et sont

glorieusement mêlés dans les Annales des épreuves et des triomphes de l'Eglise sur les frontières de notre pays.

Beaucoup de ceux qui les ont vus travailler leur gardent un souvenir d'affection et bénissent encore leur mémoire ; la jeune génération — celle qui a moissonné ce qu'ils ont semé — leur paye un tribut de vénération et de reconnaissance.

R. I. P.

CEYLAN

Quelques chiffres.

Il faut parfois laisser parler les chiffres ; ils ont une éloquence que les plus beaux discours ne sauraient avoir. Ceux que nous allons aligner ne représentent pas, il est vrai, la somme des travaux, des peines et des sacrifices de nos zélés missionnaires — cette somme-là figure au Grand-Livre de Là-haut — mais ils prouvent, du moins, et jusqu'à l'évidence, qu'en outre des mérites dont l'immortelle couronne sera la récompense, Dieu accorde à nos Frères dès ici-bas de précieuses consolations, qu'Il bénit visiblement leurs efforts et donne à leur apostolat l'accroissement et la fécondité.

1. — *Jaffna.*

Statistique annuelle (Du 1er Sept. 1904 au 1er Sept. 1905).

Dans les 23 missions comptant 44.612 catholiques à résidence fixe, il y a eu 1.943 baptêmes ainsi répartis :

Enfants de catholiques	1.577
— de païens	241
Adultes hérétiques	6
— païens	119

On a distribué 94.892 communions, béni 505 mariages et

confirmé 304 personnes. L'extrême-onction a été administrée à 653 malades et le saint viatique à 440. Le nombre des morts s'est élevé à 1.064 dont 496 enfants et 568 adultes.

2. — *Colombo.*

a) *Ministère.*

Dans les 53 missions comptant 205.521 catholiques, il y a eu, de septembre 1904 à septembre 1905 : 9.448 baptêmes, ainsi répartis :

Enfants de catholiques.....	7.737
— d'hérétiques.....	39
— de païens.....	375
Adultes hérétiques.....	165
— païens.....	1.132

L'excédent net des baptêmes sur l'an dernier est de 107 (9.448 contre 9.341). Pourtant, ce chiffre, si appréciable soit-il, ne donne pas une idée exacte des fruits du zèle de nos Pères, car si l'on tient compte que le nombre des baptêmes donnés aux enfants de catholiques a été de 200 inférieur à celui de l'an dernier, et de 3 pour celui d'enfants d'hérétiques, il faut, pour combler ces déchets, constater une *augmentation* de 89 baptêmes d'enfants d'infidèles et de 221 baptêmes d'adultes dont 44 hérétiques et 177 païens.

Mariages.....	2.120	
Confessions...	389.693, en augmentation de	48.103 sur 1904.
Communions..	412.491, —	69.752 —
Viatiques	1.806	
Extrêm.-Onct..	2.973	
Confirmations.	3.519, contre 2.169 l'an dernier.	

b) *Ecoles.*

Anglaises.....	29	dont	16	de garçons et	13	de filles.
Indigènes.....	347	—	179	—	168	—
Anglo-Indigènes...	3	—	1	—	2	—

Excédent sur l'an dernier : 7 écoles.

Nos écoles sont fréquentées par 19.970 garçons et 14.435 filles, soit un total de 34.405, supérieur de 805 au chiffre de 1904.

Au point de vue confessionnel, sur ces 34.405 enfants, 29.678 sont catholiques, 315 protestants et 4.412 infidèles.

NATAL

Nouvel orgue à Notre-Dame à Maritzburg.

Le journal *The Natal Witness* du 2 novembre dernier nous apprend qu'une belle cérémonie a eu lieu, sous la présidence de Mgr Delalle, évêque du Natal, à l'occasion de l'inauguration des orgues en l'église Notre-Dame.

S'inspirant heureusement de la circonstance, Monseigneur rappela dans un éloquent discours l'excellence de la musique sacrée. C'est un don qui vient de Dieu, et il doit nous conduire à Dieu.

Il faut que l'homme chante; il faut que la musique supplée à l'impuissance de la parole quand nous devons traduire les plus beaux sentiments du cœur et les plus saintes émotions de l'âme. Voilà le rôle de la musique.

Ce n'est pas pour produire en nous des impressions troublantes ou flatter nos instincts de sensualisme que Dieu nous a fait ce présent, c'est pour nous aider à nous élever chaque jour plus près de Lui, principe de toute harmonie et fin de toute beauté.

Les orgues n'oublieront pas le religieux programme que Monseigneur leur a tracé.

Grâce au concours d'excellents artistes et à l'habile direction du chœur par le P. Sormany, le concert religieux a obtenu un brillant succès.

Disons en terminant que l'orgue est un des plus beaux du Sud de l'Afrique. Il compte 86 notes (claviers et pédales) et a déjà coûté 14.000 francs.

AVIS A NOS LECTEURS

Rectification de la liste des Oblations de 1904.

Par suite d'une omission dans l'envoi des formules d'Oblation, nous croyons devoir faire connaître dès aujourd'hui aux Oblats de l'année 1904 que le numéro d'ordre qui leur a été indiqué dans nos *Missions* de Décembre 1905 doit être pour tous, sauf le premier (Fr. D'Amour Charles-Emile, N° 2.477), reculé de deux.

Les N°s 2.478 et 2.479 sont attribués aux Frères Ferri et Fonte qui ont fait leur oblation le 1er janvier à Rome. En conséquence le R. P. Welch aura le N° 2.480 au lieu de 2.478, et ainsi de suite pour les autres.

Afin d'éviter ces rectifications tardives, nous prions les intéressés qui auraient été omis ou classés d'une manière défectueuse dans la liste des Oblations qui paraît dans nos *Missions* à la fin de chaque année de ne pas attendre, pour adresser leurs réclamations, que les numéros soient donnés. Entre la publication de la première liste et de celle qui porte le numéro d'ordre, il y a un an. Ce délai semble suffisant pour permettre à tous de faire parvenir en temps utile leurs réclamations.

En outre du désagrément qui peut résulter des changements de numéros, ces rectifications occasionnent des frais d'impression et des pertes de temps. C'est donc un motif de charité, de pauvreté et d'ordre, tout à la fois, qui doit nous engager à éviter ces retards.

Quant aux *Missions*, elles pensent qu'il leur suffira d'en avoir signalé les inconvénients pour en prévenir désormais le retour. En Décembre prochain, les listes de 1905 et 1906 seront précédées de la liste rectifiée des Oblations de 1904.

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 383,2,06.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 174. — Juin 1906.

UN DEVOIR DE FAMILLE

Au cours d'une conversation tenue en présence de notre vénéré Fondateur, on s'entretenait de deux jeunes hommes de grande famille, pour vanter leur intelligence, leur application au travail, la dignité de leur vie et pronostiquer le brillant avenir que leur promettait ce bel assemblage de qualités. On mettait surtout en relief les délicates attentions de leur amour filial à l'égard de leur mère. « Oh ! interrompit Mgr de Mazenod demeuré jusque-là silencieux, ils ne peuvent être que bons, puisqu'ils aiment tant leur mère ! »

L'amour d'un jeune homme pour sa mère est, en effet, un certificat de bonne conduite, de préservation morale, d'intégrité de cœur.

Vraie dans l'ordre naturel, cette affirmation de l'expérience l'est aussi dans l'ordre surnaturel. Le chrétien est bon qui aime l'Eglise sa mère ; le religieux est bon qui

aime la Congrégation dans laquelle il naquit à la vie parfaite.

Les mots de patrie et de famille ne signifient pas des fractionnements arbitraires de la grande famille humaine, mais des classifications voulues par Dieu et qu'on ne peut briser sans causer des perturbations et des souffrances qui troublent l'harmonie de l'humanité.

Celui-là ne serait pas suffisamment homme qui ne s'attacherait pas à sa patrie, ne se préoccuperait pas de ses intérêts, ne souffrirait pas de ses douleurs et porterait, d'un cœur léger, le deuil de sa disparition.

Jusqu'à la fin du monde, l'humanité s'apitoiera sur ces tribus juives assises le long de l'Euphrate, impuissantes à tirer un son de leurs voix éteintes par la douleur ou de leurs lyres suspendues aux saules du rivage, tant le souvenir de Sion piétinée par l'Assyrien opprimait leur âme et désolait leur cœur! Jusqu'à la fin du monde, l'humanité évoquera avec émotion le souvenir de ces guerriers antiques dont Virgile a immortalisé le patriotisme et la douleur :

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva;

de ces héros qui, au moment de fermer les yeux à la lumière du jour, jetaient un regard vers la patrie lointaine et toujours plus aimée :

Et dulces moriens reminiscitur Argos.

L'amour de la famille est encore plus fort et plus tendre que celui de la patrie. Comment s'en étonner? La famille n'est-elle pas encore plus nécessaire que la patrie au progrès moral et au développement physique de l'homme? On peut ne pas avoir une généalogie illustre; mais on ne peut pas être sans généalogie. Qui n'aimerait ce jardin fermé où, plante frêle et délicate, mais amoureusement gardée et cultivée, il a grandi dans la chaude atmosphère de l'amour paternel et maternel!

De tous les renégats de l'ordre naturel, le plus hideux est celui qui méconnaît ses ascendants et rougit d'être de leur lignée. « *Quam malæ famæ est qui derelinquit patrem; et est maledictus a Deo qui exasperat matrem!* (Eccli., III, 18.) Que mal famé est celui qui délaisse son père; et il est maudit de Dieu celui qui provoque les larmes de sa mère! »

Dans l'ordre surnaturel, notre patrie est l'Eglise, et notre famille la Congrégation qui nous a donné son nom, ennoblis de ses mérites, orientés vers les cimes de la perfection.

Notre famille religieuse est née de l'amour de Dieu et de l'amour de l'Eglise. Notre vénéré Fondateur nous l'apprend, dans la préface de nos Règles. « *Ecclesia, præclara Christi Salvatoris hæreditas quam acquisivit sanguine suo, in diebus nostris, sævæ deprædationi patuit... In hoc miserrimo rerum statu, Ecclesia conclamat sibi ministros, quos ad divini sui Sponsi causam adjunxit, ut toti sint, qui verbo et exemplo, fidem in corde plerœque partis filiorum suorum sopitam suscitent... Malorum istorum consideratione commota sunt corda quorumdam sacerdotum, quibus gloria Dei cura est, qui Ecclesiam charitatis affectu prosequuntur, et vellent victimas sese, si expediret, animarum saluti devovere.* »

Un Oblat de Marie doit tout son cœur à Notre-Seigneur et à l'Eglise : il doit aussi tout son cœur à la Congrégation qui l'a fait prêtre de Jésus et apôtre de Marie. Il n'aimerait pas Notre-Seigneur et il n'aimerait pas l'Eglise, s'il n'aimait pas sa famille religieuse. Ces trois amours se compénètrent tellement qu'ils ne peuvent pas grandir ou se développer séparément. Voulons-nous savoir le degré de notre amour à l'endroit de Notre-Seigneur? Examinons quelle est l'intensité de notre dévouement aux œuvres de notre Congrégation.

Si tous les saints, quelque diverses qu'aient été les circonstances dans lesquelles s'écoula leur vie, ont tous

ce trait commun : l'amour de Notre-Seigneur par-dessus tout ; les saints religieux, qu'ils aient usé leur vie dans l'austère cloître d'une Chartreuse, ou sur le champ d'un apostolat dévorant, ont tous également un trait de ressemblance qui leur est commun : l'amour de leur Congrégation, amour filial, enthousiaste, passionné, indestructible.

En est-il un seul qui ne se soit approprié ces maximes de saint Jean Berchmans : « Je vis très content dans ma vocation, et j'éprouve souvent une grande tendresse de cœur à l'égard de la Compagnie. — *Vivo in vocatione mea, et magnam sæpe sensi teneritudinem erga Societatem Jesu.* — Je suis très content, et, durant ce semestre, j'ai éprouvé pour la Compagnie une affection telle que je n'en n'avais pas eue jusqu'ici ? » Quel est le vrai religieux qui, méditant, comme autrefois saint Alphonse Rodriguez, sur le chagrin le plus cuisant qui pourrait lui survenir, ne conclurait pas avec lui : « Il n'en est pas d'autre que mon renvoi de la Compagnie de Jésus ? »

Dans les Instructions que saint Ignace donne à ceux de ses prêtres appelés à commenter ses *exercices spirituels* devant des religieux appartenant à d'autres Congrégations, nous lisons : « Ils veilleront à les affermir dans leur vocation, à les convaincre que Dieu les a introduits dans cette voie pour les mener à l'éternelle béatitude, à faire grand cas des Règles de leur Ordre, à les garder avec une extrême ponctualité et à s'attacher toujours plus à leur Institut. »

« Quelle douce paix loin du monde ! s'écriait le frère Camper dont la mémoire est demeurée en bénédiction parmi nous. Que les hommes connaissent peu les avantages de la vie religieuse ! Dieu l'a fait ainsi, parce qu'il veut être honoré et servi dans toutes les positions. S'il ne cachait ainsi les avantages de la vie religieuse, s'il les exposait à la vue de tous, s'il en montrait toutes les douceurs, tous les hommes voudraient l'embrasser. — Le plus grand

malheur qui pourrait m'arriver serait de me voir dépouillé de cet habit. — Je m'estime plus heureux que les plus puissants monarques de la terre, et je n'échangerais pas le nom d'Oblat de Marie Immaculée contre les titres les plus magnifiques. »

A cette voix d'un jeune profès, dont l'ardeur pourrait paraître à quelques-uns trop juvénile, fait écho, parmi nous, la voix grave et solennelle d'un homme dont la pondération fut l'un des caractères distinctifs, le vénérable Cardinal Guibert. « J'avoue que je n'ai pas assez de vertu, écrivait-il un jour au Père de Mazenod, pour supporter l'idée d'être éloigné, pendant trois semaines, de la communauté, et la précaution de ne me découvrir la durée de mon exil qu'à diverses reprises, n'a pas été déplacée. » Sur le tard de sa belle vie, alors que Paris et la France avaient les yeux arrêtés sur lui, il écrivait au T. R. P. Fabre : « Une des consolations de ma vieillesse, c'est de voir les Oblats monter à Montmartre. Je mourrai content, parce que, quand je ne serai plus, je vivrai dans cette chère famille qui continuera l'œuvre que je viens de commencer. »

Tous les vrais religieux parlent et agissent de même. Tels ces premiers compagnons de saint Philippe de Néri qui, libres de tout engagement vis-à-vis de la Congrégation de l'Oratoire, mouraient tous dans son sein, avant d'avoir songé qu'il leur était loisible d'en sortir.

Pourquoi le véritable religieux voue-t-il à sa Congrégation cette ardeur et cette persévérance d'affection ? Parce qu'elle est sa mère, son principe de vie, dans l'ordre surnaturel, et qu'elle a droit de lui dire, comme l'apôtre saint Paul aux premiers fidèles : « Je vous donne mon enseignement comme à des fils très chers, car, quand vous auriez dix mille précepteurs dans le Christ, vous n'avez pas cependant beaucoup de pères, et c'est moi qui par l'Evangile vous ai engendrés dans le Christ Jésus. » (I Cor., IV, 14.)

La vocation religieuse n'est un aimant qui attire les âmes, qu'à la condition d'être concrétée dans un Institut

religieux. Tant que le désir de la perfection demeure vague, imprécis, il est incapable de pousser une âme hors du monde pour la délivrer des vulgarités de la vie. Mais le jour où s'offre à elle une Congrégation qui satisfait ses aspirations, ce jour-là sa vocation prend corps, se solidifie, devient quelque chose de consistant ; cette âme a trouvé sa famille d'adoption. Vivre de sa vie, se pénétrer de son esprit, prendre ses mœurs, se vouer au développement de ses intérêts, par elle se donner à Notre-Seigneur et aux âmes, l'introduiront et la maintiendront dans la voie des parfaits.

La dette qu'elle contracte vis-à-vis de cette famille surnaturelle commence à courir, dès ce jour, et elle ira toujours en grossissant. Célèbre est la parole d'Aristote : « *Diis, Parentibus et Magistris nemo potest reddere æquivalens.* A l'égard de Dieu, de nos parents, des maîtres qui façonnèrent notre esprit et notre cœur, nous vivons et nous mourons insolvables. »

Nous ne donnerons non plus jamais à notre Congrégation l'équivalent de ce que nous avons reçu d'elle. Si persévérant et si intense que soit notre dévouement, nous serons toujours ses débiteurs.

Récapitulons, dans le silence de la méditation, les grâces et les bienfaits reçus, et comme conclusion, nous appliquerons à notre vocation religieuse la parole que Salomon a dite de la Sagesse : « Tous les biens me sont venus conjointement avec elle, et par son entremise une considération d'inappréciable valeur. »

Ce fait est hors de conteste, même quand il nous paraîtrait que ce que nous avons reçu n'égale pas ce que nous avons donné, ni surtout ce que nous avions espéré.

La perfection des Congrégations, pas plus que celle des individus, n'est jamais absolue. Le pieux auteur de l'*Imitation* le fait remarquer : « En cette vie, toute perfection est accolée à une imperfection, *omnis perfectio, in hac vita, quamdam imperfectionem habet.* » Ces

collectivités que nous appelons *communautés, congrégations* sont donc un agrégat d'individus qui n'ont pu mettre ensemble leurs qualités qu'à la condition de juxtaposer leurs défauts. Une communauté sans tache et sans rides, *sine macula et sine ruga,* est donc impossible ici-bas. La vérité force chacun de nous à le reconnaître, puisque si cette communauté idéale avait existé avant nous, elle aurait cessé d'être le jour où elle nous a admis.

Nous aurions pu, il est vrai, frapper à la porte d'une autre Congrégation, nous incorporer à un autre Institut, et là, trouver, dans l'ordre de la nature comme dans celui de la grâce, des ressources plus abondantes et de plus énergiques moyens de perfection. Admettons-le, bien que cette possibilité, si nous considérons notre nature, ne puisse jamais atteindre à la probabilité.

Mais, que dire d'un enfant qui tiendrait ce langage : « Dans une autre famille, j'aurais trouvé plus de confort et plus d'amour. Si j'avais eu un autre père et une autre mère, ma nature aurait obtenu un développement intellectuel et une élévation morale plus considérables. Dès lors, puisque j'ai à me plaindre, et non sans fondement, des auteurs de mes jours, je leur refuserai dorénavant le respect, les secours, l'affection dont on me dit que je leur suis redevable ? » Cet horrible langage ne vouerait-il pas ce fils dénaturé à l'éternelle honte et à l'universelle réprobation ?

Et un Religieux s'approprierait ce raisonnement et tiendrait ce même langage ! Puisqu'il renie son Institut, ne mérite-t-il pas que son Institut le renie ?

Mais, quand j'admettrais que ma Congrégation aurait pu et dû faire plus et mieux pour moi, suis-je dispensé de la remercier pour tout ce qu'elle a fait ?

Par elle, je suis religieux. Les personnes de mon entourage font grand cas de ce titre qui me vaut, d'un côté, un surcroît d'estime et de vénération, de l'autre côté, un

surcroît de haine et de persécution. En présence d'un véritable religieux, nul n'est indifférent ; je dirai plus, nul ne peut l'être. Une phrase célèbre de l'auteur de l'*Imitation* nous donne la clé de ce mystère : « O saint état de la vie religieuse, s'écrie-t-il, qui rend l'homme l'égal des Anges, agréable à Dieu, redoutable au démon, vénérable à tous les fidèles ! » (*Imit.*, III, c. x.) Ce n'est pas une exclamation oratoire, ni moins encore une exagération, le célèbre Auteur que nous citons était incapable de cette faiblesse ; c'est l'exposé d'un fait que l'expérience du monde chrétien constate depuis des siècles. Mais quel religieux et quelle religieuse peuvent lire ces lignes sans joindre les mains pour remercier Dieu qui les a couronnés de cette auréole et investis de cette puissance ?

Par ma Congrégation, je suis prêtre ; plus que cela, classé dans l'aristocratie du sacerdoce. Sans doute, l'état religieux compte beaucoup de prêtres, qui n'eussent jamais gravi les marches de l'autel, si une famille surnaturelle, se substituant à leur famille de la terre, n'eût mené à bonne fin leur éducation littéraire et leur formation sacerdotale. Ceux-là doivent se souvenir que David, berger de naissance et roi par l'élection divine, a proclamé, au Livre des Psaumes, qu'il devait à Dieu une particulière reconnaissance. ***Et elegit David servum suum, et sustulit eum de gregibus ovium, pascere Jacob, servum suum, et Israel, hæreditatem suam.*** (Ps. LXXVII, 70.)

Mais la constitution morale du prêtre-religieux est plus forte, plus résistante, plus imprégnée de surnaturel, du moins s'il a correspondu aux grâces de sa vocation. Son action est, par conséquent, plus intense, plus pénétrante, plus étendue. Lisez l'histoire de l'Eglise, ou bornez-vous seulement à feuilleter les pages de votre bréviaire, et voyez quelle énergie morale les grands missionnaires de tous les siècles ont puisée dans la pratique des observances religieuses. Nous ne prêtons pas assez d'attention à ce surplus de vie surnaturelle, créé et entretenu en nous par l'état

religieux ; mais les prêtres séculiers nous portent une sainte envie, et les fidèles sentent d'instinct notre supériorité. Or, cette supériorité, incontestable encore qu'elle soit quelquefois contestée, n'est pas le fait, ni de notre intelligence, ni de notre savoir-faire, ni de notre éloquence ou de notre érudition, puisque le clergé séculier compte, et en grand nombre, des prêtres dont les qualités naturelles sont supérieures aux nôtres, mais de la grâce qui nous a appelés à la vie religieuse et qui nous y a conservés.

Que ne devrions-nous pas ajouter encore, si notre Congrégation nous avait permis de tenir ce ministère excellent qu'est l'épiscopat ? Ne le considérons qu'au point de vue surnaturel, abstraction faite des avantages qu'il peut procurer, et tel que l'envisageait notre vénéré Fondateur, quand il se montrait heureux d'avoir été élevé à ce faîte du sacerdoce. Serions-nous moins unis et moins soumis à notre Mère, parce que nous sommes plus haut placés ? nous mettrions-nous sur le pied d'une émancipation absolue, et le monde aurait-il la tristesse de voir Salomon refuser sur son trône une place à sa mère, Bethsabée, qui le lui a valu ?

Ainsi n'ont point pensé ni agi les prélats que notre Congrégation a donnés à l'Eglise. Ouvrons nos annales.

Mgr Taché, dont le nom demeurera longtemps glorieux et révéré dans les régions du Nord-Ouest Américain où il a implanté d'une manière si honorable notre Congrégation et nos œuvres, écrivait au T. R. P. Fabre : « Bien des événements se sont succédé, bien des choses ont changé autour de moi ; une chose est demeurée inaltérable dans mon cœur, c'est mon attachement à ma Congrégation. Dieu a écouté mes soupirs dans une circonstance où je souffrais beaucoup ; je lui ai demandé de tout endurer, mais de ne pas subir l'épreuve de perdre de mon affection pour ma famille religieuse. » — « Vous n'avez pas de fils plus dévoués, écrivait-il encore au P. Fabre, que ceux des vôtres qui ont reçu la plénitude du sacerdoce ; on nous

connaîtrait bien peu, si on allait croire qu'en devenant évêques nous sommes moins Oblats. »

Il faudrait un volume pour réunir les protestations d'amour, de fidélité et de dévouement pour la Congrégation tombées de la plume et jaillies du cœur de cet incomparable apôtre que fut Mgr Grandin. Les Bonjean, les Mélizan, les Faraud, les Clut, les Durieu ne parlaient pas autrement.

Avec la double dignité de religieux et de prêtres, notre Congrégation nous a conféré celle d'apôtres. Ecoutons saint Paul : « Vous êtes le corps du Christ et les membres de ses membres. Or, Dieu a établi dans son Eglise d'abord les apôtres, en second lieu les prophètes, en troisième lieu les docteurs. » (I Cor., XII, 28.) Cette prééminence de l'apôtre sur tous les autres ouvriers de l'Evangile, saint Paul la met encore en relief dans son épître aux Ephésiens. Or, si un jour le lot de Mathias nous est échu, et si l'appel divin nous a agrégés, comme ce grand homme, au collège des apôtres, *et annumeratus est cum undecim apostolis*, par quel intermédiaire avons-nous entendu cet appel ? Notre Congrégation. Si la vérité et la reconnaissance envers Dieu mettaient sur nos lèvres, au soir d'une vie laborieusement remplie, ces paroles : « Je ne suis, il est vrai, que le plus petit des apôtres, je ne suis même pas digne d'être appelé apôtre ; c'est la grâce de Dieu qui m'a fait ce que je suis, et cette grâce n'a pas été stérile en moi, car j'ai travaillé plus que tous, non pas seul, mais avec l'aide de la grâce (I Cor., XV, 9) ; j'estime même que mes travaux ne sont pas inférieurs à ceux des grands apôtres » (II Cor., XI, 5) ; si la vérité et la gratitude envers Dieu mettaient sur nos lèvres ce témoignage, notre Congrégation ne devrait-elle pas entrer en part de notre reconnaissance ?

Elle nous a faits apôtres, et, l'ajouterai-je ? elle nous a enrôlés dans la phalange d'apôtres la plus chère au Cœur de Jésus : les apôtres des petits, des pauvres, des plus déshérités. « *Præ oculis semper erit, præcipuum esse Instituti scopum, animabus magis derelictis scilicet opitulari.* »

Le Psalmiste l'avait constaté autrefois : le monde, égoïste et jouisseur, s'était déchargé sur Dieu du soulagement du pauvre : « *Tibi derelictus est pauper.* » Le Verbe fait chair prit donc à sa charge cet abandonné. La maxime directrice de sa vie publique fut : « Le Seigneur m'a envoyé évangéliser les pauvres. » Pour preuve de la divinité de sa mission, il jeta au monde cette affirmation : « Les pauvres sont évangélisés. » S'il revenait au monde, changerait-il d'attitude et de tactique ? Donnerait-il comme but premier de son ministère l'évangélisation des riches ? L'entendrait-on béatifier le riche et prôner les manieurs d'argent ? Non. « Il s'anéantirait » parmi les évangélistes et les serviteurs des pauvres, afin de se dévouer une fois encore à ces privilégiés de son Cœur.

Qui a médité sérieusement cette parole : « Ce que vous avez fait au plus petit des miens, c'est à moi que vous l'avez fait », bénira éternellement Dieu de l'avoir appelé dans un Institut religieux, qui a choisi pour son lot l'évangélisation des pauvres. Notre drapeau porte donc l'empreinte d'un glorieux blason ; ne le perdons jamais de vue.

Ce fut un pauvre et un évangéliste des pauvres qui entendit le Sauveur expirant lui dire : « Mon fils, voici ta Mère. » Est-ce parce que notre vénéré Fondateur s'était voué à l'instruction du peuple et des pauvres que le pape Léon XII baptisa ses disciples du titre d'Oblats de Marie Immaculée ? Quel nom ! quelles grâces et quelles espérances il renferme ! Si le simple serviteur de Marie peut compter, et avec fondement, qu'il est un élu pour l'éternité, un Oblat de Marie ne peut-il pas espérer que la Vierge Immaculée broiera sous son talon virginal les ennemis qui attenteraient à la sécurité de sa vie ? Mais c'est notre Congrégation qui nous fournit encore cette arche de salut. Qui ne s'approprierait la parole du Fr. Camper, que nous citions

plus haut : « Je m'estime plus heureux que les plus puissants monarques de la terre, et je n'échangerais pas le nom d'Oblat de Marie Immaculée contre les titres les plus magnifiques ? »

***

Si nous passons de ces considérations de l'ordre surnaturel, aux raisonnements de l'ordre naturel, il nous sera aisé de constater que la nature s'unit à la grâce pour nous prêcher la piété filiale à l'égard de notre famille religieuse.

Dès que le patriarche Tobie eut entendu le nom du jeune compagnon qui s'offrait à conduire son fils : « Vous êtes d'une grande famille, lui dit-il, mais, de grâce, ne vous formalisez pas de ce que j'ai désiré connaître votre nom. » Le novice admis dans une Congrégation religieuse reçoit, par le fait même, des lettres de noblesse. Il s'incorpore à une famille justement considérée, il en prend le nom et il bénéficie de l'estime et de la vénération qu'elle a su conquérir.

Si cette Congrégation a donné à l'Eglise des saints, des savants, des hommes d'œuvres, chacun de ses membres apparaît comme auréolé par les rayons lumineux que ces grands hommes projettent. Dans le monde, un grand nom est toujours un avantage ; à moins de la preuve du contraire, celui qui le porte en est supposé digne. Il n'a pas encore parlé ou agi, et déjà un courant de sympathie s'est établi en sa faveur, et on est heureux de penser que ses ancêtres se survivent en lui.

Pareillement, un religieux offre d'abord aux fidèles, comme lettres de créance, le nom de sa Congrégation. Ceux-ci, prévenus en sa faveur par ce titre qui rappelle de grandes vertus et de sublimes dévouements, estiment qu'il n'est inférieur à aucun de ses frères. Ils l'apprécient avant de le connaître. « Vous êtes de noble race, semblent-

ils lui dire, et bon sang ne peut mentir. » Pour l'arracher à ce piédestal, il faut qu'il soit affligé d'une manifeste infériorité, ou de talent ou de vertu.

Aussi avantageuse n'est pas la condition d'un prêtre séculier. Avant que les trompettes de la renommée consentent à sonner à son profit, il doit faire sa trouée, pour ainsi dire, au fil de l'épée, et conquérir péniblement la notoriété, l'estime, la sympathie. Il avance, escorté par son seul mérite personnel ; tandis que le religieux marche, précédé et nimbé par les mérites de sa Congrégation.

Ces grandes familles de saint Benoît, de saint Dominique, de saint Ignace, ne comptent pas que des hommes de talent, de savoir, de vertu et de zèle. Ceux qui l'affirmeraient n'auraient pas l'illusion de le croire. Le constater n'obscurcit pas leur lustre. Quelle famille a été plus haut placée par nos Saints Livres, dans l'estime d'Israël et même du monde, que celle du patriarche Jacob ? Pouvons-nous oublier cependant que, sur son lit de mort, ce patriarche caractérisa l'un de ses fils par cette peu flatteuse qualification : « *Issachar, asinus fortis ?* » Même les familles les plus illustres doivent convenir que tous leurs fils ne marchent pas de pair avec Mabillon, Albert le Grand ou Suarez.

Mais le peuple n'arrive que tard à reconnaître l'infériorité intellectuelle d'un religieux, tant il est persuadé que l'état religieux ne compte que des hommes de choix. Les supérieurs de ces Instituts ont l'impérieux devoir de ne pas employer un mode de recrutement qui infirme cette appréciation. Car, par une réaction douloureuse, mais fatale, le religieux qui a déçu l'opinion de ses concitoyens la trouve d'autant plus sévère qu'elle lui fut d'abord plus favorable. Et ce n'est pas seulement sa personne qu'elle atteindra ; non, elle déchirera son Institut tout entier. Inconséquence, dira-t-on ; soit, mais réalité. Pouvons-nous empêcher le monde de dire : *Ab uno disce omnes ?*

De même que le religieux fidèle à sa vocation est sur-

élevé par l'estime du peuple, ainsi le religieux ignorant ou peu vertueux est surbaissé et même ravalé. Notre-Seigneur l'a dit : le sel affadi n'est plus bon qu'à être foulé par les pieds de tous.

Il serait superflu de le faire remarquer : le religieux qui abandonne sa Congrégation, quelle que puisse être sa valeur personnelle, et même quand sa valeur personnelle serait supérieure, n'est plus qu'un déchu. Il dira peut-être : « Mais je n'ai perdu qu'une dénomination extrinsèque ; je n'ai déposé qu'un habit qui, incapable de faire le moine, ne peut pas davantage faire l'homme vertueux ou intelligent ; je demeure par suite, aujourd'hui, ce que j'étais hier et avant-hier. » Erreur. Vous avez perdu vos titres de noblesse, vous êtes un découronné.

Qui n'a assisté, et avec tristesse, à ces lamentables déchéances ! Dans leur cloître, ces religieux semblaient avoir plus que la taille ordinaire des hommes : *Videbantur aliquid esse.* Leur parole subjuguait, leur apostolat était fécond, la faveur populaire les environnait, l'estime du clergé les ennoblissait. Une fois sortis de leur Institut, et rendus à la vie séculière, ils n'ont plus paru que des astres pâlis, sans rayons, incapables de produire lumière et chaleur.

Nous en avons connus qui, parvenus, par leur incontestable mérite, au faîte de la hiérarchie ecclésiastique, n'ont pas pu cependant obtenir leur entière réhabilitation, ni reconquérir la vénération que le monde leur prodiguait si généreusement, quand ils marchaient sous le pauvre costume de leur Ordre.

Nous en avons connus qui ont été frappés d'une sorte d'impuissance, réduits à mener une vie découronnée, inutiles aux autres et insupportables à eux-mêmes. Ils étaient orateurs, écrivains, hommes de savoir et de savoir-faire. On dirait que toutes ces belles qualités les ont abandonnés sur le seuil du cloître qu'ils désertaient. Ne nous en étonnons pas ; c'est la première partie de leur châtiment.

Ils étaient puissants, mais par la grâce de leur vocation. Lisez l'histoire de Samson que les commentateurs appellent « *typus religiosorum Novi Testamenti.* » Tant qu'il est fidèle à son vœu et à sa vie de Nazaréen, sa force est surhumaine, irrésistible, toujours victorieuse. Les morsures des lions et les stratagèmes des Philistins ne peuvent rien contre l'acier de ses bras ou de son caractère. Dès qu'il se dépouille des insignes du Nazaréat, dès qu'il livre les tresses de sa chevelure aux ciseaux d'une Philistine, dès qu'il rentre, par cet acte d'apostasie, dans la vie ordinaire, sa miraculeuse force disparaît ; Samson n'est plus un héros sans pareil, mais un homme vulgaire, sans force physique et sans élévation morale.

Grande et terrible leçon !

Dans le plan de la Providence, notre Congrégation a le droit de s'approprier la parole de Notre-Seigneur et de nous dire : « Je suis la vigne et vous êtes les branches ; comme la branche qui n'adhère pas au cep ne peut par elle-même porter du fruit, ainsi de vous, si vous ne demeurez pas en moi. »

Quel attachement d'esprit, de cœur et de volonté ne devons-nous pas avoir pour notre Congrégation ! Quel souci de son progrès spirituel et de son avancement même temporel ! La parole du Sage demeurera toujours vraie : « De tout votre cœur, honorez votre père, et n'oubliez jamais les sollicitudes de votre mère ; souvenez-vous que vous n'êtes venus au monde que par eux, et agissez avec eux comme ils ont agi envers vous. » (Eccli., VII, 29.)

Nous ne sommes nés à la vie religieuse que par notre Congrégation ; que nul de ses intérêts ne nous demeure étranger, même dans l'ordre naturel. Ecoutons et retenons cette exhortation de saint Ambroise : « Nourrissez votre « père, nourrissez votre mère ; et quand vous avez donné « son pain à votre mère, ne croyez pas avoir payé les « douleurs, payé les tortures intimes qu'elle a endurées « pour vous. Vous ne lui avez pas rendu la nourriture

« qu'elle vous prodigua avec une si grande tendresse
« d'affection, la tirant de sa propre substance ; vous n'avez
« pas reconnu la faim qu'elle a endurée pour vous, afin
« de ne prendre aucun aliment qui pût vous être nuisible.
« Et vous supporteriez qu'elle manquât de quelque chose !
« O mon fils, quelle condamnation vous attireriez sur vous,
« si vous méconnaissiez l'indigence de votre mère ! »

ANGLETERRE

Au Pays de Galles.

Nos Missions du Pays de Galles, quoique de fondation récente, ne sont pas tout à fait inconnues de nos lecteurs. Dans le rapport qu'il présenta au Chapitre Général de 1904, le R. P. Mᵉ Sherry, *O. M. I.*, Provincial d'Angleterre, se plut à en faire connaître la naissance et les difficiles commencements.

Depuis cette époque, quelques heureuses nouvelles nous sont parvenues — modestes mais précieuses. D'autre part, le Bulletin trimestriel de l'Archiconfrérie de Notre-Dame de Compassion a donné, dans son nº de juin 1905, des renseignements du plus haut intérêt sur ces Missions.

***

Un mot de géographie et d'histoire.

Comparé à la Grande Bretagne, le Pays de Galles n'est que d'une faible étendue (20.797 kilomètres carrés, y compris le Comté de Monmouth).

Il ne se compose guère que de deux péninsules s'avançant dans les flots de l'Atlantique en dehors de la masse insulaire ; mais il contraste nettement avec toute la région méridionale de l'île, car c'est là que s'élèvent les plus hauts sommets au sud des Highlands d'Ecosse. Ce territoire montueux, qui se distingue moins par la fierté des cimes que par la variété des aspects, la grâce sauvage des vallées, la richesse de la verdure, l'abondance des lacs et des eaux ruisselantes, est le plus ancien de la Grande-Bretagne ; le reste de l'île n'était pas encore soulevé au-dessus des mers, que déjà les assises de Galles se dressaient en îlots au milieu de l'Océan. Elles sont le reste d'une Bretagne, antérieure à celle qui de nos jours est devenue l'Angleterre et l'Ecosse.

Ceux qui peuplent cette terre antique se distinguent aussi des autres insulaires par l'antiquité de leur origine : ce sont les descendants des aborigènes de la contrée ; et, du haut de leurs montagnes, ils regardent les Saxons, les Jutes, les Danois et les Normands comme des étrangers nouveaux venus.

Lorsqu'en 411 l'empereur Honorius eut abandonné la domination de la Grande-Bretagne, les Bretons, harcelés par les peuplades venues des montagnes du Nord (Ecosse), appelèrent à leur secours les Jutes, les Angles et les Saxons. Mais ceux-ci se tournèrent contre les Bretons et les refoulèrent dans les montagnes de l'ouest, dans la presqu'île de Cornouailles et au delà de la mer, dans l'Armorique ; et comme les Saxons donnaient aux Bretons le nom de *Welsh*, on finit par appeler *Wales* la province occidentale de l'île.

Jusqu'au XIIIᵉ siècle, les Bretons du Wales, autrement dit les Gallois, conservèrent leur complète autonomie. Ce fut Edouard Iᵉʳ qui annexa la principauté de Galles au royaume d'Angleterre. Malgré cette perte de leur indépendance, les Gallois qui se donnent à eux-mêmes le nom de *Cymri*, ce qui signifie « ceux qui ont une même patrie »,

ne cessèrent de se regarder comme un peuple distinct et saisirent maintes occasions de se révolter contre les souverains anglais.

L'avènement d'Henri VII, petit-fils du prince *Gallois* Owen Tudor, parut les calmer. Néanmoins, plus d'une fois encore dans la suite, ils profitèrent de guerres civiles pour essayer de reconquérir leur indépendance. C'est ainsi qu'au XVIIe siècle ils se montrèrent zélés partisans de Charles Ier, ce qui était une manière indirecte de tenir en échec le gouvernement de Cromwell. Pendant les sept années que dura la guerre, les Gallois restèrent fidèles à la cause de Charles, qu'ils avaient embrassée comme la leur propre; et le *Protecteur* dut, à plusieurs reprises, sévir contre ces rebelles. Cette levée de boucliers des Gallois contre la domination anglaise fut la dernière jusqu'en 1843, époque à laquelle des hommes, habillés en femmes et parcourant le pays sous le nom de « *Rébecca et ses filles* », déclarèrent la guerre aux bénéficiaires de la dîme et aux collecteurs de péage. Pour justifier leurs revendications, les promoteurs du mouvement s'appuyaient sur le verset 60 du chapitre XXIV de la Genèse, qui formule en ces termes les adieux des frères de Rébecca à leur sœur, partant avec Eliézer : « Vous êtes notre sœur. Croissez en mille et mille générations; et que vos descendants se mettent en possession des villes de leurs ennemis. » De là le nom de *Rébeccaïtes*, donné aux insurgés Gallois de 1843. — Le gouvernement finit par reconnaître la légitimité de leurs griefs, et des réformes furent introduites dans la perception d'une taxe, devenue écrasante pour les petits fermiers et les laboureurs.

Dans les temps antiques, l'île d'Anglesey, à l'extrémité nord-ouest du Pays de Galles, était l'île celtique par excellence. C'était le lieu de résidence des druides les plus vénérés, qui y tenaient une célèbre école.

« De leur retraite, environnée de tous les côtés par les eaux, dit Elisée Reclus, ils avaient sur les habitants de la

Grande-Bretagne le pouvoir que donne le mystère : c'est là, pensent plusieurs historiens, que venaient s'initier les prêtres d'outre-mer, même ceux des Gaules. On montre encore, presque en face de Carnarvon, de l'autre côté du détroit, des ruines, auxquelles on donne les noms de *Terr Drew* et de *Terr Beirdd*, c'est-à-dire de : *Hameau des Druides* et de *Hameau des Bardes.* » Du reste, « tout le Pays de Galles, ajoute le même écrivain, est encore un temple, non de la religion des druides, mais de cultes antérieurs; et partout se voient des pierres (*çaer* ou *caern*), des fontaines ou des ruines, rappelant quelque miracle d'autrefois ou les hauts faits mythiques des aïeux Cymri. »

A l'époque chrétienne, les deux gloires des Gallois furent saint David, évêque de *Caerleon*, et sainte Winefride, vierge et martyre.

Le premier s'appelait en gallois *Dewi*. Devenu évêque de Caerleon, ville à laquelle la tradition populaire rattache le souvenir du roi Arthur et celui de la fameuse *Table Ronde*, Dewy transféra plus tard le siège épiscopal à *Menapia* ou *Menevia*, ville située à l'extrême pointe sud-ouest du Pays de Galles, et appelée dans la suite, en souvenir du pieux évêque, *St. David*. Saint David vivait à la fin du Ve siècle.

Quant à sainte Winefride, elle fut martyre de la chasteté, puisque le prince païen dont elle refusa les avances lui fit trancher la tête. Mais les traditions du pays disent qu'elle fut ressuscitée par saint Beuno et passa le reste de sa vie, — quinze années environ, — à Gwytherin, sur le territoire de la mission actuelle de Llanrwst. Là, la sainte fut longtemps abbesse d'un fervent monastère, où elle mourut dans le courant du VIIe siècle. Le souvenir de la sainte est encore vivant dans le pays. Nos *Petites Annales* de Janvier 1905 donnent le récit du pèlerinage que le P. Trébaol conduisait à Gwytherin au mois de novembre dernier.

***

Schisme et fanatisme religieux.

Lorsqu'au XVIe siècle le vent du schisme souffla sur l'Angleterre, le Pays de Galles n'échappa pas à l'orage. On peut même dire que la révolution religieuse y eut plus de succès que dans le reste du royaume : la religion catholique, en effet, fut presque anéantie dans le Pays de Galles; et les quelques catholiques, qui pouvaient s'y trouver encore épars, n'étaient généralement pas des Gallois. Mais, soit que la forme anglaise de la nouvelle religion ne cadrât pas avec leur caractère national, soit que l'occasion leur parût bonne d'affirmer de nouveau leur passion pour l'indépendance, les Gallois ne firent pas bon accueil au rite épiscopal d'Henri VIII. Sans doute, le culte officiel fut organisé dans leur pays comme dans les autres comtés de la domination des Tudors. Mais la masse de la population galloise donna dans le protestantisme proprement dit, s'affiliant aux sectes non conformistes, surtout à celle des méthodistes, quand celle-ci vit le jour.

Au milieu du XVIIIe siècle, quand le fameux Whitefield, l'un des fondateurs du méthodisme, prêcha dans leurs vallées, la ferveur religieuse passa sur le pays entier comme une flamme; dans le moindre hameau on entendait les prédications véhémentes, les prières et les hymnes. Les sectes du Pays de Galles ont même pris l'initiative pour entraîner leurs coreligionnaires anglais dans les grandes entreprises religieuses : ce sont eux qui ont fondé la société biblique et les premières écoles du dimanche; et ils entretiennent des missionnaires dans la Bretagne française pour convertir à leur foi les frères de race, que l'Océan sépare d'eux.

C'est surtout dans la partie sud du Pays de Galles, dans

la région comprise entre Cardigan Bay et le canal de Bristol, que ce zèle religieux est demeuré plus vivace.

Une occasion récente vient de le réveiller dans l'âme de ces hommes rudes et croyants. Nous voulons parler du mouvement extraordinaire et non encore expliqué qui est connu sous le nom de « *Revival* » (Réveil).

Sans entrer dans les curieux détails que les RR. Pères Trébaol et Breton adressèrent aux *Petites Annales* de Mars 1905, rappelons brièvement l'origine, les manifestations de cette étrange explosion de fanatisme religieux.

***

Le Revival.

Il eut pour principe ou pour prétexte l'application de la récente loi scolaire qui produisit une profonde impression. L'obligation de contribuer par l'impôt à l'entretien d'écoles, à la propagation de doctrines, que condamnaient les traditions puritaines, troubla les consciences et éveilla les remords.

Dans les chapelles, les prières se firent plus nombreuses et les prônes plus ardents. Il n'y a pas un an, à New-Quay, dans une petite ville du comté de Cardigan, un prédicateur somma les croyants de se lever et d'affirmer leur conviction. Par deux fois, l'appel resta sans réponse. De nouveau, la parole du pasteur retentit. Une jeune paysanne se dressa toute droite, et, en dialecte gallois, proclama, « puisque personne ne voulait parler », « son amour pour le Christ. » Deux ou trois femmes l'imitent. La nouvelle se répand comme une traînée de poudre dans cette population silencieuse, pliée sous un ciel triste à un rude labeur. « Elles ont eu des visions. Elles ont fait des confessions publiques. » C'est le Réveil (*Revival*).

Les acteurs du premier drame parcourent les villages

voisins. A Blaenauerch, les mêmes scènes ont lieu : des élèves de la *Grammar school* de New-castle Emlyn, qui se destinent aux Ordres, viennent voir et écouter. L'un d'entre eux, le fils d'un modeste charpentier, un jeune homme de vingt-six ans, rentre bouleversé. Des visions le harcèlent et le troublent. Une force mystérieuse le pousse à jouer, dans ce mouvement, un rôle auquel ne l'appellent ni ses connaissances théologiques, ni ses dons oratoires. Evan Roberts obéit à cet appel, quitte le collège, revient à son village et commence son apostolat. Accompagné d'une maîtrise improvisée, les *Cinq Sœurs chanteuses*, il parcourt les villages du Cardiganshire et du Clamorganshire. Les églises se remplissent, les conversions se multiplient, le mouvement gagne de proche en proche...

Depuis des mois, dans le comté de Galles, depuis l'embouchure de la Severn jusqu'à Cardigan Bay, les mêmes manifestations spontanées, sans clergé pour les diriger, ni dogme pour les expliquer, se renouvellent quotidiennement dans les chapelles protestantes encombrées.

Et partout ce réveil de l'âme puritaine a provoqué une amélioration de la vie morale... A Cardiff, un cercle de jeu s'est dissous. Dans les mines de Nantyfyllon et Cwmaman, les gros mots inscrits sur les portes ont été remplacés par des textes de la Bible. Matin et soir, les ouvriers quittent le travail en chantant des psaumes... Les ingénieurs ont constaté que les chevaux et mulets étaient moins battus et mieux soignés qu'autrefois. A Swansea, des travailleurs sont venus au Work House reprendre les parents pauvres qu'ils avaient confiés à l'Assistance publique.

La criminalité a diminué. Pour la première fois à Aberdare, depuis l'établissement du tribunal (*court*), et à Newport, depuis dix-huit ans, les juges n'ont pas eu de sentences correctionnelles à prononcer et ont reçu, ainsi le veut la tradition, une paire de gants blancs...

L'alcoolisme a reculé. Les *police-courts* de Bridgend et Tredegaz, qui ont dans leurs ressorts 80.000 et 50.000 habitants, n'ont eu à prononcer que six condamnations pour ivrognerie... Les Trades-Unions décident de ne plus tenir de réunions dans les cafés. Les chefs de la Fédération des mineurs et de la Résistance des libéraux, le député ouvrier Th. Richards et le député radical Lloyd George, fondent sur ce réveil des consciences des espérances politiques.

Cette note, qui est du *Journal des Débats*, est plutôt élogieuse. D'autres le sont moins.

Sans parler d'une réaction contraire, toujours à redouter dans un avenir prochain après de semblables surexcitations, le présent lui-même n'est pas entièrement à l'abri des critiques fondées de la part des médecins aliénistes et autres.

Le cadre de cet article ne permet pas d'insister sur les dangers des moyens employés dans le « Revival. » On sait, toutefois, que l'exaltation religieuse, livrée à elle-même, sans règle, sans guide sûr et éclairé, peut conduire aux pires excès. L'Histoire de l'Eglise est là pour l'attester.

Quoi qu'il en soit, pour apprécier le changement qui s'est produit ici, il ne faut pas perdre de vue que les Gallois sont foncièrement religieux. Trop longtemps comprimés dans l'étau d'un protestantisme rigide, leurs bons sentiments naturels ont pu enfin se donner libre cours et amener cette amélioration morale qui a été constatée.

Enfin, nos Pères qui sont le plus à même de juger n'osent pas se prononcer sur les conséquences de ce mouvement, par rapport à notre sainte religion. Il faut attendre, disent-ils, et surtout prier, afin que Dieu ramène à la vraie foi ces pauvres brebis égarées, qui précisément pour s'en être écartées ne connaissent plus ni repos ni bonheur.

***

Langue.

Tout le monde admet que les Gallois sont un peuple à part. La conservation de leur idiome national, sans parler de leurs traditions et de leurs coutumes, au milieu des bouleversements du moyen âge, suffirait à elle seule pour justifier cette appréciation. En effet, tandis que la race celtique, qui forme le fond de la population actuelle de la France, de l'Alsace-Lorraine en partie, de la Belgique, de la Suisse, de l'Allemagne occidentale et méridionale, de l'Italie septentrionale, du nord de l'Espagne, du Pays de Galles et de l'Irlande, a abandonné presque partout sa propre langue pour adopter celle de ses conquérants romains ou germains, il y a environ trois millions de Celtes qui ont conservé un idiome celtique; et parmi ceux-ci, les Gallois comptent, à eux seuls, pour un tiers (1).

Les idiomes gallois ou bretons ont donc la même origine; ou, plutôt, ce sont deux variantes de cette vieille langue bretonne, qui était l'idiome national de l'île de Bretagne avant l'invasion des Pictes, des Saxons et des Danois. Aujourd'hui, après quinze siècles de séparation territoriale entre les Gallois et les Bretons de l'Armorique, les divergences entre les deux idiomes sont très accentuées, bien qu'on puisse encore retrouver entr'eux quelques liens de famille. Le lecteur se rendra compte par lui-même des rapports du gallois avec le breton, par le spécimen ci-dessous, auquel est jointe la version anglaise comme repère.

(1) Les fidèles de l'idiome celtique sont ainsi répartis : 600.000 environ dans la branche *gaëlique* (Irlande et nord-ouest de l'Ecosse), et 2.200.000 dans la branche *bretonne*, dont un million de Gallois et 1.200.000 Bretons français.

I. — Signe de Croix.

GALLOIS	BRETON	ANGLAIS
Yn Enw'r Tad, a'r Mab, a'r Yspryd Glan. Amen.	Enn hano ann Tad, hag ar Mab, hag ar Spered-Santel. Evelse bezet gret.	In the name of the Father, and of the Son, and of the Holy Ghost. Amen.

II. — Notre Père.

Ein Tad, yr Hwn wyt yn y nefoedd, sancteiddier dy Enw; deued dy deyrnas; bydded dy Ewyllys ar y ddaear, fel y mae yn y nefoedd Dyro i ni heddwy ein bara beunyddiol; a maddeu i ni ein dyledion, fel y maddeuwn ni i'n dyledwyr; ac nac arwain ni i brofedi gaeth, eithr gwared ni rhag drwg. Amen.	Hon Tad, pehini zo enn enw, hoc'h hano bezet santifiet; ho rouantelez deuet d'eomp; ho polontez bezet gret var ann douar evel enn env; roit d'eomp hirio hor bara pemdeziek; ha pardounit d'eomp hon offansou, evel ma pardounomp d'ann nep en deuz hon offanset; ha n'hon abandounit ket d'ann dentasion, mes hon dilivrit a zrouk. Evelse bezet gret.	Our Father, who art in heaven, hallowed be thy name. Thy Kingdom come. Thy will be done on earth as it is in heaven. Give us this day our daily bread, and forgive us our trespasses, as we forgive them that trespass against us. And lead us not into temptation, but delivrer us from evil. Amen.

III. — Ave Maria.

Henffych well, Mair, lawn o ras : yr Arglwydd sydd gyd â thi; bendigedig wyt ti ym mhlith merched, a bendigedig yw Ffrwyth dy groth di, Iesu. Santaidd Fair, Mam Duw, gweddïa drosom ni bechaduriaid, yr awr hon, ac yn awr ein hangeu. Amen.	Me ho salud, Mari, lenn a c'hras, ann Aotrou Doue zo ganehoc'h, benniget oc'h dreist ann holl gragez, ha benniget eo ar frouez euz ho kof, Jezuz. Santez Mari, mamm da Zoue, pedit evidomp-ni pec'herien, breman hag enn heur euz hor maro. Evelse bezet gret.	Hail, Mary, full of grace, the Lord is with thee. Blessed art thou amongst women, and blessed is the fruit of thy womb, Jesus. Holy Mary, Mother of God, pray for us sinners, now, and at the hour of our death. Amen.

Il suffit de jeter les yeux sur le tableau comparatif qui précède, pour constater que, maintenant, les idiomes gallois et bas-breton ne sont plus parents qu'à un degré assez éloigné.

De ces deux dialectes, c'est le gallois qui a conservé le plus de ressemblance avec la langue-mère, le vieux breton d'avant la conquête anglo-saxonne. Non seulement au temps de leur indépendance nationale, mais depuis la conquête de leur sol par les Anglais, les Gallois ont su, mieux que les Bretons français, protéger leur idiome national contre les infiltrations de la langue voisine : ainsi, tandis que, dans le bas-breton, on rencontre bon nombre de mots qui sentent le français, la langue galloise, au contraire, demeure à peu près pure de tout alliage.

La littérature galloise est fort riche, et c'est probablement le grand nombre des publications, faites depuis le XVIe siècle en cette langue, qui a le plus contribué à sa conservation.

En effet, dès 1546, paraissait un almanach gallois; et, l'année suivante, on imprimait un dictionnaire gallois-anglais. Mais c'est surtout à partir du XIXe siècle qu'on a vu paraître en foule des publications galloises, journaux, revues, ouvrages de longue haleine.

On a retrouvé de nos jours, dans les archives de la contrée, et livré à la publicité un grand nombre de vieux contes et de chants nationaux. Il est désirable qu'on continue les recherches en ce genre et qu'on multiplie ces publications. Car c'est du pays de Galles que l'Europe du Moyen-Age a reçu les traditions et les poèmes du Cycle de la Table-Ronde.

Il est inutile d'ajouter que le peuple gallois aime sa langue avec passion, qu'il goûte beaucoup les *Eisteddfodau*, — réunions musicales et littéraires, — qui se tiennent non seulement dans la Principauté de Galles, mais dans le reste de l'Angleterre et jusque dans le Nouveau Monde, partout où se trouve un groupe suffisamment compact de Gallois.

D'après la légende, Arthur, à la fois magicien, prêtre et roi, aurait institué les Eisteddfodau et, le premier, décerné des prix aux meilleurs joueurs de *telyn*, c'est-à-dire de la harpe galloise; c'est en son nom que sont fréquemment couronnés les poètes, les chanteurs, les musiciens des fêtes populaires, et, quand la cérémonie commence, le barde président, monté sur un dolmen, prononce encore la vieille et noble formule, très digne d'un peuple libre : *La vérité contre le monde !*

La *Croix* de Paris, du 11 septembre 1904, publie au sujet de ces réunions les lignes suivantes :

Les races celtiques tiennent à faire constater leur existence et leur vitalité. Après le Congrès pan-celtique du Carnarvon, voici l'*Eisteddfod* de Rhyl. Qu'est-ce que c'est qu'un « Eisteddfod ? » allez-vous me demander. C'est un concours de poésie, c'est la fête des bardes — car il y a encore des bardes dans le Pays de Galles, vêtus de blanc et couronnés de feuilles de chêne, comme leurs ancêtres d'il y a vingt siècles.

C'est aux bardes que « Carmen Sylva », la reine-muse, a adressé de Bucharest cette gracieuse dépêche : « J'envoie un message d'affection à l'*Eisteddfod*, dont le souvenir retentit comme une musique dans mon cœur. »

Après la lecture de ce télégramme, qui fut salué d'applaudissements enthousiastes, la princesse Louise-Victoria de Schleswig-Holstein, nièce du roi, fut présentée à l'archi-druide, qui la reçut debout. Son Altesse Royale fit une profonde révérence à l'auguste personnage, qui, en retour, la décora de l'Ordre des bardes, dont il lui attacha les insignes à la manche, et lui décerna le titre de « Droynwen », ce qui était, je crois, le nom de la déesse de l'Amour chez les anciens Bretons. Après cette cérémonie, on procéda à la réception des délégués celtes.

Ce fut très pittoresque. M. Jaffrennon marchait à la tête des Bretons. M. Watkyn Wynn conduisait les Gallois. Chacun des deux chefs portait une courte épée qu'il tenait haute. Au moment où l'on croyait qu'ils allaient croiser le fer, l'archi-druide se jeta entre eux et les saisit chacun par un bras : « Que venez-vous faire ici ? dit-il. — Je suis ici, répondit le délégué breton, pour représenter mon peuple, je viens réunir par le mariage l'épée fendue de notre nation que nos pères ont divisée en deux. » Le délégué gallois fit une réponse analogue. Sur quoi, l'archi-druide, saisissant les deux épées, les éleva en l'air, puis les réunit adroitement dos à

dos, de façon à former une arme à deux lames, puis il s'écria : « Je déclare l'épée divisée de la nation celte unie de nouveau en mariage. » Les poignées furent alors attachées ensemble avec des rubans tricolores par Mme Bulkeley Owen, et les bardes sanctionnèrent le mariage en criant : *Heddwch !* ce qui veut dire « paix. »

Llanrwst.

La petite ville de Llanrwst, qui compte à peine 3.000 habitants, est gracieusement assise sur la rive droite du Conway.

La plus vieille église anglicane est connue dans le pays sous le nom de *Old Church*. Elle était anciennement dédiée à saint Grwst ou Rhystyd.

A la porte du cimetière qui entoure l'église, se trouve un hospice, dans lequel étaient jadis réunies plusieurs vieilles femmes, très bavardes et très bruyantes. Le dernier fabricant de harpes de Llanrwst, — la fabrication des harpes était jadis la principale industrie de la ville, — termina, dit-on, ses jours dans cette maison, mais ne voulut jamais y achever une harpe qu'il avait commencée, de peur que le tapage de ces femmes n'impressionnât son instrument et ne lui faussât le ton.

Il y a une autre église anglicane, la *New Church*, de date plus récente et d'un assez bel aspect. Mais les églises anglicanes sont peu fréquentées, ou du moins elles ne le sont pas ou presque pas par la population galloise. Celle-ci va en foule à une grande église méthodiste de la ville et aussi aux églises vesleyennes ou autres non-conformistes.

La ville est jolie, coquette même, et située au milieu d'une ravissante vallée dont les beautés sont connues des artistes. A quatre milles de Llanrwst se trouve le *Paradis du pays de Galles* (Bettws-y-Coëd). C'est au moins le paradis des touristes qui y viennent en grand nombre. Laissons les poètes à leurs rêves enchanteurs, et poursuivons notre sujet.

***

La religion catholique au XIXe siècle.

On sait qu'à la suite du schisme d'Henri VIII et d'Elisabeth, la religion catholique avait été presque anéantie dans le Pays de Galles. Or, à l'époque du rétablissement de la hiérarchie catholique en Angleterre, en 1850, la situation du catholicisme était encore si lamentable dans cette province de l'ouest, que le Saint Père, craignant de n'y pas trouver encore les éléments constitutifs d'un diocèse, ne jugea pas à propos de l'ériger en diocèse et dès lors se contenta d'en adjoindre la partie nord au diocèse de Shrewsbury, et la partie méridionale à celui de Newport et Menevia.

En effet, il n'y avait alors dans cette vaste contrée que quelques rares missions, comme celles de Bangor, d'Holywell et de Pembroke Dock, enfin la communauté des Pères Jésuites, Saint Beuno's collège, près de Saint Asaph.

Mais, pendant les quarante années qui suivirent, un certain nombre de missions furent successivement fondées dans le Pays de Galles, notamment celle d'Holyhead, dans l'île d'Anglesey, et neuf autres, sans compter le monastère des Pères Capucins à Pantasaph, près d'Holywell. C'est pourquoi, en 1895, le Pape Léon XIII pensa que le moment était venu de pourvoir le Pays de Galles d'une administration distincte. Il érigea donc, cette année-là, le Pays de Galles en Vicariat Apostolique, transformé, trois ans après, en un diocèse proprement dit, qui prit le nom de diocèse de Menevia.

Aujourd'hui, on compte dans le diocèse de Menevia vingt-cinq prêtres séculiers et cinquante réguliers (y compris les Pères du Scolasticat des Jésuites) ; en tout, soixante-quinze prêtres. Les églises et chapelles publiques

sont au nombre de quarante-deux, sans compter une douzaine de chapelles de communauté.

Quant aux Congrégations religieuses, elles sont déjà relativement nombreuses dans ce jeune diocèse.

Comme Congrégations d'hommes, il y a :

1° des Bénédictins *de la Pierre qui Vire*, venus en 1903 de Kerbenéat (Finistère) à Kidwelly ; — 2° des Capucins à Pantasaph, près d'Holywell ; — 3° des Jésuites à Saint Beuno's collège, à Holywell et à Rhyl, dans le comté de Flint ; — 4° des Oblats de Marie Immaculée à Holyhead (Anglesey), à Colwyn Bay et Llanrwst (Denbigshire), et aussi à Pwllheli (Carnarvonshire) ; — 5° enfin des Passionistes à Carmarthen.

Les communautés de femmes sont encore plus nombreuses. Les Filles du Saint-Esprit, qu'on appelle vulgairement *Sœurs Blanches* (*White Sisters*), ont déjà huit maisons dans le Pays de Galles : entre autres : Llanrwst et Pwllheli. — Les Oblates de Marie Immaculée sont à Wrexham, ville du comté de Denbigh, où se trouvent la résidence de Monseigneur l'Evêque de Menevia et l'église qui lui sert de pro-cathédrale. — Les Sœurs de la Charité de Notre-Dame de la Merci ont une maison à Pantasaph ; et celles dites de la Charité de Saint-Paul sont installées à Holywell. — Rhyl possède une communauté de Sœurs de Sainte-Marie, venues de Belgique. — Enfin des Ursulines françaises viennent de s'établir à Abermaide, dans le comté de Cardigan, et à Llanelly, dans celui de Carmarthen.

Dans ce tableau d'ensemble n'est pas compris le douzième comté du Pays de Galles, le Glamorganshire, lequel, lors de la création du Vicariat Apostolique de Galles, est demeuré partie intégrante du diocèse de Newport.

***

Les Missions Galloises.

Avant 1901, toutes les missions du Pays de Galles étaient des missions *anglaises*, en ce sens que les prêtres y exerçaient leur ministère *en anglais*. Aussi, les Gallois échappaient-ils à peu près complètement à l'action du clergé catholique.

Mgr F. Mostyn comprit que, seuls, des prêtres parlant le gallois pourraient arriver à convertir les indigènes ; et, comme, par suite de la communauté d'origine, les Gallois ont une grande sympathie pour les Bretons français, le Prélat demanda à la Congrégation qu'il connaissait par nos Pères depuis longtemps établis à Holyhead, dans son diocèse, quelques sujets Bretons, qui, après avoir appris la langue du Pays de Galles, entreprendraient dans cet idiome l'évangélisation des Gallois. Notre Très Révérend Père Général ayant fait part à Léon XIII de ce vœu de Mgr Mostyn, le Saint Père répondit qu'il fallait accéder au désir du Prélat. En conséquence, deux Pères Oblats, originaires l'un et l'autre du diocèse de Quimper, furent mis en 1900 à la disposition de Monseigneur l'Evêque de Menevia : ce sont les Pères Pedr Mérour et Goulven Trébaol.

Arrivés le 28 août 1900 à Holyhead, dans la Maison de nos Pères qui desservent cette ville, les deux apôtres se mirent à étudier la langue des Gallois... Quelques mois après, ils étaient en mesure de prêcher en gallois ; et, en effet, au mois d'avril 1901, ils firent leurs premiers sermons en cette langue.

Ce fut à Llanrwst que Mgr Mostyn établit les deux religieux. Leur mission fut placée sous le patronage de saint Tudwal, moine gallois du ve siècle, devenu plus

tard premier évêque de Tréguier, en Basse-Bretagne ; et les exercices religieux commencèrent le 1er décembre 1901, en la fête de saint Tudwal et saint Grwst ou Rhystyd (en latin *Restitutus*), patron de la vieille église, — aujourd'hui anglicane.

La mission Cambro-Bretonne (1) de Llanrwst est donc la première mission galloise depuis le schisme d'Angleterre. Elle n'est plus seule maintenant. En 1903, le P. Pedr Mérour est allé en fonder une seconde à Pwllheli, dans le comté de Carnarvon. Dans chacune des deux missions, il y a maintenant deux Pères Oblats, les Pères Tanter et Breton ayant été envoyés seconder leurs frères.

Les débuts de la mission au milieu d'une population aussi éloignée du catholicisme, furent assurément pénibles. Mais à force de patience, de prudence, d'édification, de prières et de zèle, les Pères Missionnaires réussirent, non seulement à se faire accepter, mais à conquérir dans ce milieu si protestant des sympathies qui les honorent autant qu'elles légitiment pour l'avenir les plus sérieuses espérances.

Maintenant, dans ce district, le clergyman catholique peut se produire au dehors aussi librement qu'à Londres : lui et le culte qu'il représente y ont vraiment conquis le droit de cité.

Quand on songe aux premières angoisses — hélas ! trop justifiées — des Pères lorsqu'ils devaient, pour remplir leur ministère, sortir de leur maison, donner la sépulture chrétienne à leurs ouailles, on ne peut que bénir Dieu et lui rendre grâce du chemin parcouru depuis deux ou trois ans, dans la voie de la tolérance et de l'affaiblissement des préjugés.

(1) C'est-à-dire mission dirigée par des missionnaires bretons en faveur des Gallois. *Cambria* est l'ancien nom latin du Pays de Galles.

***

Le Dimanche à Llanrwst.

C'est le dimanche protestant dans toute sa rigidité. On va beaucoup à l'église ; et on y va en famille.

Le père, la mère et les enfants portent ostensiblement à la main leur *Prayer booh*. Chaque groupe se rend à l'église de sa secte deux fois par jour, vers dix heures et demie du matin et six heures trente du soir : car, les offices des divers cultes sont à peu près partout aux mêmes heures. Dans plusieurs églises, il y a en outre, vers deux ou trois heures, une réunion spéciale pour les enfants.

En dehors des offices religieux, on lit la *Bible* ou on cause en famille ou avec des amis : les dimanches d'été, un grand nombre des habitants de Llanrwst se reposent par groupes sur les riantes prairies de la vallée du Conway.

On scandalise, si, ce jour-là, on fait autre chose. Ainsi, un dimanche, le Père Missionnaire jouait quelques airs sur l'harmonium, en attendant les jeunes gens, qu'il devait exercer pour le chant des offices du soir. Point n'est besoin de dire que les morceaux qu'il exécutait étaient fort convenables ; néanmoins, ce n'étaient pas des airs religieux. Or, quand l'un des jeunes gens arriva, il dit au Père : « Comment, Père, vous jouez, le dimanche, des airs profanes ? »

Il y a quelques années, un prêtre français, venu dans le Pays de Galles pour y fonder une mission nouvelle, eut l'idée, pour réagir contre ces exagérations, de lire ostensiblement son journal dans les rues, un dimanche. A partir de ce moment-là, la situation devint pour lui intenable, au point qu'il fut bientôt obligé de quitter le pays.

Provisoirement la chapelle catholique de Llanrwst n'est autre chose que la grande salle du rez-de-chaussée de la maison des Pères Missionnaires.

D'après l'affiche permanente rédigée en gallois et en anglais, la Messe chantée est annoncée pour dix heures trente. — Je dis messe chantée, car elle n'est pas aussi grande que celle qu'on appelle ordinairement grand'Messe, les bons fidèles de Saint-Tudwal de Llanrwst ne sachant pas encore tous les chants liturgiques requis pour une véritable grand'messe.

Bref, on fait ce qu'on peut : le « chœur » chante l'*Asperges*, le *Kyrie*, le *Credo* et un motet après l'Elévation ; et, de son côté, le célébrant chante les Oraisons, l'Epître, l'Evangile, la Préface et le *Pater*.

Après l'Evangile, le Père Missionnaire publie les annonces de la semaine, d'abord en gallois, puis en anglais ; ensuite l'instruction, qui commence ordinairement par un texte de la sainte Ecriture. Mais dans ce pays-là, le prédicateur ne doit pas citer le texte de mémoire, il doit le lire dans la Bible sous les yeux des fidèles. Vient enfin la lecture, en gallois, de l'Evangile du jour.

A la fin de la messe, chant, par les fidèles, du *Domine salvum fac Regem*, suivi du *Gloria Patri*. Le célébrant clôt la cérémonie par le chant de l'oraison *pro Rege*.

A deux heures, il y a catéchisme pour les enfants ; et à trois heures, répétition des chants de la cérémonie du soir.

A six heures et demie, l'office commence par un cantique en gallois. Puis, après le sermon, autre cantique en gallois, suivi du Salut du Très Saint Sacrement.

Entre le chant du *Tantum ergo* et la bénédiction, on récite encore quelques prières en gallois. Après la bénédiction et avant de remettre le Saint Sacrement dans le tabernacle, se disent, comme dans les autres églises catholiques de l'Angleterre, les *Divines Praises*, ou Divines Louanges, mais en gallois. Enfin, un dernier cantique gallois termine la cérémonie.

* * *

Conclusion.

On peut se demander si l'évangélisation des Gallois en leur langue a déjà produit des résultats ? Et lesquels ?

Quand nos Pères arrivèrent à Llanrwst, il n'y avait dans le district de la mission — d'une étendue au moins égale à celle d'un grand canton — qu'une trentaine de catholiques dont la plupart avaient abandonné toute pratique religieuse. En 1902, il n'y avait le dimanche à la messe qu'une demi-douzaine de personnes, et, à Pâques, le nombre des communions atteignit à peu près la douzaine. Mais parmi ces fidèles il n'y avait *pas un seul Gallois*. En deux ans, sept Gallois (tous des hommes) et une Anglaise se sont convertis, et la mission comprend maintenant une cinquantaine de fidèles catholiques, dont quelques-uns récemment venus dans le pays.

A Pwllheli, en 1903, date de la fondation de la mission, il y avait tout au plus une soixantaine de catholiques. Aujourd'hui on en compte au moins cent dix, dont trente enfants. Les Pères ont fait vingt-neuf baptêmes, dont douze de convertis, et de nouvelles conversions s'annoncent.

L'évangélisation des Gallois est donc commencée. L'œuvre va s'étendre et prospérer ; les missions galloises vont se multiplier. Les Pères Bénédictins de Glyn Abbey, émigrés de Kerbénéat, et les Sœurs Blanches, déjà établies en huit villes du Pays de Galles, étudient la langue galloise, pour se mettre en mesure d'exercer dans ce pays un apostolat fécond.

Nos Pères, que Monseigneur de Menevia appela les premiers à cette rude tâche, ne se laisseront devancer par personne. Ils mettront tout en œuvre pour réaliser les espérances que l'Eglise et la Congrégation ont mises en eux. Ce sera l'honneur des Bretons d'avoir rendu à leurs

frères du pays de Galles cette foi qui leur fut commune lorsqu'ils avaient la même patrie.

Ce sera aussi l'honneur de notre famille religieuse d'avoir été choisie pour rallumer là-bas le flambeau de la vérité et chasser les ténèbres que de longs siècles d'hérésie y ont amassées.

Mais — ne l'oublions pas — si le succès réclame des quelques ouvriers apostoliques qui sont là, un zèle et un dévouement à toute épreuve pour défricher le terrain et jeter dans les sillons ingrats la divine semence, il demande de tous d'ardentes prières et de généreux sacrifices pour faire pleuvoir du Ciel la rosée qui donne l'accroissement et la fécondité.

Les missionnaires auraient beau se dépenser, et, au prix des plus grands efforts, éclairer les esprits, les cœurs ne seront touchés, les âmes converties que par la grâce de Dieu. Et cette grâce, les lecteurs des « Missions » voudront l'obtenir en grande abondance en priant eux-mêmes et en faisant prier à cette intention.

MANITOBA

Eglise Polonaise du Saint-Esprit à Winnipeg.

A la fin de la première année de mon ministère, je désirerais vous entretenir un instant des principaux faits qui l'ont marquée. Les épreuves l'emportent sur les joies puisque je suis obligé de commencer par le récit de notre maladie à tous et de la mort de notre regretté frère Holzapfel.

Le dimanche 13 août, en me levant, je ressentis un violent mal de tête et une telle fatigue, que je dus croire à un symptôme de maladie assez sérieuse. Je célébrai la sainte Messe assez tôt, m'efforçant de la dire comme si c'était ma dernière messe. Mon action de grâces terminée, j'entendis encore quelques confessions et allai voir une malade. A bout de forces je dus me mettre au lit. Le médecin, d'abord indécis, revint le lundi soir et me dit sans ambages : « C'est la fièvre typhoïde ; allez à l'hôpital, c'est la meilleure place pour vous. » Malgré les soins dévoués des Sœurs grises, je ne quittais l'hôpital que sept longues semaines après.

Quinze jours ne s'étaient pas écoulés depuis mon entrée à l'hôpital que le R. P. Albert Kulawy, curé de l'église du Saint-Esprit, et le frère Holzapfel, vinrent m'y rejoindre, atteints eux aussi de la même fièvre. La paroisse n'avait plus ni curé, ni vicaire, ni frère sacristain.

Le Rév. Père Provincial, dans cette détresse, fit appel à la bonté de Mgr Legal et au zèle du R. P. Paul Kulawy, qui arriva à Winnipeg la même semaine, pour remplacer son frère aîné.

Le bon frère Holzapfel était très faible dès les premiers jours ; cependant nous conservions l'espoir de le guérir lorsque survint une grave complication, et, le dimanche 10 septembre, le docteur le déclara perdu.

Il voulut néanmoins tenter une dernière opération jugée nécessaire.

Avant l'opération, le Frère, qui souffrait beaucoup, fut administré, en l'absence du Rév. Père Provincial, par le R. P. Hilland. En même temps il avait le bonheur de faire ses vœux perpétuels. Je ne puis vous dire combien il était heureux, ni vous dépeindre la joie vraiment céleste qui rayonnait sur son visage. En tenant sa croix d'oblation pressée contre son cœur, il dit au Père : « Maintenant c'est bien, enfin je suis Oblat pour toujours, pour toute l'éternité ; je suis content, vous pouvez faire de moi ce que vous

voulez, je suis prêt à tout. » Puis, s'informant de l'état des deux Pères malades, il leur fit transmettre ses saluts, ainsi qu'à tous les membres de la communauté. Il ne voulut pas se séparer de sa croix d'Oblat et de son scapulaire : pendant l'opération, il les tenait sur sa poitrine, entre ses mains.

L'opération réussit très bien, mais le malade était trop faible pour se relever. Le lundi 11 septembre, à une heure un quart de l'après-midi, notre cher frère Joseph Holzapfel rendait paisiblement son âme à Dieu. Lui, qui avait si fidèlement servi son divin Maître et qui avait travaillé si courageusement pour la Congrégation, il allait donc recevoir la récompense, la couronne de gloire promise à ceux qui marchent à la suite de Jésus.

Le lendemain, 12 septembre, eurent lieu, à l'église du Saint-Esprit, les funérailles, présidées par le Rév. Père Provincial, qui avait appris la triste nouvelle en arrivant à Winnipeg après un long voyage. Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, malgré les occupations de la visite pastorale, tint à rehausser de sa présence la cérémonie, à laquelle assistèrent un bon nombre d'Oblats. Le corps fut ensuite conduit au cimetière du noviciat de Saint-Charles de l'Assiniboine.

L'état du R. P. Kulawy s'améliorait peu à peu. Il commença bientôt à travailler dans la paroisse, autant que ses forces le lui permettaient. Quant à moi, après un séjour de dix jours à la maison, je dus retourner à l'hôpital. Puis le bon Père Provincial m'envoya à Saint-Laurent, pour me reposer. Malgré une rechute, je me trouve mieux maintenant.

Le bon Dieu nous réservait une nouvelle épreuve. Le R. P. André Steuer était arrivé après la mort du frère Holzapfel, et voici que, le 16 octobre, on dut le transporter lui aussi à l'hôpital ! Si aujourd'hui tout danger a disparu, il faudra encore quelques mois pour son complet rétablissement.

Le R. P. Paul Kulawy est encore ici, mais on le réclame à Saint-Albert, et il pense partir la semaine prochaine. Le R. P. Groetschel est surchargé de travaux. Il a la desserte de cinq missions polonaises considérables, de sorte qu'il est presque continuellement absent.

Qui pourrait refuser de nous venir en aide dans une telle détresse ? N'y a-t-il pas à Hünfeld des Pères qui s'intéressent à nos œuvres ? Mgr Legal a pu obtenir un Père polonais, mais il nous en faudrait bien quatre ou cinq pour les seules missions du P. Groetschel. Comme le R. P. Paul Kulawy de Saint-Albert nous l'a dit lui-même, il a un total de 130 à 150 familles polonaises, tandis que, dans la seule colonie de Brokenhead, le R. P. Groetschel a ce même nombre, auquel il faut ajouter quatre autres missions de 50 à 80 familles chacune. Dans la seule mission de Gimli, il y a de 250 à 300 familles polonaises, sans parler d'environ 400 familles ruthènes que le Père ruthène ne peut pas visiter. Enfin, ajoutez à cela trois autres missions, moins considérables, il est vrai, mais que toutefois il faudrait visiter de temps en temps. Pour le seul service de la paroisse du Saint-Esprit, il y aurait du travail pour trois Pères !

Vous voyez par là combien nous avons besoin de secours. Les Pères polonais qui viendront nous aider devront bien connaître la langue, car nos gens sont difficiles à contenter sous ce rapport.

J'aurais encore une demande à faire. Le bon Dieu nous a pris notre cher Frère qui nous rendait tant de services. Le Rév. Père Provincial, il est vrai, nous en a donné un autre. Mais ce n'est que pour l'hiver, pour faire le travail de chauffeur de la maison, de l'église et d'une vaste école. Au printemps, il sera rappelé ailleurs, bien que sa présence soit nécessaire ici. Nous aurions besoin même maintenant d'un bon Frère polonais. C'est une bien belle œuvre qu'un journal catholique. Nous l'avions dans notre paroisse. Hélas ! nous avons dû cesser de le publier, parce qu'il fallait payer trop cher l'imprimeur, le seul que nous ayons

à notre disposition. Un Frère sachant lire et écrire le polonais pourrait facilement se charger de ce travail et nous pourrions faire beaucoup de bien.

Laissez-nous espérer que bientôt nos désirs seront accomplis. Ce sera pour la plus grande gloire de Dieu, le salut des âmes et l'honneur de la Congrégation.

C'est avec une grande satisfaction qu'à la fin de cette lettre je puis dire que je suis heureux ici, où la sainte obéissance m'a placé, que je suis heureux d'être Oblat.

François-Boniface KOWALSKI, *O. M. I.*

VICARIAT DE SAINT-ALBERT

Mission des Pieds-Noirs.

Extrait d'une Lettre du R. P. Le Chevallier, O. M. I.

Nous ne sommes pas des hommes de bureau. Il nous faut aller chercher nos ouailles disséminées sur la Grande Prairie.

La mission des Pieds-Noirs est placée au centre d'une réserve de plus de 30 milles de long. Les Indiens sont divisés par petits camps tout le long de la Rivière aux Arcs. Que de fois il faut parcourir la réserve pour aller visiter les malades et baptiser les enfants ! Cette année, en particulier, nous avons eu beaucoup de décès — la plupart de jeunes gens poitrinaires. Rien de plus triste que de les voir lutter contre le mal qui les entraîne sans pitié pour

leur désir de vivre. Je dois ajouter que bien peu d'entre eux refusent le baptême. C'est là notre presque unique consolation au milieu de ces Pieds-Noirs : baptiser les enfants et les mourants. Quant aux conversions proprement dites, elles sont toujours très rares : une ou deux par an, quand il y en a. Dans cette réserve, nous comptons à peine cinq ou six familles entièrement catholiques. Les autres ne sont pas hostiles au prêtre, loin de là. Mais le fléau de ces pauvres sauvages, c'est la superstition. Ceux qui ne sont pas retenus loin du Bon Dieu par les pratiques superstitieuses ont la plus grande indifférence pour tout ce qui ne regarde pas le bien-être matériel.

Ce n'est donc que par l'enfance que nous pourrons convertir le pays ; aussi l'école est l'objet de nos soins puisqu'en elle repose notre espoir. Actuellement, grâce à Dieu, elle est dans un état assez propre.

Bien que missionnaires des sauvages de la réserve, nous nous occupons aussi des catholiques qui se trouvent en dehors. Ils sont, eux aussi disséminés, perdus au milieu des protestants, ce qui nécessite une dépense de temps considérable pour les visiter.

L'été dernier, le R. P. Riou m'a envoyé à quelque 30 milles d'ici pour m'informer de catholiques nouvellement arrivés. Cette démarche fut couronnée de succès. En un jour je visitai une trentaine de maisons de catholiques irlandais, assez rapprochées les unes des autres. Tous ces braves gens ont été heureux de voir le prêtre. Depuis ce temps je vais y dire la messe une fois chaque mois et administrer les sacrements. Notre vie est assez occupée puisque l'été dernier je n'ai pu passer un seul dimanche à la mission.

Puisse le Seigneur bénir ce ministère et lui faire porter des fruits de salut dans les pauvres âmes !

ATHABASKA

Mission Saint-Martin, Lac Wabaska.

Rapport du R. P. Dupé.

En commençant ce rapport, j'éprouve bien quelque confusion de mon trop long silence.

Je vous prie instamment de vouloir bien agréer les vœux de bonne nouvelle année que forme pour vous le personnel Oblat de la petite mission Saint-Martin. Puissiez-vous voir des jours moins tristes, des jours où tous les vrais enfants de l'Eglise acclameront le retour tant désiré de la paix, de la justice et de la liberté ! C'est ce que, de toute notre âme, nous demandons pour vous devant la Crèche de l'Enfant Jésus.

Je vous parlerai de nos travaux après vous avoir dit un mot des ouvriers.

Outre celui qui trace ces lignes se trouve le R. P. Pétour. Il y a deux ans qu'il quittait le scolasticat de Liège et s'en allait à la mission Saint-Bernard, Petit Lac des Esclaves, s'initier à la connaissance du Cris sous la direction du R. P. Falher. Moins d'une année après, Sa Grandeur Mgr Grouard l'envoyait ici faire ses premières armes à la place du cher Père H. Giroux réclamé à Saint-Bernard.

Vient ensuite le cher frère Poulain qui ne ménage ni ses forces ni sa peine pour faire prospérer la mission. Ce frère est secondé dans ses innombrables travaux par le bon frère P. Polet qui nous est arrivé l'automne dernier du Lac des Esclaves où le frère A. Welsh allait prendre sa place après avoir donné à Saint-Martin deux ans de

son dévouement et de sa religieuse bonne volonté. — Nous sommes donc deux Pères et deux Frères.

La charité fraternelle fait de notre petite communauté le véritable « *cor unum et anima una.* » Malgré cela nous ne prétendons point être exempts d'imperfections. Les débuts d'une mission où tout est à faire, où il faut se défendre contre les plus impérieuses nécessités ne sont pas toujours bien favorables à l'observation d'une exacte régularité telle qu'on la voudrait. Dieu merci, nous serons plus à même désormais de nous y appliquer, car, bien que débordés pour longtemps encore d'occupations, nous avons, je crois, paré aux plus pressantes. Nous avons laissé notre misérable chaumière indienne de 16 pieds sur 14 et 7 de haut et habitons une maison de 30 pieds sur 28 et 25 de haut. Elle n'est pas finie, mais nous sommes logés et pouvons y faire commodément nos exercices dans la petite chapelle, assez jolie, qui y est attenante. L'assistance à la sainte messe, la méditation du matin et du soir, la lecture spirituelle ainsi que la visite s'y font tous les jours. Tous les premiers vendredis du mois nous avons exposition du Saint Sacrement et retraite du mois qui se termine par la conférence spirituelle. Le 8 décembre nous terminions notre retraite annuelle ; c'est pour nous ici l'époque la plus favorable.

Après la retraite annuelle, le R. P. Pétour chaussa ses raquettes et partit voir les Indiens du Lac Quito et du portage Pélican, distant de Saint-Martin d'environ 70 milles. Le jour du départ, une violente tempête s'éleva, balayant sur le lac le Père avec son guide, la traîne et les chiens. Le Père a pu triompher et accomplir heureusement sa tournée apostolique. Vers la fin de janvier il se remettra en voyage visiter les Indiens campés au Lac la Truite, au Lac du Diable, au Lac Montagnais et au Lac Brûlé. Ce voyage est plus long et plus pénible que le premier, car il se fait parmi les païens en grande partie, gens qui sont travaillés par les ministres protestants. Cependant le passage du

missionnaire au milieu de ces infortunés n'est jamais sans leur apporter quelques fruits de salut. Mais qu'ils ont besoin de prières pour comprendre l'étendue de leur misère et entrer résolument dans le sentier qui conduit au bonheur du Ciel !

Nos deux frères Poulain et Polet ont fait leurs vœux perpétuels : le premier le 20 août dernier ; le second à la fête de l'Immaculée Conception, le 8 décembre. Comme je l'ai déjà dit, ils sont l'un et l'autre bons religieux et il nous serait fort agréable d'en avoir le double. Cela ne les exposerait nullement à l'inaction. Mais par le temps qui court, faut-il espérer cet avantage ?

Peut-être conviendrait-il maintenant de reprendre les choses de plus haut et de donner succinctement une vue d'ensemble de la mission Saint-Martin.

Cette mission se trouve située à 230 milles Nord environ d'Edmonton, à 130 milles à peu près, en ligne droite, à l'Est de la mission Saint-Bernard, sa mère du Petit Lac des Esclaves. A l'Est de Saint-Martin, à la distance d'environ 120 milles, se trouve la mission de Notre-Dame des Victoires du Lac la Biche.

Nous sommes en dehors des voies de communication. La rivière Athabaska coule à 70 milles ; la petite rivière Pélican, qui part à une petite distance d'ici et qui va y décharger ses eaux, n'est qu'un misérable ruisseau, à peu près à sec tout l'été dernier. Nous sommes dans les *Maskegs* qui couvrent plus de la moitié du pays. On appelle ici de ce nom sauvage des immenses étendues de terrain aqueux rempli de vase ou de grandes mousses. La végétation y est presque nulle ; seuls les animaux à fourrures y trouvent une retraite, l'homme ne fait qu'y passer pour les y suivre et s'en emparer. C'est donc dire qu'il n'y a point de chemin de charrette ou de wagon, comme l'on dit ici. Ce n'est qu'en hiver, quand la glace et la neige ont consolidé ces *maskegs*, que nous ravitaillons Saint-Martin en y amenant avec des *bobsleighs* les

provisions que le Procureur vicarial a fait déposer en été au hangar que nous avons au portage Pélican, sur la rivière Athabaska.

Bien que d'un accès peu facile, le Lac Wabuska eut vite attiré l'attention des ministres anglicans. En 1891 le célèbre M. Holmes (second Bompas), aujourd'hui bishop de Moosomin (Alberta), se met à la poursuite du R. P. Desmarais. Pendant que celui-ci se détourne de sa route pour aller visiter et instruire les infidèles du Lac la Truite, le révérend ministre le devance au Wabaska. Là il fait tous ses efforts pour enrôler les Indiens et les éloigner du Père qui va arriver. Naturellement l'imposteur se donne comme le vrai représentant de Dieu, et il ne ménage point son antagoniste.

Voici quelques-uns de ses prêches : « La confession ne vient pas de Dieu ; ce sont les prêtres qui l'ont inventée ; donc se confesser à un prêtre ne vous est pas plus profitable que de vous agenouiller dans vos bois devant un sapin. » — « La parole de Dieu doit être entendue par toute la terre... Déjà c'est fait ou à peu près, car vous êtes les seuls ici à qui elle n'ait pas été apportée. » — « Après, ce sera la fin du monde qui va arriver dans six ans ! »

Avouons que le prophète anglican a été maladroit ; mais un beau festin offert aux sauvages devait achever la conviction. Désormais, à partir de ce moment, le Wabaska devient le champ de bataille entre le missionnaire et le prédicant. Le R. P. Desmarais réunit autour de lui les cœurs les mieux disposés qui formèrent ainsi le premier noyau de notre Mission actuelle de Saint-Martin.

En 1892, le même Père y revenait baptisant, confessant et affermissant dans la foi les premières recrues auxquelles s'en ajoutaient de nouvelles.

L'hiver suivant, le R. P. Falher fit toutes les missions au loin de Saint-Bernard et finit par celle du Wabaska, apportant à son tour quelques nouvelles pierres à l'édifice

spirituel qui se préparait ainsi lentement, malgré les difficultés. Cette année, le Révérend ne put suivre le Père : la maladie sévissait, la famille avant tout !

L'hiver 1894-95, pendant ce voyage où je faisais mes premières armes, ce fut mon tour d'être malade. Le Révérend, prenant sa revanche de l'année précédente, m'avait devancé. Néanmoins, Dieu me fit la grâce de glaner encore derrière le mercenaire de beaux épis de bon grain, au milieu d'un champ d'ivraie.

Cette année 1895 restera pour nous à jamais gravée dans nos souvenirs par la visite du R. P. Antoine, délégué par le T. R. Père Général. Cette visite à Saint-Bernard se faisait à la fin de l'été. Sa Grandeur Mgr Grouard, après avoir reconduit jusqu'à Edmonton le regretté Visiteur, revenait passer l'hiver à Saint-Bernard. Ce ne fut point pour Sa Grandeur une saison de repos, bien mérité pourtant par six mois de voyages à travers son immense Vicariat.

Cet hiver 1895-1896 fut exceptionnellement dur. J'accompagnais Sa Grandeur, avec le frère Jean-Marie Le Creff, et un métis pour guide. Monseigneur voulait, par ce voyage apostolique, se rendre compte par lui-même de l'état des choses au Wabaska et aux environs, pour se prononcer sur la question déjà soulevée de fonder une mission permanente. Une tempête de neige nous fit tous nous geler sur un lac (le Poisson Blanc) et perdre notre route toute une journée. C'est à peine si nous pûmes nous faire un abri dans un bouquet de petits saules nains ; le feu, faute de bois sec, suffit à peine à déroidir nos membres. Ce qui faisait dire en riant à Sa Grandeur : « Ah ! mes chers amis, je ne crois pas qu'à l'heure présente il y ait, dans la sainte Eglise de Dieu, beaucoup d'évêques qui me ressemblent ! » Cette nuit-là même, à 60 milles au Nord, au Lac la Truite, le diable les poussant, les Indiens massacraient un des leurs réputé *Wittiko*. Nous n'arrivions là que trois jours après cette horreur. La peur affolait encore toutes les têtes. Monseigneur ne put s'empêcher de pleurer devant l'ignorance et le malheureux sort de ces Indiens, et tonna fort contre les turpitudes du paganisme. Beaucoup apportèrent leurs enfants au baptême.

Au Wabaska, nous allâmes demander l'hospitalité à Ch. Houle, un métis français catholique traitant pour la Baie d'Hudson. Le hangar que tous les ans l'on mettait à notre disposition se remplit au complet pour entendre parler *le Grand Prêtre* et assister à la messe. Sur l'invitation pressante des gens du Wabaska, Monseigneur, pouvant désormais se décider en connaissance de cause, arrêta de fonder une mission permanente à laquelle il donna pour patron saint Martin de Tours, et pour missionnaire celui qui écrit ces lignes.

Ce ne fut que l'hiver suivant que l'on fit l'achat du terrain sur lequel se trouve bâtie aujourd'hui la mission. Je passai encore là trois mois pour la dernière fois hébergé chez Ch. Houle ; après que le R. P. Desmarais fut venu me chercher et commander le bois nécessaire à la construction d'une église, je le suivis à Saint-Bernard. Je n'y restai que jusqu'à la fin de mai, époque où je quittai définitivement Saint-Bernard pour Saint-Martin. Je fus heureux de rencontrer au Landing le R. P. H. Giroux, arrivant d'Ottava : il m'était donné comme socius. Aidés d'un ouvrier, nous bâtîmes l'église en trois mois ; le jour de Noël 1897, l'on y disait la messe pour la première fois ; ce fut la messe de minuit ; l'église était comble de monde.

L'année suivante, je laissai à Saint-Martin le P. Giroux tout seul, Monseigneur me rappelant à Saint-Bernard où je devais m'occuper de l'économat, le R. P. Desmarais allant au Klondyke, où se portait alors une foule d'aventuriers de tous les pays, attirés par les mines d'or. Mon socius laissé seul ainsi au milieu du vaste champ du Wabaska, où les ministres tentaient par tous les moyens de nous évincer, se défendit vaillamment *unguibus et rostro*.

Le 19 mars 1901, je revenais lui prêter main-forte. Le

gouvernement avait, l'été précédent, passé un traité avec les sauvages, leur accordant des écoles d'après leur croyance religieuse. Malgré la guerre déloyale des ministres de l'erreur, les catholiques étaient de beaucoup les plus nombreux au Wabaska comme ailleurs. Monseigneur avait reçu de la Très Rév. Mère Générale des Sœurs de la Providence de Montréal la promesse d'avoir le secours de ses Sœurs pour le temps où on aurait fini de leur bâtir un couvent à Saint-Martin. Elles y arrivaient le 13 juillet de la même année, et, après des débuts assez pénibles, elles ont aujourd'hui une école-pension où métis et sauvages reçoivent l'instruction, l'éducation et la formation religieuse, au nombre de quarante, nombre susceptible d'être augmenté beaucoup. Les religieuses sont au nombre de six et ont reçu, l'hiver dernier, la visite de la Très Rév. Mère Générale qui a été très heureuse de constater, par elle-même, le bien opéré ici par ses filles. Ici, parmi les Indiens, dix enfants à l'école donnent plus d'occupation que trente dans nos pays ; il faut les nourrir, les loger, les vêtir, les entretenir, les instruire et les former aux divers genres de travaux particuliers à chaque sexe. Le ministre anglican Weaver, notre antagoniste, nous dispute les enfants avec acharnement ; il fait de grosses dépenses d'argent à cet effet... Malgré tout, les résultats semblent assez maigres. Tant mieux ! Si saint Martin ou saint Benoît voulaient bien le faire déguerpir, que nous leur serions reconnaissants ! Veuillez donc prier pour nous, afin que l'*inimicus homo* plie bagage. Nous l'avons déjà un peu entendu dire à travers les branches ; puisse cette rumeur se vérifier !

Veuillez, etc. J.-M. Dupé, *O. M. I.*

Pour achever le tableau de cette Mission, nous empruntons à la lettre du C. F. Poulain les détails qui suivent.

On sait que dans ces régions inhospitalières surtout, l'aide de nos chers Frères est particulièrement précieuse. Et à qui serait tenté de trouver à ce compte rendu une saveur locale un peu prononcée, nous répondrions qu'il n'était point destiné à la publicité, et que si les occupations matérielles qu'il relève simplement ont le défaut de ne point prêter à la poésie, elles ont du moins le mérite d'être agréables à Dieu, et nécessaires au soutien et à la prospérité des Missions.

Ici, les malades ne sont pas à leur place, parce que les médecins sont rares et les remèdes coûtent cher ; aussi le Rév. Père Supérieur n'était pas trop rassuré lorsqu'il me vit arriver ici, relevant de maladie. Depuis, grâce à Dieu, malgré la rigueur du climat, je me porte bien et tâche de travailler de mon mieux en tous genres.

C'est que je fais un peu de tout : culture, pêche, chasse, voyage, etc., et même, en cas de besoin, je suis charpentier comme saint Joseph.

Parlons un peu de culture. Au Wabaska, me direz-vous, presque au pôle Nord, quelle culture peut-on bien faire ? Eh bien, on cultive principalement des pommes de terre. Les choux, les betteraves, les navets, carottes, oignons et petits pois viennent parfois assez bien. Ainsi, cette année, nous avons eu des choux de Siam qui pesaient jusqu'à quinze livres, des carottes de plus d'une livre et des pommes de terre de près de trois. Vous voyez que la terre n'est pas trop mauvaise. Je pense que l'orge et l'avoine mûriraient également, mais il y a des oiseaux qui détruisent ces récoltes : ce sont les étourneaux.

Ici, la pêche c'est la moitié de la vie, car la farine est rare et il faut manger. Encore, si nous étions seuls ! mais il y a une école, et il faut de quoi pour entretenir tout ce petit monde. Notre principale ressource est le poisson. En ce moment, je fais la pêche, et en quatre jours j'ai pris à peu près mille poissons. Pour la réserve d'hiver, j'en ai déjà quatre mille, car je suis allé à quarante kilomètres d'ici et j'ai pris trois mille poissons. Il est mieux de faire sa provision à l'arrière-saison, parce que, en hiver, il fait quelquefois bien froid, et le poisson ne se laisse pas prendre

aussi bien. Avec un millier de poissons, pesant en moyenne trois livres, nous en avons pour vingt jours ; comptez combien il nous en faut pour une année.

Quand j'en ai la chance, je tue quelques canards ; et en hiver, une de mes occupations est de tendre des pièges pour les renards, visons, etc. Il y a bien la grande chasse, la chasse à l'orignal, mais pour cela il faut de l'habileté et du temps que je n'ai pas.

Nos bâtisses ne sont pas riches ; une pauvre église, le couvent des Sœurs, également pauvre et trop étroit, notre résidence commencée, mais non achevée, voilà de quoi exercer le métier de charpentier. Dès que j'ai un moment libre, c'est là que je l'emploie. Mais malheureusement les voyages nous prennent beaucoup de temps : l'hiver, il faut chercher les provisions ; pas de chemins, il n'y a que les voies d'eau, et cet été il n'y en avait pas à cause de la sécheresse. En hiver, lorsque la glace est épaisse, nous charroyons en « celey » avec les chevaux ou les chiens. Pour aller chercher le fret et le foin, les voyages durent de quinze à vingt jours. Vous le voyez, ce n'est pas le travail qui nous manque, car le cher Frère Polet se livre aux travaux de l'intérieur, s'occupe du soin des animaux, de la provision de bois, etc. Mais avant tout nous aimons à nous acquitter de nos exercices religieux et à prier pour la Congrégation dont nous sommes les enfants...

G. Poulain, *O. M. I.*

BASUTOLAND

Missions pleines d'espérances.

Une nouvelle mission. — Un ouragan et ses ravages. — Heureuses conséquences d'un Baptême solennel. — Victoire du Sacré Cœur de Jésus.

Nous devons les lignes suivantes au R. P. Laydevant. Puisse-t-il nous annoncer souvent de nouvelles conversions, nombreuses et consolantes ! Dans cette lettre, il est vrai, il y a des nouvelles dont nous ne souhaitons pas le retour, mais nous espérons que nos lecteurs auront l'occasion d'intéresser des âmes charitables au relèvement des ruines qui « affligent le cœur du missionnaire » et qu'ainsi il n'aura plus à nous raconter désormais que les progrès de la Foi et les miracles de la grâce.

Plus d'une année s'est déjà écoulée depuis mon arrivée au Basutoland. Je suis heureux de pouvoir dire que je remercie la divine Providence de m'avoir, par la voix de l'obéissance, destiné à ces missions si consolantes et si pleines d'espérances. C'est là une des raisons qui m'ont poussé à vous envoyer cette lettre. Veuillez y voir en outre une preuve de mon attachement filial à la Congrégation.

Ce fut le 10 novembre 1904 que j'arrivai au Basutoland, en compagnie de notre Rév. Père Préfet. Durant les onze mois que je passai à Roma, ma tâche consistait principalement à étudier la langue de ce pays et à me rendre chaque dimanche dans quelqu'une de nos églises succursales, pour y prêcher et célébrer la sainte messe.

Au mois de septembre dernier, le R. P. Helbourg, de résidence à Montolivet, tombait malade et épuisé de fatigue, là-bas dans les montagnes, à la nouvelle mission de

Molomo's Hœck, que le Rév. Père Préfet l'avait chargé de desservir. C'est alors que je fus envoyé ici à Montolivet pour porter secours au R. P. Lebihan, dont la mission très étendue devient une charge bien lourde pour son âge.

Il faut, en effet, que ce bon Père passe un temps considérable chaque semaine à entendre les confessions, si bien que parfois, à la sortie du saint tribunal de la pénitence, il marche avec peine jusqu'à l'autel. Le courage a beau grandir les forces, il ne diminue pas le nombre des années.

Outre l'instruction des catéchumènes et la visite des malades, ministère qui suffirait à occuper deux Pères, nous avions à desservir, jusqu'à présent, cette église succursale de Molomo's Hœck, située à quatre heures de distance dans les montagnes. Je m'y rendais deux fois par semaine, tantôt sous une pluie torrentielle, tantôt sous un soleil brûlant, mais toujours par des chemins affreux et bordés de précipices.

Cette nouvelle mission, fondée il y a seulement quelques mois, donnait et donne encore les plus belles espérances.

Située à l'angle d'une grande vallée très peuplée et très fertile, elle est appelée à devenir, selon toutes les apparences, l'une de nos missions les plus prospères. C'est pour cela, d'ailleurs, que le R. P. Cénez, notre Préfet, avait décidé la construction d'une chapelle en cet endroit.

Dès qu'on a franchi les hautes montagnes qui forment le mur d'enceinte de cette vallée, on peut apercevoir notre mission. De l'autre côté de la colline s'étend une autre région très pittoresque et très accidentée, à laquelle la rivière du Makhaleng a donné son nom. Là aussi on rencontre un grand nombre de populeux villages, perchés comme des nids d'aigles sur le flanc des monts et sur le bord des précipices.

Depuis bien des années déjà, le R. P. Lebihan avait visité ce pays, couru de village en village, distribuant partout le grand bienfait de la parole de Dieu et implorant pour ces pauvres âmes, encore « assises dans les

ténèbres et à l'ombre de la mort », les dons infinis de la miséricorde divine.

Or voici que, sous l'impulsion mystérieuse de la grâce, et malgré les efforts multipliés du démon du paganisme et de l'hérésie, la parole de Dieu a germé, les conversions sont arrivées de plus en plus nombreuses, et, dans quelque endroit du pays que nous allions, nous ne rencontrons plus, au lieu des regards méfiants d'autrefois, que ces marques de respect et de vive sympathie qu'on donne seulement au ministre de la vérité.

Le prince des ténèbres a sans doute été profondément irrité, et je pense qu'il a dû, comme au temps de Job, demander à Dieu d'éprouver cette mission naissante. En effet, dans la nuit du 13 au 14 décembre, un cyclone — chose absolument nouvelle au Basutoland — se déchaîna avec fureur dans la vallée, accompagné d'une pluie torrentielle, et alla droit sur notre mission et ses alentours, causant sur son passage des dégâts considérables.

Dans les villages voisins, des têtes de gros bétail, des chèvres, des moutons, furent emportés par l'inondation qui suivit l'ouragan. La demeure d'un catholique irlandais fut découverte et les feuilles de zinc qui en formaient la toiture furent transportées à de grandes distances. Une autre maison fut écrasée par la chute d'un énorme eucalyptus. Par bonheur nous n'avons eu aucun accident de personnes à déplorer.

Quant à notre chapelle, l'un des battants de la grande porte fut brisé par la violence du vent, qui, pénétrant dans l'intérieur de l'édifice, enleva le toit comme un parasol et alla le déposer assez loin de là. Le pignon auquel étaient adossées la sacristie et la chambre du prêtre, fut renversé sur ces deux chambres et écrasa tout sous ses ruines. Linges d'autel, tables, chaises, sans parler du petit fourneau à pétrole et de la petite marmite où je cuisais la bouillie de maïs qui constitue là-bas notre nourriture ordinaire, livres, étagères et tout enfin fut enseveli sous les

décombres. Le lit de fer — où providentiellement je ne dormais pas cette nuit-là — fut plié sous le choc comme un mince fil de cuivre. Dans l'intérieur de la chapelle, hélas! chemin de croix, tableaux, statues, en un mot toute l'ornementation a été complètement détruite.

Notre seule consolation, après cet accident, a été de voir le chef du village voisin, bien que païen, réunir aussitôt ses gens et leur faire déblayer les décombres pour transporter dans une des maisons dont il a la garde, tout ce qui, parmi ce monceau de ruines, peut nous être encore de quelque utilité.

Voilà, dans toute sa réalité, la catastrophe qui vient d'affliger le cœur si bon et si zélé pour la gloire de Dieu, du R. P. Lebihan. Pour la construction de cette chapelle, le Père avait dépensé son argent et ses forces. Sans doute, il n'a pas tardé de supplier le Rèv. Père Préfet de réparer ce désastre, mais nous n'ignorons pas que, malgré son vif désir de relever la mission, les ressources dont le R. P. Cénez peut disposer sont trop limitées et ne lui permettront pas de nous venir en aide de sitôt. Ce malheur ferait donc la joie des protestants et la douleur des catholiques. Voilà pourquoi, en vous adressant cette lettre, nous nous confions en la divine Providence, espérant qu'elle inspirera à quelque âme généreuse le dessein de réparer les ruines, de consoler les cœurs affligés, et de rendre à cette chrétienté naissante une vigueur nouvelle.

Je viens de vous exposer la cause de notre douleur. Mais si je vous ai découvert notre peine, je ne veux point non plus vous cacher nos sujets de joie et nos consolations. Je vous dirai donc quelques mots au sujet du grand baptême d'adultes qui a eu lieu ici à Montolivet le jour de Noël.

Dès la veille de cette fête, une grande affluence de peuple envahit la mission, où nos 126 élus suivaient déjà depuis deux jours les exercices de la retraite. Les protestants arrivèrent en grand nombre, les uns malgré les menaces d'excommunication de leurs ministres, les autres

avec leurs ministres eux-mêmes. Pour la messe de minuit, notre église, bien que pouvant contenir 7 à 800 personnes, était trois fois trop petite.

A neuf heures du matin, la procession qui doit, selon l'usage, précéder le baptême, commença à se dérouler avec ordre autour de la mission. Au milieu, et entre les deux haies formées par le reste du peuple, marchaient, par rangs de quatre, nos 126 catéchumènes, que l'eau sainte du baptême allait bientôt transformer en enfants de Dieu et de l'Eglise.

La procession arrivée près de la chapelle, à l'endroit où devaient s'accomplir les rites sacrés, chacun de ces catéchumènes vient, à l'appel de son nom, prendre la place indiquée d'avance, de façon à former un grand cercle autour de l'autel provisoire que nous avions érigé à l'ombre d'un mimosa.

Nous étions là trois prêtres, car le Rév. Père Préfet avait eu la bonté d'envoyer à notre aide le R. P. Thomas, *O. M. I.* Grâce à Dieu, nous pûmes, sans trop de fatigue, et malgré une chaleur tropicale, — car en décembre nous somme en plein été — terminer cette belle cérémonie qui dura cinq heures et demie. Parfois, pour nous permettre de reprendre haleine, nos chrétiens chantaient quelque cantique, tandis que Siméoni, notre ancien maître d'école, les accompagnait avec l'harmonium.

Païens et protestants furent frappés d'admiration soit à la vue de la tenue irréprochable de nos chrétiens et du recueillement de nos élus, soit par la beauté de nos cérémonies, que le R. P. Lebihan leur expliquait au fur et à mesure.

Au moment de la prostration, il y eut, parmi ces quelques milliers de chrétiens et d'infidèles qui nous entouraient, bien des visages qui se mouillèrent de larmes; et nous avons su que plusieurs païens s'écrièrent alors : « Vraiment, la véritable religion, c'est la religion catholique romaine. Pourquoi ne sommes-nous pas encore ses enfants ? »

Pour moi, qui assistais pour la première fois à une cérémonie pareille, je ne saurais exprimer de quelle émotion je fus alors saisi, en voyant ces 126 élus de Dieu, — tout un petit peuple, — qui jusqu'alors avaient vécu dans les ténèbres de l'infidélité, sans connaître Dieu et son amour, se prosterner dans la poussière, tomber du haut de leur paganisme orgueilleux, et se plonger en quelque sorte dans l'extase, à la vue d'une nouvelle vie, comme saint Paul sur le chemin de Damas.

Une autre pensée qui remplissait aussi mon cœur de joie et de reconnaissance, pensée bien consolante pour mon vénéré supérieur, c'était de voir le R. P. Lebihan, qui a semé durant de longues années, au prix de tant de peines et de souffrances, recueillir maintenant, vers le soir de sa vie, une moisson de jour en jour plus abondante et plus riche en espérances.

La moisson s'annonce belle, en effet; car, aussitôt après le baptême, et dans le cercle même formé par les nouveaux baptisés, trente personnes vinrent s'agenouiller en demandant qu'on pose sur leur poitrine la croix des catéchumènes. Parmi elles se trouvaient plusieurs chefs très influents dont l'exemple assurera la conversion de tout un peuple, et pour la conversion desquels le Rév. Père m'a dit qu'il avait prié et travaillé durant vingt-trois ans sans se décourager.

Depuis ce beau jour de fête nous marchons de surprise en surprise. Le bruit s'en est répandu dans le pays comme une traînée de poudre et l'a fortement ébranlé. Il ne se passe guère de jour qu'il ne nous arrive, des environs de notre mission, quelque païen ou protestant qui nous supplie de l'admettre au nombre des catéchumènes. Au loin, nos catéchistes eux-mêmes sont assaillis de demandes, et sont, pour cela, l'objet de grosses tracasseries de la part des protestants.

J'ai parlé de la conversion de plusieurs hommes influents. Permettez-moi de vous en citer un exemple qui vient

d'arriver ces jours derniers et qu'on pourrait justement appeler une victoire du Sacré-Cœur.

Dans la contrée qui se nomme Thabana Moréna, à une heure seulement de distance de la mission, vit une personne assez influente du nom de Koro. Pendant sa jeunesse, il fit partie de ces bandes de cannibales qui égorgeaient les voyageurs isolés et allaient les dévorer dans des cavernes presque inaccessibles, telles qu'on en rencontre dans la région montagneuse appelée les Maloutis. A cette époque, Moshesh venait de réunir sous son sceptre les tribus disparates du Basutoland, pour leur donner des lois et un commencement de civilisation, en même temps qu'il accueillait avec une grande bienveillance les missionnaires qui apportaient à son peuple les bienfaits de l'Evangile. Ce roi prit aussitôt des mesures énergiques pour faire cesser le cannibalisme.

Obligé de revenir dans la plaine pour y vivre paisiblement, à la façon de ses compatriotes, Koro était resté, jusqu'à présent, sauvage farouche et païen jusque dans la moelle des os.

Le R. P. Lebihan avait dit à sa première femme, qui est catholique : « Place, durant le sommeil de ton mari, une image du Sacré-Cœur sous son oreiller, et prie pour lui. » Or, il y a quelques jours à peine, cet homme vient se présenter à lui : « Père, dit-il, je vois les hommes de mon âge recevoir la croix. Jusqu'ici j'ai constamment désiré vivre et mourir comme les bêtes, sans m'inquiéter du jugement qui m'attend au sortir de cette vie. J'ai beau me le dire, mon cœur s'y refuse. » Là-dessus le R. P. Lebihan l'encourage de quelques paroles et se dispose à partir, ne pouvant encore se douter que l'anxiété de cet homme était le signe de sa conversion.

Et tout à coup, il voit ce païen, cet ancien cannibale, ce « dur-à-cuire », à genoux devant lui, et qui lui dit : « Père, je suis vaincu, mets ta main sur ma tête pour me bénir. » Et cette bénédiction donnée, le Père et le païen demeurèrent

tous deux pendant quelques instants muets d'émotion. Puis Koro se lève et part en disant : « Père, si Dieu me garde, vous me reverrez bientôt. » Et il tint parole.

Tel est ce trait, choisi parmi tant d'autres pour vous montrer que l'heure a sonné, dans les desseins de la divine Providence, de répandre la lumière de la vraie foi sur les populations païennes du Basutoland. C'est notre ferme espérance que nous verrons bientôt ici une riche moisson, dont les conversions actuelles, déjà si consolantes, ne sont que le prélude.

Pourquoi faut-il que la modicité, l'insuffisance de nos ressources vienne mettre des entraves à notre zèle, et retenir sous le joug du démon une foule d'âmes toutes disposées à devenir les enfants de Dieu ? Pourquoi faut-il que, dans le cours de ses voyages, et en constatant son incapacité à suffire à tant de besoins, le missionnaire songe tristement à cette parole du Sauveur : « Que la moisson est grande et les ouvriers peu nombreux ! Priez donc que le Maître envoie des ouvriers. *Messis quidem multa, operarii autem pauci. Rogate ergo Dominum messis ut mittat operarios in messem suam.* » (Matth., IX, 37.)

Je termine cette lettre, déjà bien longue, en exprimant à nos bienfaiteurs notre reconnaissance et formant le souhait que Dieu veuille nous envoyer ici des ressources et des ouvriers apostoliques afin que nous puissions étendre les conquêtes de la Foi et le Royaume de Jésus-Christ.

P. François LAYDEVANT, *O. M. I.*,
Missionnaire au Basutoland.

VARIÉTÉS

Une protégée de l'Immaculée.

C'est le récit d'un fait aussi édifiant qu'extraordinaire, et nous ne pouvons nous empêcher de le communiquer à nos lecteurs. S'il était resté — comme on l'aurait voulu — dans le cercle étroit de l'intimité, Marie n'eût pas été assez louée, assez bénie. N'est-ce pas une excuse suffisante pour le publier? Tout ce que nous pouvons faire c'est de taire les noms, et encore, si le zèle et le style dénoncent les auteurs, ils n'auront à s'en prendre qu'à eux-mêmes.

Ecoutez une petite histoire, l'histoire d'une de ces conversions que j'aime beaucoup parce que la Très Sainte Vierge y a un rôle. Si j'avais du temps, je collectionnerais tous les récits où la grâce de Dieu s'est manifestée par l'entremise de notre bonne Mère.

C'était donc dans ces pays-ci, en Amérique. On voulait fonder une nouvelle paroisse, et la première chose était de s'assurer du nombre de familles catholiques. Le Père X. se chargea de la tâche — il a bonne langue et dévouement meilleur encore ; entre deux besognes il choisit toujours la plus ardue.

Il alla un jour, poussé par je ne sais quelle inspiration, ou plutôt je la connais bien, visiter une maison très mal famée dans le quartier. Quelque chose lui disait qu'il y avait là du bien à faire et peut-être une âme à sauver. Mais n'allait-il pas à un échec? Humainement parlant, oui. Les enfants ne valaient pas mieux que leur mère, et de cette femme on disait pis que pendre. *Mulier quæ erat in civitate peccatrix.*

Le brave Père fut reçu tant bien que mal, on ne se

sentait pas à l'aise devant lui, et je n'oserais pas assurer qu'il l'était devant les autres. Mais il parla, exposa le cas. De l'écouter et surtout de faire ce qu'il demandait, ce fut le cadet des soucis de ces gens-là. De ces gens-là, je me trompe, pas de tous. Il y eut une exception, celle d'une grande fille de vingt-deux ans. Elle écouta le Père avec autant de satisfaction et d'avidité qu'autrefois la Samaritaine sur la margelle du puits de Jacob. Mais peut-être n'est-ce pas très exact de la comparer à la Samaritaine. Car si elle avait la même soif de vérité et d'amour, elle n'avait pas dans l'âme les mêmes souillures. Le fait est qu'à cet âge, elle ne trouvait pas, en fouillant sa conscience, le moindre indice d'une faute mortelle. Son cœur, son esprit, tout était resté pur. Mais voilà, après son baptême, — baptême, entre parenthèses, dont on eut toutes les peines du monde à s'assurer, — plus rien de la vie chrétienne, plus d'église, plus de sacrement, plus de prêtre. Dieu existait-il dans le ciel, Notre-Seigneur était-il venu sur la terre, y avait-il des vérités à croire pour être sauvé, c'est ce que, vous pensez bien, elle n'apprit pas sur les genoux de sa mère, celle-ci ayant bien d'autres chats à fouetter.

Et c'est ainsi qu'allèrent les choses jusqu'au jour où le Père vint rendre visite. Cette pureté si bien conservée dans un tel milieu, cette avidité à entendre parler religion, les naïves admirations qu'elle laissait échapper au fur et à mesure que notre Oblat déroulait devant elle les beautés de nos dogmes, furent pour le Père l'indice d'une âme de choix, d'une âme privilégiée sur laquelle Dieu avait ses vues.

Cette première ferveur alla croissant et depuis lors ne s'est jamais démentie. Le jour de la première communion arriva. Ce fut une extase. Il y a pour ces sortes d'âmes des bonheurs que nous ne savons pas. Habituées moins que nous aux caresses de Dieu, elles les goûtent plus suavement.

Mais tout dans cette conversion, si toutefois je puis employer ce mot, intrigua l'apôtre. Il résolut d'en avoir le cœur net.

— Pouvez-vous m'expliquer, dit-il à cette jeune personne, comment s'est faite cette conversion ? Le pouvez-vous ?

— Non: Je n'y comprends rien. Tout m'étonne en elle. Evidemment c'est le bon Dieu qui l'a voulue et l'a facilitée dans sa miséricorde.

— Mais enfin, n'y a-t-il rien dans votre vie qui puisse vous mettre sur le chemin ? Cherchez. N'y a-t-il pas quelque part... ?

— Non, rien que je sache.

— Et la Sainte Vierge ? N'avez vous jamais prié la Sainte Vierge ?

— La Sainte Vierge ! Oh ! c'est vrai ! je n'y pensais plus.

— Vous n'y pensiez plus, à quoi ?

— Mais c'est que, voyez-vous, je n'ai jamais passé un jour sans la prier.

— Sans la prier ! Et qui donc vous avait appris à la prier ? Comment le faisiez-vous ?

— Voici. Il m'arriva un jour, quand j'étais encore toute petite, oh ! oui, toute petite, de me joindre à des enfants de mon âge se rendant à l'école des Sœurs.

— Et alors, chez les Sœurs...

— Eh bien, chez les Sœurs, on récitait le chapelet. Je n'en avais pas, on m'en donna un. Je revins encore le jour suivant, puis le jour d'après, tellement cela me semblait beau. On m'empêcha par la suite de retourner à cette école. Mais le temps que j'y avais passé avait suffi pour apprendre comment dire mon chapelet. Or, depuis ce moment-là, je n'ai pas passé un seul jour sans le réciter. Comme vous voyez, mon Père, c'est une vieille habitude chez moi.

— Et c'est elle qui vous a sauvée, ajouta le Père.

Une Conversion mouvementée.

STEPHEN

Si, d'aventure, vous venez en Amérique et que vous ayez à faire de nuit et en sleeping-car le trajet qui sépare Ottawa de Toronto, remarquez bien, se tenant debout à la porte du wagon pour contrôler votre billet, un homme de haute stature et dont l'embonpoint pourrait servir de réclame au confortable du Pullman dont il a la garde et la direction : c'est Stephen, et Stephen est un nègre.

S'il s'aperçoit que vous êtes Oblat, vous pouvez vous attendre à cette question : « Connaissez-vous le P. Fallon ? » et tant mieux pour vous si vous avez l'honneur de ne pas ignorer le Provincial de la première province des Etats-Unis, vous serez traité en grand monsieur.

C'est qu'en effet Stephen a une histoire, et une histoire à laquelle le P. Fallon n'est pas étranger.

Et tout d'abord, je dois dire que si Stephen est maintenant catholique, et même catholique fervent, il ne l'a pas toujours été. Le temps n'est pas bien éloigné où vous n'auriez trouvé chez lui qu'un protestant vulgaire. Protestant vulgaire ! je m'explique. Le fait est qu'il ne protestait contre rien et, né dans la Réforme, il n'avait encore jamais songé à rien réformer dans sa vie. C'était assez pour lui d'aller son petit bonhomme de train. On ne pouvait pas dire : « C'est un athée » pas plus que « Il a de la religion. » C'était tout simplement un brave homme, très avenant, très poli, élégant même, et faisant, à la satisfaction des hauts bonnets de la compagnie et des voyageurs, admirablement bien son service. Et voilà.

Comment Stephen est devenu catholique, c'est ce que je voudrais raconter. Mais, autant pour affirmer ma véracité

que pour me servir d'excuse, je tiens à me retrancher derrière le Rév. Père Provincial et à ne rapporter que les paroles dont il s'est servi quand, toute la communauté de Buffalo l'entourant un soir comme d'une couronne, il nous fit ce récit avec l'éloquence qui lui est coutumière :

« Il y a quelques années, nous dit-il, Stephen m'était totalement inconnu. Curé de Saint-Joseph à Ottawa, je donnais alors une suite de conférences dans cette église quand mon attention fut appelée sur un dollar régulièrement déposé à la quête de chaque soir. J'appelai le frère sacristain : « C'est, me dit-il, un gros nègre qui se tient très respectueusement tout au fond de l'église et qui paraît vous écouter avec le plus vif intérêt. »

La chose en était là quand un matin, il pouvait être de sept heures et demie à huit heures, j'allai à la porte pour répondre, en l'absence du frère portier, à l'appel fiévreux de la sonnette électrique.

A peine avais-je ouvert qu'une colossale forme noire se précipita vers moi. C'était à croire qu'un malheur était arrivé.

« I wish to become a catholic. Je veux être catholique. » Et cela dit à brûle-pourpoint avec des intonations suppliantes où l'on sentait des larmes, ce fut toute la présentation. Pour une minute je fus décontenancé. Mais qui ne le fut pas moins, ce fut mon homme. Comme quelqu'un à qui apparaît tout à coup ce qu'il y a d'humiliant dans une bourde qui vient de lui échapper, il était là tournant son chapeau dans les mains, levant les yeux puis les baissant et les relevant encore, toussant par petits coups secs et oppressés, essayant puis abandonnant des mots qui ne voulaient pas se laisser articuler. Je le tirai d'embarras : « N'ayez pas peur, lui dis-je, remettez-vous, venez vous asseoir et causons un peu. »

— Ah ! vous êtes bien aimable, mon Père, murmura-t-il ; voyez, excusez-moi, je n'en puis plus, c'est terrible, mais je viens de fortement me battre avec le diable.

— Avec le diable, pas possible !

— Oui, oui, avec le diable, comme je vous le dis.

— Et où ?

— Où ? Mais à la porte. Vous riez ! mais c'est très vrai, à la porte. Et voici comment la chose s'est passée. Voilà déjà longtemps que je veux être catholique, mais j'ai remis toujours. Ce n'était pas la peur, ce n'était pas la honte, c'était... je ne sais pas. Mais ce matin je me suis dit : « Stephen, c'est maintenant le dernier jour, tu vas aller trouver le P. Fallon et tu deviendras catholique. » Et alors, aussitôt que je suis descendu de mon train, je suis accouru, sans rien manger. Et tout le long du chemin, j'entendais le diable qui me disait : « Stephen, ne te fais pas catholique ; ne va pas trouver le P. Fallon ; Stephen, reste comme tu es. » Et moi, je disais : « Non, je veux être catholique. » Par exemple, là où ç'a été terrible, ce fut devant la porte. D'abord, j'avais monté le perron jusqu'à la dernière marche quand le diable cria plus fort : « Stephen, Stephen, ne va pas là. » C'était si violent, que je descendis. Mais, arrivé au bas, j'eus honte, car il y avait aussi une autre voix, très douce, celle-là, qui me disait : « Stephen, ne crains pas, je te veux avec moi, deviens catholique. » Prenant alors mon courage à deux mains, je me dis : « Cette fois-ci, j'y vais. » C'était beau à dire, mais à faire... ? Juste au moment où j'avais le doigt sur le bouton de la sonnette, voilà que ça recommence, et bonté ! quel tintamarre ! Je crus, sur ma foi, perdre la tête ; ça me disait : « Stephen, non, non, ne sois pas catholique, je ne veux pas, je ne veux pas. » Bon, que je me dis, il n'y a vraiment pas moyen, je ne serai jamais catholique, tant pis ! et je descendis de nouveau. Mais, au fond, je me méprisais moi même. Je regardai si personne ne m'avait vu jouer cette comédie devant la porte. Personne n'était là. Or, la voix qui disait « Stephen, sois avec moi, Stephen, sois catholique », recommença, elle aussi, et de plus belle. Voyez-vous ma position ? Eh bien, il faut en finir. Catholique, je le serai, je le veux, je le jure. Et, d'un saut, j'emjambai les marches ; et tandis que je disais au diable : « Va-t-en, vil animal », je donnais un vigoureux coup de poing sur le bouton. Pendant tout le temps que la sonnette marchait, j'entendais bien encore des « Tu as tort, Stephen » ; mais il était trop tard : le plus gros était fait. Et maintenant, voilà, je veux être catholique.

Stephen avait raconté cela tout d'une traite. Je le félicitai d'avoir eu le courage de vaincre les tentations du démon, et, après avoir avisé ensemble aux moyens de l'instruire et être convenus des jours et des heures, nous nous séparâmes.

Après quelques séances, soupçonnant qu'il devait y avoir quelques raisons particulières pour motiver cette conversion, j'en parlai à mon nègre.

— C'est très simple, me dit-il. Connaissez-vous M. X... ?

— Si je le connais ! C'est le jurisconsulte le plus en vue de tout le Canada ! Et c'est de plus un excellent catholique.

— Parfaitement. Or, ce monsieur ayant fait, une nuit, le trajet entre Toronto et Ottawa dans mon sleeping-car, y avait oublié son chapelet. Quelle ne fut pas ma surprise, car moi j'avais ramassé cet instrument et je n'y pensais plus, de voir arriver ce monsieur pour me le réclamer ! « Tout de même, me disais-je, voilà une chose curieuse. Cet homme est un des plus marquants du pays, c'est un savant, et il dit son chapelet dans son lit ! Il doit y avoir quelque chose là-dessous. » — Et d'une.

Et de deux, maintenant. — Comme je souffrais d'une affection de poitrine, le médecin me conseilla de faire chaque jour une promenade fort matinale. Je prenais d'ordinaire cet exercice entre cinq et sept heures. J'avais fixé mon petit itinéraire, et, hiver comme été, beau temps ou non, je faisais ma tournée. Mais il arriva que dès les premiers jours une chose me frappa : le nombre des promeneurs. « Or ça, me disais-je, qu'est-ce que cela peut bien signifier ? Cinq heures, six heures, mais c'est le temps où

l'on est encore au lit ! Que veulent tous ces gens ? Je voudrais bien savoir si toutes ces personnes sont dans mon cas, et si c'est bien le médecin qui leur a dit de venir respirer l'air frais du matin. Ma foi, si cela est, il y a pas mal de poitrinaires à Ottawa. » Le fait est que, quand je rencontrais quelqu'un, je me disais : « Tiens, Stephen, voilà un homme qui souffre de ton mal. » Et j'avais de la pitié pour ces malheureux. Je finis par m'apercevoir à la longue que ces promeneurs prenaient exactement à la même heure exactement la même direction. Je résolus de les suivre, affaire de me renseigner. Et savez-vous ce que j'ai vu ? C'est que ces gens n'étaient pas des malades prenant l'air le matin pour se soigner, mais bien des catholiques bravant tous les temps pour aller assister à la messe ! Cette simple constatation renversa mes idées, et j'arrivai à me dire ceci : « Ce ne sont pas les protestants qui feraient jamais cela ! Ce n'est pas eux qui s'endormiraient en disant leur chapelet et qui ne craindraient pas de l'avouer ! Ce n'est pas eux qui se lèveraient tous les jours à cinq et six heures du matin pour aller à la messe ! Non, Stephen, le protestantisme, ce n'est pas la vraie religion, ce n'est pas la religion de l'âme, il n'a rien pour le cœur. Le catholicisme, oui, voilà la vraie et la seule religion qui fait du bien, qui bénit, qui console. », Et voilà, mon Père, comment je suis arrivé de fil en aiguille à désirer de devenir catholique.

— Et votre femme, Stephen, y a-t-il quelque chance qu'elle vous imite jamais ?

— Ah ! ma femme ! Ça, voyez-vous, mon Père, je ne sais pas. Mais je ne crois pas que ce soit impossible. Je ferai tant que j'y arriverai peut-être.

— Et que ferez-vous ?

— Ce que j'ai fait jusqu'ici. Ce n'est pas mon habitude de violenter les consciences. Mais sans aller jusque-là on peut faire quelque chose. Ainsi, j'ai acheté un certain nombre de petites brochures où sont traités les grands pro-

blèmes religieux. Je les mets sur ma table avant de m'en aller au travail, et cela suffit.

— Ce n'est pas tellement évident que cela suffise. *Si elle les lit ou si elle ne les lit pas,* qu'en savez-vous ?

— Ah ! mon Dieu, vous ne vous y connaissez pas. Je dispose toutes ces brochures sur ma table, je fais semblant de les dissimuler comme si j'en voulais faire un secret ou comme si je voulais me méfier. Alors ça ne rate jamais. Quand je reviens le soir, je regarde. Tout a été très bien remis en ordre. On dirait que personne n'y a touché. Seulement il y a ceci : c'est que j'avais mis les livres à l'endroit, et je les retrouve à l'envers. Vous ne savez pas ce que c'est, vous.

Le grand rêve de Stephen eût été, en effet, d'amener avec lui toute sa famille à la sainte Table au jour de sa première communion. Dieu ne l'a pas voulu. Aussi est-ce le seul nuage qui ait plané alors sur ce front régénéré où l'amour vint jeter un rayon si beau qu'on aurait pu le croire transfiguré par l'extase.

Mais qui sait si l'heure ne sonnera pas un jour où Dieu se laissant toucher accordera à ce converti de la dernière heure, mais dont la piété est toujours allée grandissante, de ne voir dans sa maison qu'un autel et qu'une foi ?

C'est certainement cette heure de grande miséricorde que demande Stephen quand chaque nuit, tandis que la locomotive emporte les voyageurs sur ses ailes de feu, il veille et prie en disant son chapelet. »

H. WATELLE, *O. M. I.*

Buffalo, le 26 mars 1906.

La Dévotion au Sacré-Cœur à Saint-Sauveur de Québec.

Depuis plus d'un demi-siècle, la paroisse de Saint-Sauveur de Québec est desservie par les Oblats. Après un terrible incendie qui n'avait laissé que des ruines, elle a eu pour présider à son relèvement matériel, moral et religieux des apôtres tels que les Pères Durocher et Grenier. Ils y ont établi des œuvres qui font encore le bonheur de la génération présente et une réputation de vertu et de zèle dont l'éclat rejaillit sur leurs successeurs. A Saint-Sauveur, l'on aime et estime le prêtre, on l'entoure de respect, on l'honore d'une confiance qui ne se dément pas. On aime aussi sa paroisse et l'on se plaît à en dire du bien. L'article suivant, dû à la plume d'un de nos élèves, enfant de Saint-Sauveur, en est un exemple. Pendant ses vacances, il a eu l'heureuse occasion de voir les éclatantes manifestations de piété dont son église paroissiale est le théâtre. Il s'est mêlé aux foules, il a pris part à leurs prières et à leurs chants. Il nous parle donc de choses qui lui sont bien connues. — On expliquera l'éloge un peu lyrique de certains passages, par l'aimable jeunesse de l'écrivain.

L'éloge des Oblats de Marie Immaculée n'est plus à faire, dans notre patrie canadienne. Leurs œuvres admirables non moins que multiples parlent assez haut. On nous permettra d'en décrire une vraiment édifiante en jetant un coup d'œil sur Saint-Sauveur de Québec.

Cette paroisse, autrefois, hélas! tristement célèbre, en éclipse à présent bien d'autres, tant par la magnificence de son temple et la pompe de ses cérémonies religieuses que par la conduite exemplaire et la foi ardente de sa population. Mais ce qui la met surtout en relief, aujourd'hui, c'est sa dévotion vive, sincère et profonde au Sacré-Cœur.

Cette dévotion a pris un nouvel essor le premier vendredi de novembre 1904. A cette époque, le R. P. Valiquette, supérieur, offrait au R. P. Lelièvre un champ magnifique où déployer son zèle d'apôtre, en lui confiant la tâche de répandre la dévotion au Sacré-Cœur. Celui-ci se mit aussi-

tôt à l'œuvre. Il entreprit la fondation d'une « Garde d'Honneur. » Elle compte aujourd'hui plus de sept mille membres. Honorer le Sacré-Cœur, enflammer le zèle des âmes pieuses, ranimer l'ardeur des âmes froides, reconquérir les cœurs égarés ; enfin transformer le premier vendredi de chaque mois en un jour d'adoration, de réconciliation, de réparation, voilà ce que rêvait l'entreprenant organisateur. Le succès a dépassé ses espérances.

Le premier vendredi de chaque mois, le spectacle que présente l'église de Saint-Sauveur surpasse toute imagination. Dès 6 heures du matin, une foule pieuse envahit la nef, comme aux jours de fête. On expose le Très Saint Sacrement, puis l'on chante la grand'messe solennelle du Sacré-Cœur. Le brillant éclat d'un autel magnifique, baigné dans un océan de lumière, les voix argentines de quatre-vingts enfants de chœur, mêlées au timbre plus grave des chantres et formant un harmonieux concert, l'imposante grandeur des cérémonies liturgiques, tout contribue vivement à impressionner les âmes chrétiennes. Toutefois, ce qui touche davantage, c'est l'empressement d'une foule recueillie à participer au banquet sacré. L'affluence à la sainte Table est telle qu'il y a continuellement deux Pères occupés à distribuer le pain des Anges. De 6 heures à 8 heures, pas de répit. Au lieu de diminuer, le nombre des communiants semble croître à chaque instant. On estime que trois mille personnes s'approchent du sacrement eucharistique. Oh! quelle douce émotion doit ressentir l'âme du prêtre, au spectacle d'une piété si franche, si vive, si touchante! Quelle consolation pour le Cœur de Jésus d'être aimé sincèrement de ceux qu'Il a tant aimés lui-même!

Assister au saint Sacrifice, recevoir la sainte communion, c'est beaucoup, ce n'est pas assez. Pour témoigner leur affection à Jésus, ces âmes vraiment fidèles viendront encore, durant ce jour, lui parler cœur à cœur, lui confier leurs peines, lui demander ses grâces. La journée ne sera

qu'une succession de prières, de cantiques, d'oraisons, d'amendes honorables, d'actes de consécration. Mais tout se fera dans l'ordre le plus parfait. Chaque congrégation a son heure d'adoration. Il en est de même pour les enfants des écoles ; classe par classe, ils apportent la fleur de leur innocence au bouquet spirituel offert par la paroisse au Sacré-Cœur. Entrez dans l'eglise au cours de la journée, vous y verrez, chaque fois, une foule de personnes prosternées au pied des autels. A certaines heures, le nombre des adorateurs varie entre six et huit cents ; il atteint même en d'autres moments au chiffre de mille.

L'heure d'adoration est réglée de la manière suivante. Le chapelet se récite de dix minutes en dix minutes. Une personne, dans la foule, le dit à haute voix ; les autres répondent. Entre chaque dizaine, le public, debout, entonne un couplet et le refrain de quelque cantique au divin Cœur : toutes les poitrines y apportent leur concours. Au rosaire succède le chant du *Magnificat,* suivi de la récitation des litanies du Sacré–Cœur et de l'acte de consécration. On termine par le *Tantum ergo.*

Un détail ne saurait être passé sous silence. Au bas du sanctuaire, sont disposés deux plateaux, destinés à recevoir les billets de recommandation et de reconnaissance. A chaque heure, le Père Directeur donne lecture de ces billets. Le croirions-nous ? le nombre de billets d'actions de grâce, pour faveurs de toutes sortes obtenues du divin Maître, égale presque le nombre des recommandations. Preuve évidente que le Cœur Sacré de Jésus sait récompenser ceux qui l'honorent et qu'il ne reste pas insensible aux prières de ses amis.

Parmi toutes les heures d'adoration, celle des hommes est la plus impressionnante. Entre 6 et 7 heures, l'église se remplit d'ouvriers, qui, leur journée finie, viennent au nombre de 2.500, en habits de travail, fournir la plus belle fleur du mystique bouquet offert au Sacré-Cœur. Le Révérend Père Directeur a fait le tour de toutes les manufactures pour enrôler ces paroissiens dans la « Garde d'Honneur. » Ces honnêtes gens sont des hommes à tenir la parole donnée. Ils viennent à l'église dans leur humble costume, mais Jésus ne regarde que les cœurs. Le Révérend Père Directeur monte en chaire non pour présider au chapelet, car c'est un ouvrier qui le récite, d'une voix vibrante et pieuse, mais pour donner l'élan pendant le chant des cantiques. S'il adresse la parole à « ses bons ouvriers », ce n'est pas pour se faire l'interprète du Sacré-Cœur, non ; le Sacré-Cœur parle lui-même à ceux qu'il aime. Son ministre ne fait que donner de bons conseils à ces âmes franches et bonnes. Quel émouvant spectacle qu'une telle réunion d'hommes, dont les fronts encore tout baignés de sueur se courbent humblement devant la sainte Hostie, et qui chantent tous d'un commun élan les louanges du Sacré–Cœur !

Les quelques paroles prononcées par le Révérend Père Directeur sont suivies du *Tantum ergo,* puis l'adoration se termine par le cantique si entraînant : *En avant ! marchons.* Celui qui assiste à ces pieux exercices des ouvriers en emporte une impression qu'il est impossible de traduire.

Le temple, à peine évacué par les travailleurs, est aussitôt envahi par la foule pour l'office du soir. Cet office ne le cède en rien à ceux de la journée. Souvent la présence, dans le sanctuaire, des « Chasseurs de Salaberry », jeunes gens enrôlés sous les plis du magnifique drapeau Carillon-Sacré-Cœur, rehausse la cérémonie. Après la récitation du chapelet, toutes les voix se fondent dans un cantique au divin Cœur ; à l'orgue on chante les couplets, et la foule, guidée par le Père Directeur, enlève les refrains. Il y a sermon, puis salut du Saint Sacrement. Enfin, une si belle journée se termine dans une consécration solennelle de la paroisse au Sacré–Cœur.

Voilà ce qu'ont fait les Oblats à Saint-Sauveur. L'œuvre à peine sortie du berceau a déjà produit des résultats magnifiques. Elle est un sujet de douce consolation et de

sainte joie pour Monseigneur l'Archevêque de Québec, qui en recevait des félicitations de la part de ses collègues récemment réunis à Ottawa. Au surplus, Sa Grandeur a voulu assister en personne à l'adoration des ouvriers, et elle a été ravie d'admiration. L'œuvre peut aussi donner un légitime orgueil à la Congrégation des Oblats qui ne saurait trop se réjouir des triomphes spirituels remportés par le zèle de ses missionnaires. Elle est une bien grande consolation pour les dévoués apôtres qui ont si fortement contribué à son succès.

Reste à formuler le vœu que le bel exemple donné par Saint-Sauveur de Québec soit imité par toutes les paroisses canadiennes. Sans arriver peut-être à de si beaux résultats, du moins elles ne sauraient manquer d'en retirer, toutes, un bien réel : un accroissement assuré de foi plus ardente et de vraie dévotion.

CHARLES LECLERC,
Junioriste.

(*Bannière de Marie Immaculée.*)

CEYLAN — COLOMBO

Jubilé sacerdotal du R. P. C. Collin, O. M. I., Recteur du Collège Saint-Joseph, Colombo.

C'était après une année de travail sérieux et parfois pénible que les examens venaient de terminer. Le Collège Saint-Joseph, déjà si imposant dans sa construction, si pittoresque dans sa situation et ses alentours, au soir du 16 décembre commençait à prendre un air plus joyeux, à se parer d'un habit de fête. Un magnifique arc de triomphe se dressait à l'entrée, des drapeaux aux couleurs papales, anglaises et locales flottaient gaiement sur les grandes tours,

tandis que la façade se décorait de diverses oriflammes et d'écussons aux armes du Pape, de la Congrégation, du Collège, etc. A l'entrée du bâtiment principal, voici les palmiers, la verdure et les tentures variées. Dans la grande salle du Collège qui s'était transformée en chapelle temporaire, sur une vaste estrade garnie de draperies rouges s'élève l'autel tout étincelant, et, à sa gauche, le trône pontifical. La vieille maison des Pères paraissait rajeunie sous cet appareil inaccoutumé de tentures, de drapeaux et de guirlandes. Enfin une inscription en lettres d'or serpentant le long des murs initiait les visiteurs à la fête de ce jour : *Dominus conservet eum et vivificet eum, et beatum faciat eum in terra.*

Oui, que le Seigneur le conserve encore de longues années ! — Vingt-cinq ans passés au service des autels, en pays tropical, et au milieu d'incessants travaux, c'est une belle couronne de mérites que le Collège, l'Archidiocèse, la Congrégation entière veulent faire resplendir en ce jour, car notre vénéré Jubilaire n'est autre que le R. P. Charles Collin, *O. M. I.*, Recteur du Collège Saint-Joseph.

Né à Lurais (Indre), diocèse de Bourges, le 9 mars 1840, il reçut sa première formation intellectuelle au Collège des Pères Jésuites à Poitiers ; ses humanités achevées, il étudia le droit à l'université de Paris où il obtint les lauriers universitaires. Attiré à Ceylan par le regretté Mgr Bonjean, il arriva à Jaffna en février 1877. On lira avec plaisir la petite pièce de poésie que notre nouveau postulant écrivit à bord du *Mei-Kong* en route pour cette terre de Ceylan qu'il allait adopter pour sa nouvelle patrie.

Mes adieux au monde (1877).

Adieu, vieux monde ; adieu, porte-toi bien sans moi,
Je te quitte à jamais et renonce à ta loi.
— Allons, mon camarade, où t'en vas-tu si vite ?
— A Dieu. — Qu'est-ce que Dieu ? — Misérable hypocrite,

Tu ne le sais que trop ; mais pour cacher ton jeu,
Parce que tu le crains, tu récuses ton Dieu.
— Ah ! je vois ce que c'est ; tu veux te faire ermite.
Cela n'aura qu'un temps, tu reviendras bien vite.
— Moi, revenir ! Non pas, détestable vaurien,
Corrompu, corrupteur, je te connais trop bien !
— Le beau saint que tu fais ! Quel zèle en ton langage !
Mais c'est trop me noircir ! Je ne suis que volage
Et me convertirais si les gens comme toi,
Au lieu de se cacher, demeuraient avec moi.
— C'est faux, menteur !... Je pars. — Eh bien ! pars, bon voyage.
Je m'en vais avec toi. — Cesse ton badinage !
— Sache le donc, ami, puis que tu l'ignorais.
J'habite une cellule aussi bien qu'un palais.
— Prétends-tu te fixer dans mon cœur, vil reptile ?
— Peut-être ! — Scélérat... Mais c'est peine inutile
D'écouter tes chansons, d'y répondre avec feu :
Tu ne mérites pas que l'on te dise adieu.

Sept mois après leur arrivée Charles et Jules (car celui-ci avait suivi son frère aîné) renoncèrent au monde pour prendre l'habit religieux sous la bannière de Marie Immaculée. Ordonné prêtre par Mgr Bonjean le 18 décembre 1880, le P. Charles, qui avait déjà montré de grands talents, fut aussitôt après son ordination nommé Maître des Novices et Modérateur des Oblats. Lorsqu'en août 1883, par suite de la division de l'île en trois évêchés, Mgr Bonjean fut transféré au siège de Colombo, le P. Charles Collin le suivit avec plusieurs autres Pères sur ce nouveau champ de bataille. Ici les occupations les plus variées ont rempli à tour de rôle le ministère sacerdotal du vénéré Jubilaire, Modérateur, Supérieur, Missionnaire, Directeur des écoles, Rédacteur du journal, Secrétaire général, Vicaire général, Administrateur apostolique, Pro-Vicaire et maintenant Recteur d'un Collège qui, avec ses 700 élèves, a déjà donné ses preuves de vitalité et qui, sous peu, nous en avons la ferme espérance, sera un sujet de gloire pour la Congrégation entière.

Les cérémonies qui ont marqué la célébration des noces d'argent du R. P. Collin sont un témoignage éloquent des

vertus et de la haute valeur du vénéré Recteur du Collège Saint-Joseph ; elles montrent l'estime générale, le profond respect dont il est entouré dans ce pays qu'il a arrosé pendant vingt-cinq ans de ses sueurs. Cette vie dépensée avec générosité, prodigalité même, n'a pas été stérile. Le Diocèse de Jaffna montre avec reconnaissance les traces de son trop court passage ; à Colombo, la plupart des œuvres religieuses gardent l'empreinte de notre vénéré Jubilaire et continueront à redire son nom longtemps après qu'auront disparu tous ceux qui l'entourent aujourd'hui. Aussi les Catholiques de Ceylan reconnaissent-ils, sans difficulté, ce qu'ils lui doivent et se sont efforcés de le lui exprimer à cette occasion.

Le P. Collin, on le sait, a un faible pour la jeunesse ; la jeunesse ceylanaise en a la conviction, elle le sait d'expérience ; voilà pourquoi les élèves du Collège, présents et anciens, sont venus si nombreux, si sincères, si enthousiastes, apporter à celui qu'ils vénèrent et aiment comme leur Père, des vœux comme jamais ils n'en avaient formulés. — De ces visages ouverts et francs l'œil va se porter sur d'autres groupes : les champions de l'Eglise de Ceylan ; ils sont là comme des combattants qui viennent fêter en un jour de gloire un de leurs généraux. Notre vétéran, le R. P. Chounavel, est là portant allègrement ses quatre-vingt-deux ans. De plus jeunes sont là également et beaucoup d'entre eux eurent pour premier guide dans la carrière ecclésiastique ou dans leur vie d'Oblat celui qu'ils viennent fêter. Il ne fut pas donné à tous ceux qui le désiraient de venir lui exprimer leurs sentiments d'attachement, d'affection et de reconnaissance, car le devoir est sans pitié même pour les désirs les plus légitimes. Plus d'une larme échappée des yeux de notre cher Recteur à la lecture des lettres des absents, nous laissaient deviner qu'eux aussi s'associaient à notre bonheur.

Les élèves du grand séminaire, ces apôtres de demain ne pouvaient manquer à la fête de leur père, eux qui sont

l'orgueil de notre Collège Saint-Joseph ! — A côté des Pères on remarquait les représentants des frères convers : Jaffna avait envoyé le cher et infatigable frère Groussault, Colombo son benjamin le frère Renaud. Aux frères Oblats s'associaient les frères indigènes de Saint-Vincent de Paul et qui venaient de Maggonna apporter leurs vœux et souhaits à celui qui fut un des premiers fondateurs et organisateurs de cette grande œuvre de la charité chrétienne. — Voici ensuite des Religieuses — ces femme fortes de l'Evangile qui plus encore que les Frères font l'admiration du gouvernement protestant. Sœurs de la Sainte-Famille, Sœurs du Bon-Pasteur d'Angers, Sœurs Franciscaines de Marie, Petites sœurs des Pauvres, toutes ces religieuses apôtres sont là aux fêtes jubilaires, apportant leurs vœux et, il faut le dire, leurs remerciements, puisque toutes ont reçu et reçoivent encore les encouragements et surtout les conseils pleins de sagesse du R. P. Collin.

Dès la veille de la fête, du haut de la grande tour une voix claire et puissante retentit dans les airs pour annoncer l'ouverture du Jubilé. On se rend à la chapelle. Le vénéré Jubilaire, précédé d'un grand nombre de prêtres, s'avance, assisté des RR. PP. Bell, Vicaire général de Colombo, et Jules Collin, Vicaire général de Jaffna, et va prendre place dans le sanctuaire. Après le chant d'un cantique le R. P. Lytton, *O. M. I.*, Vice-Recteur du Collège, prend la parole et développe dans un discours magistral et senti la mission du sacerdoce catholique, la mission du prêtre dans le monde et surtout dans les missions, soulignant, par des allusions pleines de délicatesse, le rôle du héros de la fête. Le sermon fini, l'orateur offre au Jubilaire, au nom des maîtres, des élèves présents et anciens, au nom du cercle catholique, le cadeau de Jubilé, c'est-à-dire tout un service d'ornements en drap d'or. La bénédiction du Saint Sacrement avec le chant du *Veni Creator* termina la fête d'ouverture.

Le lendemain 18 décembre le soleil de Ceylan se levait.

eût-on dit, plus radieux et plus brillant ; le calme des heures matinales fut interrompu à différentes reprises par de joyeuses envolées annonçant le grand jour. Aussi les alentours du Collège ne tardèrent pas à s'animer rapidement ; les voix claires des enfants, dont les mines semblent plus éveillées que jamais, s'harmonisent partout avec les voix graves des missionnaires à longue barbe. A sept heures et demie Sa Grandeur Mgr Coudert arrive dans la salle d'étude des pensionnaires délicatement ornée pour la circonstance et où se trouve le clergé réuni. Monseigneur l'Archevêque, après avoir annoncé la bénédiction du Saint-Père au vénéré Jubilaire, se fit l'éloquent interprète des vœux qui jaillissaient des cœurs de tous. A la fin de son discours, Monseigneur remit au R. Père Recteur, en son nom et au nom de l'archidiocèse, un beau ciboire.

A la vue de ces 67 Pères assemblés en famille, qui de nous n'aurait pas béni le Seigneur de nous avoir envoyés ici, tandis que nos frères de France sont dispersés comme un troupeau sans pasteur ? La Congrégation était officiellement représentée par notre bien-aimé Père Vicaire, le R. P. Bell, qui n'est pas seulement investi de l'autorité, mais qui semble posséder une partie du dévouement et de l'affection de nos premiers supérieurs : les paroles qu'il adressa au vénéré Jubilaire l'ont clairement prouvé.

L'heure de la messe était arrivée. Monseigneur, précédé du clergé, fait son entrée solennelle dans la chapelle. Pendant que Sa Grandeur prend les habits pontificaux, une autre procession se forme ; cette fois, c'est le vénéré Jubilaire qui s'avance, ayant son frère, le R. P. Jules Collin, comme prêtre assistant, le R. P. Guglielmi comme diacre, et le R. P. Theobald de Silva, ancien élève du collège, comme sous-diacre. Mgr l'Archevêque avait comme diacres d'honneur le R. P. Beaud, principal du collège Saint-Patrick de Jaffna, et le R. P. Conrard, supérieur local de la maison archiépiscopale ; le R. P. Coquil, supérieur du grand séminaire, remplissait, avec la dextérité qu'on lui

connait, les fonctions de maître de cérémonies. Les rites sacrés se succédaient dans toute la pompe de leur magnificence, s'harmonisant parfaitement avec le plain-chant pur et grave de la messe royale de Dumont. Les voix douces des enfants relevaient les accents mâles du clergé. Après le saint Sacrifice, les hymnes d'action de grâces éclatent : *Cantate Domino canticum novum, quia mirabilia fecit.* Lorsque le dernier accord de cette belle cantate se perdit dans les airs, une voix faible, tremblante d'émotion, entonne le *Te Deum laudamus.* Dans un même sentiment d'enthousiasme, les voix et les cœurs s'élèvent vers le Ciel. Après la bénédiction du Saint Sacrement, le *Laudate* de Gounod mettait fin à cette cérémonie magnifique qui laissera un heureux souvenir.

La fête ne devait pas se terminer si tôt, pas une minute de cette journée précieuse n'était à perdre. D'abord ce fut le corps professoral qui, réuni dans la salle de lecture, présenta ses vœux et souhaits à celui qu'il vénère comme son chef. Après les maîtres, les enfants. Assemblés dans la salle d'étude, ils attendaient impatiemment le moment où il leur était permis de donner libre cours à leurs jeunes cœurs, pleins de reconnaissance et d'enthousiasme. A l'arrivée du vénéré Jubilaire, ce fut un tonnerre d'acclamations et d'applaudissements. Lorsque le R. Père Recteur, ainsi que les professeurs, eurent pris leurs places sur l'estrade préparée, un des élèves s'avança pour lire l'adresse suivante :

Adresse des Elèves.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Cet heureux jour des noces d'argent de votre ordination sacerdotale a suscité plus d'une importante manifestation de l'estime et du respect que l'on a pour vous dans tout l'archidiocèse de Colombo. Avant même que le plus âgé d'entre nous ne fût né, vous semiez déjà à Ceylan la semence de la vérité catholique, vous l'aidiez à croître et vous récoltiez déjà la moisson des âmes. Vous avez prodigué

à nos parents le zèle infatigable de votre âme d'apôtre et les sollicitudes de votre cœur de père pendant la première moitié de votre ministère sacerdotal, et c'est d'eux-mêmes que nous avons appris tout ce qu'ils doivent à vos labeurs.

Mais plus que tous les autres, Très Révérend Père, nous avons droit de venir vous offrir nos plus cordiales félicitations et de nous réjouir avec vous au jour béni de ce saint anniversaire. Le prêtre catholique est le pasteur de tout son troupeau, c'est vrai ; mais nous sommes — et nous revendiquons ce titre avec bonheur — nous sommes d'une façon toute spéciale vos enfants spirituels. Car, s'il y a dans l'archidiocèse bien d'autres monuments de votre travail de pasteur, le plus grand monument pour nous est la fondation et votre direction du Collège Saint-Joseph.

C'est nous qui avons le bonheur et le privilège de goûter le fruit mûr de votre expérience et la plénitude de votre savoir. Sous votre douce mais ferme direction, deux générations d'élèves ont reçu leur éducation ; ils ont vu leurs intelligences se développer et leurs cœurs se former à la piété, à l'obéissance et au devoir. Les anciens s'en sont allés aux quatre coins de l'Ile, portant avec eux la marque de votre discipline et de vos enseignements. Ils sont l'avant-garde de la solide et valeureuse armée de jeunes gens catholiques qui montreront partout ce qu'a fait en eux votre sage direction. Les liens de reconnaissance, d'affection et de respect qui nous unissent à vous, Très Révérend Père, et à notre Collège, sont si étroits que nous nous regardons comme des membres d'une seule et grande famille, où nous sommes guidés par vous dans les chemins de la foi, de la vertu et de la science. Par vos paroles et vos exemples de chaque jour, vous vous efforcez de former en nous ces qualités de l'esprit et du cœur qui feront de nous plus tard des enfants dignes de leur « Alma Mater. »

Comme preuve de notre reconnaissance pour tout ce que vous avez fait en notre faveur, nous nous réunissons autour de vous en ce jour mémorable, et nous nous joignons à vous pour remercier Dieu de vous avoir accordé la grâce et le bonheur d'arriver à vos noces d'argent de prêtrise. Nous allons demander à Dieu de vous conserver jusqu'à vos noces d'or et de nous garder, nous aussi, pour les célébrer ensemble dans cette salle du Collège de Saint-Joseph.

Nous sommes et nous demeurons, Très Révérend Père Recteur, vos enfants obéissants.

Les élèves du Collège de Saint-Joseph.

L'adresse elle-même, au point de vue artistique, était un petit chef-d'œuvre qui est digne d'être mentionné. Le plan, jusque dans ses moindres détails, est d'un des Pères du Collège, l'exécution et le mérite artistique reviennent à notre maître de dessin. La photographie du vénéré Recteur, entourée du drapeau pontifical, de celui du Collège et de ceux des différentes nationalités du corps professoral, occupe la partie supérieure, pendant qu'on voit à droite les insignes du sacerdoce : le calice qu'une branche de vigne et des épis entourent ; et à gauche : une croix nue, un lys et un rosier reposant sur un livre, symboles de la vie religieuse. Des deux côtés, l'adresse est encadrée de miniatures représentant les lieux principaux où s'écoulèrent ces vingt-cinq ans de vie sacerdotale ; des inscriptions courtes et bien choisies indiquent les fonctions qu'a remplies le vénéré Jubilaire. La maison de Saint-Charles de Jaffna, 1880. « *A Deo venisti magister.* » — La maison de Kotahena, 1883. « *Forma gregis.* » — L'Eglise de Pettah, 1885. « *Prædicator et Apostolus.* » — Le Palais archiépiscopal, 1889. « *Adjutor in opportunitate.* » — Le « Lake House », début du Collège, 1895. « *Per angusta ad augusta.* » — L'école préparatoire de Saint-Charles, 1896. « *Sinite parvulos venire.* » — Le bâtiment des maîtres, 1899. « *Dat sapientiam sapientibus.* » — Le « Bonjean Memorial Hall », 1905. « *Ut sapiens architectus.* » — Enfin, une perspective achevée du bâtiment principal du Collège avec l'inscription « *Rector et Moderator tanti operis* » occupe la partie inférieure de ce beau dessin.

Tandis que notre aîné remettait cette adresse, magnifiquement encadrée, au vénéré Recteur, notre benjamin lui offrait un bouquet de fleurs vraiment royal, bouquet que cet enfant pouvait à peine porter et derrière lequel il semblait disparaître.

Le personnel de l'Ecole Saint-Charles — Maîtres et élèves — présentèrent leurs hommages et leurs vœux à leur Père vénéré dans ce compliment.

Adresse de l'Ecole Saint-Charles.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Les cœurs aimants trouvent toujours le mot de la reconnaissance, et il nous a toujours été facile de vous faire le compliment annuel le jour de la fête de votre saint Patron. Mais en venant à vous aujourd'hui, nous nous sentons arrêtés par l'imposante vue de la sainte dignité de Prêtre et par la solennité d'un anniversaire qui marque l'achèvement de vingt-cinq années de service à l'autel de Dieu.

Les élèves de Saint-Charles auraient difficilement osé unir leur voix à tant d'autres qui saluent avec joie vos noces d'argent sacerdotales, s'ils ne s'étaient rappelé que c'est Notre-Seigneur lui-même qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants », et que vous, Très Révérend Père, vous nous aviez toujours accueillis dans l'esprit de cette parole divine.

Vous avez accepté avec bonheur, avec une bienveillance toute paternelle, l'expression de notre affection et de notre dévouement — tout imparfaite qu'ait pu être cette expression — et c'est le souvenir de votre bienveillant accueil, toujours renouvelé à chaque occasion, qui nous encourage à vous offrir, en ce grand et beau jour, nos respectueuses félicitations et nos meilleurs souhaits, et à revendiquer une part de la joie que tous ressentent aujourd'hui.

Mus par un sentiment de filial respect et nos cœurs pleins de reconnaissance à Dieu qui vous a conservé pour voir ce beau jour, nous, maîtres et élèves de l'Ecole Saint-Charles, déposons à vos pieds notre tribut de fidélité et de félicitations. Vous avez été pour nous tous un ami, un guide, un Père. Tous nous avons eu notre part dans votre bonté et votre sage direction, et maintenant, aussi, nous nous unissons tous pour partager les joies et le bonheur de vos Noces d'argent de Prêtrise.

Daigne le Bon Dieu, qui par sa Providence vous a donné de tant faire pour « ses petits enfants », vous conserver de longues années encore pour continuer votre travail qui est le travail de Notre-Seigneur lui-même : « Paissez mes agneaux. »

Nous sommes et demeurons, Révérend et bien cher Père,

Vos enfants obéissants.

Les maîtres et les élèves de l'Ecole Saint-Charles.

Visiblement ému, notre vénéré Recteur remerciait avec effusion ses enfants de tous leurs vœux si sincères, de tout ce qu'ils avaient fait pour célébrer, en ce jour mémorable, non pas lui, mais le sacerdoce catholique dont il est revêtu. Il leur rappelait ce qu'est le prêtre pour le jeune homme, et ce que celui-ci en retour doit être pour le prêtre, maintenant et surtout plus tard dans la vie, après avoir quitté le Collège. En finissant, avec des mots pleins de délicatesse et de tendresse, il s'adressait à ceux de nos élèves qui n'ont pas encore le bonheur d'apprécier à sa juste valeur le sacerdoce catholique, et de tout cœur il les remerciait des offrandes si généreuses qu'eux aussi avaient apportées pour le cadeau jubilaire.

La cantate suivante, qu'on lira avec plaisir dans son texte original, et qui est parsemée de délicates et fines allusions, est due à la plume poétique du R. P. Lanigan.

1880-1905

When Youth rejoices tumultuous voices
Awake the echoes with loud hurrah
And noise and clamour lend all their glamour
To School-boy triumph or holiday :
But Reverence kneeling, and Love appealing
To young Joy pealing his merry bells
Makes the roister hasten
To-day to chasten
The noisy mirth that his rapture tells.

And Faith unshaken bids Music waken
To fill these halls with her melody,
Whilst Duty pleasant brings « Past and Present »
To sing a song for the Jubilee.
But boys discreeter would find it meeter
That chorus, sweeter than Students'-Song,
From the woodlands ringing
With wild-birds' singing
Should steal its Music full, clear, and strong.

No ! Far more suited were organ fluted
And solemn psalm in mediæval shrine
By Clairvaux' fountains, on Chartreux' mountains,
When bright in setting shone Capet's Line.
For books don't tell us of Priest more zealous
Or Knight more jealous of honour's sheen
Midst the saints and sages
Of distant ages
Than our Nazianzen, our Damascene.

Yes Ours ! our treasure ! We feel with pleasure
He's ours to guide us our youth along
To Virtue's summit with Wisdom's plummet —
His builders' master so sure and strong.
Ad multos annos ! Ad multos annos !
Ad multos annos ! His School to-day,
Wishing five more lustres,
Around him clusters ; —
Long live our Father ! Hip, hip, hurrah !

Des paroles aussi belles réclamaient un musicien pour leur donner de la vie : celui-ci était tout trouvé dans la personne du R. P. Y.-M. Le Jeune, qui, soit-il dit en passant, par son caractère charmant a déjà su se faire aimer de tous. L'exécution de la cantate fut digne du poète, digne du compositeur. Puis, le vénéré Recteur distribua à tous un beau souvenir jubilaire, qui fait honneur au R. P. Conrard, l'infatigable directeur de la presse catholique. Trois formidables hurrahs, qui ébranlaient les airs, mirent fin à la séance.

Le soin de préparer les agapes de la fête avait été confié au R. P. Melga. Inutile de remarquer qu'il s'acquitta admirablement bien de sa tâche ; une vaste salle avait été apprêtée et ornée avec beaucoup de goût sous sa direction, et les nombreux convives n'avaient que des compliments bien mérités à faire au R. Père Econome de Saint-Joseph.

L'après-midi était réservé à nos élèves. Le R. P. Macdonald, le sympathique préfet de jeux du Collège, avait arrangé un programme varié de sports, capable d'amuser

les enfants et d'intéresser les spectateurs, venus en grand nombre. Les différents « items », vivement contestés, se succédaient dans l'ordre le plus parfait, et trois heures se passaient ainsi d'une manière très intéressante. Sa Grandeur Mgr l'Archevêque, qui avait bien voulu honorer la réunion de sa présence, distribua, à une heure déjà avancée, sous les applaudissements des spectateurs, les prix aux heureux vainqueurs de la soirée.

Notre Cercle catholique ne pouvait pas laisser passer inaperçue cette journée mémorable. Aussi tous les membres, avec leurs familles, étaient-ils venus le soir se réunir dans la partie du Collège qui leur est réservée, et qui, grâce à une décoration appropriée, avait l'air plus joyeux et plus gai qu'en temps ordinaire. L'élite de Colombo était là. Parmi les hommes éminents par leur dévouement à la foi catholique et par leur position sociale, nous relevons : M. l'avocat de Sampayo, K. C., le président zélé de l'union catholique de Ceylan ; M. l'avocat J. Van Langenberg, procureur général ; M. l'avocat C. M. Fernando ; M. S. B. Misso, secrétaire général de la cour ; le Dr H. M. Fernando ; le colonel Dr Wright, etc., etc. La présence des dames ceylanaises, tout étincelantes d'or et de pierres précieuses, donnait un charme spécial à cette réunion. Le R. P. Lytton, président du Cercle, entouré de Messieurs les membres du Comité, reçut le vénéré Jubilaire à son arrivée. Après les salutations accoutumées, M. l'avocat de Sampayo s'avança pour lire, au nom du Cercle catholique, l'adresse suivante que certainement on lira avec le plus grand intérêt dans toute son ampleur. Elle exprime des sentiments d'autant plus remarquables qu'ils viennent d'hommes très distingués, et qui représentent dignement le monde laïque de l'archidiocèse.

Adresse du Cercle catholique.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Nous, membres du Cercle catholique, qui pouvons revendiquer à plus d'un titre le droit de représenter les laïques de l'archidiocèse, nous avons l'honneur et le privilège de vous offrir nos sincères félicitations en ce jour où vous célébrez le 25e anniversaire de votre ordination sacerdotale, et de vous exprimer nos sentiments de reconnaissance pour les services que vous avez rendus et que vous rendez à l'Eglise de Ceylan.

Votre première arrivée à Ceylan et votre rencontre avec le vénéré Prélat défunt, Mgr Bonjean, peut bien, il est vrai, dans le style du monde, s'appeler un hasard bien accidentel ; mais ne serait-ce pas plus près de la vérité de dire que Dieu dirigea vos pas dans ses vues à Lui, vues que nous sommes aujourd'hui à même de comprendre et de bien comprendre ?

Les vingt-cinq premières années de votre saint ministère doivent être pour vous, Très Révérend Père, une période de bonheur et de joie à la pensée que vous avez rempli votre devoir et fait le bien ; mais, pour nous aussi, ces belles années ont été pleines et fructueuses, puisque nous avons récolté les fruits abondants de vos labeurs toujours incessants et toujours discrets. Les Archevêques qui se sont succédé à Colombo, et dont vous avez été le conseiller de confiance, ont mis à contribution, et amplement, votre profonde pénétration et votre vaste connaissance des hommes et des affaires. Notre appréciation de votre caractère et de votre jugement ne peut trouver de meilleure expression que dans cette phrase : « Pour la solution d'un cas difficile, il n'y a pas d'autre personne vers qui notre esprit se tourne plus volontiers que vers vous, Très Révérend Père. »

Il n'est pas nécessaire que nous insistions en détail sur tous les services que vous avez rendus à l'archidiocèse de Colombo ; mais, nous ne pouvons pas ne pas mentionner l'œuvre, annexe au Collège Saint-Joseph, dont dépend, dans une large mesure, le progrès des futures générations de catholiques. Lorsque le Collège fut achevé, il y a environ neuf ans, on se demanda un moment avec inquiétude ce

qu'on allait en faire ; mais ces inquiétudes s'évanouirent quand son organisation et sa direction vous furent confiées. Vous pouviez, vous, Très Révérend Père, faire emploi de ces dons de science, de jugement et de fermeté qui sont si nécessaires pour la direction d'un grand Collège ; et vous en avez fait un tel emploi que Saint-Joseph a déjà sa position assurée parmi les établissements d'enseignement supérieur dans l'île de Ceylan.

Nous, membres du Cercle catholique, nous vous avons des obligations spéciales : vous avez si généreusement mis à notre disposition une partie du Collège ; vous avez été pour nous un guide sûr, un conseiller pratique pour la construction de notre nouveau local ; vous daignez si gracieusement assister à tant de nos réunions, et toujours vous avez montré votre sympathie et votre intérêt pour notre marche en avant.

Comme témoignage de nos sentiments de respect et d'estime, nous vous demandons de vouloir bien accepter ces ornements pour le saint Sacrifice de la Messe, et nous vous demandons aussi d'accepter nos souhaits bien sincères de bonheur et de prospérité pour l'avenir.

Nous demeurons, Très Révérend Père,

Vos bien sincèrement dévoués.

Les membres du Cercle catholique.

Le vénéré Jubilaire répondit longuement à cette belle adresse, et ensuite, plus de deux heures se passaient dans une franche gaieté, qu'un concert bien organisé ne fit qu'entretenir et augmenter.

L'illumination du Collège et des bâtiments adjacents clôtura cette belle journée du 18 décembre, dont le souvenir restera longtemps à Ceylan et dans les Annales de la Congrégation.

P. Schmitz, *O. M. I.*

DÉCRET

DE LA

SACRÉE CONGRÉGATION DU CONCILE

DE LA COMMUNION QUOTIDIENNE

Le saint Concile de Trente, ayant en vue les ineffables trésors de grâces que les fidèles reçoivent de la sainte communion, s'exprime ainsi (Sess. XXII, c. VI) : *Le très saint Concile désirerait qu'à chaque messe les assistants fissent non seulement la communion spirituelle, mais aussi la communion sacramentelle.* Ces paroles manifestent suffisamment que l'Eglise désire voir tous les fidèles prendre part chaque jour à ce céleste banquet et en retirer des fruits de sanctification de plus en plus parfaits.

Ces vœux répondent au désir qui embrasait le Sauveur dans l'institution de ce divin Sacrement. En effet, ce n'est pas

Sacra Tridentina Synodus, perspectas habens ineffabiles quæ Christifidelibus obveniunt gratiarum divitias, sanctissimam Eucharistiam sumentibus (Sess. XXII, cap. VI) ait : *Optaret quidem sacrosancta Synodus, ut in singulis Missis fideles adstantes non solum spirituali affectu, sed sacramentali etiam Eucharistiæ perceptione communicarent.* Quæ verba satis aperte produnt Ecclesiæ desiderium ut omnes Christifideles illo cœlesti convivio quotide reficiantur, et pleniores ex eo sanctificationis hauriant effectus.

Hujusmodi vero vota cum illo cohærent desiderio, quo Christus Dominus incensus hoc divinum Sacramentum

instituit. Ipse enim nec obscure necessitatem innuit suæ carnis crebro manducandæ suique sanguinis bibendi, præsertim his verbis : *Hic est panis de cœlo descendens : non sicut manducaverunt patres vestri manna et mortui sunt : qui manducat hunc panem vivet in æternum.* (JOAN., VI, 59.) Ex qua comparatione cibi angelici cum pane et manna facile a discipulis intelligi poterat, quemadmodum pane corpus quotidie nutritur, et manna in deserto Hebræi quotidie refecti sunt, ita animam christianam cœlesti pane vesci posse quotidie ac recreari. Insuper quod in oratione Dominica exposci jubet *panem nostrum quotidianum,* per id SS. Ecclesiæ Patres fere unanimes docent, non tam materialem panem corporis escam, quam panem eucharisticum quotidie sumendum intelligi debere.

Desiderium vero Jesu Christi et Ecclesiæ, ut omnes Christifideles quotidie ad sacrum convivium

une fois seulement ni en termes voilés qu'il a inculqué la nécessité de manger sa chair et de boire son sang fréquemment. Il le fait surtout quand il dit : *Voici le pain descendu du ciel ; il n'en est pas de vous comme de vos pères qui ont mangé la manne et qui sont morts : celui qui mange ce pain vivra éternellement.* (S. JEAN, VI, 59.) En comparant ainsi l'aliment des anges avec le pain et avec la manne, il donnait clairement à comprendre à ses disciples que, si le corps se nourrit chaque jour de pain et si les Hébreux dans le désert ont mangé chaque jour la manne, de même l'âme chrétienne peut chaque jour se nourrir et se refaire par le pain céleste. En outre, dans la parole de l'Oraison dominicale par laquelle il nous ordonne de demander *notre pain quotidien,* les Pères de l'Eglise ont presque unanimement enseigné qu'il fallait comprendre non pas tant le pain matériel à donner en nourriture au corps que le pain eucharistique à recevoir chaque jour.

Mais si Jésus-Christ et l'Eglise désirent que tous les fidèles s'approchent chaque jour du sacré banquet, c'est

surtout avec l'intention de les voir, unis à Dieu par le Sacrement, y puiser la force nécessaire pour triompher de leurs passions, pour effacer les fautes légères qui échappent chaque jour, et pour se préserver des péchés graves auxquels est exposée la faiblesse humaine : il ne considère donc pas en premier lieu l'honneur et le respect à rendre à Jésus-Christ, ni la récompense ou le prix à donner aux vertus des communiants. (S. AUGUSTIN : *Sermon LVII in Matth. De Orat. Dom.,* v, 7.) C'est pourquoi le saint Concile de Trente appelle l'Eucharistie *l'antidote qui nous délivre des fautes quotidiennes et nous préserve des péchés mortels.* (Sess. XIII, c. II.)

Cette volonté divine était admirablement comprise par les premiers chrétiens qui accouraient chaque jour à cette table de la vie et de la force. *Ils persévéraient dans la doctrine des Apôtres et dans la communion de la fraction du pain.* (*Act.,* II, 42.) Dans les siècles suivants il en fut de même, non sans de grands fruits de perfection et de sainteté, au témoignage des saints Pères et des écrivains ecclésiastiques.

accedant, in eo potissimum est ut Christifideles, per sacramentum Deo conjuncti, robur inde capiant ad compescendam libidinem, ad leves culpas quæ quotidie occurrunt abluendas et ad graviora peccata, quibus humana fragilitas est obnoxia, præcavenda ; non autem præcipue ut Domini honori ac venerationi consulatur, nec ut sumentibus id quasi merces aut præmium sit suarum virtutum. (S. AUGUSTIN. : *Serm. LVII in Matth. De Orat. Dom.,* v, 7.) Unde S. Tridentinum Concilium Eucharistia vocat *antidotum quo liberemur a culpis quotidianis et a peccatis mortalibus præservemur.* (Sess. XIII, cap. II.)

Hanc Dei voluntatem priores Christifideles probe intelligentes, quotidie ad hanc vitæ ac fortitudinis mensam accurrebant. *Erant perseverantes in doctrina Apostolorum et communicatione fractionis panis.* (*Act.,* II, 42.) Quod sæculis posterioribus etiam factum esse, non sine magno perfectionis ac sanctitatis emolumento, Sancti Patres atque ecclesiastici Scriptores tradiderunt.

Defervescente interim pietate, ac potissimum postea Janseniana lue undequaque grassante, disputari cœptum est de dispositionibus, quibus ad frequentem et quotidianam Communionem accedere oporteat, atque alii præ aliis majores ac difficiliores, tamquam necessarias, expostularunt. Hujusmodi disceptationes id effecerunt, ut perpauci digni haberentur qui SS. Eucharistiam quotidie sumerent et ex tam salutifero sacramento pleniores effectus haurirent; contentis cæteris eo refici aut semel in anno, aut singulis mensibus, vel unaquaque ad summum hebdomada. Quin etiam eo severitatis ventum est, ut a frequentanda cœlesti mensa integri cœtus excluderentur, uti mercatorum, aut eorum *qui essent matrimonio conjuncti*.

Nonnulli tamen in contrariam abierunt sententiam. Hi, arbitrati Communionem quotidianam jure divino esse præceptam, ne dies ulla præteriret a Communione vacua, præter alia a probato Ecclesiæ usu aliena, etiam feria VI in

Quand la piété se fut refroidie peu à peu, et surtout quand plus tard l'hérésie janséniste se fut répandue partout, on commença de discuter sur les dispositions qu'il faut apporter à la communion fréquente et quotidienne, et à qui mieux mieux on exigea comme nécessaires des dispositions plus parfaites et plus difficiles. Ces discussions firent que bien peu de chrétiens étaient jugés dignes de recevoir chaque jour la sainte Eucharistie et de retirer de ce Sacrement si salutaire les fruits surabondants qu'il contient; les autres se contentaient de communier une fois par an, ou tous les mois, ou tout au plus chaque semaine. Bien plus, on en vint à ce degré de sévérité que l'on interdit la communion à des classes entières de personnes, à celles, par exemple, qui s'occupent de négoce et *aux gens mariés*.

Quelques-uns tombèrent dans l'excès contraire. Persuadés que la communion quotidienne est commandée de droit divin, ils voulaient que pas un jour ne restât sans communion, et soutenaient, entre autres assertions opposées à l'usage de l'Eglise, qu'il

fallait recevoir la sainte Eucharistie même le Vendredi Saint, et ils l'administraient en effet.

Devant ces excès, le Saint-Siège ne manqua pas au devoir qui lui incombe. Car un décret de cette Sacrée Congrégation qui commence par ces mots *Cum ad aures*, du 12 février 1679, parut avec l'approbation du Pape Innocent XI, pour condamner ces erreurs et réprimer ces abus, déclarant en même temps que tous les fidèles de toute condition, sans excepter ceux qui font le négoce et les gens mariés, pouvaient être admis à la fréquente communion, chacun suivant sa piété et selon l'avis de son confesseur. Et le 7 décembre 1690, le décret *Sanctissimus Dominus noster* d'Alexandre VIII proscrivit la proposition de Baïus exigeant le très pur amour de Dieu, sans aucun mélange d'imperfection, dans ceux qui voudraient communier.

Mais le poison janséniste qui, sous prétexte de l'honneur et du respect dû à l'Eucharistie, avait infecté les esprits même les mieux intentionnés, ne disparut pas tout entier. La question des dispositions pour

Parasceve Eucharistiam sumendam censebant, et ministrabant.

Ad hæc Sancta Sedes officio proprio non defuit. Nam per decretum hujus Sacri Ordinis, quod incipit *Cum ad aures*, diei 12 mensis Februarii anni 1679, Innocentio PP. XI approbante, errores hujusmodi damnavit et abusus compescuit, simul declarans omnes cujusvis cœtus, mercatoribus atque conjugatis minime exceptis, ad Communionis frequentiam admitti posse, juxta singulorum pietatem et sui cujusque Confessarii judicium. Die vero 7 mensis Decembris a. 1690, per decretum *Sanctissimus Dominus noster* Alexandri PP. VIII, propositio Baii, purissimum Dei amorem absque ullius defectus mixtione requirens ab iis qui ad sacram mensam vellent accedere, proscripta fuit.

Virus tamen jansenianum, quod bonorum etiam animos infecerat, sub specie honoris ac venerationis Eucharistiæ debiti, haud penitus evanuit. Quæstio de dispositionibus ad frequen-

tandam recte ac legitime Communionem Sanctæ Sedis declarationibus supervixit ; quo factum est ut nonnulli etiam boni nominis Theologi, raro et positis compluribus conditionibus, quotidianam Communionem fidelibus permitti posse censuerint.

Non defuerunt aliunde viri doctrina ac pietate præditi, qui faciliorem aditum præberent huic tam salubri Deoque accepto usui, docentes, auctoritate Patrum, nullum Ecclesiæ præceptum esse circa majores dispositiones ad quotidianam, quam ad hebdomadariam aut menstruam Communionem ; fructus vero uberiores longe fore ex quotidiana Communione, quam ex hebdomadaria aut menstrua.

Quæstiones super hac re diebus nostris adauctæ sunt et non sine acrimonia exagitatæ ; quibus Confessariorum mentes atque fidelium conscientiæ perturbantur, cum christianæ pietatis ac fervoris haud mediocri detrimento. A viris idcirco præclarissimis ac animarum Pastoribus Sanctissimo Domino Nostro Pio PP. X enixæ preces porrectæ sunt, ut suprema Sua auctoritate quæstionem de dispositionibus ad Eucharistiam quotidie sumendam dirimere dignaretur ; ita ut hæc saluberrima ac Deo acceptissima consuetudo non modo non minuatur inter fideles, sed potius augeatur et ubique propagetur, hisce diebus potissimum, quibus Religio ac fides catholica undequaque impetitur, ac vera Dei charitas et pietas haud parum desideratur. Sanctitas vero Sua, cum Ipsi maxime cordi sit, ea qua pollet sollicitudine ac studio, ut christianus populus ad Sacrum convivium perquam frequenter et etiam quotidie advocetur ejusque fructibus amplissimis potiatur, quæstionem prædictam huic Sacro Ordini examinandam ac definiendam commisit.

Sacra igitur Concilii Congregatio in plenariis Comitiis diei 16 mensis Decembris 1905 hanc rem ad examen accuratissimum revocavit, et rationibus hinc inde adductis sedula maturitate perpensis, ea quæ sequuntur statuit ac declaravit :

faire dignement et légitimement la communion fréquente survécut aux déclarations du Saint-Siège : c'est ce qui amena beaucoup de théologiens, même de grand renom, à enseigner que la communion quotidienne ne peut être permise aux fidèles que rarement et sous plusieurs conditions.

Il ne manqua pas cependant d'hommes doctes et pieux pour permettre plus facilement cette pratique si salutaire et si agréable à Dieu, et pour enseigner, d'après l'autorité des Pères, que l'Eglise n'a fait aucun précepte demandant pour la communion quotidienne des dispositions plus parfaites que pour la communion hebdomadaire ou mensuelle ; et que des fruits beaucoup plus abondants résulteraient de la communion quotidienne que de la communion hebdomadaire ou mensuelle.

De nos jours, les discussions ont augmenté sur ce point et n'ont pas été agitées sans aigreur : l'esprit des confesseurs et la conscience des fidèles en sont troublés, au grand préjudice de la piété et de la dévotion chrétienne. Aussi des personnages éminents, des pasteurs d'âmes ont-ils instamment supplié Notre Très Saint Père le Pape Pie X de trancher par son autorité suprême cette question des dispositions requises pour la communion quotidienne ; afin que cette pratique très salutaire et très agréable à Dieu non seulement ne diminue pas parmi les fidèles, mais s'accroisse plutôt et se répande partout, de nos jours principalement, où la religion et la foi catholique sont attaquées de toutes parts ; où l'amour de Dieu et la piété laissent tant à désirer. Et Sa Sainteté, qui a souverainement à cœur, dans sa grande sollicitude et son zèle, de voir que le peuple chrétien soit invité fréquemment et même tous les jours au sacré banquet, afin de jouir de ses fruits immenses, a confié à cette Sacrée Congrégation le soin d'examiner et de définir la question.

La Sacrée Congrégation du Concile, dans son assemblée plénière du 16 décembre 1905, a donc fait un examen très soigneux de cette question ; et, après avoir mûrement pesé les raisons pour et contre, elle a fixé et déclaré les points suivants :

1° La communion fréquente

1° Communio frequens et quotidiana, utpote a Christo Domino et a Catholica Ecclesia optatissima, omnibus Christifidelibus cujusvis ordinis aut conditionis pateat ; ita ut nemo, qui in statu gratiæ sit et cum recta piaque mente ad Sanctam Mensam accedat, prohiberi ab ea possit.

2° Recta autem mens in eo est, ut qui ad Sanctam Mensam accedit non usui, aut vanitati, aut humanis rationibus indulgeat, sed Dei placito satisfacere velit, ei arctius charitate conjungi, ac divino illo pharmaco suis infirmitatibus ac defectibus occurrere.

3° Etsi quam maxime expediat ut frequenti et quotidiana Communione utentes venialibus peccatis, saltem plene deliberatis, eorumque affectu sint expertes, sufficit nihilominus ut culpis mortalibus vacent, cum proposito se nunquam in posterum peccaturos ; quo sincero animi proposito fieri non potest quin quotidie communicantes a peccatis etiam venialibus, ab eorumque affectu sensim se expediant.

et quotidienne, en tant que vivement désirée par Notre-Seigneur et par l'Eglise catholique, doit être accessible à tous les fidèles, de quelque classe ou condition qu'ils soient; de sorte que personne, s'il est en état de grâce et s'en approche avec une intention droite et pieuse, ne puisse être écarté de la sainte Table.

2° Or, l'intention droite consiste en ce que le communiant ne soit pas conduit par l'habitude, par la vanité, ou par des raisons humaines, mais qu'il communie pour plaire à Dieu, pour s'unir plus étroitement à lui par la charité et pour opposer ce remède divin à ses infirmités et à ses défauts.

3° S'il est très avantageux que ceux qui font la communion fréquente ou quotidienne soient exempts des péchés véniels, au moins pleinement délibérés, et de l'affection à ces péchés, néanmoins il suffit qu'ils soient exempts de fautes mortelles, avec la résolution de n'en plus commettre à l'avenir. Etant donné ce ferme propos, il n'est pas possible qu'en communiant chaque jour on ne se débarrasse peu à peu même des péchés véniels et de l'affection à ces péchés.

4° Mais comme les sacrements de la Loi nouvelle, tout en agissant *ex opere operato*, produisent cependant un effet plus grand à raison des dispositions plus parfaites de ceux qui les reçoivent, il faut veiller à ce qu'une préparation soigneuse précède la sainte communion, et à ce qu'une action de grâces convenable la suive, en tenant compte des facultés, de la condition et des obligations de chacun.

5° Pour que la communion fréquente et quotidienne se fasse avec plus de prudence, qu'elle ait plus de mérite, il ne faut la faire qu'avec l'avis du confesseur. Mais les confesseurs se garderont de détourner de la communion fréquente ou quotidienne quiconque sera en état de grâce et voudra communier avec une intention droite.

6° Comme il est évident que la réception fréquente et quotidienne de la sainte Eucharistie accroît l'union avec Jésus-Christ, nourrit plus abondamment la vie spirituelle, enrichit l'âme de vertus et donne au communiant d'une manière plus sûre le gage de la vie éternelle, les Curés, les Confesseurs et les Prédicateurs, suivant la doctrine approuvée du Catéchisme ro-

4° Cum vero Sacramenta Novæ Legis, etsi effectum suum ex opere operato sortiantur, majorem tamen producant effectum quo majores dispositiones in iis suscipiendis adhibeantur, idcirco curandum est ut sedula ad Sacram Communionem præparatio antecedat, et congrua gratiarum actio inde sequatur, juxta uniuscujusque vires, conditionem ac officia.

5° Ut frequens et quotidiana Communio majori prudentia fiat uberiorique merito augeatur, oportet ut Confessarii consilium intercedat. Caveant tamen Confessarii ne a frequenti seu quotidiana Communione quemquam avertant, qui in statu gratiæ reperiatur et recta mente accedat.

6° Cum autem perspicuum sit ex frequenti seu quotidiana Sanctæ Eucharistiæ sumptione unionem cum Christo augeri, spiritualem vitam uberius ali, animam virtutibus effusius instrui, et æternæ felicitatis pignus vel firmius sumenti donari, idcirco Parochi, Confessarii et Concionatores, juxta probatam Catechismi Romani doctri-

nam (Part. II, n° 60), christianum populum ad hunc tam salutarem usum crebris admonitionibus multoque studio cohortentur.

7° Communio frequens et quotidiana præsertim in religiosis Institutis cujusvis generis promoveatur ; pro quibus tamen firmum sit decretum *Quemadmodum* diei 17 mensis Decembris 1890 a Sacra Congregatione Episcoporum et Regularium latum. Quam maxime quoque promoveatur in clericorum Seminariis, quorum alumni altaris inhiant servitio ; item in aliis christianis omne genus ephebeis.

8° Si quæ sint Instituta, sive votorum solemnium sive simplicium, quorum in regulis aut constitutionibus, vel etiam calendariis, Communiones aliquibus diebus affixæ et in iis jussæ reperiantur, hæ normæ tamquam mere *directivæ* non tamquam *præceptivæ* putandæ sunt. Præscriptus vero Communionum numerus haberi debet ut quid minimum pro Religiosorum pietate. Idcirco fremain (Part. II, n° 60), exhorteront fréquemment et avec beaucoup de zèle le chrétien à un usage si pieux et si salutaire.

7° Que l'on propage la communion fréquente et quotidienne surtout dans les Instituts religieux de tout genre. Pour ces Instituts, toutefois, reste en vigueur le décret *Quemadmodum* du 17 décembre 1890, porté par la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers. Qu'on fasse aussi tous les efforts possibles pour promouvoir cet usage de la communion dans les Séminaires ecclésiastiques, dont les élèves aspirent au service de l'autel ; de même dans toutes les maisons d'éducation chrétienne.

8° Si quelques Instituts, soit à vœux solennels, soit à vœux simples, ont dans leurs règles ou constitutions ou dans leurs calendriers, des jours fixés pour la communion, ces règles doivent être considérées comme purement *directives* et non comme *préceptives*. Le nombre des communions prescrit doit être tenu comme un minimum pour la piété des religieux. Par conséquent, l'accès plus fréquent ou quotidien de la Table eucharis-

tique devra toujours leur être permis, suivant les règles données plus haut dans ce décret. Et pour que tous les religieux des deux sexes puissent bien connaître les dispositions de ce décret, les Supérieurs de chaque maison auront soin de le faire lire tous les ans en langue vulgaire à la communauté, durant l'octave de la Fête-Dieu.

9° Enfin, après la promulgation de ce décret, tous les écrivains ecclésiastiques devront s'abstenir de toute controverse au sujet des dispositions pour la communion fréquente et quotidienne.

Relation faite de tous ces articles à Notre Très Saint Père le Pape Pie X, par le soussigné Secrétaire de la Sacrée Congrégation, dans l'audience du 17 déc. 1905, Sa Sainteté a approuvé et confirmé ce décret des Eminentissimes Pères, et a ordonné de le publier, nonobstant toutes choses contraires.

Il a ordonné, de plus, de l'envoyer à tous les Ordinaires et Prélats Réguliers, pour qu'ils le communiquent à leurs Séminaires, Curés,

quentior vel quotidianus accessus ad Eucharisticam Mensam libere eisdem patere semper debebit, juxta normas superius in hoc decreto traditas. Ut autem omnes utriusque sexus religiosi hujus decreti dispositiones rite cognoscere queant, singularum domorum moderatores curabunt, ut illud quotannis vernacula lingua in communi legatur intra Octavam festivitatis Corporis Christi.

9° Denique post promulgatum hoc Decretum omnes ecclesiastici scriptores a quavis contentiosa disputatione circa dispositiones ad frequentem et quotidianam Communionem abstineant.

Relatis autem his omnibus ad Sanctissimum Dominum Nostrum Pium PP. X per infrascriptum Sacræ Congregationis Secretarium in audientia diei 17 mensis Decembris 1905, Sanctitas Sua hoc Emorum Patrum decretum ratum habuit, confirmavit atque edi jussit, contrariis quibuscumque minime obstantibus. Mandavit insuper ut mittatur ad omnes locorum Ordinarios et Prælatos Regulares, ad hoc ut

illud cum suis Seminariis, Parochis, institutis religiosis et sacerdotibus respective communicent, et de executione eorum quæ in eo statuta sunt Sanctam Sedem edoceant in suis relationibus de diœcesis seu instituti statu.

Datum Romæ, die 20 Decembris 1905.

† VINCENTIUS, Card.,
Episc. Prænest., Præf.
C. DE LAI, *Secretarius.*

Instituts religieux et Prêtres; et que, dans le compte rendu sur l'état de leur diocèse ou de leur Institut, ils instruisent le Saint-Siège de ce qu'ils ont fait pour en assurer l'exécution.

Donné à Rome, le 20 décembre 1905.

† VINCENT, Card.,
Ev. de Palestrina, Préfet.
C. DE LAI, *Secrétaire.*

La publication de ce décret constitue un vrai manifeste en faveur des pieux aspirants à la communion de tous les jours.

Le Souverain Pontife y affirme avec autant de précision que d'énergie sa pensée, on ne peut plus claire. C'est un argument d'autorité *qui va propager parmi les fidèles la fréquentation de la divine Eucharistie.*

Toujours dans le même but de propager la pratique de la communion quotidienne, Pie X a fait modifier l'Indult de Clément XIII en ce sens que *la confession hebdomadaire* requise jusqu'ici pour gagner les indulgences *n'est plus exigée* de ceux qui, *en état de grâce et avec une intention droite et pieuse,* s'approchent tous les jours de la sainte Table ou du moins ne s'abstiennent de communier qu'un jour ou deux par semaine.

DECRETUM

URBIS ET ORBIS

Sanctissimo Domino Nostro Pio PP. X vel

Décret de la S. Congrégation des Indulgences et Saintes Reliques.

Notre Très Saint Père le Pape Pie X a vivement à

cœur que se répande chaque jour davantage et produise des fruits abondants de toutes les vertus, la coutume, si louable et si agréable à Dieu, des fidèles qui communient chaque jour en état de grâce et avec une intention droite. C'est pourquoi, accueillant avec bienveillance de nombreuses demandes qui lui étaient présentées par l'éminentissime cardinal Casimir Gennari, il a voulu accorder une faveur spéciale à tous ceux qui ont cette coutume ou qui désirent l'embrasser. — Or, le pape Clément XIII, d'heureuse mémoire, par un décret de cette Sacrée Congrégation du 9 décembre 1763, *a accordé à tous les fidèles qui ont la coutume de se confesser une ou deux fois par semaine, quand ils n'en sont pas légitimement empêchés, et qui n'ont conscience d'aucun péché mortel commis depuis leur dernière confession, la faveur de pouvoir gagner toutes les Indulgences, même sans faire la confession qui, par ailleurs, serait nécessaire pour les gagner. Sans toutefois rien innover au sujet des Indulgences du Jubilé, soit ordinaire, soit extraordinaire, ni des autres Indulgences*

maxime cordi est ut efficacius in dies propagetur, uberioresque edat virtutum omnium fructus laudabilis illa ac Deo valde accepta consuetudo, quæ fideles, in statu gratiæ rectaque cum mente, ad sacram Communionem quotidie sumendam accedant. Quamobrem supplicia plurimorum vota ab Eminentissimo Viro Cardinali Casimiro Gennari delata benigne libenterque excipiens, iis plane cunctis qui memoratam consuetudinem habent, aut inire exoptant, specialem merito gratiam elargiri statuit. Clemens porro PP. XIII f. r. per decretum huius sacri Ordinis, sub die 9 Decembris 1763, « *omnibus christifidelibus, qui frequenti peccatorum confessione animum studentes expiare, semel saltem in hebdomada ad Sacramentum Pœnitentiæ accedere, nisi legitime impediantur, consueverunt, et nullius lethalis culpæ a se post prædictam ultimam confessionem commissæ sibi conscii sunt, indulsit, ut omnes et quæcumque Indulgentias consequi possint,*

etiam sine actuali confessione quæ cæteroquin ad eas lucrandas necessaria esset. Nihil tamen innovando circa Indulgentias Iubilæi, tam ordinarii quam extraordinarii, aliasque ad instar Iubilæi concessas, pro quibus assequendis, sicut et alia opera iniuncta, ita et sacramentalis confessio tempore in earum concessione præscripto peragamur. »

Nunc vero Beatissimus Pater Pius X omnibus christifidelibus, qui in statu gratiæ et cum recta piaque mente quotidie Sancta de Altari libare consuescunt, quamvis semel aut iterum per hebdomadam a Communione abstineant, præfato tamen f. r. Clementis PP. XIII Indulto fruí posse concedit, absque hebdomadariæ illius confessionis obligatione, quæ cæteroquin ad Indulgentias eo temporis intervallo decurrentes rite lucrandas necessaria extaret. Hanc insuper gratiam Eadem Sanctitas Sua futuris quoque temporibus valituram clementer declaravit. Contrariis quibuscumque non obstantibus.

concédées à l'instar du Jubilé, pour le gain desquelles la confession, aussi bien que les autres œuvres imposées, doit être faite dans le temps prescrit.

Et maintenant, à tous les fidèles qui, en état de grâce et avec une intention droite et pieuse, ont coutume de communier chaque jour, quand bien même ils s'abstiendraient de la communion une ou deux fois par semaine, le Très Saint Père Pie X accorde de pouvoir jouir de l'Indult de Clément XIII, sans être obligés à faire cette confession hebdomadaire qui, par ailleurs, serait nécessaire pour gagner les Indulgences se présentant pendant cet intervalle. Sa Sainteté a daigné déclarer que cette faveur serait valable à l'avenir. Nonobstant toutes choses contraires.

Donné à Rome, de la Secrétairerie de la Sacrée Congrégation des Indulgences et Saintes Reliques, le 14 février 1906.

A. CARD. TRIPEPI, *Préf.*

†

Place du sceau.

D. PANICI,
Archev. de Laodicée, Secrét.

Datum Romæ, e Secretaria S. Congregationis Indulgentiis Sacrisque Reliquiis præpositæ, die 14 Februarii 1906.

A. CARD. TRIPEPI,
Præfectus.

L. † S.

D. PANICI,
Archiep. Laodicen.,
Secret.

EX S. C. INDULGENTIARUM ET S. S. RELIQUIARUM

Declaratio

Decreti « Urbis et Orbis » diei 17 Junii 1904 quoad invocationem « Cor Jesu Sacratissimum, miserere nobis. »

Ab hac S. Congregatione Indulgentiis Sacrisque Reliquiis præposita, quoad Decretum Urbis et Orbis diei 17 Junii 1904, quo concedebantur Indulgentiæ pro invocatione « Cor Jesu Sacratissimum, miserere nobis », quæsitum est :

I. An ad lucrandas Indulgentias sufficiat, ut Sacerdos dicat tantum « Cor Jesu Sacratissimum », et populus respondeat « miserere nobis ? »

II. An ejusdem invocationis recitatio, addenda precibus jam indictis post Missæ celebrationem, sit obligatoria ?

Et S. Congregatio respondendum censuit :

Ad I. Affirmative.

Ad II. Quamvis obligatio proprii nominis a Summo Pontifice imposita non sit, vult tamen Beatissimus Pater, ut conformitati consulatur, ac proinde singuli Sacerdotes ad eam invocationem recitandam adhortentur.

Datum Romæ ex Secretaria ejusdem S. C. die 19 Augusti 1904.

A. Card. TRIPEPI, *Præfectus.*
D. PANICI, Archiep. Laodicen., *Secretarius.*

NOTA. — Les *Acta Sanctæ Sedis* que nous reproduisons, con

statent, par une note, que la coutume de réciter les invocations au Sacré-Cœur a prévalu dans la Ville Eternelle.

Dans la Congrégation, la récitation en a été prescrite par décision du Chapitre général de 1904.

Concession d'indulgences.

« Cœur Sacré de Jésus, j'ai confiance en vous. »

A tous les fidèles qui réciteront chaque jour cette oraison jaculatoire en l'honneur du Sacré-Cœur est accordée une indulgence de trois cents jours pour chaque jour, et une indulgence plénière pour chaque mois, moyennant la confession, la communion et la prière pour la conversion des pécheurs.

Vatican, 27 mai 1905.

PIE X, *Pape.*

Præsens exemplar, quod cum originali concordat, exhibitum fuit S. Congregationi Indulgentiis Sacrisque Reliquiis præpositæ. In quorum fidem, etc.

Datum Romæ, e Secretaria ejusdem S. Congregationis, die 19 Augusti 1905.

JOSEPHUS M., Can. COSELLI, *Substitutus.*

« Jésus, doux et humble de cœur... »

Par rescrit de N. S. Père le Pape Pie X, en date du 13 septembre 1905, une indulgence de trois cents jours *toties quoties* est accordée à la récitation de l'oraison jaculatoire : « *Jesu, mitis et humilis corde, fac cor meum sicut cor tuum.* Jésus, doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre. »

D'après le rescrit de Pie IX du 25 janvier 1868, cette indulgence ne pouvait être gagnée qu'une fois par jour.

Præsens Rescriptum exhibitum fuit huic Secretariæ S. C. Indulgentiis Sacrisque Reliquiis præpositæ. In quorum fidem, etc.

Datum Romæ ex eadem Secretaria, die 15 Septembris 1905.

D. PANICI, Archiep. Laodicen., *Secretarius.*

Invocation des saints Noms de Jésus et de Marie.

Concession d'une indulgence de trois cents jours à tous les fidèles *chaque fois* qu'ils invoqueront dévotement de bouche ou au moins de cœur les saints Noms de Jésus et de Marie.

TRÈS SAINT PÈRE,

Antoine-Marie Grasselli, archevêque de Viterbe, humblement prosterné au pied du trône de V. S., demande pour tous les fidèles *chaque fois* qu'ils invoqueront avec piété de bouche, ou au moins de cœur, les saints Noms de Jésus et de Marie, une indulgence de *trois cents jours* applicable *aussi* aux âmes du Purgatoire.

Ex Audientia SSmi diei 18 Septembris 1904, SSmus D. N. Pius PP. X benigne annuit pro gratia juxta preces. Præsenti in perpetuum valituro, absque ulla Brevis expeditione. Contrariis quibuscumque non obstantibus.

Datum Romæ ex Secretaria S. Congregationis Indulgentiis Sacrisque Reliquiis præpositæ, die 10 Octobris 1904.

A. Card. TRIPEPI, *Præfectus.*

D. PANICI, Archiep. Laodicen., *Secretarius.*

« Adorons, remercions, supplions, etc... »

Secrétairerie des Brefs, 19 décembre 1904.

Une indulgence *toties quoties* de deux cents jours est accordée à tous les fidèles qui réciteront *contrito saltem corde* l'oraison jaculatoire : « *Adorons, remercions, supplions et consolons avec Marie Immaculée le très sacré et très aimé Cœur Eucharistique de Jésus.* »

Indulgence plénière à ceux qui l'auront récitée au moins une fois chaque jour pendant 12 mois, à gagner le jour de la fête de l'Immaculée Conception, aux conditions ordinaires (confession, communion, visite avec prières aux intentions du Souverain Pontife).

Ces indulgences peuvent être appliquées aux âmes du Purgatoire.

PIUS PP. X, ad perpetuam rei memoriam.

Cum nobis nihil antiquius est nec suavius quam ut per universum terrarum orbem fidelium pietas erga Sacratissi-

mum Cor Jesu propagetur, amplificetur, votis annuentes dilecti filii Aloisii Palliola Sacerdotis e Congregatione SSmi Redemptoris et Rectoris Pontificalis Ecclesiæ Sancti Joachimi de Urbe, in qua erecta existit Archisodalitas Eucharistici Cordis Jesu, de Omnipotentis Dei misericordia ac BB. Petri et Pauli Apostolorum Ejus auctoritate confisi, per præsentes omnibus et singulis fidelibus ex utroque sexu ubique terrarum existentibus quoties juxta exemplar quod in Tabulario Secretariæ Nostræ Brevium asservari jussimus, quocumque idiomate, dummodo versio sit fidelis, contrito saltem corde recitaverint hanc jaculatoriam precem « Adorons, remercions, supplions et consolons avec Marie Immaculée le très sacré et très aimé Cœur Eucharistique de Jésus (1) » toties de numero pœnalium in forma Ecclesiæ consueta ducentos dies expungimus. Iis vero qui per solidum annum quotidie semel saltem jaculatoriam piam precem pie recitaverint ac festivitate Immaculatæ Virginis Deiparæ Conceptionis vere pœnitentes et confessi ac S. Communione refecti quodvis templum publicum sive sacellum visitent, ibique pro Christianorum Principum concordia, hæresum extirpatione, peccatorum conversione ac S. Matris Ecclesiæ exaltatione pias ad Deum preces effundant, Plenariam omnium peccatorum suorum indulgentiam et remissionem misericorditer in Domino concedimus. Largimur insuper fidelibus iisdem, si malint, liceat plenaria et partialibus hisce indulgentiis vita functorum labes pœnasque expiare. Contrariis non obstantibus quibuscumque. Præsentibus perpetuo valituris. Volumus, etc...

Datum Romæ apud S. Petrum sub annulo Piscatoris, die 19 Decembris MCMIV, Pontificatus Nostri anno secundo.

Pro D. Card. MACCHI :

M. MARINI, *Substitutus*.

Præsentium Litterarum authenticum exemplar transmissum fuit ad hanc S. Congregationem Indulgentiis Sacrisque Reliquiis præpositam. In quorum fidem, etc.

Datum Romæ ex Secretaria ejusdem S. Congregationis, die 19 Decembris 1904.

(1) Latine : « Adoramus, gratias agimus, oramus et consolamur cum Maria Immaculata sacratissimum et amantissimum Cor Jesu Eucharisticum. » (N. R.)

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 523,5,06.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 175. — Septembre 1906.

UN DEVOIR DE FAMILLE

(*Suite.*)

L'auteur de l'Ecclésiastique a consigné, dans son livre, cette observation née de l'expérience des siècles : « Tout animal aime son semblable ; et ainsi l'homme s'attache au prochain qui vit près de lui. Toute chair s'allie à une chair de son espèce ; et tout homme lie société avec son pareil. » (XIII, 19, 20.)

L'homme aime naturellement l'homme ; mais il a des prédilections comme instinctives pour l'homme de son pays, de sa caste, de sa couleur, de sa religion, de sa profession ou de son métier.

Nous l'avons dit : les nations et les familles ne sont que des morcellements de la grande famille humaine, morcellements harmonieux d'où résulterait cette merveilleuse mosaïque du genre humain indissolublement uni dans l'infinie variété, si les passions nées du péché originel ne créaient

des fissures dont l'élargissement menace parfois si désastreusement l'unité de l'ensemble.

« Que votre affection ne soit pas frelatée, recommandait l'apôtre saint Paul aux Romains, mais que les liens de la charité fraternelle vous rapprochent les uns des autres. » Et il ajoutait cette parole vraiment divine : « N'ayez aucune dette vis-à-vis de personne, hormis celle de la mutuelle dilection; car celui qui aime son prochain a accompli toute la loi; et un seul commandement résume tous les autres : Aimez le prochain comme vous-mêmes. » (XII, 9; XIII, 8.)

Quels terribles accrocs ont fait à la dilection fraternelle, et dès l'origine, Caïn, Esaü, les frères de Joseph, Ismaël, Absalon, des millions d'autres que les passions ou l'intérêt armèrent contre ceux de leur sang et en firent les irréconciliables ennemis ! L'oppression, née de l'égoïsme et de la sensualité, écrasait l'humanité; nul, même dans le judaïsme, ne songeait plus à payer la dette d'amour que tout homme contracte vis-à-vis de ses frères, quand s'éleva pour la proclamer la parole du Verbe fait chair : « Je vous donne un commandement nouveau : vous vous aimerez les uns les autres. »

L'Evangile a fait revivre la fraternité humaine reléguée jusque-là parmi les fictions des poètes ou les utopies des philosophes humanitaires. Mais il a fallu toute l'autorité d'une parole divine pour raviver cette conviction et lui donner une influence pratique. Une merveilleuse transformation s'est opérée, depuis dix-neuf siècles. Néanmoins, combien d'hommes, aujourd'hui encore, même en récitant l'adorable formule « Notre Père, qui êtes aux cieux », paraissent ignorer que les hommes sont frères !

Tous les baptisés ont-ils droit à cet éloge que l'apôtre saint Paul adressait aux fidèles de Thessalonique ? « De la charité de fraternité, il n'est pas nécessaire que nous vous parlions, car vous avez appris de Dieu à vous aimer réciproquement. Et vous le faites, à l'égard de tous vos

frères dans la Macédoine. Nous vous prions néanmoins, frères, d'abonder encore en amour. » (I Thes., IV, 9.)

Du temps de ce grand Apôtre, les Corinthiens avaient déjà encouru, de ce chef, de graves reproches et mérité cette sévère réprimande : « Lorsque vous vous réunissez pour votre assemblée, j'apprends qu'il y a des scissions, et je le crois en partie. Quand vous vous rassemblez, ce n'est pas pour manger la cène dominicale, car chacun se pourvoit à l'avance de son repas particulier; et qu'arrive-t-il ? l'un est dans la disette, et l'autre regorge. »

Même sous la loi de l'Evangile, il en sera éternellement ainsi; et les Evêques du XXe siècle auront la tristesse de redire aux fidèles placés sous leur houlette la parole de l'apôtre saint Paul : « On m'a fait savoir que des contentions se sont élevées parmi vous. » Et la raison de ces querelles peu conformes à l'esprit du Christ ? La jalousie, l'égoïsme, l'esprit raisonneur.

Les membres des communautés religieuses feront-ils subir à la tunique sans couture du Sauveur d'aussi injurieuses déchirures ? Saint Pierre leur dit : « Donnez à vos âmes le lustre de la parfaite chasteté par l'obéissance affective, la charité fraternelle, l'attention à vous aimer avec cette simplicité d'affection qui exclut toute arrière-pensée. » C'est rappeler que les portes de ces sanctuaires de la paix ne s'ouvrent pas devant Ismaël. Mais Ismaël les force parfois; et sous l'étendard du Christ, se rencontrent « des hommes égoïstes, irascibles, épris d'eux-mêmes, résolus à tout plier sous leur manière de voir, qui s'étonnent de trouver les mains de tous levées contre eux, bien que leurs mains soient perpétuellement levées contre tous. »

Aux postulants de ce caractère, les fondateurs des Ordres religieux rappellent plus fortement le précepte évangélique et adressent cette monition que notre vénéré Père, Mgr de Mazenod, leur a empruntée, pour l'inscrire à la première page de sa Règle : « Ici, on vit comme des frères : *Sicut fratres habitantes in unum.* »

Cet amour, familial à l'égard de notre Congrégation, fraternel vis-à-vis de tous les membres qui la composent, n'engendre pas que l'affection. Il produit aussi l'estime, je dirai plus, le culte pieux de la famille surnaturelle qui nous a adoptés; il se traduit par ce sentiment dont l'Apôtre exigeait autrefois la manifestation universelle et permanente : « Accordez-vous réciproquement les prévenances du respect : *Honore invicem prævenientes.* »

Le IVe commandement dit : « Honorez votre père et votre mère, afin de vivre longuement. » Donnons à ce précepte toute son ampleur, et disons : Honorez la Congrégation votre mère, afin d'obtenir la grâce d'une féconde longévité.

Un religieux doit honorer sa Congrégation de deux manières : en lui accordant sa vénération personnelle la plus absolue; en lui attirant et lui méritant le respect de toutes les personnes qui l'entendent et qui le voient. En d'autres termes : il doit honorer la Congrégation sa mère, et il doit lui faire honneur.

Ce devoir n'est pas toujours mis suffisamment en relief dans les noviciats; les jeunes âmes qui en sortent n'ont pas été assez pénétrées des responsabilités qu'elles encourent sur ce point. Nous ne croyons pas nous tromper, en affirmant que la grande force de ces antiques familles des Bénédictins, Franciscains, Dominicains, et surtout Jésuites, leur est venue, pour une large part, de la culture et du développement de cet amour familial. Quel attachement et quelle vénération ces enfants n'ont-ils pas pour leur mère! Quels labeurs pour assurer son progrès et quelle susceptibilité à l'endroit des injustices qui la blessent!

Un novice qui n'aurait pas, à la fin de son temps de probation, le culte de sa Congrégation devrait être impitoyablement éliminé. Il ne sera jamais que de valeur médiocre, si toutefois il se maintient à ce niveau, comme est un pauvre soldat celui qui n'estime pas la vie militaire et qui ne s'enflamme pas pour l'honneur de son régiment.

Saint Jean disait autrefois : « Si vous n'aimez pas votre frère que vous voyez, comment prouverez-vous que vous aimez Dieu que vous ne voyez pas? » Reprenons ce raisonnement : Votre Congrégation est visiblement l'œuvre de Dieu; vous êtes tiède à son égard; est-il possible que vous soyez de flamme vis-à-vis de Dieu? Comment pourrions-nous nous illusionner au point de croire que nous faisons l'œuvre de Dieu, si nous ne faisons pas l'œuvre de notre Congrégation?

De là vient qu'un mot, écrit dans la Règle, par notre vénéré Fondateur, s'impose plus spécialement à nos méditations. Appelé à spécifier les qualités qu'on doit trouver dans les novices admis à la profession, il dit : « Il importe extrêmement au bien de l'Eglise et à l'acquisition des moyens d'action que réclame notre Congrégation pour atteindre sa fin, d'enrôler parmi ses fils ceux-là seulement qui, avec le secours de la grâce de Dieu, peuvent par leur travail et par leur bon exemple réconforter leur mère. »

Les architectes ne donnent pas une place dans leurs chantiers indistinctement à tous les ouvriers; et l'on s'étonnerait que les non-valeurs ne soient pas admises dans les rangs de l'apostolat? Le noviciat est un temps d'expérimentation, de sélection, d'élimination. Le maître des novices est un vanneur qui doit savoir discerner la paille du bon grain, les âmes vulgaires des âmes élevées, les vocations à la vie ordinaire du christianisme des vocations à la vie parfaite.

Instructif, sur ce point spécial, est l'épisode très connu que nous lisons au XVIe chapitre du Ier livre des Rois. Dieu avait dit à Samuel : « Va à Bethléem, sous couleur d'offrir un sacrifice; tu t'y aboucheras avec Isaï qui y habite, et tu oindras de l'huile sainte celui de ses fils que j'ai choisi pour héritier de Saül. » Cet Isaï n'était pas sans doute plus insensible au miroitement de la dignité royale que la mère des fils de Zébédée. Il était donc là, à l'heure du rendez-vous, flanqué de sept robustes garçons, ses fils.

En présence de ce père anxieux, Samuel jette d'abord un regard scrutateur sur Eliab, l'aîné, qu'un simple coup d'œil révélait plus grand et plus fort que ses frères. Des avantages analogues avaient manifesté, quelques années auparavant, le choix fait par Dieu dans la personne de Saül. Le prophète ne dissimulait pas sa favorable impression quand il entendit Dieu lui dire : « Ne fais attention ni à la bonne mine ni à la belle taille, car j'ai écarté celui-là; je ne me place pas, pour juger, au même point de vue que l'homme; il regarde les apparences, le Seigneur regarde le cœur. » Le vieux Bethléhémite, quelque peu désappointé sans doute, présente Abinadab, son second fils. « Celui-là non plus n'est pas l'élu du Seigneur », répond Samuel. Isaï amène alors son troisième fils, Samma : « Non-élu par le Seigneur », dit encore Samuel. L'Israélite, qui voit diminuer ses chances d'être père d'un roi, présente successivement au prophète ses quatre fils plus jeunes, et quatre fois il entend la même réponse : « Ce n'est pas l'élu du Seigneur. » L'issue de cet étrange conseil de revision menaçait de tourner au tragique. Les deux vieillards se regardaient silencieux : l'un visiblement dépité d'être déçu dans son espoir, l'autre tourmenté par l'appréhension de n'avoir pas prêté à la voix du ciel une oreille assez attentive. Allaient-ils se séparer sur cette fâcheuse impression? « Mais, ai-je bien vu tous vos fils? » demande Samuel. « Non, répondit Isaï, il reste encore le petit qui garde les brebis. » Etait-ce pour ce motif qu'il l'avait regardé et traité comme une quantité négligeable? — « Amène-le, ordonne Samuel, car nous ne prendrons pas place à table avant sa venue. » Quelques moments plus tard, le petit berger était en présence du prophète. Il était blond, chose rare en Palestine, d'agréable aspect et de belle mine. « C'est celui-là que j'ai choisi, dit Dieu à Samuel; verse l'onction royale sur sa tête. »

Quel examen et quelles sélections! Tant il est vrai que Dieu n'agit pas à l'aventure et que ses choix doivent précéder les nôtres et les régler. Du moment qu'un maître des novices ne doit admettre à la profession que des hommes capables de réjouir et de réconforter la Congrégation, leur mère, « par leur travail et par leurs bons exemples », sa ligne de conduite est toute tracée. Ces jeunes gens ont-ils les aptitudes requises dans les bons ouvriers de l'Evangile? Ceux qui les verront à l'œuvre leur rendront-ils le témoignage qu'ils sont habiles travailleurs? Par ailleurs, l'énergie de leur volonté permet-elle d'espérer qu'ils utiliseront ces aptitudes? Ces jeunes gens ont-ils à la fois la réalité et l'apparence de la vertu? Devenus prêtres, auront-ils le droit de s'approprier la parole de saint Paul : Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même du Christ?

L'Eglise ouvre indistinctement ses portes à toutes les âmes; le précepte du Maître est formel : « Réunis les pauvres, les valétudinaires, les aveugles, les boiteux et amènes-les à ma table, afin que toutes les places soient occupées. » Mais les phalanges apostoliques ne doivent pas ouvrir leurs rangs à tous ceux qui désirent contracter un enrôlement. Les dénués de l'ordre intellectuel, les valétudinaires de l'ordre surnaturel, les esprits peu éclairés et les caractères tortueux, tous incapables, vu leur infirmité, de réconforter leur congrégation « par leur travail et leurs bons exemples », doivent être écartés. Ils ne seraient pas un secours, mais une surcharge.

Un industriel, trop facile dans l'embauchage de ses ouvriers, ne tarderait pas à regretter son erreur; une congrégation, trop éprise du nombre des sujets et des œuvres, périclitera bientôt et devra s'engager dans une autre voie pour échapper à la ruine. C'est un fait affirmé par le bon sens et l'expérience; inutile d'insister.

Plus une congrégation a la réputation d'être exigeante dans l'admission des sujets, plus elle est prospère. Pourquoi? Parce qu'elle conquiert l'estime, qu'elle la force même, par la vertu de ses membres, leurs bons exemples, leur régularité, leur activité, leur savoir, leur savoir-faire.

1° Vertu. — Le noviciat est une maison d'épuration et une maison de formation; il est un creuset où l'on se dépouille de tout alliage; un laboratoire où s'imprime sur les âmes la divine image du Christ. Ces réflexions sont classiques; inutile d'insister. Qu'on nous permette cependant de citer une réflexion de Notre-Seigneur : « A-t-on jamais vu cueillir des raisins sur les buissons épineux et des figues sur les ronces ? » Un maître des novices ne doit pas entretenir cette chimère dans son esprit. L'orfèvre qui jette une barre d'or dans son creuset peut espérer le voir sortir plus pur; s'il n'y jetait que de l'étain, pourrait-il espérer qu'il retirera un lingot d'or ?

Le novice doit se transformer et devenir un homme nouveau ; on le lui rappelle au moment de sa prise d'habit. Entré séculier au noviciat, il doit en sortir religieux.

Cela suppose des mœurs nouvelles; un tempérament nouveau. « Pour faire la religieuse, disait excellemment Mme Barrat, il faut tuer la demoiselle. » Saint Paul tenait déjà le même langage. Tout maître des novices doit répéter à chacun des jeunes hommes qui viennent à lui la parole de Notre-Seigneur à Nicodème : « Mon ami, il faut que tu renaisses. » Cette naissance, laborieuse pour le novice et pour le Maître qui le forme, est joyeuse pour la Congrégation, qui peut jeter au monde l'exclamation triomphante de la première femme, à la naissance de son premier-né : « Dieu m'a mise en possession d'un religieux : *Possedi hominem per Deum.* »

Les défauts sont les scories qui déparent les novices; mais les novices qui ne luttent pas contre leurs défauts sont les scories qui déparent les noviciats, qui dépareront plus tard la vie religieuse et l'apostolat. Si un jeune homme, soumis à l'action énergique du noviciat, ne se dépouille pas du terrestre et de l'humain, qu'il se retire ou qu'on l'éloigne, puisque le temps rendra fatalement nécessaire ce départ ou cet éloignement.

Les clairvoyants le prévoient et le déplorent à l'avance.

Quand Saül parut au milieu des prophètes, comme s'il était ou s'il pouvait jamais être l'un d'entre eux, les quolibets de tout Israël le couvrirent d'un ridicule éternel. Un impropre à l'état religieux produit chez les religieux, chez les prêtres, chez les fidèles le même fâcheux étonnement : « *Numquid Saul inter prophetas !* »

Le Père de Mazenod écrivait à ses premiers novices : « Persuadez-vous que vous ne serez bons à quelque chose qu'autant que vous avancerez dans la pratique des vertus religieuses. » — « C'est une résolution prise, de nous défaire de tous ceux qui ne veulent pas tendre à la perfection », répétait-il à ceux qu'il voyait languir dans la voie du bien.

« Que Dieu bénisse notre famille ! écrivait-il le jour de l'ordination sacerdotale du P. Guibert; il me semble qu'en lui demandant de nous accorder des hommes comme celui qui vient d'être promu au sacerdoce, nous avons demandé tout ce qu'il nous faut. *De saints prêtres, voilà notre richesse !* »

L'approbation de sa Règle par le Souverain Pontife lui inspire cette recommandation : « Connaissez votre dignité, et soyez attentifs à ne jamais déshonorer notre Mère qui vient d'être placée sur un trône et reconnue pour Reine dans la maison de l'Epoux. La grâce la fécondera pour lui faire engendrer un grand nombre d'enfants; si nous sommes fidèles, et n'attirons pas sur elle une honteuse stérilité par nos prévarications. *Au nom de Dieu, soyons saints.* »

La sainteté initiale du noviciat exige le progrès. Quand Naaman le lépreux sortit du Jourdain où il s'était plongé sur l'ordre du prophète Elisée, sa peau était redevenue blanche et saine comme celle d'un petit enfant. Mais il n'est pas croyable que sous les feux du soleil d'Orient, elle ait gardé longtemps ce lustre. La fraîcheur de vertu qui caractérise un novice ne doit jamais admettre le fané. Qui ne connaît la définition de la beauté donnée par saint Augustin ? « La beauté parfaite, la seule vraie, c'est la vertu. *Summa ac vera pulchritudo justitia est.* »

Dans son commentaire du psaume XLIVe, parvenu à ce verset : *Par l'éclat de votre beauté, dominez et régnez*, il fait cette observation : « Pratique la vertu, et tu seras toujours beau et agréable à voir. *Justitiam accipe, semper es speciosus et pulcher.* » — « Le vêtement du Christ, enseigne-t-il dans l'exposition de ce même psaume, sont les saints, toute son Eglise qu'il étale comme un vêtement sans tache et sans faux plis ; pour le préserver des taches, il le lave dans son sang ; pour le préserver des faux plis, il l'étend sur la croix. »

La vertu a toujours je ne sais quelle influence magnétique qui attire, charme, conquiert et subjugue. « Reconnaissance à Dieu, s'écriait saint Paul, qui nous fait perpétuellement triompher dans le Christ Jésus, et par nous manifeste en tout lieu le parfum de sa connaissance, car nous sommes pour Dieu l'odorant parfum du Christ pour ceux qui sont sauvés et pour ceux qui périssent, parfum vivifiant pour les premiers, odeur mortelle pour les seconds. » (II Cor., II, 14.) Comme la chaleur, la sainteté est rayonnante, elle pénètre ceux qui l'approchent, et nous ne l'avons pas plus tôt conquise, qu'elle devient conquérante, par l'apostolat de l'exemple.

2° L'EXEMPLE. — L'apôtre est essentiellement un travailleur, et s'il veut, comme saint Paul, réaliser la signification du nom qu'il porte, il doit être un endurci au travail : *in laboribus plurimis*. Il doit être aussi un exemplaire sur lequel se modèleront ses auditeurs : *forma gregis ;* le mot est de saint Pierre.

Notre vénéré Fondateur proclame ces deux principes fondamentaux de tout apostolat, dans le même article de nos saintes Règles. Le noviciat et sa Congrégation n'ouvrira ses portes qu'à des jeunes hommes *capables de réconforter leur mère par leur travail et par leur bon exemple*. C'est pourquoi, ajoute-t-il, le maître des novices fera un examen approfondi *de leurs vertus, de leurs qualités, de leur caractère.*

Parce qu'un novice paraît apte, et l'est en réalité, à pratiquer les observances de la vie religieuse, le Maître qui le forme n'a pas encore le droit de conclure qu'il pourra tenir sa place dans notre Congrégation. Un Oblat de Marie est un religieux doublé d'un apôtre. Ce jeune homme a les vertus du religieux ; a-t-il aussi les aptitudes du missionnaire ? Son travail et ses exemples seront-ils une force pour la Société qui l'adopte ?

Parlons d'abord de l'exemple, puisque notre vénéré Fondateur y revient si souvent, au livre de nos Règles. La vertu de l'apôtre doit être étincelante. C'est Notre-Seigneur qui l'a prescrit. « Que votre lumière brille aux regards des hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père du Ciel. » Comme la ménagère qui allume un flambeau le met sur un candélabre, et non pas sous un boisseau, ainsi le prêtre, surtout le prêtre-apôtre, n'est élevé si haut par Dieu, que pour projeter ses rayons sur une plus vaste circonférence.

L'orateur sacré qui ne confirme pas la doctrine qu'il prêche par les exemples qu'il donne, amoncelle des nuages sur la face du soleil ; s'il ne fait pas la nuit autour des âmes, il les condamne au demi-jour ; il n'est plus qu'un foyer de lumière amoindri.

Le prêtre investi du ministère paroissial doit l'édification de l'exemple au peuple dont il a l'instruction et la garde ; le missionnaire la doit au peuple et au prêtre ; disons plus : il la doit encore plus au prêtre qu'au peuple.

D'après la Règle, notre apostolat doit s'exercer, dans une large mesure, au profit des âmes sacerdotales, puisqu'elle veut que nos communautés leur soient toujours accessibles, quand elles désirent se refaire dans le silence de la retraite.

Cet apostolat, le plus noble et le plus fécond de tous, doit nous être cher à cause des liens qui unissent le prêtre à Notre-Seigneur.

Nous devons l'exercer, chaque fois que nous franchissons

le seuil d'un presbytère. Si le prêtre qui l'habite a le droit d'être édifié quand il pénètre dans nos solitudes, nous avons le devoir de l'édifier quand nous vivons près de lui, au milieu du monde. Si nous lui donnons, tant que nous vivons sous son toit, le spectacle d'une vie véritablement religieuse, ce prêtre deviendra plus surnaturel, plus zélé, plus épris des intérêts de Dieu et des âmes.

Quand la parole et l'action de ce missionnaire n'obtiendraient pas d'autre résultat, quelle somme de mérites lui serait cependant attribuée au grand jour de l'éternité! Mais si ce missionnaire a promené, de presbytère en presbytère, durant un quart de siècle, ou même durant un demi-siècle, le spectacle de sa vie religieuse, sacerdotale, apostolique ; si de nombreux ecclésiastiques ont été excités à mieux faire par la muette prédication de ses exemples, nul ne pourrait déterminer l'étendue et l'intensité de l'action sanctificatrice de cet homme de Dieu.

Ils sont donc victimes d'une désastreuse erreur les missionnaires qui espèrent conquérir l'estime des prêtres séculiers qu'ils voient moins surnaturels ou moins fervents, en abaissant leur vie au niveau de la leur. Qu'ils se souviennent de la protestation que notre vénéré Fondateur a fait entendre, à diverses reprises, contre cette fausse théorie : « C'est un funeste système, écrivait-il aux premiers missionnaires qu'il envoya en Angleterre : il éloignera de nous les hommes appelés à la perfection de la vie religieuse. Il faut bien se garder d'être confondus avec les séculiers dans toute la recherche de leur costume élégant. Je pense que nous verrons arriver à nous des hommes de bonne volonté, quand on saura que vous menez une vie très régulière, que vous avez foulé aux pieds la vanité, et qu'il existe, en effet, une grande différence entre vous et les prêtres séculiers. »

Il ne tenait pas un autre langage aux Pères qu'il avait envoyés au Canada : « L'avenir de la Congrégation, dans le Nouveau-Monde, est entre vos mains, si vous êtes tels

que vous devez être, c'est-à-dire, de véritables bons religieux, réguliers dans toute votre conduite, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme, vivant dans l'obéissance et la charité, voués à toutes les œuvres de zèle, conformément à cette obéissance et non autrement, ne vous recherchant jamais vous-mêmes, et ne voulant que ce qui est de la gloire de Dieu et du service de l'Eglise. »

L'interprétation erronée du « je me suis fait tout à tous » a amené des prêtres séculiers, d'ailleurs bien intentionnés, à prendre des allures laïques qui les ont, il est vrai, assimilés aux hommes du monde, mais sans profit pour les âmes et avec grand dommage pour le sacerdoce. Notre-Seigneur se complaisait au milieu des petites gens : l'Evangile le dit. Mais adoptait-il et recommandait-il à ses apôtres d'adopter leurs mœurs, leur langage, leurs manières de faire ? Ils se penchait vers le petit peuple, non pas pour se rabaisser jusqu'à son niveau, mais pour le saisir et pour l'élever jusqu'à lui.

La condescendance ne mérite plus ce nom, quand elle entraîne l'abdication de la dignité professionnelle. Le peuple s'étonne et se scandalise de rencontrer des mœurs garçonnières dans un prêtre qui se dit et qui est le représentant de Dieu. Point d'illusion : un ecclésiastique est marqué du fer rouge aux yeux des personnes sérieuses, dès qu'on peut et doit dire de lui : C'est un bon vivant. Si Néron descend dans l'arène pour prendre part à la course des chars et gagner le prix, il perdra l'estime des sénateurs sans conquérir celle des cochers. Cette histoire est de tous les pays et de tous les siècles.

Ce missionnaire dissimule sa qualité de religieux sous les apparences d'un abbé de cour : les chrétiens sérieux gémissent ; les chrétiens légers le mésestiment à l'égal du clergé séculier. Est-ce pour obtenir ce résultat qu'il a quitté son pays et déchiré le cœur de sa mère ?

De cette préoccupation de donner à tous et toujours le bon exemple procède la régularité.

3° La Régularité. — Depuis les temps les plus anciens, les religieux ont reçu la dénomination caractéristique de *Réguliers*. Ils doivent donc être et paraître des hommes de règle, c'est-à-dire, d'ordre. Les missionnaires ne sont pas dispensés de cette loi ; ils sont, au contraire, plus strictement tenus à son observance, puisque, dans les paroisses, prêtres et fidèles s'attendent à recevoir la grâce de posséder un *Religieux-apôtre*.

Notre venue a été annoncée, peut-être depuis des semaines : mais en quels termes ? Le pasteur a dit à ses fidèles : Je vous annonce une joyeuse nouvelle ; vous aurez, dans quelques jours, pour vous prêcher la parole de Dieu, un *saint Religieux*.

Notons-le, il a mis en avant, comme notre premier titre à la sympathie et à la vénération des fidèles, notre qualité de religieux. Si notre Congrégation est avantageusement connue, cette recommandation suffit ; toute autre lettre de créance serait superflue.

Dès lors, rien ne fait plus d'honneur à un missionnaire que l'amour de sa règle ; rien ne le rabaisse plus dans l'estime du clergé et du peuple que la fausse largeur d'esprit et de conscience en vertu de laquelle il s'octroie de copieuses dispenses.

Cela dût-il étonner, j'ajouterai que la Règle nous étreint plus impérieusement au dehors de la communauté qu'à l'intérieur. Nos confrères nous connaissent, et ils savent que l'or de notre vertu subsiste sous les poussières qui la voilent. Mais sous cette couche, surtout si elle était épaisse, les fidèles soupçonneraient-ils l'existence d'un lingot d'or ?

Le culte de la régularité nous donne beaucoup de lustre et beaucoup de force ; par lui, nous paraissons plus qualifiés et comme religieux et comme missionnaires. Tout ce que nous disons et tout ce que nous faisons paraît plus respectable, plus sacré, plus divin, parce qu'on a l'évidence que les exercices du Religieux, comme l'action du mission-

naire, procèdent d'un principe très élevé : l'accomplissement de la volonté de Dieu manifestée par la direction de la Règle.

Les émancipations non justifiées ont toujours des résultats fâcheux ; il suffit d'en connaître le principe : le naturalisme.

Qui n'est pas homme de règle, à l'extérieur de la communauté, permet de supposer qu'il ne l'est pas davantage, à l'intérieur. S'il pouvait, comme le saint roi David, se rendre le témoignage que la loi de Dieu est inscrite au milieu de son cœur, en abandonnerait-il si aisément la pratique ? Ceux qui le voient ont le droit de conclure qu'il se traîne, plus qu'il ne marche, dans la voie de la perfection ; mais l'infirmité humaine est si grande, que beaucoup d'esprits arrivent à une conclusion plus générale et plus désastreuse. « Par lui, jugez de tous les autres », remarquent ils malignement. Et voilà toute une communauté découronnée de son auréole. C'est un illogisme, dira-t-on ; sans doute, mais un illogisme qu'il était facile de prévenir. Est-on excusable pour ne l'avoir pas fait ? Ce défaut de régularité entraîne fatalement le défaut de savoir.

4° Savoir. — L'état religieux est élevé si haut dans l'estime des peuples, il est si redouté des ennemis de l'Eglise, parce qu'il est une école de sainteté et une école de savoir.

Sans doute, tous ceux qui entrent en communauté pour tendre à la perfection, n'atteignent pas la perfection ; quelques-uns vivent même et meurent très loin du but, et sont aussi imparfaits que beaucoup de personnes demeurées dans le monde.

De même, tous les prêtres d'une congrégation ne sont pas des hommes instruits. Mais tous peuvent et doivent l'être. La voie du savoir leur est facilitée, non moins que celle de la sainteté.

Est-ce le temps qui leur manque, s'ils sont fidèles à la

grande loi de la solitude et du silence ? Sont-ils dépourvus de livres, indispensables instruments du travail intellectuel? Même quand leur bibliothèque serait relativement peu fournie, ne sont-ils pas incomparablement plus avantagés sur ce point que les prêtres séculiers ? Les conseils et les guides leur manqueraient-ils ? Mais les anciens qui les environnent mettent à leur service le secours de leur expérience. Est-ce l'intelligence qui leur manque? Mais si quelqu'un avait le courage de le leur dire, ils n'auraient pas une dose d'humilité assez forte pour supporter sans émotion cette pénible révélation.

Voilà un religieux bien convaincu qu'on doit le classer, et en bon rang, parmi les intellectuels ; un religieux qui a, chaque année, des semaines de solitude qu'il trouve parfois trop nombreuses ; un religieux qui a des centaines et des milliers de volumes à la portée de sa main ; un religieux qui n'a qu'à faire appel à l'expérience de ses confrères, pour la voir, et avec une parfaite bonne grâce, mise à sa disposition. Et son savoir demeure embryonnaire, et il vieillit, sans que le trésor de ses connaissances grossisse. Comment expliquer ce mystère ?

A mesure qu'on la pratique, l'étude perd de son austérité, pour se revêtir graduellement de charme et d'attrait. Ce qui était une fatigue, au début, ne tarde pas à devenir un délassement, un repos, une fête pour l'esprit.

Cette apathie et cette insouciance intellectuelles nuisent à leur formation morale, et amoindrissent leur apostolat, quand elles ne l'annihilent pas. Fatales au peuple chrétien sont les instructions de qualité inférieure, les sermons dont la banalité demeure la note caractéristique, dépourvus de substance théologique, de charme littéraire, incapables d'éclairer l'esprit et d'émouvoir le cœur.

Une nourriture insipide fatigue l'estomac, anémie les constitutions les plus robustes, prépare les maladies les plus graves. Un enseignement superficiel ne peut pas davantage suffire aux besoins des âmes. Peu à peu, leur

vie surnaturelle décline, leur esprit de foi s'affaiblit, leur bonne volonté chancelle, le démon a triomphé.

Nous devons au peuple le pain supersubstantiel de la doctrine, nous le devons aux prêtres. Ils attendent que nous éclaircissions leurs doutes, que nous dissipions leurs ignorances, que notre lumière inonde leur presbytère comme toutes les autres maisons de leur paroisse.

Un missionnaire est habituellement inférieur à sa tâche, quand il n'est pas capable d'être utile au prêtre qui fait appel à son ministère. Cette supériorité de vertu et de savoir s'impose comme un devoir. La médiocrité nous déclasse, puisque nous devons être excellents comme prêtres, comme prédicateurs, comme directeurs d'œuvres.

L'obligation d'honorer la Congrégation devant les prêtres qui font appel à notre ministère est l'une des plus graves qui sollicitent notre piété filiale ; beaucoup n'y pensent que peu, ou n'y pensent même pas du tout. C'est de leur part un oubli bien regrettable. Ils recherchent le succès près des fidèles, et ils le recherchent moins près du clergé paroissial.

Et cependant, c'est le clergé qui nous appelle à son aide ; c'est le clergé qui établit et propage notre réputation de bons religieux et de bons missionnaires ; c'est le clergé qui assure le recrutement de nos maisons de noviciat.

Même quand notre succès auprès des fidèles n'aurait pas été éclatant, si nous laissons les prêtres de la paroisse par nous évangélisée sous une impression d'estime pour notre personne, nous avons bien travaillé pour la Congrégation ; disons plus, nous avons bien travaillé pour les âmes. Ce curé reviendra heurter à la porte de la communauté, à la recherche d'hommes apostoliques. Mais, quand notre succès aurait été plénier et enthousiaste près des fidèles, si nous n'avons pas su conquérir l'estime du clergé, notre personne et notre communauté seront également amoindries devant les hommes sérieux.

Qu'on ne suppose pas que nous parlons d'un cas chimérique. Nous avons vu, dans une grande ville, pendant un

carême, un religieux attirer autour de sa chaire des foules énormes. Plusieurs heures avant celle de l'instruction, l'église était prise d'assaut; les prédicateurs qui annonçaient la parole de Dieu dans les paroisses environnantes le faisaient dans le désert. Et cependant, quand le prédicateur eut clôturé sa station quadragésimale, quand il eut quitté la ville où sa parole de rhéteur enflammé avait suscité un si universel enthousiasme, la résolution de ne plus l'appeler était adoptée unanimement par le clergé.

Quel insuccès pour ce religieux, et quel échec à la Congrégation dont il était membre !

Ce prédicateur était dépourvu de vertu, de savoir ecclésiastique, de mœurs religieuses, et manquait aussi de ce que l'on appelle communément le savoir-faire.

5° SAVOIR-FAIRE. — Les facultés intellectuelles de l'homme ne s'équilibrent presque jamais complètement, parce qu'elles ne se développent pas toutes dans les mêmes proportions. Tel est un génie, dans l'ordre spéculatif, capable d'aboutir et de résoudre les plus difficiles problèmes, qui, dans l'ordre pratique, se heurte à toutes les difficultés, se brise à tous les écueils, agit et parle comme un enfant sans expérience et sans bon sens. Il est littérateur, poète, philosophe, orateur, artiste, on l'admire, on l'applaudit, et ses familiers constatent qu'il faudrait le mettre sous la tutelle d'un curateur.

Hélas ! la vie apostolique n'est pas à l'abri de ce dualisme, cause de tant de souffrances, de découragements, de divisions, de froissements et, quelquefois, d'une espèce de paralysie intellectuelle et morale. En chaire, cet apôtre se fait admirer; dans la vie ordinaire, il ne parvient pas à échapper à la critique et même au ridicule. Or, comme nul n'aperçoit bien les défectuosités de sa nature, les hommes dont nous parlons vivent et meurent avec la persuasion qu'on les a méconnus, qu'une basse jalousie n'a pas su apprécier ni utiliser leurs qualités exceptionnelles.

Le savoir-faire est, nous l'avouons, une qualité d'apparence commune, mais si précieuse, toutefois, que, sans elle, le savoir, même le plus brillant, obtient peu de résultats. Il sait donner du relief à toutes nos autres qualités, et un homme médiocre par l'esprit, par la volonté, par le cœur, apparaîtra supérieur aux autres et à lui-même, s'il possède ce flair moral, cette vertu de discrétion et de sage mesure qui évite les extrêmes, prévient les heurts et conduit à d'opportuns ménagements.

Le pieux auteur de l'*Imitation* a intitulé un chapitre de son premier livre : *De Prudentia in agendis,* « De la Mesure dans les actions. » Un religieux, surtout un religieux-missionnaire, ne doit jamais perdre de vue les conseils et la direction pratique renfermés dans ce chapitre. Qu'il le lise, qu'il le relise, qu'il le médite à la lumière de Dieu et aussi à la lumière de l'expérience, et sa vie apostolique prendra une autre physionomie et sera plus féconde.

D'un personnage, plus encombrant que considérable de notre temps, on a écrit qu'il ne savait ni parler, ni se taire. Le compliment n'était pas flatteur. Nous voulons croire qu'il était injuste; mais une boutade de ce genre suffit à amoindrir le prestige d'un homme.

Bossuet recommandait « le silence de prudence »; et ne pourrions-nous pas modifier un conseil de Boileau et dire : *Avant que de parler, apprenez à penser ?*

Nos relations avec le clergé et avec les fidèles exigent un tact délicat et une surveillance de tous les moments sur notre humeur et notre caractère, afin de ne rien dire et ne rien faire qui étonne et impressionne défavorablement à notre égard.

Ne jamais se départir des convenances religieuses et ecclésiastiques dans sa vie privée; ne s'éloigner, que pour de graves raisons, du directoire qui guide notre apostolat, sont deux moyens d'éviter les écarts de parole ou d'action qui affaibliraient notre lustre et paralyseraient notre ministère.

Cette règle nous imposera des sacrifices. S'exonérer d'une

loi et s'affranchir d'une gêne est dans les aspirations de la nature humaine. Nous déclarons malheureuses les innovations des autres, et nous ne résistons pas au désir d'innover nous-mêmes. Cette confiance dans les lumières de notre esprit nous fait trébucher souvent, nous expose à la critique, amoindrit notre action et le prestige de notre Congrégation.

S'appuyer sur son savoir-faire et surtout le vanter, c'est prouver qu'on en manque. On dit : C'est le défaut des jeunes. Si cela est, ceux-ci ont le droit de répliquer : Des milliers de nos devanciers ne sont donc jamais sortis de l'enfance !

Respecter la règle de notre Institut et les règles de la vie sacerdotale et religieuse ; garder le directoire des missions et les traditions introduites, après expérience, par nos anciens ; nous défier de nos appréciations, de nos vues personnelles, des méthodes qui innovent sans perfectionner, sont des moyens pour donner à notre apostolat la mesure et la discrétion ainsi que l'énergie et l'élan qui le rendront aimable et le feront conquérant.

Un mot de la Règle suffit à déterminer le caractère de nos relations avec les prêtres : « Ils vénéreront le caractère sacré du sacerdoce en tous ceux qui en sont revêtus, selon leur rang dans la hiérarchie et leur autorité dans l'Eglise. »

Vis-à-vis des fidèles, n'oublions pas les recommandations de nos Constitutions : « Que les nôtres, au cours de leurs instructions, n'adressent des compliments à personne ; qu'ils s'oublient moins encore jusqu'à blesser quelqu'un par de mordantes allusions ; allusions incontestablement déplacées et condamnables. »

Ce n'est pas seulement en chaire qu'un missionnaire doit tenir compte de cet avis ; c'est dans toutes ses relations avec les prêtres et les fidèles. Exagérer dans le sens de l'amabilité comme dans celui de la rudesse est un mal. Qu'on ne nous accuse pas d'avoir pactisé avec les vendeurs du Temple, mais qu'on ne puisse pas nous accuser non plus d'avoir augmenté la cassure du roseau à demi brisé.

Rapport sur le Scolasticat de Hünfeld.

Hünfeld, le 10 juillet 1906.

RÉVÉRENDISSIME ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Le dernier rapport sur la maison de Hünfeld a paru dans nos *Missions* en 1901. Aujourd'hui, pour répondre au désir de votre Paternité, je donnerai un aperçu succinct sur les améliorations matérielles qui se sont effectuées à Hünfeld depuis ce temps ; je dirai un mot des œuvres de la Maison ; puis je consulterai le *Codex historicus* pour y relever les faits principaux. Ces lignes seront, je n'en doute pas, un sujet de consolation pour nos frères en religion, et pour les pères et frères, sortis de Hünfeld, une page d'agréables souvenirs.

Améliorations matérielles.

Sous la vigoureuse impulsion donnée à la nouvelle fondation par le Provincial d'alors, le R. P. Simon Scharsch, la maison de Hünfeld ne semble plus pouvoir ralentir sa marche en avant.

L'année 1900 avait vu les solennités de la consécration de l'église ; 1901 vit les bâtisses des écuries, des ateliers et des machines ; 1902 le crépissage de la maison ; 1903 les orgues ; 1904 la grille devant la façade du couvent ; 1905 les modestes commencements d'un parc et la cour de récréation des frères convers.

L'église achevée, durant les longs mois d'hiver, le conseil de la maison examinait, discutait et mesurait les nouveaux plans des écuries et dépendances, jetés sur papier dans

leurs grandes lignes par le R. Père Provincial. La neige couvrait encore le sol, que déjà l'on voyait des jalons, plantés çà et là sur un terrain fort en pente, dont l'infatigable P. Kieffer, le niveau d'eau en main, calculait consciencieusement les différences.

Fin mai, on creusait les fondements. Les lourds chariots des paysans des environs arrivaient avec chaux, pierres et sable. Ces braves gens étaient heureux de rendre de nouveau ce service gratuitement à « *leurs* » Pères Oblats. — L'économe entreprit un voyage circulaire pour s'orienter dans la machinerie et étudier les meilleures installations de ce genre dans les établissements similaires. Au mois de septembre on était sous toit. Successivement, on vit se monter une machine à vapeur de 18 chevaux, l'âme de tout le mouvement, un dynamo, trois moteurs, un moulin en règle, un four de système moderne, une buanderie, une menuiserie bien outillée, une machine à battre le blé, une autre pour couper le fourrage, une laiterie, une petite forge et un abattoir. — La veille du 28 octobre, fête de notre vénéré Père Provincial, les joyeux souhaits de bonheur, sortis du cœur reconnaissant de ses enfants, semblaient encore plus gais sous les reflets de la lumière électrique.

En un mot, nous avons aujourd'hui une ferme modèle, on peut dire *moderne,* qui fait l'admiration des nombreux visiteurs. Le gouvernement lui-même le reconnaît, et, lors de la visite du préfet, l'été dernier, le sous-préfet nous rendait ce témoignage : « Les Pères secondent très efficacement nos efforts qui tendent à améliorer la situation de la population agricole. »

Les raisons qui militaient en faveur de ces installations et qui furent soumises à l'administration générale, étaient les suivantes : D'abord, la raison d'économie ; en second lieu, le désir bien fondé de nous rendre plus indépendants du dehors ; puis la réduction du nombre de nos frères convers et la formation pratique de ces derniers. On peut dire que nous avons bien réussi.

L'année 1902, le crépissage, mélange de chaux, de sable et de ciment, cacha les défauts de la maçonnerie brute, donna à notre maison un aspect plus enjoué et fit ressortir davantage les richesses architecturales de la façade. Il devait également poser une limite aux ébats capricieux d'une brise parfois si mordante dans nos pays de montagnes. Dans ce nouveau revêtement de couleur blanc-jaunâtre, la maison se détache joyeuse et imposante du fond de verdure qui l'encadre et des collines qui l'environnent.

L'hiver 1903, le R. Père Provincial négocia et trancha définitivement la question des orgues. Les vingt-sept registres avec leurs divers agencements devaient donner au talent de l'organiste un vaste champ à exploiter et la satisfaction d'y trouver toujours de nouvelles richesses. Ce fut je ne sais quel sentiment qui s'empara de nos âmes, quand, le 13 mars au soir, après avoir reçu la bénédiction liturgique, le puissant instrument entonna le *Te Deum.* Les orgues sont l'œuvre de M. Clewing, de Fulda. Nous devons à l'histoire de mentionner ici que la ville de Hünfeld y contribua pour une large part, en nous faisant don de dix registres. Le buffet est sorti de nos ateliers et rend hommage à l'habileté de nos frères convers. Inutile d'ajouter que les orgues relèvent nos solennités religieuses et donnent davantage à l'âme le sentiment de la grandeur et de la majesté de Dieu.

Je me hâte d'arriver aux œuvres de la maison. Quiconque a vu Hünfeld, il y a cinq ans, se rappelle quel chemin bourbeux conduisait de la ville au couvent. Les gros chariots de pierres y avaient creusé de profonds sillons, et, par les temps de pluie, on ne savait où mettre le pied. Le conseil communal nous fit en 1903 une rue convenable avec trottoir. De jolis arbustes d'aubépine s'échelonnent le long de la façade et du cimetière jusqu'à l'entrée de la ville. De notre côté, il nous tardait de déblayer les alentours de la maison. Pères et frères se mirent à l'œuvre et allèrent

vite en besogne. Nos frères convers n'avaient pas de cour de récréation spéciale. Elle fut faite. Du côté du réfectoire, le jardin légumier dut céder la place à un petit parc à l'usage des Pères. Une grille en fer forgé marque la limite de notre propriété. Entre la grille et la porte d'entrée un parterre de fleurs et de rosiers attire aujourd'hui l'attention des curieux et des amateurs. La cour de récréation des frères scolastiques et des frères convers, ainsi que le parc, furent plantés d'arbres. Bien que les ardeurs du soleil ne soient pas fort à redouter par ici, on observe la pousse annuelle de ces arbres avec intérêt, on l'attend avec une impatience parfois mal comprimée, mais bien légitime. Evidemment, nous sommes encore loin d'avoir un Eldorado, mais la pensée d'avoir, dans un avenir prochain, quelques endroits où l'on puisse à l'ombre dire son bréviaire, ou approfondir une thèse théologique, nous inspira du dévouement.

Œuvres de la Maison.

L'œuvre première et principale est le scolasticat, la pépinière de nos futurs apôtres. Elle est comme le centre de notre activité, l'objet principal de nos soins et de notre affection. Le nombre de nos frères scolastiques est en moyenne de 70 à 80. Tous ou à peu près tous nous viennent du juniorat de Saint-Charles où ils ont puisé, avec les connaissances littéraires, l'esprit de piété et l'amour de la Famille. Quelques-uns nous sont venus de différents gymnases, et je puis dire, à leur éloge, qu'ils se sont vite faits à notre genre de vie.

Au point de vue des études, nous avons maintenu la division des matières telle qu'elle est en usage dans les scolasticats antérieurs au nôtre. Nous y avons ajouté un cours de théologie pastorale, un cours de casuistique, d'éthique, d'histoire de la philosophie et, vu les conditions spéciales dans lesquelles nous nous trouvons, un cours de

français et d'anglais. On s'est seulement *modernisé* tant soit peu sous le rapport du nombre des classes. Nous avons dû nous rendre à l'évidence du principe de la pédagogie, à savoir que le travail de l'école est avant tout le travail du professeur, chargé de former les jeunes intelligences, de les éveiller, de les intéresser et de les passionner pour l'étude et la vérité. Les classes furent donc multipliées et nous en avons en moyenne trois par jour.

A côté des études *obligatoires*, je constate avec satisfaction un goût toujours plus prononcé pour l'étude *libre*. Celle-ci a l'avantage d'élargir plus encore l'horizon des idées et de mettre nos frères à même, sans être des maîtres en ces matières, de dire leur mot, l'occasion donnée. Elle est en outre, pour les moments de loisir, un utile passe-temps et, sans préjudicier en rien aux études *officielles*, elle captive et occupe l'esprit parfois si volage de la jeunesse. L'initiative en est due au R. P. Simon Scharsch. Divers *clubs* se sont formés, qui ont chacun un président élu dans leur sein, et un protecteur, choisi parmi les Pères professeurs, et qui ne manquent pas de noms pompeux. Ainsi nous avons les *clubs* de sociologie et d'économie sociale, d'architecture et de dessin, de psychologie expérimentale, de langue hébraïque, polonaise et anglaise. Le règlement de l'année scolaire, comme celui des vacances, prévoit certaines heures libres que les frères peuvent employer à ces sortes d'études. De même le premier jeudi de chaque mois est mis à leur disposition.

Et le côté pratique ? Le voici : chaque premier jeudi du mois il y a devant la Communauté des Pères et frères réunis une conférence scientifique contradictoire, que les clubs sont tenus de donner à tour de rôle ; les meilleurs travaux sont envoyés à des revues qui traitent de ces matières ; le club d'architecture et de dessin a fourni les plans pour nos armoires du musée, orné le réfectoire et les corridors de divers portraits au crayon ; et pour les soirées musicales, il s'ingénie à diversifier les programmes à

vignettes dans lesquels d'ordinaire ne manque pas la note d'une modeste gaieté. Un mot seulement de ces soirées récréatives. Notre scène est encore provisoire et bien modeste. Au frontispice le peintre a écrit les mots du poète : *Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci*. Le récréatif et l'utile, le sérieux et le plaisant s'y donnent rendez-vous. On y a joué du Shakspeare ; on s'y est essayé à Corneille, et finalement le cours des frères diacres s'y est produit, aux dernières vacances de Noël, avec un drame certainement digne de la publicité.

L'enseignement est donné à nos frères par huit Pères professeurs, qui se dévouent à cette tâche avec un zèle infatigable. Le R. P. Leyendecker enseigne le dogme depuis plusieurs années, et est passé expert en cette matière. La chaire de morale a trouvé son maître, il y a trois ans, dans la personne du R. P. Loos, qui appuie l'enseignement théorique par les exemples d'expérience puisés dans l'exercice du saint ministère. La philosophie est donnée par les RR. PP. Stehle et Jansen. Le R. P. Allmang compte à son effectif le petit cours d'Ecriture sainte, l'histoire de la philosophie et le français ; le R. P. Pietsch, le grand cours d'Ecriture sainte, le droit canon et l'éthique ; le R. P. Philippe Scharsch, l'éloquence et l'histoire. Le cours d'anglais est donné par le R. P. Wallenborn qui, outre les heures prévues par le règlement, sacrifie volontiers ses loisirs du dimanche pour le bien de nos frères.

Nous devons à la vérité de dire ici que si nos frères ont tant de goût pour l'étude, le mérite en revient en grande part à leurs professeurs. Ceux-ci, non contents de les encourager dans le travail littéraire, leur donnent encore en ceci le bon exemple. Il n'est guère en Allemagne de revue scientifique catholique où ne figure le nom des RR. PP. Allmang, Pietsch, Wallenborn, Philippe Scharsch, Stehle. Le R. P. Leyendecker collabora à l'ouvrage sur le *Syllabus* de Mgr Heiner, professeur à l'Université de Fribourg-en-Brisgau. Le R. P. Stehle publie en ce moment, dans la

revue philosophique de Mgr Gutberlet, une suite d'articles fort remarqués sur l'imagination.

J'allais oublier la musique. Sous l'habile direction du bon P. Lauffs, musicien dans l'âme, l'orchestre ainsi que le chant ont progressé sensiblement. Ils donnent à nos offices du relief et ouvrent le cœur à la piété et à la joie. Malheureusement notre climat trop rude obligea, ce printemps, le directeur à chercher sur les bords du Rhin le rétablissement d'une santé fort précaire.

Je me hâte de tirer la conclusion de ce que je viens de dire. Du travail sérieux il est permis de conclure à un bon esprit. De fait, nous sommes contents de nos frères scolastiques, et le supérieur disait un jour bien sincèrement, qu'à part les difficultés inhérentes à la charge de supérieur d'une si grande maison, il se croyait le plus heureux des supérieurs. Est-ce à dire que tout soit parfait ? Un vieux curé de nos amis avait l'habitude de dire : *Humanescit ubique*. En outre, l'*inimicus homo* a passé parfois chez nous et causé même des ravages.

Notons, en finissant cet aperçu sur le scolasticat, les résultats obtenus. Hünfeld, depuis sa fondation, a donné à la Congrégation 105 prêtres, dont 40 sont restés dans la province, 55 travaillent au salut des âmes dans les missions lointaines et 10 sont encore ici. Sur 171 frères qui sont entrés ici, 26, pour une raison ou pour l'autre, ne sont pas arrivés aux vœux perpétuels.

En outre du scolasticat, nous avons à Hünfeld un noviciat de frères convers. Il fut ouvert en juin 1897. Les maîtres de novices savent combien il est difficile, de nos temps, de trouver des vocations de frères convers solides, et combien il est plus difficile encore de les former à la vie religieuse. Cependant nous avons tout lieu d'être contents des résultats obtenus. Le cahier des prises d'habit porte le chiffre de 85, celui des oblations d'un an arrive au nombre de 51, et le noviciat compte en ce moment 11 novices. Les autres 23 ont repris le chemin du monde après un essai

plus ou moins long. Le R. P. Pietsch se dévoue à cette œuvre avec un zèle à toute épreuve. Nous avons pu, durant ce laps de neuf ans, donner 17 frères aux missions étrangères.

Pour compléter l'aperçu sur nos œuvres, il me reste à dire un mot de notre église et de la rédaction de *Maria Immaculata*. Notre église est avant tout la chapelle de la Communauté. Nous y faisons nos exercices de piété, prescrits par la sainte Règle, aux heures de nos maisons. Du reste, la ville est trop petite pour pouvoir battre fort le tambour sans offenser les oreilles de nos voisins. Nous nous trouvons fort bien de cette tactique, suivie depuis les commencements de la fondation. Les fidèles nous viennent de près et de loin, parfois de plusieurs lieues à la ronde, et sont ravis de nos chants et de nos cérémonies. Plus d'une âme, en assistant à nos offices, a versé des larmes. Les confessionnaux sont assiégés les dimanches et les jours de fête. Nous comptons, les dimanches ordinaires, de 100 à 150 communions, et les hommes ne sont pas en retard sur les femmes. Cette foi robuste de notre population est réellement un exemple d'édification pour nous. Nous nous bornons donc dans notre église au travail du confessionnal. Nous n'avons établi d'autre centre d'attraction que la garde d'honneur, qui est devenue une dévotion chère à nos gens. Pour ce qui regarde notre ministère en dehors de la maison, nos Pères sont souvent demandés dans les paroisses, soit pour donner des sermons de circonstance, soit pour remplacer le curé. Je puis dire qu'on nous voit volontiers. Même nos jeunes Pères scolastiques, auxquels l'évêché donne la juridiction *ipso facto* que le supérieur les envoie, sont souvent mis à contribution pour les travaux de moindre importance. Ils trouvent ainsi l'occasion de s'initier au saint ministère et de goûter les premières joies du zèle sacerdotal. Si j'ajoute quelques retraites de religieux ou de religieuses, d'institutrices, un coup de main donné de temps à autre à nos missionnaires quand ils sont

à proximité de Hünfeld, un carême prêché à Cassel cette année par le R. P. Loos, j'aurai donné le bilan de nos travaux apostoliques.

La maison de Hünfeld est aussi le siège de la rédaction de *Maria Immaculata*. Deux Pères sont occupés à ce travail de bureau, qu'il me soit permis d'appeler « tuant. » Il s'agit d'une correspondance suivie avec 5 ou 6.000 abonnés et avec 20.000 associés du *Missionsverein*, de renseignements à fournir, de réclamations à satisfaire, d'articles à écrire, etc. Mais c'est grâce à ce travail que la revue est en voie de prospérité. Je me contente de mentionner les rédacteurs en chef, qui se sont succédé les dernières années dans la rédaction de la revue. C'est d'abord le R. P. Classen, dont la plume exercée et féconde sait rendre charmantes jusqu'aux plus petites nouvelles, et donne à la publicité un délicieux petit livre, *Jésus en nous*, ou méditations préparatoires à la sainte communion pour les dimanches et fêtes de l'année. Après plusieurs années d'un fécond labeur, les forces trahissent la bonne volonté de l'écrivain et le bon P. Classen doit quitter Hünfeld, afin de refaire à Arnheim une santé très ébranlée. La rédaction passe aux mains du R. P. Strecker, bien connu dans le monde littéraire par son ouvrage in-8°, de près de 700 pages, *Au pays de l'or et des diamants de l'Afrique du Sud*, dont les journaux même libéraux ont parlé avantageusement. Le R. P. Strecker reste peu de temps à la tête de la rédaction et, devenu Procureur Provincial, passe la plume à son socius, le R. P. Streit, qui préside aux destinées de la revue avec un grand dévouement, et qui possède une connaissance des pays et des peuples qui lui a déjà valu un nom dans le monde qui s'occupe des questions coloniales.

Je clos ici l'aperçu sur les œuvres de Hünfeld. Un merci bien cordial à tous ceux qui ont contribué à la prospérité de la maison et à la considération dont elle jouit au dehors ! Merci à notre économe, au R. P. Chwala, qui depuis un

an se dévoue sans calculer à l'œuvre matérielle et qui, les jours de fête, en sa qualité d'ancien hôtelier expert, joue le *cordon bleu* avec une satisfaction visible et un succès digne d'envie. Merci aussi à nos bons frères convers pour leur dévouement. Il leur faut une bonne dose de bravoure et de sang-froid, pour affronter les dangers que comportent avec elles des installations mécaniques, soit qu'il s'agisse de modérer la rotation vertigineuse des moteurs électriques, soit qu'il faille régler les mouvements fougueux d'une machine à vapeur, ou surveiller le grincement strident des scies. D'autres frères, occupés aux travaux plus paisibles des ateliers ou de la cuisine, font une besogne non moins utile à la maison. Tous, je puis leur rendre ce témoignage, ont bon esprit et bonne volonté, et contribuent en une large mesure à la bonne formation de nos jeunes novices convers.

Dans les relations de la maison avec l'extérieur, rien n'est changé. Mgr Adalbert, évêque de Fulda, est un véritable père pour la communauté. Sa Grandeur vient volontiers à Hünfeld pour y conférer les saints ordres, et ce lui fut une peine sensible, quand cette année, à la suite d'une maladie fort dangereuse, Elle dut céder la place à Mgr le Coadjuteur de Strasbourg, François Zorn de Bulach (1). Les autorités civiles et militaires sont d'une courtoise bienveillance à notre égard. Le jour du tirage au sort, les officiers et les généraux viennent ordinairement visiter la maison. Dans le rayon plus restreint de la ville et des environs, il y a également bonne harmonie. Monsieur le maire est l'ami d'autrefois, et partage volontiers avec nous pendant les vacances le repas frugal d'une grande promenade. Monsieur le doyen et le recteur du progymnase sont de toutes nos fêtes de famille. Les communes voisines continuent la bonne tradition de remplir en automne nos caves et nos greniers de dons en nature. Il s'est même constitué

(1) Depuis la rédaction de ce rapport, nous avons appris la pieuse mort de Monseigneur de Fulda. *R. I. P.*

un comité de dames des plus notables de la ville, au nombre de trente environ, sous le nom de *Paramentenverein*, ou comité de dames pour les ornements d'église, qui tient ses réunions chaque lundi. Les ornements et le linge d'église sont la moindre part du travail; le gros de la besogne, ce sont des bas troués, des tabliers déchirés, etc. Le *codex historicus*, du reste, nous dira mieux quelle est la position acquise.

Faits principaux.

Nous allons feuilleter tout courant le *codex historicus* pour y relever quelques événements d'une importance relative. La vie de scolasticat suit d'ordinaire le chemin battu. On s'y est tellement habitué autour de nous, que, quand la cloche sonne à un moment inaccoutumé, les bonnes commères de la ville ne tardent pas à s'aboucher pour se dire qu'il y a du nouveau chez les Oblats.

En l'année 1901, l'historien ne consigne rien d'extraordinaire.

L'année 1902 est plus mouvementée. Le modérateur des frères Oblats, le R. P. Hector, reçoit au mois d'août son obédience pour Arnheim. Quatre ans de dévouement à cette belle œuvre de la formation de nos frères lui ont concilié le cœur de ses dirigés. Le 20 septembre au soir, veille de la retraite annuelle, un coup de cloche réunit la communauté. Le R. Père Provincial, qui était en même temps supérieur, déclare que, vu ses occupations de jour en jour plus nombreuses, et les nouvelles fondations qu'il projetait et qui exigeront des absences prolongées, il avait demandé au T. R. Père Général un supérieur pour la maison de Hünfeld. Le nouveau supérieur fut présenté et l'on entra en retraite avec le ferme propos de se faire à ce nouvel état de choses.

Au printemps de 1903, les négociations avec le gouvernement au sujet de la nouvelle fondation de Sainte-Marie

in porta angelica touchaient à leur terme, et, grâce à l'influence dont jouissait le R. Père Provincial, nous donnèrent l'espoir fondé de pouvoir nous établir sur les bords de la Moselle. Au mois de mars donc, le R. Père Provincial nous quitte pour se rendre à Engelport et emmène avec lui notre architecte, le R. P. Kieffer. L'œuvre de Hünfeld était fondée et sous tous rapports assise sur des bases solides. Les ouvriers de la première heure s'en vont, emportant notre profonde reconnaissance. Nous savons trop bien ce qu'il en a coûté de sacrifices, de tracas et de préoccupations, pour pouvoir jamais l'oublier, et nous pouvons dire qu'ici se vérifient dans leur sens littéral ces mots de nos saints livres : *lapides clamabunt*. Les pierres de l'édifice matériel comme celles de l'édifice spirituel proclament bien haut le nom et les mérites du fondateur de la maison et de son dévoué compagnon.

Le mois d'août nous apporta la première visite de Son Altesse Royale la princesse Anne de Prusse. Une lettre du maréchal de cour nous en avisa la veille au soir. Il faut l'avouer, on n'était pas sans inquiétude pour le lendemain. Le matin de bonne heure on donne quelques coups de balai à la maison, on hisse le drapeau et les musiciens accordent les instruments. A trois heures de l'après-midi, la communauté se réunit à la porte d'entrée pour saluer Son Altesse, qui paraît très sensible à cette attention délicate. La noble visiteuse nous exprime le plaisir qu'elle éprouve de se trouver au milieu de nous, et nous dit qu'elle avait depuis longtemps désiré voir Hünfeld. Dans la suite de Son Altesse se trouvait une archiduchesse d'Autriche, princesse d'Isembourg, deux dames d'honneur et le maréchal de cour, M. le baron de Bothmer. L'église, les salles de classes, le réfectoire, mais surtout nos frères scolastiques intéressaient vivement Son Altesse. Elle ne se lassait pas d'admirer le talent et le dévouement de ces futurs missionnaires. Quand l'heure du départ arriva, la princesse ne put se résoudre à quitter déjà la communauté et pria M. le

baron de laisser passer le premier train, même le suivant, et de ne commander le compartiment réservé que pour le train-omnibus de 6 h. 19. Ajoutons de suite que la princesse conserva depuis le meilleur souvenir de notre maison. Elle nous surprendra les vacances suivantes dans notre excursion au *Jagerhaus* de Bronzell et donnera à chacun une carte-vue avec le portrait de notre vénéré Fondateur. Volontiers elle vient tous les ans, une fois ou deux, assister à nos offices. Pour les ordinations de cette année, elle nous fit cadeau d'un lavabo, cruche et bassin, en argent ciselé. Lorsque, le 15 mai dernier, elle célébra le soixante-dixième anniversaire de sa naissance, elle nous envoya en réponse à nos souhaits le télégramme suivant : « Franckfort-sur-Mein, le 18 mai. Profondément reconnais-« sante à mes vénérés Oblats d'avoir bien voulu penser « à leur humble servante. Je me recommande aussi pour « l'avenir aux prières de toute la communauté en ma « qualité de Bonne maman septuagénaire. »

La communauté devait rendre en corps cette première visite à Son Altesse sous forme de grande promenade au château d'Adolfseck, résidence d'été de la princesse. Le R. Père Provincial était cette fois à notre tête. Le 24 septembre donc, par un temps splendide nous nous mettons en route pour Fulda, les uns à pied, les autres en chemin de fer. A midi moins un quart l'on voit de la terrasse du château des bandes de scolastiques arriver de toutes les directions. Les laquais postés çà et là indiquent le grand escalier de marbre qui conduit aux salons. Nous avons là sous les yeux les vestiges des anciennes splendeurs des princes-évêques de Fulda, qui ont mis ici à contribution toutes les richesses de l'art de la Renaissance. Les trophées de chasse qui tapissent les murs, les lambris dorés des appartements, le parquet en vieux chêne ciré, les miroirs artistement dissimulés sont de nature à déconcerter le pas le plus assuré. Après le dîner, pris à la grande salle des lustres, le R. Père Provincial remercie en quelques

mots Son Altesse de l'accueil princier qui nous est fait et lui promet, pour elle et pour la famille, le secours de nos prières. L'on fait une petite promenade au parc, où notre présence alarme et effarouche les daims, et puis on se réunit dans une grande salle. Dans l'intervalle les instruments de musique étaient arrivés. Quelques chants bien enlevés de la composition du R. P. Scharsch et divers morceaux de musique sont exécutés et font visiblement plaisir à Son Altesse. Un petit goûter met fin à cette belle journée. Nous disons adieu à la princesse, qui ne cesse de nous répéter : « au revoir ! »

Au mois d'octobre, une visite bien chère à nos cœurs et depuis longtemps attendue vient porter la joie au sein de la communauté. Le T. R. Père Général, accompagné de son frère, le R. P. Célestin Augier, arrivait le 31 octobre et devait passer dix jours avec nous. Une plume plus exercée que la mienne a rendu compte dans nos *Missions* des solennités extérieures qui ont eu lieu à cette occasion. Pour nous, c'était plutôt une fête du cœur de pouvoir nous entretenir avec notre Père et de nous édifier au contact avec l'*Ancien* de notre chère Famille religieuse. Cette visite nous fit grand bien. Dans les conférences du T. R. Père Général nous nous sentions plus Oblats et dans les charmantes causeries du R. P. Célestin sur les origines de la Congrégation et sur les tristes événements d'Aix et de Marseille l'enthousiasme de nos frères scolastiques ne connut plus de limites. Le 10 novembre nous prîmes congé de notre vénéré Père et nous remerciâmes Dieu des bienfaits reçus. Notons que le T. R. Père nous avait apporté un cadeau précieux : la croix d'oblation du cardinal Guibert.

L'année 1904 commença par un deuil. L'ange de la mort vint nous demander une victime, le bon frère scolastique Anton Schmitt, atteint d'une maladie qui ne pardonne pas. Il avait reçu de la nature des qualités précieuses d'intelligence et de bon sens pratique, malheureusement aussi le germe de sa maladie. Il fit ses vœux *in articulo mortis*,

en présence de la communauté et de sa mère déjà si éprouvée, mais résignée en bonne et forte chrétienne. C'est la seule tombe qui se trouve dans notre petit cimetière privé. Les compagnons d'étude du défunt prennent soin de cette tombe et nous font voir que les sentiments d'une charité vraiment fraternelle ne s'éteignent pas à la mort.

Le 1er septembre, un télégramme nous apporte à 9 h. 1/2 du soir la nouvelle de la nomination du R. Père Provincial à la charge d'Assistant général. Le 6, le R. P. Scharsch se trouve au milieu de nous pour prendre congé de la communauté. Nous lui exprimons nos sentiments dans une petite fête de famille. Nous savons apprécier à sa juste valeur l'honneur fait à la province et à son fondateur. Si le R. Père Assistant avait veillé avec une sollicitude paternelle sur notre berceau, il est aujourd'hui notre grand-père. Les grands-pères ont une affection plus vive pour leurs petits-enfants, dont ils connaissent en général moins les défauts.

Le 14 octobre, la maison de Hünfeld est de nouveau en fête. Une circulaire du T. R. Père Général nous avait fait connaître le nom du nouveau Provincial, le R. P. Ignace Watterott, ancien maître de novices et supérieur de Saint-Charles. Le nouveau Provincial avait donc été le père de la plupart d'entre nous et était sûr d'avance de notre affection et de notre confiance. La réception est cordiale et sans contrainte aucune.

En 1905, le *codex* ne contient rien de particulier, sinon les fêtes splendides en l'honneur de saint Boniface, dont cette année est le 1150e anniversaire de son martyre. La Congrégation est représentée à ces fêtes par le R. P. Simon Scharsch, Assistant général, que Monseigneur de Fulda fit spécialement inviter. Le programme officiel donna une place d'honneur aux Pères Oblats. Ils étaient nommés confesseurs de la cathédrale et, le jour de la procession des reliques, ils devaient avoir l'honneur de porter les restes vénérés de sainte Lioba, proche parente de saint Boniface. Les classes durent bien en souffrir un peu, mais, sur une

observation à ce sujet, Monseigneur répondit : « Eh bien, donnez congé. » Le dimanche 4 juin, toute la communauté se rend à Fulda. A 9 heures, grand'messe. On voit les étudiants en costume avec leurs bannières, les chevaliers de l'ordre de Malte en grande tenue, trois cardinaux, un grand nombre d'évêques et d'abbés mitrés. Dans la cathédrale, les places sont réservées. Au dehors, une foule de 30.000 pèlerins assistent dévotement à la messe, célébrée en plein air par le Père Préfet de la Cimbébasie, le R. P. Nachtwey. Deux enfants nègres la lui servent et sont pour tout ce peuple croyant et simple un sujet d'admiration. Dans l'après-midi, nous prenons part à la procession et recevons la bénédiction papale de Son Eminence le cardinal Kopp, prince-évêque de Breslau. Tous nous allons, avant de partir, prier près du mausolée du Saint et lui demander un plus grand amour de notre vocation. Une pensée nous frappe près de cette tombe. L'artiste a rendu admirablement bien la force de la foi : le saint apôtre, couché dans le sépulcre, en repousse le couvercle comme pour dire à tout ce peuple converti par lui : « *In morte vita.* »

Le lendemain, c'est la fête patronale de notre église de Hünfeld. Mgr Zorn de Bulach veut bien nous chanter une messe pontificale. La noblesse des manières et l'amabilité du prélat lui ont gagné tous les cœurs.

Le reste de l'année 1905 n'offre rien de spécial. Au mois de janvier 1906, Son Excellence le général de Trotha nous annonce par télégramme sa visite. De fait, le 17, à midi, nous avons à table : Son Excellence, qui est parfait gentilhomme et en même temps soldat dans l'âme, le commandant de Fulda, M. le doyen de la ville, M. le sous-préfet, MM. les maires de Fulda et de Hünfeld, enfin le docteur de la maison. Le Préfet de la Cimbébasie, le R. P. Nachtwey, avait pris place à gauche de Son Excellence. Bien vite la conversation roule sur la campagne de l'Afrique du Sud et devient pleine d'intérêt pour les convives. — Un coup de

sonnette, et le R. Père Provincial se lève pour souhaiter la bienvenue au général, saluer en lui l'ami du R. P. Nachtwey, dont la présence à Hünfeld a dû attirer Son Excellence, et lui dire que nous continuerons à former des hommes, dignes de ceux qui ont su se sacrifier et mourir en Afrique. Dans sa réponse, Son Excellence tient avant tout à rectifier une phrase du R. Père Provincial. « Il est vrai, remarque le général, que j'ai l'honneur de compter au nombre de mes amis le R. Père Préfet, et que c'est là une amitié née sur le champ de bataille ; mais je serais venu à Hünfeld lors même que le R. P. Nachtwey n'y eût pas été, car je regarde cette visite comme un devoir de reconnaissance pour tout le concours que m'ont donné les anciens élèves de cette maison. » Son Excellence fit grand éloge de nos Pères et des Sœurs, ces anges de charité, qui se sont dévoués pour les soldats. Elle constate que le prêtre catholique, partout où elle l'a rencontré, savait se faire tout à tous. Son Excellence, après avoir souhaité que la maison continuât à former des hommes de cette trempe d'esprit, but à la prospérité de l'établissement. Après le dîner, il y eut une petite séance musicale et à 5 h. 1/2 Son Excellence nous quitte, promettant de revenir, et dit aux frères scolastiques : « J'ai encore quelque chose sur le cœur que je vous dirai quand je reviendrai. » La journée était un hommage rendu au dévouement de nos Pères de la Cimbébasie et un encouragement pour nous. Nous restions tous sous le charme de cette bonne visite.

En finissant ce rapport, je dois un mot de reconnaissance aux aimables visiteurs qui sont venus, dans des intervalles par trop distancés, rompre la monotonie de notre vie. A tous un merci bien cordial et un sincère « au revoir ! » Ce fut en automne de 1902 le bon Père Hecht, que nous revîmes blanchi sur le champ de bataille, et en ce même temps, Mgr Mac Sherry, évêque de Port-Elisabeth, que le R. Père Provincial dans son toast qualifia d'*Oblat honoraire*. En 1903, les visites furent plus rares. Le jeudi-saint,

nous eûmes le bonheur de recevoir la sainte communion de la main de Mgr Breynat. Malgré le sérieux de ces jours de pénitence, nous fîmes une petite fête à Sa Grandeur et à son aimable compagnon de voyage, le R. P. Delouche. — Plus tard, au mois de novembre, le R. P. Hermandung nous arriva de la Cimbébasie, nous amenant deux petits nègres qui devaient faire leur éducation à Hünfeld. Nous devions être plus favorisés l'année du Chapitre. Au mois de mars, le R. P. Laity nous arrive tant bien que mal à l'improviste et passe la semaine sainte et la fête de Pâques avec nous, nous entretenant des missions du Nord et nous édifiant par sa modestie et sa simplicité. Le 25 juin, Mgr Gaughren vient nous voir pour la première fois. Sa Grandeur a la bonté de consacrer deux autels latéraux. Dans la petite séance musicale donnée en son honneur, les frères s'essaient à la langue anglaise dans des chants et des discours.

Au mois de juillet, à la veille des vacances, nous fûmes agréablement surpris par la visite de Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Saint-Boniface, accompagnée du R. P. Lacombe. Monseigneur nous parla de nos Pères travaillant dans son archidiocèse et jeta les yeux sur deux de nos frères musiciens, qui de fait plus tard reçurent leur obédience pour Winnipeg. Je ne sais ce que le R. P. Lacombe aura consigné de cette visite dans son journal... Malheureusement le bon Père avait perdu en chemin de fer sa croix d'oblation, et toutes nos recherches à ce sujet furent infructueuses. — Plus tard, après que tous les préparatifs d'une grande promenade étaient arrêtés, nous surprit Sa Grandeur Mgr Joulain, venant directement de Marseille. Nous nous risquâmes timidement à inviter Sa Grandeur à venir avec nous. Le but était Gruben, à une lieue de Hünfeld ; ce fut une vraie fête de famille. Il me reste à envoyer un souvenir reconnaissant aux RR. PP. Bell, qui resta quelques jours pour nous édifier, Magnan, Duvic, Jules Collin et de Chambeuil, qui ne firent que passer à Hünfeld ; à Nosseigneurs Legal

et Dontenwill, qui ont su exciter l'enthousiasme de nos frères pour les missions de Saint-Albert et de la Colombie britannique. Toutes ces visites entretiennent l'esprit de famille et sont de nature à faciliter le *Cor unum et anima una*. Un dernier merci à tous !

Veuillez, révérendissime Père, bénir la communauté de Hünfeld et croire à ma filiale soumission et à mon entier dévouement en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

Jos. Huss, *O. M. I.*

VICARIAT DE JAFFNA

Ceylan. — Madu.

Par le R. P. Deslandes, *O. M. I.*

Origines. — Histoire du Pèlerinage.

Sur la terre de France, là-bas dans le massif des Pyrénées, la Vierge Marie attire pour les donner à Jésus des foules immenses. Dans la profondeur des forêts ceylanaises, la Mère du Sauveur s'est encore choisi une demeure. Elle y appelle Chrétiens, Hindous, Bouddhistes, Musulmans. Sa voix douce et miséricordieuse pénètre à travers les jungles épaisses, et le bouddhiste des bois comprend cet appel. Répété par l'écho de nos montagnes, cet appel évoque les douces espérances dans l'âme du tamoul qui, tout le jour, peine dans les plantations de thé ; puis, emportée par la brise, la voix de Marie s'en va réveiller les habitants des villes : « Venez à Madu, vous tous qui souffrez, et je prierai mon Fils, Il vous consolera. »

Passons, sans le regarder, le Ceylan européanisé, sans tarder suivons les pèlerins vers le nord-ouest de l'île. La

route est longue, les chemins difficiles. Plus d'une fois il faudra stopper dans les sables ; qu'importe ! Marie nous récompensera.

Le sanctuaire de la Vierge est situé, au sein d'une épaisse et vaste forêt, à quarante kilomètres de tout centre d'habitations. Une église, une maison pour le missionnaire, un abri pour les pèlerins peu nombreux, voilà Madu en temps ordinaire. Restez dans ces parages de novembre à fin mars, vous aurez de gracieux compagnons : des ours, des léopards, des buffles, des éléphants viendront tour à tour prendre leurs ébats autour de l'étang et charmer vos loisirs. Mais d'avril à novembre, de nombreux pèlerins, de tout rang, de toute caste, de Ceylan et de l'Inde viendront prier avec vous la Vierge puissante, car Marie choisit souvent les contrées les plus étranges, les plus solitaires et les plus sauvages pour y répandre ses faveurs.

Madu ne fut pas toujours un désert. Les restes de l'étang qui paraît avoir été étendu et profond ; les nombreux tamarins qui se développent majestueux dans les environs ; les débris de poterie trouvés enfouis dans le sol ; les viharés (temples bouddhistes) qui se dressaient dans la région, tout porte à croire que Madu fut jadis un centre important.

L'histoire du Vanni nous enseigne que cette province, anjourd'hui couverte de forêts et « un désert d'habitants », était fort peuplée. Elle se divisait en plusieurs principautés presque indépendantes des rois tamouls et singhalais. Les chefs louaient leurs services aux plus offrants, et s'alliaient aux souverains qui leur garantissaient le plus de franchises. L'un de ces chefs comprenait dans ses domaines une vaste pattu ou district de terres labourables qui s'appelait « le merkumulai. » Or, Madu se trouvait être par sa position géographique presque au centre du merkumulai et tout à la fois ville frontière sur le royaume de Mantotte.

Devenu maître réel du Vanni vers 1450, le roi singhalais Prakrama Bahu VI comprit l'importance de ce poste qui

se trouvait du reste sur la route suivie par les caravanes de l'Inde, ayant leur itinéraire par l'île de Ramesaram, le pont d'Adam, Mannar et Mantotte. Il établit là une agence de douanes, que nous retrouverons deux cents ans plus tard ; mais le roi singhalais ne dépouilla point de leurs droits les seigneurs Vanniyas.

Les Portugais, après les sanglantes batailles de Jaffna qui mirent fin aux cruautés de l'usurpateur sanguinaire Sanghili, purent en divers points établir des postes fortifiés (1536). Ils acquirent même des droits sur le Vanni. Les Vanniyas leur payaient chaque année un tribut en éléphants, comme à des suzerains, mais les conquérants de Jaffna, Mannar et Mantotte n'exerçaient aucun contrôle effectif sur les chefs indigènes du Vanni. Vaincus et chassés, les Portugais durent céder la place aux huguenots hollandais, et ceux-ci n'eurent, pendant près de deux siècles qu'ils demeurèrent à Ceylan, qu'une faible influence dans l'intérieur des terres. Dieu en soit loué ! Les forêts du Vanni auront servi d'abri aux catholiques persécutés. Lorsque, vers 1750, les Hollandais tenteront des efforts désespérés pour triompher des Vanniyas, une femme sera leur plus redoutable adversaire, et c'était, je crois, une catholique. Elle unissait les chefs ; à la tête des hommes de sa tribu, elle luttait avec avantage contre les troupes de l'envahisseur ; par sa vaillance, elle soutenait les courages. La trahison livra *Maria Sambatte* à ses ennemis qui l'enfermèrent dans le fort de Colombo, à deux cents milles de son pays. Ils n'osèrent l'emmener à Mannar, Maria Sambatte leur eût échappé.

Cette vaillante femme étant disparue, les Vanniyas, découragés, furent battus. Le Vanni dut donc se soumettre. Soumission apparente, écrit Emerson Tennent, ancien lieutenant gouverneur de la colonie. Le peuple souffrait avec peine la présence des protestants et leurs exactions les rendaient odieux. Qu'arriva-t-il ? Emerson Tennent va nous le dire. « La politique des Hollandais

entraîna l'*appauvrissement* et la désolation du Vanni. Fatigué d'un contrôle odieux, le peuple abandonna l'agriculture et la vie paisible pour s'engager dans une vie de brigandage. Ces peuplades firent alors des apparitions soudaines et désastreuses dans les provinces riches et soigneusement cultivées des bords de la mer. Ils saccageaient tout, détruisaient les récoltes, enlevaient les troupeaux. Leur audace ne connaissait point de bornes. Après avoir ravagé Mantotte, le *Grand Jardin*, le *Grenier des rois tamouls*, ils attaquèrent les forts de Mannar aussi bien que ceux de Trincomalie. Pour protéger la péninsule de Jaffna, les Hollandais durent bâtir toute une série de forts près d'Elephant pass. »

Cette page de l'histoire de Ceylan nous explique une énigme, et l'on comprend quels ravages produisit dans notre île la rage calviniste. Le peuple hollandais, si bon, si compatissant, ne doit pas se reconnaître dans ces fougueux sectaires des XVIIe et XVIIIe siècles. Faut-il le dire ? c'est la persécution hollandaise qui fit naître le sanctuaire de Madu.

La prédication des missionnaires avait porté des fruits abondants dans la région de Mannar-Mantotte. Presque toute la population avait délaissé Siva pour s'attacher à Jésus, et sur les ruines des temples païens on avait en diverses cités édifié de splendides églises. A Mantaï, l'ancienne capitale de Mantotte, s'élevait une grande église dédiée à la Vierge Marie. Le nom de notre Mère excita toujours la haine des sectaires, et les huguenots démolirent l'église de Mantaï. Les catholiques parvinrent cependant à soustraire à leur fureur l'Image de Marie. On la cacha, et quand les fidèles de Mannar, persécutés, opprimés, privés de prêtres, se résolurent à *passer la frontière*, ils emportèrent avec eux l'image de Marie ! C'est vers 1640 que vingt familles de Mannar prirent le chemin de l'exil et vinrent s'établir à Madu, à quatre milles environ des possessions hollandaises.

On pourrait peut-être objecter à ce récit que la pierre qui se trouvait au-dessus de la porte principale de l'église de Mantaï avait comme inscription la date de 1670, et par conséquent ce n'est pas la statue de Mantaï que les exilés emportaient avec eux. La réponse est fort simple. Le R. P. Pouzin, un missionnaire oblat qui a passé sa vie dans Mantotte, et qui a recherché avec un soin jaloux toutes les traditions, nous la fournit. « L'Indien vit de souvenirs et de traditions. Il revient toujours vers les lieux qui furent témoins des grands actes de sa vie, vers l'Eglise, vers la place même où il reçut de Dieu quelque faveur. Aussi, comme les Juifs qui vont pleurer sur les ruines du temple de Jérusalem, ainsi les catholiques de Mannar-Mantotte, sans crainte des sbires cruels, venaient au jour de l'épreuve pleurer sur les ruines de leur église, appelant Marie à leur aide. Les prédicants crurent trouver dans cet attachement des fidèles un moyen de les gagner au calvinisme, et sur les ruines de Mantaï les protestants édifièrent un temple vers 1670. — Rien d'invraisemblable dans ce récit. Du reste, il existait encore dans certaines familles des traditions écrites sur des *olai* ou feuilles de palmier. Le R. P. Pouzin, si soucieux de la vérité, aimé de ses chrétiens, aura pu, je n'en doute pas, voir certains documents. C'est un malheur que nous ne puissions acquérir ces documents écrits, dont quelques-uns, je le sais, furent rédigés au temps de saint François Xavier. Où sont-ils ?...

La nouvelle chrétienté devait bientôt devenir fort importante et se trouver dans la nécessité de bâtir une église convenable. Si la persécution sévissait à Mannar, elle ravageait aussi la chrétienté de Jaffna. Les couvents, le collège, les monuments historiques, les pieux et touchants souvenirs du prince martyr, tout était renversé, détruit. Le P. Caldeiro avait déjà versé son sang pour la foi, plusieurs autres prêtres, jetés en prison et soumis à la torture, avaient horriblement souffert, et de nouveaux décrets vinrent, en 1658, exciter encore la rage des persécuteurs. Alors

sept cents Jaffniens, accompagnés de sept prêtres, quittèrent la péninsule et se réfugièrent à Punnéry, puis à Madu. Parmi eux se trouvait la fille d'un capitaine portugais, Helena. Le Singhalais, directeur des douanes à Madu, la demanda en mariage. Helena consentit et devint l'appui des persécutés. Sa piété, sa foi ardente, son excessive charité lui valurent le surnom de « *sainte* », *santa Helena, Santalena*. Nos chrétiens baptisèrent la cité du nom de cette généreuse chrétienne, et beaucoup appellent encore la place où s'élève le sanctuaire de Madu, *Selena*.

Les familles de Mannar et celles de Jaffna bâtirent donc une église et Notre-Dame de Mantaï eut là ses dévots. Que dura la chrétienté et l'église ? On l'ignore. Les Hollandais faisaient de fréquentes incursions dans le Vanni et leur haine ne se ralentissait point. Un fait est certain, nos chrétiens se retirèrent au sein d'une vaste forêt à Tampanaï, à quatre ou cinq milles de Madu. Au début du XIXe siècle, on trouvait là une nombreuse communauté, et, en 1860, nos missionnaires y comptaient encore une vingtaine de familles. Hélas ! le choléra s'abattit sur ces pauvres gens ; à présent, Tampanaï est un désert, habitants, la jungle envahit tout, et bientôt les ruines de l'église seront ensevelies.

Revenons à Madu. Une simple croix de bois était, au début du XIXe siècle, le seul indice qui prévenait le passant que le Christ Jésus avait régné dans ces lieux. Cette croix disait à tous : Arrête ! tes pieds foulent ici une terre sainte, car elle est vraiment sainte et bénie cette terre. La Vierge Marie opère là des miracles.

Miracles dans l'ordre de la grâce, et les dix ou douze confesseurs qui se rendent chaque année au grand pèlerinage pourraient nous raconter des merveilles. On peut dire de la charité de Marie ce que l'Apôtre chantait de l'amour de Jésus. « Elle surpasse toute connaissance ; qui pourrait jamais en mesurer la longueur, la profondeur, la hauteur ? » Elle aime tous les hommes, nul n'échappe à

l'étreinte de son amour. Ni les justes : elle les chérit, car elle voit en eux le prix du sang rédempteur ; ni les pécheurs : oh ! comme elle les poursuit, les appelle, les attire pour les jeter aux pieds du Christ ! Il suffit de vivre un jour à Madu, de passer deux heures dans l'église pour connaître l'amour de la Vierge pour les pécheurs. J'en ai vu pleurer des heures entières dans la chapelle de Notre-Dame de Lourdes, hésiter, se reprendre ; tenter de sortir et ne pouvant marcher, puis vaincus, se jeter, haletants, au confessionnal. Pauvres jeunes gens : vous aviez oublié le devoir, votre cœur était triste, et pour implorer Marie, vous n'avez pas reculé devant les distances, vous êtes accourus de Trincomalie et de Colombo, et la Vierge vous a récompensés. Notre-Dame de Madu vous a rendus à Jésus.

La gloire de Notre-Dame de Madu, demandez ce qu'elle est à cette grande dame protestante qui s'avance vers le sanctuaire pour prier. Interrogez ce musulman qui, brisant aujourd'hui avec les règles du Coran, se découvre pour entrer dans l'église. Adressez-vous à cet hindou de religion, à ce bouddhiste, et demandez-leur pourquoi ils sont venus. « Notre-Dame de Madu nous a sauvés, Père, nous venons accomplir un vœu. » — « Un dangereux serpent m'a mordu, j'ai avalé de la terre de Madu en invoquant *la Mère*, et je vis ! »

Depuis des siècles, nos populations emportent avec foi la poussière de Madu dans leurs demeures, comme nos chrétiens d'Europe emportent l'eau jaillie de la fontaine de Lourdes. Cette poussière est pour tous : chrétiens, hindous, bouddhistes, le grand remède contre la morsure des serpents si nombreux et si dangereux dans notre île. Il faudrait des volumes pour raconter les cures merveilleuses attribuées à la terre de Madu. Dès le début du XVIIIe siècle, Valentyn et Baldenius, dans leurs récits sur Ceylan, faisaient remarquer la confiance des Ceylanais en la terre de Madu. — Comment la Vierge, qui foule du pied la tête du

serpent infernal, inspira-t-elle à nos chrétiens la confiance en ce remède ? En quelles circonstances ? On l'ignore. Un fait remarquable, c'est que jamais une personne ne fut mordue par un serpent à Madu, depuis que nos Pères président aux pèlerinages. Un fait non moins certain, c'est que toutes les races, tous les cultes viennent prier à Madu. « Madu est vraiment une œuvre catholique, dit un journal, mais toutes les confessions, tous les cultes, toutes les castes viennent s'y confondre. » — On voit des multitudes se traîner à genoux sur les parvis du temple et prier la Mère par excellence, car on n'y entend qu'un cri : « Mâtâvê ! Mâtâvê ! O Mère ! ô Mère ! »

La merveilleuse propriété de la poussière de Madu fut, sans doute, ce qui poussa un généreux chrétien de Mannar, M. Mayer, à rebâtir le sanctuaire de Marie. C'était vers 1830. Tout d'abord, il n'y eut là qu'une misérable hutte en terre, recouverte de branches d'arbres. Cette pauvre église ne tarda pas à tomber en ruines. Mais entre temps un événement important s'était passé. Ceylan était devenu « terre de la Propagande », Rome avait confié le Vicariat Apostolique du Nord à Mgr Bettachini, un vaillant prélat qui eut beaucoup à souffrir, ainsi que ses successeurs.

Pendant les deux siècles de persécution, le nombre des catholiques avait fort diminué. Quand l'Angleterre s'était emparée de l'île, les pauvres confesseurs de la Foi avaient pu enfin respirer et se compter : ils se retrouvaient 20.000. La loi des franchises et des libertés n'existait pas encore. Elle fut proclamée en 1805. Les catholiques purent se reconstituer, et quel ne fut pas leur bonheur de se voir près de 70.000 en 1807 ! De Goa, leur étaient venus des missionnaires. Plût au Ciel que ces hommes eussent été des apôtres, dignes successeurs du Père Vaz ! Hélas ! fort ignorants et orgueilleux, ces missionnaires, je ne dis pas tous, car, parmi les nouveaux venus, on rencontra de saints prêtres, deviendront des loups ravisseurs, semant la discorde, excitant à la haine contre les Propagandistes.

Que de cris d'alarmes les Evêques envoyés par Rome ont dû pousser ! Que d'angoisses ont déchiré leur cœur paternel ! Pendant près de cinquante ans, les intrus iront semer la calomnie contre les pasteurs et les missionnaires Oblats que Mgr Bettachini avait appelés. Ils pousseront et retiendront dans le schisme, au prix de honteux compromis, des paroisses nombreuses, criant partout à nos indigènes : « Les Gallicans, les Propagandistes n'ont rien à manger chez eux, voilà pourquoi ils sont venus. Ils vous demandent de l'argent pour envoyer là-bas au Pape qui est très riche. » Et ces mots ont fait fortune, et plus d'une fois on les a jetés à la face des missionnaires (1).

Madu fut surtout leur point de mire. Une caste orgueilleuse, que Dieu semble punir en la laissant s'éteindre, excitée par les schismatiques, traîna nos missionnaires devant les tribunaux. On les vit entasser les faux témoignages ; déçus pourtant par un jugement de Haute-Cour en 1875, ils essayèrent d'intimider les Propagandistes. Armée de fusils, ils se présentèrent à Madu ; le missionnaire n'avait pas peur.

Quand on relit les mémoires des premiers missionnaires Oblats, en Mantotte, et qu'on étudie les travaux de Mgr Bonjean, on y sent à chaque page des souffrances connues de Dieu seul. Quelles angoisses devaient jeter dans l'âme de Mgr Bonjean une lettre comme celle-ci : « Monsieur, j'ai l'honneur de vous informer que vingt-cinq communautés repoussent votre juridiction pour s'attacher à la mission portugaise ! *Signé :* De Souza. » — Et cela après que Rome avait délimité les Provinces et les Vicariats apostoliques.

La vérité et la justice avaient donc triomphé devant les

(1) Les convertis au calvinisme revinrent vite à leur foi. On comptait sous la domination hollandaise 136.000 calvinistes dans la péninsule de Jaffna ; en 1806, le calvinisme était éteint à Ceylan et le protestantisme est une église sans influence, comme l'avoue l'*Indépendant*, journal protestant quotidien à Ceylan.

tribunaux. Le procès servit à la gloire de Notre-Dame de Madu. Elle fut mieux connue, on vint la prier avec plus de ferveur. Déjà en 1876, Mgr Bonjean, *O. M. I.*, assisté des RR. PP. Pouzin, Gourdon, Saint-Geneys, avait posé la première pierre de l'édifice qui s'élève aujourd'hui dans nos forêts. Le saint prélat ne devait pas voir s'achever ce temple. Sa pauvreté, ses écoles, ses œuvres de presse épuisaient toutes ses ressources et toutes ses énergies. Quel lutteur il fut, et combien de victoires il remporta! Mgr Mélizan s'éprit de cette œuvre, et de toutes ses forces il travailla pour Notre-Dame de Madu. Lentement l'église s'élevait, le choléra vint par deux fois interrompre les travaux. Les coolies de l'Inde, qui passaient par là pour se rendre aux plantations de thé, apportaient chaque année ce cruel messager de la mort. Sa Grandeur appela les foules, sa voix fut entendue; mais la Vierge semble avoir réservé à Mgr Joulain la gloire de couronner cette œuvre, et de faire de Madu le pèlerinage par excellence, le pèlerinage unique par la piété, l'ordre dans notre île de Ceylan. Sa Grandeur aime Madu, elle est à la fois le chevalier et le panégyriste de Notre-Dame. Avec bonheur, elle publie les grandeurs de Jésus et de Marie devant ces auditoires de 20 à 30.000 personnes qui, neuf jours durant, se pressent pour entendre parler de « *la Mère.* »

En route pour Madu.

Ami lecteur, vous connaissez Madu; partons avec les pèlerins. Jadis, Jéhovah appelait son peuple à Jérusalem et les Israélites fidèles entendaient sa voix avec bonheur : « Mon cœur a bondi de joie quand on a dit : Montons à la maison du Seigneur! » Mais pour se rendre à la cité sainte on formait des caravanes; les habitués de la route, les chefs comptaient les haltes et les caravansérails, les détours du chemin et les passages difficiles, les montées et descentes. Alors on fixait l'heure du départ, on réglait

la marche, puis les pèlerins de partir en chantant : « Le Seigneur te défend contre tout mal, le Seigneur est ton appui. »

Or, la vie de nos tamouls rappelle en plus d'un point les mœurs des Hébreux. Parfois, les analogies sont si frappantes qu'on se croirait transporté aux périodes bibliques. Il s'agit de former la caravane. La chose est fort simple : à part quelques personnes qui doivent rester pour veiller sur les demeures, elle comprend tout un *valavou*. Le valavou, c'est le jardin ou l'enclos, on y compte plusieurs foyers; généralement issus d'une même souche, les membres sont tous parents. Là, le père et la mère vivront avec leurs enfants mariés et leurs petits-enfants; quelquefois des oncles bien vieux, des vieilles dont on ne pourrait dire la généalogie vivent là. En principe, on est séparé; en réalité, c'est plutôt la vie commune. On travaille d'un commun accord et le mélange est quelquefois si complet qu'il est difficile de désigner quelle cabane, quelle chambre appartient à Pierre, Jacques ou Jean. Ce n'est point le moment de faire ressortir les multiples inconvénients de ces coutumes. On songe au départ pour Madu.

Les hommes examinent les bœufs et préparent la traditionnelle charrette. Par dessus la tente, ils fixent de longs rouleaux de paille et suspendent à l'essieu des *seaux* (anciennes bonbonnes à pétrole), de larges paniers, quelques paquets, un sac de pounnakou (tourteaux de noix de coco). Voilà pour les bœufs.

L'intérieur de la charrette comprend un rez-de-chaussée et un étage. Au rez-de chaussée, les femmes font entasser leurs boîtes à bijoux, le riz, le karouvadou (poisson séché), des légumes, des fruits, quelques poules et deux ou trois ustensiles de cusine. L'étage est réservé aux malades et aux personnes fatiguées, car on amène aussi les malades à Madu. Ici comme à Lourdes, la Vierge du Rosaire leur donne des consolations, adoucit leurs souffrances, elle les guérit. Ces pauvres malades sont hissés dans la charrette

et s'étendent sur le lit de cordes qu'on y a préparé. Que de cahots, que de secousses, que de chocs ils devront supporter ! Qu'importe ! leur confiance en Marie leur donne la force de tout endurer.

Le signal du départ est donné. Les bœufs secouent la tête, agitent leurs grelots, courbent l'échine, et la voiture s'ébranle. Alors la caravane se divise en deux groupes, les hommes et les femmes. Ce sont les femmes qui d'abord prennent le devant. Les enfants appartiennent aux deux groupes. Cet ordre parfait, cette distinction des sexes sur la route s'observe assez fidèlement, et pourtant les enfants y causent du désordre. Celui-ci est fatigué, il faut donc attendre la charrette ; celui-là veut rejoindre sa mère, et voilà qu'il faut hâter le pas pour la rattraper. Mais puisque nous marchons vers Madu, suivons, si vous le permettez, la route de Mannar à Madu.

Tout d'abord on pourra saluer quelques villages, derniers vestiges de centres jadis populeux et riches, et bientôt on pénètre dans la jungle. Les bœufs avancent lentement, soulèvent des nuages d'une poussière rougeâtre qui nous étouffe, on brûle sous les rayons d'un soleil de feu, et la mousson, si violente au bord de la mer, secoue vivement encore la cime des géants de la forêt, mais agite à peine les feuilles des arbustes et des lianes qui encadrent le chemin. Que de fois on se prend à répéter ce passage des psaumes : *Neque sol urat te !*... Néanmoins, le voyage dans la jungle n'offre rien d'ennuyeux. Voici d'abord les chants des tamouls, airs plaintifs et langoureux, puis les altercations des caravanes qui se croisent, les cris des charretiers en panne dans un passage difficile, leurs efforts pour relever les bœufs pris par la maladie du sable, et qui se sont couchés au milieu du chemin : ils secouent la tête à tout appel. Voilà des buffalos qui entraînent charrette et voyageurs dans la jungle, et il faut des heures pour se dégager.

La jungle elle-même n'offre rien qui fatigue ; elle présente une telle diversité d'aspects, une telle variété de nuances dans le feuillage que l'œil se repose à contempler les multiples couleurs qu'il rencontre même sur un seul arbre. Et puis, quelles plantes bizarres ! Voici les cactus géants, qui atteignent près de dix mètres de haut ; groupés en massifs impénétrables, ils servent d'abri aux reptiles les plus dangereux. Sur les grands arbres de la forêt gambadent les singes. Si vous veniez par d'autres chemins, vous auriez la joie de rencontrer quelque ours noir, gravement assis sur les énormes branches du pâlai (bois de fer), prenant là-haut son copieux déjeuner.

Avant tout, le charretier dételle ses bœufs ; d'autres courent au puits, à l'étang ; on se lave les pieds tout couverts de poussière, et pendant quelques instants on s'assied pour se raconter les incidents du voyage.

Pendant que les femmes préparent la cuisine, les hommes s'en vont d'un air mélancolique se promener sur les digues de l'étang. Il était vaste et profond. Jadis, avec sa réserve d'eau, on pouvait arroser 15 à 20 mille acres de terrain ; chaque année, le peuple des villages environnants pouvait faire deux récoltes de riz. Et maintenant, plus rien ! Voulez-vous connaître l'histoire de cet étang ? Recherchez la digue du déversoir, et creusez. A cinq, six, dix mètres de profondeur, la pioche heurtera à quelques roches taillées ; vous y lirez des inscriptions, celle du roi ou du seigneur qui fit élever les digues ; peut-être aurez-vous la bonne fortune de déterrer la statue de la divinité tutélaire de ces lieux. Ayez le courage de pénétrer dans la forêt et vous ne tarderez pas, si vous êtes perspicace, à retrouver les ruines d'un temple païen ou d'un viharé bouddhiste, mais aussi, dans ce pays de Mantotte, les ruines d'une église.

Le dîner est déjà prêt. On s'assied à l'ombre d'un gros arbre, puis les femmes présentent à chacun une portion de riz et de kari, « sauce », non pas dans une assiette, mais dans un petit panier en feuilles de palmier, ou bien,

ce qui est plus digne, sur une bande de feuille de bananier, car on a eu soin d'en apporter un rouleau. Le repas fini, vous le laisserez sur place.

On pense, dès lors, à parcourir la seconde partie de l'étape ; nos pèlerins passeront à *Kartercovil*, l'Eglise du Seigneur. C'est une pauvre hutte en terre, ouverte à tous les vents. Eh bien ! il n'est pas un pèlerin de Mannar-Mantotte qui ne vienne y prier le Seigneur. Il faut voir avec quelle piété ces pauvres gens s'agenouillent devant le grand et magnifique Christ au tombeau, le priant de bénir leur pèlerinage à Madu, offrant l'obole de la veuve pour l'érection de l'église. Voilà comment le culte de Marie détourne du culte de Jésus.

Les étapes se ressemblent, aussi je ne veux plus retenir le lecteur sur le chemin de Madu. Un salut pourtant à l'arbre séculaire qui marquait les limites des possessions hollandaises !

L'église de Madu.

En 1872, Mgr Bonjean écrivait au R. P. Pouzin : « Je veux tout pardonner, tout oublier ! Que tous les catholiques n'aient qu'un cœur et qu'une âme et se joignent à nous pour élever, dans les vastes déserts de Madu, une splendide église à Notre-Dame du Saint-Rosaire. Elle sera tout à la fois un monument de notre foi et de notre piété, le rempart assuré des missions de Mannar-Mantotte contre les incursions de Satan et de ses suppôts ; une tour de David contre laquelle viendront se briser tous les efforts de nos ennemis, toutes les tentatives du schisme. Point de distinction de castes, point de partis à Madu, mais les enfants d'une Bonne Mère, mais la Foi, l'Espérance, la Charité chrétiennes. »

Qu'il eût été heureux le saint et vaillant prélat, s'il avait entendu ce cri d'admiration échappé des lèvres d'un ingénieur anglais : « Quel magnifique monument vous avez

bâti au milieu de ces forêts ! Vraiment, il faut des convictions robustes pour tenter l'impossible. » — En effet, le sanctuaire de Madu est un monument encore inachevé sans doute, mais Mgr Joulain tient à couronner cette œuvre et son intention est d'élever comme frontispice une balustrade gigantesque qui permette de célébrer en plein air les offices divins aux jours de grand concours.

L'église mesure 60 mètres sur 25 ; la hauteur atteint de 25 à 28 mètres. On est frappé de stupeur à la vue des colonnes géantes, tout d'une pièce, qui soutiennent la charpente de l'édifice. Elles ont 20 mètres de haut, et l'on ne saurait s'imaginer quelles recherches il a fallu pour trouver dans la forêt ces *pâlai* géants. Que d'efforts on a dû faire pour les sortir de la jungle ! Mais le difficile fut de les dresser. Les ouvriers n'avaient point de machines. On y parvint cependant sans avoir à déplorer aucun accident grave.

Le maître-autel est simple ; acheté en Europe, il coûterait plusieurs milliers de francs ; colonnettes, table, gradins de retable sont en bois de satin fleuri, le tabernacle est en ébène. J'ignore si l'ébénisterie connaît un bois plus fin, plus beau que le satin fleuri. On le trouve assez difficilement, même dans les forêts de Ceylan.

L'autel de Marie se trouve au fond du sanctuaire. La Souveraine de ces lieux se tient debout, revêtue d'un manteau de soie blanche. Elle porte une couronne en or, vrai chef-d'œuvre d'orfèvrerie indigène ; autour du cou elle a un chapelet que tous nos Jaffniens contemplent avec émotion. Il leur rappelle un vaillant apôtre, le bras droit de Mgr Bonjean et de Mgr Mélizan. Combien de travaux il entreprit pour nos chrétiens ! Aussi, plein de reconnaissance, le peuple ouvrit une souscription pour offrir un chapelet en or à la vieille mère du R. P. Mauroit. Cette sainte femme, qui avait permis à tous ses enfants de se consacrer à l'apostolat, accepta le présent pour le donner à Notre-Dame de Madu.

L'autel et tout le retable est en bois de satin simple. C'est à l'Orphelinat de Mullaitiva qu'on a fait ce travail. Sans parler de la valeur du bois, coupé dans la propriété de l'Orphelinat, on estime à près de 4.000 francs les dépenses de construction. Il faut la patience de l'indigène pour s'appliquer à ces détails de moulures et de ciselures, et cela avec des instruments tout primitifs. Avec la foule à genoux, qui fixe du regard la Vierge Marie et tend vers elle ses bras suppliants, répétons : « Mâtâvê ! Mâtâvê ! Mère ! Mère ! » et Marie, compatissante, entendra nos voix, exaucera notre prière.

Mais regardez à droite, quelle foule compacte se presse autour d'une piscine... Pour y puiser de l'eau ? Non, mais pour y recueillir la terre bénite qu'on emportera dans les demeures après avoir tracé sur son front le signe de la croix avec cette terre sainte. Et dans cette foule houleuse, point de cris, pas un mot, pas un geste d'ennui. Chose étrange, incroyable même pour qui connaît l'Indien, c'est la houle et c'est l'ordre.

Quittons le sanctuaire et, longeant les vérandas, nous arriverons de nouveau devant la grande porte. Là se passe une scène indescriptible. Certains infirmes ne peuvent, en raison du caractère indien, venir faire leurs prières dans l'église. Leurs cris, leurs mouvements y mettraient le désordre, gêneraient les confesseurs. Ils se groupent près d'une grande et belle croix et prient en commun. Les misères humaines n'émeuvent pas l'Indien autant que l'Européen ; beaucoup viennent regarder d'un œil curieux toutes ces infortunes. Hélas ! elles sont bien grandes parfois. Daigne la Vierge Marie combattre et vaincre le démon qui afflige, on en est convaincu, ces malheureux. Beaucoup de ces énergumènes sont en effet des hindous, adorateurs du démon, qui les tient dans un rude esclavage.

Non loin d'eux se tiennent les mendiants. Comme le paralytique du temple, ils se contentent de fixer le pèlerin sans mot dire. Les mendiants, on les trouve dans tous les

pèlerinages, il ne faut donc pas s'étonner de les rencontrer ici. Laissons ce côté triste et touchant et partons pour visiter le camp.

Le camp.

Le camp est une large entaille de 15 à 20 hectares coupée dans la jungle. C'est le domaine de Notre-Dame. Là, l'évêque est roi. Sa Grandeur peut refuser à qui bon lui semble de s'installer dans cette propriété, comme elle fixe les conditions d'admission. C'est une entaille, ai-je dit, mais quelle perspicacité, quelle intelligence des besoins futurs du pèlerinage, quelle parfaite connaissance des goûts indiens elle nous révèle chez les missionnaires qui présidèrent au défrichement de cette ville ! Car Madu est en temps ordinaire une ville en expectative, avec ses rues tirées au cordeau, ses boulevards, ses avenues. A l'ombre des grands arbres qu'un soin judicieux a conservés, plantés, transplantés, une foule de 30 à 35.000 personnes viendra s'installer chaque année, du 23 juin au 3 juillet. Foule cosmopolite à tout point de vue. Voilà la rue des marchands, elle offre une multitude de bazars et l'Indien peut aussi bien qu'à Colombo et Jaffna se procurer tout ce dont il a besoin. On ne se lasse pas d'admirer ces marchands, assis les jambes croisées au milieu de leurs marchandises, attendant, avec un calme parfait, la venue des clients, puis les servant avec mille salutations, sans toutefois changer de position !

Voulez-vous connaître tous les détails de leur vie indigène, longeons cette grande avenue qui nous conduit à l'étang. Avant tout, ouvrez les pages de l'Ancien Testament, relisez la description de la fête des Tabernacles : « Et les princes et les prêtres et les lévites s'en allaient dans leurs cités et même à Jérusalem et criaient : Peuples, quittez vos demeures, allez à la montagne, apportez les rameaux d'olivier, les branches des arbres les plus beaux,

les branches du myrte, les rameaux de palmiers et faisons des tentes. »

Dès l'arrivée, les caravanes se dirigent vers les quartiers habituels et déterminés depuis des années, non pas par l'autorité, mais par le choix et la coutume. Ici se groupe la bourgeoisie de Jaffna; là les pêcheurs de la côte. Plus loin s'abritent les laboureurs de Mantotte; ailleurs, les Singhalais. A l'ombre des grands arbres on s'installe, on construit des valavous de famille. La charrette forme l'un des côtés, puis les branches d'arbres, les lianes, les rameaux coupés dans la jungle serviront à la fois de limites au nouveau domaine et d'abri contre les ardeurs du soleil et les regards trop curieux.

Au Seigneur appartiennent les prémices. Nos peuples connaissent cette loi et la pratiquent à Madu. De grand matin, aux premiers chants du coq on se lève, les plus agiles se précipitent vers l'église pour entendre la messe et faire la cour à Jésus et Marie. Les premiers arrivés seront les plus favorisés, puis on s'en retourne pour veiller sur la demeure pendant que les autres membres de la caravane s'en iront offrir leurs hommages au Souverain de ces lieux. Par ailleurs, rien de changé à la vie quotidienne de nos Indiens ! Voici les femmes qui se dirigent vers les puits, portant sans broncher la *chatti* (grand vase de terre cuite) sur la tête. Des hommes, en effet, puisent l'eau dans ces puits profonds et les femmes l'emportent aux valavous. A deux pas se passe une scène non moins intéressante : hommes, femmes, enfants se font doucher à tour de rôle, sur les digues de l'étang : c'est le bain du matin. Puis, on s'en retourne, les caissiers de la caravane auront trouvé tout ce qui était nécessaire pour préparer le repas et compléter ce qu'on avait apporté. D'autres ont rapporté du bois de la forêt, et les femmes doivent se mettre à l'œuvre. Les hommes s'ent vont à travers le camp, regardent partout, marchandent aux boutiques et se retirent sans rien acheter, d'autres retournent à l'église.

Mais voici qu'on emmène un malade; suivons de loin, et rendons-nous à l'hôpital. Vous êtes étonnés, et pourtant c'est vrai : à Madu, le gouvernement envoie chaque année un docteur qui devra soigner les malades. Nos peuples sont de grands enfants. Quand une chose est à leur goût, ils en mangent à satiété; quelquefois, hélas ! leur gourmandise entraîne la mort ! De plus, on amène les malades à Madu; je vous ai dit à combien de fatigues ces pauvres malheureux se condamnent ! Quelquefois ces infirmes meurent sur le chemin ou dès leur arrivée. Quelquefois on ne saurait les garder dans la charrette. L'hôpital est un vaste abri en feuilles de cocotiers.

Quelles sont ces tentes de toile blanche, entourées d'une clôture presque artistique ? Voici celle du Préfet de la province du Nord et celle du sous-préfet de Mannar. Oui, ces protestants qui administrent des peuples nombreux (car le Préfet du Nord a certainement près de 500.000 habitants sous sa juridiction) se font un point d'honneur de venir à Madu. Ils aiment à s'entretenir avec l'évêque catholique, comme aussi avec tous les missionnaires européens. Son livre de prières à la main, le Préfet assistera à la messe pontificale et, pendant le chant du *Gloria in excelsis* et du *Credo*, cet officier supérieur de la colonie ne craindra pas de faire remarquer à son sous-préfet le pourquoi des signaux de chœur et, comme le clergé, il s'inclinera profondément aux mots « *et incarnatus est.* »

Partagée entre la prière et les petits travaux de campement, la journée de nos Indiens s'écoule bien vite. Voici la nuit. A 6 h. 1/2 sonnent les vêpres et la foule compacte se presse dans l'enceinte de l'église et sous les vérandas. Les cantiques s'élèvent langoureux. Chose étrange ! nos tamouls surtout ne savent pas comprendre l'entrain et la joie sans les chants. Laissez-les faire, ils chanteront *Je suis chrétien* sur l'air du *De profundis*. D'où cela vient-il ? Puis l'évêque paraît, la foule houleuse semble faire un effort pour se contenir et saisir toutes les paroles de Monseigneur. Sa

Grandeur parle lentement, dans un langage fort simple, et redit à ces peuples la puissance de Marie, mais surtout ce qu'il faut pour obtenir ses faveurs. Semeur infatigable, Mgr Joulain jette à tous les paroles de l'Evangile, mais la bonne semence tombe sur des terres si diverses ! le caractère du pèlerinage nous le fait comprendre. Dieu ne saurait laisser se perdre cette semence, et plus d'un vieux païen a dû sa conversion aux paroles entendues à Madu. La Vierge si bonne pourrait-elle refuser de bénir un saint zèle ? Au ciel, un jour, le Seigneur nous fera connaître les merveilles accomplies.

Au sermon succède la bénédiction du Très Saint Sacrement. Je ne dis rien des chants exécutés par les musiciens singhalais, tout le monde sait que le singhalais est artiste. Pèlerins de Lourdes, vous avez entendu plus d'une fois ce cri jaillissant des poitrines au passage du Saint Sacrement : « Jésus ! Jésus ! » Eh bien ! jamais vous ne l'avez entendu comme il est donné de l'entendre dans nos églises, quand le prêtre lève l'ostensoir.

« Jésouvé ! Jésouvé ! » prière profonde, murmurée par des milliers de voix ; on dirait le bruit lointain du tonnerre qui se perd dans l'espace, le sourd grondement de la vague qui déferle sur les rochers. « Jésouvé ! Jésouvé ! » O Jésus, comme cette prière touche, émeut le missionnaire ! A Madu 30.000 voix redisent ce cri, qui s'élève, prière ardente, vers le Rédempteur. Oui, mon Sauveur, qui avez exaucé les aveugles, exaucez ce peuple, bénissez-le ; ces âmes, elles sont à vous.

Encore une dernière prière à Marie, et la journée sera finie ! Nos Indiens s'en iront à leurs valavous ; hâtons-nous de prendre notre repas et faisons une dernière promenade dans le camp.

Voici un ingénieur anglais qui s'approche : « Père, sommes-nous à Ceylan ? habitons-nous un camp ? Expliquez-moi cette énigme, car ce silence, ce calme profond est une énigme ! J'ai vu les pèlerinages bouddhistes à Anura-

djapura. Quel vacarme, quels cris sauvages, pendant toute la nuit ! » Ce silence est aussi une énigme pour le missionnaire. Il suffit d'avoir vécu quelques semaines au milieu des indigènes pour comprendre leurs goûts. Volontiers ils dormiront le jour, mais pour crier, chanter, battre du tambour pendant la nuit. Les familles s'interpellent ou se chicanent à dix et onze heures du soir, et les voix réveillent tout le monde à un demi-mille à la ronde. Ici, c'est le calme ! Et je me disais : Peut-être cette tradition qui impose le silence à tous est un souvenir des jours de persécution ! quand nos chrétiens se réunissaient la nuit au sein de la forêt pour assister à la messe du saint et bon Père Vaz ! Ainsi nos chrétiens avaient pu déjouer la persécution des sbires huguenots et prier en paix Jésus-Hostie et Marie notre Mère !

Le grand Jour.

Voici le grand jour ! les cloches ont déjà lancé leurs appels vibrants. Que de communions ! Bon nombre de pèlerins se sont confessés dans leurs missions et se présentent à la sainte Table. La joie que le divin banquet épand sur leurs fronts étonne les païens et plusieurs se glissent jusqu'à l'autel. Le missionnaire les devine. « T'es-tu confessé ? » Point de réponse. « T'es-tu confessé ? » Un grand regard ahuri qui vous dit : « Je ne comprends pas ! » — « C'est bien, va ! » Et le missionnaire passe outre. Point de scandale dans ce refus, car nos yeux sont habitués à voir des païens se présenter ainsi. Pauvres ignorants, eux aussi voudraient manger ce pain enchanté, cette *grande médecine* des chrétiens. Aux messes basses succède la messe pontificale. De beaux chants, de longues cérémonies, de ferventes prières et tout le monde est content. Après la messe pontificale, deux grandes manifestations doivent avoir lieu : la procession et l'agape.

En face de l'église, les fidèles ont placé sur une estrade

un brancard artistement décoré; le difficile est d'y porter sans encombre la statue miraculeuse. Ici comme à Lourdes, chacun voudrait baiser les pieds de la Mère, toucher ses vêtements; quel gage de consolation si cette faveur était accordée! Mais non, il faut rester à genoux sur le parvis du temple pendant que le missionnaire escorté d'une solide escouade porte la Vierge à la sérolle (brancard). Des milliers de bras se tendent vers Marie, les mains sont large ouvertes comme pour recevoir des faveurs, puis se portent au front et aux lèvres. Le prêtre a traversé la foule, sans permettre qu'on touche à la statue, mais la piété est ingénieuse. Emporter dans sa demeure quelque chose qui ait touché la Mère sera une consolation; aussi, pendant que le missionnaire place et fixe la Vierge sur son trône portatif, une pluie de riz, de petits objets s'abat de tous côtés. On continuera cette manifestation touchante tout le trajet de la procession, et pieusement nos peuples recueilleront un à un dans le sable ces milliers de grains. Comment la Bonne Mère refuserait-elle d'exaucer une foi si simple et si confiante?

La procession s'organise, elle s'ébranle; voici la fanfare singhalaise qui lance ses notes joyeuses et triomphales, puis un groupe, je devrais dire une troupe de jeunes gens qui portent des étendards, et chantent des cantiques; puis voici la Reine. Cinquante hommes sont massés : pauvres, riches, hautes et basses castes, tous tiennent à l'honneur; mais ce groupe est enveloppé. Deux rangées d'hommes se tenant par la main forment une chaîne infranchissable. Que les Indiens se connaissent bien quand ils le veulent! Et derrière la statue, c'est la foule, compacte, presque silencieuse qui suit. Il y a là dans ce cortège triomphal plus de 20.000 personnes, qui suivront leur reine pendant plus d'une heure et sous un soleil tropical. Eh bien! pas le moindre trouble! pas une altercation! ce ne sont plus des Indiens, ce sont des chrétiens! Madu n'est pas à Ceylan, on se croirait dans un coin de la Suisse!

Quand on a vu ce peuple, au jour des solennités de Siva, se rouler, se tordre sur les chemins, perdre tout sentiment de la dignité humaine; quand on connaît le vacarme fait aux fêtes du bouddha et qu'on assiste aux processions de Notre-Dame de Madu, on ne peut s'empêcher de s'écrier avec un ingénieur anglais : « Non, non, ce n'est plus le même peuple. » La procession parcourt tout le camp. La police a fait garer toutes les voitures, et ces douze policemen, amenés par le sous-préfet de Mannar, n'ont pas de peine à maintenir l'ordre parfait. Ami lecteur, qu'en pensez-vous? douze policemen pour une population la plus étrange, la plus cosmopolite qu'on puisse concevoir, douze policemen pour 35.000 hommes! Que ceux qui vantent les bienfaits du bouddhisme viennent assister aux fêtes d'Anuradhapura et comptent les agents.... puis qu'ils viennent à Madu et jugent de l'arbre par ses fruits.

Nous voici de retour à l'église. De nouveau le brancard est hissé sur l'estrade. La foule impatiente est maintenue; elle s'agenouille, Marie la bénit; en toute hâte le missionnaire descend; derrière lui on ferme les portes du sanctuaire, afin qu'il puisse replacer Marie sur son trône; cela fait, on ouvre toutes les issues et le peuple vient prier.

On ne peut arrêter son émotion et ses larmes quand on voit cette ardeur et la confiance de ces peuples. Oui, Marie est la Reine du monde, elle gagnera les cœurs pour les donner à Jésus. Voyons son œuvre et la charité du grand Banquet.

Le banquet de 25.000 couverts! Entre la procession et le banquet, les jeunes missionnaires ne demeurent pas oisifs. Il leur faut bénir les bœufs. On compte près de 800 charrettes, et 16.000 bœufs environ. Les pèlerins les amènent par troupes de 100 à 150. Point de distinctions ici encore entre les divers cultes. Qu'on ne crie pas à la superstition, voici du reste la réponse d'un riche musulman. « Pourquoi amènes-tu tes bœufs au missionnaire? » — « La bénédiction du PRÊTRE CATHOLIQUE porte bonheur. » Rien

de vulgaire ou de singulier dans cette cérémonie, mais courons voir les préparatifs du festin.

Les cuisiniers sont cent ou cent cinquante, tous plus ou moins improvisés. L'honneur de préparer le grand *virunthu* appartient, en effet, à l'une des castes de pêcheurs de Jaffna. J'ai dit « honneur » et c'est le mot. Voyez donc : des riches chettis de l'Inde et de Colombo, des vellabers fort pointilleux sur les droits de caste ont fait leur offrande de riz. Et ce riz sera mélangé avec les petites poignées données par les grimpeurs, les kadears, les valéars. La chèvre des haut-huppés devra bouillir dans une même chaudière avec le vieux coq d'un pauvre paria ! Et le tout sera préparé par des caréars, de la caste des pêcheurs ! Et le brahmine de l'Inde venu en pèlerinage devra recevoir sa portion de la main de ces pêcheurs. Pour qui connaît les exigences et l'esprit des castes, surtout parmi les païens assez nombreux, ces faits tiennent du prodige.

Le fourneau est une longue tranchée dans le sol. Sur les brasiers reposent de larges chaudières où bout le riz, des vases en terre où cuisent les carrys. Ici des hommes apportent et fendent du bois ; là des femmes, des enfants, des vieillards préparent les légumes ; ailleurs, on découpe la viande : quelle boucherie ! Missionnaire, vous pouvez à votre aise circuler, admirer les travailleurs. Ils sont heureux de vous voir ; mais, soyez en sûr, on va vous demander des instruments de cuisine. Répondez : « On verra », et c'est tout.

Pour préparer le banquet, six heures ont suffi. A trois heures de l'après-midi, les cloches appellent au festin. De tous les côtés, la foule accourt, chacun apportant son couvert, c'est-à-dire un petit panier ; quelques-uns en apportent deux. Il faut bien que ceux qui gardent la charrette et le valavou participent au banquet ! Les convives s'assoient sur le gazon un peu fané ; de la grande porte de l'église on pourra tous les embrasser d'un regard. Monseigneur s'avance, se dirige vers la cuisine et bénit

solennellement tous les vivres. Puis, accompagné du préfet, du sous-préfet, d'un ingénieur, et suivi de ses missionnaires, l'Evêque vient s'asseoir près de la porte de l'église. Encore quelques-instants et cinquante à soixante hommes, chargés de lourds paniers de riz et de sauce, viennent se ranger autour de Sa Grandeur, déposent leurs fardeaux à ses pieds comme pour lui offrir les prémices, puis sur un signal de Sa Grandeur se dispersent dans tous les sens. Voilà bien l'agape chrétienne et saint Paul n'aurait rien trouvé à blâmer dans ce festin. En moins d'une heure tout le monde sera servi, mais personne ne touche aux aliments. Les mœurs indiennes semblent refuser de manger en public, nos gens premiers servis attendent avec patience que tous les frères aient reçu leur part. Néanmoins des scènes bien touchantes, que les agents du gouvernement ne se lassent pas d'admirer, se passent sous nos yeux.

Regardez : voici une riche brahmine (son costume, ses bijoux la font reconnaître) qui se traîne sur les genoux et mendie une pincée de riz. On la lui donne. Déjà une partie de son vêtement est rempli ; va-t-elle emporter le fruit de sa quête ? Non ! elle commence à rendre à chacun de ce qu'elle a reçu ; toutefois elle reconnaît les pauvres, et leur donne davantage. « Vraiment, c'est à ne pas y croire ! s'écrie le sous-préfet de Mannar. C'est le monde indien renversé ! » Oui, c'est le monde indien renversé, et c'est Madu seul qui peut dominer l'instinct de caste. Vive Marie, notre Mère !

La distribution est finie. L'Evêque gravit les degrés d'une estrade et donne à la foule la bénédiction solennelle. Une immense acclamation y répond, puis la foule se disperse. En dix minutes la salle du banquet est vide. Le pèlerinage est fini. Les charrettes sont prêtes, les piétons s'engagent dans la forêt et bientôt on n'aperçoit plus qu'un épais nuage de poussière.

Je finis aussi mon récit. Daigne la Vierge Marie le bénir. Ami lecteur, peut-être ces pages ont pu vous intéresser,

permettez-moi de vour adresser une prière. L'or de l'Amérique excite le bouddhisme et l'hinduisme. Des hommes sont venus dire à nos Ceylanais : « Vos religions sont aussi belles que le christianisme qui les a copiées. Travaillez à garder vos croyances. » Et des œuvres de presse se multiplient. Déjà nous réagissons contre cet effort de l'enfer, Jésus et Marie nous donneront la victoire. Depuis quelque temps, de courts tracts sont mis en circulation, et cette riposte vive, hardie fera la gloire de Mgr Joulain. Hélas ! pour la développer il nous faudrait quelques secours. La nécessité de bâtir un collège s'impose, et l'évêque de Jaffna ne peut faire tout ce qu'il désire. Un généreux bienfaiteur m'a donné une belle aumône pour nous aider à répandre une Vie de Notre-Seigneur qui puisse éclairer bon nombre d'hindous instruits ; puissent quelques autres généreuses personnes nous aider aussi ! Au nom du Cœur de Jésus, je demande la charité.

V. Deslandes, *O. M. I.*

VARIÉTÉS

Le Chapitre de 1906.

Nos lecteurs seront heureux de connaître, avant même que le Chapitre ouvre ses séances, les noms des membres de la Congrégation qui sont appelés à participer à ses travaux.

Les noms de quelques délégués nous sont encore inconnus, au moment où nous mettons sous presse le

numéro des *Missions* qui paraîtra au commencement de septembre ; malgré ces lacunes inévitables, nous publions cette liste qui satisfera à une légitime curiosité.

L'Assemblée capitulaire de 1906 aurait dû compter 53 membres. Mais le R. Père Vicaire de l'Australie et le R. Père Vicaire de la Cimbébasie ont présenté et fait agréer les raisons qui ne leur permettent pas d'abandonner leurs lointains Vicariats. Comme la Règle ne les autorise pas à choisir un Père qui les remplace, l'Assemblée capitulaire sera amoindrie de deux unités.

Mgr Grouard et Mgr Breynat ont-ils reçu, en temps utile, la lettre de convocation du Chapitre ? Leur silence nous permet d'en douter et nous fait craindre que leurs deux Vicariats, ou ne soient pas représentés ou ne le soient pas complètement.

Parmi les capitulaires dont nous allons donner les noms, dix-sept prirent part au Chapitre de 1898 ; vingt-six assistèrent au Chapitre de 1904 ; dix-neuf participeront, pour la première fois, aux délibérations d'un Chapitre général.

Administration générale.

T. R. P. Baffie, Eugène, Vicaire général	1855 — 1877 (1)
R. P. Tatin, Charles, Assistant général.	1837 — 1856
R. P. Dozois, Nazaire-Serv., Assist. gén.	1859 — 1878
R. P. Scharsch, Simon, Assist. général.	1860 — 1882
R. P. Lemius, Joseph, Procureur de la Congrégation près le Saint-Siège.	1860 — 1883

(1) La première date est celle de la naissance, la seconde celle de l'oblation.

Province du Midi de la France.

R. P. MONNIER, Prosper, Provincial . . . . 1855 — 1876
R. P. LAVILLARDIÈRE, Auguste, délégué par la Province . . . . . 1844 — 1867

Province du Nord de la France.

R. P. LEMIUS, Jean-Baptiste, Provincial . . 1851 — 1873
R. P. SCHAUFFLER, Aimé, délégué par la Province . . . . . 1863 — 1884
R. P. GANDAR, Edouard, } convoqués en vertu des art. v et vii du § 1, part. III de la Règle, } 1839 — 1861
R. P. MAGNIN, Jos.-Fs, } 1846 — 1869
R. P. FAVIER, Frédéric, } 1865 — 1876
R. P. BRULÉ, Charles, } 1829 — 1878

Province du Canada.

R. P. TOURANGEAU, Ernest, Provincial . . . 1866 — 1887
R. P. CHARLEBOIS, Guillaume, délégué . . . 1864 — 1885

Province Britannique.

R. P. MAC-SHERRY, Joseph, Provincial. . . 1864 — 1884
R. P. O'RYAN, Timothy, délégué. . . . . 1868 — 1889

Province du Nord des Etats-Unis.

R. P. FALLON, Michaël, Provincial . . . . . 1867 — 1894
R. P. PELLETIER, Joseph-Napoléon, délégué 1854 — 1879

Province d'Allemagne.

R. P. WATTEROTT, Ignace, Provincial . . . 1869 — 1891
R. P. HUSS, Joseph, délégué . . . . . 1868 — 1890

Province du Sud-Est des Etats-Unis.

R. P. CONSTANTINEAU, Henri, Provincial . . 1861 — 1884
R. P. ANTOINE, Albert, délégué. . . . . 1862 — 1883

Province de Manitoba.

R. P. MAGNAN, Joseph-Prisque, Provincial. 1859 — 1881
R. P. CAHILL, Charles, délégué. . . . . 1857 — 1876

Province de Belgique.

R. P. DELOUCHE, Cyprien, Provincial. . . . 1865 — 1888
R. P. DE VRIENDT, Charles, délégué . . . . 1860 — 1887

Vicariat de Saint-Albert.

R. P. GRANDIN, Henri, Vicaire des missions 1853 — 1875
Mgr LEGAL, Emile, Evêque de Saint-Albert, délégué du Vicariat. . . . . 1849 — 1880

Vicariat d'Athabaskaw.

Mgr GROUARD, Emile, Vicaire des missions 1840 — 1864
R. P. . . . . .

Vicariat du Mackensie.

Mgr BREYNAT, Gabriel, Vicaire des missions 1867 — 1890
R. P. . . . . .

Vicariat de la Colombie Britannique.

Mgr DONTENWILL, Auguste, Vic. des missions. 1857 — 1880
R. P. PEYTAVIN, Edmond, délégué du Vic. 1849 — 1870

Vicariat de la Saskatchewan.

Mgr PASCAL, Albert, Vicaire des missions . 1848 — 1873
R. P. . . . . .

Vicariat de Jaffna.

Mgr JOULAIN, Henri, Vicaire des missions. 1852 — 1881
R. P. VORLANDER, Edouard, délégué . . . . 1859 — 1880

Vicariat de Colombo.

R. P. BELL, Isidore, Vicaire des missions. . 1861 — 1882
R. P. COLLIN, Charles, délégué. . . . . 1840 — 1879

Vicariat de Natal.

Mgr DELALLE, Henri, Vicaire des missions. 1869 — 1890
R. P. TRABAUD, Léopold, délégué. . . . . 1856 — 1878

Vicariat de Kimberley.

Mgr GAUGHREN, Mathew, Vic. des missions 1843 — 1862
R. P. CRÉTINON, Aloysius, dél. du Vicariat. 1850 — 1878

Vicariat du Basutoland.

R. P. CÉNEZ, Jules, Vicaire des missions . . 1865 — 1880
R. P. HUGONENC, Henri, délégué. . . . . 1870 — 1894

Vicariat du Transvaal.

Mgr MILLER, William, Vicaire des missions 1858 — 1875
R. P. VOLTZ, Philippe, délégué. . . . . 1869 — 1891

Vicariat de la Cimbébasie.

(Le R. Père Vicaire se trouve dans l'impossibilité d'assister au Chapitre.)

R. P. HERMANDUNG, Louis, délégué. . . . . 1874 — 1896

Vicariat de l'Australie.

(Le R. Père Vicaire se trouve dans l'impossibilité de faire le voyage.)

R. P. MATTHEWS, Eugène-Joseph (Angleterre), délégué. . . . . 1871 — 1890

Des 48 membres du Chapitre ci-dessus désignés : 14 appartiennent *par la naissance* à la province du Midi, 12 à la province du Nord, 7 à la province du Canada, 5 à la province d'Angleterre, 1 à la province du Nord des Etats-Unis, 8 à la province d'Allemagne et 1 à la province de Belgique.

Dernière heure. — Nous apprenons que Nosseigneurs Grouard et Breynat pensent pouvoir se rendre à Rome pour l'ouverture du Chapitre.

ROME

Les Carmélites de Compiègne.

Le dimanche 27 mai dernier, Sa Sainteté le Pape Pie X déclarait Bienheureuses les seize Carmélites de Compiègne décapitées à Paris, le 17 juillet 1794, en haine de la Foi.

Plusieurs raisons nous font un devoir de relever cet événement. Entre le Carmel et notre Congrégation, il y a une sorte d'affinité, née de la dévotion envers la Très Sainte Vierge. A Aix, notre premier berceau fut un ancien monastère de Carmélites. Le sanctuaire a beau avoir été volé et profané, son souvenir restera toujours cher au cœur des Oblats. Qui d'entre nous ignore la particulière dévotion de notre vénéré Fondateur envers sainte Thérèse ? Ajoutons à ces motifs que la Prieure du Carmel de Compiègne est la parente d'un des nôtres, le R. P. Guyonvernier. C'est en cette qualité qu'il fut invité par Mgr Douais, évêque de Beauvais, à prendre part officiellement aux diverses solennités de la Béatification et placé dans la tribune réservée aux familles des Martyres. Il eut aussi le privilège d'assister à l'autel Mgr Meunier, évêque d'Evreux, en faisant l'office de diacre à la messe pontificale. Le premier jour du triduum des fêtes, nos frères scolastiques de Rome étaient chargés des fonctions liturgiques. Enfin, les Carmélites de Compiègne furent les fidèles amantes du Sacré-Cœur, elles furent ses martyres. Elles chantaient le Sacré-Cœur dans de saints cantiques ; elles l'aimaient de tout leur cœur, et, non contentes de se consumer d'amour pour Lui, elles cherchaient, par le moyen de leurs lettres et de leurs entretiens, à le faire connaître et à le faire aimer. Elles honoraient sa sainte Image, portaient sur elles son scapulaire et s'efforçaient de le

faire pénétrer jusqu'à la Cour de France. Ces faits ont été taxés de fanatisme par le tribunal et relevés comme délit digne de la peine de mort.

Pour nous, c'est un tribut d'admiration et de reconnaissance que nous voudrions offrir à ces héroïques femmes qui nous ont devancés dans la propagation du Culte du Sacré-Cœur de Jésus et la diffusion de son Scapulaire.

***

Les cahiers de réformes soumis aux Etats Généraux laissaient entrevoir quels odieux projets seraient bientôt arrêtés contre les Congrégations. L'Assemblée Constituante confirma ces craintes. On lit, en effet, dans le préambule de ses délibérations : « La loi ne reconnaît plus de vœux de religion ni aucun autre engagement contraire au droit naturel ou à la Constitution. » Ainsi, les vœux désormais sans effets au point de vue civil ne subsistaient plus que comme obligation de conscience. Le 26 octobre 1789, une loi suspend l'émission de nouveaux vœux ou l'admission de nouveaux profès. Soumise immédiatement à la sanction royale, la loi fut notifiée à tous les tribunaux et monastères du royaume. A Compiègne, une jeune novice sera jugée digne de la guillotine sans avoir été autorisée à prononcer ses vœux.

A la date du 20 mars 1790, la Constituante prescrivait un inventaire général des biens des couvents et décidait, en outre, que chaque religieux ou religieuse serait interrogé à part, sur son intention de rester au couvent ou d'en sortir. Cet interrogatoire devait être précédé d'un prône, donné par les municipalités, sur les bienfaits de la Révolution. Grâce aux précautions prises, on s'attendait à un exode imposant. Or, sur les dix-neuf cents Carmélites françaises, cinq ou six firent défection. Au Carmel de Compiègne, en particulier, les formules varient, mais il n'y a qu'une réponse. Toutes, depuis la Supérieure jusqu'aux humbles converses, « entendent vivre et mourir dans leur saint état. » — Au mois

d'octobre suivant, une nouvelle loi cassait tous les Supérieurs et économes, par crainte que leur élection n'ait pas été entièrement libre. La nouvelle élection devait se faire en présence des officiers municipaux, et le droit de suffrage était accordé libéralement aux sœurs converses. A Compiègne, il y eut ainsi 17 votants dont 16 confirmèrent dans sa charge la vénérable Prieure qui seule s'en jugeait indigne. Les Carmélites ne voulaient pas plus échapper à la « tyrannie de la Supérieure » que s'évader de leur « sombre cachot. »

L'année 1791 se passa sans incidents sérieux, sinon pour tous les religieux, du moins pour les Carmélites de Compiègne. Mais leurs angoisses devinrent plus vives en apprenant les attentats qui se commettaient au nom de la liberté : la déportation des curés non assermentés, et les menaces faites au Roi qui refusait de signer l'odieux décret.

Sur la proposition de Charlier, de la Marne, l'Assemblée Législative décidait, le 17 août 1792, que toutes les maisons religieuses seraient « évacuées et mises en vente à la diligence des corps administratifs. » La loi accordait jusqu'au 1er octobre suivant, mais à Compiègne on jugea qu'un délai de quarante-huit heures était suffisant pour les Carmélites, et, le 14 septembre, fête de l'Exaltation de la sainte Croix, elles se trouvaient dans la rue, dépouillées de leur bure et vêtues en laïques.

La Communauté se divisa d'abord en quatre groupes, puis en trois, logés séparément aux alentours de l'église Saint-Antoine, dont une chapelle était laissée à leur usage. D'ailleurs, aussi souvent que la prudence le permettait, les Sœurs se réunissaient toutes ensemble pour s'édifier et s'encourager mutuellement. Mais toutes restaient inébranlables dans leur vocation, et se persuadaient que si les circonstances leur rendaient parfois impossible l'accomplissement de la lettre de la Règle, elles leur faisaient un rigoureux devoir d'en observer plus fidèlement l'esprit.

Autour des Sœurs, qu'on semblait oublier, les victimes de la Révolution devenaient plus nombreuses. Quand l'au-

mônier de la Communauté fut frappé, la situation devint encore plus pénible. Désormais, sans direction, sans culte extérieur, sans messe ni sacrements, qu'allaient-elles devenir? Depuis longtemps, les instances les plus vives pressaient la plupart des religieuses de chercher un abri plus sûr auprès de leurs familles. Aucun lien ne retenait la jeune novice ni les tourières. La plus grande liberté était laissée à chacune, aussi bien par la force des choses que par la permission de la Prieure. Pas une pourtant ne consentit à se séparer de ses sœurs à l'heure de l'épreuve, et il fallut l'autorité de la Supérieure et un ministère de charité à remplir, pour en faire sortir momentanément deux ou trois de leur retraite commune.

Devant des résolutions si fermes et si unanimes la Mère prieure n'avait pas à dissimuler ses aspirations personnelles devenues celles de ses filles. Elle voyait, dans les maux qui désolaient l'Eglise et la patrie, un nouveau motif de se mortifier. Pendant ses méditations, une pensée l'obsédait. C'était de faire un acte de consécration par lequel la Communauté s'offrirait en holocauste pour apaiser la colère de Dieu et ramener la paix. Le projet devint bientôt une réalité et la Mère prieure lut elle-même l'acte auquel toutes les Religieuses s'unirent. C'était plus qu'une formule ordinaire de piété. En en prenant connaissance, les deux vénérables doyennes, âgées de soixante-dix-sept ans, sentirent une vive émotion, moins peut-être du sacrifice, que de la manière tragique dont il devrait s'accomplir. Elles firent part à la prieure de la crainte et du frémissement que leur causait l'idée seule de la guillotine. « Oh! ma chère Mère, lui dirent-elles, est-ce que vous pensez?... » Et elles ne purent achever, tant l'impression était forte chez elles. « Mes sœurs, reprend la Mère, je ne sais le sort qui nous attend, et quoique j'aie la confiance que Dieu nous donnera grâce à toutes pour lui faire le sacrifice de notre vie, ne croyez pas que je prétende vous faire une obligation de vous unir à moi et que je sois le

moins du monde mal édifiée que vous vous refusiez à le faire. » Alors les bonnes sœurs se retirèrent, mais, dès le même soir, elles venaient se jeter aux pieds de la prieure, lui demandant pardon de la pusillanimité et faiblesse qu'elles avaient fait paraître, disant, elles qui étaient par le déclin de l'âge sur le bord de la tombe, combien elles devaient être honteuses et avaient à rougir de cette faute, et elles demandèrent, comme une grâce, que la Mère leur permît de s'associer à l'acte de consécration pratique à laquelle elles furent fidèles jusqu'au dernier jour.

Cet acte des victimes volontaires ne pouvait que fortifier leur union, soutenir leur vaillance et grandir leur joie du sacrifice. Elles étaient prêtes pour le martyre.

Le 21 juin 1794 (4 messidor an II) le Comité révolutionnaire du Salut Public de la ville de Compiègne, sous la présidence de Mosnier, prenait l'arrêté suivant : « Sur l'avis reçu que les ci-devant Carmélites, dispersées en trois ou quatre sections de cette commune, se réunissent le soir;... qu'on s'aperçoit de plus d'empressement de la part des ci-devant religieuses et de certaines dévotes... Le Comité, considérant que déjà il existe dans ses registres une dénonciation qui atteste que ces filles existent toujours en communauté; qu'elles vivent toujours soumises au régime fanatique de leur ci-devant cloître;... — qu'il y a lieu de soupçonner chez elles des rassemblements dirigés par le fanatisme... Arrête : qu'il sera, par les membres divisés en plusieurs sections, fait une visite dans les différentes maisons par elles occupées, et que chaque section se fera accompagner d'un nombre suffisant de dragons. »

La saisie des papiers opérée chez les Carmélites eût été considérée comme nulle ou à peu près, par un jury tant soit peu honnête : quelques lettres adressées à la prieure, des formules de prières, des avis ou conseils de direction, en quoi cela pouvait-il intéresser la République? Pourtant nous devons relever avec respect quelques détails édifiants.

1. Un ami des Lidoine terminait ainsi sa lettre à la prieure : « Dans ces temps orageux, il nous faut disposer au martyre, car selon toutes les apparences on finira par là. Heureux ceux qui mériteront d'en recevoir la couronne. »

2. Un cantique au Sacré-Cœur qui est, dira l'Accusation, un chant de guerre des brigands de Vendée. » Qu'on en juge par ces vers :

Cœur Sacré d'un Dieu qui nous aime,
Viens dans ce cloître solitaire...

Comme la colombe timide,
Chez toi je viens chercher la paix.

Vois surtout, ô Cœur débonnaire,
Vois ces vierges qui nuit et jour
Attisent dans ton sanctuaire
Le feu sacré de ton amour.

3. Enfin, des images et des scapulaires du Sacré-Cœur..

Trois jours après la visite domiciliaire et l'arrestation des sœurs, le Comité informait « des événements » les représentants du peuple. Les crimes les plus probants des ci-devant religieuses étaient « de vivre en communauté, soumises aux règles de leur ci-devant couvent, bien qu'étant logées dans différentes maisons. » « Elles avaient eu l'audace de recevoir chez elles des personnes qu'elles admettaient à une Confrairie (*sic*) dite de Scapulaire (du Sacré-Cœur). « Quant à la nommée Lidoine » elle venait de rapporter de Paris... « une relique avec un certificat de croyance » (un authentique).

La rigueur du traitement que les sœurs subissaient en prison devait leur laisser voir la fin qui les attendait. A Paris, le 12 juillet, l'ordre était signé de les traduire devant le tribunal révolutionnaire pour y être jugées. La réquisition, faite au nom de la République une et indivisible, pourvoyait au transfert des « coupables à la Conciergerie, après un arrêt à Senlis. »

Cet ordre fut signifié sans retard et exécuté séance tenante. Malgré les réclamations d'une sœur, on ne leur laissa pas le temps de prendre leur repas, ni leur linge encore mouillé. « Va, va, lui dit le Maire, tu n'as besoin de rien, ni toi ni tes compagnes. Dépêchez-vous de descendre, car les voitures sont là. » Les sœurs s'embrassent avant de quitter la prison, puis, après qu'on leur eut lié les mains, elles montent dans les charrettes garnies de paillé et restent, pendant près d'une heure, en spectacle à une foule hurlante de femmes. Parmi ces mégères, et non des moins empressées d'applaudir et de lancer des insultes, les sœurs pouvaient voir nombre de pauvresses qu'elles avaient secourues de toutes manières. Le cri de la reconnaissance c'était « qu'on faisait bien de les détruire, parce qu'elles étaient des bouches inutiles. »

Un incident, qui en dit long sur les mœurs révolutionnaires, marqua l'arrivée à la Conciergerie. La vénérable doyenne, âgée alors de près de soixante-dix-neuf ans, et qui d'ailleurs était infirme, avait les membres engourdis par une longue immobilité. Les sœurs déjà descendues, n'étant, pas plus qu'elle, libres de leurs bras, ne pouvaient l'aider à descendre. Or, tandis que l'infirme attendait, les voituriers impatientés montent dans la charrette, et, saisissant la pauvre vieille, ils la jettent brutalement sur le pavé. On la crut morte, tant elle était affaissée. Cet acte de barbarie souleva l'indignation de quelques assistants, et, en un tel milieu, c'est assez dire. Pour elle, on la relève le visage ensanglanté, sans qu'elle ait proféré une plainte. Puis, se tournant vers les charretiers : « Croyez bien, leur dit-elle, que je ne vous en veux pas : je vous remercie de ne m'avoir pas tuée, car j'aurais manqué au bonheur du martyre que j'attends. » Elle rachetait ainsi le premier mouvement de répulsion qu'elle avait senti le jour de la Consécration.

Il y avait, à cette époque, à la Conciergerie, un mouvement très actif. En général, les prisonniers n'y séjournaient

guère, l'exécution suivant de près la sentence. La procédure à l'égard des suspects n'était plus compliquée comme aux « anciens jours de tyrannie. » Plus d'interrogatoire particulier, plus de défense, plus de dossiers ou de notes d'audience. Les juges étaient libres d'entendre les témoins ; les procès-verbaux étaient imprimés en grande partie, la même formule de condamnation s'appliquant à tous. A ce tribunal, la rapidité supplée à l'exactitude, à ce point que près des sœurs, un brave homme, marié en justes et légitimes noces, s'entend condamner à mort comme « ex-prêtre réfractaire... fourbe et oppresseur des consciences », et que les tourières extérieures du couvent, pieuses laïques il est vrai, mais enfin domestiques payées, sont condamnées sous le titre de ci-devant Carmélites — titre glorieux que l'Eglise ne leur a point enlevé après qu'elles l'eurent acheté au prix de leur sang.

On devine sans peine ce que fut pour les sœurs la journée du 16 juillet, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. Les captives crurent devoir offrir à leur sainte Patronne un cantique composé en prison, mais plein de dévotion à la Reine des Martyrs. Au soir de ce jour de fête — autrefois si beau dans le cloître — si sombre dans le cachot, les sœurs apprirent que, le lendemain 17, elles comparaîtraient en jugement.

L'interrogatoire public fut court, « les habitudes du tribunal ne permettant pas qu'on s'étendît davantage. » Fouquier-Tinville faisait fonction d'accusateur, sous la présidence de Scellier, citoyen de Compiègne. Les condamnées n'entendirent aucune allusion aux billevesées ordinaires « d'armes fournies aux émigrés », « de connivences avec les traîtres » ni même à la forme royale du pavillon du tabernacle. Le motif allégué est d'avoir formé des rassemblements et conciliabules contre-révolutionnaires, entretenu des correspondances fanatiques et conservé des écrits liberticides ainsi que les caractères de ralliement des rebelles de la Vendée. » En conséquence : Mort.

Sœur Henriette, frappée de la répétition du mot « fanatique », s'enhardit jusqu'à interroger l'accusateur public.

— Voudriez-vous bien, citoyen, nous dire ce que vous entendez par ce mot *fanatique ?*

Irrité autant que surpris d'une telle audace, le juge répond par un torrent d'injures qu'il vomit contre elle et ses compagnes. Mais la Sœur, nullement déconcertée, insiste d'un ton aussi ferme que digne :

— Citoyen, votre devoir est de faire droit à la demande d'un condamné ; je vous somme de répondre et de nous dire ce que vous entendez par ce mot de *fanatique.*

— J'entends, reprit Fouquier-Tinville, votre attachement à des croyances puériles et vos sottes pratiques de religion.

Cette réponse lui valut les remerciements de la Sœur qui ajouta, en se tournant du côté de la prieure : « Ma chère Mère et mes Sœurs, vous venez d'entendre l'accusateur nous déclarer que c'est pour notre attachement à notre sainte religion. Toutes nous désirions cet aveu, nous l'avons obtenu. Grâces immortelles soient rendues à Celui qui le premier nous a frayé la route du Calvaire. Oh ! quel bonheur de mourir pour son Dieu ! »

La sentence le matin, c'était l'exécution le soir. Les Sœurs savaient donc qu'elles iraient « coucher au Paradis. » Aussi, dès qu'elles eurent pris place dans les sinistres charrettes, elles se mirent à psalmodier comme au couvent. Pendant le dernier trajet, un prêtre, déguisé sous une carmagnole, les réconforta d'une suprême absolution. Il ne leur restait donc plus qu'à mourir.

A les voir se ranger autour de la Mère prieure, alors qu'elles n'étaient plus qu'à quelques mètres de l'échafaud, on eût dit qu'il s'agissait pour elles d'un exercice de communauté ; et qu'il leur semblait tout simple d'être unies dans la mort comme elles l'étaient restées pendant la vie. Elles crurent inutile de se faire des adieux, puisque la séparation ne devait pas être longue. Elles préférèrent

employer leurs derniers instants, à la rénovation de leurs vœux de religion, toutes ensemble. Toutes ensemble également, elles entonnent le *Veni Creator* pendant que la plus jeune — novice depuis cinq ans — s'agenouille aux pieds de la prieure, recueille de ses lèvres les paroles de la bénédiction — car les mains étaient toujours liées — et, de même qu'elle eût fait au couvent, pour une démarche quelconque, lui demande la permission de mourir. Puis elle se détache du groupe, monte l'escalier, se présente au bourreau. La vierge est devenue martyre.

Avec le même cérémonial, les autres suivent en ordre. Et le chant continue, toujours en s'affaiblissant, jusqu'à ce que la prieure restée seule, et quinze fois déjà frappée dans ses filles, monte pour achever le dernier sacrifice.

Tandis que sur la terre s'éteignaient les notes du cantique d'espérance, est-ce qu'au Ciel les Martyres et leurs Anges n'entonnaient pas l'hosanna de la victoire? Ce qu'on affirme, c'est que devant ce spectacle « le bourreau, la garde, la foule ne donnèrent aucun signe d'humeur ni d'impatience », les tambours se turent et la populace dut sans doute s'étonner de ne pas applaudir.

Dieu ne l'avait pas voulu : aucune voix indigne ne devait troubler le céleste cantique des Epouses de l'Agneau. Mais ce n'était pas assez. En fixant sur leur front la sainte auréole, le Vicaire de Jésus-Christ nous les montre, tout à la fois, comme des Servantes de Dieu dont la chaire chrétienne devra redire les vertus et la gloire ; comme des protectrices qui puiseront les plus grandes grâces dans le Cœur de Jésus ; comme des modèles, enfin, dont nous voudrons imiter la vie et, s'il le faut, l'immolation suprême.

Fête du T. R. Père Vicaire Général.

La Saint-Eugène, fête patronale de notre T. R. Père Vicaire Général, s'est passée dans une intimité à la fois pieuse et touchante, sans autre éclat que celui de l'affection et de la reconnaissance de ceux qui l'entouraient. Telle, une de ces réunions, dans une famille que Dieu a visitée et où l'amertume des souvenirs, sans diminuer en rien l'amour de ses membres, comprime pourtant l'effusion des sentiments et l'expansion des cœurs.

Du reste, la situation eût-elle autorisé une note plus gaie, que le T. R. P. Baffie ne l'eût guère tolérée.

C'était bien légitime, certes, que de rendre hommage à son activité, à son dévouement à la Congrégation dont il tient les rènes depuis plus de six mois, et dans des circonstances qui ne lui ont point facilité cette tâche. C'était bien légitime encore, d'assurer le pilote de la reconnaissance de l'équipage, de la confiance des passagers, au moins jusqu'au jour de l'arrivée au port. Et voilà bien — la littérature et la délicatesse en moins — ce qui se mêlait aux vœux qu'au nom de tous, le R. P. Tatin, premier Assistant général, offrit au Révérendissime Père Vicaire.

Or, de cette thèse, soutenue *con amore* et qui, d'ailleurs, s'imposait de toute la force de l'évidence, le T. R. Père Vicaire Général conclut en affirmant, une fois de plus, l'union et la conformité de vues des membres de l'Administration générale. Il dit n'avoir rien fait que de l'avis unanime de ses collaborateurs. Avec eux il a partagé les soucis et les peines ; c'est en leur nom qu'il agrée les remerciements émus qui lui ont été adressés.

La journée fut une journée de prière. Le R. P. Scharsch, Assistant général, qui voulut chanter la messe, mit à profit la liberté que laissait la rubrique pour l'oraison *ad libitum* et choisit l'oraison : *Pro Concordia*.

Il eût été bien sévère d'empêcher les scolastiques de dire

leur petit mot. La fièvre des examens n'était pas encore calmée, mais de leurs labeurs sans répit, de leurs sacrifices de chaque jour, nos bons Frères avaient fait un bouquet de fleurs que le soleil du Midi ne saurait flétrir.

Puis vint une poésie jugée parfaite sur le transfert de la Maison Générale à Rome. C'était une « belle page de l'Evangile. » La musique, qui s'était essayée par l'un ou l'autre morceau de circonstance, ne fut pleinement satisfaite qu'à la chapelle, où, en portant nos voix au Ciel et nos prières devant le Tout-Puissant, elle symbolisait par son harmonis l'union des cœurs et des âmes dans l'amour de notre chère Congrégation. E. D.

ŒUVRES APOSTOLIQUES

I. — Œuvre de la Propagation de la Foi.

Le Président du Comité Central de Paris a envoyé au T. R. Père Vicaire Général la lettre suivante :

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Nous avons l'honneur de vous informer que les Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ont, d'un commun accord, attribué à l'ensemble des Missions dépendant de la Congrégation des Oblats de Marie, une allocation de *deux cent soixante-quinze mille francs* sur les fonds recueillis en 1905.

Nous sommes, avec un profond respect, mon très révérend Père, vos serviteurs très humbles et tout dévoués.

POUR LE CONSEIL CENTRAL DE PARIS :

Le Président,

C. HARMEL.

Paris, le 13 juin 1906.

Le T. R. Père Vicaire Général s'est empressé d'exprimer ses remerciements, au nom de la Congrégation, dans la lettre qu'on va lire :

Rome, le 18 juin 1906.

A Messieurs les Membres des Conseils centraux de l'« Œuvre de la Propagation de la Foi. »

MESSIEURS,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de la lettre par laquelle vous m'informez que les Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ont attribué à l'ensemble de nos Missions une allocation de *deux cent soixante-quinze mille francs.*

Nos Vicariats des Missions doivent beaucoup de reconnaissance à votre belle œuvre.

Depuis leur création, la Propagation de la Foi a mis à leur disposition des sommes considérables qui ont contribué à leur maintien, à leur développement, à leur croissante prospérité.

Mais nous n'abandonnons pas à nos seuls Vicaires des Missions le soin de vous exprimer leur reconnaissance et de la porter devant Dieu par les prières qu'ils lui adressent pour les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi et pour toutes les âmes qui leur apportent leur annuelle cotisation.

Toute notre famille religieuse se reconnait redevable vis-à-vis de vous et je me fais son interprète pour vous dire sa vénération et sa reconnaissance.

Ceux de nos missionnaires qui évangélisent, en Europe et en Amérique, des populations depuis longtemps conquises à la foi, ne manqueront pas d'attiser dans leur sein l'esprit de prosélytisme, de leur montrer que l'Eglise est loin d'avoir réalisé toutes ses conquêtes, de leur rappeler que l'apostolat chez les infidèles exige beaucoup d'hommes et beaucoup d'argent.

Heureux sommes-nous, Messieurs, d'être vos associés, d'entrer en participation de vos mérites, d'être en communion de sentiments avec vous pour l'expansion de l'Eglise, le salut des âmes, la glorification du Cœur de Jésus.

Veuillez agréer l'expression du profond respect avec lequel j'ai l'honneur de me dire,

Vénérés Messieurs,

Votre bien humble serviteur.

E. BAFFIE, *O. M. I.*,

Vic. gén.

II. — Œuvre de la Sainte-Enfance.

L'Œuvre de la Sainte-Enfance nous a fait parvenir, pour être répartie entre nos divers Vicariats, la somme de *quatre-vingt cinq mille trois cent quarante-huit francs.*

Voici la lettre de remerciements adressée, par le T. R. Père Vicaire Général, à Mgr Demimuid, directeur de cette belle Œuvre :

MONSEIGNEUR,

Je suis en retard pour vous dire, et, en votre personne, dire à tous les associés de l'Œuvre de la Sainte-Enfance la reconnaissance de nos missionnaires et celle de la Congrégation tout entière.

Malgré le malheur des temps, malgré les charges, de jour en jour croissantes, qui pèsent sur les catholiques, votre belle Œuvre, grâce au dévouement de ses zélateurs et de ses zélatrices, a maintenu ses positions.

Ce que suppose d'activité et d'abnégation un tel résultat obtenu en d'aussi défavorables circonstances, Dieu seul le sait.

Notre-Seigneur a promis la récompense du prophète à l'homme charitable qui donnera le pain de l'hospitalité au prophète. Tous les associés de la Sainte-Enfance, et surtout les hommes de zèle qui la dirigent, participeront à cette bénédiction.

C'est notre joie de l'espérer ; c'est aussi notre joie de le demander au Bon Maître et à notre Immaculée Mère.

Veuillez agréer, et faire agréer aux vénérés membres du Conseil, avec les remerciements que je vous adresse, au nom de la Congrégation tout entière, l'expression de religieux respect avec lequel je demeure,

Monseigneur,

Votre très humble serviteur.

E. BAFFIE, *O. M. I.*,
Vic. gén.

Rome, le 10 mai 1906.

III. — Société de Saint-Pierre Claver.

(Œuvre des Missions d'Afrique.)

On lira également avec beaucoup d'intérêt la lettre de Mme la comtesse Ledochowska, ainsi que la réponse que le T. R. Père Vicaire Général lui a adressée.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Je me permets de soumettre le compte rendu annuel de la distribution des sommes recueillies par la Société de Saint-Pierre Claver dans le courant de l'année 1905, et, comme il en résulte, nous avons été si heureuses de pouvoir remettre aux différentes Missions dirigées par les Pères Oblats de Marie Immaculée, en Afrique, la somme de *douze mille neuf cent soixante-dix-neuf francs*, ce qui, avec les subsides qui leur ont été envoyés depuis la fondation de l'Œuvre, c'est-à-dire depuis 1894, porte le total à *soixante-deux mille six cent soixante-quinze francs.*

J'ai l'espoir que nous pourrons aussi, à l'avenir, si la divine Providence nous en procure les moyens, courir au secours de ces Missions si intéressantes.

Pour réussir, il est cependant nécessaire de s'entr'aider, et l'appui moral des missionnaires nous est aussi nécessaire qu'à eux le secours matériel que nous désirons si ardemment leur porter.

C'est pourquoi j'ose respectueusement vous prier, Très révérend Père, de vouloir, lorsque l'occasion s'en présente, recommander notre Société et surtout son Institut religieux à la bienveillance et à l'appui des membres de votre Congrégation, et surtout de ceux qui exercent leur saint ministère dans ces pays civilisés en qualité de prédicateurs, aumôniers, directeurs d'âmes, etc., afin qu'ils prêtent à la Société de Saint-Pierre Claver leur appui moral et à l'occasion dirigent vers elle des vocations. En nous appuyant, ces Pères soutiendront leurs propres confrères dans la lointaine Afrique, que la Société de Saint-Pierre Claver aidera toujours plus efficacement dans la mesure qu'elle sera plus connue et que les membres de son Institut religieux augmenteront.

J'ose enfin offrir un petit ouvrage de ma plume, « l'Auxi-

liaire des Missions d'Afrique », que vous voudrez peut-être, Très révévend Père, parcourir à l'occasion.

Dans l'espoir que vous voudrez accueillir favorablement cette lettre et ce que j'y expose en toute simplicité, je vous prie d'agréer mes humbles hommages et me dis avec profond respect,

Très révérend Père,

Votre indigne servante en J.-C.

MARIE-THÉRÈSE LEDOCHOWSKA,
Directrice générale.

MADAME LA COMTESSE,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de la lettre par laquelle vous m'annoncez que la Société de Saint-Pierre Claver a alloué *douze mille neuf cent soixante-dix-neuf francs* à nos Missions de l'Afrique du Sud.

La reconnaissance et les prières de notre Congrégation sont depuis longtemps acquises à votre personne vénérée, à vos associés et à votre Œuvre.

Bien que nos missionnaires qui travaillent en Afrique soient les seuls à bénéficier de votre générosité, les liens de pieuse solidarité qui nous unissent tous, dans une même communauté d'apostolat, nous imposent le devoir de n'oublier devant Dieu aucune des âmes qui s'intéressent à nos Œuvres.

Vous devez être, Madame, et vous êtes, en effet, au premier rang.

Nos missionnaires, en France, en Allemagne, en Belgique, seront heureux de faire connaître la Société de Saint-Pierre Claver, de lui conquérir des sympathies, de lui amener des ressources, et, ce qui est mieux encore, de lui recruter des vocations.

La franc-maçonnerie multiplie les barrières devant les pas des apôtres; elle invente aussi chaque jour de nouvelles entraves pour gêner et même paralyser le zèle des catholiques. Plus d'activité et plus d'union s'imposent dès lors pour triompher de ces obstacles.

Nous demeurerons unis à la Société de Saint-Pierre Claver, surtout devant le Tabernacle et à l'heure de la sainte Messe, demandant à Notre-Seigneur de vous payer au centuple ce que vous nous donnez avec tant de générosité.

Veuillez agréer l'expression du profond respect avec lequel j'ai l'honneur de me dire,

Madame la Comtesse,

Votre bien humble serviteur.

E. BAFFIE, *O. M. I.*,
Vic. gén.

Rome, le 25 mai 1906.

SAINT-ALBERT

Translation des restes de Mgr Grandin.

En attendant de nouveaux détails que la Congrégation entière recevra avec un pieux intérêt, nous empruntons les lignes suivantes aux *Missions Catholiques*, n° du 27 juillet dernier.

Le 2 juin 1902, Mgr Vital Grandin, premier évêque de Saint-Albert, rendait son âme à Dieu, après 48 ans d'apostolat et 45 ans d'épiscopat.

Le corps du défunt fut provisoirement inhumé à l'entrée du sanctuaire dans la vieille cathédrale de Saint-Albert. Cet édifice en planches et en bois devant faire place à la nouvelle cathédrale en voie de construction, Mgr Emile-J. Legal procéda à la translation des restes de son vénérable prédécesseur.

« Le 19 mars dernier, le cercueil était mis à jour, écrit le R. P. Leduc. Après quatre années écoulées sous six pieds de terre, dans une fosse où l'eau s'était infiltrée, en quel état allions-nous contempler encore une fois ici-bas les traits jadis si doux et si sympathiques du vénéré défunt? La crainte et l'horreur naturelle d'une entière décomposition se mêlaient à l'espoir que nous entretenions dans nos cœurs et nos désirs. Nous constations bientôt que, si

la mort avait fait son œuvre, ses ravages, néanmoins, semblaient ne se faire sentir qu'à regret. Pas d'odeur de décomposition proprement dite, mais une odeur de moisissure assez prononcée provenant de l'humidité de la tombe. On pouvait très bien reconnaître les traits du saint évêque. Le bas de la figure était bien le même, mais le haut du visage, le nez et le front étaient boursouflés et d'une teinte rougeâtre telle qu'on aurait dit que le sang y affluait, comme dans une personne vivante. Les yeux étaient plus enfoncés dans leur orbite. Les vêtements pontificaux, étole, tunicelles violettes, avaient conservé toute la fraîcheur de leur couleur. La mitre blanche seule avait pris une teinte noirâtre...

Le cercueil resta ouvert toute la journée du lendemain.

Le 21, à dix heures, le service solennel fut célébré pontificalement par Mgr Legal. Le R. P. Lacombe, vicaire général, adressa la parole à la nombreuse et sympathique assistance et, dominant son émotion, prononça quelques mots du cœur à la mémoire du regretté pontife qui avait été son ami et qui avait su éminemment conquérir, par son aménité, sa bonté et ses grandes vertus, l'estime, l'affection et la vénération de tous. Après l'absoute, le nouveau tombeau, construit en arrière du maître-autel, fut bénit par le digne successeur du vénéré défunt, et à deux heures de l'après-midi le cercueil fut pieusement déposé et le tombeau solennellement scellé.

Puisse ce tombeau être ouvert un jour, quand un des successeurs de Pierre glorifiera le premier évêque de Saint-Albert, que nos chrétiens appellent encore aujourd'hui le bon, l'humble, l'aimable et saint Mgr Grandin ! »

NÉCROLOGIE

Le Cardinal Perraud.

La mort du Cardinal Perraud a surpris bon nombre de nos Missionnaires. Nous ne saurions oublier les précieux témoignages de bienveillance et d'estime dont il a constamment honoré la Congrégation. Nombreux sont les Pères qui ont reçu de ses mains l'onction sacerdotale au Scolasticat d'Autun. Ils seront heureux de lire ces quelques pages où sont retracées les vertus du vénéré Cardinal et en particulier sa piété et son esprit intérieur qui ont été comme la caractéristique de sa vie...

« Fidèle aux préceptes du P. Gratry, le futur Oratorien s'appliqua à creuser dans son âme des sources profondes de vie sacerdotale. Depuis l'Ecole normale, la lecture de l'Evangile lui était familière. Désormais la Bible sera son livre. Du jour de sa première tonsure, 21 mai 1853, jusqu'à sa mort, il la lut intégralement soixante et onze fois. Sans doute il s'intéressait aux questions d'exégèse et aux recherches savantes destinées à éclairer le texte biblique ; mais ce lui fut, dans ses dernières années, une souffrance aiguë de voir la science des Jérôme, des Augustin, des Maldonat ou des Bossuet dégénérer en un travail de scolies stérile et déprimant, avec une tendance marquée au rationalisme protestant.

La Bible c'est le livre de la lumière divine. Chaque jour le prêtre doit en feuilleter les pages pour permettre au soleil éternel de faire le tour de son âme. Cette fréquentation assidue donne à la pensée la profondeur et la gravité ; la parole divine devient la substance de la vie intérieure. Mgr Perraud « ruminait », c'était son mot, le texte sacré pour l'assimiler à son être. Aussi bien sa parole comme ses écrits furent de plus en plus tissés de citations de la sainte

Ecriture, alléguées avec sagesse et souvent avec un surprenant bonheur.

Tous ceux qui l'ont connu savent qu'il était un homme intérieur, mais son entourage lui-même ignorait jusqu'à quel degré d'intensité cette vie était poussée. Il a fallu que la mort, ouvrant les rayons du prie-Dieu familier, permît de compter et de compulser les cent soixante carnets compacts de ses méditations de chaque jour, depuis son entrée à l'Oratoire jusqu'à l'avant-veille de sa mort, pour qu'on pût prendre sur le fait cette vie d'oraison ininterrompue. Si on en donne quelque jour des extraits on reconnaîtra que ce prêtre, à l'attitude austère et froide, avait une âme ardente, aux effusions tendres.

Un de ses sujets de méditation souvent repris était ce mot du psaume XXXV : « En vous, Seigneur, est la source de la vie. » « Se plonger dans cette source de vie, écrivait-il, y boire à longs traits l'eau de la piété, de la sainteté, c'est, comme le dit le Psalmiste, le secret des joies ineffables et des saintes ivresses. Source d'eau vive, désaltérez-moi, purifiez-moi, faites mon cœur pur comme le rayon de lumière. O Dieu, donnez-moi d'avoir soif de vos eaux et de n'avoir soif que d'elles. Accordez-moi ensuite d'y aller boire à longs traits. » — Ailleurs il écrivait : « Si on veut avoir la vie en soi et être capable de la mettre dans les autres, il faut être dans un perpétuel commerce avec la source de vie, tout recevoir d'elle, puis fidèlement tout ramener à elle. »

Toujours sur le même sujet, il ajoute : « Si on ne médite pas la vérité pour son propre compte ; si on s'en tient à ce que les autres ont vu et trouvé ; si on ne fait que lire ; si on ne pénètre pas, par le travail de la méditation, dans l'intime de la vérité, de la parole divine, de la doctrine révélée, on n'a point en soi les eaux profondes... Le prêtre qui vit de méditation a en soi des paroles profondes parce qu'il puise sans cesse aux sources qui ne tarissent jamais. »

La vie intérieure donne de grandes joies, mais elle connaît des épreuves. Les âmes que Dieu veut tremper fortement il les soumet au régime dont on use pour essayer l'acier... Le P. Perraud subit les délaissements, les heures de ténèbres et d'angoisse, les tristesses des malentendus autour de lui, les douleurs de la maladie. — Ecoutons-le. « Je traverse des heures de trouble, de fatigues, de combats. Ne me laissez pas, ô mon Dieu, m'affaisser sur moi-même. Donnez-moi, avec beaucoup de résignation et de patience, assez de force et d'élan pour continuer, malgré tout, la marche en avant. » — Comme saint Paul, il proteste que ni la tribulation, ni l'angoisse, ni les périls, ni les persécutions ne le sépareront de Jésus-Christ. En butte aux soupçons injustes, à la critique, à la malveillance, il écrit dans son cahier intime : « Ceux qui me veulent du mal ne peuvent m'enlever ni la Bible, ni Jésus-Christ, ni la divine Eucharistie, ni la profondeur de la prière, ni la vigueur du zèle mise au service de Dieu et de son Eglise. »

Craignant seulement d'être infidèle à Dieu, il criait vers lui en suppliant : « Attirez mon cœur à vous, ô mon Dieu, mon cœur que vous avez fait pour vous et qui souffre trop cruellement quand, par sa faute, il sent que vous lui êtes devenu moins intime. » Son âme droite veut une sincérité absolue dans ses rapports avec Dieu comme avec les hommes : « Avoir, s'il est possible, un cœur aussi transparent et aussi pur qu'un morceau de cristal et recevoir dans ce cœur la lumière d'En-Haut pour la refléter ensuite sur les autres âmes. » Déjà il se nourrissait de saint Augustin, qui fut toujours son maître préféré et qui l'entraînait dans son vol vers les hauteurs sereines. Avec lui, il se répétait dans ses pieux soliloques : « Si vous vivez dans le monde d'En-Haut, vous ne ferez plus de cas des choses d'en-bas. »

Son âme tendre s'émouvait de toutes les misères. Il aurait pu dire avec l'Apôtre : Il n'y a pas une souffrance, pas une détresse que je n'aie partagée. Les calamités, les

désastres, les crimes le faisaient souffrir. La nuit, dans ses insomnies, il priait pour les malades, les pécheurs, il récitait les Litanies des agonisants.

La piété de l'Evêque surpasse celle du religieux. Au matin de son sacre par le cardinal Guibert, l'évêque d'Autun écrivait : « Jésus ! à vous pour toujours je m'abandonne entièrement. Je ne veux plus compter ni me défier. Vous m'appelez, je vous suis ; que votre Cœur soit avec moi ! » Et il transcrivait la collecte de la Bienheureuse Marguerite-Marie. — C'est qu'avant d'arriver à Autun, il avait touché à Paray-le-Monial pour prendre avec le Cœur de Jésus un contact qui devait se transformer en une étroite alliance de toute la vie et jusque dans le tombeau.

A l'évêché, l'aspect est grand mais sévère. C'est le silence et presque la solitude. Les réponses brèves du prélat mettent bientôt fin aux banalités de la conversation ; après un entretien familier, vous vous retiriez sous le charme et si vous révéliez une souffrance, une épreuve, il avait des attentions caressantes et, en face des détresses inavouées, des générosités princières.

Austère et pauvre dans tout ce qui était à son usage, sa petite chambre à coucher était une cellule de moine. Il réclamait le moins possible les services de son personnel. L'œil indiscret se fût peut-être mouillé de larmes en le regardant prier, mais aussi en le voyant prendre dans un tiroir caché une aiguille, des ciseaux et faire lui-même, oh ! bien imparfaitement, les petites réparations de son costume. Grand prélat et prince de l'Eglise dans les cérémonies où il remplissait sa fonction de pontife avec majesté, il était simple dans la vie ordinaire, portait de pauvres habits et sous la pourpre des vêtements usés. C'est ainsi qu'il pouvait faire des dons magnifiques aux œuvres, aux pauvres et à beaucoup d'indigences que Dieu seul connaît.

Il reçut la pourpre comme un surcroît d'autorité qui lui était donné pour la défense de la vérité. Plus le rayonnement de sa gloire donnait d'éclat à ses actes, plus il éprouva le besoin de se plonger à fond dans la vie intérieure. Outre ses méditations quotidiennes prolongées, à partir de l'année 1901, il consacra la journée de chaque dimanche à se préparer à la mort. Il a laissé sur ce sujet douze carnets de colloques entre son âme et Dieu. Saint Augustin lui avait appris à entrer en rapports familiers avec la mort, et on trouve à chaque instant sous sa plume la parole du Livre de l'Ecclésiastique : « Sachez vivre en communion de la mort. » Loin que cette pensée diminuât son activité, il devenait plus économe de son temps que jamais, recueillant ce que saint Augustin appelait « les gouttes du temps », et dans ses pieux colloques il faisait un rapprochement mystique avec les gouttes du sang de Jésus-Christ, dont saint Thomas d'Aquin a célébré l'infinie richesse rédemptrice.

Néanmoins, son âme aspirait plus ardemment que jamais aux choses éternelles. Il répétait le cri de saint Augustin, qui l'avait enthousiasmé dans sa jeunesse, et qui lui paraissait dèsormais l'aspiration opportune : « Oh ! aimer ! oh ! avancer ! mourir à soi-même ! Oh ! arriver à Dieu ! » A la date du 2 février 1906 on lit ces lignes : « Je sens que j'approche du terme et qu'il est temps de dire : Seigneur, vous pouvez me congédier. Je sollicite de vous la grâce de m'en aller en paix, sans trouble, sans agitation, sans confusion (1). »

R. I. P.

(1) Extraits de l'oraison funèbre prononcée dans la Cathédrale de Saint-Lazare à Autun, le 2 mai 1906, par Mgr Gauthey, évêque de Nevers.

CONGRÉGATION DES INDULGENCES

1. — *Prière « O clementissime. »*

30 novembre 1905.

Une indulgence de 300 jours une fois le jour et une indulgence plénière une fois le mois, aux conditions ordinaires, est accordée à ceux qui réciteront, après le *Sacro-sanctæ,* soit à la fin de l'Office divin soit à la fin de l'Office de la sainte Vierge, la prière suivante *O clementissime :*

« O clementissime Jesu, gratias ago tibi ex toto corde « meo. Propitius esto mihi vilissimo peccatori. Ego hanc « actionem offero divino Cordi tuo emendandam atque « perficiendam ad laudem et gloriam Sanctissimi Nominis « tui et Beatissimæ Matris tuæ, ad salutem animæ meæ « totiusque Ecclesiæ tuæ. Amen. »

2. — *Prière « Benedictum sit. »*

Les mêmes faveurs sont accordées à la prière suivante *Benedictum sit :*

« Benedictum sit Cor amantissimum et dulcissimum « Nomen Domini nostri Jesu Christi et gloriosissimæ Vir- « ginis Mariæ Matris ejus in æternum et ultra. »

3. — *Prière en l'honneur du Sacré-Cœur.*

26 octobre 1905.

Une indulgence *toties quoties* de 300 jours est accordée à tous ceux qui réciteront *pie ac devote* la prière suivante en l'honneur du Sacré-Cœur :

« *Oremus.* Domine Jesu Christe, clementissime Salvator « mundi, Te per Sacratissimum Cor tuum supplices exo-

« ramus ut omnes oves errantes nunc ad te pastorem et « episcopum animarum suarum convertantur, qui vivis et « regnas cum Deo Patre in unitate Spiritus Sancti Deus « per omnia sæcula sæculorum. Amen. »

— *Oraison jaculatoire « Notre-Dame du Saint Sacrement. »*

30 décembre 1905.

Une indulgence de 300 jours est accordée à ceux qui réciteront devant le Saint Sacrement publiquement exposé l'oraison jaculatoire : *Notre-Dame du Saint Sacrement, priez pour nous !*

5. — *Oraison jaculatoire « Marie notre espérance. »*

3 janvier 1906.

Une indulgence de 300 jours est accordée à la récitation de l'oraison jaculatoire : *Marie, notre espérance, ayez pitié de nous !*

6. — *Prière en l'honneur de l'Immaculée Conception.*

11 janvier 1905.

L'indulgence de 300 jours, une fois le jour, attachée le 8 septembre 1903 à la prière composée par Pie X à l'occasion du Jubilé de l'Immaculée Conception, est accordée maintenant, à perpétuité, à la récitation du texte suivant et applicable aux âmes du Purgatoire :

« Vierge très sainte, qui avez plu au Seigneur et êtes « devenue sa Mère, Immaculée dans le corps et dans « l'esprit, dans la foi et dans l'amour, oh ! regardez avec « bonté les malheureux qui recourent à votre puissant « patronage. L'esprit mauvais, contre lequel fut lancée la « première malédiction, ne continue que trop à combattre « et à tenter les pauvres enfants d'Eve. O vous, notre Mère « bénie, notre Avocate et notre Reine, qui dès le premier

« moment de votre conception avez écrasé la tête de l'en-
« nemi, recevez les prières qu'unis à vous, dans un seul
« cœur, nous vous supplions de présenter devant le trône
« du Seigneur, pour que nous ne cédions jamais aux
« embûches qui nous sont tendues, mais que nous arri-
« vions tous au port du salut, et que parmi tant de dan-
« gers l'Eglise et la société chrétienne chantent encore une
« fois l'hymne de la délivrance, de la victoire et de la
« paix. Ainsi soit-il. »

7. — *En l'honneur de Notre-Dame de la Garde.*

6 avril 1905.

Une indulgence *toties quoties* de 300 jours, applicable aux âmes du Purgatoire, est accordée à la récitation de la prière suivante en l'honneur de Notre-Dame de la Garde :

« *Nostra Signora, Regina della Guardia, pregate per*
« *noi che ricorriamo a Voi.* »

« Notre-Dame, Reine de la Garde, priez pour nous qui
« avons recours à vous. »

8. — *Pour une bonne mort.*

14 décembre 1905.

Une indulgence *toties quoties* de 300 jours est accordée à la récitation de la prière suivante pour obtenir la grâce d'une bonne mort :

« Beati mortui qui in Domino moriuntur. O mi Deus!
« moriendum est mihi certo, sed nescio quando, quomodo,
« ubi moriar; hoc unum scio me in æternum periturum, si
« in peccato mortali expirem. Beatissima Virgo Maria,
« Mater Dei sancta, ora pro me peccatore nunc et in hora
« mortis meæ. Amen. »

9. — *Exercices mensuels en l'honneur de la Très Sainte Vierge.*

URBIS ET ORBIS

Decretum quo indulgentia conceditur fidelibus qui, singulis primis mensis Sabbatis vel Dominicis, pietatis exercitium peregerint in honorem Virginis Immaculatæ.

Revmus P. Dominicus Reuter Minister Generalis Ordinis FF. Minorum Conventualium nuper exposuit, se anno quinquagesimo mox elapso, ex quo dogma de Immaculato Bmæ Virginis Conceptu proclamatum est, veterem praxim, fere oblivioni datam, revocasse, exhibendi nimirum peculiarem cultum Virgini Deiparæ singulis primis cujusque mensis Sabbatis, in obsequium tam singularis privilegii intuitu meritorum Christi eidem Virgini collati; quam piam praxim f. r. Clemens XIV litteris Apostolicis d. d. 10 Junii 1794 indulgentia biscentum dierum jam ditavit, acquirenda a Christifidelibus qui memoratis Sabbatis præfati Ordinis ecclesias adivissent.

Porro quum tam laudabile exercitium, nunc denuo propositum, vehementissimo cordis affectu Christifideles sint prosequuti, ne hujusmodi tepescat pietas, sed imo ferventior in posterum evadat, idem Minister Generalis humillimas preces SSmo Dno Nostro Pio PP. X admovit, ut Christifidelibus, qui singulis primis Sabbatis, vel etiam Dominicis, haud interruptis, infra spatium duodecim mensium sacramentali pœnitentia rite expiati sacraque mensa refecti, sive precibus, sive quoque meditationibus ad honorem Virginis absque originali macula conceptæ aliquandiu vacaverint, simulque ad mentem Sanctitatis suæ oraverint, plenariam indulgentiam, defunctis quoque applicabilem, memoratis Sabbatis vel Dominicis lucrandam, tribuere dignaretur.

Sanctitas vero Sua votis Revmi P. Ministri Generalis obsecondare optans, ut erga Dei Matrem magis foveatur

fidelium religio, in omnibus pro gratia juxta preces benigne annuere dignata est.

Præsenti in perpetuum valituro. Contrariis non obstantibus quibuscumque.

Datum ex Secretaria S. Congregationis Indulgentiis Sacrisque Reliquiis præpositæ, die 1 Julii 1905.

A. Card. TRIPEPI, *Præfectus*,

D. PANICI, *Archiep. Laodicen., Secretarius*.

10. — Prière pour la conversion des pécheurs.

URBIS ET ORBIS

Decretum quo Indulgentiæ largiuntur omnibus Christifidelibus sive publice sive privatim peragentibus pium exercitium in honorem B. M. Virginis pro conversione peccatorum.

Plures extant per catholicum Orbem diffusæ piæ sodalitates sub titulo Sancti et Immaculati Cordis Mariæ, quæ peculiarem finem sibi præstituunt, deprecandi Beatam Virginem pro conversione peccatorum. Immo apud quasdam earum etiam laudabilis praxis inolevit, semel in mense coadunandi Christifideles in propriam ecclesiam vel publicum oratorium, ut per unius horæ spatium ferventiores effundant preces Deiparæ Virgini ad eumdem finem instantius assequendum. Cui quidem pietatis exercitio magis fovendo s. m. Pius IX indulgentias tum plenarias, tum partiales per Apostolicas Litteras datas sub die 12 Maii 1876 adnexuit.

Modo vero ad religionis incrementum et ad animarum salutem validius obtinendam, SSmo Dno Nostro Pio Papæ X preces humillime porrectæ sunt, ut ad præfatum pium exercitium, sive publice in ecclesiis illud locum habeat, sive privatim a quolibet ex Christifidelibus peragatur, easdem indulgentias benigne extendere dignaretur.

Porro Sanctitas Sua cui nihil potius est, quam ut Christifideles, opitulante Immaculata Virgine Dei Matre, a Divina

Bonitate obtineant, ut homines a via perditionis ad salutis tramitem reducantur, has preces peramanter excepit, et in Audientia habita die 12 Aprilis 1905 ab infrascripto Cardinali Præfecto S. C. Indulgentiis Sacrisque Reliquiis præpositæ, sequentes indulgentias, semel in mense lucrandas, in perpetuum clementer elargita est, nimirum :

1° Plenariam Christifidelibus, qui supramemento exercitio in ecclesiis seu publicis oratoriis peracto juxta methodum ab Ordinariis locorum approbandam devote adstiterint, vel etiam privatim eisdem, piis exercitationibus cujusque arbitrio relictis, vacaverint, simulque uno, quo cuique placeat, infra mensem die, rite confessi ac S. Synaxi refecti, in ecclesia vel publico sacello juxta mentem ejusdem Sanctitatis Suæ oraverint ;

2° Septem annorum totidemque quadragenarum eisdem Christifidelibus si, corde saltem contriti, supradicta pietatis opera præstiterint.

Quas indulgentias eadem Sanctitas Sua animabus igne Purgatorii detentis fore applicabiles declaravit. Contrariis quibuscumque non obstantibus.

Datum Romæ ex Secretaria ejusdem S. C., die 12 Aprilis 1905.

A. Card. TRIPEPI, *Præfectus*.

D. PANICI, *Archiep. Laodicen., Secretarius*.

LETTRE APOSTOLIQUE DE S. S. PIE X

Sur l'étude de l'Ecriture Sainte dans les Séminaires.

PIVS PP. X

Ad perpetuam rei memoriam.

Quoniam in re biblica tantum est hodie momenti, quantum fortasse nunquam antea, omnino necesse est, adolescentes clericos scientia Scripturarum imbui diligenter ; ita nempe, ut non modo vim rationemque et doctrinam Bibliorum habeant ipsi perceptam et cognitam, sed etiam scite probeque possint et in divini verbi ministerio versari, et conscriptos Deo afflante libros ab oppugnationibus horum hominum defendere, qui quidquam divinitus traditum esse negant. Propterea in Litt. Encycl. *Providentissimus* recte decessor Noster illustris edixit : « Prima cura « sit, ut in sacris Seminariis vel Academiis sic omnino « tradantur divinæ Litteræ, quemadmodum et ipsius « gravitas disciplinæ et temporum necessitas admonent. » In eamdem autem rem hæc Nos, quæ magnopere videntur profutura, præscribimus :

I. Sacræ Scripturæ præceptio, in quoque Seminario impertienda, ista complectatur oportet : primum, notiones de inspiratione præcipuas, canonem Bibliorum, textum primigenium potissimasque versiones, leges hermeneuticas ; deinde historiam utriusque Testamenti ; tum singulorum, pro cujusque gravitate, Librorum analysim et exegesim.

II. Disciplinæ biblicæ curriculum in totidem annos partiendum est, quot annos debent alumni Ecclesiæ intra

Seminarii septa commorari ob sacrarum disciplinarum studia : ita ut, horum studiorum emenso spatio, quisque alumnus id curriculum integrum confecerit.

III. Magisteria Scripturæ tradendæ ita constituentur, quemadmodum cujusque Seminarii conditio et facultates ferent : ubique tamen cavebitur, ut alumnis copia suppetat eas res percipiendi, quas ignorare sacerdoti non licet.

IV. Quum ex una parte fieri non possit, ut omnium Scripturarum accurata explicatio in schola detur, ex altera necesse sit omnes divinas Litteras sacerdoti esse aliquo pacto cognitas, præceptoris erit, peculiares et proprios habere tractatus seu *introductiones* in singulos Libros, eorumque historicam auctoritatem, si res postulaverit, asserere, ac analysim tradere : qui tamen aliquanto plus, quam in ceteris, in eis Libris immorabitur ac Librorum partibus, quæ graviores sunt.

V. Atque is ad Testamentum vetus quod attinet, fructum capiens ex iis rebus, quas recentiorum investigatio protulerit, seriem actarum rerum, quasque hebræus populus cum aliis Orientalibus rationes habuit, edisseret ; legem Moysi summatim exponet ; potiora vaticinia explanabit.

VI. Præsertim curabit, ut in alumnis intelligentiam et studium Psalmorum, quos divino officio quotidie recitaturi sunt, excitet : nonnullosque Psalmos exempli causa interpretando, monstrabit, quemadmodum ipsi alumni suapte industria reliquos interpretentur.

VII. Quod vero ad novum Testamentum, presse dilucideque docebit, quatuor Evangelia quas habeant singula proprias tanquam notas, et quomodo authentica esse ostendantur ; item totius evangelicæ historiæ complexionem, ac doctrinam in Epistolis ceterisque Libris comprehensam exponet.

VIII. Singularem quandam curam adhibebit in iis illustrandis utriusque Testamenti locis, qui ad fidem moresque christianos pertinent.

IX. Illud semper, maxime vero in novi Testamenti expo-

sitione meminerit, suis se præceptis conformare eos, qui postea voce et exemplo vitæ erudire ad sempiternam salutem populum debeant. Igitur inter docendum commonefacere discipulos studebit, quæ sit optima via Evangelii prædicandi : eosque ex occasione ad exequenda diligenter Christi Domini et Apostolorum præscripta alliciet.

X. Alumni, qui meliorem de se spem facient, hebræo sermone et græco biblico, atque etiam, quoad ejus fieri possit, aliqua alia lingua semitica, ut syriaca aut araba, erunt excolendi. « Sacræ Scripturæ magistris necesse est « atque theologos addecet, eas linguas cognitas habere, qui- « bus libri canonici sunt primitus ab agiographis exarati, « easdemque optimum factu erit si colant alumni Ecclesiæ, « qui præsertim ad academicos theologiæ gradus aspirant. « Atque etiam curandum, ut omnibus in Academiis de « ceteris item antiquis linguis, maxime semiticis, sint « magisteria. » (Litt. Encycl. *Providentissimus*.)

XI. In Seminariis, quæ jure gaudent academicos theologiæ gradus conferendi, augeri prælectionum de Sacra Scriptura numerum ; altiusque propterea generales specialesque pertractari quæstiones, ac biblicæ vel archeologiæ, vel geographiæ, vel chronologiæ, vel theologiæ, itemque historiæ exegesis plus temporis studiique tribui oportebit.

XII. Peculiaris diligentia in id insumenda erit, ut secundum leges a Commissione Biblica editas, delecti alumni ad academicos Sacræ Scripturæ gradus comparentur : quod quidem ad idoneos divinarum Litterarum magistros Seminariis quærendos non parum valebit.

XIII. Doctor Sacræ Scripturæ tradendæ sanctum habebit, nunquam a communi doctrina ac Traditione Ecclesiæ vel minimum discedere : utique vera scientiæ hujus incrementa, quæcumque recentiorum sollertia peperit, in rem suam convertet, sed temeraria novatorum commenta negliget : idem eas duntaxat quæstiones tractandas suscipiet, quarum tractatio ad intelligentiam et defensionem Scripturarum conducat; denique rationem magisterii sui ad eas

normas diriget, prudentiæ plenas, quæ Litteris Encyclicis *Providentissimus* continentur.

XIV. Alumni autem quod scholæ prælectionibus ad hanc assequendam disciplinam deerit, privato labore suppleant oportet. Quum enim particulatim omnem enarrare Scripturam magister præ angustiis temporis non possit, privatim ipsi, certo ad hanc rem constituto spatio in dies singulos, veteris novique Testamenti attentam lectionem continuabunt ; in quo optimum factu erit, breve aliquod adhiberi commentarium, quod opportune obscuriores locos illustret, difficiliores explicet.

XV. Alumni in disciplina biblica, ut in ceteris theologiæ, quantum nimirum e scholæ prælectionibus profecerint, periculum subeant, antequam ex una in aliam classem promoveri et sacris ordinibus initiari possint.

XVI. Omnibus in Academiis quisque, candidatus ad academicos theologiæ gradus, quibusdam de Scriptura quæstionibus, ad *introductionem* historicam et criticam, itemque ad exegesim pertinentibus, respondebit ; atque experimento probabit, satis se interpretationis gnarum ac hebræi sermonis græcique biblici scientem.

XVII. Hortandi erunt divinarum Litterarum studiosi, ut, præter interpretes, bonos lectitent auctores, qui de rebus cum hac disciplina conjunctis tractant ; ut de historia utriusque Testamenti, de vita Christi Domini, de Apostolorum, de itineribus et peregrinationibus Palestinensibus : ex quibus facile locorum morumque biblicorum notitiam imbibent.

XVIII. Hujus rei gratia, dabitur pro facultatibus opera, ut modica conficiatur in quoque Seminario bibliotheca, ubi volumina id genus alumnis in promptu sint.

Hæc volumus et jubemus, contrariis quibusvis non obstantibus.

Datum Romæ apud S. Petrum sub annulo Piscatoris die 27 Martii anno 1906, Pontificatus Nostri tertio.

A. CARD. MACCHI.

DÉCRET DE LA S. C. DU CONCILE

Sur l'admission dans les Séminaires et les Instituts religieux de sujets sortis ou renvoyés.

DE SEMINARIORUM ALUMNIS

Vetuit S. Tridentina Synodus ad sacros ordines ascendere, vel ordines jam susceptos exercere eos omnes qui a suo Episcopo fuerint etiam extrajudicialiter prohibiti. Ita namque in *cap. 1, Sess. 14, de reform.* statuitur :

« Cum honestius ac tutius sit subjecto debitam Præpositis « obedientiam impendendo in inferiori ministerio deservire, « quam cum Præpositorum scandalo graduum altiorum « appetere dignitatem ; ei qui ascensus ad sacros ordines « a suo Prelato ex quacumque causa etiam ob occultum « crimen quomodolibet, etiam extrajudicialiter, fuerit inter- « dictus, aut qui a suis ordinibus seu gradibus vel dignita- « tibus ecclesiasticis fuerit suspensus, nulla contra ipsius « Prælati voluntatem concessa licentia de se promoveri « faciendo, aut ad priores ordines, gradus et dignitates « sive honores restitutio suffragetur. »

Cum vero generalis hæc lex Seminariorum quoque alumnos comprehendat, si quis eorum, sive clericus sive clericatui adhuc non initiatus, e pio loco dimittatur eo quod certa vocationis signa non præbeat, aut qualitatibus ad ecclesiasticum statum requisitis non videatur instructus, hic certe deberet, juxta grave S. Concilii monitum, sui Pastoris judicio subesse et acquiescere.

At contra sæpe contingit ut e Seminario dimissi, eorum qui præsunt judicium parvipendentes et in sua potius opinione confisi, ad sacerdotium nihilominus ascendere studeant. Quæritant itaque aliud Seminarium, in quod recipiantur, ubi studiorum cursum expleant, ac denique

aliquo exhibito plus minusve sincero ac legitimo domicilii aut incardinationis titulo, ordinationem assequuntur. Sanctuarium autem ingressi haud recta via, quam sæpissime fit ut Ecclesiæ utilitati minime sint. Passim vero utrumque Ordinarium, et originis et ordinationis, diu fastidioseque vexant ut sibi liceat ad natale solum regredi, ibique consistere, diœcesi in qua et pro qua ordinati sunt derelicta, et alia optata, pro cujus necessitate aut utilitate minime assumpti sunt, ubi imo eorum præsentia otiosa est et quandoque etiam damnosa : unde Episcopi in graves angustias conjiciuntur.

His itaque de causis nonnullarum provinciarum Episcopi inter se convenerunt statuentes in sua seminaria neminem admittere qui ante fuerit a proprio dimissus.

Sed cum particularis hæc conventio non plene neque undique sufficeret, complures Ordinarii S. Sedem rogaverunt ut generalem legem ferret, qua malum radicitus tolleretur.

His itaque attentis, omnibus ad rem mature perpensis, SSmus D. N. Pius PP. X, cui cordi quam maxime est ecclesiasticam disciplinam integram conservare, et a sacris avertere quemlibet qui probatissimus non sit, accedente etiam voto Em. S. C. Concilii Patrum in Congregatione diei XVI mens. Decembris 1905 emisso, præsentibus litteris statuit atque decernit :

1° Ut in posterum nullus loci Ordinarius alterius diœcesis subditum sive clericum sive laicum in suum Seminarium admittat, nisi prius secretis litteris ab Episcopo Oratoris proprio expetierit et cognoverit, utrum hic fuerit olim e suo Seminario dimissus. Quod si constiterit, omittens judicare de causis, aut determinare utrum juste an injuste alius Episcopus egerit, aditum in suum Seminarium postulanti præcludat.

2° Qui vero bona fide admissi sunt, eo quod reticuerint se antea in alio seminario versatos esse et ab eo deinde dimissos, statim ut hæc eorum conditio cognoscatur, admonendi sunt ut discedant. Quodsi permanere velint, et ab Ordinario id eis permittatur, eo ipso huic diœcesi adscripti maneant, servatis tamen canonicis regulis pro eorum incardinatione et ordinatione ; sed aucti sacerdotio

in diœcesim, e cujus Seminario dimissi fuerint, regredi ibique stabile domicilium habere prohibentur.

3° Pariter cum similis ferme ratio vigeat, qui dimissi ex Seminariis aliquod religiosum institutum ingrediuntur, si inde exeant postquam sacris initiati sunt, vetantur in diœcesim redire, e cujus Seminario dimissi fuerint.

4° Dimissi vero ex aliquo religioso Instituto in Seminarium ne admittantur, nisi prius Episcopus secretis litteris a moderatoribus ejusdem Instituti notitias requisierit de moribus, indole et ingenio dimissorum, et constiterit nil in eis esse quod sacerdotali statui minus conveniat.

Denique meminerint Episcopi fas sibi non esse, nomine proprio manus cuiquam imponere qui subditus sibi non sit eo modo et uno ex iis titulis, qui in Constitutione *Speculatores* Innocentii XII et in decreto S. C. Concilii quod incipit « *A primis* » die XX m. Julii 1898 statuuntur. Ac pariter neminem ordinari posse qui non sit utilis aut necessarius pro ecclesia aut pio loco pro quo assumitur, juxta præscripta a S. Tridentino Concilio in *cap. 16, Sess. 23, de reform.*

Vult autem Sanctitas Sua ut statuta hæc et cautelæ omnes a sacris canonibus in re tam gravi adjectæ, ab omnibus Ordinariis ad unguem serventur; idque ipsorum conscientiæ et sollicitudini quam maxime commendat.

Præsentibus valituris, contrariis quibuslibet minime obstantibus.

Datum Romæ die 22 m. Decembris 1905.

† Vincentius Card., *Episc. Prænestinus.*
Præfectus

C. De Lai, *Secretarius.*

IMPRIMATUR

Virduni, die 13 Augusti 1906.

Lizet, *vic. gen.*

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 744,8.06.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 176. — Décembre 1906.

ROME

I

LE T. R. P. AUGUSTE LAVILLARDIÈRE

5e Supérieur Général
de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

Le 23 septembre 1906 demeurera une date mémorable dans les annales de notre Congrégation. Pour la quatrième fois, depuis la mort de notre vénéré Fondateur, le Chapitre général était réuni pour procéder à l'élection du chef et du père de la Famille.

Jamais encore, depuis nos origines, assemblée électorale aussi nombreuse n'avait été réunie et en des circonstances aussi délicates. Le 5 décembre 1861, le T. R. P. Fabre était appelé par 19 voix sur 20 à

recueillir la succession immédiate de notre vénéré Fondateur. Les Chapitres d'élection convoqués en 1893 et en 1898 groupèrent l'un 34 et l'autre 42 électeurs. Celui de 1906 devait en compter 53, mais des causes majeures ayant retenu trois de nos Vicaires des Missions sur le théâtre lointain de leur apostolat, le nombre des électeurs se trouva réduit à cinquante.

Le nom du modeste mais éminent religieux que leurs suffrages ont préposé à la direction de notre famille religieuse est sur toutes les lèvres et dans tous les cœurs.

Né le 4 novembre 1844 à Void, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Commercy, dans le département de la Meuse, le T. R. P. Auguste Lavillardière a donc terminé sa soixante-deuxième année.

A l'âge de dix-neuf ans, il se présenta au juniorat de Notre-Dame des Lumières pour y compléter ses études littéraires qu'il avait commencées et poursuivies dans les écoles du gouvernement. Son application au travail était déjà si accentuée dès cette époque qu'on pouvait se demander s'il n'avait pas fait le vœu de ne jamais perdre une minute de son temps. « Dès sa première jeunesse, nous écrit un de ceux qui le connurent intimement au Juniorat de Notre-Dame des Lumières, il avait un très grand désir de savoir, il travaillait, la plume à la main, notait les articles, les faits, les traits saillants. Cette habitude, je le sais, il l'a toujours conservée. Ainsi, il est parvenu à se créer un arsenal d'où il a tiré bien des armes pour le bon combat. »

Cette persévérance à garder la loi du travail était d'autant plus méritoire que le frère Lavillardière éprouvait de violents maux de tête qui le condamnaient

souvent à la plus complète inaction intellectuelle. Il s'occupait alors à cultiver les fleurs ou à soigner les arbres du jardin, mais, dès que survenait une accalmie, il se plongeait dans l'étude, avec la sainte passion d'un apôtre qui veut servir utilement la cause de Dieu.

Après une année passée au Noviciat de Notre-Dame de l'Osier, il y fit son Oblation perpétuelle le 15 août 1867. Son père, le capitaine Auguste Lavillardière, était présent à cette cérémonie, portant sur sa poitrine la croix de la Légion d'honneur. Au sortir de la Chapelle, le jeune Oblat l'embrasse tendrement, et, le sourire aux lèvres : « Père, lui dit-il, maintenant j'ai une croix comme toi. — Oui, répondit le vaillant soldat, mais ma croix pâlit devant la tienne. » Le père était digne du fils.

De Notre-Dame de l'Osier, le frère Lavillardière se rendit au scolasticat d'Autun. Mais, ses névralgies ne lui permettant pas, par leur fréquence et leur violence, de suivre utilement le cours de philosophie, il redescendit à Notre-Dame des Lumières. « Ce temps d'arrêt, nous apprend un témoin oculaire, ne fut pas pour lui un temps perdu. Cherchant à concilier autant que possible les intérêts de sa santé ébranlée par un surmenage précoce avec le souci de ses études ecclésiastiques, sans le secours d'un professeur attitré, sauf les rares explications qu'il allait chercher auprès de confrères plus ou moins compétents, par sa persévérante application, avec ses seules ressources il étudia la théologie, en même temps qu'il se préparait à recevoir les Ordres sacrés. »

Il fut ordonné prêtre à Avignon en 1871 et envoyé à l'Œuvre de la Jeunesse de Marseille dont nous avions

encore à cette époque la direction spirituelle. Son séjour dans cette institution dont l'importance a beaucoup diminué depuis, mais qui était alors la première de ce genre dans tout le midi de la France, laissa des traces profondes bien qu'il fût de courte durée. Aujourd'hui encore, les survivants de la génération qui connut le Père Lavillardière à l'Œuvre de la Jeunesse, ne parlent de lui qu'avec des expressions de grande estime et d'inaltérable reconnaissance.

Ses supérieurs l'arrachèrent à la monotonie de cette vie absorbante, sédentaire, et qui convenait mal à son état de santé, pour le jeter sur le champ de l'Apostolat. Ils l'envoyèrent à Notre-Dame de l'Osier. Cette Communauté tenait alors un des premiers rangs, non pas seulement parmi les maisons de nos missionnaires, mais encore parmi toutes les maisons de missionnaires existant en France. Quand le Père Lavillardière y arriva, elle était gouvernée par le R. P. Marius Roux, apôtre puissant et type achevé du missionnaire tel que le décrivent nos saintes Règles. Sous sa direction travaillait une équipe d'hommes apostoliques, surnaturels, actifs, jeunes, appréciés du clergé, goûtés des fidèles, vrai bataillon sacré qui inscrivait à son actif autant de victoires que de luttes. Nous avons souvent regretté que l'histoire de la Communauté de Notre-Dame de l'Osier, de 1870 à 1880, n'ait pas été écrite. Nous en aurions tous retiré une grande utilité et une grande édification.

Le Père Lavillardière emboîta vaillamment le pas à la suite de ses aînés. La nature l'avait richement doté pour le ministère apostolique : intelligent, perspicace, imagination vive, cœur ardent, tout, jusqu'à la voix ample et mélodieuse, lui ménageait des succès auprès

des populations qu'il évangélisait. Bien que le plus jeune de ce bataillon sacré, il n'était pas le moins goûté ni le moins désiré. Nous ne savons si, dans l'humble Communauté de Notre-Dame de l'Osier, comme autrefois sous la tente du patriarche Jacob, les rêves tenaient une grande place et préoccupaient les âmes, mais les aînés devaient convenir que leurs gerbes s'inclinaient devant celle coupée par la faucille de leur plus jeune frère.

Le Provincial de la première province de France, un vrai saint, le bon Père Berne, s'en réjouissait devant le bon Dieu, et quand le sexennat du R. P. Roux prit fin, il choisit le Père Lavillardière pour tenir sa place et continuer son apostolat. Sans transition aucune, le dernier devenait le premier. Se trouva-t-il des esprits pour juger cette mesure quelque peu hardie ? Nous l'ignorons. L'expérience prouva que le R. P. Berne, toujours si surnaturel dans sa manière d'agir, avait vu clair et juste dans cette circonstance.

Le jeune supérieur se livra à l'apostolat sans trêve, sans égard à sa santé délicate, mais à l'apostolat tel que le veulent nos saintes Règles « *praesertim popello per rura, nec non pagorum villarumque incolis, isto spirituali cibo maxime jejunis.* » Dès avant la Toussaint jusqu'à Pâques, les missionnaires de Notre-Dame de l'Osier allaient de paroisse en paroisse, surtout dans les campagnes ou dans les faubourgs des villes, évangélisant les pauvres et les déshérités de la vie. Après Pâques et durant le cours de l'été, ils prêchaient des retraites dans les patronages, les congrégations de jeunes gens ou de jeunes filles, les Communautés de frères enseignants ou de religieuses. Leur apostolat était, pour ainsi dire, incessant, surtout

à cause du ministère quotidien dans le sanctuaire de Notre-Dame de l'Osier, où de nombreux pèlerins venaient implorer la puissante médiation de la Consolatrice des affligés.

Durant cette période de sa vie, le R. P. Lavillardière prêcha devant toutes sortes d'auditoires et dans toutes sortes de milieux, dans les campagnes, dans les villes ouvrières, dans les communautés religieuses, dans les collèges et les séminaires, il donna des retraites aux fidèles et il en donna aux prêtres.

A mesure que les années s'écoulaient, son ministère devenait plus actif. Ceux qui l'avaient entendu voulaient l'entendre encore et on le réclamait avec tant d'instances que, malgré les protestations d'une santé surmenée, il ne croyait pas possible de se dérober.

Quand il eut terminé son sexennat à Notre-Dame de l'Osier, le R. P. Lavillardière prit place parmi les chapelains de l'Œuvre du Vœu National à Montmartre. Le séjour qu'il y fit ne fut pas de longue durée. Notre-Dame de l'Osier le reçut une seconde fois et le garda jusqu'à la fin de 1887. Il fut alors envoyé à Aix, le berceau de notre famille religieuse, où son ministère fut, dès la première heure, aussi actif et aussi fécond parmi les populations de la Provence que parmi celles du Dauphiné.

Une circonstance heureuse pour la province du Midi le transplanta sur un nouveau théâtre d'apostolat.

Depuis de longues années, les supérieurs de la Congrégation désiraient fonder une de nos Communautés dans la ville de Lyon. A diverses reprises, ils avaient tenté des démarches à cet effet, mais toujours inutilement. Les archevêques ne sentaient pas le besoin d'ajouter une nouvelle Communauté de prêcheurs à

toutes celles qui avaient conquis droit de cité sur leur territoire.

La nomination de Mgr Foulon, ancien évêque de Nancy, au siège primatial de Lyon, parut une occasion favorable de revenir à la charge, et cette fois avec succès. Ce prélat avait connu nos missionnaires soit dans son ancienne ville épiscopale de Nancy, soit à Notre-Dame de Sion, et il ne leur avait pas ménagé les marques de son estime et même de son affection.

Les espérances que sa promotion avait fait concevoir ne furent pas déçues. Dès la première ouverture qui lui fut faite, il accueillit gracieusement la demande des supérieurs. Ceux-ci, par crainte d'un retour offensif du Conseil archiépiscopal de Lyon et persuadés que possession vaut titre, ne s'endormirent pas, et le jour même où notre établissement à Lyon était agréé, ils installèrent le R. P. Lavillardière supérieur de la nouvelle résidence.

Elle était bien étroite, bien incommode et bien mal située cette pauvre petite maison de la montée de Choulans, notre premier pied-à-terre dans la grande ville de Lyon. Les chemins d'accès n'encourageaient pas les visiteurs qui désiraient en aborder le seuil. Boueux durant l'hiver, poussiéreux pendant l'été, montants et malaisés en toute saison, ils imposaient une méritoire mortification aux missionnaires qui allaient et venaient pour obéir aux exigences de leur ministère. Mais on était à Lyon, à proximité du bureau central de la Propagation de la Foi, dans une ville fréquemment traversée par nos missionnaires, au milieu d'une population généreuse pour les œuvres catholiques, et ces considérations faisaient oublier les désavantages d'une installation trop rudimentaire.

De la montée de Choulans, le R. P. Lavillardière transporta sa petite communauté et le centre de son apostolat dans la ville même, à la rue de la Charité. La maison était là moins étroite et plus confortable. mais le voisinage laissait à désirer. Une centaine de fenêtres prenaient jour sur la petite cour attenant à la maison et dans laquelle les Pères n'osaient pas s'aventurer, tant on était aux aguets pour savoir ce qu'ils disaient ou ce qu'ils faisaient.

Mais l'actif supérieur ne perdait pas son temps, il parcourait la ville, en quête d'un emplacement où il pût batir une maison vaste, commode, appropriée aux besoins d'une Communauté qui aurait fréquemment à exercer les devoirs de l'hospitalité.

Il trouve enfin, non loin du Rhône, sur un terrain dont une partie était déjà occupée par les Facultés universitaires ou par des établissements de considérable importance, un lot à bâtir situé entre quatre rues et, pour ce motif, devant toujours bénéficier d'un isolement très favorable au recueillement et à la solitude si nécessaires à une communauté religieuse.

La maison s'éleva rapidement, grâce aux généreux bienfaiteurs que sut trouver le R. P. Lavillardière. En l'installant à Lyon, son Provincial lui avait donné cinquante francs comme première mise de fonds : c'était maigre. Mais entre les mains du jeune Supérieur, les cinquante francs eurent vite fructifié, et les membres du Chapitre de 1904 doivent se souvenir encore de l'avoir entendu leur dire quelles sommes énormes ce petit capital avait produites entre ses mains.

Cette maison, située rue Raulin, dans un quartier plein d'avenir, était riche d'espérances, quand la

persécution ferma ses portes et dispersa ses habitants. Le R. P. Lavillardière s'installa dans un petit logement, non loin de sa chère maison fermée et vide, et là, fidèle à son œuvre d'apôtre, il continua son ministère, attendant des jours meilleurs.

Son titre de Supérieur, et de 1897 à 1900 celui de Provincial, ajoutaient à ses fatigues et à ses préoccupations, mais ne diminuaient pas d'une seule unité ses travaux apostoliques.

Le Chapitre de 1906, en appelant le R. P. Lavillardière au gouvernement de la Congrégation tout entière, a donné une nouvelle orientation à son activité. Mais dans la haute charge qu'il a commencé à tenir, comme dans les ministères qu'il a précédemment remplis, nous avons la certitude qu'il demeure identique à lui-même, c'est-à-dire missionnaire et missionnaire des pauvres.

Nos saintes Règles veulent que le Supérieur Général soit choisi parmi les religieux qui ont exercé le ministère et mené la vie des missionnaires : *in ministerio missionum exercitatus*. Le T. R. P. Lavillardière, pendant trente-six ans, s'est livré sans relâche à l'œuvre de l'évangélisation du peuple. Sous sa direction, notre famille religieuse ne déviera pas de son but.

Notre vénéré Fondateur a voulu établir une société qui fût avant tout une société de missionnaires. Le Chapitre de 1906 a élu pour la diriger un religieux qui n'a jamais eu qu'une seule préoccupation : être un missionnaire toujours plus utile. Bénissons Dieu de cette grâce, et remercions le Chapitre de ce bienfait.

Que le Cœur Sacré de Jésus accorde à l'élu du 23 septembre une vie longue et un ministère fécond !

Que la Vierge Immaculée lui prodigue les richesses surnaturelles dont elle est dépositaire !

Que saint Joseph et tous les saints protecteurs de notre famille religieuse lui méritent la grâce d'être au milieu de nous la vivante image de notre vénéré Fondateur.

II

Le Chapitre de 1906.

Le Chapitre général de la Congrégation, extraordinairement convoqué, à Rome, pour le 19 septembre dernier, a clôturé ses séances le 10 octobre. Cette assemblée capitulaire, réunie dans les circonstances que tout le monde connaît, demeurera mémorable dans l'histoire de notre famille religieuse. La tâche qui lui incombait était énorme ; l'avenir dira qu'il s'en est acquitté, avec la grâce de Dieu, de manière à réparer le passé et à permettre à la Congrégation de reprendre un nouvel essor.

Les *actes capitulaires* seront communiqués à toutes nos communautés par la voie officielle. Nous devons nous borner à relater ici les incidents qui ont marqué la vie extérieure de l'assemblée.

Nous avons déjà publié, dans notre dernier numéro, la liste des Provinciaux, Vicaires des Missions, délégués des provinces ou des vicariats qui devaient, en vertu de leur charge ou par droit d'élection, prendre part au Chapitre. Ayant été dans l'impossibilité de la

donner absolument complète, nous la reproduisons aujourd'hui, afin que nos lecteurs la connaissent intégralement.

ADMINISTRATION GÉNÉRALE

1. T. R. P. Eugène Baffie, Vicaire général.
2. RR. PP. Charles Tatin, Assistant général.
3. Nazaire-Servais Dozois, Assist. génér.
4. Simon Scharsch, Assistant général.
5. Joseph Lémius, Procureur de la Congrégation près le Saint-Siège.

PROVINCES

Midi.

6. RR. PP. Prosper Monnet, Provincial.
7. Auguste Lavillardière, délégué.

Nord.

8. RR. PP. Jean-Baptiste Lémius, Provincial.
9. Aimé Schauffler, délégué.
10. Edouard Gandar, Supérieur de la Maison Généralice de Paris,
11. Jos.-Franç. Magnin,
12. Frédéric Favier,
13. Charles Brulé,
14. Léon Legrand,

convoqués en vertu des art. V et VII du § 1er, part. III de la Règle.

Canada.

15. RR. PP. Ernest Tourangeau, Provincial.
16. Guillaume Charlebois (du Scolasticat d'Ottawa), délégué.

Angleterre.

17. RR. PP. Mac-Sherry, Provincial.
18. Timothy O'Ryan, délégué.

1re Prov. d'Amérique.

19. RR. PP. Michaël Fallon, Provincial.
20. Joseph-Napoléon Pelletier, délégué.

Allemagne.

21. RR. PP. Ignace Watterott, Provincial.
22. Joseph Huss (Supérieur du Scol. de Hunfeld), délégué.

2e Prov. d'Amérique.

23. RR. PP. Henri Constantineau, Provincial.
24. Albert Antoine (Sup. du Scol. de San Antonio,) délégué.

Manitoba.

25. RR. PP. Joseph-Prisque Magnan, Provincial.
26. Charles Cahill, délégué.

Belgique.

27. RR PP. Cyprien Delouche, Provincial.
28. Charles de Vriendt, délégué.

VICARIATS DES MISSIONS

St-Albert.

29. R. P. Henri Grandin, Vicaire.
30. Mgr Emile Legal, Evêque de St-Albert, délégué.

Athabaska.

31. Mgr Emile Grouard, Vicaire apostolique et Vicaire des Missions.
32. Mgr Adélard Langevin, Archevêque de Saint-Boniface, délégué.

Mackensie.

33. Mgr Gabriel Breynat, Vicaire apostolique et Vic. des missions. (Pas de délégué présent.)

Colombie Britannique.

34. Mgr Auguste Dontenwill, Evêque de New-Westminster, Vicaire des Missions.
35. R. P. Edmond Peytavin, délégué.

Saskatchevan.

(Mgr le Vicaire des Missions était absent.)
36. R. P. Jean-Marie Pénard, délégué.

Jaffna.

37. Mgr Henri Joulain, Evêque de Jaffna, Vicaire des Missions.
38. R. P. Edouard Vorlander, délégué.

Colombo.

39. R. P. Isidore Belle, Vicaire des Missions.
40. Charles Collin, délégué.

Natal.

41. Mgr Henri Delalle, Vicaire apostolique et Vic. des Missions.
42. R. P. Léopold Trabaud, délégué.

Orange.

43. Mgr Mathew Gaughren, Vicaire apostolique et Vicaire des Missions.
44. R. P. Aloysius Crétinon, délégué.

Basutoland.

45. R. P. Jules Cenez, Préfet apostolique et Vic. des Missions.
46. R. P. Henri Hugonenc, délégué.

Transvaal.

47. Mgr William Miller, Vicaire apostolique et Vicaire des Missions.
48. R. P. Philippe Voltz, délégué.

Cimbébasie.

(Le R. Père Préfet, Vic. des Missions, n'assistait pas au Chapitre.)

49. R. P. Louis Hermandung, délégué.

Australie.

(Le R. Père Vicaire n'était pas au Chapitre.)

50. R. P. Eugène Matthews (de la Prov. d'Angleterre), délégué.

Les Vicaires de la Saskatchewan, de l'Australie et de la Cimbébasie avaient fait agréer leurs excuses. Le Vicariat du Makensie s'est trouvé dans l'impossibilité d'élire un délégué.

L'Assemblée comprenait donc 50 membres.

Dès les premiers jours de septembre, Rome les vit arriver de leurs lointaines missions. Ainsi qu'il arrive presque toujours, les moins éloignés formèrent l'arrière-garde et, à leur entrée dans la maison, la trouvèrent déjà remplie. Comme le Scolasticat de Rome ne pouvait pas offrir une cellule à chaque capitulaire, nous avons demandé l'hospitalité pour quelques-uns d'entre eux au Collège Canadien. Notre demande fut fraternellement accueillie. Des chambres nous furent offertes, avec facilité pour ceux qui les occupaient de célébrer la Messe dans la chapelle de la maison qui compte sept autels.

Cette combinaison simplifia l'horaire des Messes au Scolasticat, et ainsi, chaque jour, on pouvait reprendre de bonne heure le travail des séances plénières ou celui des commissions.

La température, très élevée au commencement de septembre, baissa de quelques degrés, à la grande satisfaction des capitulants venus de l'extrême nord de l'Amérique. Ils purent ainsi utiliser leurs premières journées par la visite des sanctuaires et des monuments de la Ville éternelle.

Tous attendaient avec joie et avec confiance la date du 19 septembre, anniversaire du jour où, sur les hauteurs de la montagne de la Salette, la Vierge compatissante avait daigné faire à un petit pâtre et à une humble bergère de célestes communications.

Une lettre de la S. Congrégation des Evèques et Réguliers, intimant un ordre sous la forme d'une invitation, vint jeter une ombre sur tous les visages et une anxiété dans toutes les âmes. Que voulait dire cette brusque intervention de l'Autorité suprême dans les travaux du Chapitre général? La communication

des Evêques et Réguliers adressée au T. R. Père Vicaire général était ainsi conçue :

« Rome, 17 septembre 1906.

« RÉVÉRENDISSIME PÈRE,

« Cette S. Congrégation ayant reçu, dans ces derniers « jours, deux suppliques signées de plusieurs Pères, les- « quels demandent qu'avant de procéder à la nomination « du nouveau Supérieur général, on discute, dans le pro- « chain Chapitre, s'il convient que, dans l'avenir, le Père « Général exerce un tel office à vie, comme le prescrivent « les Constitutions de l'Institut, ce congrès invite votre « Paternité à faire précéder le Chapitre de la susdite discus- « sion, à savoir : si le Supérieur général à élire doit « demeurer en charge à vie où à temps (1). »

Pour comprendre la portée et la signification de cette lettre, quelques explications sont nécessaires. Au cours de Juillet dernier, le Vicaire général, averti que naissait en France un mouvement pour demander

(1) Voici le texte italien de cette lettre :

« R^mo Padre. — Avendo la S. Congregazione de' VV. « e RR. ricevuto in questi ultimi giorni due istanze, firmate « da parecchi Padri, i quali chiedono che innanzi di proce- « dere alla nomina del nuovo Superiore generale, si discuta « nel prossimo Capitolo se conviene che in avvenire il « P. Generale eserciti un tale officio a vita come prescri- « vono le Costituzioni dell' Istituto; questo S. Consesso « invita la P. V. a premettere nel Capitolo siffata discus- « sione : se cioé il P. Superiore Generale da eleggersi « debba rimanere in carica ad vitam ovvero ad tempus.

« Tanto doveva significare alla P. V. a cui auguro da « Dio ogni bene.

« Della P. V.

D^mo D. Card. FERRATA, *Pref.* »

R^mo *P. Vicario generale degli Oblati di Maria Imm.*

au Saint-Siège la modification de plusieurs articles de la Règle et notamment de celui qui porte que le Supérieur général sera élu à vie, crut de son devoir d'adresser aux deux Provinces de France une circulaire dont le but était moins d'arrêter que de prévenir des démarches que son Conseil jugeait intempestives. Il y disait :

... « Quelle n'a donc pas été notre surprise, disons « plus, notre douleur, quand nous avons appris, dans « ces dernières semaines, que naissait, dans les deux « Provinces de France, un courant d'opinion dont le « but manifestement avoué était d'amener la radia- « tion de quelques articles de la Règle et même de « paragraphes entiers !

« Le mode qu'on a employé ou qu'on se propose « d'employer pour obtenir ce résultat ne nous a pas « causé une moindre tristesse. La Règle spécifie que « les Religieux peuvent faire parvenir au Chapitre « général leurs *postulata* ou leurs ***desiderata,*** soit par « le R. Père Provincial, soit par le Délégué de la « Province au Chapitre général, soit par toute autre « voie qu'ils jugeront plus facile et plus sûre. Si le « Chapitre général accueille cette requête, il l'étudie, « la sanctionne de sa haute autorité, et, s'il s'agit « d'une modification aux Règles ou de leur interpréta- « tion officielle, il soumet sa décision à l'approbation « du Saint-Siège.

« Telle est la voie normale, régulière, celle que le « bon sens et l'esprit de subordination indiquent.

« Afficher l'intention, non pas de proposer au « Chapitre, pour qu'il les étudie, mais de lui imposer « par la S. Congrégation des Evêques et Réguliers, « des modifications élaborées dans des conventicules

« privés et qu'il n'aurait plus qu'à enregistrer, est « une manière de procéder que les Constitutions des « Ordres Religieux et les usages de la S. Congrégation « des Evêques et Réguliers réprouvent également.

« Le Chapitre provincial n'est pas une assemblée « délibérante ; la Règle lui refuse ce droit. A plus « forte raison, seraient contre la Règle des délibéra- « tions tenues et signées par des groupes qui empié- « teraient sur les droits du Chapitre général.

« Les modifications que l'on veut non seulement pro- « poser mais imposer au Chapitre sont-elles voulues « de Dieu, nécessitées par le progrès spirituel des « Religieux et par le développement de nos Œuvres ? « Nous n'avons aucune compétence pour le décider. »

Cette circulaire fut reçue avec une pieuse déférence. Les Provinciaux protestèrent que si quelques-uns des religieux placés sous leur juridiction avaient eu cette idée, ils ne formaient pas même une minorité, mais seulement quelques exceptions.

L'incident paraissait clos. Les dignitaires de la S. Congrégation des Evêques et Réguliers avaient donné l'assurance au Vicaire général que si une pétition de ce genre leur parvenait, ils la lui feraient immédiatement tenir pour qu'il fît connaître son avis. Comment et par qui ils furent amenés à tenir une ligne de conduite différente, il ne nous appartient pas de le dire. Toujours est-il que, le 17 septembre, à la tombée de la nuit, et quelques heures avant l'ouverture du Chapitre, le Vicaire général était mis en demeure, sans aucun avis préalable, de soumettre aux délibérations de l'Assemblée capitulaire cette question d'une importance capitale pour l'avenir de la Congrégation.

Avant de divulguer cette pièce officielle, il demanda un entretien à l'E^me^ Préfet de la S. Congrégation des Evêques et Réguliers. L'accueil qu'il reçut fut gracieux et encourageant. La S. Congrégation n'avait pas eu l'intention ni de demander elle-même le changement d'un article de la Règle, ni de manifester une préférence, ni de peser sur l'esprit des capitulants. Mais, saisie d'une double requête à l'effet d'obtenir l'examen d'un point de nos Constitutions, pour donner à tous une preuve manifeste que nulle demande ne lui arrive sans obtenir un sérieux examen, elle posait devant le Chapitre la question contenue dans sa lettre officielle : Faut-il élire le nouveau Supérieur général à temps ou à vie ? Mais la S. Congrégation respectait la liberté et les droits du Chapitre non moins que la liberté et les droits des particuliers. Le Vicaire général en reçut l'assurance plusieurs fois répétée. Faculté lui fut en même temps laissée de fixer le jour et l'heure de la discussion qu'il avait plein pouvoir de diriger. Grâce à ces atténuations, l'acte de la S. Congrégation se présentait avec un autre caractère et sous un autre jour.

La discussion de la demande formulée par quelques-uns des nôtres fut fixée au jeudi 20 septembre. Le Vicaire lut d'abord la lettre de la S. Congrégation des Evêques et Réguliers, puis l'article de la Règle qui allait faire l'objet de la discussion ; il donna ensuite la parole à ceux qui étaient partisans du supériorat général à temps et non pas à vie. Personne ne se leva. La proposition de constituer une Commission chargée d'étudier cette question et de faire un rapport que le Chapitre, en séance plénière, eût examiné et discuté fut timidement proposée, puis écartée sans débat par

assis et levé. Après un court échange d'observations, le Vicaire général mit aux voix la question : Faut-il changer l'article de la Règle qui veut que le Supérieur général soit nommé à vie ou faut-il le maintenir ? A l'unanimité, le Chapitre répondit : *Standum regulae.* Et cette séance extra-capitulaire fut levée.

Dans les circonstances exceptionnelles où nous nous trouvions, ce vote avait une importance capitale. Le prestige de la première autorité venait de subir une éclipse au sein de notre Congrégation, était-ce l'heure de travailler à l'amoindrir encore ? Qu'en d'autres temps, la thèse du supériorat général à temps et non pas à vie eût été posée comme un beau thème de discussions spéculatives et exclusivement théoriques, théologiens et canonistes n'y auraient rien trouvé à redire. Mais à l'heure où nous étions arrivés, soulever ce débat était une maladresse et une faute. L'énergie avec laquelle le Chapitre posa la question préalable, écourta ou même écarta tout débat, répondit à la demande qui lui était posée par une protestation unanime d'attachement à nos traditions a rendu pour fort longtemps, sinon pour toujours, toute tentative de ce genre impossible. Il ne voulut pas d'un Supérieur général auquel on aurait pu dire : Vous êtes un découronné, un déchu, un flétri ; vos électeurs eux-mêmes n'ont pas eu confiance dans votre savoir-faire et dans votre prudence ; ils ont limité vos pouvoirs et dans leur étendue et dans leur durée. Dans la lignée des successeurs que Dieu a donnés à notre vénéré Fondateur vous ouvrez une série nouvelle, et comme Roboam, vous devez convenir que vous avez seulement recueilli une part de l'héritage de Salomon.

Nous mettons en relief et en pleine lumière ce grand

acte du Chapitre de 1906, nous nous arrêtons à en préciser le sens et la portée, afin que nos successeurs dans la Congrégation sachent bien ce que pensèrent leurs aînés. Notre famille a atteint l'âge adulte, puisqu'elle compte presqu'un siècle d'existence. Cinq papes, depuis Léon XII, ont approuvé ses Constitutions ; qui serait assez osé, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, pour trouver défectueux ce que l'Eglise et l'expérience proclament judicieusement et sagement fait ?

Après avoir accompli, dans la soirée du jeudi 20 septembre, ce grand acte de vigueur, de sagesse et de piété filiale, les membres du Chapitre se replongèrent dans le recueillement de la retraite pour se préparer immédiatement, sous le regard de Dieu, au scrutin du 23 septembre.

Un moment, à cause de la discussion dont nous venons de parler, on avait craint que l'élection du Supérieur général ne fût remise à une date postérieure. Quelques-uns, disait-on, affirment ce renvoi nécessaire ; d'autres, désorientés par ce faible germe de désunion, grain de sable auquel ils donnaient les proportions d'une montagne, semblaient s'y résigner. Mais l'immense majorité, estimant toute délibération inutile et dangereuse, jugeait que ce renvoi équivaudrait à un désastre moral. Qu'aurait-on pensé, dans l'Institut, si, au soir du 23 septembre, on n'avait pas reçu le télégramme annonçant que le bon Dieu, par l'intermédiaire du Chapitre, nous avait donné un père ? L'hésitation, si hésitation il y eut, fut de courte durée et les deux journées du vendredi et du samedi furent deux journées de réflexion, de consultations mutuelles, de prière confiante et persévérante.

Dès les premières heures du dimanche, il était visible à tous que le bon Dieu avait fait son œuvre.

Le dimanche 23 septembre, à 8 h. 1/2, toute la Communauté était réunie pour assister à la messe du Saint-Esprit célébrée par S. G. Mgr l'archevêque de Saint-Boniface. Quelques minutes après la célébration de la messe, les membres du Chapitre entraient dans la salle capitulaire où, sous le regard de la Vierge Immaculée, présidente de ce nouveau Cénacle, et près du cœur de notre vénéré Fondateur dont un fragment était dans une urne placée au milieu de la salle, ils procédèrent à l'élection qui allait donner à la Congrégation son cinquième Supérieur général.

Après la lecture du chapitre de nos saintes Règles qui a trait à cette élection, le scrutin s'ouvrit. Lentement, gravement, religieusement, chaque électeur jura, à haute voix, que le bulletin qu'il allait déposer dans l'urne portait le nom du religieux estimé par lui le plus digne de tenir le sceptre de l'autorité. Quand cet impressionnant défilé eut pris fin, le dépouillement des votes établit que l'amour de la Congrégation et de la Règle avait fait l'unanimité dans les esprits comme dans les cœurs.

Une salve d'applaudissements très nourris répondit à la formule officielle que, d'une voix ferme et manifestement joyeuse, le Vicaire général prononça : « *Ego, auctoritate Sedis Apostolicae et universae Congregationis, eligo et nomino Reverendissimum Patrem Augustum* LAVILLARDIÈRE *in Superiorem generalem missionariorum Oblatorum Sanctissimae et Immaculatae Virginis Mariae.* »

A cette explosion de joie universelle répondaient les larmes, disons mieux, les sanglots de l'élu. Il avait

cru, dans sa modestie, que pas un des électeurs ne penserait à sa personne et il se préoccupait de donner un autre père à la Congrégation, alors que presque tous ses frères avaient dit dans leur cœur : Notre père, c'est vous. L'émotion du nouveau Supérieur général était si vive que ses deux voisins durent l'aider à se lever au moment où le Vicaire général l'invita à venir réciter la formule de foi prescrite par Pie IV et à faire le serment de garder fidèlement les Constitutions. Si les oreilles entendirent malaisément les formules officielles prononcées d'une voix faible et étranglée par les larmes, tous les cœurs comprirent et se réjouirent. La Congrégation avait le Supérieur et le Père qu'elle désirait depuis de longs mois.

En déposant le faix bien lourd qu'ils portaient depuis le 25 janvier 1906, le Vicaire général et ses collaborateurs pouvaient s'approprier les paroles de Jean-Baptiste : « *Qui habet sponsam sponsus est : amicus autem sponsi qui stat et audit eum, gaudio gaudet propter vocem sponsi. Hoc ergo gaudium meum impletum est.* » (Joan, III, 29.)

En quelques paroles jaillies du cœur, le R. P. Baffie salue au nom de la Congrégation tout entière le nouveau Supérieur général. Les applaudissements unanimes, dit-il en substance, vont avoir leur répercussion dans les cinq parties du monde ; dans quelques heures, toute notre famille chantera le *Te Deum* et sera en fête. Les temps actuels sont durs ; mais les pertes matérielles que nous déplorons ne doivent pas affaiblir la confiance avec laquelle nous envisageons l'avenir. Le saint homme Job ne poussa pas un seul gémissement à l'annonce que ses domaines étaient incendiés ou ruinés, que ses immenses troupeaux avaient été

enlevés par les Sabiens ou détruits par le feu du ciel. Mais quand il apprit que ses fils étaient morts ensevelis sous les décombres de leur maison arrachée à ses fondements par un effroyable cyclone, il déchira ses vêtements, coupa sa chevelure, se prosterna dans la poussière et poussa ces rugissements de douleur qui ont traversé les siècles. Le patrimoine de la Congrégation a sombré dans un lamentable cataclysme, mais ses enfants sont tous debout, tous unis entre eux et à leur père, tous désireux de relever les ruines et de rebâtir sur un plan beaucoup plus vaste la maison paternelle détruite. Oublions le passé, ne pensons qu'à l'avenir, puisque Dieu nous permet aujourd'hui de renverser le mot de l'Ecriture et de dire : « A l'extrême douleur succède l'allégresse : *Extrema luctus gaudium occupat.* »

Le T. R. Père Général, dans l'attitude d'une victime placée sur l'autel du Sacrifice, tire de son cœur des paroles qui émurent toutes les âmes. La tâche qu'on lui a donnée à accomplir est immense, mais il a pour le soutenir le Cœur du divin Maître, la Vierge immaculée, l'intercession de notre vénéré Fondateur, et le Chapitre, cette élite de la Congrégation qui a donné un si bel exemple d'union fraternelle, d'amour de la Règle et de dévouement à la Congrégation.

Durant les agapes fraternelles qui réunirent tous nos Pères présents à Rome, Mgr Langevin prit la parole au nom du Chapitre général et de la Congrégation, pour exprimer au T. R. Père Général ce que tous nous voulons être pour lui. Le T. R. Père Général parla à son tour et charma toute l'assistance par la délicatesse des sentiments qu'il exprima dans quelques phrases de la plus éloquente simplicité.

L'œuvre du Chapitre reprit dès le lendemain et se poursuivit jusqu'au 10 octobre. Jamais encore, croyons-nous, les délibérations de nos assemblées capitulaires n'avaient eu une telle ampleur. Les religieux qui participaient au Chapitre étaient des hommes de Dieu, mais ils étaient aussi des hommes d'affaires. Ils savaient que si l'homme ne vit pas seulement de pain matériel que la terre fournit, mais encore et surtout du pain supersubstantiel qu'est la parole de Dieu, néanmoins nul n'est longtemps auditeur et surtout prédicateur de la parole sainte qu'à la condition de recevoir son pain quotidien et de le recevoir même dans cette large mesure que met la Providence à subvenir aux indigences des êtres créés.

Pour naître, s'alimenter et durer, les œuvres d'apostolat appellent également la rosée du ciel et le suc de la terre. Le Chapitre n'a pas perdu cet objectif de vue, et, dans l'ordre surnaturel comme dans l'ordre naturel, il a fait œuvre durable.

Ce n'est pas à nous à dire les premiers quelle œuvre a été accomplie durant les longues séances qui remplirent l'examen et la discussion des plus graves affaires. Une circulaire du chef vénéré de la famille les fera connaître à l'heure opportune. Nous nous bornons à constater un fait : la sollicitude du Chapitre pour le progrès moral et la consolidation matérielle de la Congrégation.

Durant les trois semaines qui s'écoulèrent, du 19 septembre au 10 octobre, le T. R. Père Général, Nosseigneurs les Evêques, nos Chefs de Missions virent les hauts dignitaires des Congrégations romaines. Partout, au Vatican près du Cardinal secrétaire d'Etat, comme aux Evêques et Réguliers ou à

la Propagande, ils reçurent le plus gracieux, nous pourrions même dire, le plus flatteur accueil. Le passage de nos Vicaires Apostoliques à Rome a grandement rehaussé le prestige de notre Congrégation. Durant ces derniers mois, on aurait pu redouter que certains hommes dont l'estime nous est particulièrement chère et précieuse n'eussent subi de fâcheuses impressions. Il n'en a rien été. Nous n'avons pas à rétablir notre bon renom de vertu et de zèle, mais seulement à le maintenir ; nous n'avons pas à renouer des traditions, mais à les conserver. Nul n'y manquera, se souvenant de la recommandation de l'Ecriture : « *Curam habe de bono nomine ; hoc enim magis permanebit tibi quam mille thesauri pretiosi et magni.* » (Eccli., XLI, 15.) Nous avons constaté, dans ces derniers mois, le bien fondé de cet oracle de la sagesse : La fortune peut disparaître, quand l'honneur demeure intact.

Le mardi 9 octobre, tous les membres du Chapitre eurent l'honneur, la joie et la grâce d'être admis à l'audience du Souverain Pontife. A dix heures du matin, ils entraient au Vatican par la porte de bronze, gravissaient l'escalier monumental qui donne accès à la cour Saint-Damase et, de là, se dirigeaient vers les appartements du Souverain Pontife. Après une station de quelques minutes dans la majestueuse salle du Consistoire, ils étaient introduits dans la petite salle du trône, non loin du cabinet de travail où se tient habituellement le Vicaire de Jésus-Christ.

Le T. R. Père Général fut reçu d'abord en audience privée. Il aurait voulu, conformément aux règles de l'étiquette romaine, demeurer à genoux durant toute l'audience. Mais le Souverain Pontife, de l'air le plus

affable et avec les paroles les plus gracieuses, l'invita, ou plutôt, le pressa de s'asseoir près de lui et commença un de ces entretiens familiers qui révélaient le cœur du Père sous la majesté du Pontife.

Pie X rendit témoignage au zèle apostolique de la Congrégation des Oblats, s'informa du Chapitre général, et félicita le T. R. Père Général de l'union, de la concorde et de l'esprit de charité qui avaient groupé toutes les intelligences et tous les cœurs.

Cet entretien terminé, le Saint Père entra dans la salle où étaient les membres du Chapitre. A son approche, tous les genoux fléchirent. Pie X avait le bon sourire d'un père qui revoit ses enfants après une longue absence. Il donna sa main à baiser et, arrivé devant les Evêques, il les compta à haute voix, comme s'il était fier d'être le Chef de tant de vaillants apôtres.

Après avoir donné sa main à baiser à tous les capitulants, le Souverain Pontife prit la parole, et, d'une voix forte, nette, prononça une courte allocution latine d'une forme si limpide que la pensée elle-même devenait transparente. Le Pape félicita d'abord le Chapitre de l'esprit d'union qui avait présidé à tous ses actes. Il fit des vœux pour que le succès surnaturel et aussi le succès humain accompagnent l'œuvre de nos missionnaires, puisque l'homme a besoin de consolations pour maintenir et fortifier son courage. Il recommanda instamment la charité : « *Omnia in charitate fiant.* » Après avoir formulé des vœux paternels pour la Congrégation et pour ses œuvres, il accorda à chacun des capitulants de précieuses faveurs spirituelles et termina par cette recommandation qui résume tous nos devoirs vis-à-vis de notre T. R. Père Général : « *Estote boni filii optimi Patris.* »

Tous les cœurs étaient joyeux, fortifiés, enflammés. Au sortir de cette audience, dont nul de ceux qui y participèrent ne perdra jamais le souvenir, le Pape, l'Eglise, les âmes et notre Congrégation étaient l'objet d'un amour plus ardent.

Le lendemain, 10 octobre, le Chapitre clôturait ses travaux par l'élection des Assistants et du Procureur général. Dans les circonstances actuelles, ces élections avaient une importance exceptionnelle et une signification qu'il serait superflu de faire remarquer. Les scrutins du 10 octobre comme ceux du 23 septembre apprirent que le Chapitre avait été, durant tout le cours de sa durée, comme la famille humaine pendant les années qui suivirent le déluge, « *labii unius et sermonum eorumdem.* »

L'œuvre accomplie, les ouvriers se séparèrent. Ils voulurent toutefois se ménager un jour de repos et de délassement à la maison de campagne du Scolasticat de Rome. Elle avait fait parler d'elle, pendant le Chapitre; beaucoup tenaient à la voir et à constater que la peinture qu'on leur en avait faite répondait à la réalité. Ils le constatèrent de leurs yeux. Fut-ce avec satisfaction ? Nous leur laissons la parole.

Les Scolastiques attendaient cette visite avec d'autant plus d'impatience qu'ils avaient éprouvé, reconnaissons-le, une vive déception. Nul d'entre eux n'avait été appelé à Rome pendant le Chapitre. On conçoit dès lors que le service des renseignements entre le Scolasticat de Rome et la maison de campagne de Roviano laissât énormément à désirer. Les nouvelles étaient rares, encore que les imaginations de vingt ans aient une vive puissance d'invention. Quelle joie eût procuré la réception d'un journal quotidien, même

quand il n'aurait pas multiplié les éditions ! Pour notre jeunesse, cet isolement fut un vrai supplice de Tantale; être si près de la source et ne pas pouvoir en approcher ses lèvres !

Ajoutons qu'elle tira noblement vengeance de la séquestration dont elle avait souffert. La réception faite aux membres du Chapitre ne fut nullement maussade, mais bien telle qu'on pouvait l'attendre des Benjamins de la famille. Les heures s'écoulèrent vité, surtout durant la séance récréative qui occupa la plus grande partie de l'après-midi. Nous n'osons pas affirmer que Schmalzgrueber ou Castropalao y trouvèrent leur compte. Mais les desiderata de ces vénérables anciens pesèrent peu dans la balance des appréciations ; tout le monde se déclara satisfait. Disons que tout le monde devait l'être.

La maison de Rome a maintenant repris son aspect habituel. Mais ceux qui l'habitent gardent précieusement le souvenir des hôtes qu'elle a abrités pendant trois semaines, et remercient Dieu de tout ce qu'il a daigné faire par eux au profit de notre si aimée Congrégation.

III

ADRESSE AU SAINT PÈRE

présentée par le T. R. Père Vicaire général
et les RR. Pères Assistants généraux,
au sujet des événements religieux en France.

Nous pensons que les lecteurs des « Missions » liront avec plaisir le texte même de cette adresse et la réponse élogieuse pour l'Institut qui l'a suivie presque courrier par courrier.

TRÈS SAINT PÈRE,

Le Vicaire général de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, et ses Assistants prennent la respectueuse liberté de déposer aux pieds de Votre Sainteté, en leur nom personnel et au nom de leurs confrères qui vivent en France, l'hommage de leur pieuse reconnaissance à l'occasion de l'Encyclique que Votre Sainteté a daigné adresser aux Archevêques et Evêques de France pour condamner l'inique loi qui, dans ce pays, livrait l'Eglise à l'oppression de l'Etat.

Expulsés, depuis quatre ans, des maisons qu'ils habitaient et d'où ils ne sortaient que pour évangéliser les peuples des campagnes; dépouillés de tous leurs biens, à ce point qu'ils n'ont plus, sur le sol de leur patrie, la libre disposition d'un pouce de terrain, nos religieux des provinces françaises poursuivent néanmoins, dans la mesure où ils le peuvent, les œuvres de leur sainte vocation.

Mais, s'ils ont vaillamment porté jusqu'à ce jour le poids de la persécution, s'ils n'ont jamais désespéré du relèvement religieux social de leur pays, ce n'est

pas toutefois sans quelque appréhension qu'ils jetaient leurs regards vers l'avenir.

Mais aujourd'hui que Pierre vient d'entrer en personne sur le champ de bataille pour prendre la direction du combat, aujourd'hui que les puissances infernales ont à lutter corps à corps contre celui qui a entendu l'éternelle Vérité et l'insurmontable Puissance lui dire : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les puissances de l'enfer ne prévaudront point contre elle », ils sentent leur espérance grandir, leur courage se fortifier, et ils saluent déjà la nouvelle victoire que l'Eglise va remporter parce que le Pape est l'immortel vainqueur.

Le mot d'ordre parti du Vatican fera l'union de tous les esprits et de tous les cœurs catholiques, et cette union, fruit de l'obéissance, amènera le triomphe.

Nos religieux, filialement soumis aux Evêques, travailleront dans la mesure de leurs forces au relèvement religieux de leur patrie, heureux d'apporter ainsi un secours, si faible qu'il soit, à l'Eglise persécutée, et une joie au cœur du Vicaire de Celui dont ils sont les humbles envoyés auprès des peuples.

Daigne Votre Sainteté agréer l'hommage de leur filiale obéissance et bénir leur obscur et fructueux ministère!

Qu'elle daigne bénir aussi les Supérieurs de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée qui, humblement à genoux, osent se dire,

de Votre Sainteté,

les fils très soumis et très obéissants.

Signé : E. BAFFIE, *O. M. I., vic. gén.*
CH. TATIN, N.-S. DOZOIS, S. SCHARSCH,
Assistants généraux.

Rome, 20 août 1906.

Voici la traduction de la réponse que nous faisons suivre du texte original en italien :

Au Très Révérend Père Vicaire Général
de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

L'affectueuse adresse que votre révérendissime Paternité ainsi que ses Assistants a fait parvenir au Saint Père montre bien par quel attachement dévoué la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée se sent liée, surtout à l'heure de l'épreuve, à l'auguste personne du Vicaire de Jésus-Christ.

Cet hommage ne pouvait donc pas manquer d'être agréé par l'auguste Pontife qui, en retour, honore des sentiments de sa bienveillance votre très méritant Institut.

Et le Saint Père, en même temps qu'il exprime ses remerciements, accorde, avec effusion de cœur, à votre Paternité, à ses Assistants et à toute la Congrégation, la Bénédiction Apostolique.

Je profite de cette occasion pour me dire avec de sentiments de sincère estime,

de votre révérendissime Paternité,
le très affectionné dans le Seigneur,

RAPHAEL, cardinal MERRY DEL VAL.

Rome, 22 août 1906.

RMO PADRE,

L'affettuoso indirizzo che la P. V. Rma, insieme ai suoi Assistenti, faceva pervenire al Santo Padre, ben manifesta il devoto attaccamento onde la Congregazione degli Oblati di Maria Immacolata sentesi

stretta, sopratutto nell' ora del dolore, all' augusta Persona del Vicario di Gesù Cristo. E però l'omaggio non poteva non riuscire accetto all' augusto Pontefice, che contraccambia al benemerito Istituto i sensi della sua benevolenza. Mentre pertanto Egli ringrazia, con effusione di cuore imparte a V. P, ai suoi Assistenti ed a tutta la Congregazione l'Apostolica Benedizione.

Mi valgo poi dell' incontro per dichiararmi con sensi di sincera stima

di V. P. Rma
Affmo nel Signore.

R. card. MERRY DEL VAL.

Roma, 22 Agosto 1906.

Rmo P. Vicario Gen. della Cong. degli Oblati
di Maria Immacolata.

PROVINCE DU CANADA

Le Congrès des Américanistes.

Nous devons le compte rendu suivant à l'obligeance du R. Père Morice, *O. M. I.*, bien connu des lecteurs des « Missions » pour les savants rapports qu'il a publiés sur les anciennes peuplades du Nord-Ouest canadien.

Le Congrès dont il est question ici — est-il besoin de le dire — est un Congrès scientifique ; il n'a de commun que le nom avec les tenants de l'américanisme considéré comme doctrine religieuse et qui n'était autre qu'un libéralisme outré et, par conséquent, erroné.

Les savants réunis en ce Congrès n'étaient pas tous des catholiques, ni même des hommes exempts de préjugés contre notre sainte religion : certaines accusations en font foi.

Nous avons lieu, toutefois, de nous réjouir que nos Pères et le R. P. Morice en particulier, suivis d'ailleurs de la grande majorité des congressistes, aient imposé silence aux calomnies de l'impiété et du fanatisme. Voilà pourquoi nous n'avons pas voulu faire paraître ce rapport sans en indiquer l'auteur, encore que celui-ci nous ait demandé de taire son nom.

Tous les Oblats seront heureux de le féliciter d'avoir vengé publiquement les droits de la vérité, de la civilisation et de la vraie foi.

***

Le Congrès international des Américanistes vient de tenir la quinzième série de ses sessions à Québec, la capitale du Bas-Canada. La cité de Champlain, en sa qualité d'une des plus anciennes villes du Nouveau Monde, méritait évidemment l'honneur de recevoir dans ses murs les savants distingués qui s'occupent des aborigènes de l'Amérique. La manière dont elle les accueillit et les traita pendant leur séjour sur les rives du Saint-Laurent démontre encore, s'il en était besoin, combien judicieux était le choix qu'on avait fait d'elle pour cette importante réunion.

La séance d'ouverture s'ouvrit le matin, 10 septembre, par un discours de bienvenue lu par Sir Louis Jetté, gouverneur de la province et, comme tel, représentant de Sa Majesté Britannique. Son premier ministre, M. Lomer Gouin, le suivit au nom de son gouvernement, puis M. G. Garneau, maire de la ville, dit en termes excellents combien fière était la vieille cité qu'il représentait de l'honneur qui lui était fait et combien elle tenait à rendre la visite des Américanistes aussi agréable que possible.

Mgr Laflamme, le savant et si modeste doyen de la Faculté des Sciences à l'Université Laval et le principal organisateur du quinzième Congrès, donna alors un compte rendu succinct de ce qui avait été fait en vue d'en assurer le succès. Puis on procéda à l'élection des officiers, avec le résultat suivant :

Président : Dr R. Bell, d'Ottawa. Vice-présidents : Monseigneur Laflamme, de Québec ; M. David Boyle, de Torento ; professeur L. Lejeal, de Paris ; professeur Seler, de Berlin ; M. le marquis Doria, Italie ; Señor Leopoldo Batrès, Mexique. Secrétaire : Dr Dionne, de Québec. Secrétaires adjoints : Comte de Périgny, Dr Melver, N. Levasseur et E. Rouillard. Trésorier : A. Gagnon.

Conseil : M. Kleczkowski, consul général de France ; Dr C. Hartmann, de Pitsburg ; J. Leclerc, de Belgique ; Dr F. Boas, professeur à l'Université de Colombie, aux Etats-Unis ; le Dr Ehrenreich, de Berlin ; l'hon. B. de la Bruère, Canada ; Señor Santiago Serra ; Dr Haddon, de Cambridge, Angleterre ; M. Cyrille Tessier, de Québec ; J.-E. Roy ; A.-F. Chamberlain, professeur à l'Université Clark, Worcester, Etats-Unis.

Somme toute, on peut dire que la France, la Belgique, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Allemagne, l'Italie, les Etats-Unis, la Guyane anglaise, le Guatémala et le Mexique étaient, avec le Canada, représentés au Congrès. Les gouvernements français et mexicain y avaient même des délégués officiels. Une circonstance caractéristique, qui s'accordait bien avec le ton si éminemment catholique de la bonne ville de Québec, fut la grande proportion des ecclésiastiques dans cette savante assemblée. Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque, avec son vicaire général et un nombreux personnel de dignitaires et de simples prêtres, s'y trouvaient en compagnie de Pères Franciscains, Dominicains, Jésuites et Oblats de Marie Immaculée, missionnaires pour la plupart chez ces mêmes Indiens dont le Congrès se proposait de discuter l'origine, les mœurs et coutumes, les arts, la mythologie et les langues.

Aux termes du programme, chaque jour comptait deux séances, qui se tenaient dans la grande salle du Palais Législatif gracieusement mis à la disposition des congressistes par le gouvernement de la province. Seuls le mercredi et le samedi n'eurent qu'une réunion pour des raisons qu'on verra plus loin.

Les travaux de l'assemblée commencèrent dans l'après-midi du lundi 10 septembre par la lecture d'un essai aussi remarquable par l'élégance de la forme que par la solidité du fond, dû à la plume de M. Adj. Rivard, professeur à l'Université Laval, de Québec. Ce travail, intitulé « Les dialectes français au Canada », avait pour but d'expliquer l'origine des canadianismes les plus communs et d'assigner la véritable cause de l'unité finale du parler franco-canadien.

Le R. P. Morice, *O. M. I.*, missionnaire chez les Dénés de la Colombie Britannique, en prit occasion pour protester contre la ridicule prétention d'une foule de gens qui ne voudraient voir dans ce parler qu'un patois informe. Le Révérend Père alla même jusqu'à déclarer qu'il ne connaissait, en dehors des villes de France, aucun pays où l'on parlât un français plus pur, à moins que ce ne fût en Touraine et dans les environs de Paris. Suivit une dissertation du Dr A.-F. Chamberlain sur le vocabulaire de la langue franco-canadienne qui provoqua une petite critique de détail de la part du P. Morice, laquelle fut bientôt relevée par d'autres membres du Congrès. Puis vint une savante conférence du professeur E.-L. Stevenson, des Etats-Unis, sur la plus ancienne cartographie du Nouveau Monde. De nombreuses cartes antiques aidaient le savant Américain dans sa tâche quelque peu ardue.

Plusieurs autres travaux furent alors lus uniquement par leurs titres, à défaut des auteurs absents, et la même formalité se renouvela à chaque séance.

Le soir du même jour, deux conférences sur les excavations dans le Teotihuacan et sur la topographie huronne respectivement réunirent un bon nombre de congressistes dans une salle spéciale où M. Batrès, du Mexique, donna, par de nombreuses projections lumineuses, une excellente idée de l'état actuel des fouilles dans cette région. Tout intéressantes que furent ces représentations, elles n'en eurent pas moins le désavantage, à cause de la longueur

du temps qui y fut consacré, d'empêcher le R. P. Jones, *S. J.*, de lire en entier son savant travail sur la topographie de l'Huronie et l'identification des villages hurons et petuns qui existaient à l'époque des Missions des Récollets et des Jésuites. Le savant archiviste du collège Sainte-Marie, à Montréal, s'est acquis dans ces questions une compétence que personne ne peut lui contester.

Mardi matin, conférence du Dr E. Seler, de Berlin, sur « Deux spécimens de la collection Sologuren, Oaxaca. » Ce savant est un véritable enthousiaste, et ses vigoureuses remarques au cours du Congrès ne contribuèrent pas peu à entretenr la vie dans ses travaux. M. Alphonse Gagnon, de Québec, lut ensuite une étude de forme irréprochable sur l'origine de la civilisation chez les Indiens de l'Amérique centrale, qui occasionna une légère critique quant au fond de la part du professeur Lejeal, de Paris. Vinrent alors de longues remarques sur « quelques restes d'anciennes formes dans la culture des Mayas du Yucatan et des Lacandones de Chiapas », par M. A. Tozzer, suivies d'un essai du Dr G.-G. Mc Curdy sur l'Armadillo dans l'art de Chiriqui.

Dans l'après-midi, le professeur Lejeal entretint longuement ses auditeurs de la question calchaquie, après quoi le Dr Chamberlain fut plus bref dans ses remarques sur les stocks linguistiques de l'Amérique du Sud, dans lesquelles étaient incorporées les dernières données de la science relativement à cette question encore si peu avancée. Mais, pour la masse des assistants, le plus intéressant travail de la séance fut incontestablement le mémoire sur la condition sociale des Ten'a (Dénés), par le R. P. Jetté, *S. J.*, fils du gouverneur de la province de Québec, actuellement missionnaire en Alaska. Le Rév. Père présenta dans ses sauvages le type le plus parfait, et à la fois le plus illogique, de l'anarchiste qui n'obéit à personne et est pourtant l'esclave de tout le monde, puisqu'il se laisse constamment mener par l'opinion publique.

On pourrait presque dire que la séance du mercredi 12 septembre fut consacrée à l'élucidation par voie théorique et pratique de la question de la musique chez les Indiens du Nouveau Monde. Tout d'abord, M. Ernest Gagnon, de Québec, présenta au Congrès quelques pages sur la musique des indigènes du Canada, dans lesquelles l'état de transition ou même de parfaite transformation des sauvages de l'Est se reflétait malheureusement trop.

Puis vint un trio de conférences par des dames américaines. Pour commencer par la dernière, Mlle Angèle de Cora, non pas une noble espagnole comme on pourrait le croire, mais une simple Indienne avec une faible proportion de sang blanc dans les veines, lut une étude sur les encouragements à donner aux arts indigènes qu'on aurait appréciée si la lectrice eût pu se faire entendre. C'était comme un résumé de ses propres expériences à l'école supérieure de Carlisle, en Pensylvanie, où elle est institutrice chez les jeunes sauvages et sauvagesses qu'on y a réunis. Mlle Natalie Curtis l'avait précédée dans une conférence fort bien présentée sur le chant indien et sa place dans la vie aborigène. Indépendamment de ses explications qui ne manquaient pas de valeur, cette demoiselle gratifia le Congrès d'échantillons de chants religieux, guerriers, domestiques et cérémoniaux. Le R. P. Morice, qu'avait profondément remué l'audition du premier — un hymne navaho — à cause de la parenté ethnique des Indiens qui en étaient les auteurs avec ses propres Dénés du Nord, ne put s'empêcher de donner, à la demande du Congrès, un chant dénotant la sauvagerie et l'extrême rudesse des indigènes hyperboréens.

C'est alors que se produisit un incident qui ne fut pas sans faire impression sur les congressistes et les assistants accourus pour les entendre.

Le premier membre du trio féminin déjà mentionné, Mme Charlotte Mason, avait cru devoir condamner, au cours d'un écrit d'ailleurs remarquable par la profondeur

de ses conceptions, la conduite des missionnaires qui, disait-elle en substance, avaient enlevé à l'Indien ses notions esthétiques et morales pour les remplacer par des idées auxquelles il ne pouvait se faire et qui le laissaient à la merci de ses passions, tout en le crétinisant au point de vue de l'art.

Le Dr Haddon, qui siégeait alors temporairement au fauteuil présidentiel, eut la malencontreuse idée d'appuyer hautement ces déclarations de la conférencière, sur lesquelles M. le Dr Bell, grand président du Congrès tout entier, voulut encore renchérir.

Il n'en fallait pas davantage pour faire lever le R. Père Morice qui, dans des paroles émues et quelque peu retentissantes, fit remarquer que dans ces questions touchant la démoralisation actuelle de l'Indien, on mettait à tort le missionnaire en avant. On semblait oublier le marchand de whisky et le blanc sans principes qui s'introduisait furtivement dans la « *tepee* » (cabane sauvage), pour déshonorer la femme et ruiner la famille. « Vous voudriez, ajouta le missionnaire, convoquer les Indiens de l'Est aux fêtes destinées à célébrer le troisième centenaire de la fondation de cette ville. Ne savez-vous pas que, sans l'action du missionnaire catholique, au lieu de tribus entières qui peuvent encore prendre part à ces fêtes, vous n'auriez plus que la mémoire d'une race éteinte à évoquer ? »

Cette chaude protestation, reçue par un tonnerre d'applaudissements, fut immédiatement suivie de marques d'assentiment non équivoques de la part de deux protestants éminents et, après la séance, de chaleureuses félicitations et assurances de sympathie d'une foule d'autres congressistes. En raison de l'importance des premières au point de vue catholique, nous les transcrivons ici dans leur idiome original et telles que les orateurs eux-mêmes les ont notées depuis.

L'honorable N. Darnell Davis, Commandeur de l'Ordre

des saints Maurice et Georges, délégué de la Guyane anglaise, s'exprima ainsi :

« Les vues exposées par quelques membres du Congrès « semblent concorder avec le sentiment exprimé dans les « lignes suivantes :

« Si j'étais un casoar
Et vivais à Tombouctou,
Je mangerais le Missionnaire,
Lui et son livre de prières. »

« Le docteur Haddon a dit que le Rajah de Sarrawak « avait condamné la chasse à l'homme. Bien ; les mission- « naires français, eux, ont changé les Indiens du Nord de « l'Amérique de cannibales en non-cannibales. Et me trou- « vant moi-même dans le pays de Jogues, de Brébœuf « et d'autres héroïques missionnaires, je tiens à rendre « témoignage des services qu'ont rendus les Missionnaires « en civilisant les Indiens (1). »

A son tour, le Dr Chamberlain, des Etats-Unis, ajouta :

« La question des Missionnaires, me semble-t-il, se « résout d'elle-même. Il y a (en effet) missionnaires et « missionnaires. Certainement, ne font pas partie de cette « catégorie dont il y a lieu de se plaindre ceux qui

(1) Texte anglais :

« The views expressed by some Members of the Congress appeared to approve of the sentiment embodied in the lines :

« If I were a Cassowary,
And lived in Timbuctoo,
I would eat the Missionary,
And his hymn book too. »

Dr Haddon had said that the Rajah of Sarrawak had put down head hunting. — Well, the French Missionaries had converted the North American Indians from being cannibals into becoming non-cannibals. Finding himself in the country of Jogues and Brébœuf and other heroic Missionaries, Mr Darnell Davis said he desired to testify to the services rendered by the Missionaries in civilizing the Indians. »

« honorent le Congrès de leur présence, car non seulement « ils ont converti les Indiens par leurs travaux, mais « encore ils ont largement contribué à accroître les trésors « de la science. Qu'il me soit permis de féliciter le « R. P. Morice, en particulier, qui se trouve ici, de la part « qu'il a prise aux travaux de ce Congrès, et de l'assurer « du respect et de la considération que sa vie de dévoue- « ment comme missionnaire et ses précieuses études « anthropologiques sur les Dénés lui ont conciliés et dans « le monde des savants et dans le monde en général. Ses « nombreux amis et correspondants sont heureux de le « connaître maintenant en personne comme ils le connais- « sent déjà par ses écrits (1). »

Enfin le président du Congrès se leva lui-même pour déclarer que ses remarques visaient une tout autre classe de gens que les missionnaires catholiques.

Jeudi matin, après la présentation d'un crâne préhistorique trouvé dans les ruines du Mexique par M. Leopoldo Batrès et quelques observations sur l'artificialité probable de sa dépression occipitale, — qui n'étaient point inscrites au programme — le Dr Ales Hrdlicka, de Washington, entretint longuement le Congrès de diverses reliques anthropologiques dans lesquelles certains savants voudraient voir

(1) Texte anglais :

« This missionary question, it seem to me, settles itself. There are missionaries and missionaries. Those who have honored this Congress with their attendance are surely not of the sort complained of for not only have they blest the Indians by their labors, but they have also contributed largely to the fund of scientific knowledge. We have with us in particular Father Morice, and I may be permitted, perhaps, to congratulate him upon his participation in the labors of the XVth International Congress of Americanists and to assure him of the respect and admiration, which his life of devotion as a missionary and his valuable anthropological studies of the Dénés have gained for him both in the realm of science and in the world at large. His many friends and correspondants are only too glad to know him *de visu* as well as through his writings. »

des vestiges d'un homme plus ancien que celui qui occupe maintenant notre globe, après quoi le P. Morice lut un assez long mémoire sur le rôle de la femme chez les Dénés, qui fut écouté avec la plus grande attention. Le Dr Boas parla alors de quelques desiderata dans les études ethnographiques concernant les aborigènes du Canada. Puis le P. Hugolin, O. F. M., lut un court travail sur l'idée spiritualiste et l'idée morale chez les Chippowas. Tout en admettant avec le conférencier que l'expression si connue *Kitchi Manitou*, « grand esprit », était d'origine comparativement récente, le P. Morice montra par l'exemple de ses propres Dénés de l'extrême nord-ouest que les indigènes n'en possédaient pas moins la notion d'un Etre Suprême, et que l'idée de sanction après la mort ne leur était pas tout à fait étrangère, contrairement aux insinuations du R. Père Franciscain.

Dans l'après-midi, lecture d'un savant travail du Dr J. E. Roy, de Lévis, sur les principes de gouvernement chez les Indiens du Canada. Cette étude, qui témoignait de connaissances en droit et de recherches sociologiques peu communes, aurait pu être reçue comme parfaite sous une toute petite réserve, qu'on n'aurait pas manqué de formuler si M. Batrès, qui présidait momentanément, avait accordé pour les commentaires sur les conférences ou mémoires les cinq minutes permises par le règlement. Après avoir montré la gradation de l'organisation sociale des peuples du Nouveau Monde à partir de l'anarchisme des Esquimaux jusqu'à la république autoritaire des Iroquois, le savant auteur montait un degré plus haut et présentait, sur la foi de Chateaubriand, le sachem des Natchez comme le frère du soleil, jouissant du droit de vie et de mort sur ses sujets. L'auteur du *Génie du Christianisme* avait sans doute ses qualités comme écrivain ; mais on ne peut plus le citer comme autorité en ce qui concerne les sauvages de l'Amérique.

Le R. P. Pacifique, missionnaire capucin à Restigouche,

continua la séance par « quelques traits caractéristiques de la tribu des Micmacs », qui provoquèrent une petite critique de la part du R. P. Lemoine, Oblat de Marie Immaculée et missionnaire chez les Algonquins, relativement à l'étymologie des mots Ottawa et Tadoussac, ainsi que de courtes remarques par le Dr Roy sur les véritables limites de l'Acadie. Les objections de ce dernier furent traitées avec autant de savoir et de courtoisie par le fils de saint François que l'historien canadien en avait mis dans ses observations, où perçait la science du parfait érudit. Vint ensuite un beau travail du même P. Lemoine sur le génie de la langue algonquine, que l'heure avancée ne permit malheureusement pas de donner en entier.

La journée du vendredi fut également bien remplie. A lui seul, l'infatigable Dr Edouard Seler, de Berlin, y prit quatre fois la parole sur des sujets apparentés et touchant à son champ de prédilection, l'art dans les ruines et les monuments, lapidaires ou autres, du Mexique.

L'abbé G. Forbes traita des Iroquois modernes, tandis que l'abbé Rousseau, de Montréal, introduisait au Congrès la question des Hochelagas, et que le professeur Boas esquissait les grands traits de la grammaire ponca. D'un autre côté, M. N.-E. Dionne, docteur ès lettres et bibliothécaire de la législature de Québec, régalait ses auditeurs d'une dissertation soignée sur les langues sauvages du Canada et l'oraison dominicale, au cours de laquelle il faisait ressortir les difficultés inhérentes à la reddition des idées abstraites dans les dialectes aborigènes de l'Est, et par suite les divers changements que les missionnaires avaient apportés avec le temps à leurs traductions de cette prière.

Les travaux de ces assises scientifiques se terminèrent le samedi 15 septembre. La séance fut ouverte par quelques pages du professeur W. Hough, de l'Institution Smithsonienne, Washington. Bien que peu entendues de la plupart des congressistes, certaines de ses remarques n'échappèrent pas à l'attention de l'abbé L. Lindsay, directeur de la

Nouvelle France. Le savant américain ayant donné en plein dans les théories évolutionnistes de Darwin, alla jusqu'à étayer ses raisonnements du texte de l'Ecriture *omnis homo fenum*. C'est alors que le prêtre distingué, auquel on doit plusieurs ouvrages de grande valeur, repoussa au nom de sa conscience et de celle des catholiques présents les assertions hétérodoxes de M. Hough.

Un abbé parisien, domicilié à Montréal, lut alors des adaptations poétiques des légendes algonquines remarquables, naturellement, plus par leurs grâces littéraires que par leur science. Enfin, le R. P. Morice se permit de regretter au nom des philologues l'absence de deux conférenciers inscrits au programme comme devant lire des études de caractère similaire, à savoir sur l'importance de l'unité phonétique et l'opportunité d'une conférence à tenir en vue d'adopter un alphabet universel. Le missionnaire, faisant allusion à celui qui avait été proposé il y a quelques années par feu le maj. Powell, de l'Institution Smithsonienne, affirma qu'il ne pouvait rendre certains sons très importants des idiomes dénés, et donnait lieu par ailleurs à des textes d'une apparence pour le moins étrange. Il exprima le vœu que, à l'occasion de la proposition d'un alphabet, ceux qui étaient le plus intéressés à la question et jouissaient d'une compétence toute particulière en cette matière, c'est-à-dire les missionnaires, fussent dûment consultés.

Les travaux du Congrès se terminèrent par de nombreux votes de remerciements aux différents partis qui en avaient assuré le succès et par une proposition finalement reçue, mais non pas sans de bruyantes protestations, qui tend à étendre de deux à trois ans après les sessions de 1908 le laps de temps qui doit s'écouler entre chaque convocation de ce corps savant. La motion n'est que conditionnelle et, pour avoir force de loi, elle devra recevoir la sanction du prochain Congrès, lequel se tiendra dans la ville de Vienne, en Autriche.

Ce compte rendu ne serait pas complet sans une mention toute spéciale des fêtes données aux congressistes par diverses personnes ou corporations de Québec. Ce fut d'abord un *garden party* donné dans l'après-midi du mercredi par Lady Jetté, à Spencer Wood, résidence officielle du Gouverneur de la province. Ensuite une splendide soirée aux salons et jardins de l'Université Laval illuminés *a giorno* pour la circonstance.

Le vendredi soir, ce fut une fête de nuit au Kent House, tout près des fameuses chutes de Montmorency, qui fut offerte par le maire et les autorités municipales de la ville. Le lendemain, les congressistes partirent pour une excursion au lac Saint-Joseph, et le dimanche après midi, la plupart d'entre eux se transportaient au Cap Tourmente, sur le « Saint-Laurent », un peu en deçà du fameux sanctuaire de sainte Anne de Beaupré, la grande thaumaturge du Canada non moins que de la Bretagne, où le train s'arrêta suffisamment pour permettre une bonne visite à la « mère de notre Mère. »

A la campagne de l'Université Laval, près du Cap Tourmente, une hospitalité toute française signala la réception qui fut faite aux nombreux congressistes qui s'y étaient rendus. Enfin, la journée entière du lundi 17 septembre fut passée sur le majestueux « Saint-Laurent », aux frais du gouvernement fédéral du Canada.

Bref, on peut dire que le quinzième Congrès des Américanistes fut un succès. D'aucuns auraient peut-être souhaité un peu plus de dignité et d'expérience du gouvernement de pareilles assemblées dans certains présidents des séances ; mais il est incontestable que la majorité des mémoires qui y furent lus étaient, comme valeur scientifique, au-dessus de la moyenne, et l'esprit le plus prévenu ne peut nier que les missionnaires catholiques y aient fait bonne figure.

A.-G. Morice, *O. M. I.*

Rapport présenté au Chapitre Général de 1906

Sur la seconde Province d'Amérique, comprenant le Sud-Ouest des Etats-Unis et le Mexique.

Rome (Italie), Septembre 1906.

Mon Très Rév. Père Général,

Mes bien chers et vénérables seigneurs et Pères Capitulaires,

La seconde Province américaine, née d'hier, n'a guère eu le temps de se distinguer et de remporter des victoires qui pourraient exciter l'admiration et mériter les louanges de nos vénérables capitulaires. A l'époque de sa séparation de sa chère sœur aînée, on ne l'a pas chargée de précieux cadeaux ; on ne lui a pas dit : « Allez ! voici un riche patrimoine, tout ce qui vous est nécessaire pour les besoins de quelques années. » Non, jeune et active, ayant déjà comme principale ressource une confiance inébranlable dans l'avenir et temporel et spirituel de la partie de la vigne du Seigneur que sa mère la Congrégation lui confiait, et surtout convaincue que la gloire de Dieu et le salut des âmes étaient en jeu, notre jeune province est entrée dans sa vie propre sans dot, il est vrai, mais aussi sans craintes et sans soucis. N'avions-nous pas, pour nous encourager, les glorieux faits d'armes de missionnaires, bons, pieux et zélés qui, durant plus d'un demi-siècle, avaient évangélisé, au prix de leurs sueurs et de leur sang, les pauvres habitants de ces parages ? N'avions-nous pas déjà, au Ciel, un bon nombre d'Oblats, martyrs de leur zèle et de leur dévouement, qui ne cessaient de prier

afin que le bon Dieu augmentât au plus tôt le nombre d'ouvriers dans cette moisson si abondante ?

Plaçant toute notre confiance en Dieu, nous rappelant la devise de notre chère Congrégation : « *Evangelizare pauperibus misit me* », et surtout nous plaçant sous la protection spéciale de notre Mère et Patronne, la Vierge Immaculée, nous avons commencé à faire l'histoire de la seconde Province américaine.

L'existence de notre province date du 2 octobre 1904. Avant sa création, il y avait dans la région qui est maintenant notre province *trois maisons* : Sainte-Marie, à San Antonio, avec un personnel de 3 Pères ; Brownsville, avec 6 Pères et 4 Frères convers ; et Puebla (Mexique), avec 4 Pères et 4 Frères convers. De plus, il y avait *cinq résidences* ayant en tout un personnel de 12 Pères et 3 Frères convers. Il y avait donc, sous la juridiction directe du R. Père Provincial de tous les Etats-Unis, 25 Pères et 11 Frères convers dans notre région.

Il faut ajouter à ce nombre les Pères et Frères attachés au scolasticat-séminaire qui dépendaient alors directement de l'Administration générale, c'est-à-dire 5 Pères et 2 Frères convers. Le personnel total était donc de 30 Pères et de 13 Frères convers.

Nous devons des remerciements spéciaux à l'Administration générale et surtout à notre bon Père Protecteur, le vénérable P. Tatin, premier assistant général, de tout l'encouragement qu'on a bien voulu accorder à notre Province. Nos supérieurs majeurs ont bien compris que les conditions de ce grand pays du Texas sont tout à fait exceptionnelles. Nous sommes, depuis quatre ou cinq ans, entourés d'une atmosphère de progrès (ce que les Américains appellent du « go ahead ») qui exerce un effet presque hypnotique sur tous ceux qui visitent ce pays.

Il faut bien se rappeler que l'Etat du Texas est un vrai royaume. Avec une étendue de 274.356 milles carrés, il est,

à lui seul, un tiers plus vaste que la France et deux fois et demie l'étendue de l'Italie. Son climat est des plus salubres. C'est à cela, sans doute, ajouté à la bienveillance de nos supérieurs majeurs, que nous devons l'accroissement assez considérable qui s'est fait dans notre personnel.

La moisson qui nous attend dans le sud-ouest des Etats-Unis n'est plus la même que celle que récoltaient nos devanciers. Alors, tous leurs efforts étaient dépensés à travailler parmi les pauvres Mexicains qui vivaient assez misérablement au bord du Rio-Grande. Le jeune missionnaire n'avait qu'à se perfectionner dans la connaissance de la langue espagnole, et il pouvait faire face à tous les besoins. Aujourd'hui tout est changé. Sans doute, nous avons toujours sous nos soins les pauvres missions mexicaines qui sont une source de grandes consolations à plus d'un missionnaire Oblat. Jamais nous ne perdrons de vue que l'aurore de notre existence dans ce pays a été passée à évangéliser ces pauvres Mexicains que les troubles politiques de leur pays, ou d'autres raisons, avaient forcés de trouver un refuge du côté américain de la « grande rivière. » — Mais d'autres conditions existent de nos jours. Un fort courant d'immigration se dirige vers le sud-ouest des Etats-Unis, surtout depuis cinq ou six ans. Des milliers de colons polonais, bohémiens, et surtout allemands, nous arrivent d'Europe chaque année. Disons, entre parenthèse, que le nombre des émigrants aux Etats-Unis, l'année dernière, a dépassé un million.

Les Américains, dont le flair pour un « avantage matériel » n'est pas égalé, s'emparent des immenses terrains du Texas qui, autrefois, ne servaient que comme pâturages pour jusqu'à 10 millions de bestiaux, et ils y établissent des milliers de colons chaque année. Il se forme donc continuellement de nouveaux centres et ceux qui existaient déjà sont augmentés. La population du Texas, qui était de 800.000 âmes en 1870, est maintenant de 4 millions,

c'est-à-dire cinq fois plus qu'elle n'était il y a trente-cinq ans. Mais aussi, il faut bien se rappeler que le Texas seul peut facilement fournir la subsistance à au moins 20 millions d'habitants, ce qui est le quart de la population actuelle des Etats-Unis.

Ce nouvel état de choses a créé des besoins spéciaux. Nosseigneurs les Evêques des quatre diocèses du Texas étaient à peine préparés pour faire face à ces besoins. C'était pour nous, les Oblats, qui étions sur les lieux, une bonne occasion de nous fortifier en acceptant quelques nouveaux postes que l'on nous offrait où que, quelquefois, nous demandions. Le « demandez et vous recevrez » de l'Evangile se vérifie, même au Texas. A la demande de Mgr Verdaguer, nous acceptons un magnifique poste pour deux Pères, un de langue anglaise et l'autre de langue espagnole. A notre demande, nous entrons dans la magnifique ville épiscopale du diocèse de Dallas où nous avons la charge de tous les Allemands catholiques de la ville. Dans l'espace de neuf mois, nous y avions une église et une magnifique école coûtant 100.000 francs, construite par les Sœurs de la Divine Providence. Dallas, la ville épiscopale, nous l'espérons, deviendra un jour un centre pour nos missionnaires allemands. A la demande de Mgr Forest, évêque de San Antonio, nous acceptons la résidence de Saint-Hedwig, un grand centre polonais, à laquelle est attachée une mission allemande. De plus, Monseigneur nous demande de nous charger de la direction de six comtés (ou départements) dans la partie nord de son diocèse. Chaque comté a un chef-lieu où se trouvent quelques familles catholiques. Ces postes sont éloignés les uns des autres d'à peu près 60 kilomètres. Cette distance est parcourue par le moyen d'une diligence. Ceci est réellement un travail d'apôtre, un travail de missionnaire Oblat. Avant longtemps, le chemin de fer qui parcourt maintenant presque toutes les parties du Texas rendra ce travail moins pénible. Là où nous n'avons aujourd'hui

que deux Pères, dans quelques années nous aurons assez de travail pour dix.

Il ne nous fallait pas oublier que nous n'avions qu'une fondation isolée au Mexique, le Colegio Pio de Artes y Oficios, à Puebla, où cinq Pères et six Frères convers font un travail très consolant et fructueux. Depuis le commencement de la nouvelle province, l'on a fait plusieurs vains efforts pour obtenir la permission de nous établir à Mexico, la capitale de la République Mexicaine, ayant une population d'au moins 400.000 âmes. Ce n'est que tout récemment que nos efforts ont été couronnés de succès et si les Supérieurs Majeurs approuvent les décisions de notre Conseil provincial, nous aurons, dès maintenant, assez de travail pour occuper trois Pères dans cette ville qui est pour le Mexique ce qu'est New-York pour les Etats-Unis.

Dans plusieurs de nos missions, il y a des fidèles de langue espagnole et anglaise. L'expérience nous a prouvé qu'il est presqu'impossible de faire le bien comme nous le voudrions, en réunissant les deux nationalités dans la même chapelle ou église. C'est pourquoi nous nous efforçons le plus possible de construire des chapelles distinctes. A Del Rio, nous venons de terminer une grande église pour les Mexicains. Elle est située dans leur quartier de la ville. Les Américains gardent l'ancienne église et contribuent à la construction de la nouvelle.

A Brownsville, on fait des efforts pour réussir à bâtir une église séparée pour les Américains. A Uvalde, on doit commencer immédiatement la construction de deux chapelles, une pour les Mexicains et l'autre pour les Américains. Ceci nécessitera l'érection d'une nouvelle résidence à Uvalde où deux Pères trouveront un gros travail puisque cinq ou six missions sont attachées à cette résidence.

A la veille de mon départ pour Rome, Sa Grandeur Mgr Dunne, évêque de Dallas, nous demandait de bien vouloir nous charger dans son diocèse d'une mission bohémienne et de plusieurs missions mexicaines. Nous espérons que notre T. R. Père Supérieur général nous donnera un Père parlant le bohémien, afin de pouvoir accéder à la demande de Sa Grandeur.

Il faut ajouter à ce qui précède le fait qu'un certain élan a été donné à la prédication de missions. Durant l'année qui vient de s'écouler, nos Pères ont donné : 10 retraites religieuses, 9 missions aux Américains, 2 missions aux Allemands et 8 aux Mexicains.

Nous n'avons pas perdu de vue la nécessité de préparer des sujets pour notre Congrégation. Notre Scolasticat est à présent maintenu par des sujets qui nous viennent d'Europe et du Canada, et il faudra bien continuer cette manière d'agir jusqu'à ce que notre région puisse nous fournir un nombre suffisant de sujets pour maintenir honorablement une institution d'enseignement ecclésiastique telle que la nôtre. Sans perdre de temps, nous avons immédiatement ouvert un juniorat. Une des ailes du Séminaire a fourni un local suffisant pour le présent. Nous avons commencé avec une dizaine d'enfants, tous dans la première année de latin. Cet automne, nous aurons deux classes, etc. C'est ainsi que nous espérons réussir dans cette entreprise qui est si difficile dans cette partie des Etats-Unis, car l'atmosphère est tellement commerciale qu'il est rare de rencontrer des vocations à la vie sacerdotale et religieuse.

Tout récemment a eu lieu, à San Antonio, l'érection canonique de notre Noviciat. Nous n'avons qu'un novice convers.

Voilà donc, en résumé, à peu près tout ce qui pourrait être ajouté à la partie du rapport qui a été lu au dernier chapitre, traitant des choses du Texas. La maison Sainte-Marie de San Antonio, qui est la maison principale, est dans un état florissant. Tout ce qui a été dit des autres maisons et résidences est aussi vrai aujourd'hui qu'il y a deux ans. Je me contenterai donc de nommer les maisons

et résidences qui se trouvent actuellement dans notre province.

Maisons : 1. Saint-Mary's, San Antonio, Texas ; — 2. Scolasticat-Séminaire, San Antonio ; — 3. Brownsville, Texas ; — 4. Puebla, Mexique ; — 5. Eagle Pass, Texas.

Résidences : 1. Roma ; — 2. Rio Grande ; — 3. Del Rio ; — 4. La Lomita ; — 5. Beeville ; — 6. Dallas ; — 7. Saint-Hedwig ; — 8. Missions de Brady, etc. ; — 9. Mexico. Mexique ; — 10. Uvalde.

Notre Scolasticat-Séminaire mérite une mention toute spéciale, car c'est là, réellement, que se trouve le centre et la vie de notre jeune province, notre consolation pour le présent et notre espoir pour l'avenir. Construit il y a trois ans sur un terrain donné par Sa Grandeur Mgr Gillon, archevêque de Oaxaca (Mexique), avec des fonds de bienfaiteurs insignes, le Scolasticat-Séminaire est appelé à jouer un rôle important dans le développement religieux de notre pays. Sans doute, le nombre de séminaristes qui nous sont venus a été jusqu'à présent très limité, mais ce nombre est certain d'augmenter graduellement et, dans quelques années, nous comptons pouvoir nous glorifier d'avoir une institution à la hauteur des autres grands séminaires, non seulement en ce qui concerne l'excellence du cours d'étude, mais aussi par rapport au nombre des élèves.

Je n'ai qu'à remercier Dieu d'avoir été placé à la tête d'hommes aussi religieux, d'hommes qui, en général, sont animés d'un esprit aussi apostolique que le sont les Oblats, Pères et Frères, de notre province. Nous avons bien nos petites misères comme elles se trouvent partout, mais l'esprit général est tout à fait sain et religieux. Nos saintes Règles sont en honneur et sont très bien observées dans nos Communautés ; et, ce qui plus est, tous aiment ardemment leur famille religieuse, notre Mère la Congrégation. Grande fut la joie de nos Pères lorsqu'il leur fut

donné d'assister à une Retraite générale l'année dernière. Cette retraite a eu lieu dans notre spacieuse et magnifique maison du Scolasticat.

Je termine ce rapport en constatant l'accroissement qui s'est fait depuis deux ans et dans le personnel et dans nos Missions.

Il y a deux ans, avant la fondation de la province, nous avions 4 maisons et 5 résidences, aujourd'hui nous avons 5 maisons et 10 résidences.

Le personnel d'alors était de 30 Pères et 13 Frères convers ; aujourd'hui il est de 50 Pères et 16 Frères convers.

Louée soit notre Bonne et Immaculée Mère qui a si bien protégé ses Oblats de la seconde Province Américaine.

H. CONSTANTINEAU, *O. M. I.*,
Provincial.

MANITOBA

Bénédiction de la pierre angulaire de la cathédrale de Saint-Boniface

EN LA FÊTE DE L'ASSOMPTION

Nous empruntons cet intéressant récit aux *Cloches de Saint-Boniface*, n° du 1er septembre 1906, et nous le reproduisons en entier, non seulement à cause de l'importance de l'événement qu'il relate, mais encore parce qu'il prouve jusque dans ses détails la divine fécondité de l'Eglise, sa merveilleuse unité au milieu de toutes les races. De plus, nos lecteurs seront heureux d'y trouver un nouveau témoignage du zèle ardent et de l'activité inlassable de notre illustre frère en religion, Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface.

Gaudeamus omnes in Domino, diem festum celebrantes sub honore beatæ Mariæ Virginis de cujus Assumptione laudant Angeli et collaudant Filium Dei.

Réjouissons-nous tous dans le Seigneur : c'est un jour de fête que nous célébrons en l'honneur de la B. Vierge Marie, à cause de son Assomption, pour laquelle les Anges célèbrent à l'envi le Fils de Dieu.

(*Introït de la Messe de l'Assomption.*)

C'est le chant de triomphe que la sainte Eglise fait entendre par toute la terre le 15 août pour honorer l'Assomption de Marie dans le ciel. C'est cet écho des hymnes célestes que la cathédrale de Saint-Boniface, placée sous le vocable de ce glorieux mystère, aime à répercuter tous les ans sous ses voûtes augustes. Jamais, je pense, elle ne l'avait entendu avec autant d'impression que cette année : ses murs de pierre ont dû, ce me semble, être comme attendris et tressaillir jusque dans leurs fondements, car c'était peut-être la dernière des grandes solennités célébrées dans ce sanctuaire qui en a vu tant et de si belles. Devenue trop petite pour contenir la foule grossissante des catholiques de Saint-Boniface, elle est condamnée par la force des choses à disparaître pour faire place à un vaste édifice dont les grandioses proportions seront plus dignes de l'Eglise métropolitaine du Nord-Ouest et de la place que le catholicisme occupe aujourd'hui dans ces immenses pays.

Or, de cette nouvelle cathédrale, commencée depuis quatre mois, on célébrait le 15 août, avec la plus magnifique solennité, la bénédiction de la pierre angulaire. Dès le commencement de l'année, Mgr l'Archevêque avait commandé à ses prêtres l'oraison de la fête de l'Immaculée Conception pour tout le temps que dureront ces travaux gigantesques. En choisissant la plus belle fête de Marie, l'Assomption, pour faire descendre sur son œuvre naissante les premières bénédictions de l'Eglise, notre pieux archevêque, Oblat de Marie Immaculée dont il a mis l'image dans ses armes, manifeste solennellement sa tendre

dévotion pour Marie, et ce nom béni ainsi placé à la base du nouvel édifice, comme il est à la base de tout le christianisme, en assure à l'avance le succès. O Vierge Immaculée ! ô Mère de Dieu et des hommes ! ô Reine du ciel et de la terre ! secourez, fortifiez, consolez ce Pontife qui est vôtre à tant de titres : « *tuus sum ego.* » Aidez-le dans tous ses grands projets, surtout dans l'érection de cette cathédrale où il veut condenser tout ce que son cœur renferme d'amour pour vous et votre divin Fils. Le chroniqueur d'occasion, chargé de raconter les principaux événements d'une journée toute à votre gloire ose vous prier en même temps de l'inspirer pour exciter tous ceux qui liront ces lignes à se montrer généreux pour une si belle œuvre.

Décorations.

Les craintes qu'avait fait naître l'orage de la veille ne se réalisèrent point, heureusement. Les âmes pieuses redoublèrent de ferveur et Dieu leur accorda un temps favorable. Il tomba juste assez de pluie pour rafraîchir la température de la matinée. Le soleil si chaud des jours précédents n'attendra pas l'après-midi pour se mettre lui-même de la fête.

Sur les murs en voie de construction de la nouvelle cathédrale qui s'élèvent juste derrière l'ancienne et déjà hauts de neuf pieds, sur les cordages qui consolidaient les puissantes machines chargées de soulever et mettre en place les blocs énormes, flottaient déjà dès la veille au soir des rangées de drapeaux anglais, canadiens, français, belges, etc., comme pour indiquer que toutes les nationalités si diverses qui composent le diocèse de Saint-Boniface doivent concourir à l'œuvre commune et que c'est dans l'Eglise, sous l'égide du Christ représenté par l'évêque, que se fera sûrement la fusion de tant de races.

La bonne ville de Saint-Boniface vient de se réveiller dans la joie. Elle ne tarde pas à revêtir le pavoisement des

grands jours. Sur les édifices publics, comme sur la plupart des maisons particulières, les drapeaux qui claquent au vent font briller leurs vives et douces couleurs.

A dix heures précises retentit le gai carillon des cloches de la cathédrale : il annonce le commencement de la cérémonie. Le poète Whittier a voulu immortaliser dans une poésie célèbre les cloches qui résonnaient dans les deux tourelles de l'ancienne cathédrale incendiée depuis, qui résonnaient comme un joyeux appel pour les pêcheurs de la Rivière-Rouge et pour les chasseurs de la prairie. Ah ! cloches joyeuses, vos notes pures et perçantes, emportées au loin par la brise au-dessus de la grande ville tout absorbée là-bas sur l'autre rive dans les affaires et les plaisirs, auront sans doute été aujourd'hui pour plus d'une âme en détresse et errant dans la nuit de l'erreur, un appel de Dieu qui leur aura montré le chemin de la vérité.

Entrée solennelle.

On va chercher en procession dans les salons de l'archevêché Nosseigneurs les Evêques entourés d'un clergé très nombreux. On entre dans l'église aux sons graves et majestueux de l'orgue tenu par M. Salé. Déjà une foule nombreuse et recueillie qui grossit toujours prend place et se presse dans les nefs, les tribunes et les galeries. L'église est ornée par des banderoles et des trophées de drapeaux. Ces ornements de l'épousée qui reçoit son époux — *sponsam ornatam monilibus suis* — nous apparaissent aussi aujourd'hui comme les parures d'une victime qui se prépare déjà à son sacrifice volontaire et joyeux. Cette idée se montrera dans tous les discours comme elle est dans tous les esprits ; et au milieu de l'allégresse générale, elle augmentera cette teinte de mélancolie que l'on trouve dans toutes les fêtes de la terre. On admire surtout les décorations riches et sobres du maître-autel : elles sont un modèle de délicatesse et de bon goût qui font grand honneur aux religieuses sacristines. Quelques plants de palmier artistement ordonnés, des rangées de lumières aux couleurs doucement nuancées et disposées de manière à former plusieurs fois le monogramme de Marie, servent à faire mieux ressortir les statues, les peintures et les autres décorations de cet autel si précieux, le seul trésor qui reste de l'ancienne cathédrale. Que ceux qui ont prêté main-forte pour l'arracher aux flammes soient à jamais bénis ! car c'est au dévouement de ces héros obscurs que l'on doit l'insigne honneur de pouvoir offrir la divine Victime sur le même autel que le premier évêque et les premiers apôtres du pays.

Messe pontificale.

La messe pontificale commence ; elle est chantée au fauteuil par Mgr Legal, *O. M. I.*, évêque de Saint-Albert, avec M. Poirier, curé de Saint-Raphaël, comme prêtre assistant, avec M. Bélanger, curé de Selkirk, comme diacre, et M. Vorst, second vicaire à la cathédrale, comme sous-diacre. Mgr l'Archevêque siège à son trône, ayant à sa droite le R. P. Dugas, *S. J.*, recteur du collège de Saint-Boniface, et à sa gauche le R. P. Boutin, *E. M. I.*, curé de Saint-Hubert ; le R. P. Dandurand, *O. M. I.*, lui sert de prêtre assistant. Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, et Mgr Pascal, vicaire apostolique de la Saskatchewan, assistent à la messe au milieu du sanctuaire. Ainsi les deux extrémités du Canada, l'Est et l'Ouest, dans la personne de leurs représentants les plus illustres, se rencontraient dans la cathédrale de Saint-Boniface pour témoigner leur vif attachement à un frère dans l'épiscopat et à une église qui leur est chère à bien des titres. Dans cette journée inoubliable, on peut donc le dire justement, Saint-Boniface est devenu le centre moral et religieux, comme il est déjà le centre géographique, où venaient converger toutes les sympathies, tous les vœux, toutes les prières du Canada ecclésiastique. Car bien d'autres évêques invités à la céré-

monie, en exprimant leurs regrets de ne pouvoir y assister de corps, avaient assuré qu'ils y seraient présents de cœur.

De chaque côté du sanctuaire, les stalles et les bancs pouvaient à peine contenir les prêtres qui s'y pressaient. Au premier rang, Mgr Dugas, P. A., V. G. Cette journée, on peut le dire, sera aussi la sienne, car il est le bras droit de notre archevêque dans l'exécution d'une œuvre si difficile, et il porte, lui aussi, une partie du fardeau. A ses côtés, le R. P. Billiau, *C. S. S. R.*; le R. P. Antoine Chalumeau, *C. R. I. C.*; le R. P. Jean-Baptiste, supérieur de Notre-Dame des Prairies; le R. M. Dumesnil, chanoine de Saint-Hyacinthe, qui représentait le Séminaire de ce nom si cher à Mgr Taché et à Mgr l'Archevêque et qui rend encore de si grands services à notre diocèse; le R. P. Leduc, *O. M. I.*, V. G.; le R. P. Grandin, *O. M. I.*, de l'Alberta, neveu du grand évêque de ce nom; le R. P. Drummond, *S. J.*; le R. P. Morard, des Pères de la Salette; le R. P. Lauzon, *C. S. V.*, de Rigaud, Que., stationné à Makinac; les RR. MM. Messier, Jutras; Giroux, curé de Sainte-Anne; Gendron, Dufresne, Bourret, etc., etc.

Rien n'est capable d'élever vers Dieu les cœurs d'un peuple chrétien comme la célébration de la sainte Messe, reproduction fidèle et vivante du grand drame du Calvaire. C'est par là que la sainte Eglise se plaît surtout à frapper les sens et l'imagination du peuple pour mieux faire pénétrer dans son esprit les impénétrables mystères dont elle a le dépôt. C'est pourquoi, nous n'en doutons pas, la grand'messe pontificale, telle qu'elle fut célébrée le 15 août dans la cathédrale, a dû produire une profonde impression sur l'assistance des fidèles, même sur ceux des paroissiens pour qui ce spectacle n'est pas nouveau. Tout y était bien de nature à toucher vivement les cœurs : d'abord les cérémonies si expressives par elles-mêmes et qui, sous la direction de M. Poitras, secrétaire, se déroulèrent, malgré l'exiguité du chœur, avec une aisance et un ordre parfaits; puis les chants dirigés par M. Potvin et exécutés avec un goût, une

harmonie, une précision que les meilleures maîtrises des cathédrales d'Europe n'auraient point dédaignés; et par-dessus tout, l'atmosphère de piété que l'on respirait dans l'assemblée entière; rien ne détournait les âmes de la sublime action qui s'accomplissait sur l'autel. Tout leur rappelait Dieu et les portait à la prière. Aussi, comme le Christ, au moment de la Consécration, dut descendre avec joie dans ce temple, appelé par ses pontifes, ses prêtres, ses religieux et tous ses pieux fidèles! Il vint, Lui qui est le commencement et la fin de tout, Il vint pour être le fondement indestructible du nouvel édifice, comme Il en sera plus tard le glorieux couronnement. Il vint, Lui la pierre angulaire en dehors de laquelle tout édifice ne tardera pas à tomber en ruines; Il vint pour communiquer à cette nouvelle construction, qui sera un jour sa demeure, quelque chose de ses vertus fécondes et surtout de sa puissance et de sa solidité inébranlable. — *Benedictus qui venit in nomine Domini!*

Sermon.

Mgr Pascal avait été invité à donner le sermon de circonstance. Il se fit excuser au dernier moment. L'abbé Léonidas Perrin, *P. S. S.*, dut prendre la parole à sa place. Cette tâche si délicate et si importante convenait bien d'ailleurs à un prêtre de cette illustre société de Saint-Sulpice, qui a rendu de si grands services au Canada catholique et qui travaille toujours avec tant de zèle et d'intelligence à son développement. Les prêtres du diocèse virent avec un nouveau plaisir monter en chaire leur prédicateur de retraite, dont ils avaient si bien goûté, la semaine précédente, la parole claire, facile, à la fois brève et abondante. S'il n'a pas le souffle puissant des grands orateurs, il est doué d'un talent remarquable d'exposition qui dénonce le professeur expérimenté de philosophie; s'il ne fait pas vibrer l'enthousiasme de son auditoire, sa

parole pleine d'une clarté lumineuse et d'une chaleur concentrée n'en porte pas moins la persuasion dans l'esprit et l'émotion dans le cœur. Sa voix faible, mais perçante, atteint facilement les derniers rangs de l'auditoire attentif. Il prend pour texte ces paroles du bréviaire, bien appropriées à la circonstance : « *Hæc est domus Domini firmiter ædificata.* — Voici la maison du Seigneur solidement bâtie. » Il développa ce double thème : la solennité de ce jour est un hommage à Dieu et un signe d'attachement à la patrie. Bâtir un temple, mais surtout un temple comme celui qui est annoncé par des assises aussi grandioses, c'est rendre à Dieu la plus magnifique gloire, parce que c'est lui bâtir une maison pour y fixer sa présence réelle dans l'Eucharistie, pour le posséder sur la terre, comme la Palestine le possédait autrefois pendant les trente années de sa vie mortelle et comme le ciel le possède aujourd'hui dans l'éternelle gloire. Bâtir un temple, c'est encore glorifier Dieu, parce que cette maison de Jésus-Eucharistie deviendra aussi la maison du chrétien où se dérouleront les principaux événements de sa vie : baptême, première communion, mariage, etc. De plus, l'édifice qui déjà s'élève avec tant de majesté démontre que les fils des grands évêques qui ont administré ce diocèse ne savent pas séparer leur foi de leur amour de la patrie. Ils la veulent chrétienne. La civilisation qui se borne à la poursuite des biens matériels ne diffère pas de la civilisation païenne ; elle est, par suite, fausse et funeste ; la prospérité qu'elle apporte pour un temps ne fera que causer plus tard des ruines plus lamentables. Or, cette civilisation chrétienne, dont la cathédrale qui s'élève sera un des plus beaux monuments, a été produite par les missionnaires. « Dans les plis de leurs robes noires, ces conquérants pacifiques apportaient plus de bonheur et de gloire véritable pour les peuples que ces loques illustres qui flottaient à la tête des armées. » En terminant, le prédicateur adresse quelques mots d'adieu à ce temple qui, jeune encore, est pourtant

déjà vieux dans un pays qui marche à pas de géant. Il doit disparaître pour faire place au nouveau : *Oportet illum crescere, me autem minui.* Mais qu'il soit permis auparavant d'évoquer son passé glorieux, de faire revivre tous les souvenirs dont il est plein, surtout la belle figure de celui qui l'a construit, du grand mort qui parle encore du fond de son tombeau placé sous ce trône archiépiscopal qu'il a si longtemps et si glorieusement occupé. Dans un mouvement pathétique de sa péroraison, l'orateur se tourne vers Mgr l'Archevêque et il emprunte les paroles de l'Esprit-Saint pour louer comme il le mérite le successeur des grands évêques, l'héritier de leurs vertus et de leurs responsabilités. Sans la majesté du saint lieu, tout le monde eût applaudi à cet éloge adressé par Jésus lui-même à l'ange de l'église de Saint-Boniface comme autrefois à l'ange de l'église d'Ephèse : « Je connais vos œuvres, vos travaux et votre patience ; je sais tout ce que vous avez souffert pour mon nom ; je sais que votre courage reste sans défaillance. » Pour moi, en entendant ces paroles, je les trouvais d'une justesse bien frappante, parce que je me rappelais les félicitations que le Vicaire de Jésus-Christ donnait à notre bien-aimé Pontife dans sa dernière audience, pour son attitude dans la question des écoles, félicitations que sa bouche infaillible résumait dans ces deux mots : « *Bene certasti,* Vous avez bien combattu. »

Adresse de M. le Maire. — Réponses de Mgr Pascal et de Mgr Duhamel.

La messe finie, M. Gauvin, maire de Saint-Boniface, vint, au nom du Conseil municipal et de tous ses concitoyens, lire l'adresse de bienvenue aux évêques visiteurs. Après avoir salué ces éminents personnages, il dit l'émotion de tous à la pensée que ce temple, vénérable reliquaire du passé, va disparaître dans quelque temps ; car

ses pierres sont pour ainsi dire pénétrées des prières de plusieurs générations et des souvenirs des grands événements dont elles ont été le témoin. Il dit aussi la joie générale de voir s'élever un temple plus digne de la majesté du Très-Haut, et assez vaste pour la population catholique de Saint-Boniface. Ce monument attestera par sa grandeur les progrès immenses que l'Eglise a faits au Nord-Ouest aussi bien dans l'ordre moral et intellectuel que dans l'ordre matériel. « Il y a sans doute des points noirs à l'horizon ; mais la minorité catholique, bien disciplinée sous la direction de son évêque, est confiante dans le Christ qui donne tôt ou tard la victoire à ceux qui combattent pour lui. En fixant définitivement à Saint-Boniface par cette construction le siège métropolitain, Mgr l'Archevêque a consacré les anciens titres de notre ville à cet honneur. Qu'il en soit loué ! »

Mgr Pascal répondit le premier à cette belle adresse. Il le fit en évêque missionnaire, avec une phrase facile et correcte, mais simple et sans apprêt, avec un léger accent du midi de la France qu'il faisait plaisir d'entendre à ceux qui ont habité autrefois ces riches et joyeuses contrées. C'était bien à lui, vétéran de l'apostolat dans le Nord-Ouest, de rappeler les souvenirs du passé : il a été le compagnon d'armes de Mgr Taché et des missionnaires au noble cœur, pionniers de la civilisation dans ces pays, et qui dorment maintenant leur dernier sommeil dans la crypte funéraire de la cathédrale. Il redit en termes émus les principaux événements qui se sont accomplis entre ces murs sacrés : consécrations de Mgr Grouard, vicaire apostolique d'Athabaska ; de Mgr Langevin, notre bien-aimé archevêque ; tenue du concile provincial de Saint-Boniface en 1899, ce qui est un événement unique dans l'histoire ecclésiastique de ces contrées. « On eût voulu, ajoute Mgr Pascal, conserver cette cathédrale qui résume toute notre histoire ; on eût voulu la conserver comme un écrin précieux qui renferme tous les trésors de famille, comme

un monument où se perpétuent toujours vivantes les traditions de nos pères dans la foi. Mais il est des circonstances impérieuses devant lesquelles le cœur et la volonté doivent céder, et, puisque ces murailles consacrées doivent disparaître, leur souvenir ne périra pas du moins, et les reliques sacrées qu'elles renferment seront transportées dans la nouvelle cathédrale comme dans une châsse plus digne d'un dépôt si précieux, et là, comme dans l'ancienne cathédrale, elles continueront leur prédication éloquente. »

Sur les gestes d'instance que lui fait Mgr l'Archevêque du haut de son trône, Mgr Duhamel se lève pour dire quelques mots du cœur, et ses paroles, lentement, fortement prononcées, tombent sur l'assemblée qui redouble d'attention, avec l'autorité irrésistible que donne à ce doyen d'âge, à ce père des évêques canadiens, de longues années d'épiscopat laborieusement remplies ; en voici le sens : « Ces jours derniers, dit-il, je parlais à Winnipeg de l'obéissance des catholiques. Mgr Langevin, qui est ici le grand maître, me commande de parler ; je dois donner l'exemple de l'obéissance. Ce beau pays attira jadis l'attention de notre ancienne mère-patrie, la France : elle y envoya ses missionnaires, ses explorateurs et son or. Il attira l'attention de l'admirable province de Québec, qui lui fournit ses prêtres, ses religieux et des ressources de toute sorte. Il attire aujourd'hui l'attention non seulement de la grande nation qui le possède, mais du monde entier qui lui envoie des flots d'émigrants. En quelques années, il a fait des progrès si merveilleux que nulle contrée au monde n'est capable d'offrir l'exemple d'une transformation aussi rapide. La religion a été un facteur considérable dans ce développement, et les progrès du catholicisme ont marché de pair avec tous les autres progrès. Les conquêtes de l'Eglise dans ces pays nouveaux sont marquées à Saint-Boniface par des institutions nombreuses et solides. Elles sont acquises désormais pour toujours, car Mgr Langevin a su heureusement réaliser sa belle devise : « *Depositum*

custodi : J'ai gardé le dépôt des Taché, des Provencher. Je n'en ai laissé rien perdre ; je le transmettrai agrandi, fortifié à mes successeurs. » On ne pouvait quitter l'église sur une meilleure impression.

Le banquet des Dames de Sainte-Anne et de Saint-Boniface.

Le banquet servi dans le réfectoire de l'archevêché suivit presque immédiatement. Des mains habiles dans l'art des décorations avaient orné la salle pour la circonstance avec un goût impeccable. Sur un fond de draperie tricolore se mariaient harmonieusement les couleurs tendres et éclatantes de drapeaux canadiens et anglais disposés en trophées. Un immense drapeau du Sacré-Cœur tapissait du haut en bas tout un coin de la salle. Le long des colonnes pendaient de fines dentelles. Dissimulés derrière des massifs de fleurs et de verdure, des artistes charmaient les convives en jouant sur le violon et la harpe les morceaux des grands maîtres. Le banquet, chef-d'œuvre d'art culinaire, était offert par les Dames de Sainte-Anne dont Mme Dr Lambert est la présidente, et servi par elles dans un ordre parfait. Signalons à la table d'honneur de Nosseigneurs les évêques les laïques les plus éminents qui nous firent l'honneur de rehausser cette belle fête de leur présence : M. le Juge en chef Dubuc, administrateur de la Province ; M. Gauvin, maire de Saint-Boniface ; M. le Juge Prud'homme ; M. le Juge Prendergast ; M. Ernest Cyr, M. P. ; M. H. Chevrier, M. P. P. ; M. le Sénateur Bernier ; M. le Dr Lambert ; M. l'Inspecteur Goulet ; MM. Senécal et Smitth, entrepreneurs ; MM. les membres du Comité de la Cathédrale, etc. Plus de cent dix convives se pressaient à quatre longues tables. Tout aurait été pour le mieux dans le meilleur des festins, si un courant d'air frais était venu abaisser la température surchauffée de la salle ; il est vrai que dans un repas de totale tempérance on pouvait éprouver par là impunément la chaleur communicative des banquets. A ce dîner tout intime et familier, ce qui en faisait le plus grand charme, il n'y eut point de toast. Monseigneur se contenta, après les grâces, de remercier, en quelques mots bien sentis, M. le Juge en chef Dubuc qui, en l'absence du lieutenant-gouverneur, devenait l'administrateur de la Province et, par suite, le représentant auprès de nous de Sa Majesté le Roi (applaudissements). Il remercia aussi les autres magistrats, ces Messieurs du Parlement et tous les autres Messieurs laïques qui attestaient par leur présence à cette fête leur fidélité à l'Eglise et leur union avec le clergé pour le plus grand bien du pays. Son dernier mot fut pour les Dames de Sainte-Anne qui avaient déployé dans l'ordonnance du festin la grâce et l'amabilité qu'elles savent mettre à tout.

Promenade en voiture.

Après le dîner, près de trente voitures, la plupart conduites par les principaux citoyens de Saint-Boniface, sont mises à la disposition des convives pour leur permettre de faire un tour de ville. C'était là une attention bien délicate ; elle prouvait combien les ordonnateurs de la fête avaient eu à cœur de ne rien négliger pour faire plaisir aux hôtes de l'archevêché. Tout le monde fut enchanté de cette course qui dura plus de trois heures. Le passage à travers le Fort Rouge, sur les deux rives de l'Assiniboine et devant l'Académie Sainte-Marie, fut pour plusieurs une véritable révélation. Ils n'en pouvaient croire leurs yeux en parcourant ces larges et longues avenues macadamisées, en voyant ces trottoirs en ciment qui s'étendaient de chaque côté sans interruption entre deux bandes de gazon soigneusement entretenu, en voyant ces arbres d'un vert tendre et aux frais ombrages qui formaient comme une suite de bosquets où sont bâtis des cottages aux formes gracieuses et variées, riches et parfois luxueuses. Comment cette ville de Winnipeg, dans un pays où l'hiver règne en maître près

de la moitié de l'année, a-t-elle pu, en moins de trente ans, réaliser des progrès si merveilleux ? C'est un vrai phénomène qui suffit à illustrer ses édiles. Je serais tenté de conseiller à ceux de mes lecteurs qui ont quelques milliers de piastres de revenu d'aller sur leurs vieux jours choisir leur « home » dans ce quartier ; ils y trouveront les avantages de la ville sans les inconvénients et, dans la belle saison, le calme et les joies de la belle nature que l'industrie a su merveilleusement aménager à ses besoins.

Bénédiction de la pierre angulaire.

La plus magnifique démonstration de toute la journée devait être le soir, après souper, vers sept heures et demie, pour la bénédiction de la pierre angulaire. Les catholiques de Winnipeg viennent se joindre à ceux de Saint-Boniface pour marquer hautement que malgré la différence des nationalités ils ne forment qu'un seul troupeau sous la direction d'un seul Pasteur. Les premiers à partir sont les Polonais de l'église du Saint-Esprit, avenue Selkirk ; la musique de la ville les accompagne. La procession, forte de cinq cents personnes, s'avance bannières déployées : le drapeau canadien est porté en tête et, à l'arrière, flotte le drapeau polonais. Ce dut être un spectacle assez extraordinaire que cette procession catholique traversant à pied dans presque toute sa longueur la « Main Street », avec ses insignes religieux et patriotiques : les affairés comme les simples curieux durent s'arrêter pour regarder passer ces braves gens et admirer leur courage.

Voici maintenant les catholiques de la paroisse allemande de Winnipeg ; au nombre d'environ deux cents, tous hommes (les femmes et les enfants suivent à quelque distance en arrière), musique en tête, bannières, drapeaux allemands et anglais flottant côte à côte, ils s'avancent processionnellement à travers les rues de Vinnipeg. De Saint-Boniface nous les voyons déboucher par la rue

Broadway. Au son de la musique que font sortir de leurs instruments vingt-six robustes poitrines, ils mettent pied sur le pont Broadway qui relie Winnipeg à Saint-Boniface et, tambour battant, ils nous arrivent au pas militaire ; on dirait un régiment du « Vieux Chancelier de fer. » Au cours de la soirée, leur fanfare dite « Notre-Dame » nous fit entendre l'hymne national de leur mère-patrie, ainsi que la *Marseillaise* et le *God save the King*.

Les Ruthènes sont aussi là au nombre de trois cents ; ils suivent la croix icone et la bannière de saint Nicolas portées par deux des leurs. Les Pères Basiliens les accompagnent parés de grandes étoles et de leurs manteaux. Voici ensuite les paroissiens de l'église française du Sacré-Cœur ; la musique de Saint-Boniface, « la Lyre », les accompagne. A l'arrière flotte le drapeau Carillon-Sacré-Cœur. Puis viennent les paroissiens de l'Immaculée-Conception conduits par leur distingué pasteur, M. l'abbé Cherrier ; puis enfin les Chevaliers de Colomb qui s'assemblèrent à l'église Sainte-Marie, vers sept heures, et se rendirent en voiture à Saint-Boniface avec les RR. PP. Guillet, O'Dwyer et Hartmann. Ainsi des milliers de catholiques se sont portés avec un joyeux empressement de Vinnipeg à Saint-Boniface, soit à pied, soit en bicycle, soit en trámway, soit en voiture. C'est là un événement qui n'a point passé inaperçu dans la grande cité ; il y a même créé certaine sensation, parce qu'il a proclamé bien haut combien tous les catholiques sans exception sont loyaux à leur archevêque et s'intéressent à sa grande œuvre.

Cependant voici que les sons joyeux de la fanfare se font entendre ; il est temps que la cérémonie commence, car la soirée ne sera pas trop longue. On vient chercher, dans les salons de l'archevêché, Nosseigneurs les évêques entourés du clergé et on se rend vers les murs de la nouvelle cathédrale. On y monte par deux rampes qui donnent accès sur une vaste plate-forme du côté de la façade. Pendant que Mgr l'Archevêque, qui va bénir lui-même

la première pierre, y prend place avec les autres évêques et le clergé, je jouis du spectacle impressionnant que présente cette foule immense ; la vaste enceinte est trop petite pour la contenir. Chacun se place où il peut. Il y a comme des grappes humaines suspendues aux tas de pierre et aux machines. Les murs, le toit de la nouvelle sacristie, les tertres de terre, sont tout couverts d'hommes et de jeunes gens. Cette mer humaine déborde bien loin dans le cimetière et vers l'archevêché. Comme il est presque impossible de mettre un chiffre exact sur une pareille multitude, nous nous contenterons de dire deux opinions que nous avons entendues : l'opinion large était pour vingt mille, l'opinion restreinte pour dix mille. Peut-être que la vérité se trouverait entre les deux. Quoi qu'il en soit, cette foule a dépassé les plus belles espérances. Et quelle consolation pour l'archevêque et pour tous les prêtres du diocèse, de voir tant de peuples différents venus de toutes les parties du monde, oublier pour un moment leur nationalité particulière pour montrer qu'ils sont catholiques avant tout, se grouper, se serrer autour de l'évêque qui représente le Christ pour s'unir tous dans un même amour pour l'Eglise catholique, leur seule et vraie Mère, dans une même croyance à ses dogmes, dans une même fidélité à ses lois ! C'était bien le cas de dire avec saint Paul : *Non est Judæus, neque Græcus ; omnes enim vos unum estis in Christo Jesu ;* il n'y avait plus là de Français, de Belges, d'Allemands, de Ruthènes, d'Anglais, de Polonais, etc., il n'y avait que des catholiques qui ne formaient qu'une seule âme et qu'un seul cœur dans le Christ Jésus.

Mgr l'Archevêque, assisté de M. Bélanger, diacre, et de M. Vorst, sous-diacre, procède alors à la bénédiction de la pierre angulaire ; il récite les prières touchantes et sublimes que la sainte Liturgie consacre à cet effet ; en voici deux des plus belles notées au passage :

« O Christ qui êtes la pierre angulaire et le fondement indestructible, confirmez vous-même cette pierre en votre

nom, et soyez le principe, le développement et le couronnement de cette construction. »

« Au nom de Jésus-Christ, nous plaçons cette pierre afin que fleurissent ici la vraie foi, la crainte de Dieu, la charité fraternelle, afin que ce lieu soit destiné à prier, à invoquer, à louer le nom du même Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Sermon en anglais de Mgr Duhamel.

Cependant la foule se masse au pied de la tribune disposée au milieu du mur qui regarde le Sud. Mgr Duhamel en monte lentement les degrés, et au milieu d'un vaste silence qui peu à peu se fait sur la foule, il fait une magnifique lecture, très solidement documentée, sur la constitution de l'Eglise, lecture qui ne fut point certes monotone et froide, comme le mot tendrait à le signifier, mais faite avec un débit animé et si plein d'aisance qu'on eût dit parfois un vrai discours, avec une voix forte, lente et distincte que la brise du soir portait aux derniers rangs de l'assemblée, avec une voix chaude surtout, qui savait animer une exposition abstraite d'un enthousiasme tout apostolique. Le sujet convenait à un auditoire si mêlé où le seul lien qui unissait tant de races était le catholicisme et où la curiosité, la sympathie même avaient attiré beaucoup de nos frères séparés. Parce que la notion de l'Eglise s'était obscurcie depuis des siècles, le protestantisme put entraîner dans sa révolte la moitié de l'Europe. Lorsque l'Eglise, voie ordinaire par où sont distribués les fruits de la Rédemption, apparaîtra telle qu'elle est en pleine lumière et dans toute sa splendeur, le schisme et l'hérésie disparaîtront devant elle comme la nuit devant le soleil. Le discours de Mgr Duhamel aura, nous n'en doutons point, produit avec la grâce de Dieu quelques-uns de ces fruits abondants, pour les esprits impartiaux des protestants qui l'auront entendu : car il est un exposé magistral de la constitution de l'Eglise, ainsi que des prérogatives divines, inaliénables, de sa hiérarchie.

Après avoir dit combien il est heureux, lui, le doyen d'âge de tous les évêques canadiens, d'être aujourd'hui leur interprète pour féliciter Mgr Langevin pour l'œuvre magnifique qu'il élève à la gloire de Dieu, l'éminent prélat entre de plain-pied dans son sujet et prouve, pendant plus de quarante minutes, au milieu de l'attention générale, que l'Eglise catholique est la seule véritable Eglise de Dieu parce qu'elle est la seule qui a reçu de Jésus-Christ, son Fondateur, le pouvoir de dispenser la grâce par les sacrements. Le Christ n'est plus visible, les apôtres ont disparu, mais l'Eglise reste toujours, elle les continue visiblement sur toute la terre, dans tous les siècles, et elle ne cesse de montrer à quiconque a des yeux pour voir, les titres de sa divine origine : unité, sainteté, apostolicité, catholicité. En concluant, le vénérable conférencier dit que l'Eglise, infaillible dans sa doctrine, est aussi perpétuelle dans sa durée ; elle seule peut dire : L'avenir est à moi, parce qu'elle a les promesses de son immortel Fondateur qui l'a bâtie sur le roc en affirmant qu'il serait toujours avec elle jusqu'à la consommation des siècles et que les portes de l'enfer ne prévaudraient jamais contre elle.

Mgr Duhamel fut ensuite remplacé tour à tour par le R. P. Grœtschel, *O. M. I.*, qui prêcha en polonais, par le R. P. Cordès, *O. M. I.*, qui prêcha en allemand, et par le R. P. Strotski, *O. S. B. M.*, qui prêcha en rhutène. Le thème de ces trois orateurs fut le même : la fidélité à l'Eglise qui, au milieu des peuples, de rites et d'usages différents, reste toujours la même. L'évêque, la plus haute autorité après le Pape, est le représentant du Christ ; l'écouter, c'est écouter le Christ lui-même ; lui rester fidèle, c'est rester fidèle au Christ et garder la foi des ancêtres.

A mesure que nous écoutions ces sons de langues étrangères qui nous paraissaient harmonieuses mais que nous ne comprenions pas, nous nous surprenions à désirer que le Saint-Esprit renouvelât pour nous le miracle de la Pentecôte. Le fait est qu'il serait bien utile dans ces pays

qui nous donnent quelque idée de ce que dut être la confusion des langues à la tour de Babel.

Au milieu de l'assistance de prêtres et de laïques distingués qui entourent Monseigneur on distingue ce soir M. le Juge en chef Howell, de la cour d'appel, et M. le Juge Mathers. Alors, M. le Juge Prud'homme se lève et lit la plus éloquente adresse à Sa Grandeur Mgr l'Archevêque. Il dit lui aussi son émotion de voir disparaître le vieux temple, mais il faut bien se rendre à la nécessité, et il remercie Monseigneur d'avoir bien voulu se charger d'une dette aussi lourde et écrasante que celle que va nécessiter une aussi grandiose construction. Vient ensuite un éloge de Mgr Dugas : on ne peut le passer sous silence : tout le monde y applaudira : « A Dieu ne plaise que j'oublie celui qui sait si bien s'inspirer de votre pensée dans la direction des affaires de votre diocèse, s'ingéniant de mille façons pour créer des ressources nouvelles, répandant partout l'activité, la confiance, l'esprit d'organisation, et écartant avec une prudence et un tact merveilleux les obstacles qui se dressent parfois devant les œuvres à accomplir. » M. le Juge parle ensuite des progrès de la religion manifestés d'une façon éclatante dans ces pays par les institutions si belles et si fécondes dont s'enorgueillit Saint-Boniface, la ville sainte. Il termine en félicitant Monseigneur d'être, pour ainsi dire, le nouveau Salomon que Dieu a choisi pour élever un temple à sa gloire.

Mgr l'Archevêque qui n'avait presque point pris la parole de toute la journée dit enfin en quelques mots qui jaillissent de son cœur et où il met toute son âme ses sentiments qui débordent: « Ce temple que nous bâtissons est la glorification du passé », et Monseigneur résume en termes émouvants les travaux de ses prédécesseurs ; « c'est une marque de la vitalité du présent », et il dit combien il est heureux du secours qu'il trouve dans le zèle de ses prêtres et la foi de ses fidèles ; « c'est enfin un cri d'espérance pour l'avenir, et tous les obstacles ne feront que redoubler notre courage

et notre espoir. » Monseigneur remercie une dernière fois tous les éminents personnages qui lui ont fait l'honneur de répondre à son invitation : évêques, prêtres, religieux, laïques.

Alors commence le défilé de ceux qui veulent frapper la pierre et déposer leur offrande.

Cependant, la nuit depuis longtemps a jeté ses ombres sur cette foule, et on s'en est à peine aperçu, tant l'attention était doucement absorbée par de si belles choses. D'ailleurs « l'obscure clarté qui tombait des étoiles », jointe à la vive lumière des lampes électriques disposées tout autour des murs, donnait comme l'illusion du demi-jour du crépuscule. La nuit touchait à la moitié de son cours et l'on croyait la soirée à peine commencée. On eût voulu arrêter le cours du temps pour mieux jouir du spectacle féerique qui s'offrait alors au regard. Des fusées innombrables fendent, en sifflant, l'atmosphère transparente et retombent en pluie d'étoiles. Les concerts harmonieux de la « Lyre » qui se prolongent bien longtemps dans la nuit au milieu de l'archevêché, charment les oreilles de la foule qui s'écoule joyeuse et enchantée. Nous avons parcouru toutes les principales rues de Saint-Boniface, et, sauf quelques exceptions bien rares, nous avons constaté que toutes les maisons étaient illuminées. Une dernière fois avant de clore ces fêtes inoubliables, Saint-Boniface donnait une preuve touchante de son attachement à son bien-aimé Pontife et de sa fidélité à suivre les prescriptions de son dévoué curé. Les illuminations de l'Archevêché, des chers Frères de l'Académie Provencher, de la Cathédrale où les lumières dessinaient l'*Ave Maria*, de l'Hospice Taché, de la Maison Vicariale, de l'Hôpital, étaient particulièrement remarquables. Réfléchies sur la Rivière Rouge, elles devaient produire de Winnipeg un effet splendide. L'Hôtel de ville, l'Ecole Normale, la Maison Chapelle et l'Hôtel Québec méritent aussi une mention honorable.

En somme, la fête fut un triomphe. Elle restera gravée pour toujours dans le souvenir de ceux qui eurent le bonheur d'y assister. Elle fut le plus magnifique cri de foi jeté vers le ciel par les Catholiques, et surtout par la population de Saint-Boniface. Un peuple qui produit de telles manifestations ne peut que vivre et grandir : car c'est Dieu lui-même qui l'anime de son esprit fécond et immortel. Aussi le Ciel exaucera-t-il sûrement sur les bords de la Rivière Rouge, comme il a fait sur les bords du Saint-Laurent, cette prière ardente que de mâles poitrines chantaient à plein cœur :

O Marie, ô Mère chérie,
Garde au cœur canadien la foi des anciens jours.
Entends du haut du Ciel le cri de la patrie :
Catholiques et Français toujours !

Un missionnaire serviteur de Marie Immaculée.

MACKENSIE

Mission de N.-D. de Bonne-Espérance.

Extrait d'une lettre du R. P. Ducot au R. P. Tatin.

Mon révérend et bien cher Père,

Comme vous le savez déjà sans doute, j'ai quitté ma chère mission de Sainte-Thérèse que j'évangélisais depuis vingt-sept ans, pour venir à Good Hope prendre la succession du R. P. Séguin, décédé en France en 1902. J'en suis parti le cœur bien gros. C'est le 1er août de l'année 1903 que j'arrivais à mon poste. Malgré les encouragements qui m'étaient donnés, les renseignements que je recevais sur l'esprit de la population jetaient mon âme dans l'inquié-

tude. Mais le printemps venu, quand j'eus l'occasion de voir personnellement à peu près tous les membres de cette nouvelle population, j'éprouvai un immense soulagement et une grande joie. Je vis alors combien on avait exagéré les défauts de ces pauvres gens et combien on les avait peu compris. Il s'en faut bien qu'ils n'estiment pas beaucoup notre sainte foi. Jugez plutôt.

Des gens qui se recommandent à nos prières quand ils s'éloignent de nous pour retourner dans leurs forêts; des gens qui se confessent avec sincérité et poussent le scrupule jusqu'à s'accuser de choses que les circonstances dans lesquelles ils se trouvent rendent nécessaires et par là légitimes, comme de manger de la viande le vendredi parce qu'ils n'ont rien autre chose; des gens qui, lorsqu'ils se préparent à la sainte communion, font tous leurs efforts pour ne pas se souiller de la plus légère faute; enfin, des gens qui, dans le moindre petit malheur, reconnaissent aussitôt la main de Dieu qui les punit de leurs fautes, ces gens-là, certes, ne sont pas des gens qui n'ont pas la foi et avec lesquels il n'y a rien à faire. J'estime, au contraire, qu'il y a beaucoup à espérer. Leur éloignement forcé du prêtre et conséquemment leur profonde ignorance, leurs préjugés et l'inclination à la dissipation, plus naturelle chez le sauvage que chez les personnes civilisées, voilà les véritables causes de leur légèreté et des quelques désordres qui arrivent de temps en temps.

Lorsqu'on songe à l'impossibilité pour eux de fréquenter les sacrements par suite du manque de prêtres, à la nécessité dans laquelle ils se trouvent parfois de chasser ou de pêcher le dimanche pour leur nourriture, à l'absence de toute règle de conduite pour la vie au fond des bois, on comprend mieux leurs fautes passagères et on conclut que ces pauvres gens sont plus à plaindre qu'à blâmer. Ce n'est pas sans inquiétude que nous nous demanderions si à leur place nous serions meilleurs! Pour moi, je les estime et je les affectionne sincèrement, et je ne pense pas qu'il s'en

trouve un seul parmi eux qui ne fût touché des enseignements de notre sainte religion et qui ne se convertît sérieusement si on pouvait convenablement l'instruire. Assurément il n'y en a pas un seul qui voudrait mourir sans l'assistance du prêtre. Hélas! nous avons pourtant à le regretter trop souvent, ainsi que le nombre restreint des communiants.

Dieu merci, les choses commencent à changer de face. Le nombre de ceux qui sont admis à la sainte communion va en augmentant d'une manière notable, et le nombre des communions se multiplie heureusement. Les sauvages dans leur vie nomade ont tant besoin de secours, que je ne puis que les engager à communier aussi souvent qu'ils ont l'occasion de le faire pieusement. Pour eux, je le répète, c'est un droit et un besoin.

Depuis mon arrivée ici, je donne deux fois par an, vers Noël et au printemps, des cours de catéchisme réservés à ceux de tout âge qui n'ont pas encore fait leur première communion, et qui veulent la faire ou que j'exhorte à s'y préparer. Je leur consacre le plus de temps que je puis, une heure et demie ou deux heures pendant le séjour qu'ils font ici et qui varie entre une et trois semaines. Dès qu'ils assistent à ces catéchismes, les plus indifférents eux-mêmes finissent par prendre la chose à cœur et se préparent sérieusement à l'acte le plus solennel de leur vie. La plupart m'édifient beaucoup par leurs bonnes dispositions et généralement tous persévèrent dans ces bons sentiments. Leur indifférence diminue, grâce à la célébration des fêtes religieuses, et jusqu'au fond des bois ils mènent une vie plus vertueuse qu'auparavant.

Dans quelques familles ils récitent chaque jour ou au moins chaque dimanche la prière en commun, ou bien c'est le camp entier qui se réunit dans une loge pour y prier ensemble, ce qu'ils ne faisaient pas avant leur première communion. Bref, ces chers sauvages me donnent des consolations plus que je n'avais osé en espérer. J'ose me

promettre que les choses continueront et que dans quelques années tous les adultes et bon nombre d'enfants assez bien préparés auront fait leur première communion. Il y a trois ans, quand j'arrivai ici, il n'y avait que 130 communiants. Il y en a aujourd'hui 212, grâce à l'impulsion donnée par notre bien-aimé vicaire, Mgr Breynat, dans une de ses circulaires. L'affluence des Indiens à nos fêtes de Noël depuis trois ans a été remarquable. Jamais, à une seule exception près, ils n'étaient venus si nombreux. La seconde année, par suite d'un concours inattendu d'une bande de Loucheux, la maison était trop petite. On dut en placer une partie au premier étage de la maison pour ne pas les priver de l'assistance à la messe de minuit. Cette année, la maison était absolument comble. Ils étaient environ 210 à 220. Si ce nombre augmente on sera obligé d'en renvoyer une partie à une autre messe chantée, car le système de les placer au premier étage n'est pas sans inconvénient.

L'époque de la Noël serait peut-être la plus favorable pour s'occuper des Indiens; mais les fêtes du premier de l'an qui suivent de près leur faisant perdre en grande partie les fruits de leur ferveur, me font souhaiter de les voir partir le plus tôt possible. Ils se nuisent entre eux quand ils se trouvent en grand nombre durant un temps considérable. Leur visite au printemps n'est pas sans me donner de précieuses consolations. A cette époque, à peu près tous les sauvages viennent à la mission, et tous généralement se confessent. Ils ne viennent plus tous ensemble comme autrefois, mais successivement. Les uns arrivent quand les autres partent ou sont sur leur départ, en sorte que c'est un va-et-vient continuel pendant plus de deux mois qui ne me permet pas de faire en leur faveur tout ce que je voudrais. Ainsi, il faut faire tout à la fois, confessions, catéchismes, instructions à l'église, catéchismes pour les enfants. Un seul prêtre ne peut suffire à tout. Or je suis seul actuellement. L'an passé, un de mes confrères

vint à mon aide, mais trop tard que pour me rendre les mêmes services qu'il m'avait rendus l'année précédente. Son secours m'a été cependant utile. Je souhaiterais bien de l'avoir encore, mais il paraît que j'y dois renoncer. Il a été chargé d'une autre mission. J'aurais pourtant bien besoin d'un confrère qui s'occupât des « Peaux de Lièvre. » Par suite de l'âge, je n'entends plus aussi bien, ce qui me rend de plus en plus difficile le ministère du confessionnal, et d'autant plus que je suis moins familier avec la langue « Peau de Lièvre » de Good Hope qu'avec celle du Fort Norman. Sa Grandeur Mgr Breynat m'a promis un nouveau confrère destiné aux Peaux de Lièvre. J'ai hâte de le voir arriver et de pouvoir le rendre apte à me remplacer dans quelques années, ou au moins à pouvoir aider celui qui me remplacera quand ma surdité, si je vis, m'aura rendu impossible le travail des confessions. Mais je crains de voir retarder encore la réalisation de mes désirs. Dans ce pays de nécessités urgentes et de cruelles déceptions, il n'est pas sage de compter sans hésitation sur les projets les plus justes et les plus légitimes. Il s'écoule tant de mois entre une promesse et l'heure de l'exécution que la mort et le jugement peuvent bien arriver avant.

Nous ne sommes plus que deux Pères ici : le R. P. Lecuyer, chargé de la mission des Loucheux dont la langue est sans contredit la plus difficile de tous les idiomes « déné. » Le R. P. Giroux, son prédécesseur, qui l'an passé a fait tous ses efforts pour la lui apprendre, nous a quittés l'été dernier pour se rendre à la Providence où il a pris la direction de la maison et du couvent des Sœurs de la Charité. Nous n'avons pas eu le bonheur de voir Sa Grandeur Mgr Breynat depuis longtemps; peut-être serons-nous plus heureux l'été prochain.

Je termine, mon Révérend et bien cher Père, en me recommandant à vos bonnes prières.

Votre humble frère en Notre-Seigneur,

X.-G. Ducot, *O. M. I.*

VARIÉTÉS

I

ROME

Les Noces d'or d'Oblation du R. P. Tatin.

Le 1er novembre 1906 était le 50e anniversaire de la profession religieuse du R. P. Tatin.

Pour qui connaît le respect, la vénération dont il est l'objet dans la Congrégation entière, et à plus forte raison dans sa chère maison, son cher Scolasticat de Rome, il est facile de comprendre que notre piété filiale ne pouvait laisser passer cette date inaperçue.

Sans aucun doute, le vénéré jubilaire qui n'a jamais aimé le bruit, et qui aujourd'hui n'aspire qu'à s'envelopper de silence, de prières, et à vivre de dévouement caché à la Congrégation, pensait marquer ce jour par un cantique d'action de grâce et de reconnaissance envers Dieu dont les Anges et les Oblats de Là-Haut eussent été les seuls témoins.

La veille de la Toussaint, jour de jeûne, presque de tristesse, rien ne semblait annoncer l'heureuse aurore du lendemain. Pourtant, après l'oraison du soir, alors qu'on allait prendre la légère collation, je ne sais quelle banderole — elle descendait bien bas — vint frapper le regard du R. P. Tatin. Faut-il le dire? Il s'étonne, lève un peu la tête — si peu que chez un autre on ne l'eût point remarqué — et ayant aperçu un trophée de drapeaux, la tête reprit aussitôt sa position habituelle de modestie. Et dire que nous allons chercher chez les Pères du désert des modèles que nous avons chez nous!

***

De bon matin, le jubilaire montait au saint autel et, — il nous le dit après, — offrit le saint Sacrifice... pour lui, pour une heureuse vieillesse? — non — mais pour la Congrégation, pour la Famille et pour son chef. Voilà qui montre mieux que toutes les paroles ce que c'est qu'un Oblat. Aussi, Mon Révérend Père, je m'arrêterai là, au pied de l'autel, adorant avec vous la Victime sans tache et contemplant avec les Anges les dons que Dieu a faits aux privilégiés de son Cœur, aux fidèles serviteurs de la Vierge Marie.

Et la messe s'acheva, sous le regard et les sourires de l'Immaculée dont l'image semblait plus belle, plus rayonnante que jamais, au milieu des lumières et des fleurs qui paraient l'autel du Sacrifice.

A la messe suivante qui fut dite par le T. R. Père Général devaient avoir lieu la profession des jeunes Oblats et la rénovation des vœux de tous les profès. La retraite que nous prêcha si pieusement le R. P. Schauffler était terminée depuis quelques jours, mais on avait attendu cette fête, afin de donner à la solennité tout l'éclat qu'elle comporte. C'était, d'ailleurs, la première fois que le T. R. P. Lavillardière présidait, comme Supérieur général, cette cérémonie si touchante de la profession et de la rénovation des vœux de ses enfants.

Il en prit occasion pour nous adresser une allocution dont le vénéré jubilaire et le cadre qui l'entourait inspirèrent naturellement à l'éloquence de l'orateur, et surtout au cœur aimant du Père, les plus heureuses applications.

Comme la nature, dans le cours d'une année, connaît le printemps et ses fleurs, l'été et ses fatigues, l'automne et ses trésors, la vie religieuse se déroule, elle aussi, dans des saisons qui ont toutes leurs charmes et leurs précieux mérites.

Printemps, l'heure de la donation à Dieu de tous les enthousiasmes, de toutes les énergies des âmes de vingt ans... printemps, le temps où s'allume pour jamais la flamme de ce Cœur si Oblat au contact de la charité ardente qui embrasait le cœur de notre vénéré Fondateur... *Jubilate Deo.*

Puis, l'été est venu, l'heure où le moissonneur se rend au champ avec l'aurore... Dans l'allégresse du cœur qui obeit, à pleine faucille il a couché les épis d'or, travaillant jusqu'à ce que les gerbes demandées fussent là, bien belles à voir, bien bonnes à respirer. Le plus souvent, ce n'a pas été dans l'ivresse des champs de bataille de l'apostolat qu'il a travaillé et vaincu. Dieu lui a départi les angoisses et les joies de l'état-major sous la tente : vie cachée, mais combien poignante et combien féconde ! *Jubilate Deo.*

Aussi, quelles récoltes de fruits dans son automne ! Quels trésors de mérites abrités dans son cœur ! Et qu'importe si les jours deviennent plus courts et si les feuilles tombent... c'est l'heure des détachements, l'heure des intimités avec Celui pour qui on a peiné, l'heure des aspirations plus vives du côté des Collines éternelles... l'heure de l'édification dans le cercle intime du foyer quand la neige des cheveux prêche si doucement, si éloquemment à la jeunesse ; belle mission que remplit si magnifiquement notre vénéré jubilaire au milieu des Benjamins de la Congrégation... *Jubilate Deo.*

La cérémonie de la rénovation des vœux s'étant accomplie selon les prescriptions de la Règle, tous les Oblats présents à Rome s'empressèrent de féliciter le vénérable jubilaire.

***

A midi, je pense que le R. P. Tatin avait vu tous les drapeaux. Ils étaient là pour lui dire que nous conservons pieusement le souvenir et lui sommes reconnaissants de tout ce qu'il a fait pour la Famille. Une élégante panoplie

réunissait les drapeaux de tous les pays où le R. Père jubilaire a été appelé par ses fonctions ; et il a tant voyagé ! Comme saint Paul, il pourra dire à Dieu que par amour pour lui, il a franchi les mers et connu les naufrages.

Quelle sainte alliance si toutes ces nations s'embrassaient fraternellement comme leurs drapeaux mariaient leurs couleurs dans la décoration de la salle ! Quelle puissante expansion de l'apostolat si, fidèles au Christ et dociles à la voix de Pierre, elles consacraient les débordantes efflorescences de leurs forces à la cause de Dieu, de l'Eglise et des âmes, au lieu de s'épuiser pour des armes qui tuent !

Mais, nous sommes au dessert.

Le R. P. Scharsch, Assistant général, en quelques mots bien choisis, exprima au vénéré jubilaire les félicitations de toute la famille et en particulier de l'Administration générale. L'émotion de tous était grande, lorsque le R. Père Assistant nous montra le R. P. Tatin, dans le cours de ses pérégrinations d'Autun en Irlande, d'Irlande en Hollande et à Rome, apportant avec lui, pressé amoureusement contre son cœur, le cœur de notre vénéré Fondateur. Il se plut aussi à rendre hommage à son dévouement dans ses diverses fonctions et surtout à la sagesse de ses conseils. Le don de conseil est un don de l'Esprit-Saint, et le R. P. Scharsch reconnut dans son ancien collègue de l'Administration générale la réalisation de ce passage de nos saints Livres : « Le conseil, dans le cœur de l'homme, est comme une eau profonde que puise l'homme sage. *Sicut aqua profunda, sic consilium in corde viri ; sed homo sapiens exhauriet illud.* » (Prov., xx, 5.)

Le T. R. Père Général remit ensuite au R. Père jubilaire le texte de la Bénédiction Apostolique dont le R. P. Lemius, Procureur près du Saint-Siège, fit la lecture à haute voix.

Trop ému pour faire un long discours, le R. P. Tatin remercia aimablement toute l'assemblée et, dans la personne du T. R. Père Général, la Congrégation entière ; ce qui ne l'empêcha pas, en remerciant le R. P. Scharsch, de

lui faire remarquer que ses lunettes étaient de verres grossissants et teintés de rose ; mais, cette réserve faite, il avoua que 50 ans d'oblation étaient 50 ans de grâces, de faveurs et de bénédictions. Avec quelle émotion ne nous dit-il pas que c'était par la Congrégation qu'il avait tout reçu et qu'il fallait nous attacher à elle, à ses supérieurs, avec une telle force que rien ni personne ne puisse jamais vaincre !

« C'est bien dommage, fit observer le T. R. Père Général, « que le moment ne soit pas aux discours. Nous aurions « été charmés de vous entendre. » — C'est qu'à vrai dire, le R. P. Tatin a beaucoup retenu de ses nombreux voyages. Qui mieux que lui connaît nos missions qu'il a visitées en grande partie ? Nous l'avons entendu donner des détails qui avaient échappé aux chefs des Missions. Il sait qu'ici se trouve un bouquet d'arbres, plus loin un accident de terrain, de ce côté un détour de la route. Et puis sur le passé qui a fui, que de pieux souvenirs !

***

D'habitude, pendant les vacances, les frères scolastiques accordent généreusement un doux repos à leurs livres de métaphysique ; et c'est justice. Mais en revanche, violons et violoncelles, pianos et mandolines pourront se souvenir longtemps de leur séjour à Roviano. Nos jeunes artistes se formaient et réservaient une agréable surprise au R. Père jubilaire. Ils ont mérité, avec des encouragements pour leur bonne volonté, des compliments pour leurs rapides progrès.

Si je n'ai rien dit encore d'une muse déjà connue et estimée au Scolasticat, c'est que cette muse n'aime pas la publicité. C'est celle qui inspire le R. P. Darracq, professeur depuis moins d'un an, et qui lui dicta la gracieuse poésie qu'on va lire..... en famille.

1856-1906

Justus qui ambulat in simplicitate sua, beatos post se filios derelinquet.
(Proverb., xx, 7.)

Dans la famille, savez-vous
Quel est le plus aimé de tous,
Front sérieux ou tête légère ?
Celui qu'on vénère et bénit ?
A qui chacun toujours sourit ?
C'est le grand-père...

Il a vécu de bien longs ans
Et sa tête des cheveux blancs
A la belle et douce auréole :
On dirait le bon saint Joseph
Qui dans le vitrail de la nef
Sourit, console...

Ah ! si la jeunesse savait !
Ah ! si la vieillesse pouvait !
Dit l'antique et malin proverbe :
Dieu donne par les grands parents
La sagesse aux petits enfants,
La fleur à l'herbe...

N'êtes-vous pas l'aïeul que nous devons aimer,
O vous dont nous fêtons l'heureux cinquantenaire,
Puisque de vos conseils vous avez su former
Celui que le bon Dieu nous a donné pour père [1] ?

Laissez-nous donc remplir notre devoir bien doux,
Tresser sur votre front une belle couronne,
La couronne des vœux que nous formons pour vous,
Et des remerciements que notre cœur vous donne.

Dès l'instant solennel où le monde étonné,
Vous voyant prosterné sur le pavé du temple,
Comprit qu'entier à Dieu vous vous êtes donné,
Vous avez su montrer le précepte et l'exemple.

[1] Le R. P. Fabre, Supérieur, a été scolastique sous le supériorat du R. P. Tatin.

Cinquante ans vous avez prié, lutté, souffert,
Religieux, prêtre, apôtre, en tout, partout modèle,
L'esprit toujours actif, le cœur toujours ouvert,
Aux hommes toujours bon, à Dieu toujours fidèle.

Vous avez allumé de vos savantes mains
En tant de jeunes cœurs ces deux vivantes flammes,
Forgé ces deux ressorts des héros et des saints :
L'amour brûlant de Dieu, l'amour brûlant des âmes.

***

Oh ! sublimes désirs de ces âmes d'enfants
Meurtris, broyés, cloués aux gibets d'infamie,
Mourant atrocement sans une main amie
Pour vous fermer les yeux à ces derniers instants,
Comme ils vous admiraient Vénard, Chanel, Perboyre,
Comme vous, saints martyrs, en traversant les mers,
Conquérir des chrétiens et conquérir des fers !
Lutter, souffrir, mourir pour Jésus, quelle gloire !
Aller bien loin, l'amour au cœur, en main la croix
Pour gagner au Seigneur les peuples et les rois !
Leurs yeux s'illuminaient d'extatique lumière :
Etre apôtre et martyr, sort qui les ravissait.
Leur cœur battait à rompre et leur âme chantait :
Je serai, Dieu le veut, un jour missionnaire.

***

Quand vos enfants partaient pour la lointaine terre
Où Dieu les appelait,
Avec eux, j'en suis sûr, votre cœur, ô bon père,
Avec eux s'envolait ;
Et vous auriez voulu, marchant fier à leur tête,
De Dieu vaillant soldat,
Pour une épée, enfin, laissant votre houlette,
Les mener au combat,
Arracher à leur joug les peuples qu'environne
La chaîne de la mort,
Essayer de gagner la palme et la couronne
De l'apôtre humble et fort,
Et doublement vainqueur, comme autrefois Perboyre,
O sublime désir !
Sur votre seule tête unir la double gloire
Du père et du martyr...

***

Quand enfin est venu de saison en saison
Pour le bon laboureur le jour de la moisson,
Essuyant son front moite et reprenant haleine,
Il jette un fier regard sur la fertile plaine :
Sous le souffle du vent ondulant doucement
Comme une mer immense aux flots d'or et d'argent
Que les rayons ardents du soleil illuminent,
Les épis mûrs et pleins devant lui tous s'inclinent
Et semblent murmurer dans leurs frémissements :
... Gloire au bon laboureur, aux bras forts et vaillants !

Père, aujourd'hui, jetez un regard en arrière :
Comme vous avez bien rempli votre carrière,
Quels beaux épis dorés vous avez vus germés
Dans les nombreux sillons que vous avez semés !
« Gloire au bon laboureur, à l'ouvrier fidèle
« Que Dieu nous a donné comme notre modèle. »
Puisse Dieu le bénir, et tous d'un cœur aimant
Puissions-nous célébrer ses noces de diamant !

***

Cette réunion se termina par le chant d'un chœur composé par le R. P. Fabre, Supérieur, et dont on ne sait ce qu'il faut le plus louer, de la délicatesse du poète ou de la science musicale de l'auteur.

***

Les « Missions », qui ont vécu et grandi sous la direction du vénéré jubilaire, lui présentent, à leur tour, leurs plus vives félicitations et leurs vœux les plus ardents.

Si des circonstances indépendantes de sa volonté n'avaient retenu éloigné le R. Père Directeur, il n'aurait cédé à personne le plaisir d'exprimer ici, au R. P. Tatin, l'hommage de la vénération et de la reconnaissance de la Congrégation et de toutes ses Œuvres.

Un témoin.

II

PROVINCE DU CANADA

L'Ange et la tempête.

Ottawa, 26 juillet 1906.

Hier soir, descendait au Juniorat du Sacré-Cœur un vénéré voyageur que ses amis d'Amérique, d'Europe, d'Afrique et d'Asie reconnaîtraient difficilement, sans nouveaux renseignements sur son identité. Beaucoup de ceux qui lisent le présent article le connaissent pourtant.

Mais qu'il est donc changé !

Ajoutez à son menton une barbe noire, oui, d'un noir d'ébène, avec quelques fils d'argent passés çà et là, longue de deux mois moins deux jours ; appliquez sur sa lèvre une moustache coupée en brosse bien roide ; supposez à son front la couleur « Peau Rouge » énergiquement accentuée et, au fond de tout cela, sous le sourcil, laissez le regard qui seul n'a pas changé, puisqu'il est demeuré doux et clair autant que ferme et ouvert... Le climat peut bronzer les joues et durcir les mains, il ne touche point l'âme ni les yeux qui en sont le reflet. Vous avez de notre cher visiteur une idée assez juste. — Il s'agit donc du R. Père Provincial du Canada.

Il arrive d'un bien long voyage.

C'est que la Province du Canada est vaste. Elle ne compte pas seulement des maisons de villes où la civilisation est achevée, telles que Saint-Pierre de Montréal, Saint-Sauveur de Québec, le Sacré-Cœur d'Ottawa, le Cap la Madeleine de Trois-Rivières ; elle va plus loin que les populations mélangées de Betsiamits, Maniwaki, Lac Saint-Jean, Mattawa, Témiscamingue, elle s'étend jusqu'aux

rivages de l'immense baie d'Hudson, au fond des bois inexplorés qui couvrent le Canada. Là-bas, sur les plages où s'arrête l'Océan Atlantique, lorsqu'il s'est avancé dans les terres pour former les baies d'Hudson et James, végètent trois sortes de personnages : les commis de l'Angleterre et de la France pour le commerce des fourrures, les ministres protestants pour la perversion des âmes, les ministres catholiques pour leur conversion. Les peuplades dont on se partage les riches fourrures et les âmes sont les Algonquins et les Cris, Indiens pur sang.

Les prêtres auxquels la Providence confia le rude labeur de polir ces natures sauvages et de les mener au ciel, sont les Oblats de Marie Immaculée, résidant en Albany et dans les environs, et le R. Père Provincial, lorsqu'il partit le 28 mai dernier pour Albany, allait y remplir un devoir de sa charge de premier supérieur : visiter les maisons de sa province. C'était son premier voyage dans ces régions...

Mais les Anges ? — Voici.

Lorsque le projet de départ du R. Père Provincial fut connu du public, les journaux de Montréal publièrent, en première colonne, son portrait (rasé) et réclamèrent la sympathie pour le missionnaire qui s'aventurait dans les gorges et les montagnes où la sirène des steamers et le sifflet des locomotives ne retentira pas de longtemps, sans doute.

Or, quelques jours avant de partir, le R. Père Provincial est appelé au parloir. Il descend.

Un petit garçon et une petite fille étaient là. Ils se levèrent.

— Mon Père, dit le petit en tournant sa casquette..., je... je ne vous ai jamais vu... mais ça doit être vous le P. Tourangeau, ça me le dit ! !...

— Tu as pensé juste, mon enfant, je le suis. Et d'abord, quel est ton nom ?

— Pierre L..., mon Père.

— Quel âge as-tu ?

— Onze ans, mon Père.

— Et ta petite sœur ?

— Dix ans... mais, je vais vous dire tout de suite pourquoi je suis venu. C'est-il vrai, mon Père, que vous allez faire un grand voyage chez les sauvages ?

— En effet, mon enfant, je m'en vais chez les sauvages.

— Alors, voulez-vous me prendre avec vous, mon Père ?...

Et les yeux noirs du petit Pierre s'agrandirent et se clouèrent francs et inquisiteurs sur les yeux du Père Provincial.

— Ça mais, mon pauvre ami, que viendrais-tu faire, si petit, parmi les sauvages ?

— C'est pour s'accoutumer, mon Père, répondit vivement la petite sœur.

— Pour s'accoutumer ? mais à quoi ?

— Eh bien, oui, il veut être missionnaire !

— Ah ! tu veux être missionnaire, mon enfant ?

— Oh ! oui, mon Père.

Et dans ce « oui » il passa tout l'accent et tout le cœur de l'enfant.

— Mais, Pierre, tu ne sais ce que tu demandes, reprend le Père Provincial. Tu ne saurais faire plus de deux ou trois milles sans te fatiguer, et il y a d'ici Albany... 1.350 milles ! Toute la journée ramer dans un canot qui peut chavirer à chaque instant, sauter les rapides, coucher sous la tente, parmi les bêtes féroces, et les maringouins, et les mouches, et la faim et la soif...

Ses yeux noirs semblaient grandir toujours.

— N'importe ! mon Père, prenez-moi, j'aime ça, je veux m'accoutumer.

— Tiens, mon enfant, il y a un moyen de te contenter, tu vas voir.

En ce moment-ci nous sommes six dans le parloir.

— Six ?

— Oui, six ; nous trois d'abord, et puis ton ange gardien, l'ange gardien de ta petite sœur et le mien. Pour les anges,

tu le sais, il n'y a pas de difficulté. Ils descendent du ciel pour faire les commissions du Bon Dieu, ils y remontent le temps de le dire ; ils n'ont pas besoin d'avirons, ni de traîneaux, ni de moustiquaires pour entreprendre de longs voyages. Il t'est facile dès lors de venir à la baie d'Hudson. Comme tu ne fais qu'un avec ton ange gardien, envoie-le me trouver là où je serai, et il viendra en ton nom...

— Oui, mais tout cela, ça ne m'accoutumera pas !

— Il est vrai, mon petit Pierre, ça ne t'accoutumera pas à marcher, à souffrir dans les grandes forêts et à y mourir peut-être ; va, ça t'accoutumera à aimer ces pauvres sauvages et à préparer ton cœur pour le beau jour où le Bon Dieu t'enverra parmi eux, grand et fort missionnaire. Cela t'accoutumera à pratiquer la charité de tes prières en attendant que tu fasses la charité de ta vie.

Pierre commençait à comprendre, et, la petite sœur lui serrait la main en lui disant :

— Le Père a raison, Pierre, tu es bien trop petit pour aller si loin ; tu enverras ton ange, ça fera aussi bien.

Le R. Père Provincial acheva le chapitre des anges.

— Donc, mon enfant, voilà comment nous resterons en correspondance. Tu réciteras des *Ave Maria* tant que tu pourras et tu diras à ton bon ange : « Va donc là-bas voir le missionnaire ; peut-être en ce moment est-il malade, ou bien a-t-il besoin d'un grand secours. » Et moi, de mon côté, je dirai à mon ange gardien : « Vole à Montréal, arrête-toi rue...? — Dorchester ! — N° ? — N° 590 ! — Prends les prières du petit Pierre et offre-les au Bon Dieu. » Est-ce compris ?

— Oui, mon Père, et bien compris. Je n'irai pas à la Baie d'Hudson ; mais mon bon ange ira, car je l'enverrai et il aura de quoi vous porter.

A ce moment le Père Provincial, plus ému qu'il ne l'aurait pensé lui-même, fit descendre lentement la bénédiction du ciel sur la tête des deux innocents, puis il les congédia doucement.

Tandis que le Père montait vers sa chambre, sous l'impression de je ne sais quel pressentiment, de leur côté, Pierre et sa petite sœur, le cœur bien gros, descendaient les marches du perron, la main dans la main, en parlant du voyage des anges.

***

Raconter les péripéties infinies d'un voyage de 1.350 milles dont 768 en chemin de fer et le reste en canot ou à pied, tel n'est point le but du présent récit. Une plume exercée en retracera les détails, nous l'espérons. Aussi ne dirons-nous rien de ces neuf jours durant lesquels notre Père Provincial, accroupi parmi les sacs aux provisions, un sauvage à l'avant du canot, un sauvage à l'arrière, descendit lacs et rivières qu'il ne pourra remonter qu'en dix-neuf jours ; rien du soleil, de la pluie, des chaleurs et des gélées du plus bizarre des climats (1).

***

Les voyageurs arrivent donc à Albany.

Après quelques jours écoulés dans la joie indicible de fils qui embrassent, pour la première fois, leur père vénéré, le R. Père Provincial décida d'aller faire la visite d'une mission secondaire, située 100 milles plus bas, sur le littoral de la Baie d'Hudson.

Accompagné du P. Carrière d'Albany, alerte compagnon, de trois sauvages et muni de provisions pour quatre jours, il fit lester un canot d'écorce et l'on avironna dur sur les flots glauques de la baie James. Point d'incidents notables pour l'aller.

Le temps du retour à Albany étant venu, le Père Provincial toujours escorté du P. Carrière, alerte compagnon, de trois sauvages et muni de provisions pour quatre jours,

(1) Voir l'article suivant.

remonta dans le canot d'écorce et l'on vogua vers Albany, cœurs contents et ciel en fête.

Mais voici que vers la fin du troisième jour, là-bas, au loin, venant de la direction d'Albany, apparurent des moutons (style de marin) qui couraient à la crête des vagues. Une tempête ! vent contraire, flots affreusement brisés : c'est plus qu'il n'en fallait pour déterminer les sauvages, prudents comme trente-six serpents, à atterrir... C'était l'heure de la marée haute ; le canot arriva, bousculé de houle en houle, au ras d'un bouquet d'arbres et l'on débarqua.

Vingt-quatre heures se passent. La tempête, contre l'espoir des voyageurs, ne s'apaise point.

Trois journées de voyage et une journée d'attente déjà, et des provisions juste pour quatre jours... que faire ? Prendre du poisson ? L'océan est inabordable ; tuer quelque gibier ? Pas âme qui vive sur la plage. Et voilà comment cinq infortunés, dont trois d'un air insouciant et deux d'un air plutôt inquiet, interrogent l'horizon.

La mer, qui s'en est allée à 8 milles du rivage pour le reflux, gronde à faire peur... six heures encore et la marée remonte plus furieuse que jamais. Le ciel est noir de nuages, le vent double sa rage, la toile des tentes claque à se déchirer ; la pluie grésille sur les bagages.

Les sauvages, acclimatés aux jeûnes forcés, après de copieux festins, dorment ou rêvent assez indifférents ; mais les missionnaires plus réglés dans leur régime veillent, ils prient, ils se recommandent à la Providence des matelots, invoquent l'Etoile des mers.

Le matin, la tempête rage de plus belle... Hélas ! quand même le vent s'apaiserait bientôt, c'est douze longues heures qu'il faudrait attendre encore sur le rivage, car la grève descend en pente si douce qu'il faudrait patauger, en portant canot et ustensiles, la distance de huit milles.

Les douze heures se passent, la marée est revenue et le vent hurle plus fort. Encore une heure et la mer se retirera.

— Mon Dieu ! douze autres heures d'attente au moins, sans vivres, sans abri, impossible ! c'est la mort dans toute sa terrifiante perspective.

Le P. Carrière dit des chapelets. Le R. Père Provincial récite son bréviaire, puis son rosaire,... c'est le temps du reflux...

Soudain, il se souvient : l'ange du petit Pierre ! rue Dorchester. — « O mon bon ange, vite, vite, allez là-bas recueillir les *Ave Maria* du cher innocent, et calmez la tempête, il le faut. »

« Et je dis cette prière, nous racontait le R. Père Provincial, dans un élan de ferveur dont je me serais cru à jamais incapable en d'autres circonstances. »

C'est fait ! Le temps pour l'ange d'aller et venir, la prière est exaucée ; car aussitôt la houle se cabre sous le dernier coup de vent pour retomber plus calme... La mer était encore assez démontée cependant pour effrayer un sauvage.

— Au canot ! dit le R. Père Provincial, la traversée sera heureuse, j'en réponds, j'en suis sûr.

— Tu es perdu, répondent les sauvages, nous ne partirons pas.

— En route, le canot à la mer, le bon Dieu veille sur nous ; je l'affirme.

Les sauvages se laissent faire et mettent à l'eau l'esquif.

Ordinairement le vent qui souffle sur la côte vers midi ne fait qu'augmenter de force pour ne s'apaiser que sur les six heures, et il était une heure. Mais la prière de l'ange et l'innocence de l'enfant furent plus fortes que la loi des tempêtes et l'expérience des Algonquins. L'orage tomba et, comble de bénédictions, un autre vent se leva, tranquille et régulier, poussant le canot juste dans la direction d'Albany... tandis que les Indiens se récriaient de stupéfaction et que le P. Carrière répétait, affolé de joie, que jamais il n'avait assisté à pareil phénomène.

Et tout alla si bien que l'on fit en dix-huit heures le trajet d'un jour entier.

C'était la fête de saint Jean-Baptiste, patron du Canada ; devinez la ferveur des prêtres offrant, ce matin-là, le divin sacrifice.

Après avoir partagé l'émotion de notre bien-aimé Père et remercié avec lui le bon Dieu, nous songeâmes à vous tous, chers frères de la famille, qui soutenez et aimez nos œuvres.

Puisse aussi ce simple récit inspirer à quelque âme en détresse sur l'océan du monde, la résolution de se confier toujours à la charité de son bon ange.

P. Duchaussois, *O. M. I.*

III

CANADA

De Montréal à la Baie d'Hudson.

(Extrait du Journal de Voyage du R. P. Tourangeau, Provincial du Canada.)

Le R. Père Provincial du Canada a gracieusement mis à notre disposition son carnet de voyage.

Les lecteurs des « Missions » ne pourront qu'être édifiés et intéressés par ces notes relevées au jour le jour, et reflétant les impressions que cause ce pays canadien que l'on n'arrive jamais à connaître suffisamment.

Lundi 28 mai 1906. ***Départ de Montréal.***

Il fait sombre et froid...

Le ciel pleurera-t-il ? Moi je ne pleurerai pas. D'abord, parce que j'en ai pris la résolution ; et puis, en deuxième lieu, le devoir, la voix de Dieu m'appelle. Je vais aller voir des saints, ces héros vivants de la cause de la religion, de la propagation de la foi chez les enfants des bois.

C'est un pèlerinage que j'entreprends auprès de ces dévoués missionnaires. J'en retirerai du profit pour mon

âme et offrirai mes peines et mes fatigues en esprit de réparation.

Profitable, ce voyage le sera aussi pour nos chers Pères de là-bas, pour la Province et la Congrégation tout entière, pour la prospérité de laquelle j'offre tous mes sacrifices ; pour mes parents et amis dévoués auxquels, à divers titres, je dois de la reconnaissance.

En partant de ma Communauté, j'emporte la réconfortante impression qu'on me suivra de loin et par le souvenir et par la prière...

Ah ! chers frères, je ne vous quitterai pas non plus, et nous pratiquerons, si vous le voulez bien, le libre échange de nos biens spirituels.

Mes parents sont au départ. Ils n'envisagent la chose qu'au point de vue naturel : les femmes en conçoivent de la peine ; les hommes disent : Je voudrais en faire partie.

Adieu Montréal... Au revoir, dans un mois...

Mardi 29 mai. ***A Ottawa.***
Visite à nos différentes maisons.

Partout je retrouve la même sympathie, qui m'accompagnera dans mon long voyage.

Chez les Sœurs Grises je dis la Messe.

Mercredi 30 mai.

On sent passer dans les chants appropriés qui y sont exécutés toute la flamme de la charité qui brûle ces cœurs pour leurs héroïques sœurs d'Albany.

Je vois la Communauté, puis les novices.

Toutes sont unies au pauvre voyageur par le désir d'être agréables à leurs sœurs de là-bas.

Je me charge de leurs lettres, des saluts de toutes et de plus, chose qui ne prend pas de place, j'apporte... l'heure de la Communauté. J'assure chacune d'elles, celles surtout qui ont des parentes à la Baie, que chez nos Pères j'aurai un cœur de père, mais, pour les dévouées auxiliaires de nos missionnaires, je me ferai un cœur de mère.

Jeudi 31 mai. ***Mattawa.***

Je vois les RR. PP. Gauvreau, Chevrier et Laniel, et en route pour Montizambert.

De la pluie !... Confiance ! Un rayon de soleil luira et nous aurons beau temps.

~~Montizambert. 1re déception.~~ — Il n'y a pas de gare et l'on me jette à côté de la voie sans plus de cérémonie.

2e déception. — Le paquet si bien fait, si ingénieusement préparé au n° 48 de la rue Visitation et que j'avais confié, en le faisant « chéquer » pour Montizambert, au gardien du wagon aux colis, je ne le vois pas descendre et, comme consolation, on me dit que je pourrai le réclamer à 8 milles plus loin, à la gare appelée Trudeau.

3e déception. — J'apprends qu'il n'y a encore personne ici qui m'attende. Tout le monde a l'air bien étonné de me voir arriver et une escorte de sauvages qui va toujours grossissant me suit jusqu'au poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

4e déception. — Nous devions trouver ici un canot, « Péterborough », que la Compagnie devait nous vendre. Or, le chef de la Compagnie m'annonce qu'il n'en a d'aucune sorte.

L'unique chose à faire est d'attendre patiemment le cours des événements. Il y a encore douze heures pour atteindre le 1er juin. Il me reste du temps et le bon Dieu. Intéressons à notre cause nos bons anges et nos saints protecteurs. Il y a trop d'âmes qui prient pour moi pour que le bon Dieu m'abandonne.

In manus tuas commendo spiritum meum.

Je pars à 1 h. 45 pour Trudeau, gare située à 8 longs milles d'ici, pour y réclamer mon colis.

La route est longue, j'en profite pour faire mes exercices de piété. Les seuls oiseaux du pays me répètent continuellement le même ramage sur les notes de la gamme dont il se compose. Je fais accorder ces paroles avec lesquelles mon âme se console.

Sursum corda !

Enfin, je le tiens ce paquet précieux que j'irais chercher jusqu'au bout du monde.

J'apprends à mes dépens une leçon que tout voyageur doit retenir toute sa vie : « N'attendez jamais un jour de longue promenade pour étrenner de belles bottes. »

A mon retour, oh ! bonheur, je tombe dans les bras de mon cher compagnon de voyage : le R. P. Boisseau.

L'entrevue est pleine d'émotions joyeuses et réconfortantes pour l'un et l'autre ; de mes déceptions d'aujourd'hui, il n'en reste que deux qui tiennent. La Providence saura bien en avoir raison comme des autres.

Une des premières nouvelles à annoncer au cher Père en est une bien attristante : c'est celle de la mort de son père que Dieu a ravi à son affection le 22 mars.

Extrema gaudia luctus occupat.

Les nouvelles de la Baie sont bonnes. On y attend avec grande hâte le grand prêtre.

A 7 heures du soir, grande réunion dans une des maisons du village de Montizambert. Trente sauvages se groupent autour de nous pour la prière. Chant en algonquin, prières en cris et chapelet en algonquin, puis chant en cris.

Je suis frappé de la piété de nos Cris de la Baie. Leur recueillement, leur prononciation si nette et si claire me font rougir !

Oh ! que des missions tout entières de ces âmes simples et d'une foi aussi ardente doivent avoir de puissance sur le Cœur de Dieu ! « *C'est décidé,* je me ferai sauvage pour mieux servir le bon Dieu ! »

Malheureusement, tous les Indiens de la Baie ne sont pas catholiques, puisque sur quatre hommes qui ont amené le Père et qui doivent nous ramener, il n'y a que deux catholiques.

Vendredi 1er juin.
Mois du Sacré-Cœur.

Messes à 6 heures et à 6 h. 1/2. Les sauvages y assistent

en grand nombre et restent à genoux pendant une grosse heure avec un pieux bonheur. Nos deux cris font les frais du chant. Les airs connus des cantiques usuels chez nous me ramènent à la chapelle de la Providence où, dans le moment même où je célèbre le saint sacrifice de la Messe, l'on prie pour le succès de mon voyage.

Notre programme d'aujourd'hui est bien simple : nous allons attendre avec confiance l'arrivée du canot qui devrait être déjà ici.

Nos deux chers catholiques n'avaient jamais vu de trains de chemin de fer... et leur tente est dressée à un arpent de la voie du Canadian Pacific Railway. Si jamais, dans votre vie, vous êtes témoins des impressions d'un sauvage en présence, pour la première fois, de cette nouvelle bête féroce qui s'en vient, sur ses six ou huit pattes, en respirant bruyamment et avec ses bras en mouvement, comme un coureur qui veut respirer avec plus d'aisance, et qui traîne derrière elle une queue immense toute annelée, vous aurez une jouissance d'une nature toute nouvelle et bien originale. Pour les combler d'un bonheur qu'ils ont espéré, je paie le voyage à nos quatre hommes jusqu'à Trudeau.

Il est bien probable que nous partirons demain, au lieu d'attendre notre canot qui arrivera Dieu sait quel jour ou quelle semaine. Nous allons nous en procurer deux petits à White-River. Nous les aurons demain.

Samedi 2 juin.

Messe à 6 h. 1/2. Le P. Boisseau revient avec un canot. Il est petit, mais nous en aurons un autre ce soir, à l'autre extrémité du lac. C'est là que nous laisserons la vieille relique apportée d'Albany et nous continuerons notre chemin avec deux embarcations.

A 2 heures nous partons.

J'ai bénit mon canot qui porte le nom de « Shamrock. » Je l'ai mis sous la protection de la sainte Vierge en y

fixant une médaille miraculeuse. Et maintenant *je ne crains plus rien.*

Je pars avec toute la confiance que me donnent les prières de mes frères en religion et celles des bonnes âmes auxquelles je me suis recommandé.

Saluons d'abord le cimetière catholique à un mille de Montizambert.

Mes deux guides ont pour noms Jos et Georges. Tous deux sont protestants. Le vent est bon : la voile se hisse et notre petite embarcation glisse sur le lac avec l'agilité d'un papillon. Tout à coup on entend, à trois ou quatre milles en arrière de nous, une détonation éloignée. Nos sauvages s'arrêtent sur-le-champ et ils tendent l'oreille : les détonations se répètent et l'on comprend que c'est un signal d'arrêt. Il y a longtemps que cette télégraphie sans fil est connue, mais elle est peu explicite. Arrêtez ! et nous attendons. De quoi s'agit-il ? Deux sauvages nous arrivent avec un paquet de tabac. Après le pain et le thé, ou plutôt avec l'un et l'autre, le sauvage peut vivre et mourir. En attendant que d'autres événements viennent rompre la monotonie du voyage, nous repartons gaiement pour l'autre extrémité du lac où nous nous arrêterons ce soir.

Je remarque, en passant, que la conversation de mes deux canotiers se fait tout le temps en langage proverbial. Le lac que nous traversons dans toute sa longueur a bien envie de nous faire sauter un peu : le vent grandit et la vague grossit en proportion.

Mes guides se taisent et ne disent plus un traître mot. Ils reprendront leur loquacité du départ quand le calme reviendra.

Combien de gens, dans le pays civilisé que je laisse derrière moi, y gagneraient à suivre la même politique ! Le bruit de la tempête, le choc des opinions contraires ne sont guère propres aux idées justes et aux jugements sûrs. Aussi, j'admire combien l'on prend avec prudence les vagues qui viennent s'égrener jusque sur nous.

C'est le baptême du voyageur novice !

Dans l'Office de la Pentecôte que je récite aujourd'hui, je dis avec une attention particulière ces mots significatifs : *Ductore sic te prævio vitemus omne noxium.* Esprit-Saint qui serez notre guide, soyez le vent qui soufflera dans nos voiles.

Nous arrivons à un rapide d'un arpent de longueur.

Le bon Dieu avait pensé à nous : deux beaux poissons (brochets) attendaient avec une certaine impatience notre arrivée, si j'en juge par leur empressement à sauter sur nos lignes ; nous en faisons nos délices au repas du soir.

J'admire l'adresse de nos guides à préparer la tente, puis à faire la cuisine. Ils se font cuire du pain pour vingt-quatre heures : deux livres de farine et une livre de lard pesées avec une « romaine » et du thé leur sont donnés tous les soirs à cette fin, et, avant le coucher, ils font cuire tout cela, avec une absence totale de nos détails de propreté et d'hygiène stomachique.

J'admire la piété de nos deux catholiques qui récitent les grâces avec une régularité et une piété dignes des religieux les plus fervents. Sans même qu'on les y invite, ils viennent nous trouver sous notre tente pour la prière du soir. Le chant d'un cantique la commence, en marquera le milieu et la fin. On dirait que pour eux la prière ordinaire est comme une grand'Messe : certaines parties sont dites à voix haute, d'autres sur un ton plus bas et enfin le restant est modulé sur des airs dont on reconnaît toujours, de près ou de loin, l'origine française.

Je m'installe confortablement sur mon lit fait d'un matelas de peaux de lièvres et, homme civilisé que je suis encore, je me pose la question : Dormirai-je ? Le lit est dur, l'air est frais, le souper a été plus ou moins léger, et enfin..... j'ai bu du thé, chose que je n'ai jamais faite depuis mil huit cent quatre-vingt-huit sans être obligé de regarder de toute la grandeur de mes yeux le plafond de ma chambre.

Mais je me jette avec confiance dans les bras de ma bonne Mère du Ciel et je la prie de me donner le sommeil réparateur dont j'ai besoin. J'envoie mon ange gardien saluer ceux qui pensent à moi et leur porter ma bénédiction.

Dimanche 3 juin.
Jour de la Pentecôte.

La nuit a été splendide ! Tous mes préjugés, tous mes raisonnements de civilisé sont disparus et j'ai dormi mieux qu'aux plus beaux jours de mon enfance.

A 5 h. 1/2, je dis la sainte Messe dans le pauvre chantier qui sert de magasin à M. Mc Dougall, de White-River. Il n'y a rien de bien somptueux dans ce cénacle, mais il y a la piété de nos guides, du P. Boisseau qui me sert la Messe et de deux Algonquins qui se joignent à nous.

En pensant au miracle du don des langues donné aux Apôtres, je ne puis m'empêcher de faire un rapprochement avec cette Messe : la foule entendait et comprenait le langage des disciples de Notre-Seigneur et chacun dans son propre idiome, et ici Cris, Algonquins, Français comprennent tous le sublime langage du prêtre, au saint sacrifice de la Messe, ce renouvellement mystérieux du sacrifice de la Croix. Chacun en dit son étonnement et sa reconnaissance qui, en cris, qui en algonquin, qui en français, celui-là en latin, les uns en chantant, les autres en priant.

A 7 heures, nous partons avec notre nouvelle embarcation, aussi petite que celle d'hier, mais assez grande cependant pour réunir tous nos bagages et avoir un demi-pied de rebord en dehors de l'eau.

Le temps nous presse et si je veux revenir à la date fixée, je dois faire diligence, puisque nous avons un retard d'une journée et demie.

Après avoir fait une certaine distance, j'ouvre pour la troisième fois ma malle enchanteresse. « Malle signifie ensemble de lettres écrites par mes parents et amis, et

placées secrètement dans mon sac de voyage, pour me causer une surprise. »

Quelle ingénieuse invention !

Il n'y a que le cœur d'une mère pour concevoir de pareils chefs-d'œuvre de délicatesse.

Je vois venir deux lettres datées du 4 juin et ne devant être ouvertes qu'au jour indiqué. L'une est de ma mère qui doit y répéter sans doute qu'elle commence une singulière neuvaine, puisqu'elle ne se terminera qu'à mon retour dans un mois et demi.

Et nous allons toujours dans cette petite rivière qui se rétrécit graduellement. Je suis étonné de la fertilité du sol. Mais mon étonnement ne dure guère, car on m'assure qu'à quelques centaines de pieds au delà des rivages, on trouve des marais sans fin. Les Indiens ont aussi, à leur manière, leur malle enchanteresse : ils enlèvent à un cèdre une partie de son écorce et sur la chair blanche de ce bois à papier nouveau genre, ils écrivent ce qu'ils veulent faire savoir à leurs amis qui passeront par là, et qui sauront ainsi les détails qui leur seront nécessaires.

La prochaine fois que le Provincial du Canada viendra dans ces régions, il faudrait établir aussi un courrier à poste fixe jusqu'à Albany, mais il ne voudra jamais celui que je porte avec moi.

A midi, la rivière est toute rapetissée; elle ne compte plus guère que quinze pieds de largeur. La nature devient plus chétive et plus pauvre. Nous suivrons cette rivière jusqu'à ce soir, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un petit ruisseau à peine capable de laisser passer nos canots. Nous aurons alors atteint la hauteur des terres, et le courant rapide qui nous est contraire aujourd'hui deviendra notre auxiliaire puissant qui nous poussera vers Albany.

La hauteur des terres me rappelle la réflexion originale de ce bon ami qui, sans sa nomination à Cobalt, serait aujourd'hui de la partie.

« Il y a trois choses, disait-il, que je n'ai jamais com-

prises : le scandale du Canadien Pacifique, l'émission des *débentures* et la hauteur des terres. »

Si cette hauteur des terres avait pour effet, ô mon Dieu ! de diriger les courants de nos vies vers vous, avec quel bonheur empressé j'y lancerais ma barque ! Vous n'en restez pas moins le point d'attraction irrésistible de tout ce qui sur la terre a l'être, le mouvement et la vie.

Les fleurs et les papillons, ces fleurs ailées, sont chose rare dans ces contrées. Je salue au passage une gentille petite violette qui voltige et qui n'a rien de la violette qui se cache et ne se laisse soupçonner que par son parfum. A celle-là, le bon Dieu a donné des ailes, sans doute pour enseigner aux parfumées de se contenter de leur sort ; car l'oiseau ravisseur va bientôt en faire sa pâture et l'anéantir.

Nous sommes en plein dans le royaume des Indiens ; c'est ici qu'il règne en maître. Ses possessions sont immenses, ses richesses sont dans la profondeur de la forêt, dans les lacs et les rivières. C'est ici et là que vivent, grandissent et s'engraissent ses troupeaux de bêtes sauvages et ses poissons sans nombre. Quand il en aura besoin, l'Indien ira presqu'au jour et à l'heure voulus s'en approvisionner. Il n'est pas gêné par les exigences des voisins ; il est chez lui partout où il passe et il n'a d'autre loi que celle de son appétit ou de son amour du gain.

Ses routes favorites sont celles que Dieu lui a faites en creusant les rivières et les lacs. Quand il veut changer de route, il n'a qu'à se payer le luxe d'un transfert ou d'un portage.

Nous y sommes, à la hauteur des terres. En apparence, il n'y a rien d'extraordinaire ; une route assez bien tracée d'un mille de long nous y conduit. Je prends les devants pour pouvoir jouir à mon aise, lorsqu'au beau milieu du chemin, me voilà en présence d'une caravane de dix sauvages qui viennent d'Albany et qui s'en vont à Montizambert. Stupéfaction de part et d'autre en nous rencontrant d'abord, en nous parlant ensuite, puisque nous ne nous comprenions pas du tout. Il n'en est pas ainsi de mes compagnons qui ont un plaisir indicible à échanger des nouvelles.

Nous arrivons à un lac superbe de plus de dix milles de longueur. La hauteur des terres a voulu nous traiter aimablement, car un vent propice souffle dans notre voile et nous filons jusqu'à neuf heures. La pluie ne cesse de tomber pendant la dernière heure du trajet, mais les précautions prises pour en atténuer les effets nous protègent contre ses inconvénients.

Le campement est vite préparé et nous sommes bientôt dans notre tente avec tout le confort que peut procurer la hauteur des terres par un temps de pluie.

Lundi 4 juin.

La nuit a été excellente. « Décidément, je me placerai une tente dans le *jardin de saint Pierre*, et j'irai tromper l'insomnie et ses mauvais tours. »

Nous partons à 6 h. 10. C'est étonnant comme on dort vite en voyage sur la route de la Baie d'Hudson. Couché à 10 h. 15, à 4 h. 1/2 tout le monde est debout ; pour ma part, il y a une bonne heure que je vois dormir mon compagnon et je suis plus reposé que jamais.

Nous continuons sur la petite rivière qui se trouve à l'autre extrémité du lac et nous passons à l'endroit que, dans deux ans peut-être, traversera la ligne du Grand Tronçon Pacifique. Une construction très primitive qui sert de magasin, fermé dans le moment, est là, en attendant qu'il y ait une gare où descendront les touristes dont ne manqueront pas de se couvrir ces bords enchanteurs.

Le pays que nous traversons est tellement sauvage et si peu souvent visité que les lacs et les rivières n'ont pas encore de noms. Si j'y étais autorisé, je leur en aurais vite trouvé et les noms de nos premiers missionnaires qui sont allés à Albany resteraient attachés à ces contrées.

Une planchette avec des caractères syllabiques, attachée à un arbre, près des portages, serait l'acte de baptême officiel. A plus tard.

Je viens d'apprendre que ce que j'ai pris pour l'endroit du Grand Tronçon Pacifique n'est autre qu'un vulgaire « slopping place » où s'arrêtent en hiver les voitures employées par la Compagnie.

Que d'eau, grand Dieu ! que d'eau ! Celui qui a calculé qu'il y avait 1/5 de terre et 4/5 d'eau sur notre planète avait sans doute fait un tour au Canada. Pendant le dîner, nous constatons un fait dont nos neveux devront profiter : du poivre, c'est bien dans une poivrière, et une poivrière, c'est bien... à la maison. En effet, dans le dernier portage, on n'a pas eu soin de mettre en haut la partie perforée et, en conséquence, toute l'armoire à vaisselle est poivrée...

Et les mouches, les moustiques et les maringouins... Je n'ai eu besoin de mon moustiquaire qu'une fois. Les maringouins ne sont pas encore sortis de leur léthargie, je ne m'en plains pas ; les mouches ne sont pas très voraces, ce dont je remercie le bon Dieu.

Nous passons la journée à faire des portages, à parcourir des rivières qui semblent avoir hâte d'aller perdre leurs eaux et leur individualité (à plus tard leurs noms) dans le grand tout qui s'appelle l'Océan. Il pleut cette après-midi ; c'est ce que laissait prévoir le temps sombre de la matinée. Nous nous passerions bien de ce petit contretemps, mais nul doute que cette pluie est nécessaire à d'autres qui ont prié pour l'avoir et j'accepte avec soumission la volonté toujours sage de la Providence universelle.

La petite rivière (38 pieds de largeur) devient rapide et capricieuse, nous nous lançons dans ses petites furies avec des émotions très agréables.

Mes deux guides sont on ne peut plus habiles et, d'un geste, ils évitent les cailloux et nous font suivre le chenal

avec une assurance qui ne les empêche pas de fumer tranquillement le calumet. Mon compagnon n'est pas aussi heureux avec les siens, et plus d'une fois son canot reçoit des coups qui nécessitent l'application des *mouches noires* (poix).

Le sauvage parle de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il entend : il se croit obligé de saluer chaque poisson qu'il voit dans la rivière, sinon d'un coup de dard, au moins du nom qu'il lui a donné ; chaque oiseau qui vole là-haut recevrait bien un bon coup de fusil, s'il n'avait la rame à la main : pour le moment, il se contente d'en imiter le cri, et cela à la perfection.

C'est un seigneur dans son domaine, et il a bien le droit de s'intéresser à ses propriétés.

Il y a juste une semaine aujourd'hui que je suis parti de Montréal et je n'ai pas fait le tiers, pas même le quart du trajet, au moins de celui par voie d'eau. Pourtant nous avançons et tout va bien, Dieu soit béni.

Le beau temps est revenu et nous suivons toujours la petite furieuse depuis ce matin. Elle vient même de nous jeter sur ses bords et de nous obliger à faire un portage long de deux milles.

Je fais ces parcours toujours le premier et en monsieur, c'est-à-dire en ne portant que juste ce qui est trop léger pour être porté par nos hommes.

Si je faisais quelque travail appréciable, sur eau ou sur terre, et sans avancer autant qu'eux, je passerais pour un paresseux. En ne faisant rien du tout, ou à peu près, ils me considèrent comme un *gentleman*. Voilà la logique sauvage.

Nous campons à 8 h. 1/4.

Je constate un fait dont, en bon philosophe, je devrai profiter à l'avenir. Au lieu du campement, il y avait un endroit très propice pour notre tente : le fond était doux et égal. Je pensais qu'on le choisirait pour les deux *gentlemen*. Pas du tout : on place notre tente dans un

endroit accidenté, plutôt fait pour servir de nid aux poules que d'abri pour nous, et la tente de nos bons travailleurs eut les honneurs de la place que je convoitais.

Morale. Quand vous êtes avec des sauvages, rappelez-vous qu'ils savent tout demander, tout accepter et ne rien offrir.

Mardi 5 juin.

Lever à 4 heures. Prière comme toujours, pendant que le thé se fait automatiquement au foyer.

Nos hommes sont peu loquaces ce matin, le temps est gris, le vent s'élève et l'on doit bientôt arriver à un lac assez grand pour redouter d'entreprendre de le traverser autrement qu'en temps calme.

La petite rivière que nous suivons depuis la hauteur des terres veut nous faire oublier tous les ennuis causés par ses rapides et les portages qu'elle nous a imposés, en envoyant à nos lignes sept ou huit beaux dorés qui sont dévorés à belles dents, au repas de 8 heures, par nos sauvages et par nous.

Nous sommes en face d'un immense lac qu'un vent contraire soulève avec rage.

Que ferons-nous ? Les sauvages n'en disent rien : chaque chose en son temps ; pour le moment, ils pensent à assouvir leur faim.

A 9 heures nous partons. Le ciel est toujours couvert de nuages, le vent souffle sans interruption avec un froid qui nous glace. Nos guides suivent les bords tortueux du lac et ne craignent pas de doubler leur route pour choisir le plus sûr moyen d'arriver à l'autre extrémité.

Décidément, les poissons se disputent l'honneur de faire avec nous les Quatre-Temps. En quelques minutes, les brochets, les dorés et les truites saumonées nous ont délégué des représentants aux dimensions très respectables. Neuf beaux poissons sont rangés dans une fourche flexible faite de branches et transportés par mon dévoué compagnon.

Le portage que nous venons de faire, pour éviter une chute assez forte, est éloigné du suivant d'une distance de douze milles, si l'affiche que je viens de lire est bien exacte.

Je me rappelle que c'est la semaine de retraite préparatoire aux ordinations, un peu partout, mais surtout au Scolasticat d'Ottawa. Que le Saint-Esprit les comble (nos chers scolastiques) de ses lumières et de ses dons pendant ces jours de grâces !

Et nous descendons toujours avec une très grande vitesse. Ce que nous allons être bas dans huit jours ! Et dire qu'il faudra tout remonter après !

Oh ! que n'ai-je un levier ! dirai-je avec Archimède ; arrivé à Albany, je soulèverais notre planète et je ferais descendre les eaux vers chez nous et j'arriverais tout d'un bond dans la rue Visitation. Mais il me faudrait faire un peu de toilette, car mon costume de voyage offusquerait les yeux de nos citadins.

Ma soutane est dans ma malle ; j'ai chaussé les guêtres qui me donnent l'apparence d'un cavalier. J'ai un pardessus de caoutchouc dont la couleur n'a rien de clérical : un sweater me protège du froid et me donne des airs de sport. Le rasoir ne m'a pas servi depuis mercredi dernier et je commence à avoir une figure de marchand de bric-à-brac.

C'est cependant ce qu'il y a de mieux à faire : il est mieux de simplifier son trousseau et de n'apporter que l'absolument nécessaire.

La végétation est bien en retard par ici. Aujourd'hui 5 juin, c'est à peine si les trembles commencent à épanouir leurs bourgeons. Aussi, sans les arbres à la verdure perpétuelle, il n'y aurait presqu'aucun signe de vie végétale.

La chose s'explique, puisque la terre n'est pas encore dégelée. C'est si vrai, qu'hier soir on a dû renoncer à enfoncer plus avant les poteaux de la tente, et nous avons couché sur une mousse dont les racines ne sont pas entièrement dégagées de la gelée.

Mon compagnon m'apprend qu'un des soirs de son voyage pour venir à ma rencontre, il a trouvé le matin ses couvertures prises dans la glace. Voilà ce que c'est que d'avoir traversé la hauteur des terres.

Que Dieu nous conserve jusqu'à la fin le feu de la charité qui nous a permis jusqu'ici de faire ce voyage par amour de sa volonté, et aucune glace, aucune froide tempête ne pourront paralyser notre courage !

Mercredi 6 juin.

Au premier rapide, une demi-heure après le départ, il y eut un incident qui faillit tourner au tragique. Pour éviter un portage, les guides de mon canot essayèrent de faire passer le rapide à leur embarcation, en la retenant du rivage. Un courant malencontreux sauta dans le canot et le remplit d'eau en un clin d'œil. Peu s'en est fallu qu'une partie du bagage ne fût emportée par le courant.

L'orgueil de mes guides en est blessé et je trouve là une nouvelle preuve du mot du psalmiste : *Omnis homo mendax...*, c'est-à-dire que même le sauvage amphibie qu'est celui d'Albany peut se laisser prendre par de fausses apparences et faire des sottises.

Si la vue d'un oiseau ou d'un poisson excite l'intérêt de nos sauvages, il faut voir leur bonheur plein d'une silencieuse excitation en présence d'un orignal. Heureusement que le dernier rapide a trempé les cartouches du chasseur de notre troupe, car nous serions dans le moment, malgré les Quatre-Temps, à dépecer un beau spécimen de la gente « Moose. »

En attendant qu'un autre chasseur plus heureux lui fasse les honneurs de ses attentions et de son adresse, notre orignal se pavane dans la forêt, bien heureux d'avoir échappé à l'avant-dernier de ses malheurs.

Il fait beau aujourd'hui et le soleil nous réchauffe aimablement.

Je viens d'interrompre mon récit pour jouir du passage

mouvementé d'un rapide. C'est émotionnant, mais c'est aussi humide. Heureusement que le soleil du bon Dieu se charge de nous sécher.

A 9 h. 1/2, nous passons à l'endroit qui a été choisi pour construire le Grand Tronçon Pacifique.

Voilà une entreprise qui va donner au Canada une deuxième artère d'activité, de richesse et de vie. Le terrain n'est guère fertile ici. Les trembles chétifs, le sapin fluet, voilà à peu près tout ce qu'il y a sur les bords de la rivière.

A moins, toutefois, qu'on ne découvre quelque mine, qui puisse attirer ici les foules et donner tôt ou tard naissance à des villes et des villages.

A midi et demi, nous faisons un portage épouvantable. A des collines à pic comme des faîtes de maison succèdent des marais où l'on enfonce jusqu'à mi-jambe. Je n'avais que ma personne à porter et j'étais à bout de forces lorsque j'eus fini. Je prends en pitié nos pauvres gens qui font ce trajet deux fois et chaque fois avec des charges écrasantes.

Ils arrivent tout essoufflés et avec de la boue jusqu'aux oreilles. Cependant ils sont gais et contents. L'un d'eux surtout fait cela avec un esprit de foi peu ordinaire. On le voit souvent faire le signe de la croix et offrir ses fatigues au bon Dieu. C'est la recommandation que le R. P. Fafard a faite à nos deux catholiques avant de partir.

Oh ! que de sauvages, au jour des grandes rétributions, recevront une couronne plus éclatante qu'on ne le pense !

3 h. 1/2. — Il fait chaud, bien chaud. La rivière est pleine d'imprévus. On n'en voit pas plus qu'un arpent à la fois ; au détour, c'est un nouveau panorama. Quelquefois, trop souvent hélas ! ce sont des rapides qui nous forcent à « portager. » Quand ils ne sont pas trop difficiles, nous les passons en canot, et ce sont alors de splendides émotions.

5 heures. — Je sors du plus long portage de toute la

route ; si encore il n'était que long, mais il est sale, il est tortueux, il est bossu, en un mot, il a tous les vices, ou pour mieux dire, il réunit les sept péchés capitaux de tous les portages du Canada.

Le sol y semble magnifique et je l'admire « entre deux soupirs. » Je propose qu'on fonde ici une ville au plus tôt, avec un tramway électrique pour faire le portage. Ce n'est pas le pouvoir générateur de l'électricité qui manquera, puisque la rivière fait une descente d'une rapidité effrayante.

J'ai vu des arbres aux dimensions inaccoutumées dans ces régions; des épinettes mesurant deux pieds de diamètre, des cèdres magnifiques et pas beaucoup d'autres arbres, sans doute parce que le divin Forestier n'a pas jugé à propos d'en planter d'autres.

Pendant que je suis à écrire, tous les insectes homicides du portage semblent s'être donné le mot pour me tourmenter ! Attendons que ma ville s'élève ici et toute cette race satanique aura vécu.

Nos hommes arrivent tout essoufflés, mais pleins de courage ils retournent à l'autre extrémité pour chercher le reste du bagage. Heureusement que c'est le dernier portage digne de mention. Il ne sera pas moins de 7 h. 1/2 lorsque tout sera ici, de sorte que nous passerons la nuit à l'ombre des grands bois, près du grand bruit des grandes eaux, en rêvant à la grande ville des temps futurs et à d'autres choses aussi, si le temps nous le permet.

Mais ne voilà-t-il pas qu'il nous arrive toute une caravane d'Indiens, composée du père, de la mère, des grands et des petits enfants : en tout, il y a quatre canots dans lesquels tous, femmes et filles, voire même les petits, jouent de l'aviron ou de la perche et travaillent avec un zèle sans égal. C'est une famille indienne (11 en tout) qui s'en va travailler pour la Compagnie du Grand Tronçon Pacifique.

A leur arrivée, il y a des cris d'étonnement de part et

d'autre, puis la traditionnelle poignée de main à tout le monde.

Les femmes, comme toutes les filles d'Eve, sont d'abord un peu timides et même... pas mal dédaigneuses : il faut noter que ce sont des protestants.

Puisque nous sommes en veine de politesse, il faut bien aller jusqu'au bout, et nous offrons aux hommes une pipe de tabac du R. P. Legault, le meilleur de la paroisse Saint-Pierre, et un morceau de sucre aux autres. Ce cérémonial déride les fronts des créatures et des enfants. Ce que je trouve de plus étonnant, c'est de voir le travail des femmes. Ce sont elles qui élèvent la tente, qui coupent le bois, qui préparent le ménage, qui vont faire la cuisine pendant que les hommes fument tranquillement leur pipe.

Le campement se prépare à quelques pas du nôtre et il est à redouter qu'il y ait « parlement » ce soir, car, sous ce rapport, tous les sauvages sont femmes, au moins après la préface ou le prologue. Le sauvage n'est pas d'abord prodigue de paroles, il reçoit, et ensuite, quand il a pratiqué le libre échange de ses faveurs, il parle. De quoi parle-t-il ? Des mille et une choses qu'il a vues, entendues ou faites pendant la journée. Les nôtres racontent avec force harmonie imitative ce qu'ils ont vu, à la ligne du chemin de fer. Pas de discussions sur la question sociale, ni sur les événements d'Europe, pas même sur la politique du Canada.

Le monde entier se révolutionnerait, tous les Siegfried de l'univers imagineraient tous les livres fielleux imaginables, que l'Indien sera heureux et content aussi longtemps que la rivière roulera de l'eau à plein bord et lui conservera ses poissons quotidiens, que la forêt restera avec ses bois et ses mystérieux troupeaux de bêtes sauvages.

Puissiez-vous connaître tous Celui qui ne vous refusera jamais ni aux uns ni aux autres le pain quotidien et qui ne vous demande en retour que de l'aimer et de le servir en esprit et en vérité.

Jeudi 7 juin.

Lever à 3 h. 1/2.

La rivière nous transporte à toute vitesse vers Albany que nous atteindrons dans quatre ou cinq jours.

Le temps est superbe et le soleil qui commence à dorer la cime élevée des collines du rivage nous promet bien de réchauffer nos membres engourdis. Mes deux guides, qui ont fait la causette chez les visiteurs pendant une partie de la nuit, ne sont guère loquaces ; ils n'en feront que mieux leur besogne peut-être.

A un mille du départ, nous voyons une magnifique chute formée par un des tributaires de notre rivière Négagami.

La Compagnie du G. T. P. fait faire un deuxième tracé à peu près à deux milles plus loin que les chutes d'eau que nous avons vues hier soir et ce matin. Les promoteurs de cet autre projet n'ont-ils pas pensé, eux aussi, à la ville que j'ai fondée hier soir ? En tout cas, le bois de pulpe, les pouvoirs d'eau, la production des terrains fertiles ne seront-ils pas autant de ressources pour le nouveau chemin de fer ? Je le crois fermement. Presqu'immédiatement après ces endroits pittoresques, le sol devient maigre et sans fertilité.

Nos hommes font comme la rivière : entre deux rapides, ils se reposent et laissent le canot aller au gré du courant. Cette première partie de la journée entre 5 et 8 heures n'est jamais marquée par une grande activité. Nos hommes n'en sont pas encore à demander la journée de huit heures, mais pratiquement ils l'ont déjà ou à peu près. La plus grande privation dont je souffre depuis mon départ est, sans contredit, de ne pouvoir dire la sainte Messe.

J'offre au bon Dieu le sacrifice de mes fatigues et de mes petites misères en compensation de l'honneur dont je le prive et des grâces dont mon âme ne peut se nourrir tous les matins.

Je m'unis aussi à toutes les messes qui sont offertes par toute la terre, pendant les vingt-quatre heures, et, en particulier, aux messes d'Oblats et à celles qu'on m'a promis d'entendre à mes intentions.

Déjeuner, dîner, souper, sont autant de manières de dire, puisque nous avons toujours les mêmes mets. Avec l'inévitable thé, il y a encore du pain, et nous ouvrons des boîtes de viande très appétissantes. L'estomac subit l'influence du milieu et se fait très bien à tout cela.

Nous venons de faire le dernier des portages ; c'est le vingt-cinquième, je crois, et il nous reste quelque 250 milles à faire.

Dans la matinée, quel n'a pas été mon étonnement, à un endroit où la rivière se rétrécit, d'apercevoir des énormes morceaux de glace que l'eau a dû refouler en grande quantité sur le rivage, et c'est aujourd'hui le 7 juin !

Je viens de passer deux heures avec « notre ami Siegfried. » Evidemment, à ses yeux, le Canada français a un grand tort : c'est de n'être pas assez libre-penseur et détaché de son archaïsme intellectuel et moral.

Comment voulez-vous qu'avec de semblables imperfections, nous méritions la moindre louange de la part de cet homme si épris des libertés et des émancipations de l'incrédulité moderne ! Nous ne serons vraiment quelque chose à ses yeux que lorsque l'Etat se sera ressaisi et aura mis la main sur tout, depuis l'enfant à l'école, et il semble le laisser entendre, jusque sur ses prêtres, et leur aura donné des principes plus libéraux et plus civilisateurs.

Pourtant, c'est bien grâce à cette Eglise et à son clergé que le Canadien français existe encore et a sa place marquée sous le ciel du Canada.

Malgré ce rhéteur, que Dieu préserve à jamais notre patrie de la désunion qui s'affuble du nom de fraternité ; que Dieu nous préserve de l'esclavage de toutes les passions qu'on appelle la liberté, et de la lutte continuelle pour un nivellement imaginaire et irréalisable du socialisme, qui se donne pour l'égalité. Pendant que j'essaie de réfuter mon homme, nous arrivons à English River.

Un jeune homme habite là une bien triste maison, et passe la plus grande partie de sa vie dans l'isolement. En hiver, il y élève une tente et y place un petit poêle pour se garantir du froid. Cependant, il se dit content. Pourquoi ? Parce qu'il a un bon salaire et qu'il espère avoir de l'avancement.

Heureux l'apôtre qui fait pour l'amour des âmes ce que ne craignent pas de faire ces gens du monde pour l'amour du lucre. • N'oublions jamais le salaire et l'avancement que Dieu a promis au véritable apôtre. » *Centuplum accipiet et vitam æternam possidebit.*

Vendredi 8 juin.

A la malle, deux lettres m'attendaient.

A 6 h. 1/4 la pluie cesse et nous partons. Les mouches de toutes sortes nous dévorent à belles dents, tout comme si elles avaient été dans la disette depuis longtemps.

Comme je regrette que les familles indiennes que nous avons vues à English River ne soient pas catholiques ! Il y a même une chapelle protestante et on laisse à entendre que l'évêque viendra les voir cet été.

On dirait qu'avec leurs religions, les ministres leur transmettent leurs préjugés contre nous. Il ne nous voient qu'avec un certain air de défiance qui fait mal au cœur. Comme il est pénible de constater que ces pauvres malheureux soient passés de l'erreur du paganisme à celle de l'hérésie sans avoir eu le bonheur de jamais connaître la vérité ! Peut-être sont-ils moins coupables que ceux qui ont abusé des lumières de la foi pour devenir hérétiques.

Au déjeuner, une brise légère fait venir à l'esprit de nos gens l'idée de se monter une voile et nous voilà partis. Tout irait à merveille, s'il y avait du vent.

Nous suivons maintenant la Rivière Anglaise qui a absorbé l'Angagami. Elle est plus large et moins tortueuse que la première. Le terrain qu'elle traverse est pauvre et très humide. Aussi, à chaque arpent, des ruisseaux lui

déversent leurs contingents plus ou moins considérables. La réverbération du soleil nous brûle la figure et nous allons finir par avoir la couleur locale.

J'entends le chant d'un « rossignol », cet oiseau que je croyais n'avoir été créé que pour les pays civilisés. C'est un événement digne d'être noté au cours d'un voyage en pays sauvage.

Malgré la lenteur de mes hommes, nous arrivons au coucher du soleil à la fameuse rivière Albany. Je la salue avec une certaine émotion, car c'est à son embouchure que je vais trouver des frères pour les encourager et les fortifier, que j'y vais aussi dire une parole de consolation et de réconfort spirituel aux bonnes Sœurs Grises.

Il nous reste 150 milles à faire.

Samedi 9 juin.

A 4 h. 1/2, départ.

La pointe de terre, à l'embouchure de la rivière Albany où nous passons la nuit, doit avoir vu commettre quelque grand crime, car c'est certainement une place maudite de Dieu : le fléau des maringouins y exerce ses ravages non seulement avec rage, mais avec un acharnement diabolique. Jamais je n'en avais tant vu d'abord, et ensuite jamais je ne les avais vus respecter si peu des hommes aussi peu dignes de souffrir que nos pauvres guides : ils les dévorent avec une voracité désespérante.

Là, j'apprécie à sa juste valeur la fraternelle prévoyance de mes chères sœurs. Les sauvages se trouvèrent très bien de l'huile qui a été placée dans mon sac de voyage.

Grâce à mon appareil de sauvetage, en cas d'attaque nocturne, je passe une nuit dans un sommeil profond, mais trop court, de dix heures et demie à trois heures et demie.

Le soleil reste caché ce matin. De gros nuages le recouvrent scrupuleusement et nous restons avec le froid de la nuit. Nos hommes n'en travaillent que plus ferme et je ne m'en plains pas. « Au contraire », dira sans doute Timothée dans la « Patrie » d'aujourd'hui.

Il est 6 h. 1/2. C'est l'heure de l'ordination à Ottawa. J'offre tous mes mérites disponibles de cette journée pour les ordinands.

Que le Saint-Esprit les pénètre et les enflamme du feu de la charité jusqu'à la moelle des os. Que Marie Immaculée les fasse de plus en plus saints et garde intacte chez chacun d'eux la grâce du sacerdoce. Qu'elle leur fasse conserver jusqu'à la mort la ferveur de leur première Messe.

A 8 heures, nous nous arrêtons pour déjeuner, près d'un monceau de glace. On en voit comme cela continuellement sur les bords, et parfois en grande quantité. Si jamais un chemin de fer vient jusqu'ici, les marchands de glace de Montréal n'auront pas, comme cette année, à redouter la disette.

Pour la deuxième fois depuis hier, nous voyons un chevreuil qui traverse tranquillement la rivière, sans se soucier des attentions plus ou moins pacifiques de nos guides qui sont, avant tout, des chasseurs. Mais à quoi sert-il de se donner du mouvement? l'unique fusil que nous ayons a refusé, il y a un instant, de lancer la balle à un renard noir qui se reposait tranquillement à quelques pas d'un de nos canots. Mais l'instinct se réveille quand même, et nos sauvages en ont eu un gazouillement d'une demi-heure.

Il fait toujours sombre et froid. Il tombe même une espèce de brouillard humide que je préfère encore aux piqûres des maringouins.

La distance de 150 milles à parcourir sur la rivière Albany va nous prendre trois jours. Entre Québec et Montréal, il y en a 180 que le chemin de fer fait en 5 heures!

Nous rencontrons un vieux sauvage en canot. Il revient d'Albany avec sa femme et sa fille malade. Il est allé à une distance de plus d'une semaine en canot pour faire recevoir à cette pauvresse, qui s'en va bien vite dans la tombe, les sacrements de notre sainte religion, et il la ramène chez lui. Voilà un fait bien propre à nous faire

réfléchir : nous qui vivons dans l'abondance des biens spirituels, nous nous plaignons à la moindre misère et nous en perdons trop souvent le mérite. Qu'est-ce que tout ce que nous pouvons avoir à souffrir à côté des souffrances de cette pauvre famille? Qu'est notre foi faible et chancelante comparée à celle de ces bons catholiques?

Plus nous avançons, plus les monceaux de glace sont énormes, plus la nature est pauvre; les arbres sont rabougris, la terre est sans fertilité, la rivière elle-même est pauvre; bien qu'elle ait des proportions convenables, ses eaux sont vides et les poissons trouvent qu'il y fait trop froid pour y établir leur demeure. Je suis de cet avis. Il faut toute la ferveur d'apôtre qu'ont les nôtres pour s'attacher à ce pays.

Dimanche 10 juin.

Nous avons la messe à 5 h. 1/2. La messe sous la tente. Quelle grande et sublime chose! Il n'y a rien que de la pauvreté et de la simplicité, mais aussi quelle ferveur! Nos sauvages y assistent en priant et en chantant.

L'endroit où nous avons campé est celui-là même où le chef de nos quatre guides vient faire la chasse.

Il a fait froid toute la nuit; le vent souffle encore avec force; nous partons quand même et un quart d'heure après il neige. Le bon Dieu veut nous éprouver : c'est bon signe.

Lundi 11 juin.

Lever à 3 h. 1/4. Dernier résultat de la terrible journée d'hier : je me suis couché avec un gros mal de dents.

Comme ce mal continuait et que le sommeil tardait à venir, je sortis de la tente un instant et, à mon retour, ce passage subit de la chaleur du lit au froid du dehors fit disparaître mon mal de dents. Bonne recette à retenir.

Malgré une nuit très courte, je me sens frais et dispos ce matin. Le temps est encore froid, mais le vent souffle bien peu : nous nous sommes levés avant lui. Toute la nature est bien triste ici. Le peu qu'il y a d'arbustes est

bien en retard. Il n'y a pas un arbre qui se respecte dans ce pays-ci et qui se recouvre de toutes ses feuilles avant le 20 juin.

Je constate depuis quelques jours que ma montre s'est complètement oxydée : de blanche qu'elle était, elle est devenue toute noire. J'ai beau consulter mon compagnon dont le chronomètre est toujours bien blanc, j'ai beau étudier, je n'y trouve aucune explication, à moins pourtant que ce ne soit dû à la traversée de la hauteur des terres.

Mes hommes sont frais et dispos. Ils ont hâte de revoir leurs familles qu'ils ont quittées le 14 mai.

Nous venons de prendre notre dernier repas ; maintenant, nous nous arrêterons à la maison.

A mesure que nous approchons, mon cœur bat d'émotions.

Nous venons de hisser au bout d'un mât de huit pieds un petit drapeau du Sacré-Cœur. C'est donc sous ses plis et à l'ombre de son symbole religieux et patriotique que nous allons entrer à Albany. Nous y serons bientôt.

Nous arrivons à 2 heures.

Aussitôt que nous sommes en vue du village, les drapeaux sont hissés à la Compagnie de la Baie d'Hudson et devant la chapelle. La plage se couvre d'une foule de gens qui sortent de partout. L'excitation est intense, car le va-et-vient est continuel. Nous sommes reçus au rivage par le R. P. Carrière et par les Frères Tremblay et Portelance. Une accolade bien fraternelle peut à peine traduire le bonheur que je ressens d'être enfin au milieu de ces dévoués hommes de Dieu.

Nous allons directement à la chapelle. Au bon Dieu d'abord l'expression de toute notre vive reconnaissance. C'est bien à Lui que revient le succès si merveilleux de notre voyage.

L'émotion est bien grande en pénétrant dans ce petit bijou de chapelle. Comment, en effet, s'attendre à trouver dans ce pays perdu au milieu des glaces et des pauvretés

de tous genres, autant de beautés artistiques ! Il y a certainement bien des chapelles, même dans des Communautés religieuses, qui ne sont pas aussi frappantes que celle-ci. La voûte, soutenue par des chapiteaux de bois découpés et appuyés sur le mur, est peinte par panneaux et représente des dessins de dentelle, très clairs et très délicats.

L'autel est superbe avec son clocheton élancé et ses imitations de pierres précieuses disposées avec harmonie le long de ses tablettes. Bref, on voit qu'il y a ici un artiste, et du moment que l'on sait que le Frère Tremblay est à cette mission depuis 1896, on n'est pas étonné de rencontrer tous ces prodiges.

Nous allons ensuite à l'hôpital, saluer les bonnes Sœurs Grises. Elles sont quatre, et aux larmes que la réserve arrête sur les bords des paupières on devine leur émotion. On parle de la Maison-Mère, des parentes, des amis, de chez nous.

Toutes me paraissent en excellente santé et heureuses, au moins autant qu'on peut l'être à douze cents milles des siens, sans autres nouvelles de la famille religieuse que celles qu'apportent les deux courriers, d'ailleurs très irréguliers, d'hiver et d'été.

On mange avec appétit et l'on parle avec non moins de loquacité.

Je suis invité à aller exercer mon ministère de grand prêtre auprès d'une pauvre petite fille malade et qui n'a pas encore été confirmée. Elle est étendue, non pas dans un lit moelleux, entre quatre murs d'une chambre bien chauffée, mais elle est par terre, sous une tente percée à jour pour laisser sortir la fumée du foyer qui est au milieu, et laissant ainsi pénétrer, par plus d'une ouverture, l'air froid du dehors. Elle est là, cette pauvre malheureuse, avec sa figure émaciée de poitrinaire qui va mourir, et elle dirige ses regards à demi voilés vers ce grand prêtre qui lui apporte le Sacrement qui donne la force de l'Esprit-Saint.

Toute une série de vieilles femmes et de quelques hommes sont là, agenouillés, assistant avec piété à la cérémonie.

Je fus étrangement ému en l'administrant pour la première fois, ce Sacrement dont l'Evêque seul est le ministre régulier. Mais une pareille cérémonie faite dans un tel milieu, en face de tant de misères, nous fait réfléchir bien sérieusement sur nos exigences et nos manques de générosité en face de nos petites misères passagères.

Ce soir, nous avons la visite du chef de la Compagnie de la Baie d'Hudson, M. Paterson, et de M. Bleau, chef de la Compagnie française. Ils sont accompagnés de leurs commis respectifs. Ils nous félicitent de la rapidité de notre trajet. Jamais, de mémoire d'homme, on n'a fait le trajet en si peu de temps. Nous avons pris, en effet, juste neuf jours à faire ce que l'on a toujours fait en au moins treize jours.

C'est une joie bien sensible pour tout le monde de voir un étranger, d'entendre parler de choses de là-bas. Je donne toutes les nouvelles qui me viennent à la mémoire concernant le Canada, l'Angleterre, la France, l'Espagne, etc. On boit avec avidité chacun des détails que je donne et chacun s'en retourne avec la satisfaction qu'on a à Montréal après la lecture des grands journaux du soir.

Mardi 12 juin.

Je dis la messe de communauté dans la chapelle, devant tous les catholiques qui se trouvent à la mission en ce moment. J'admire de plus en plus la piété édifiante des sauvages. Ils chantent avec entrain et prient avec ferveur. Mon servant de messe est un modèle, il prononce toutes les syllabes, fait toutes les cérémonies comme un cérémoniaire de basilique.

Je suis frappé de l'air intelligent que donnent à toutes ces figures, couleur de bronze, des yeux pétillants d'esprit. Les Sœurs Grises leur ajoutent le vernis d'une éducation qui les rend polis et attrayants.

Je ne trouve rien d'étonnant qu'on s'attache si tendrement, malgré les misères de cette vie, aux missions de ce genre. Les âmes sont si bonnes, si pures et si belles !

C'est une suite continuelle de visites au grand prêtre. La cérémonie n'est pas très compliquée : on se donne la main, *Watchie :* bonjour, et j'ajoute une médaille ; la politesse veut qu'on leur dise de s'en aller.

Le Père Supérieur n'est pas ici ; il est allé à cent milles, à Ottawapiskat, donner une mission aux sauvages. J'irai le rejoindre dans quelques jours, car il prépare ses gens à ma visite.

Nous passons la matinée à parler de tout et à donner les nouvelles les plus intéressantes concernant la famille, les parents et les amis.

Mercredi 13 juin.

La journée se passe tranquillement à rendre les visites que les Messieurs de la Compagnie « Révillon » et de la Compagnie de la Baie d'Hudson nous ont faites.

Puis, les Sœurs Grises me racontent avec quelle diplomatie le R. P. Fafard prépare les unions dans sa colonie. Le jeune homme ou le veuf vient le trouver et lui dire qu'il a le désir de recevoir le septième sacrement. Alors le Père part à la recherche de l'autre moitié, car c'est lui qui la choisit et lui demande si elle veut se marier. Rarement elle hésite : si par hasard elle est indécise, il l'envoie à la chapelle demander, dans la prière, la grâce efficace de la décision. Il ne lui dit pas toujours avec qui il veut l'unir, c'est un détail trop secondaire pour qu'on lui donne de l'importance. Il est bien rare que la prière n'ait pas le résultat voulu, et quelques heures après, sans même que les contractants s'en soient jamais dit un mot personnellement, ils se retrouvent au pied de l'autel et disent le *oui* solennel qui finit toute discussion.

Tous les ménages sont heureux, sinon la première année, au moins à partir de la deuxième. L'année du noviciat est toujours celle de l'épreuve ; mais après que les

caractères se sont bien fondus ensemble, les bonheurs sont parfaits et l'on n'a pas à déplorer les misères si regrettables des fréquentations.

Jeudi 14 juin.

La messe est dite à 5 h. 1/2. Je pars ce matin avec le R. P. Carrière par la goélette de la Compagnie de la Baie d'Hudson pour aller rejoindre le R. Père Supérieur à Ottawapiskat. Il y a cent milles à faire à la voile en longeant vers le nord la côte de la Baie.

Nous savons que nous partons ce matin, mais Dieu seul sait quel jour nous arriverons au terme du voyage. Cinq Métis, tous protestants, font le travail de matelots. Ils ont reçu l'ordre d'être bons pour nous et tout va bien.

Le vent commence à baisser juste à notre départ : cela n'empêche pas nos amis de nous saluer du rivage par trois assourdissants coups de canon et de nous souhaiter « bon voyage » en hissant les drapeaux. Je n'oublierai pas que le ministre protestant qui, au moment même de notre arrivée, n'en avait rien fait, lorsqu'on lui eut remis des lettres que je lui avais apportées de Montizambert, le mit au haut de son mât comme tous les autres. C'est ce qu'il fait aussi ce matin.

A peine avons-nous fait un mille que la conversation devient animée parmi nos gens et deux hommes sautent dans le canot pour rebrousser chemin.

Que vont-ils faire ? Nous le saurons quand ils retourneront; car mon compagnon étudie l'algonquin : il ne comprend pas assez leur baragouinage pour saisir l'objet de cette course vers le point de départ. Enfin, ils reviennent avec un baril vide et, chose bien indispensable pour un vaisseau qui va prendre la mer, que l'on remplira tout à l'heure d'eau douce. Nous repartons, mais juste à temps pour constater que le vent, de favorable qu'il était, est maintenant franchement contraire. C'est bon signe : le voyage sera bon !

A 11 heures, notre barque s'arrête à l'entrée d'une

crique, et elle y restera jusqu'au retour de la maree, à 5 heures.

Il est entendu qu'avec nos Indiens nous devons nous attendre à tous les retards.

Enfin, la marée montante permet à nos guides de lever l'ancre et de partir. On ne marche qu'à la perche et, après une heure de ce trajet lent et souvent interrompu par les battures, on jette l'ancre de nouveau et cela pour la nuit, de sorte que, partis ce matin de la maison à 7 heures, nous sommes à 8 h. 1/4 à peu près à une distance de quatre milles d'Albany.

Vendredi 15 juin.

Notre capitaine s'appelle Vendredi. C'est un nom de malheur, dit-on. Mon compagnon me fait remarquer que c'est aujourd'hui sa fête et, pour comble de dérision, c'est aussi la fête de saint Vite. Jamais deux fêtes ne se sont rencontrées pour se repousser aussi vite, car notre Vendredi, malgré des airs de convention qui lui donnent une certaine importance, est assurément un homme sans prétention, il n'a pas au moins celle d'aller vite ; il n'a pas non plus celle du décorum qui convient à un capitaine d'une goélette honorablement chargée, comme la nôtre, de poches de farine, de sacs de sel, de boîtes de biscuits au seigle, de barriques de lard et... de vos humbles serviteurs.

Il est vrai qu'il porte tout le temps un habit à queue, mais il y a longtemps que les queues ont été entamées par le temps et l'usage ; il a bien aussi une ceinture d'officier, mais elle est faite d'un bout de ficelle qu'il a dû porter pendant une bonne partie du siècle dernier. Il est chaussé à l'Adamique et, pour couvre-chef, il a une casquette qui a dû essuyer bien des tempêtes, car elle a l'air malade comme quelqu'un qui vient d'avoir le mal de mer. Avec tout cela, notre Vendredi se donne des airs.

Comment voulez-vous maintenant que dans nos grands centres, comme à Montréal, tout le monde ne se pavane pas, chacun avec son air !

Son équipage est à l'avenant. Il y en a un avec un fusil qui, depuis hier, salue au passage tous les oiseaux, mais il a bien garde de leur faire aucun mal.

Ces gens sont pour nous d'une gentillesse froide et réservée, comme l'étiquette protestante le veut.

A 7 heures, nous embarquons. Je me demande si l'on aurait pu chanter avec vérité, à notre arrivée dans la barque : Oh ! qu'ils sont beaux, les pieds des missionnaires ! Ça dépend du point de vue. Obligés, pour arriver au canot qui devait nous transporter à la goélette, d'enlever nos souliers, je fais pour la première fois l'expérience de marcher dans la vase jusqu'aux genoux. J'en suis sorti avec une couche de boue jusqu'à mi-jambe et des émotions délicieuses.

Ne plaignons plus, nous profanes, ces naturels d'Albany qui se procurent ces délectations tous les jours ! Ce sont des gourmets, des délicats, des jouisseurs.

La marée monte graduellement et, dans quelques instants, notre goélette voguera vers la pleine mer. J'espère que nous irons plus vite qu'hier, car, du train que vont les choses, nous en aurions pour trente-deux jours à arriver à Ottawapiskat. Je n'ai pas le temps de me payer un pareil luxe.

Après bien des tâtonnements, nous sommes sortis du bourbier où notre goélette clapotait depuis hier et nous sommes enfin en pleine mer. Le vent est bon et nous pousse à voiles déployées vers le but de notre voyage. Nous ne voyons plus que le ciel et l'eau et la vague nous balance en une cadence harmonieuse. Pourvu que ça ne tourne pas au tragique, car je n'ai jamais rencontré la mer sans me sentir ému jusqu'au fond de l'âme.

Rien ne fait encore prévoir un désastre. Notre capitaine a pris son rôle au sérieux : la main sur le gouvernail, l'œil sur l'horizon mystérieux ou sur la boussole intelligente, il a la physionomie de Christophe Colomb allant à la découverte du Nouveau Monde. Cet air nous plaît bien plus que

l'espèce de familier laisser-aller d'hier. Ce qui nous fait conclure qu'il a ses humeurs d'eau douce et sa dignité d'eau salée.

A 7 heures du soir, nous sommes à mi-chemin environ et comme la goélette doit filer toute la nuit, il est à peu près certain que nous arriverons demain de bonne heure.

La journée s'est passée sans incident. J'ai pu supporter jusqu'ici sans être malade le mouvement de la barque. Je ne me plains pas. Notre chasseur a fini par attraper deux malheureux canards qui gisent à côté de lui. Il les dévore des yeux, en attendant qu'il les dévore autrement.

Samedi 16 juin.

Kapoushka, c'est le nom d'une rivière : un sauvage ne peut passer le soir en face d'une rivière, sans aller la saluer. A leur tour, tous les maringouins du canton nous saluent de baisers tendres et affectueux.

Nous avons dû préparer notre campement sur notre goélette et il était minuit lorsque nous fermions les yeux aux étoiles qui scintillaient au-dessus de nos têtes. Le sommeil a été ce qu'il peut être au milieu du brouhaha causé par la rencontre d'une autre barque de la Compagnie montée par sept hommes qui vont porter des fourrures à Albany.

Ce matin, notre équipage monte la dite goélette et nous avons ceux qui descendaient pour remonter à Ottawapiskat. Les adieux à notre vieux capitaine ont été pleins de la réserve qui convenait à un homme de sa condition.

Nous levons l'ancre à 6 h. 1/2. Le vent n'est pas bien fort, mais il est probable qu'à la haute mer et à mesure que le jour avancera, il deviendra plus puissant.

Nous passons, à l'embouchure de la rivière, près d'un groupe d'une vingtaine de sauvages en train de lever le camp.

Les femmes et les hommes traînent les paquets et les enfants vers la grève que la marée basse laisse avec

cinquante pieds de vase bourbeuse ; mais c'est le bonheur de tout le monde et chacun s'y plonge avec délectation : un mioche de trois ans, dans son excitation, y fait un plongeon qui a pour effet de lui fermer la bouche juste au moment où il l'ouvrait pour pousser un cri d'alarme. Le frère aîné accourt et le retire par le seul bras qui échappe au naufrage et il étend le tout sur le rivage pour le faire sécher. S'il était montré en cet état dans la rue Sainte-Catherine, il exciterait plus d'attention que l'orignal de l'hiver dernier, malgré la réclame de la *Presse*.

10 heures. Le vent du Nord, absolument opposé à notre avancement vers Ottawapiskat, nous force à rentrer dans la rivière et à passer la journée sous la tente, attendant tranquillement que les éléments nous soient plus propices. Nous en profitons pour nous reposer bien confortablement et pour prier.

Ce qui m'attriste le plus, c'est de penser que demain, jour de la procession du Très Saint Sacrement, nous ne pourrons pas célébrer le saint sacrifice de la Messe. Je m'unis d'esprit et de cœur aux magnifiques cérémonies de Saint-Pierre et de Saint-Sauveur.

8 h. 1/2. L'ancre est levée et nous partons à la perche. Le plan de notre capitaine est d'aller le plus loin possible et de profiter de tous les moyens de nous approcher de l'embouchure de la rivière Ottawapiskat que nous ne pourrons suivre qu'à marée haute.

La chapelle est construite à six milles de la mer. Je recommande cette expérience au Sacré Cœur de Jésus que je voudrais bien honorer demain par l'offrande du saint sacrifice de la Messe.

Dimanche 17 juin.

Notre course d'hier soir a tourné comme celle d'hier matin et nous sommes revenus à la même place deux heures après, sous prétexte que le bon Dieu, ayant suspendu à l'horizon un petit nuage noir, pouvait bien avoir l'intention de nous envoyer du gros temps. Il a fait beau

toute la nuit et ce matin l'on fait un nouvel essai. Sera-t-il plus fructueux ? Avec ces sauvages capricieux, on doit s'attendre à tout.

C'est pourtant le dimanche du Très Saint Sacrement, le dimanche des processions. J'offre celle que nous faisons sur la Baie James pour le succès de celles qu'on fera en l'honneur de la sainte Eucharistie à Québec et à Montréal.

Je ne dois pas me plaindre outre mesure pourtant, puisque j'ai appris que le R. P. Fafard a pris cinq jours pour faire le même trajet et qu'il a lui-même dû passer des nuits entières, avec les seize enfants qu'il conduisait, dans l'eau et la boue. J'ai mérité d'avoir bien plus que cela et cependant j'ai toujours eu des nuits très agréables.

8 heures. Nous sommes à l'ancre pour attendre la marée, soit pour une heure au moins. Le vent semble se placer juste au bon endroit pour nous pousser à ce fameux Ottawapiskat après lequel nous courons depuis jeudi.

9 heures. Le vent redevient presque contraire. Nos hommes jouent de la perche et la barque avance lentement. Tout le reste de la journée se passe ainsi entre le repos complet, le travail de nos hommes ou celui du vent. La marée revient vers 7 heures et nous voilà repartis. Atteindrons-nous la Mission ce soir ? On le dit, mais j'ai été trompé si souvent depuis quatre jours dans mes calculs que j'aime mieux suspendre mon jugement.

On ne voit toujours pas encore Ottawapiskat et le soleil baisse de même que le vent. Ce voyage est fatal aux visiteurs non moins qu'aux missionnaires, puisque l'on me montre la rivière Noaski d'où le R. P. Jodoin, en route pour Ottawapiskat en 1899, dut rebrousser chemin.

Quelle journée triste et longue que celle passée à bord d'une pauvre goélette, le dimanche du Très Saint Sacrement !

Lundi 18 juin.

Comme notre embarcation s'avançait lentement sur la rivière Ottawapiskat, nous apercevons au milieu des

ténèbres (il était 11 heures) un canot qui s'avance à notre rencontre. C'est le bon P. Fafard qui, ayant appris notre lenteur attristante, envoyait quatre bons rameurs pour nous ramener.

Une demi-heure après, nous étions en face du village composé d'au moins cinquante tentes. A un cri de nos hommes, tout le monde est sur pied et chacun fait résonner au milieu de ce calme imposant une décharge de son fusil de chasse. Mais cette fois, cette arme meurtrière est chargée de dire au grand prêtre qu'il est le bienvenu. Je comprends ce langage et je renvoie au Seigneur, dont je suis le ministre, l'honneur que l'on me destine.

Je rencontre enfin le cher Père Fafard et nous nous donnons une chaude accolade fraternelle. Jusqu'à minuit et demi, nous parlons de tout ce qui peut intéresser un pauvre missionnaire qui ne connaît pas de nouvelles plus récentes que celles de la fin de décembre dernier.

Ce matin, je dis la messe conventuelle à 6 heures. La chapelle est remplie de pieux chrétiens : les femmes sont d'un côté, les hommes de l'autre, priant et chantant alternativement avec beaucoup de piété. Après la messe, je leur adresse un petit discours pour leur dire mon bonheur d'être au milieu d'eux. J'y suis venu pour les encourager dans la voie du bien et pour donner à ceux qui s'occupent de travailler au bien de leurs âmes le courage, la vertu et tout ce qu'il leur faut de force surnaturelle pour faire d'eux tous des saints. J'ajoute qu'en arrivant au milieu d'eux j'ai un regret bien profond, c'est celui de ne pouvoir parler leur langue.

Le R. P. Fafard leur traduit, avec une émotion qui va jusqu'aux larmes, ces quelques phrases et je me rends à la porte de la chapelle pour donner la main à tout ce monde pendant vingt minutes.

Le R. P. Fafard, pendant la mission, donne un sermon après la messe, fait une heure de catéchisme à 9 heures, fait une autre heure à 2 ou 3 heures et prêche à la réunion

du soir. Les adultes sont obligés d'assister aux réunions du matin et du soir et les enfants à celles du catéchisme. Il est libre à tout le monde d'assister aux quatre exercices.

Tous sont avides de s'instruire et l'on voit même les enfants prendre des notes, puis ensuite résumer par écrit ce qu'on leur a dit, pour le relire aux absents, ou encore pendant les longs hivers qu'ils passent dans les bois.

Mardi 19 juin.

Il y a un cimetière à côté de la chapelle où dorment les vivants et les morts, puisque depuis notre arrivée notre tente y a été élevée et que nous y dormons à côté des morts, non pas de leur sommeil dont ils ne se réveilleront qu'au son de la trompe de l'Ange du Jugement, mais du sommeil réconfortant d'où la cloche de la chapelle nous fait sortir à 5 heures. Il y a quelque chose qui nous fait réfléchir malgré nous dans ce milieu triste et plein de leçons salutaires, sur la vanité des choses de ce monde. Profitons-en pour nous détacher de plus en plus des choses qui passent pour ne nous attacher qu'à Celui qui donne la vie qui ne finit pas.

J'assiste à une classe de catéchisme. Que dis-je ? Ce n'est plus une classe de catéchisme, mais bien plutôt une conférence dialoguée sur la théologie dogmatique qu'il m'est donné d'entendre, car le bon P. Fafard a une manière de procéder qui n'a rien de commun avec le banal questionnaire qui rend esclave du mot à mot. Je suis non seulement émerveillé, mais ému jusqu'aux larmes en entendant les enfants donner avec intelligence les explications les plus précises sur Dieu et sa Providence et sur les devoirs du chrétien, en entendant ces enfants indiens, pauvres et misérables, dire avec une conviction que leur conduite rend indubitable, qu'ils sont sur la terre pour connaître, aimer et servir le bon Dieu, pour l'aimer même au milieu de leur pauvreté et de leurs souffrances.

Il arrive aujourd'hui plusieurs familles : un vieillard

avec sa bonne vieille viennent de 250 milles pour voir le prêtre. Ils ont fait le trajet à pied. Ils ont dû traverser des rivières d'eau glacée, marcher même sur la glace qui n'est pas encore disparue en certains endroits, mais la charité les presse. Je comprends maintenant comment on a pu dire que le froid brûle.

Leur dénuement fait peine à voir, mais on met le respect humain de côté. Il leur suffit, pour les couvrir, de quelques guenilles échappées au naufrage. Aussitôt qu'on a mis pied à terre, on vient saluer le prêtre (zafie) et lui raconter les misères de l'année. Une pauvre veuve, qui a perdu un de ses enfants pendant l'année, vient demander des consolations. Elle fait bien pitié ; elle comptait sur celui-là pour vivre du produit de ses chasses et la Providence lui en a demandé le sacrifice. Elle n'en aime pas moins le bon Dieu et elle le servira, elle aussi, malgré son délaissement et sa misère.

Que Dieu ait pitié de la pauvre veuve !

Mercredi 20 juin.

J'écris sur mes genoux, dans le canot qui me ramène à Albany. Je viens de partir de la mission, après bien des adieux et des plus touchants. La cloche a appelé tout le monde à la chapelle où l'on entonne le « Souvenez-vous » en cris, on récite quelques prières pour demander au bon Dieu de bénir notre voyage, puis l'on chante un autre cantique et, au sortir de la chapelle, nous serrons la main à toute la population, à peu près trois cents personnes.

Pour arriver au canot, il faut traverser un rang d'hommes armés, une centaine, qui doivent nous saluer à deux reprises par autant de coups de fusil. Le R. P. Fafard est le commandant, et tous ses soldats improvisés font les choses à merveille.

Comment ne pas être touché jusqu'aux larmes en laissant ces fervents chrétiens qui, en me serrant la main, me disaient avec une sincérité expressive : « Merci, mon Père! »

Et maintenant, ils expriment le même sentiment avec ce qu'ils ont de plus énergique et de plus expressif.

Oh ! c'est plutôt à moi de vous dire merci pour le bien que vous m'avez fait.

Hier, à la prière du soir, je leur ai adressé la parole et je les ai félicités de leur fidélité à assister aux exercices de la mission, de s'être imposé tant de sacrifices pour arriver jusqu'à Dieu qui a promis de ne pas laisser un verre d'eau donné en son nom sans récompense.

J'ai ensuite félicité les chers enfants de leur intelligence extraordinaire du catéchisme et je promets à tous les sauvages de me souvenir d'eux dans mon voyage à Rome et de demander au Pape une bénédiction spéciale pour tous, grands et petits.

Ce matin, tous les enfants qui ont été à l'école l'an dernier me soumettent leurs travaux. Je constate avec bonheur qu'ils ont fait des progrès sensibles et qu'entre les travaux du commencement de l'année et ceux de la fin, il y a une différence notable. Ils écrivent des résumés de toutes les instructions qu'ils entendent et ils relisent ces travaux au Père qui les corrige. Après deux mois d'étude, invariablement, il n'y a plus de fautes d'orthographe. Les cahiers restent des biens de famille, et on les relit pendant l'année, les dimanches et les jours de fête, pour continuer dans la famille les instructions données par le Père.

Notre canot est monté par quatre hommes, dont trois frères Wabanon et un pauvre veuf qui n'a qu'une main, mais qui sait le tour de rame comme un brave. Il amène avec lui son unique enfant, un petit garçon de six à sept ans, et au premier relai je suis édifié à la vue de ce cher orphelin qui demande à son père de lui faire faire sa prière du matin. Près du feu qu'il active, il suit cette prière qu'il corrige et qu'il inspire.

Nous repartons à la marée montante et nos hommes s'attellent avec une corde longue de cent pieds et nous traînent avec vigueur.

Jeudi 21 juin.

Nous avons eu la journée la plus triste de tout le voyage. La pluie est tombée depuis ce matin, et nous avons dû, au beau milieu d'une baie, attendre le retour de la marée par un temps épouvantable. Nos hommes nous avaient arrangé un abri assez confortable qui n'a pu nous préserver de toute humidité, mais qui nous a rendu un bien grand service.

Vers 3 heures cependant, l'orage est devenu si violent que nous avons dû camper. Ce n'est pas chose facile ici ; il faut attendre la rencontre d'une rivière, car sans le lit creusé par ses eaux jusque bien loin dans la mer, nous ne pourrions arriver au bord sans marcher dans la vase, sur une longueur d'un ou deux milles.

Notre campement a été préparé au milieu d'une averse des mieux réussies. Cependant, j'ai vu quelque chose que je ne soupçonnais pas. Nos sauvages ont trouvé le moyen de faire du feu dans le canot, d'y préparer le déjeuner, d'y faire bouillir le thé sans en faire souffrir aucunement l'embarcation. Encore une preuve de l'esprit industrieux de ces pauvres enfants des bois.

Comme nous étions à plaindre nos guides et à nous apitoyer sur leur sort (ils sont, en effet, trempés jusqu'aux os), ne voilà-t-il pas que nous entendons résonner le violon que l'un d'eux joue avec une certaine habileté ! Un bon feu brûle sous un abri fait d'une toile huilée et ils sont heureux.

Cette journée, qui compte pour une des plus maussades pour moi, ne méritera même pas une mention spéciale pour eux.

C'est demain la fête du Sacré-Cœur et nous sommes encore à une grosse journée de marche : aucun espoir de dire la sainte Messe ! Encore un sacrifice auquel il faut bien se soumettre, mais c'est celui auquel je me résigne le plus difficilement.

Vendredi 22 juin.

Fête du Sacré-Cœur. Sous la tente.

Ma montre, que j'avais oubliée de remonter, s'est arrêtée à 3 heures ce matin et m'a joué un beau tour. Nos hommes, qui ne sont pas valeureux, attendent que nous allions les réveiller ; et j'attendais, de mon côté, qu'il fût 4 heures pour sonner le réveil. De sorte que nous avons dû nous lever vers 6 ou 7 heures, juste à temps pour voir la marée basse et pour entendre nos hommes nous dire « manathan », ce qui signifie : la marée est mauvaise.

J'apprends que les sauvages ne connaissent pas d'autres chants que les chants religieux, et que tout livre ou journal, en un mot tout ce qu'on lit est religieux pour eux. Puissent-ils conserver longtemps leurs douces illusions !

Il est d'ailleurs difficile de trouver autre chose chez des gens qui mettent l'affaire de leur salut avant même le souci de vivre : l'*unum est necessarium* est pris par eux à la lettre et pratiqué de même.

Ils sont donc bien loin de penser que leurs frères, les blancs, composent et chantent ou lisent des choses empoisonnées.

Enfin, vers midi, nous partons. La mer est grosse et le vent d'Est vient soulever la vague sur les flancs du canot. La prévoyance de nos guides nous met à l'abri d'une manière ingénieuse de tout ce que le vent peut soulever contre nous. Mais cela n'empêche pas, après deux heures et demie de travail, d'entendre nos sauvages parler de « sépi » et de porter leurs regards vers le rivage, ce qui veut dire que nous allons encore aujourd'hui être obligés de nous arrêter bien avant l'heure. Enfin, c'est le bon Dieu qui mène tout et je ne sais pas pourquoi je me plaindrais.

La tente est dressée juste en face d'un gentil petit ruisseau qui coule ses eaux pures et fraîches. Le soleil s'est mis en frais de nous réchauffer, de sorte que c'est un vrai campement de « dilettanti » que nous allons avoir ce soir.

22 à 24 juin.

A cette date se place l'épisode dont on a lu plus haut le charmant récit.

Nous retrouvons donc nos chers voyageurs à Albany.

Lundi 25 juin.

Je vois aujourd'hui en particulier chacun de nos Pères et de nos Frères. Il est édifiant de les entendre me dire leur admiration pour leur supérieur, leur attachement à la mission et leurs courageuses espérances pour l'avenir.

Je vois aussi les Sœurs de l'hôpital. Elles ont bien dû courage et de la bonne volonté. L'œuvre est prospère et la mission bénéficie grandement de leurs travaux.

Hier, sont arrivés les envoyés du gouvernement qui viennent donner de l'argent aux sauvages, en retour de l'engagement de ces derniers de ne garder aucune prétention sur les terrains dont ils étaient jusqu'ici les seuls usufruitiers.

Un médecin, que la plupart des Indiens vont consulter, même pour les maux dont ils ne souffrent pas, accompagne ces messieurs. Aujourd'hui, ils viennent nous faire visite. En pays sauvage, tous les blancs sont amis, dès la poignée de main. Aussi, l'entrevue a été très amicale.

Le bateau à vapeur de la Compagnie de la Baie d'Hudson est aussi arrivé ce soir. Rien de plus intéressant que la visite de ce grand canot aux petits canots d'écorce des sauvages. Aussi son sifflement est le signal d'un réveil général et tout le monde d'accourir sur les bords de la rivière pour être témoin de ses moindres mouvements.

Enfin, M. le ministre anglican vient me remercier de lui avoir apporté des lettres de Montizambert.

Mardi 26 juin.

Je fais une visite au moulin à scie du cher Frère Boissonneault. Il est étonnant de constater combien il faut peu de chose avec l'intelligence pour faire beaucoup ; aussi ce

bon Frère a réussi, à l'embouchure d'un petit ruisseau qu'il a endigué, de construire avec presque rien un moulin à scie que les immenses scieries d'Ottawa ne dédaigneraient pas. Ce bon Frère, que l'âge et les infirmités ont rendu presqu'impotent, a rendu à la mission de bien grands services.

Mercredi 27 juin.

Nous faisions dans l'après-midi d'hier une autre visite au moulin en compagnie de M. Ramsden et M. Mc Ray, employés du gouvernement. Ils sont émerveillés de l'esprit d'invention et de l'industrie de notre bon Frère. Ils prennent la photographie de cette merveille d'Albany.

Les sauvages ne sont pas voleurs : ils laissent des objets, des provisions le long de leur route quand ils savent que les blancs ne passeront pas par là. S'ils trouvent des pièges dans lesquels il y a du gibier ils n'y touchent pas, s'ils ne leur appartiennent pas ; même, si l'animal n'est pas mort, ils le tueront pour en assurer la fourrure à celui qui a tendu le piège. S'ils sont dans la disette, ils mangeront la chair de l'animal, mais en porteront la fourrure à son propriétaire.

C'est humiliant pour nous. M. Ramsden lui-même en convient. Le gouvernement l'a chargé de payer les sauvages et lui a remis une cassette remplie de plusieurs milliers de dollars. Il a dû se faire accompagner par deux gendarmes jusqu'à ce qu'il fût en pays sauvage, par crainte des blancs. Lorsqu'il a été enfin à une distance raisonnable des voleurs, il a renvoyé ses gardes et maintenant, sans aucune crainte, il laisse sa caisse à la porte de sa tente, à la vue de tout le monde. Il n'a plus rien à craindre, il est au milieu des sauvages.

Le R. P. Fafard est arrivé hier soir avec ses sauvages d'Ottawapiskat. Il a demandé aux femmes et aux enfants de là-bas de rester et de laisser leurs places dans les canots aux hommes qui n'en ont pas, afin de leur permettre de venir chercher leur argent. Deux anciennes

élèves de l'école, qui se faisaient une joie de revenir voir leur maîtresse, se sont offertes les premières à faire ce pénible sacrifice et leur exemple a entraîné toutes les autres. Ce sont deux anciennes converties, dont la vie est demeurée exemplaire sous tous rapports.

La Providence vient au secours de la Mission : nous recevons la nouvelle officielle que dorénavant elle pourra compter sur une subvention d'au moins deux mille dollars par année pour son école et son hôpital.

Jeudi 28 juin.

Hier, a eu lieu, avec une certaine dignité, et sous la conduite de l'envoyé du gouvernement, l'élection d'un chef qui sera chargé de veiller à ce que les sauvages soient toujours bien soumis aux lois du pays. M. Ramsden lui remit un drapeau du « Dominion » en lui conseillant de veiller à ce qu'il soit toujours honoré et respecté par toute la tribu. Il y a eu des discours en quantité, surtout par les deux candidats à la chefferie.

Tout s'est passé dans l'ordre et Andrew a été acclamé par tout le monde lorsqu'il a été déclaré élu par une majorité de vingt-huit.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que, dans notre pays, pour avoir droit de vote, il faut, au moins pour certaines élections, avoir payé ses dettes, tandis qu'ici c'est tout le contraire : pour avoir le droit de voter, il fallait avoir une dette dans la Compagnie de la Baie d'Hudson ou dans celle des Révillon. On m'a donné pour raison que chacun montrait l'étendue de son crédit suivant qu'il avait, non pas des piastres en banque, mais des dettes dans la Compagnie. Les sauvages ne connaissent pas la valeur de l'argent, aussi celui qu'ils ont reçu du gouvernement semblait brûler les mains de quelques-uns. Nos catholiques instruits par le R. P. Fafard en ont cependant fait un bon usage, mais il leur fallait immédiatement s'en débarrasser de quelque manière.

Les messieurs Ramsden et Mc Ray sont venus à l'hôpital qu'ils ont visité ; ils ont de même visité l'école où les trois seuls enfants qui passent les vacances ici ont donné des preuves bien satisfaisantes de leur intelligence.

Vendredi 29 juin.

Hier, le R. P. Fafard a joué le meilleur tour que puisse inventer un homme d'esprit. Le bateau de la Compagnie de la Baie d'Hudson avait déchargé près de 13.000 pieds de bois. Il s'agissait de transporter tout cela à la maison du Père qui est bien à six arpents de distance. Il lui est venu à l'idée, comme c'était le lendemain de l'élection du chef, de préparer un festin à tout le monde.

Le ministre protestant fut invité à y contribuer et les deux Compagnies.

Le R. P. Fafard eut l'honneur d'avoir lancé cette idée pour honorer un chef qui est protestant. Pour fusionner les cœurs davantage, le Père demande aux protestants, pendant qu'on ferait cuire et préparer les mets, de s'unir aux catholiques pour transporter son bois. Le ministre, pour ne pas être en reste de bons procédés, entra dans le mouvement, et ce qui aurait coûté une trentaine de dollars ne coûta à la Mission que la contribution au festin, à peu près dix dollars.

Le festin qui a eu lieu hier soir a été donné au milieu d'une prairie où il y avait bien trois cents convives. Il y avait de la galette, du lard, du thé, de la mélasse en quantité. Comme dessert, on passe à tous les hommes un paquet de tabac, aux femmes rien.

J'ai remarqué plus d'une fois qu'on n'a pas beaucoup d'égards pour la femme : l'homme, c'est un roi ; la femme, une servante. En arrivant de voyage, ici, comme ailleurs, c'est la femme qui prépare le campement, qui va chercher du bois pour le feu, les branches pour les lits ; c'est elle qui va tendre les rêts, qui fait la cuisine ; le mari se sert le premier, puis fait le partage entre les garçons s'il y en

a, et laisse le reste à la femme et aux filles. Même par un raffinement de paresse et de gourmandise, l'homme a réussi à mettre dans l'esprit de la tribu qu'un malheur est attaché au fait de faire manger les meilleurs morceaux par les femmes et les filles : si elles mangent le cœur du chevreuil, on ne tuera plus de chevreuil : il en est de même de l'ours, etc. Au R. P. Fafard qui avait prêché contre cet abus, un sauvage répondait : « Si la femme ne fait pas ces ouvrages, que lui restera-t-il à faire? Elle ne raccommode pas, elle ne lave pas, il n'y a pas de ménage à faire ; moi, je fais la chasse, elle doit faire le reste. » C'est un reste d'anciennes habitudes qui prendra du temps à disparaître.

Nous avons ce matin l'ouverture des Quarante Heures. Les pieux et généreux fidèles remplissent la chapelle et font les choses avec piété et ferveur. Il y en a un qui est nommé pour envoyer des bandes d'hommes à chaque heure de la journée ; or, pour le sauvage, prier, c'est chanter : toute la journée, le chant se fait entendre, et c'est vraiment édifiant.

Samedi 30 juin.

Les Quarante Heures se continuent et la piété des fidèles ne se dément pas un instant.

Dimanche 1er juillet.

Je donne ce matin, à la messe de 6 heures, la Confirmation à vingt-trois personnes. A 9 heures, je chante la messe de clôture des Quarante Heures. La procession se fait dehors, à côté du cimetière, sur une route que les sauvages ont ornementée de balises. Leurs prières, leurs chants sont fervents, et je demande au Sacré-Cœur de bénir ces chers enfants des bois, en proportion de leur amour de l'Eucharistie. Ce matin, cent quarante d'entre eux se sont approchés de la Sainte Table et se sont fortifiés pour la plus grande partie de l'année, car demain aura lieu l'exode générale. Dans l'après-midi, je donne deux conférences : l'une à notre communauté et l'autre aux Sœurs Grises.

Lundi 2 juillet.

A 8 h. 1/2, nous partons.

J'emmène avec moi le bon Frère Boissonneault qui a bien mérité d'avoir des soins et du repos.

Les RR. PP. Fafard et Carrière vont faire avec moi le voyage jusqu'à l'embouchure de l'English River. Ils continueront sur la rivière Albany jusqu'à Fort Hope où ils donneront la mission aux Algonquins et nous prendrons alors notre route vers Montizambert.

Je prends place dans un canot très confortable à côté du R. Père Supérieur. Après avoir parcouru une certaine distance et avoir été salués par les fusils de nos catholiques et par le canon de la Compagnie, nos pauvres guides s'attellent à la corde et traînent nos canots contre le courant de la rivière qui est, à partir d'ici jusqu'à sa source, d'une rapidité vertigineuse.

Mardi 3 juillet.

Tout va bien, mais lentement. Aujourd'hui, nous voyons sur les bords à peu près deux arpents de glace de huit pieds de hauteur et que le soleil n'a pas encore réussi à faire fondre.

Nos hommes sont un peu fatigués, mais de bonne humeur, malgré le froid et les moustiques.

Jeudi 5 juillet.

De l'eau, il y en a partout où il n'en faut pas, c'est-à-dire sur les bords, et bien peu là où elle serait si nécessaire, c'est-à-dire dans la rivière, ce qui nécessite un travail à la perche qui ralentit notre marche. Mais, par contre, le temps est superbe et il faut en rendre grâce au bon Dieu, car nos hommes pourraient à peine marcher sur les bords s'il pleuvait. Le sommeil est mauvais, mais la santé est bonne. Le voyage n'a d'intéressant que les sujets de conversation de mon aimable compagnon le R. P. Fafard, ce qui rend certainement le trajet agréable.

Vendredi 6 juillet.

La journée s'annonce bonne. La nuit cependant a ressemblé aux autres, et le sommeil est loin d'être bon. Le froid et les maringouins en sont la cause.

Samedi 7 juillet.

Sainte Marie, protégez-nous !

Le trajet s'opère lentement. Un des hommes de notre canot est malade. Un autre de l'autre canot l'est aussi. La nuit a pourtant été excellente. Pour la première fois, depuis longtemps, nous ne souffrons pas des moustiques.

Nous avons pris une journée de plus que l'an dernier à faire la distance d'Albany à l'endroit où nous campons, me dit le R. P. Fafard. L'eau est si rare que le milieu de la rivière est presqu'à sec. Il semble que le bon Dieu, lorsqu'il a séparé la terre des eaux, n'ait pas terminé son ouvrage, ou bien la région d'Albany a été oubliée.

Dimanche 8 juillet.

La journée a été meilleure : nos malades vont mieux, grâce aux remèdes dont on m'avait pourvû à mon départ de Montréal.

J'ai dit la sainte Messe ce matin sous la tente et j'ai été bien édifié de la piété de nos chers sauvages.

Lundi 9 juillet.

C'est notre dernier jour avec nos bons compagnons les RR. PP. Fafard et Carrière ; vers midi, nous nous séparerons ! Eux continueront sur la rivière Albany et nous prendrons l'English River. Que Dieu aide mes chers frères dans leurs missions pénibles et qu'Il nous ait en sa sainte garde ! Que les saints anges dont nous faisons l'office aujourd'hui soient nos protecteurs pendant notre voyage.

J'ai passé d'heureux jours en la compagnie d'un saint ; c'est chose si rare sur la terre qu'on s'y attache encore plus qu'aux perles précieuses.

Nos embarcations prennent une direction différente et de loin, pour une dernière fois, je salue ces saints missionnaires qui ont encore pour quinze jours de voyage pour arriver à leurs Indiens et leur prêcher une mission. Que Dieu les aide !

Mardi 10 juillet.

Il fait toujours beau et chaud, ce qui n'empêche pas nos hommes d'avoir des rhumes effrayants. Je n'ai jamais vu personne tousser comme les sauvages : c'est pis qu'une attaque d'apoplexie. Comme ces quintes leur arrivent surtout la nuit, ni eux, ni leurs compagnons ne peuvent dormir. Ils n'en sont pas moins gais et joyeux toute la journée et, sans doute pour suivre les principes de Mgr Kneipp, ils ne manquent pas une occasion de se mouiller. J'essaie de leur donner des principes d'hygiène, mais j'en suis quitte pour mes bonnes intentions.

Mercredi 11 juillet.

Nous commençons une neuvaine au bon saint Joseph, mettant sous sa protection ces neuf jours qui nous rapprocheront d'autant de Montizambert. La journée n'a pas été sans incidents. Nous avons atteint le poste d'English River à 2 heures. J'espérais y pouvoir engager un autre homme, mais une lettre d'écorce de bouleau, attachée à une perche sur le rivage, est le seul signe de vie laissé après le départ de tout le monde. Cette lettre nous dit que si quelqu'un a besoin d'acheter quelque chose au magasin, il faut aller chercher le gardien du magasin à deux milles de là. Nos hommes ont bien vite fait d'y aller, et à 4 heures nous repartions bien approvisionnés.

Nous saluons en passant la rivière Kenogami qui, en rencontrant la nôtre, fait un vacarme d'enfer : ne dirait-on pas deux bonnes vieilles femmes qui ne se sont pas vues depuis longtemps ?

Jeudi 12 juillet.

La nuit a été assez bonne, malgré la pluie et le tonnerre.

Nous parlons avec mon compagnon du vieux temps qui était bien meilleur que le temps présent.

Vendredi 13 juillet.

J'écris, assis sur le rivage où j'ai été transporté par un de nos sauvages, pour permettre au canot d'être tiré au milieu des roches, à peine mouillées de 3 à 4 pouces d'eau. Les hommes sont dans la rivière et travaillent courageusement. Evidemment, l'eau est bien basse et nous en subissons les conséquences; nous prendrons plusieurs jours à faire ce que quelques heures nous ont suffi à franchir.

Samedi 14 juillet.

Il nous manquait un autre genre d'épreuves et nous l'avons eu : nous avons traversé une région ravagée par un feu d'enfer. Les arbres brûlaient en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire et avec un bruit terrible. La rivière était pleine de fumée et tout le monde en était importuné. Saint Joseph est venu à notre secours et au moment même où il fallait passer l'endroit le plus terrible, un bon vent lança dans les airs et la fumée et la chaleur. Merci, bonne et sainte Providence !

Mon vénérable compagnon comprend qu'il n'aurait pas dû entreprendre le voyage, mais il est trop tard. Ses jambes lui refusent presque complètement leur service, et je vois le moment où il faudra le porter dans les portages.

Dimanche 15 juillet.

La nuit s'est passée au milieu de la première partie du fameux portage créé pour faire souffrir tous ceux qui passent par ici. La pluie a tombé, puis le tonnerre est venu nous donner un échantillon de son savoir-faire.

Enfin, au milieu du portage, j'ai cru un moment que le bon Frère allait trépasser. Il eut une syncope telle que je crus bon de lui donner l'absolution. Il reprit ses sens et avec un peu de stimulant il a pu continuer sa marche.

Lundi 16 juillet.

La journée a été bonne. Pour diminuer les courses de

nos deux hommes, dans les portages, j'ai dû m'atteler, et je n'ai jamais mieux médité sur Jésus portant sa croix.

Mardi 17 et mercredi 18 juillet.

Journées de pluie et de portage : ce qui est loin d'être fait pour aller ensemble.

Jeudi 19 juillet.

Des lacs, des portages, des vents contraires, et la hauteur des terres : voilà ce que nous avons rencontré aujourd'hui. Un bon feu nous sèche à moitié vers 2 heures et le soir, au campement, nous étions de nouveau à sec.

Vendredi 20 juillet.

Ce soir, nous ne serons pas loin de Montizambert. Nous aurons été dix-neuf jours en canot. De ces dix-neuf jours, je me souviendrai jusqu'à la fin de ma vie. Puisse Dieu s'en souvenir aussi jusque dans l'éternité.

Le campement a été un des plus réconfortants du voyage, grâce à une excellente aubaine qui m'est venue hier soir.

Le temps est humide et il fait frais. Nous marchons lentement dans la fameuse petite crique qui doit déboucher sur le lac de Montizambert, et..... ce sera fini.

Samedi 21 juillet.

Nous avons atteint Montizambert à 8 h. 1/2 du soir. Nous passons la journée à préparer le repas de nos hommes et le nôtre. Lorsque tout est prêt, le Canadien Pacifique ne l'est pas, et nous attendons patiemment sans savoir si le train est en retard, ni combien de temps nous aurons à attendre.

Dimanche 22 juillet.

Le train était de quatre heures en retard, puis il a gagné d'arriver à Mattawa cinq heures en retard, ce qui m'a permis de finir ma messe à 2 heures. Mais j'étais heureux de donner au bon Dieu ce témoignage de ma reconnaissance. Je n'en ai été nullement incommodé, bien que nous n'eussions rien pris depuis la veille à 5 h. 1/2.

Lundi 23 juillet.

Je suis arrivé à Ottawa à 4 heures A. M. et je vais faire visite aux Sœurs Grises si désireuses d'avoir des nouvelles de leurs sœurs d'Albany.

Mardi 24 juillet.

Je pars pour Montréal à 8 h. 3/4 A. M. et..... mon voyage est fini.

Il me reste la satisfaction d'avoir accompli un devoir et le souvenir de tout ce qui peut contribuer à augmenter ma confiance en Dieu.

Dans nos pays civilisés où la nature est si riche et si prodigue qu'elle prévient tous nos désirs et pourvoit à tous nos besoins, nous oublions facilement la Providence divine. Mais dans ces contrées d'isolement, de pauvreté, de misères de toutes sortes, où la nature n'a rien pour nous soulager, et au contraire tout en abondance pour nous faire souffrir, nous cherchons et nous trouvons vite Celui en qui l'affamé, le malade, le pauvre, l'abandonné, reprennent ce courage surnaturel qui supporte toutes les misères, guérit toutes les blessures, protège contre toutes les glaces et abrite contre tous les feux, rassasie même au milieu des jeûnes les plus rigoureux.

Je suis revenu avec la conviction plus grande que jamais qu'Albany est pour la province du Canada comme une terre d'abondance où, si le lait et le miel font absolument défaut, des trésors incalculables de mérites et de grâces s'accumulent continuellement comme dans un grenier riche et plein d'espérance.

Honneur et actions de grâces à ces dévoués ouvriers, religieux et religieuses, qui travaillent si bien et si ferme dans la vigne du Seigneur. Je leur envoie de loin mon dernier merci avec ma plus fervente bénédiction.

E.-J.-A. Tourangeau, *Prêtre O. M. I.,*
Provincial du Canada.

Avis à nos Lecteurs.

Le R. Père Secrétaire Général adressait à nos Lecteurs, dans le nº de mars 1905, un avis qui n'a rien perdu de son actualité.

« Le but de notre publication trimestrielle, disait-il, est « de mettre la Congrégation au courant des événements qui « peuvent intéresser et édifier chacun de ses membres. Pour « atteindre ce résultat, elle a besoin que tous lui fournissent « leur apport. Celui qui a mission de la diriger, même « quand il serait un génie, demeurerait impuissant, si nos « Chefs de missions ne lui envoyaient pas ou ne lui « faisaient pas envoyer le récit des faits les plus impor- « tants qui ont marqué le semestre ou l'année dans leur « Province ou dans leur Vicariat.

« A diverses reprises, nos prédécesseurs ont senti le « besoin de faire entendre un appel qui était aussi une « plainte.

« Nous avons trop négligé l'apostolat de la presse, non « seulement au dehors, mais aussi à l'intérieur de la Con- « grégation. »

Ce dernier appel n'a pas eu le résultat que l'on était en droit d'attendre, puisque nous avons dû nous demander depuis, si, faute de matière, nous ne serions pas contraint de suspendre cette publication.

Nous n'avons pas à rechercher les causes de cette rareté des rapports, disons mieux, de cette pénurie de toute communication sur certaines Missions ou Maisons. Bornons-nous à regretter le fait et souhaiter qu'il n'en soit plus ainsi à l'avenir.

Plusieurs de nos vénérés Chefs de Missions nous ont

assuré qu'on ne verrait disparaître nos Annales de famille qu'avec regret, et, qu'au lieu de les supprimer, il fallait les compléter, les améliorer.

La Congrégation se développe chaque jour sous les bénédictions du Ciel, elle multiplie ses œuvres, grâce au zèle apostolique de ses enfants, et, chose étrange, la plupart des nôtres l'ignorent d'une province à l'autre, parce que ceux qui ont eu la vaillance de livrer les combats s'arrêtent dès qu'il s'agit de nous raconter leurs victoires.

Nous prierions mieux, nous prierions davantage les uns pour les autres, si chacun était instruit des luttes que soutiennent ses frères, des difficultés avec lesquelles ils sont aux prises, des espérances dont ils poursuivent la réalisation. Puis, ce serait une émulation, bien noble, bien profitable celle-là, entre les vaillants soldats du Christ et de l'Eglise, en même temps qu'un soutien, un réconfort et une joie pour tous.

On s'étonne, parfois, du peu d'enthousiasme qu'éveille chez nos Frères scolastiques la perspective de certaines Missions, tandis que d'autres sont l'objet de demandes pressantes et réitérées. La raison de ces préférences ce n'est pas, grâce à Dieu, le défaut de zèle puisque, le plus souvent, le choix se porte sur un pénible apostolat ou un ministère laborieux ; mais, ne serait-ce pas plutôt la difficulté de désirer ce que l'on ne connaît pas assez? *Ignoti nulla cupido*. Or, nos futurs missionnaires ne connaissent de ces Missions, ni le genre de ministère, ni ses consolations. C'est l'inconnu, et la grâce, toute puissante qu'elle est, ne parvient point à le rendre aimable.

Il est donc de l'intérêt de ces Missions elles-mêmes de déchirer le voile mystérieux dont elles sont enveloppées depuis trop longtemps. Nul ne se dérobera, nous en avons la confiance, à en venir aux conséquences pratiques, c'est-à-dire, que nous recevrons désormais des rapports réguliers avec tous les détails que la situation comporte.

Que l'on nous permette, toutefois, d'écarter une objection

dont l'indolence tire une conclusion facile. Des rapports, des lettres, en paraissant dans nos « Missions », seraient devenus méconnaissables pour leurs auteurs ! N'est-ce pas beaucoup dire ? Assurément, un fait aussi regrettable ne se renouvellera pas.

Les seules modifications qui s'imposent sont la suppression des détails intimes qu'on ne publie pas, ou ceux qui seraient de nature à blesser quelqu'un des nôtres.

De cette manière nos « Missions » resteront ce qu'elles doivent être : les Annales de la Congrégation entière ; elles concourront, dans la modeste sphère de leur action, à accroître la charité qui doit régner entre tous les enfants d'une même Famille.

NOUVELLES ET COMMUNICATIONS DIVERSES

Changement de l'Adresse de la Maison Générale.

L'Administration communale de Rome vient de changer, une fois de plus, le nom de la rue où se trouve notre Maison.

Le nom de « *Via della Polveriera* » a été remplacé par celui de « *Via Vittorino da Feltre.* » C'est bien long à écrire en toutes lettres ; aussi, ayant demandé au Bureau de la Poste si quelque abréviation ne serait pas acceptée, on nous a assuré que l'indication *Via V. da Feltre* » était suffisante.

Le nom de « *Via della Polveriera* » étant donné à une autre rue, il sera bon, pour éviter des erreurs ou des retards, d'employer la nouvelle dénomination.

Adressons donc toute la correspondance « Via V. da Feltre » en conservant jusqu'à nouvel ordre le n° 2.

***

« Libretti », pour l'imposition du Scapulaire du Sacré-Cœur.

Les RR^mes Provinciaux ou Vicaires des Missions sont priés de vouloir bien nous faire connaître le nombre d'exemplaires qu'ils désirent du *libretto* contenant la faculté d'imposer le Scapulaire du Sacré-Cœur.

***

L'élection du T. R. Père Général et la presse.

C'est toujours un événement que l'élection d'un Supérieur Général d'ordre religieux. Celle de notre T. R. Père Général a été accueillie dans toutes les parties du monde avec une satisfaction dont Revues et Journaux nous apportent les échos. Dans ce pieux concert, méritent une mention toute spéciale les feuilles que nos Pères dirigent, et celles qu'ils inspirent.

Au nom du T. R. Père Général : Merci.

***

Le R. P. Gandar, Pro-Directeur de la Sainte-Famille.

La charge importante de Pro-Directeur de la Sainte-Famille a été confiée au R. P. Gandar, en remplacement du regretté P. Anger, décédé.

Les « Missions », en offrant leurs félicitations au nouveau Pro-Directeur de la Sainte-Famille, souhaitent qu'il fasse beaucoup de bien dans ses délicates fonctions.

***

Le R. P. Grandin, Vicaire des Missions de Prince-Albert.

Le R. P. Grandin, déjà Vicaire des Missions de Saint-Albert, vient d'être nommé en outre Vicaire des Missions du Vicariat de Prince-Albert.

Les mêmes raisons qui avaient fait demander à Mgr Legal, évêque de Saint-Albert, d'être déchargé de ses hautes mais absorbantes fonctions de Vicaire des Missions, ont déterminé Mgr Pascal à s'en démettre. Ces vastes diocèses, par suite de l'émigration qui ne ralentit pas, prennent chaque jour une importance plus grande, réclament des soins plus nombreux et une sollicitude de tous les instants.

***

Autres nominations.

Le R. P. Alphonse Durif, Supérieur de notre Maison de Madrid (Espagne), est nommé Provincial du Midi, en remplacement du R. P. Monnet, dont le sexennat est expiré.

Le R. P. Duvic, Supérieur du Scolasticat d'Ottawa, depuis 17 ans, vient de céder sa charge de Supérieur au R. P. Charlebois Guillaume. Le scolasticat est heureux de posséder Elisée sans perdre Elie. Le R. P. Duvic, en effet, prend la place de premier assesseur qu'occupait le nouveau Supérieur et continuera d'enseigner la morale à nos chers scolastiques.

La Maison de Santa Maria a Vico, province de Caserta (Italie), est ainsi constituée : Supérieur : R. P. Laurenti Fortunato; premier assesseur, R. P. Tammaro Domenico; deuxième assesseur, R. P. Cianciulli Francesco.

***

Un Congrès de Catholiques au Transvaal.

Le journal du Sud de l'Afrique mentionne dans ses faits-divers que les Catholiques du Transvaal se sont réunis à Johannesburg, sous la présidence de Mgr Miller, à l'effet de discuter et résoudre nombre de questions pratiques.

C'est la première fois, remarque le journal, qu'une assemblée de ce genre se voit au Transvaal. Entre autres choses, on a résolu d'étendre l'influence de l'« *Association catholique* » par la formation de Comités dans les villes et districts du Vicariat. Signalons également le vœu qu'un Concile pour tout le Sud de l'Afrique se réunisse le plus tôt possible. Les Congressistes se déclarent tout disposés à travailler dans ce but, de concert avec les catholiques des autres colonies.

***

Le même messager nous apprend que les catholiques de Johannesburg ont voulu couvrir les frais du voyage inattendu de Sa Grandeur Mgr Miller en Europe. Une souscription réunit rapidement 500 livres sterling, dont 50 venant de Prétoria, et l'on comprend l'agréable surprise de Monseigneur lorsque ses généreux diocésains lui remirent cette offrande dans une séance d'adieux.

OBÉDIENCES — ANNÉE 1906

I. — Obédiences données de Liège.

Destination.	RR. PP.	Diocèse d'origine.
Province du Midi :	Rochereau, Pierre,	Nantes.
id.	Thomas, Louis,	Nancy.
id.	Couderc, Alphonse,	Mende.
Province du Nord :	Banctel, Constant,	Rennes.
Prov. d'Angleterre :	O'Brien, Benett,	Killaloe.
id.	Hannon, Michael,	Elphin.
Vicar. de St-Albert :	Cozanet, Pierre-M.,	Quimper.
id.	Barré, Julien,	Laval.
id.	Devic, Charles,	Rodez.
Vic. de l'Athabaska :	Hautin, René,	Quimper.
Vic. du Mackenzie :	F. C. Kerautret,	
Vicariat de la	RR. PP.	
Colombie Britann. :	Maillard, Edmond,	Rennes.
Vicariat de Jaffna :	Leblay, Jean-Marie,	Rennes.
Vicar. de Colombo :	Carrier, Gabriel,	Chambéry.
id.	Terrisson, Marius,	Mende.
id.	Thomas, Lucien,	Metz.
Vicariat de Natal :	Montel, Antoine,	Clermont.
id.	L'Hôte, Jules,	Saint-Dié.
Vic. du Basutoland :	Foulonneau, Joseph,	Nantes.

II. — Obédiences données de Rome.

Destination.	RR. PP.	Diocèse d'origine.
Rome :	Richard, Pierre,	Grenoble.
id.	Darracq, Victor,	Aire.
Prov. du Canada :	Dubé, Hector,	Trois-Rivières.
Prov. d'Angleterre :	Leahy, John,	Dublin.
id.	O'Brien, Thomas,	Limerick.
Prov. d'Allemagne :	Jansen, Joseph,	Cologne.
id.	Nordmann, Antoine,	Paderborn.
id.	Jansen, Peter,	Cologne.
Prov. du Manitoba :	Funke, Philippe,	Cologne.
Prov. de Belgique :	Pierlot, Eugène,	Liége.
Italie :	Tammaro, Domenico,	Caserta.
id.	Centurioni, Domenico,	Marseille.
Saint-Albert :	Hermès, Hubert,	Cologne.
id.	F. C. Guibert, Henri,	Laval.

III. — Obédiences données de Hünfeld.

Destination.	RR. PP.	Diocèse d'origine.
Prov. d'Allemagne :	Helmer, Alphonse,	Strasbourg.
id.	Gatter, François,	Strasbourg.
id.	Dindinger, Antoine,	Metz.
id.	Gotthardt, Joseph,	Limbourg.
id.	Balgo, Henri,	Cologne.
id.	Weber, Aloysius,	Trèves.
id.	Humpert, Paul,	Paderborn.
Maison générale :	F. C. Dietz, Augustin,	Fulda.
IIe Province	RR. PP.	
d'Amérique (Texas) :	Stuhlmann, Chrétien,	Limbourg.
id.	Platte, Emile,	Paderborn.
id.	Gollbach, Gustave,	Fulda.
	FF. SS.	
id.	Eckadt, Laurent,	Paderborn.
id.	Ibold, Bernard,	Paderborn.
id.	Metzger, Emile,	Strasbourg.
	RR. PP.	
Manitoba :	Nandzik, Léonard,	Breslau.
Saint-Albert :	Nelz, Ernest,	Paderborn.
Cimbébasie :	Bierfert, Augustin,	Cologne.
id.	Kalb, Georges,	Bamberg.
id.	Bachmann, Léon,	Würzbourg.
	FF. CC.	
id.	Sage, Théodore,	Breslau.
id.	Russ, Georges,	Rottenbourg.

OBLATIONS

De nombreuses omissions nous obligent à revenir, une fois encore, sur la liste des Oblations.

Année 1903.

2462 bis Crenn, Louis, 1er novembre 1903, La Nativité (Atha.).
2463 bis Demers, Eugène-Joseph, 8 décembre 1903, Tewksbury.

A partir du N° 2475 (Thérien, Joseph-Arthur), la liste doit être rectifiée ainsi qu'il suit :

Année 1904.

2476 O'Brien, John-Patrick (junior), 8 déc. 1903, Tewksbury.
2477 Gourmelen, Yves-Marie, 8 décembre 1903, Le Bestin.
2478 D'Amour, Charles-Emile, 1er janvier 1904, Fort Alexandre (Manitoba).
2479 Ferri, Raphaël, 1er janvier 1904, Rome.
2480 Fonte, Tullio, 1er janvier 1904, Rome.
2481 Welch, John, 2 février 1904, New-Westminster.
2482 D'Amour, Joseph-Apollinaire, (F. C.), 6 février 1904, Saint-Laurent (Manitoba).
2483 Siefert, Charles, (F. C.), 17 fév. 1904, Maria-Engelport.
2484 Denorus, Raymond, 17 fév. 1904, St-Albert.
2485 Dumas, Auguste-Louis, 17 fév. 1904, Rome.
2486 O'Brien, Thomas, 17 fév. 1904, Rome.
2487 Grochowski, Ladislas-Joseph-Marie, 17 fév. 1904, Hünfeld.
2488 Finnegan, Dennis-François, 17 fév. 1904, Ottawa.
2489 Cyris, Joseph, (F. C.), 6 mars 1904, Taungs.
2490 Siemes, Charles-Jean, 24 avril 1904, Hünfeld.
2491 Gollbach, Jacques, (F. C.), 15 août 1904, Maria-Engelport.
2492 Thibon, Charles, 15 août 1904, Rome.
2493 Labouré, Théodore-Léon, 15 août 1904, Rome.
2494 Schuster, Joseph-Charles-Marie, 15 août 1904, Hünfeld.
2495 Hentrich, Martin, 15 août 1904, Hünfeld.
2496 Arnold, Joseph-Maria, 15 août 1904, Hünfeld.
2497 Sylla, Antoine-Joseph, 15 août 1904, Hünfeld.
2498 Hessel, Guillaume-Joseph-Maria, 15 août 1904, Hünfeld.
2499 Rapp, François-Xavier, 15 août 1904, Hünfeld.
2500 Poettgens, Joseph, 15 août 1904, Hünfeld.
2501 Britten, Joseph-Albert-Maria, 15 août 1904, Hünfeld.
2502 Arnold, Damien-Joseph, 15 août 1904, Hünfeld.
2503 Mathar, Mathias, 15 août 1904, Rome.
2504 Knackstedt, Rudolf, 15 août 1904, Hünfeld.

2505 WINKELMANN, Henri, 15 août 1904, Rome.
2506 VACHON, Félix-Amilda, 8 sept. 1904, Ottawa.
2507 FLANAGAN, Georges-Henri, 8 sept. 1904, Ottawa.
2508 STRAUSS, Edouard-Joseph-Mathias, 8 sept. 1904, Ottawa.
2509 RENAUD, Ignace-Antoine, 8 sept. 1904, Ottawa.
2510 HAGERTY, James-Joseph, 8 sept. 1904, Ottawa.
2511 HAAS, Jean-Baptiste-Marie, 8 sept. 1904, Rome.
2512 PERREAULT, Camille, 8 sept. 1904, Ottawa.
2513 DÉTILLEUX, Joseph, (F. C.), 29 sept. 1904, Liége.
2514 JAMOAYS, Julien-Pierre-Marie-Joseph, 29 sept. 1904, Liége.
2515 COZANET, Pierre-Marie, 29 sept. 1904, Liége.
2516 FERNANDEZ, Galo-Antonio, 29 sept. 1904, Liége.
2517 THOMAS, Lucien-Marie-Victor, 29 sept. 1904, Liége.
2518 MAINVILLE, Joseph, 29 sept. 1904, Liége.
2519 GENET, Victor, 29 sept. 1904, Le Bestin.
2520 PITARD, Joseph-Emile, 29 sept. 1904, Le Bestin.
2521 MOISAN, François, 29 sept. 1904, Le Bestin.
2522 SALLES, Théodore-Jean-Baptiste, 28 oct. 1904, Rome.
2523 VEYRET, Henri, 28 oct. 1904, Rome.
2524 FAVRIL, Adrien, 20 nov. 1904. Liége.
2525 CROFMAT, Vincent, (F. C.), 8 déc. 1904, Good-Hope (Mack.)
2526 RIO, Joseph, (F. C.), 8 déc. 1904, St-Raphaël (Mack.).
2527 LE BARBIER, (F. C.), 8 déc. 1904, Ste-Anne (Mack.).
2528 SIMON, Reinhold, 8 déc. 1904, Hünfeld.
2529 HALLY, Paul-Marie-Eugène, 8 déc. 1904, Liége.
2530 CARRIÈRE, Joseph, 8 déc. 1904, Ottawa.
2531 LAVOIE, Jean-Baptiste-Joseph, 8 déc. 1904, Ottawa.
2532 O'DWYER, Michael-Joseph, 8 déc. 1904, Liége.
2533 HANNON, Michael, 8 déc. 1904, Liége.
2534 ETCHEVERRY, Eugène-Thomas, 8 déc. 1904, Liége.
2535 DRIANT, Emile-Gabriel, 8 déc. 1904, Liége.
2536 THOMAS, Julien-Marie, 8 déc. 1904, Liége.
2537 GENTILE, Rosario, 8 déc. 1904, Rome.

Année 1905.

2538 JOSEPH, T.-D., 6 janv. 1905, Colombo.
2539 PERERA, John, 6 janv. 1905, Colombo.
2540 FERNANDO, James-Edward, 6 janv. 1905, Colombo.
2541 FIGURADO, Wilfred, 6 janv. 1905, Colombo.
2542 GOONESEKERA, Manuel, 6 janv. 1905, Colombo.
2543 GUNAWARDANA, Gregory, 6 janv. 1905, Colombo.
2544 DOMINIC, James, 6 janv. 1905, Colombo.
2545 FERNANDO, John-Robert, 6 janv. 1905, Colombo.
2546 Mc CAFFREY, James-Francis, 17 févr. 1905, Prince-Albert.
2547 DURET, Eugène-Emile, 19 mars 1905, Ottawa.
2548 THIRIET, Edmond-Marie, 1er mai 1905, Rome.
2549 PÉRIÉ, Léon-Pierre, 1er mai 1905, Rome.
2550 WEIBER, Alphonse, 1er mai 1905, Rome.
2551 BARISZWSKI, Lawrence-Joseph, (F. C.), en mai 1905? Tewksbury.
2552 CHAUVEL, Jean-Baptiste, 2 juillet 1905, Liége.
2553 LAURENS, David-Jean, 2 juillet 1905, Liége.
2554 MONGINOUX, Odilon-Osmin, 2 juillet 1905, Liége.
2555 GUESNON, Georges-Ulysse, 2 juillet 1905, Liége.
2556 MAZOYER, Jean, 2 juillet 1905, Liége.
2557 TISSIER, Joseph-François, 2 juillet 1905, Liége.
2558 PARADAN, ? (F. C.), 15 août 1905, Texas.
2559 SCHULZ, Pierre, (F. C.), 15 août 1905, Arnhem.
2560 DARRACQ, Victor-Pierre-Marie, 15 août 1905, St-Pierre d'Aoste.
2561 MÉLINE, Eugène-Marie-Aimé, 15 août 1905, Le Bestin.
2562 ANZALONE, Ferdinand, 15 août 1905, Rome.
2563 MARCOTTE, François-Xavier, 15 août 1905, Rome.
2564 DOHREN, Jean-Baptiste, 15 août 1905, Hünfeld.
2565 MICHEL, Jean-Baptiste, 15 août 1905, Hünfeld.
2566 BASSEK, Raphaël, 15 août 1905, Rome.
2567 GUTH, Joseph, 15 août 1905, Hünfeld.
2568 BOUR, Nicolas, 15 août 1905, Hünfeld.

2569 KALTENBACH, Antoine, 15 août 1905, Hünfeld.
2570 ROSENTHAL, Joseph, 15 août 1905, Hünfeld.
2571 HANEWINKEL, Hugues, 15 août 1905, Hünfeld.
2572 KORTENBACH, Charles, 15 août 1905, Hünfeld.
2573 MULLER, Leo, 15 août 1905, Hünfeld.
2574 POHLEN, Jean, 15 août 1905, Hünfeld.
2575 FINKEN, Hubert, 15 août 1905, Rome.
2576 WINKELMANN, Théodore, 15 août 1905, Rome.
2577 POULAIN, Gustave-Michel, (F. C.), 20 août 1905, St-Martin (Atha.).
2578 PARADIS, Octave-Joseph, 8 sept. 1905, Ottawa.
2579 CARON, Joseph-Edouard, 8 sept. 1905, Ottawa.
2580 LEFEBVRE, François-Xavier, 8 sept. 1905, Ottawa.
2581 POULET, Joseph-Paul-Antoine, 8 sept. 1905, Ottawa.
2582 Mc GANN, Francis-Xavier, 8 sept. 1905, Tewksbury.
2583 PLAISANCE, Walter-Zéphirin, 8 sept. 1905, Tewksbury.
2584 HEALY, James-M., 8 sept. 1905, Tewksbury.
2585 Mc CARTY, Charles, 8 sept. 1905, Tewksbury.
2586 Mc DERMOTT, James-T., 8 sept. 1905, Tewksbury.
2587 FOX, Edward-J., 8 sept. 1905, Tewksbury.
2588 DANAHER, Joseph, 8 sept. 1905, Rome.
2589 COLLINS, William-Joseph, 8 sept. 1905, Ottawa.
2590 DAY, Francis-Charles, 8 sept. 1905, Ottawa.
2591 BAILLARGEON, Eugène-Joseph, 8 sept. 1905, Ottawa.
2592 ROBERT, Uldéric-Joseph, 8 sept. 1905, Ottawa.
2593 RIOU, Jean-Louis, 29 sept. 1905, Le Bestin.
2594 FRAILE, Léon, (F. C.), 1er oct. 1905, Urnieta.
2595 DESCHAMPS, Eugène-Marie (F. C.), 1er oct. 1905, Liége.
2596 DUPLANIL, Jean-Marius, 1er oct. 1905, Liége.
2597 PERBAL, Albert-Charles-Marie, 1er oct. 1905, Liége.
2598 VIALARD, Gabriel, 1er oct. 1905, Liége.
2599 BOCQUENÉ, Désiré-Louis-Marie, 1er oct. 1905, Liége.
2600 RIGOLLET, Prosper, 1er oct. 1905, Liége.
2601 NAWRATH, Jean, 1er oct. 1905, Hünfeld.
2602 Mc NAMARA, Michael-Joseph, 1er oct. 1905, Liége.
2603 MERRICK, Michael-Joseph, 1er oct. 1905, Liége.

2604 LABBÉ, Constant-François-Léon, 1er oct. 1905, Liége.
2605 ROCHEREAU, Pierre-Marie, 1er oct. 1905, Liége.
2606 COLLOREC, Corentin-Jean, 1er oct. 1905, Liége.
2607 BARRÉ, Julien-Jules-Jean-Marie, 1er oct. 1905, Liége.
2608 LEPAROUX, Jean-Marie-Charles, 1er oct. 1905, Liége.
2609 MONTEL, Antoine, 15 oct. 1905, Le Bestin.
2610 LE GOC, Maurice, 28 oct. 1905, Rome.
2611 BIDAULT, Jules, 1er nov. 1905, Liége.
2612 FOULONNEAU, Joseph-Marie-Victor-Edouard, 1er nov. 1905, Liége.
2613 DEVIC, Charles-Florent, 1er nov. 1905, Liége.
2614 KLEINMANN, Charles, (F. C.), 8 déc. 1905, St-Charles.
2615 POLLET, Jean-Pierre, (F. C.), 8 déc. 1905, St-Martin (Atha.).
2616 NOLAN, Georges-Ignatius, 8 déc. 1905, Ottawa.
2617 TURGEON, Alfred-Joseph, 8 déc. 1905, Ottawa.
2618 PAQUETTE, Joseph-Arthur, 8 déc. 1905, Ottawa.
2619 PELLETIER, Alphonse-Joseph-Isidore, 8 déc. 1905, Ottawa.
2620 ECKARDT, Laurent-Otto, 25 déc. 1905, Hünfeld.
2621 IBOLD, Bernard-Henri, 25 déc. 1905, Hünfeld.
2622 METZGER, Emile, 25 déc. 1905, Hünfeld.

Année 1906.

TILLET, Louis-Ernest-Georges, (F. C.), 17 févr. 1906, Colombo.
BLAIS, Joseph-Marcel, 17 févr. 1906, San-Antonio.
SÉNÉCAL, Raoul-Joseph, 17 févr. 1906, Ottawa.
WALSH, James-Joseph, 17 févr. 1906, Tewksbury.
JOYAL, Arthur-Joseph, 17 févr. 1906, Ottawa.
VOYER, Odilon-François-Xavier, 17 févr. 1906, Ottawa.
KOHNEN, Joseph, (F. C.), 2 avril 1906, St-Ulrich.
WOOD, Thomas-Franklin, 1er mai 1906, Tewksbury.
WELSCH, Antoine-Célestin, (F. C.), 3 mai 1906, Prince-Albert.
DESMARAIS, Rodolphe-Joseph, 13 mai 1906, Ottawa.
LEVASSEUR, Ovide, (F. C.), 17 mai 1906, Tewksbury.
FLOC'H, Yves-Marie-Jacques, 22 juin 1906, Liége.
BURON, Benito, 22 juin 1906, Liége.

DALVERNY, Aimé-Marius, 22 juin 1906, Liége.
CROSNIER, Jules-Marie-Marcel, 22 juin 1906, Liége.
BOONMAN, Jean-Baptiste, (F. C.), 15 août 1906, Puebla.
O'BRIEN, John, (F. C.), 15 août 1906, Belmont.
LEAHY, Michaël, (F. C.), 15 août 1906, Belmont.
DIETZ, Augustin, (F. C.), 15 août 1906, Rome.
SCHULTZ, Jean-Baptiste, 15 août 1906, Hünfeld.
DEBOUDT, Maurice-Désiré-Julien, 15 août 1906, Liége.
THOMMEREL, Henri-Alexandre-Alcide, 15 août 1906, Liége.
RAULT, Alphonse-Louis, 15 août 1906, Liége.
O'LEARY, David, 15 août 1906, Liége.
HAYES, Thomas-Joseph, 15 août 1906, Liége.
O'DONNELL, Vincent-Frederick, 15 août 1906, Liége.
HEINTZE, Bruno-Michael-Joseph, 15 août 1906, Hünfeld.
HÖLSCHER, Bernard-Maria, 15 août 1906, Hünfeld.
AMANN, Georges, 15 août 1906, Hünfeld.
ROSENBACH, Jean-Baptiste, 15 août 1906, Hünfeld.
KOCH, Jean-Maria-Joseph, 15 août 1906, Hünfeld.
SIEBERT, Augustin, 15 août 1906, Hünfeld.
HECK, Mathias-Franc.-Maria, 15 août 1906, Hünfeld.
SCHWARTZ, Joseph-Jean-Pierre-Alphonse, 15 août 1906, Rome.
MONTAG, Joseph-Charles-Maria, 15 août 1906. Hünfeld.
SCHARDT, Georges-Edouard-Charles-Gebhard, 15 août 1906, Hünfeld.
POTHMANN, Hermann-Joseph-Gustave, 15 août 1906, Hünfeld.
STUHLMANN, Guillaume-Adolf, 15 août 1906, Rome.
KOHLMANN, Guillaume-Joseph, 15 août 1906, Hünfeld.
CLOSSET, Louis-Maria, 15 août 1906, Hünfeld.
KRÖLL, Jean-Baptiste, 15 août 1906, Hünfeld.
DEGGIOVANNI, Pompeo-Alessandro-Theodorico, 15 août 1906, Rome.
KENNEDY, Bartholomew-James, 8 sept. 1906, Ottawa.
JODOIN, Victor-Joseph, 8 sept. 1906, Ottawa.
DE CHARETTE-FRANCŒUR, Athanase-Louis-Philippe, 15 sept. 1906, Ottawa.
COUTURIER, Anthime-Joseph, 8 sept. 1906, Ottawa.

MAGNAN, Josaphat-Jean-Baptiste, 24 sept. 1906, Lachine.
TANGUY, Alain-Marie, 29 sept. 1906, Le Bestin.
BURON, Daniel, 30 sept. 1906, Liége.
FRAILE, Fabian, 30 sept. 1906, Liége.
WOLF, Charles, 30 sept. 1906, Liége.
RAULT, Jean-Marie, 30 sept. 1906, Liége.
ROZET, Louis-Prosper, 30 sept. 1906, Liége.
LE BRÉ, Pierre, 30 sept. 1906, Liége.
LAURENT, Jean-Marie, 30 sept. 1906, Liége.
BEAUPRÉ, Victor-Elzéar, (F. C.), 5 oct. 1906, Cap de la Madeleine.
LEGAULT, Julien, (F. C.), 5 oct. 1906, Lachine.
HEIL, Athanase-Isidore, (F. C.), 15 oct. 1906, Hünfeld.
FRAILE, Pedro, (F. C.), 1er nov. 1906, Urnieta.
WAGNER, Jean, (F. C.), 1er nov. 1906, St-Gerlach (de Liége).
DRAGO, Gaetano, 1er nov. 1906, Rome.
GUYOMARD, Alfred, 4 nov. 1906, Liége.
LE ROUX, Guillaume, 4 nov. 1906, Liége.
VALAT, Camille, 4 nov. 1906, Liége.

AVIS

Nous nous permettons de rappeler que les formules d'oblation perpétuelle, dûment remplies et signées, doivent nous être adressées toutes et sans aucun retard.

Lorsque pour écrire cette formule on s'est servi d'une feuille de papier ordinaire, il faut avoir soin de ne pas omettre les indications qui sont nécessaires pour le classement (indications relatives aux nom, prénoms ; lieu, diocèse et date de naissance ; lieu et date de la prise d'habit).

***

La liste des oblations a été modifiée depuis le dernier N° paru dans le « Personnel » de 1904. On pourrait s'étonner, à bon droit, de ces continuels remaniements de nos listes. Nous

sommes des premiers à les regretter et faisons des vœux pour que désormais on veille à les faire cesser. Malgré nos réclamations générales, parues ici à plusieurs reprises, parfois même après des demandes particulières adressées aux intéressés, nous n'avons pu obtenir les renseignements précis et indispensables pour donner à chacun son numéro définitif. Il nous manque encore des formules d'oblations faites en 1904-1905 et dans le courant de l'année 1906.

Toutefois, nous ne changerons plus la liste de 1904 pour tous ceux dont les formules sont régulièrement classées. Les retardataires, bien que placés dans l'ordre établi par nos saintes Règles, devront se contenter désormais de N^os^ *bis, ter,* etc., car il n'est pas juste de faire attendre le plus grand nombre à cause du manque de diligence de quelques-uns.

NÉCROLOGE DE L'ANNÉE 1906

665 R. P. Anger, François-Xavier, Pro-Directeur de la Sainte-Famille, décédé le 1er février 1906, âgé de 68 ans, dont 46 de vie religieuse.

666 R. P. Jourd'heuil, Gustave, du Vicariat de Jaffna, décédé à Jaffna, le 7 février 1906, âgé de 66 ans, dont 39 de vie religieuse.

667 R. P. Hammer, Etienne, du Vicariat du Transvaal, décédé à Pietermaritzburg, le 9 février 1906, âgé de 51 ans, dont 25 de vie religieuse.

668 R. P. Hamonic, Aristide, du Scolasticat de Rome, décédé à Rome, le 10 février 1906, âgé de 68 ans, dont 46 de vie religieuse.

669 R. P. Gomez, Gaspard, du Vicariat de Colombo, décédé à Colombo, le 2 mars 1906, âgé de 36 ans, dont 11 de vie religieuse.

670 F. C. Chamberland, Charles, de la Province du Canada, décédé au Cap de la Madeleine, le 3 mars 1906, âgé de 41 ans, dont 14 de vie religieuse.

671 R. P. Rethoré, Jules, du Vicariat de Colombo, décédé à Colombo, le 23 mars 1906, âgé de 42 ans, dont 17 de vie religieuse.

672 R. P. Soleri, Jean-Baptiste, de la Province du Midi, décédé à Notre-Dame de la Rovere, le 26 mars 1906, âgé de 31 ans, dont 9 de vie religieuse.

673 F. C. D'Aoust, Jean-Baptiste, de la Province du Canada, décédé au Lac St-Jean, le 23 mai 1906, âgé de 59 ans, dont 22 de vie religieuse.

674 F. C. Némoz, Auguste, du Vicariat de Saint-Albert, décédé au Lac La Selle, le 1er juillet 1906, âgé de 64 ans, dont 34 de vie religieuse.

675 R. P. Simonet, Laurent, de la Province du Canada, décédé au Lac Saint-Jean, le 7 juillet 1906, âgé de 74 ans, dont 51 de vie religieuse.

676 F. C. Adler, Conrad, de la Province d'Allemagne, décédé à Hünfeld, le 9 août 1906, âgé de 29 ans, dont 5 de vie religieuse.

677 F. C. Rozand, Jean-Baptiste, de la Province du Midi, décédé à Saint-Pierre d'Aoste, le 14 août 1906, âgé de 74 ans, dont 20 de vie religieuse.

678 R. P. Marchal, Charles, du Vicariat de Colombie Britannique, décédé à Sainte-Marie, le 3 octobre 1906, âgé de 65 ans, dont 41 de vie religieuse.

679 F. C. Tramoni, Ours-Antoine, de la Province du Midi, décédé à Notre-Dame de la Rovere, le 23 octobre 1906, âgé de 71 ans, dont 41 de vie religieuse.

680 F. C. Rouillard, Jean-Marie, de la 2e Province d'Amérique, décédé dans sa famille, le 29 octobre 1906, âgé de 36 ans, dont 10 de vie religieuse.

681 F. C. Quinn, Francis-Mary, de la Province d'Angleterre, décédé à Philipstown, le 5 novembre 1906, âgé de 57 ans, dont 23 de vie religieuse.

682 F. C. Gagnon, Jean-Baptiste, de la Province du Canada, décédé à Hull, le 5 novembre 1906, âgé de 62 ans, dont 33 de vie religieuse.

683 R. P. Dirk, Raymond, de la Province d'Allemagne, décédé à Saint-Charles, le 15 novembre 1906, âgé de 36 ans, dont 12 de vie religieuse.

684 R. P. Blanchet, Georges, du Vicariat de la Colombie Britannique, décédé à William'sLake, le 17 novembre 1906, âgé de 88 ans, dont 64 de vie religieuse.

Petit Courrier.

1. Au F. C. Crenn, Louis (Athab.). — N'avons pas reçu votre feuille d'oblation. Prière d'en envoyer une munie de tous les renseignements voulus :

   Nom et prénoms ; lieu et date de la naissance ; diocèse d'origine ; lieu et date de la prise d'habit ; lieu et date des vœux temporaires.

2. Aux FF. CC. Crofmat, Rio, Le Barbier, du Mackenzie. — Même avis et même recommandation.

3. Aux FF. Bariszwski, de Tewksbury ; Paradan, du Texas ; Tillet, Louis, de Colombo. — Même avis et même recommandation.

4. Au F. C. Welsch, Antoine-Célestin, de Prince-Albert. — Votre feuille d'oblation reçue ici ne donne pas les renseignements énumérés plus haut (N° 1). Prière de nous les faire parvenir au plus tôt.

5. Aux FF. CC. Pollet, Jean-Pierre ; Poulain, Gustave-Michel, de St-Martin, Lac Wabaska. — Même avis et même recommandation.

6. Au F. C. Boonman, Jean-Baptiste, à Puebla. — Même avis et même recommandation.

7. Au F. Scol. Rault, Jean-Marie, à Liège. — Au verso de votre formule d'oblation, est omise la date de votre naissance. Prière de la faire connaître.

TABLE DES MATIÈRES

Mars.

Pages.

Vicariat d'Australie occidentale. — Rapport présenté au Chapitre général de 1904..... 1

Manitoba. — Rapport sur la Mission Sainte-Croix, Cross Lake..... 9

Ceylan. Vicariat de Jaffna. — Rapport sur la maison et le district de Jaffna..... 25

Basutoland. — Lettre-Rapport sur la Mission de Saint-Gabriel, Quthing..... 58

Variétés. — 1° Saskatchewan : La retraite annuelle au Vicariat et les fêtes jubilaires des PP. Gasté et Moulin..... 66

2° Natal : Excursion à travers le Zoulouland..... 82

3° Jersey : Consécration de l'île au Sacré-Cœur de Jésus. — Vente de charité..... 105

4° 2e Province d'Amérique : Nouvelle église de Dallas (Texas). — Pour nos morts..... 107

5° Ceylan : Quelques chiffres..... 109

6° Natal : Nouvel orgue à N.-D. de Maritzburg.. 111

Rectification de la liste des Oblations de 1904..... 112

Juin.

Un devoir de famille..... 113

Angleterre. — Au Pays de Galles..... 128

Manitoba. — Eglise polonaise du Saint-Esprit à Winnipeg..... 148

Vicariat de Saint-Albert. — Mission des Pieds-Noirs. 152

Athabaska. — Mission Saint-Martin, Lac Wabaska.. 154

Basutoland. — Missions pleines d'espérances..... 163

Variétés. — 1° Une protégée de l'Immaculée..... 171

2° Une conversion mouvementée..... 174

3° La dévotion au Sacré-Cœur à Saint-Sauveur de Québec..... 180

4° Jubilé sacerdotal du R. P. C. Collin, *O. M. I.*, Recteur du Collège Saint-Joseph, à Colombo... 184

5° Décret de la S. C. du Concile sur la Communion quotidienne..... 199

6° Déclaration de la S. C. des Indulgences et Saintes Reliques ; Concession d'indulgences... 213

Pages.

Septembre.

Un devoir de famille (*suite*)..... 217
Rapport sur le Scolasticat de Hünfeld..... 237
Vicariat de Jaffna. — Ceylan ; Madu..... 255
Variétés. — 1° Le Chapitre de 1906..... 280
2° Les Carmélites de Compiègne..... 285
3° Fête du T. R. Père Vicaire général..... 295
4° Œuvres apostoliques : Œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance ; Société de Saint-Pierre Claver..... 296
5° St-Albert : Translation des restes de Mgr Grandin..... 301
6° Nécrologie : Le cardinal Perraud..... 303
7° Concession d'indulgences..... 308
8° Lettre apostolique de S. S. Pie X sur l'étude de l'Ecriture Sainte dans les Séminaires..... 314
9° Décret de la S. C. du Concile sur l'admission dans les Séminaires et les Instituts religieux de sujets sortis ou renvoyés..... 318

Décembre.

Le T. R. P. Auguste Lavillardière, 5e Supérieur général de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée 321
Le Chapitre de 1906..... 330
Adresse au Saint Père..... 350
Province du Canada : Le Congrès des Américanistes 353
Rapport sur la seconde Province d'Amérique..... 366
Manitoba : Bénédiction de la pierre angulaire de la cathédrale de Saint-Boniface..... 373
Mackensie : Mission de N.-D. de Bonne-Espérance.. 393
Variétés : 1° Les noces d'or d'oblation du R. P. Tatin 398
2° Province du Canada : L'Ange et la tempête... 406
3° Canada : De Montréal à la Baie d'Hudson..... 413
Avis à nos lecteurs..... 465
Nouvelles et communications diverses..... 467
Obédiences 1906 ; Oblations 1903-1906..... 471
Nécrologe de l'année 1906..... 480
Petit courrier..... 482

IMPRIMATUR

Virduni, die 13 Decembris 1906.

LIZET, *vic. gen.*

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 1025,12,06.